

Virus Dieu :
Le rapport Ponce Pilate
Tome II

Anna K. Dick

Virus Dieu :
Le rapport Ponce Pilate

Tome II

Du même auteur :

Virus Dieu : le rapport Ponce Pilate Tome 1

Virus Dieu : le rapport Ponce Pilate Tome 3

Sommaire

20 – Ni Dieu, Ni Maître...	
Seulement Deus.....	11
21 – Mer de Galilée.....	13
22 – Fils de Dieu.....	27
23 – Italie 1549. Milan.....	45
24 – Investigation.....	51
25 – Surenchère.....	65
26 – Nicodème.....	87
27 – Héritage.....	103
28 – U.R.S.S. 1953. Kountsevo.....	119
29 – Enveloppe divine.....	127
30 – Harmonie.....	141
31 – Lazare.....	161
32 – Golem.....	175
33 – Allemagne 1945. Berlin.....	187
34 – Agneau de Dieu.....	197
35 – Mea culpa.....	217
36 – Combat décisif.....	237
37 – AA.....	257
38 – La Mecque 610. Jabal al-Nour.....	279
39 – Évangile selon Judas.....	285

40 – Cité des Anges.....	297
41 – Croix.....	315
42 – Star reptilienne.....	333
43 – Massachusetts 1692. Salem.....	349
44 – Résurrection.....	353
45 – Déjà-vu.....	369
46 – Ascension.....	385
47 – Totem.....	401

20

Ni Dieu, Ni Maître... Seulement Deus.

21

Mer de Galilée

Au milieu d'une foule de plus de quatre mille personnes, Jésus était assis en position du lotus. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Ils étaient émerveillés, encore sous le choc de ce qu'ils venaient de vivre : la multiplication des pains. Jésus avait sorti une telle quantité de pains du panier qui se trouvait à côté de lui qu'il avait été impossible de les dénombrer. Ce qui était certain, c'est que tous avaient pu manger à leur faim et, à présent, ils louaient le Seigneur Dieu d'avoir envoyé son Fils parmi le peuple d'Israël.

Jésus observa cet océan humain en train de s'agiter, de gesticuler, de s'interpeller ou de se congratuler. Les Juifs étaient dans l'allégresse et beaucoup savaient que le Royaume de Dieu sur terre allait prochainement se concrétiser. Ils s'y étaient préparés même si cela demandait de terribles sacrifices. À leurs yeux, le devenir d'Israël en dépendait. Ils étaient persuadés que sous la conduite du Christ, aucun obstacle ne viendrait contrer leur glorieuse destinée pour la Terre promise. Dieu n'était-il pas avec eux ? En tout cas, ils en étaient persuadés car le Christ, l'Oint de l'onction divine, le Fils de Dieu en personne était bien présent à leurs côtés. Et le miracle des pains auquel ils venaient d'assister ne faisait que conforter leur opinion à ce sujet.

Ils ne pouvaient savoir que, pour bon nombre d'entre eux, la joie qui les animait disparaîtrait bientôt comme neige au soleil.

Jésus allait mettre un terme à cette folle espérance qu'il avait suscitée et qu'il avait accréditée par ses propos. À présent, les mots qui sortiraient de sa bouche auraient une saveur amère pour ces partisans aux regards haineux.

Le Christ se leva et la foule se tut rapidement : depuis des heures, voire des jours pour certains, tous attendaient avec impatience les prêches du Fils de Dieu.

Père céleste, donne-moi la force de trouver les mots justes...

Pendant une longue minute, il ferma les yeux, faisant le vide en lui. Puis, après une brève méditation, il prit la parole. Les phrases qu'il clama d'une voix puissante devraient désormais être répétées inlassablement jour après jour pour être propagées car elles devaient absolument surclasser les anciennes.

Pour commencer, Jésus parla de ce qu'il avait déjà abordé après sa transfiguration sur le mont Thabor : des prédications novatrices et une justice nouvelle. Elles furent écoutées avec une consternation croissante, suscitant des agacements chez certains. Jésus savait qu'il allait mettre de l'huile sur le feu au moment où il traiterait la question des ennemis. Il devait prendre des précautions et introduire ce délicat sujet avec intelligence.

– Moi, je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie. Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de cœur et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger. Rien n'est caché qui ne deviendra manifeste, rien non plus n'est secret qui ne doit être connu et venir au grand jour.

Jésus écarta ses bras.

– Gardez-vous de pratiquer la nouvelle justice devant les hommes pour vous faire remarquer d'eux. Sinon vous n'aurez pas de récompense auprès du Père céleste qui est dans les cieux. Donc, lorsque vous faites l'aumône, n'allez pas le claironner devant vous comme le font les hypocrites dans les synagogues et les rues afin d'être glorifiés par les hommes. En vérité, je vous le dis, ils tiennent déjà leur récompense. Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite afin que votre geste se fasse en secret. Le Père céleste qui voit tout en secret vous le rendra. Et moi, je vous dis : demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve et à qui frappe on ouvrira. Quel est d'entre vous le père auquel son fils demandera un poisson et qui à la place du poisson lui remettra un serpent ? Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste communiquera son Esprit Saint à ceux qui l'en prient !

Jésus joignit ses mains.

– Et quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des rues pour être vus de tous. Quand vous priez, retirez-vous dans votre chambre, fermez la porte et

priez le Père céleste qui est là, en secret. Et le Père céleste qui voit tout vous écoutera.

Fronçant les sourcils, il prit un air grave.

– Dans vos prières, ne rabâchez pas comme les païens ; ils s’imaginent qu’en parlant beaucoup, ils seront exaucés. N’allez pas faire comme eux car le Père céleste sait bien ce qu’il vous faut, avant que vous le lui demandiez. Voici donc comment vous devez prier : notre Père qui est dans les cieux que ton Nom soit sanctifié, que ton règne vienne enfin, que ta volonté céleste soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd’hui le pain du savoir, pardonne-nous nos désirs et nos offenses car nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous soumetts pas aux tentations et délivre-nous du Mauvais...

Il y eut un murmure de surprise dans la foule. Jésus connaissait pertinemment le motif de cet étonnement. Il s’y était préparé.

– Oui, si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos offenses.

Nouveaux murmures dans la foule.

– Vous avez appris qu’il a été dit « œil pour œil et dent pour dent ». Eh bien, moi, je vous dis de ne pas résister aux méchants. Au contraire, si quelqu’un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui aussi l’autre. Veut-il vous faire un procès et prendre votre tunique ? Eh bien laissez lui aussi votre manteau. Si quelqu’un vous force à faire un mille, faites-en deux avec lui. Donnez à celui qui vous demande et ne réclamez pas votre bien à celui qui s’en empare.

Il y eut quelques ricanements idiots qui se perdirent dans le brouhaha croissant.

– Vous avez appris qu’il a été dit « tu aimeras tes semblables et tu haïras tes ennemis ». Mais moi je vous dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous persécutent. Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux afin de devenir fils du Père céleste qui est aux cieux car il fait indifféremment lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les gens mauvais aiment aussi ceux qui les aiment. Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quelle récompense méritez-vous ? Les gens mauvais agissent de même. Et si vous prêtez à ceux dont vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Les gens mauvais prêtent aussi à d’autres afin de recevoir la pareille.

Jésus haussa le ton pour se faire entendre parmi l'agitation.

– Aimez vos ennemis, faites le bien et donnez sans rien attendre en retour. Votre récompense sera grande et vous deviendrez les fils du Père céleste...

Cris de colère parmi les partisans.

– Le Père céleste est bon, lui, pour les ingrats et les méchants. Montrez-vous compatissants comme le Père céleste est compatissant. Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés, pardonnez et vous serez pardonnés.

Il y eut un mouvement dans la foule. Certains criaient à la trahison, d'autres, les visages déformés par un rictus de haine, s'approchèrent en grondant car ils avaient compris ce que signifiaient en substance ces paroles sur l'ennemi. Ces propos avaient été la goutte d'eau qui faisait déborder le vase : ils n'étaient pas dupes et ils voyaient bien que les nouveaux préceptes du Messie étaient en totale contradiction avec ceux de Moïse, même si Jésus s'en défendait.

Un partisan l'apostropha et lui demanda quand viendrait le Royaume de Dieu sur terre.

Énigmatique, Jésus répondit :

– La venue du Royaume de Dieu ne se laisse pas observer et l'on ne dira pas « voici, il est ici ! ou bien : il est là ! » car voici que le Royaume du Père céleste est au milieu de vous.

De nombreux disciples s'interposèrent quand une poignée de Juifs fanatiques voulurent se saisir de Jésus. Il y eut des tensions que les apôtres essayèrent d'apaiser pacifiquement. Judas Sicariot fut le plus ardent défenseur du Christ. À lui seul, il réussit à calmer la vindicte populaire, mais une multitude de partisans préférèrent partir en brandissant des poings rageurs.

Jésus les regarda s'en aller, nullement affecté par ce départ. Il se tourna vers les Douze qui s'étaient regroupés autour de lui, comme s'ils craignaient pour la sécurité de leur Maître.

– Voulez-vous partir, vous aussi ? demanda-t-il d'une voix douce.

Il dévisagea les apôtres tour à tour pour finalement poser son regard sur Simon-Pierre.

– Seigneur, où irions-nous ? répondit celui-ci d'un ton ferme. Nous, nous croyons en toi et nous savons que tu es vraiment le Fils de Dieu.

Thomas pinça discrètement Simon-Pierre.

Certains apôtres s'étaient confiés à Simon-Pierre, évoquant leur trouble après les prêches fustigeant la richesse. La concrétisation prochaine du

Royaume de Dieu sur terre n'étant plus le cheval de bataille du Christ, ils se demandaient ce qu'il en était concernant leur récompense promise. Se faisant le porte-parole des inquiétudes de ses pairs, Simon-Pierre questionna :

– Nous avons tout laissé et nous t'avons suivi, quelle sera donc notre récompense ?

Jésus resta un long moment silencieux. Avant la transfiguration, il avait promis aux Douze futurs apôtres que lorsque le Christ serait assis sur son trône de gloire dans le Royaume de Dieu sur terre, sous son autorité, ils siègeraient chacun sur un trône avec pouvoir de juger les tribus d'Israël. Il avait également promis à ceux qui le suivraient une récompense au centuple et la vie éternelle. Mais ces promesses n'émanaient pas de sa personne et, à présent, le cours des choses avait changé. Cependant, il devait bien faire attention à ce qu'il allait répondre à la requête de Simon-Pierre.

– Quiconque aura laissé maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, à cause de mon nom, recevra bien davantage et aura en héritage la vie éternelle dans les cieux. Beaucoup de premiers seront derniers et les derniers seront premiers.

Déconcertée, la foule avait écouté l'ensemble des prêches avec surprise, ne sachant que penser de la nouvelle situation. Mais après les miracles et les multiples guérisons, il ne faisait nul doute que Jésus était bien le Christ. Et le Christ avait pour devoir de transmettre, comme l'avaient fait autrefois les prophètes et Moïse, la volonté parfaite de Dieu, son Esprit Saint sur les hommes. Depuis toujours, dans les écrits sacrés du Temple et des synagogues, l'histoire de Yahvé et de son peuple élu était une succession d'ordres et de contre-ordres. Les Juifs s'étaient habitués aux sautes d'humeur de ce Dieu colérique et changeant. Ils devaient se soumettre à sa volonté transmise par le Christ. Toutefois, bon nombre de Juifs ne l'entendaient pas pareil et préférèrent quitter le Christ. Ils ne reconnaissaient plus en lui le futur roi messianique, un roi messianique qui allait bien trop à l'encontre de Moïse en remettant en cause la loi du Talion.

Les Douze, eux, seraient fidèles au Christ. La veille, ils s'étaient longuement entretenus avec leur Maître qui leur avait dit ce qu'il attendait d'eux : les prêches et la loi nouvelle devaient être diffusés dans tout le pays. Pour cela, ils iraient deux par deux porter la bonne parole. Mais ce ne serait pas là leur unique mission. Jésus avait délégué ses pouvoirs de guérison à ses apôtres pour qu'ils puissent guérir le plus grand nombre de malades possible.

À présent, ils étaient prêts à partir. Au milieu de la foule, Jésus leur donna quelques ultimes conseils.

– Ne prenez pas le chemin des pays voisins et n’entrez pas dans une ville de Samarie. C’est inutile. Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d’Israël.

Le message était clair : ils devaient rester dans la région et concentrer leurs efforts sur les Juifs de Galilée.

– Chemin faisant, proclamez que le Royaume des Cieux est tout proche. Guérissez les malades, réconfortez les mourants, purifiez les lépreux et surtout expulsez les démons.

Il considéra les apôtres et, comme pris d’un doute sur leur intégrité, ajouta :

– Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne vous procurez ni or, ni argent, ni menue monnaie en retour.

Jésus réfléchit un court instant. Les apôtres voyageraient par deux et ne pourraient dissimuler à l’autre quoi que ce soit s’ils étaient habillés le plus sobrement possible.

– Ne prenez ni besace personnelle, ni deux tuniques : allez simplement chaussés de sandales et ne prenez qu’avec vous l’Onction divine. Dans les villes ou villages, faites-vous indiquer quelqu’un d’honorable et demeurez-y jusqu’à ce que vous partiez. Si quelqu’un ne vous accueille pas et n’écoute pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville et secouez la poussière de vos pieds en témoignage contre leur mauvaise volonté. Au jour du Jugement, il leur en sera tenu rigueur de ne pas avoir écouté vos paroles. Je vous envoie comme les brebis au milieu des loups. Montrez-vous prudents comme les serpents et candides comme les colombes.

En disant ces derniers mots, il eut un regard appuyé sur les apôtres. Puis, il se dirigea vers un très grand panier en osier où étaient entassés des sacs contenant de petits pots en terre cuite. À l’intérieur de ces récipients se trouvait l’Onction divine permettant de guérir tous les maux. Jésus distribua à chacun une besace. Le gros Lévi ouvrit le bouchon en liège d’un des pots comme pour s’assurer que l’huile miraculeuse s’y trouvait bien.

Ce précieux liquide émanait du corps du Christ.

Tous avaient vu les mains du Messie sécréter cette substance divine qui permettait aux malades de guérir. Il suffisait que Jésus crache dans ses paumes et mélange sa salive avec ses doigts pour l’appliquer ensuite sur les yeux des aveugles. Alors, miraculeusement, ils recouvraient la vue. La plupart du temps, Jésus faisait couler directement l’Onction divine suintant de ses doigts dans la gorge des paralytiques ou des Démoniaques. Et le résultat était prodigieusement fantastique, suscitant une immense ferveur envers le Christ, l’Oint de Dieu, accédant son statut de Fils de Dieu.

Jésus avait décidé de doter les apôtres de ses pouvoirs de guérison. Il leur avait confié ces récipients qu'il avait remplis d'Onction divine coulant de ses mains. La veille, les Douze avaient assisté à la préparation des derniers pots et ils étaient toujours aussi abasourdis par la faculté du Christ à faire naître de l'huile miraculeuse de ses mains. La foi en lui n'était que plus grande et tous se juraient d'obéir à un tel maître.

Tous sauf un.

Le traître avait parfaitement fait son office et intégré le groupe. Jésus ne semblait se douter de rien et il lui avait tendu un sac d'Onction divine comme aux autres.

Après cela, le Christ s'adressa de nouveau au peuple.

Longtemps encore, il discourut. Mais peu de gens l'écoutaient avec attention. Tous attendaient que par la sudation divine qui émanait de ses mains, il se mette à guérir de nouveaux malades qui venaient d'arriver. Voyant ces hommes et femmes plus ou moins mal en point, Jésus clôtura ses propos par une parabole comme il avait coutume.

On lui présenta un Démoniaque aveugle et muet. Le démon fut expulsé et le muet put parler et voir de nouveau. La foule était toujours aussi émerveillée, ne se lassant pas d'assister à ces miracles, renforçant la foi qu'elle avait dans le Christ.

Des Pharisiens à la solde du Temple de Jérusalem étaient présents. Dissimulés parmi la foule, ils avaient, eux aussi, assisté à la multiplication des pains et aux guérisons. Mais contrairement à l'opinion populaire, ils considéraient les actes de Jésus d'un œil beaucoup plus circonspect.

Leur chef ne put s'empêcher de bougonner :

– C'est par le Prince des démons qu'il expulse les démons !

Malheureusement pour lui, des partisans du Christ l'entendirent et il fut emmené de force devant Jésus. Drapé dans une longue tunique couleur ocre, le chef des Pharisiens ne resta pas longtemps seul : appréhendant pour son intégrité, ses camarades de culte fendirent la foule et se portèrent à sa hauteur. Jésus dévisagea un instant ces Pharisiens qui se tenaient devant lui, certains le regard arrogant, d'autres le regard baissé car craignant de se faire lapider par une foule hostile à leur égard. On rapporta à Jésus les propos entendus.

– Tout royaume divisé contre lui-même court à sa perte, dit-il, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne saurait se maintenir. Or, si le Prince des démons expulse les démons, il se divise contre lui-même : dès lors, comment son royaume se maintiendrait-il ? Si j'expulse les démons par la volonté du Père céleste, c'est donc que son Royaume resplendit jusqu'à vous.

Parmi la foule, certains partisans hostiles aux Pharisiens crièrent leur colère en faisant mine de se saisir des blasphémateurs. Jésus apaisa cette ardeur haineuse en levant ses bras, les paumes ouvertes vers le ciel.

– Il est vrai que j’ai pu dire que celui qui n’est pas avec moi est contre moi et qui n’œuvre pas avec moi diverge. Cependant, quiconque aura dit une parole contre le fils de l’homme, je lui pardonne et il ne lui en sera pas tenu rigueur. Seule la parole contre la volonté céleste ne pourra être pardonnée, ni dans ce monde, ni dans l’autre, ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir. Mais toute parole engendre des implications célestes. Au jour du Jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine et sans fondement. Car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné.

Caressant sa longue barbe sombre, le chef des Pharisiens hésita un instant, puis demanda :

– Maître, nous désirons que tu nous fasses voir un signe... un miracle venant du ciel et nous croirons en toi...

La foule exprima son étonnement par des murmures réprobateurs. Il était surprenant de solliciter une telle requête après la multitude de signes miraculeux dont tous avaient été témoins.

La réaction du Christ fut tout aussi déconcertante. Beaucoup s’attendaient à ce que le Fils de Dieu fasse apparaître dans le ciel azuré quelques anges serviteurs de son Père. Il n’en fut rien.

Jésus sermonna durement ces Pharisiens qui osaient lui demander un signe. Il commanda qu’ils soient chassés. D’un geste de mauvaise humeur, comme s’il avait été mis en défaut de ne pouvoir accomplir un signe miraculeux sur commande, il ordonna aux apôtres de se réunir. Il était temps qu’ils partent s’affranchir de leur mission. Jésus les serra chaleureusement dans ses bras chacun leur tour. Puis, il les regarda un instant avant de leur donner un ultime conseil.

– Ouvrez l’œil et méfiez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens.

– Euh... c’est-à-dire que nous n’avons pas gardé de pain pour nous, dit Simon-Pierre. Nous avons tout redistribué aux villageois. Alors comment ferons-nous ?

Le gros Lévi pesta dans sa barbe rousse.

– Mais non, imbécile, grogna-t-il à l’encontre de Simon-Pierre. Ce n’est pas du levain dont on fait le pain dont le Maître parlait mais du levain, de l’enseignement des Pharisiens et des Sadducéens. N’est-ce pas, Seigneur ?

Songeur, Jésus dévisagea l’ancien collecteur des impôts. Une idée singulière traversa son esprit mais il la chassa rapidement telle une mouche importune.

À la question du publicain, Jésus acquiesça lentement de la tête.

Hésitant un instant, il finit par ajouter cette phrase énigmatique :

– Méfiez-vous des deux...

Alors, Jésus invita les apôtres à partir. Il congédierait lui-même la foule. Les apôtres s'embarquèrent dans des bateaux pour traverser le lac de Tibériade et se rendre rapidement vers différents endroits où de nombreux malades avaient été signalés.

Simon-Pierre monta à bord de la dernière nacelle en compagnie de Jean. Prenant chacun une rame, ils se mirent à souquer ferme et ils s'éloignèrent du rivage. De loin, Simon-Pierre vit la silhouette du Christ au milieu des gens mais elle finit par disparaître, engloutie dans la masse sombre de la foule. L'apôtre eut le cœur serré en se demandant ce qu'allait faire à présent son Maître : il n'avait pas voulu dire où il irait pendant la mission des Douze. Simon-Pierre s'inquiétait pour lui car il n'y avait plus de bateau et Jésus serait dans l'obligation d'aller à pied. Est-ce que sa sécurité serait garantie ? Simon-Pierre avait vu la haine dans les yeux de certains partisans, une haine qui d'ailleurs avait toujours été présente mais qui avait changé de cible et, désormais, elle était tournée vers celui qu'ils ne considéraient plus comme le Christ mais comme un traître. Une appréhension l'envahit, comme s'il craignait ne plus jamais le revoir. Il ne savait pas encore qu'il allait bientôt revoir Jésus et qu'il serait le témoin privilégié du plus extraordinaire miracle que l'humanité tout entière ait jamais connu.

Pour l'heure, Simon-Pierre et Jean continuaient à ramer. La journée était déjà bien entamée, mais le soleil projetait toujours ses puissants rayons sur le lac de Tibériade. Le nom de « lac » se justifiait par ses eaux calmes et immaculées. Cependant, comme souvent à l'approche du soir, un autre nom lui était donné : celui de « mer de Galilée ».

Et c'était amplement justifié car, à cause de thermiques, les eaux s'agitaient brusquement par un vent violent, déchaînant les flots calmes du matin en flots virulents. Des vagues se formaient alors, hautes et puissantes, menaçant d'écraser les frêles embarcations qui osaient s'aventurer sur ces eaux devenues hostiles.

Simon-Pierre avait l'habitude des caprices du lac. Lui, l'ancien pêcheur, savait se jouer des éléments de la nature pour amener son bateau à bon port. Pourtant, aujourd'hui, la mer de Galilée semblait ne pas être simplement agitée mais bien en proie aux prémices d'une terrible tempête, une tempête comme Simon-Pierre n'en avait jamais vu. Instinctivement, il s'attendait au pire. Et son instinct ne le trompa pas.

Le courant fut de plus en plus fort. Il avait beau ramer comme un forcené, il avait l'impression que le bateau n'avancait pas d'un iota. Avec angoisse, il

vit les vagues se soulever sur plus d'un mètre, même trois pour certaines, identiques à des draps gonflés par un vent soudain. D'ailleurs, le vent n'était pas en reste ; il hurlait si fort dans les oreilles du pêcheur que celui-ci croyait qu'elles allaient éclater. Le soleil avait disparu sous d'épais nuages sombres, recouvrant la voûte céleste d'une couche noire alarmante. Simon-Pierre était persuadé que sa dernière heure avait sonné. La mer risquait à tout instant d'engloutir la petite embarcation. Jamais il n'avait vu le lac se transformer en cette mer en furie à laquelle il était confronté. À côté de lui, Jean n'en menait pas large. Les tempes dégoulinant de sueur, les yeux fixes et hagards, la bouche grimaçante déformaient le visage habituellement divin du jeune homme, le transformant en un être fantasmagorique, presque démoniaque. Simon-Pierre en eut peur et détourna son regard de lui pour continuer à ramer. Les deux apôtres eurent beau se démener sur les rames, les courants étaient trop forts et Simon-Pierre angoissa à l'idée de mourir au milieu du lac qui avait pendant des années veillé à ses besoins en lui apportant du poisson pour vivre.

Personne ne viendrait à son secours. Peut-être même que les autres embarcations des apôtres avaient déjà sombré. Et bientôt viendrait son tour. Il pria intérieurement, demandant un miracle à ce ciel si ténébreux. Mais ce miracle ne survint pas. Bien au contraire, la mer sembla se déchaîner encore plus et la nuit qui commençait à tomber paraissait être la dernière qu'il vivrait.

Alors Jésus apparut.

Simon-Pierre ne le reconnut pas immédiatement. De loin, la silhouette de Jésus se détachait au milieu des vagues démesurées, faisant penser à celle d'un fantôme. Simon-Pierre lâcha sa rame et se mit à hurler de terreur. Jean cria lui aussi, la panique de son compagnon étant communicatrice, ne sachant pas pourquoi l'autre beuglait comme un animal qu'on égorge, regardant en tous sens, cherchant le danger qui fondait sur eux. Puis, Jean finit par voir Jésus venir à eux.

– Soyez sans crainte, ce n'est que moi, leur cria Jésus. J'arrive...

Dans l'esprit de Simon-Pierre, embrumé par la peur, le visage du Christ se fraya un chemin et il finit par le reconnaître. Le Maître était là, parmi les flots démontés, avançant vers lui en suivant les ondulations des vagues. Alors, Simon-Pierre resta sans voix. Car Jésus avançait vers son embarcation en marchant sur les eaux.

– Regarde, dit-il à Jean, il vient à nous en marchant sur les eaux !

Jean fronça les sourcils en se mettant debout.

– Quoi !

Jean scruta la mer, puis se tourna vers son compagnon.

– Il marche sur les eaux, dit de nouveau Simon-Pierre en tendant un doigt tremblant vers Jésus.

– Tu... tu as raison, il marche sur les eaux, affirma Jean. Mon Dieu, c'est incroyable !

Simon-Pierre acquiesça en silence, les yeux grands ouverts. Il savait qu'il était le témoin privilégié. Il avait du mal à croire ce qu'il voyait. Pourtant, il n'y avait aucun doute : Jésus venait à eux en marchant sur l'eau. D'ailleurs, comment aurait-il pu faire autrement ? Il n'y avait plus d'embarcation disponible. Alors Dieu, dans sa grande clémence, était en train de guider les pas de son Fils, les rendant aussi légers que l'air pour qu'il ne coule pas. Dieu pouvait même faire voler son Fils si tel était son bon plaisir.

– Tu marches sur les eaux, cria Jean à Jésus en lui faisant des grands signes des bras. Tu marches sur les eaux ! C'est un miracle ! Un miracle !

Jésus continuait d'avancer vers les deux hommes et, arrivé à leur hauteur, il grimpa dans la barque. Simon-Pierre se mit debout en regardant le Christ avec soulagement. Il savait qu'avec lui, il ne risquait plus rien. Dieu allait calmer cette tempête pour ne pas que son Fils et ses disciples meurent noyés. Comme pour donner raison à l'ancien pêcheur, le vent tomba instantanément et les vagues cessèrent leurs furieux gonflements pour redevenir de simples ondes ballottant doucement l'embarcation.

Cependant, une nouvelle angoisse saisit Simon-Pierre. Était-ce bien le Messie et non pas un fantôme venu de l'au-delà pour les perdre ? La nuit était tombée et dans l'obscurité grandissante, les spectres pouvaient se jouer des vivants pour les anéantir.

– Seigneur, dit-il, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir avec toi sur les eaux.

Jésus lui sourit tendrement. Il descendit du bateau et marcha quelques pas sur l'eau calme. Il se retourna vers l'apôtre.

– Viens, ordonna-t-il.

Simon-Pierre s'approcha du bord, regardant les eaux sombres du lac. Prudemment, il posa un pied hors du bateau : il ne s'enfonça pas. Alors, il avança le deuxième. Puis, il se mit à marcher lentement en faisant des petits pas pour s'approcher de Jésus. Mais le vent se mit à souffler de nouveau et Simon-Pierre eut peur que la tempête reprenne et que la mer se déchaîne. Il fit un grand pas en arrière et sa jambe s'enfonça dans l'eau.

– Seigneur, sauve-moi ! cria-t-il, le visage paniqué, n'osant plus bouger.

Aussitôt, Jésus tendit la main et le saisit.

– Homme de peu de foi, gloussa Jésus. Pourquoi as-tu douté ?

Le tenant par les épaules, Jésus l'aïda à remonter dans la barque.

Simon-Pierre en fut soulagé et de nouveau le vent s'arrêta de hurler à ses oreilles. Jean se prosterna devant Jésus.

– Vraiment, tu es le Fils de Dieu, lui dit-il.

Pour toute réponse, Jésus ferma un instant les yeux en baissant humblement son visage.

La nuit était à présent totalement tombée et l'obscurité était épaisse. Jean alluma une lampe de naphte. Il était tard et, perdu au milieu du lac redevenu calme, mieux valait attendre le jour plutôt que de ramer vers l'inconnu. Jésus était fatigué, comme si le fait de marcher sur les eaux avait nécessité un effort surhumain. Il se coucha à l'arrière du bateau sur un coussin. Jean fit de même. Simon-Pierre, lui, ne trouva pas le sommeil immédiatement. Mais il était soulagé par la présence du Christ. Ses yeux bleu océan savaient le reconforter d'un seul regard. Cette nuit-là, Simon-Pierre fut bercé par des rêves doux où Jésus chassait les fantômes qui le harcelaient.

Quand il se réveilla le lendemain, il faisait déjà grand jour. Jean était en train de ramer seul sur les eaux limpides du lac. Simon-Pierre regarda ces flots calmes qui faisaient tanguer doucement l'embarcation. Soudain, une forte bourrasque éclata et les vagues se jetèrent dans la barque, la remplissant d'une eau menaçante. Simon-Pierre se précipita vers le Christ.

– Au secours, Seigneur, nous périssons ! Les éléments se déchaînent encore...

D'un bond, Jésus se leva. Il regarda l'ancien pêcheur, puis autour de lui, puis de nouveau l'apôtre. Il leva un doigt menaçant vers le ciel puis vers la mer.

– Silence ! cria-t-il.

Alors, le vent tomba et il se fit un grand calme.

– Pourquoi as-tu peur ainsi ? demanda Jésus en vrillant ses yeux dans ceux de Simon-Pierre. N'as-tu pas confiance en moi ? Rassure-toi, tout est fini.

Simon-Pierre était abasourdi. Même le vent et la mer obéissaient au Fils de Dieu. Il n'était pas simplement le bras puissant de son Père mais il possédait lui-même tous les pouvoirs des puissances célestes. Des pouvoirs qu'il cachait à tous car Jésus était un être humble malgré sa filiation divine.

Désormais serein, Simon-Pierre était en pleine réflexion sur les autres pouvoirs divins cachés que pouvait bien posséder le Christ quand, de manière miraculeuse, l'embarcation arriva à son lieu de destination.

L'instant d'avant, perdue au milieu du lac, l'instant d'après, accostant sur la terre ferme.

Simon-Pierre était abasourdi par les pouvoirs cachés du Fils de Dieu, Seigneur du Vent et de la Mer, Maître du Temps et de l'Espace.

22

Fils de Dieu

Un vent léger balaya la vallée de Hinnom et caressa le doux visage de Camille aux yeux arrondis par la stupéfaction.

– Jésus n'est pas un mythe, protesta-t-elle. C'est un personnage historique, on nous l'enseigne même à l'école...

– Vous avez raison sur ce dernier point, dit Tom. On l'enseigne bien à l'école... Tous les chrétiens croient en son existence et même tous les non-croyants qui considèrent Jésus comme un homme historique exceptionnel, qui a réellement vécu, certes, mais qui par contre n'a jamais accompli de miracles : les non-croyants sont persuadés que l'histoire de Jésus a été « embellie » par des disciples qui ont quelque peu fabulé les actes qu'il aurait accomplis de son vivant. De nos jours, l'existence du Jésus de l'histoire n'est jamais discutée et elle est considérée par tous les historiens comme scientifiquement démontrée. Jésus fait donc partie de nos livres d'histoire au même titre que Charlemagne ou Napoléon. Dans les manuels d'histoire des classes de sixième, il est même précisé que durant sa vie, Jésus a accompli des miracles comme d'autres font des découvertes ou des conquêtes. Un être incomparable et unique...

– Oui, coupa la jeune femme. Jésus est unique. Il est le Fils de Dieu.

– Camille, vous êtes d'accord avec moi si je vous dis que pour être véritable, pour qu'un homme ait un caractère historique, il faut avant tout qu'il soit unique dans son histoire, que sa vie lui soit propre et qu'elle ne soit pas commune à d'autres. Même s'il peut bien sûr avoir certains points communs avec d'autres, quelques similitudes dans les grandes lignes. Cependant, on ne peut pas trouver un personnage historique identique trait pour trait avec un autre. Même s'il partage quelques faits d'histoire avec d'autres empereurs romains, Jules César est un personnage historique unique en soi. Louis XIV a eu une vie similaire à certains rois de France

mais il s'en distingue par de nombreux détails importants. Il doit donc en être logiquement de même avec Jésus-Christ, n'est-ce pas ?

Camille acquiesça en silence et Tom poursuivit :

– Petite devinette : il est né d'une vierge, son père était charpentier. Sa naissance était attendue par des hommes sages qui se sont présenté à lui avec de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Enfant, il a été persécuté par un tyran qui a ordonné le meurtre de milliers d'enfants en bas âge. Il a été baptisé dans un fleuve et il a effectué des miracles. Il a ressuscité des morts et il a guéri des lépreux, des sourds et des aveugles. Il a été transfiguré devant ses disciples et il utilisait des paraboles pour enseigner la charité, le respect et l'amour. Il s'est laissé capturer pour que le martyre couronne sa mission et, d'après certaines traditions, il a été crucifié entre deux voleurs. Il est ressuscité d'entre les morts et il est monté au ciel... Qui est-il ?

– Jésus-Christ, répondit Camille sans hésitation.

– Perdu. C'est Krishna, une divinité de l'hindouisme et il est né des siècles et des siècles avant Jésus-Christ. Les similitudes sont étonnantes, non ? Et je peux vous dire qu'il y a plus d'une centaine de similitudes entre Jésus et le messie indien. Et comme Jésus, beaucoup de gens pensent que Krishna a physiquement existé. Mais Krishna n'est qu'un mythe. Son histoire est fort intéressante et j'ai pris un grand plaisir à lire sa fable. Ses disciples lui donnaient le titre de « Jezeus » ce qui signifie « pure essence ». Il est aussi intéressant de savoir qu'une ancienne écriture usuelle de Krishna en anglais était « Christna ». Ça ne vous rappelle rien ?

Tom considéra Camille un instant avant d'enchaîner :

– Autre devinette : je suis né d'une vierge le 25 décembre dans une grotte ou une crèche, ma naissance a été annoncée par une étoile à l'est et a été attendue par trois hommes sages. On m'appelait la Lumière, le Messie, le fils oint de Dieu, le Fils de l'Homme, l'Agneau de Dieu. On m'associait à l'Agneau, au Lion ou au Poisson. J'ai enseigné au Temple et j'ai été baptisé à l'âge de trente ans par le Baptiseur. J'ai eu 12 disciples, j'ai effectué des miracles et j'ai ressuscité El-Azar qui était mort. J'ai aussi marché sur l'eau, j'ai été transfiguré sur la Montagne. J'ai été crucifié entre deux brigands, j'ai été enterré dans un tombeau et je suis ressuscité. Qui suis-je ?

– Jésus-Christ ? demanda Camille, prudente.

– Encore perdu. C'était simple pourtant : je suis Horus d'Égypte. Il est né 2500 ans avant Jésus-Christ. Il est le fils du dieu Osiris et de la déesse égyptienne de la lune, la vierge Isis. Dans les catacombes de Rome, on trouve souvent des représentations d'Isis enveloppée dans un manteau bleu constellé d'étoiles et elle tient serré dans ses bras un enfant emmaillotté. On

a la même représentation de la Vierge Marie dans nos églises sauf qu'Isis ne tient pas Jésus dans ses bras, elle tient Horus. Horus est un homme extraordinaire. Il a été baptisé par Anup le Baptiseur. Ce personnage fictif du Baptiseur a engendré Jean le Baptiste chez les chrétiens qui ont juste modifié le prénom. Par contre, ces mêmes chrétiens ne se sont pas foulé l'esprit avec la fable de la résurrection de Lazare par Jésus : ils ont juste recopié une vieille légende égyptienne sans même travestir les noms. Horus a en effet ressuscité la momie El-Azar et son nom a été recopié El'Azar dans la Bible, Lazare en version française. L'épithète personnelle d'Horus était « Iusa » ou « Iesu », le « KRST » ou « Oint ». Les histoires d'Horus et de Jésus sont identiques au détail près. La seule différence, fondamentale, c'est que le mythe d'Horus précède celui de Jésus de milliers d'années...

Comme pour donner du poids à ses propos, Tom hocha gravement la tête.

– Dernière devinette : je suis né d'une vierge le 25 décembre, j'étais un maître itinérant, j'étais considéré comme le Sauveur, le Rédempteur. On m'appelait le fils de dieu, la Lumière du Monde. Mon jour sacré était le dimanche, le « jour du Seigneur ». J'avais 12 compagnons et j'ai effectué des miracles. J'ai été enterré dans un tombeau et, après trois jours, je me suis relevé. Ma résurrection était célébrée chaque année. Ma religion comportait une eucharistie ou « dîner du Seigneur ». Qui suis-je ?

Troublée, Camille hésita, ne sachant quoi répondre.

– Vous donnez votre langue au chat ? demanda Tom. En parlant de chat, vous savez que le chat est le seul animal qui ne figure pas dans la Bible ? On cite tous les animaux domestiques possibles sauf le chat. Et cette singularité vient du fait que le chat était l'animal vénéré de l'Égypte des pharaons, l'ennemi du roi Josias et Josias a veillé à ce que l'Ancien Testament ne rende pas hommage à l'ennemi égyptien, même symboliquement. Tous les petits détails de la Bible s'éclairent sous un jour nouveau quand on connaît le secret de son élaboration. Mais revenons à nos moutons... Vous n'avez pas trouvé la solution à la devinette ? Ne me dites surtout pas que c'est Jésus-Christ car vous perdriez encore...

Tom sourit.

– La réponse était Mithra, le Dieu-Soleil de la Perse, apparu 600 ans avant Jésus-Christ. Et je peux vous garantir que si le culte de Jésus-Christ n'avait pas été imposé par la force pour surpasser celui de Mithra, eh bien, on serait tous deux en train de discuter de la réalité historique de Mithra en ce moment même. Si l'empereur Constantin n'avait pas imposé le culte de Jésus-Christ, on serait tous des adeptes du mithraïsme au lieu du christianisme. Peu avant l'ère chrétienne, le culte de Mithra était le plus

populaire et la plus répandue des religions « païennes » de l'époque, tout autour du bassin méditerranéen et surtout à Rome. Comme Jésus-Christ, Mithra est un sauveur eschatologique. Mithra tient le rôle d'intercesseur entre le dieu suprême et les hommes à qui il promet l'immortalité de l'âme. De la même manière que Jésus, il prêche l'ascèse, il guérit tous les malades et il ressuscite les morts. Les anciens célébraient Mithra dans une grotte où l'on pratiquait le baptême et la communion. Ses fidèles croyaient au Jugement dernier et à la résurrection des morts. Avant de mourir, Mithra a donné un dernier repas à ses disciples durant lequel il a consacré le pain et l'eau. D'ailleurs, les paroles de la Cène qu'on trouve dans la Bible sont empruntées à celles de Mithra. Les prêtres de Mithra célébraient l'office par le pain et le vin en disant « celui qui avale ma chair et avale mon sang demeure en moi et je demeure en lui ». Le prêtre de Mithra plaçait du miel sur la langue de l'adepte. Étranges similitudes avec le christianisme, non ?

Les yeux de Camille clignèrent.

– Déjà 1500 ans avant Jésus-Christ, précisa Tom, en Égypte, on mangeait les entrailles de l'ennemi tué et on buvait son sang pour assimiler ses vertus. Ces propriétés ont été étendues aux animaux qui ont été divinisés et, avec le temps, le sang qui était recueilli dans des coupes a été remplacé par du vin. On pratiquait aussi le sacrement du baptême en immergeant le disciple dans l'eau, on le lavait de ses fautes et on lui permettait de ressusciter dans une autre vie grâce à la propre résurrection du fils de dieu...

Pensif, Tom balaya la vallée d'un regard lumineux.

– Pendant l'Antiquité, il y a eu de nombreux mythes sur des hommes-fils-de-dieu, morts et ressuscités, qui étaient descendus sur Terre pour sauver l'humanité. Ces Sauveurs, ces Fils de dieu partagent tous les mêmes similitudes : leur père est un dieu, leur mère est une vierge mortelle miraculeusement fécondée par une semence divine, la plupart sont nés le 25 décembre, ils meurent et ils ressuscitent pour transmettre la vie éternelle aux hommes, ils offrent à leurs disciples la possibilité de résurrection grâce aux rites du baptême. Ils ont tous des noms différents selon les pays mais ils ont la même histoire commune, qu'ils s'appellent Horus en Égypte, Mithra en Perse, Krishna en Inde ou Jésus en Palestine...

– Ces similitudes sont le fruit d'une imitation diabolique ! s'exclama Camille. C'est le Diable qui a plagié le Seigneur Jésus-Christ par anticipation !

– Vous croyez que c'est le Diable ?

– Bien sûr ! C'est forcément lui. Même si certains en doutent, le Diable existe et sa plus grande force est d'avoir fait croire à l'humanité qu'il

n'existait pas, afin d'œuvrer dans l'ombre. Mais je sais qu'il existe. Je le sens...

– Alors ce Diable aurait plagié Jésus par anticipation ? demanda Tom. C'est aussi ce qu'ont affirmé les premiers Pères de l'Église quand Celse, un philosophe grec, a démontré avec raisonnement et ironie que leur Jésus n'était qu'un pâle reflet des mythologies païennes. Déjà au deuxième siècle de notre ère, Celse prédisait que cette religion chrétienne qui s'accaparait le monopole du dieu suprême était un danger religieux, politique et social, que les chrétiens étaient prêts à séduire les empereurs romains ou à s'acoquiner avec n'importe quel vainqueur tyrannique à partir du moment où ils parviendraient à leurs fins. Les propos de Celse ont été prophétiques mais, malheureusement pour lui et surtout pour l'humanité, nul n'est prophète en son pays...

Tom soupira.

– Alors le Diable aurait malicieusement copié la véritable histoire de Jésus dans les mythes de différents pays avant qu'elle ne se soit réellement produite en Judée ? Camille, vous n'avez pas l'esprit aussi tordu que les Pères de l'Église. Il y a une réponse simple à toutes ces similitudes, à l'émergence de contes identiques à travers différentes contrées.

– Vous avez sans doute raison, dit Camille après un instant de réflexion. Je me trompe. Ce n'est pas l'œuvre du Diable mais, au contraire, c'est l'œuvre de Dieu.

Les sourcils de Tom se froncèrent.

– Comment ça ?

– Toutes ces similitudes, tous ces contes identiques sont des visions de prophètes. Dieu a inspiré les hommes du passé pour qu'ils révèlent à tous la venue future de son Fils Jésus-Christ, pour nous montrer sa toute puissance sur sa Création, à nous, pauvres aveugles. Voilà d'où viennent les ressemblances de Krishna ou de Mithra avec Jésus-Christ : c'est l'œuvre de son Père, un message prophétique du Créateur du temps et de l'espace.

Tom secoua la tête.

– Non. La solution est plus rationnelle. Comme tous les mystères, avant tout chose, il a une source psychologique humaine à la base. La raison pour laquelle tous ces mythes sont si semblables, qu'il y a un homme-dieu qui meurt et qui ressuscite à chaque fois, que cet homme-dieu fait des miracles et qu'il a douze disciples, c'est que tous ces contes sont basés sur le mouvement du soleil dans les cieux. De partout sur la planète, on peut observer le soleil et les douze signes du zodiaque tout autour du globe. Horus, Mithra ou Jésus sont des personnifications du soleil. Et si ces hommes-dieux ont leur anniversaire traditionnel le 25 décembre, c'est

parce que les hommes du passé se sont rendu compte que le soleil effectue une descente annuelle vers le sud jusqu'au 21^{ème} ou 22^{ème} jour de décembre. C'est le solstice d'hiver. Le soleil cesse ensuite son déplacement vers le sud pendant trois jours puis il recommence à se déplacer vers le nord. Les anciens disaient que le « soleil de dieu » était « mort » pour trois jours avant de « ressusciter » le 25 décembre. Certaines cultures redoutaient que le soleil continue à se déplacer vers le sud, qu'il ne s'arrête pas pour inverser sa direction et qu'il disparaisse définitivement derrière l'horizon et que la fin du monde se produise. Ce 25 décembre, on s'offrait donc des cadeaux pour fêter la « non-fin du monde ». Le soleil recommençait alors son cycle de vie et de réchauffement de la planète. Le soleil avait une place importante dans la vie des anciens et ils savaient que sans lui, sans sa « Lumière » qui inonde le monde et les récoltes, ils mourraient tous. Le soleil qui se levait chaque matin était le « Sauveur de l'humanité », le soleil était la « lumière du monde », il venait triomphant sur les « nuées du ciel », son halo resplendissait comme une « couronne d'épines ». Pour les marins, le soleil levant « marchait sur l'eau » vers eux. Les disciples du soleil sont les douze mois de l'année ou les douze signes du zodiaque par lesquels le soleil doit passer. Dans certaines cultures, le calendrier commençait initialement dans la constellation de la Vierge et le soleil était donc né d'une « vierge ». De nombreuses cultures célébraient le renouveau du soleil le 25 décembre ou bien encore à l'équinoxe du printemps, lorsque les douze heures du jour sont identiques aux douze heures de la nuit, lorsque l'équilibre entre la lumière et les ténèbres est en parfaite harmonie. Cet équinoxe du printemps est à l'origine de la fête chrétienne de Pâques et de la date de la résurrection de l'homme-dieu Jésus. Actuellement, l'Église chrétienne est la dernière religion dont les fidèles vénèrent sans le savoir le soleil personnifié. Ils vont à la messe le dimanche, le jour du Seigneur, Sunday ou le jour du soleil en anglais, ils vénèrent le mythique homme-dieu Jésus qui incarne le soleil...

Camille eut une moue sceptique.

– Mais comment du cycle du soleil, on peut passer à un mythique homme-dieu qui est descendu sur terre pour sauver l'humanité ? questionna-t-elle. Votre raisonnement ne tient pas la route...

– C'est subtil à comprendre et je requiers toute votre attention. Après la vénération du soleil, il y a eu une deuxième étape psychologique primordiale : celle qui consiste à se dire que la « résurrection » du divin soleil pouvait nous être transmise et nous rendre immortels nous aussi, pour que la mort ne soit plus la fin de notre existence et que la peur de mourir n'ait plus d'emprise sur notre conscience. Cependant, un dilemme est apparu : comment une divinité comme le soleil peut transmettre à

l'homme la vertu de la résurrection si, le soleil lui-même ne la possède pas, puisqu'il est éternel et donc ne meurt jamais ? Les anciens disaient que le soleil « mourait » et qu'il « ressuscitait » mais c'était de façon symbolique à leurs yeux car, dans les faits, les hommes comprenaient bien que le soleil était immortel, qu'il suivait un cycle immuable et qu'il ne disparaissait jamais. Une divinité puissante comme le soleil ne goûtait jamais la mort car il ne s'éteignait jamais. Donc, en l'état des choses, le divin soleil ne pouvait pas transmettre la résurrection car il ignorait ce qu'était le retour de la mort à la vie. Face à ce dilemme, l'idée a germé de faire descendre le soleil sur la Terre pour mourir, ressusciter et transmettre la vertu nouvellement acquise de la résurrection aux hommes qui pourraient ainsi accéder à une vie éternelle après leur mort. Les religions ont donc fait descendre le soleil sur la Terre ou bien encore toutes sortes de dieux du ciel ou même simplement de la semence de divinité, notamment celle du soleil ou de la lune dans le cas de Mithra, pour féconder une vierge humaine sur la Terre : ainsi sont nés les fils des dieux. Ces fils de dieux avaient le titre de Seigneur, de Sauveur et l'influence du cycle de vie du soleil a perduré dans les mythes qui ont relaté leurs vies. C'étaient des demi-dieux mi-humains, mi-divins qui accomplissaient des miracles comme transformer l'eau en vin. Ils finissaient par mourir tués en martyr par les hommes et, trois jours après leur mort, ils allaient dans le séjour des morts pour montrer à tous qu'ils étaient les maîtres de la mort et ils ressuscitaient pour retourner dans le monde des dieux... une histoire, un cycle immuable comme celui du soleil. Même si les détails de ces légendes ont été arrangés et adaptés par les différentes cultures qui les ont assimilés au fil des siècles, le mythe de l'homme-fils-de-dieu est fondamentalement demeuré le même. Il a été colporté pendant des millénaires d'un bout à l'autre de la terre et chaque secte régionale a établi un évangile qui racontait la vie et les sermons du Sauveur, les sacrements folkloriques comme le baptême en son nom pour obtenir la divine résurrection. En Égypte, la Grande Bibliothèque d'Alexandrie avait recensé et copié méticuleusement tous ces textes mythiques et les diverses sectes chrétiennes qui ont eu accès à ces livres s'en sont inspiré pour peaufiner leur propre mythe du fils de dieu. Et quand ces mêmes chrétiens ont pris le pouvoir politique sur le monde, ils ont veillé à raser entièrement la Bibliothèque d'Alexandrie pour que les preuves de leur plagiat ne puissent jamais être établies. Ils ont détruit près d'un million de volumes inestimables pour cacher la vérité sur leur Christ. Un énième crime contre l'humanité de la part de l'Église. Mais les livres ont la vie dure et nous avons heureusement encore assez de textes en notre possession pour connaître Mithra, Horus et Krishna, des textes qui prouvent que Jésus n'est qu'une compilation tardive, qu'un plagiat de ces mythes de l'Antiquité...

*
* *

Le Pape repoussa la bible sur la table du bureau et il ferma un bref instant ses yeux trop douloureux. Son corps bascula en arrière sur le dossier du fauteuil.

La vision de la bible fit grimacer le Saint-Père.

Quand on connaissait comme lui le secret de son élaboration, on se demandait comment on pouvait encore brandir la Bible pour dire que c'était la volonté de Dieu qui était consignée dans ces textes, comme le faisaient certains politiciens chrétiens ignares pour imposer leurs points de vue rétrogrades.

Vouloir mettre au goût du jour certaines lois de Moïse comme l'interdiction de l'homosexualité était une erreur monumentale. Tout cela en s'appuyant uniquement sur un livre obsolète et corrompu, un faux « divin » inventé par l'homme pour asservir l'homme, d'après un dessein d'homme.

– Josias... murmura le Pape.

À cause de ce roi, des millions d'êtres étaient morts et mourraient probablement encore.

Au Vatican, ils étaient bien plus qu'une simple poignée à être au courant de la malversation de Josias ainsi que du terrible secret de Jésus. Cependant, malgré cet épouvantable fardeau à porter sur la conscience, personne dans l'Eglise de Rome n'avait jamais osé dévoiler ces secrets.

Personne ?

À vrai dire, au XVI^e siècle, dans un moment d'égarement, le pape Léon X avait dit ceci : « on sait de temps immémorial combien cette fable de Jésus-Christ a été profitable à nous et à nos proches... ».

À l'époque, l'affaire fut vite étouffée et ces paroles se perdirent dans le flot des mensonges séculiers, résonnant dans un vide cérébral collectif sans écho. Depuis lors, la discrétion absolue était demandée à tous et chacun comprenait bien que l'apocalypse se déchaînerait sur terre si quiconque divulguait le secret du Christ.

Le mensonge d'État était allé trop loin, au point de non-retour, il était impossible de rebrousser chemin. La fabuleuse machine chrétienne s'était emballée et rien ne pouvait plus l'arrêter désormais.

Sauf l'apocalypse.

Parmi les tenants du secret, beaucoup craignaient également d'avoir à rendre des comptes à la justice pour avoir menti au monde entier, pour avoir sciemment assassiné l'histoire de l'humanité. Thomas Anderson

n'avait-il pas évoqué dans son « Virus Dieu » la possibilité de poursuivre l'Église chrétienne pour crime contre l'humanité ?

Certains hommes le voudraient probablement et le Pape escomptait qu'un tel jour n'arrive jamais.

Pour éviter ce jour maudit, il n'y avait pas d'autre choix que celui de maintenir le mensonge d'État, tout en essayant d'en lisser les effets néfastes. Sans possibilité de retour en arrière, les fonctionnaires du Vatican ne pouvaient que perpétuer ce que l'Église avait toujours fait : infantiliser, caporaliser les fidèles pour dominer les esprits en affirmant que, comme leurs pères avant eux, hors de l'Église chrétienne il n'y avait point de salut.

Du bout des doigts, le Pape tapota nerveusement l'accoudoir du fauteuil.

Depuis la nuit des temps, les fonctionnaires du Vatican se considéraient comme les gardiens de la seule vraie foi, ils clamaient haut et fort qu'il y avait une seule et unique Église universelle instituée par Dieu pour sauver tous les hommes et, qu'en dehors de celle-ci, absolument personne ne pouvait être sauvé. Ils brandissaient les clés du salut, les clés permettant d'ouvrir la porte du bonheur éternel au ciel, les clés de l'assurance-vie post mortem, à condition d'obéir aveuglément aux hommes et aux lois de l'Église.

Déjà en son temps, Alexandre le Grand avait compris l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature tout en promettant simplement aux classes sociales bafouées une récompense suprême après la mort si seulement elles supportaient avec résignation toutes les injustices subies.

L'Église était l'héritière de ce système et elle ne pouvait se maintenir en place qu'en affirmant sa légitimité et en imposant aux hommes sa discipline grâce au droit venu d'en Haut dont elle était dépositaire.

Elle avait établi son autorité sans limite sur les hommes par l'établissement de règles prônant l'obéissance, qui faisaient de la servilité absolue l'image de la condition divine sur terre. Longtemps, elle avait voulu aboutir au gouvernement universel des âmes. Et par le gouvernement universel des âmes, gouverner les corps et donc les actions de tout homme.

Le Pape soupira.

En prenant connaissance du secret du Christ, un œil critique et étranger à l'Église aurait pu croire que les fonctionnaires du Vatican agissaient par cupidité, par soif de pouvoir absolu, qu'ils vivaient grassement et concrètement de Jésus-Christ et, par ces faits, qu'ils ne voulaient pas tuer la poule aux œufs d'or en révélant son secret. Cet œil externe aurait pu croire que tous ces professionnels du divin défendaient âprement leur statut social et leur influence sur l'opinion publique quitte à mentir, ne voulant pas scier la branche sur laquelle reposaient leur puissance et leur notoriété.

Cependant, cet œil se serait trompé.

La majorité des hommes de l'Église chrétienne n'étaient pas au courant du secret du Christ et ils œuvraient en toute bonne foi de manière innocente, persuadés de détenir les clefs du paradis céleste de Dieu pour sauver l'humanité. Pendant que ceux du cercle restreint du secret agissaient désormais noblement pour Deus.

Certes, par le passé, le secret du Christ contenu dans le rapport Pilate avait brûlé les consciences de beaucoup d'hommes d'Église, même et surtout les plus humbles, noyant irrémédiablement l'étincelle divine en eux, éradiquant leur foi à tout jamais. Parmi eux, certains étaient devenus des papes et, ne croyant plus au divin, ils s'étaient transformés en tyrans despotiques obnubilés par leur puissance personnelle. Leurs esprits gangrenés par le pouvoir absolu théocratique avaient jeté les bases d'une religion haineuse et autoritaire, qui avait cautionné les régimes totalitaires à travers les différentes époques comme le fascisme ou le nazisme.

Ces papes avaient fait semblant de croire comme une vérité absolue tout ce qui était contenu dans la Bible, se jouant la comédie au sujet du Christ en ne voulant même plus admettre la réalité du terrible secret qu'ils détenaient, comme si tout cela n'était qu'une fable sans fondement. Ils avaient vécu dans un état d'amnésie volontaire et salvateur, pour ne pas sombrer dans une folie encore plus grande comme bon nombre de ceux qui avaient osé affronter la vérité en face.

Par un miroir égocentrique, ces papes s'étaient affichés comme dépositaires de la science-infuse de Dieu et si la Science elle-même les contredisait, c'était que la Science se trompait : on ne pouvait invalider la Bible et les interprètes de Dieu. Enfermés dans la certitude d'une vérité immuable étrangère à l'univers où tout se transformait continuellement, ces papes étaient allés jusqu'à déclencher pour leurs intérêts personnels des guerres de religion.

– La religion... murmura le Pape.

Ceux que la religion avait permis de sauver de la mort étaient bien peu face aux innombrables victimes de l'Inquisition, des croisades ou de ces guerres de religion. En fait, la religion avait posé bien plus de problèmes à l'humanité qu'elle n'en avait résolu. À chaque période d'essor de la religion, partout où elle progressait, il y avait une régression de la condition de vie des hommes.

Le Pape soupira de nouveau.

Il était lui-même le légitime héritier de tous ces prédécesseurs, de tous ces papes à l'esprit déficient et il détenait en ses mains le pouvoir absolu qui avait gangrené la raison de tant d'hommes d'Église.

– Dictatus papae, dit-il à mi-voix.

Encore en vigueur à ce jour, les Dictatus papae avaient été promulgués par Grégoire VII au XI^e siècle et affirmaient, entre autres, que le pape pouvait déposer les empereurs, que seul son Église romaine était fondée par Dieu ou que les princes devaient baiser ses pieds. Il y était également décrété que le pape ne pouvait être jugé par personne, que personne ne pouvait invalider ses décisions et que lui seul pouvait invalider tous les jugements. Grégoire VII y avait proclamé que l'Église romaine ne s'était jamais trompée et ne pouvait se tromper car elle était infaillible...

En pensant à l'infaillibilité de l'Église décrétée par Grégoire VII, le Pape pensa à sa propre infaillibilité pontificale. À cause d'elle, les fils d'Abraham le faisaient chanter, le menaçaient de faire sauter leur maudite bombe qui éradiquerait deux mille ans d'humanité. Une apocalypse promise si le Pape ne se prononçait pas en faveur de l'extension de territoire voulue par les Israéliens.

Le Pape tourna légèrement la tête et ses yeux se fixèrent sur le cadran qui défilait sur l'écran de l'ordinateur, là où les heures s'écoulaient inlassablement, là où leur course galopante s'en allait vers une fin fatidique.

Brusquement, il eut l'étrange sensation qu'avec ou sans son infaillibilité pontificale, malgré son pouvoir absolu, le sort de cette humanité ne reposait déjà plus entre ses mains.

*

* *

Camille secoua sa longue crinière brune.

– Je ne suis pas du tout d'accord avec vous, dit-elle. L'existence de plusieurs fils-de-dieux mythiques ne prouve pas que le Jésus qui a vécu à Nazareth soit lui-même un mythe.

Une grimace déforma la bouche de Tom.

– Je vous ai dit que Nazareth n'existait même pas à l'époque de Jésus. Trois cents ans après la mort du Christ, les premiers pèlerins chrétiens ont commencé à venir de l'ouest pour se recueillir dans le village soi-disant natal de Jésus. Mais personne ne parvenait à trouver ce village de Nazareth et pour cause : il n'existait que dans l'imagination des évangélistes. Alors, la mère de l'empereur Constantin a fait rebaptiser l'ancienne agglomération d'En-Nasira en Nazareth. On y a ensuite construit une jolie basilique, la grotte où Jésus était né et même le puits où l'ange Gabriel était apparu à Marie pour lui annoncer qu'elle allait enfanter du Fils de

Dieu... Ce qui est marrant et navrant à la fois avec cette histoire de Nazareth, c'est que les auteurs des Évangiles ont fait naître Jésus dans ce bourg imaginaire pour répondre à une prophétie que l'on trouve dans l'Ancien Testament, une prophétie qui se réfère non pas à la naissance de Jésus mais à celle du mythique Samson enfanté lui aussi par l'esprit de Dieu. Cette prophétie qui se réfère donc à Samson dit que le sauveur d'Israël serait nazaréen. Les évangélistes ont cru que nazaréen signifiait « habitant de Nazareth ». Mais ce mot signifie en vérité « consacré à Dieu ». Une erreur d'interprétation qui a poussé les évangélistes ignares à faire naître le mythique Jésus dans une ville qui n'existait même pas...

Tom soupira.

– Les auteurs des Évangiles ont tellement voulu convaincre que l'Ancien Testament prophétisait bien la venue et la vie de leur Jésus-Christ qu'ils ont mis en avant trop de prophéties contraires et ça les a amenés sans cesse à se contredire comme avec la date de naissance du Christ : c'est l'Église qui a dû trancher plus tard en choisissant l'an I, ce qui est d'ailleurs en contradiction avec tout ce qui est écrit dans les Évangiles. Souvent, les évangélistes évoquent des prophéties qui n'ont aucun rapport avec Jésus, de près ou de loin, comme avec Samson. Bien sûr, ils mettent aussi en avant les prophéties génériques, ces prophéties à la « Nostradamus » qu'on trouve partout dans l'Ancien Testament et qui sont assez ambiguës pour supporter de nombreuses interprétations, chacun y voit midi à sa porte, chacun y trouve ce qu'il veut ou ce qui l'arrange. Les évangélistes ont aussi beaucoup falsifié l'Ancien Testament en changeant le sens des mots ou des phrases. Par exemple, ils ont remplacé « la jeune femme » par « la vierge ». Et puis, surtout, ils ont inventé l'histoire de leur mythique Jésus en respectant les quelques prophéties messianiques de l'Ancien Testament au mot près : ils n'ont donc eu aucun mal à impressionner les croyants par ces « similitudes » troublantes, par ces prophéties « réalisées » en apparence. Mais les apparences sont si trompeuses...

Un groupe de touristes hébreux passa à proximité du banc où Tom et Camille étaient assis. Tom attendit que le groupe se soit suffisamment éloigné et il demanda :

– Camille, pourquoi les Juifs ont rejeté le Christ à leur époque ? Imaginez un instant que Jésus-Christ nous apparaisse ici et maintenant, qu'il ressuscite les morts, qu'il marche sur l'eau, qu'il multiplie les pains... Sans l'ombre d'un doute, nous serions tous convaincus, croyants et même athées, Chinois ou Arabes, nous tomberions tous sans exception à genoux devant un tel prodige, devant le Fils de Dieu. Pourtant, les Juifs, eux, ne l'ont pas fait à leur époque. Pourquoi ne l'ont-ils pas reconnu comme le

Messie et pourquoi ils attendent encore aujourd'hui la venue sur terre d'un tel Messie ? Tout simplement parce que Jésus-Christ n'est jamais venu en Palestine parmi le peuple juif et qu'il n'est issu que de l'imaginaire des évangélistes. Le mythe explique bien des choses...

De loin, Tom considéra les touristes hébreux.

– Pour plaire au pouvoir romain, les évangélistes ont présenté Ponce Pilate comme doux et affable alors que tous les historiens le disaient cruel et despotique. Les évangélistes ont mis en fiction le peuple juif comme responsable de la mort du Christ. Ce mensonge a engendré la haine des Juifs et la naissance de l'antisémitisme. C'est même l'Église qui a jeté la première pierre de cet antisémitisme en 787 en interdisant aux Juifs de posséder des esclaves qui étaient chrétiens. Les Juifs ne pouvaient plus exercer des professions qui exigeaient beaucoup de main-d'œuvre comme l'agriculture. Ils ont donc dû se résigner à pratiquer des activités utilisant une main-d'œuvre familiale dans le commerce et la finance. Nous les avons contraints à devenir des banquiers ou des hommes d'affaires et nous les accusons d'être aux commandes du monde ! À cause du mensonge des évangélistes, on a massacré ce peuple innocent dans des pogroms infâmes au nom d'un mythe qu'ils n'ont pas reconnu...

Tom serra le poing.

– Voilà pourquoi les Juifs n'ont pas reconnu Jésus de Nazareth : car c'est un mythe. Et c'est aussi pour ça qu'on ne trouve rien sur Jésus dans les annales juives, comme d'ailleurs dans aucun écrit historique. Mais si vous ne faites pas confiance aux écrits non-chrétiens pour prouver qu'il y a un mythe, je peux m'appuyer sur les écrits chrétiens pour vous prouver que Jésus est bien un mythe.

Camille fronça ses sourcils.

– Comment cela ? s'étonna-t-elle.

– Les écrits chrétiens ne sont pas seulement constitués par ceux qu'on trouve dans la Bible. En dehors de la Bible, il y a plus de soixante-dix textes différents, d'autres évangiles, d'autres actes ou d'autres épîtres ainsi que des apocalypses qui ont été interdits par l'Église. Ces textes sont appelés « apocryphes », ce qui veut dire à l'origine « caché » et ils ont été détruits en grande partie par l'Église. À l'origine, il y avait des dizaines d'évangiles qui étaient considérés comme véritables par l'Église, des évangiles qui sont même plus anciens que les quatre qui ont été retenus par la suite dans la Bible. Pourtant, malgré son « infailibilité », l'Église a elle-même fini par revenir dessus pour les interdire purement et simplement. Pourquoi l'Église s'est-elle acharnée à détruire tous ces textes, tous ces témoignages de l'existence de Jésus ? Pourquoi cette censure ? Qu'avait-elle à craindre de ces textes ? La réponse est simple : quand on lit ces

textes qui ont échappé par chance à la destruction, on s'aperçoit qu'ils ont de nombreux points communs avec les récits de la mythologie antique, on voit aussi apparaître le ridicule du mythe de Jésus qui est décrit comme un végétarien qui ressuscite un coq cuit dans un banquet, un Jésus qui étrangle les petits oiseaux pour les ressusciter, qui dirige les ruisseaux avec la voix, un Jésus enfant qui ressuscite de petits camarades qui sont morts ou qui insuffle la vie à des statuettes d'argile. Trop de miracles tue le miracle et ça ne devient plus crédible... Si l'existence historique de Jésus ne faisait aucun doute, les récits concernant sa vie et son ministère, tous issus de témoins de la première heure, n'auraient pas dû faire l'objet de débats dans l'Église pour décider de ce qui était authentique et de ce qui ne l'était pas. Et même si on s'intéresse de près à ces textes « authentiques » retenus par l'Église, à ces textes qui font partie du canon chrétien et qu'on trouve dans le Nouveau Testament, on peut aussi aisément prouver que Jésus de Nazareth n'est qu'une pure invention. Et ce, par l'observation des riens...

– L'observation des riens ? s'enquit Camille, intriguée.

– Oui, par l'observation des riens, par l'observation des choses insignifiantes. L'observation des riens est une science exacte. Si on sait les observer et les répertorier pour être analysés immédiatement ou ultérieurement, ça permet de comprendre tout ce qu'on essaye de nous cacher ou qu'on ne veut pas nous dire. Il y a différents riens mais le rien qu'on doit quérir est celui qui provoque une infime étincelle de doute en nous. Cette étincelle, si on n'y prend pas garde, disparaît aussi vite qu'elle est apparue. On l'oublie et elle n'enflamme jamais notre conscience. Mais si on sait l'animer, la conserver en soi, alors notre conscience finit par s'embraser d'une lueur de vérité. Souvent, dans le feu de l'action et le bruit de nos gesticulations, nous n'avons que quelques fractions de secondes pour préserver cette étincelle du doute en nous...

Tom fixa la jeune femme de son regard intense.

– Cette observation des riens, appliquons-la à la Bible et en particulier au Nouveau Testament, voulez-vous ? Nous savons que les communautés de Judéo-chrétiens se sont formées assez tôt dans tout le bassin méditerranéen. Si l'on en croit le livre des Actes, c'est surtout l'œuvre de Paul et de quelques autres qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour convaincre les Juifs et les Gentils, les non-Juifs. On pourrait penser que les arguments mis en avant pour convaincre les incrédules étaient en partie constitués de témoignages qui concernent les miracles accomplis par Jésus, son enseignement, sa mise à mort par Pilate et sa résurrection. Mais Paul et les autres n'utilisent jamais aucun de ces événements pour convaincre et ils préfèrent prêcher en citant les écritures de l'Ancien Testament et en invoquant Dieu... Et c'est là qu'une étincelle du doute apparaît. Une

étincelle minuscule et si on n'y prend pas garde, elle disparaît aussi vite qu'elle est apparue. Ça paraît insignifiant et on n'y fait pas attention. Mais justement, observons ce rien et préservons l'étincelle de doute dans notre conscience. Pour attiser cette étincelle, intéressons-nous à la date d'élaboration des différents livres qui composent le Nouveau Testament et à leurs places respectives : en premier, nous avons les quatre Évangiles qui racontent la vie de Jésus, en second, les Actes des Apôtres après sa résurrection, en troisième on trouve les différents Épîtres, ces correspondances des premières communautés chrétiennes et, en quatrième et dernière position, nous avons l'Apocalypse...

Camille hocha la tête et Tom enchaîna :

– En toute logique, les quatre Évangiles ont dû être élaborés dès les premiers temps du christianisme naissant, dans une période très proche de la résurrection de Jésus. Il en est de même pour le livre des « Actes des Apôtres » qui, à l'origine, formait un ouvrage unique avec l'Évangile de Luc. Ensuite, les chrétiens ont dû rédiger les correspondances des communautés chrétiennes qui commencent quelques années après la date officielle de la crucifixion et qui s'étalent sur une cinquantaine d'années, jusqu'à la fin du premier siècle. Puis, enfin, nous avons l'Apocalypse.

Tom eut un sourire au coin des lèvres.

– Nous avons en notre possession les fragments de tous ces documents originaux, des fragments qui ont survécu aux siècles et qui sont parvenus jusqu'à nous. Si on s'intéresse à ces textes, on s'aperçoit que les plus anciens documents chrétiens en notre possession sont les différentes Épîtres, datés avec précision de +30 à +90. Ensuite, c'est l'Apocalypse, daté aux alentours de +70. Et enfin nous avons les fragments des Évangiles et des Actes qui sont datés de +125 à +150. Avant cette date, il n'y a aucune trace des Évangiles... En ce qui concerne les Épîtres et l'Apocalypse, leurs dates de rédaction présumées et les datations des fragments de textes que nous possédons coïncident parfaitement. Mais il n'en est pas de même pour les Évangiles, il y a une différence de près de 100 ans entre la date de leurs rédactions présumées et les plus vieux papyrus contenant ces textes... Nouvelle étincelle de doute... Et si les datations des papyrus en notre possession correspondaient à la date première de leur élaboration ?

Tom fit un petit mouvement de la main.

– Reclassons le Nouveau Testament dans l'ordre des fragments en notre possession, pour lire chronologiquement les textes, du plus vieux au plus récent. Ironie de l'histoire, ça correspond à lire le Nouveau Testament pratiquement à l'envers, de la dernière page à la première... Avec cette nouvelle grille de lecture, nous comprenons pourquoi l'Apocalypse puis les

différentes Épîtres ne parlent pas de la vie et de la résurrection de Jésus de Nazareth puisqu'elles ne sont pas encore survenues à ce stade chronologique de la lecture. Ces épisodes sur Jésus de Nazareth qui sont relatés dans les Évangiles n'apparaissent que plus tard à nos yeux, ils n'arrivent pas en premier mais en tout dernier. La lecture à l'envers du Nouveau Testament correspond parfaitement à la datation des fragments de ces textes en notre possession et il n'y a alors plus aucune étincelle de doute en nous. Tout y est logique, compréhensible et clair... plus d'incohérences, plus d'anachronismes... l'histoire reprend alors tout son sens et ça nous montre qu'il y a eu une lente élaboration du mythe Jésus de Nazareth avec cette touche finale que sont les Évangiles...

Camille protesta.

– Mais les Évangiles n'ont pas été écrits 100 ans après la mort du Christ !

– Et si c'était le cas ? dit Tom. S'ils avaient été inventés 100 ans après ? Alors ça explique pourquoi les Épîtres et l'Apocalypse ainsi que tous les écrits historiques de l'époque ne font jamais mention de Jésus de Nazareth.

– Mais les Évangiles relatent des événements précis de l'an 30 par des témoins de la première heure...

– Et alors ? Ce n'est pas parce que je me mets en scène dans une histoire qui a pour cadre la Seconde Guerre mondiale que pour autant je l'écris au moment où cette guerre se déroule et que j'y ai même vécu. Seule la datation de mon écrit peut prouver quand je l'ai réellement rédigé. Et en ce qui concerne les Évangiles, la datation est formelle : +150.

Camille réfléchit un instant avant de proposer :

– Les premiers textes des Évangiles ont été perdus et nous n'avons actuellement que des copies plus tardives...

– Les autres textes plus vieux de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament n'ont pas été perdus, eux...

Camille se renfrogna.

– Et que croyez-vous qu'il se soit passé à l'époque ? demanda-t-elle, énervée.

Tom chercha un instant ses mots et finit par dire :

– Ce qu'il s'est passé à l'époque, on peut le résumer par une blague : ce sont deux hommes politiques aux USA qui se font face dans un débat télévisé, tous deux candidats à la présidentielle, l'un du Parti démocrate et l'autre du Parti républicain. Le candidat démocrate promet que, s'il est élu, il trouvera un vaccin dans les quatre ans à venir pour guérir tous les cancers sans exception. Le candidat républicain prend la parole et dit que lui, s'il est élu, il trouvera ce vaccin miraculeux en moins de six mois.

Alors, le candidat démocrate, avec un parfait aplomb, surenchérit en affirmant qu'il a déjà trouvé ce vaccin mais qu'il ne le donnera que s'il est élu président des États-Unis...

Tom laissa échapper un petit rire.

Camille, elle, resta de marbre.

23

Italie 1549. Milan

La nuit était fraîche.

Au fond d'un ciel sans lune, de petites flammes dansantes avaient criblé la mer des ténèbres d'un bout de l'horizon à l'autre, et leurs millions d'étoiles brûlaient avec un éclat fixe. Pas un souffle de vent, pas un frisson n'effarait ces lumières qui semblaient comme suspendues dans l'espace.

Michel de Nostredame, les yeux levés, fut ébloui et pris d'un léger tremblement en face de ce fourmillement d'astres qui grandissait. Le firmament fut soudain strié par des lignes horizontales grisâtres qui encerclèrent l'obscurité.

Nostredame porta une main devant ses yeux fatigués, il les frotta pour s'assurer qu'il ne rêvait pas et, rassuré, il caressa machinalement sa longue barbe blanche.

Comme les autres fois, les bulles grondantes d'astres embrasés émergèrent du ciel : dans ces bulles, des images se mirent à s'animer, à se bousculer au milieu d'une danse mécanique.

Alors, les événements du futur se mirent de nouveau à défiler.

Nostredame contempla le spectacle grandiose, son attention était maximale. Le cou tendu, dans un mouvement incessant des yeux, il capta les bulles aux ramifications historiques qui s'étaient mises à défiler les unes après les autres dans un ordre qui semblait anarchique et intemporel de prime abord.

Pendant des heures, le corps immobile et endolori, son esprit s'imbiba des événements à venir. Puis, la dernière bulle étoilée finit par disparaître en reprenant son infime place dans le ciel.

La vision de cette ultime bulle laissa Nostredame plein d'effroi.

Il se hâta de rentrer dans la maison où son voyage en Italie avait conduit ses pas. Silencieuse et déserte, la petite demeure sobre était mal éclairée

par la chandelle vacillante d'une bougie presque morte posée sur une table à côté d'une bible et d'un antique manuscrit.

Nostredame ralluma une autre bougie et s'assit sur un tabouret tout en considérant le vieux manuscrit de ses paupières lourdes.

– Pontius Pilatus, murmura-t-il de sa voix éraillée par le temps.

Lorsqu'il avait lu le secret du Christ consigné dans le manuscrit de Pilate, Nostredame avait eu une crise et il s'était évanoui.

Sa tête avait heurté violemment le sol.

Depuis ce jour, il avait le pouvoir de lire dans le ciel comme dans un livre ouvert et il avait jusqu'alors minutieusement consigné par écrit tout ce qu'il y avait vu.

Qu'allait-il faire à présent, maintenant qu'il avait vu cette ultime bulle dans le firmament, même si d'autres visions surviendraient fatalement dans les temps à venir ?

Nostredame était désormais lié au futur, il ne pouvait s'affranchir de cela : l'humanité aurait un jour besoin de son savoir pour dévoiler un secret céleste insensé.

Il devait rendre publiques ses notes. Non pas pour la gloire mais, comme Platon avait essayé avant lui, pour réveiller l'humanité du cauchemar dans lequel sa conscience était emprisonnée.

Les images des différentes bulles se bousculèrent dans la tête de Nostredame.

Parfois, il était impossible de donner une date précise aux différents épisodes qu'il avait vus, à ces guerres, à ces catastrophes ou à ces attentats édifiés dans l'espace-temps. D'ailleurs, aurait-il communiqué à quiconque de telles dates que ces événements prévus ne se seraient pas réalisés ? Certainement, puisque le libre arbitre des hommes pouvait les en détourner, surtout s'ils savaient quand se produiraient ces événements.

L'histoire pouvait donc changer le cours des choses.

Nostredame n'avait pas le droit d'influencer le cours du firmament pour la bataille finale contre le Malin. L'ultime bulle qu'il avait vue était le dernier maillon de la chaîne des occurrences et s'il brisait un seul de ces maillons par la divulgation vraie d'une date, l'ultime maillon pourrait ne jamais exister et permettre au Malin de remporter la victoire finale sur l'humanité.

Les dates que Nostredame consignerait dans ses écrits ne seraient donc qu'énigmes et il en serait de même pour tous les mots qui seraient transcrits sous forme nébuleuse, resplendissant de véracité uniquement après que l'événement en question s'est produit.

Plus facile à mémoriser, Nostredame pensa à les rédiger sous forme de quatrain de dix pieds.

– Dix...

Avant toute chose, Nostredame se devait de mettre par écrit la vision de l'ultime bulle mais en pensant à la décade suivante, il eut la conviction qu'il devait insérer dans cet écrit les prémices du deuxième événement qui était lié au premier.

Il prit la plume.

L'an mil neuf cens nonante neuf sept mois...

En juillet de l'année 1999, la déferlante aura progressivement envahi le monde entier après être apparue et s'être abattue pour la toute première fois sur le continent nouveau au mois de mars.

Une déferlante incarnée par un simple mot commençant par une lettre. M.

Toute règle ayant une exception, faisant fi de sa résolution première de ne pas donner de date exacte, Nostredame ne risquait rien à évoquer une année et un mois puisque, à cette même période, la guerre au pays des merles le Kosovo ou bien encore en terre Mahométane de Russie détournerait l'attention et on croirait à tort que c'était à ces événements très importants que le quatrain faisait référence.

Mais plus que tout, la vague M ne pouvait être détournée de l'histoire par le libre arbitre d'hommes ayant connaissance d'une date puisque cette singulière déferlante promise paraîtrait comme dérisoire à leurs yeux, mais non pas aux yeux de ses auteurs qui, paradoxe temporel, œuvreraient à agir en temps et en heure de la prophétie.

Le bouleversement serait si anodin aux consciences des hommes que même le Malin n'y prendrait pas garde, se croyant supérieur et maître du libre arbitre de l'humanité.

Sur tous les continents, des millions et des millions de personnes verraient de leurs yeux l'incroyable vérité du monde leur apparaître mais, aveuglées par leurs sens, aucune d'entre elles, ou si peu, ne réaliserait l'ampleur de cet événement et il passerait quasiment inaperçu.

Jésus-Christ disait qu'il n'y avait pire aveugle que celui qui refusait de voir...

Du ciel viendra un grand Roy d'effraieur...

Immobiles dans le vide de l'espace, de cyclopéennes machines similaires à des astres ailés propageront le grand Sauveur qui en effraiera plus d'un par l'idée même de la libération prochaine de l'esprit des hommes.

Resusciter le grand Roy sur la crois...

Ce nouveau Sauveur endosserait le rôle emblématique d'un autre grand Sauveur : Jésus-Christ, le fils de l'homme.

Avant apres Mars regner par bon heur.

Avant ce mois de mars 1999, le bonheur par l'insouciance de l'ignorance régnerait dans le cœur de tous mais, après la venue du Sauveur, par la certitude de la connaissance juste, le véritable bonheur pourrait être atteint par la délivrance des consciences de leurs prisons dorées.

Nostredame relut son quatrain.

L'an mil neuf cens nonante neuf sept mois

Du ciel viendra un grand Roy d'effraieur

Resusciter le grand Roy sur la crois

Avant apres Mars regner par bon heur.

Nostredame fronça ses sourcils blancs en caressant sa longue barbe.

D'un coup de plume rapide, il entourra les mots « sur la crois ».

La référence au fils de l'homme était trop visible et Nostredame devait être plus prudent en évoquant le nouveau Sauveur car le Malin œuvrait dans l'ombre de sa création.

Il fallait changer ces mots tout en respectant les dix pieds du quatrain.

– Jésus-Christ...

Comment le représenter ? Non pas par la croix trop explicite mais par l'allusion des mains clouées sur la croix et par la lumière de l'astre du jour qui éclaire la gnose, la connaissance parfaite.

Mains, Soleil, Gnose.

Trois mots.

– 333, susurra Nostredame.

Par sa vision du futur, il se devait de prendre les trois premières lettres des trois mots pour constituer trois groupes de trois lettres.

MAIn, SOLeil, GNOse.

MAISOLGNO.

Nostredame réfléchit quelques instants et décida de créer une anagramme à partir de ces lettres.

ANGOLMOIS.

Il raya la phrase « Resusciter le grand Roy sur la crois » pour la remplacer par « Resusciter le grand Roy d'Angolmois ».

Ce dernier mot ressemblait au mot « Angoumois », Angoulême : les sots et les profanes y verraient niaisement certains grands rois de cette terre de France.

– 333, murmura de nouveau Nostredame.

Un mouvement double en tenaille triple pour se libérer du Malin.

Nostredame relit son quatrain au sens couplé, mettant en *lumière* le Livre de la *gnose* écrit à la *main*.

Car une décennie après le nouveau Sauveur triple, en *septembre*, le Livre viendrait naturellement *resusciter le grand Roy sur la crois*, le Jésus-Christ véridique.

Le regard de Nostredame se porta sur la bible posée sur la table.

Ce qu'un livre avait fait, un livre déferait.

Alors *Mars*, la guerre éclaterait dans le monde.

La papauté ne survivrait pas aux divulgations du Livre et les fidèles de Mahomet déchaîneraient des violences infinies contre le Livre pour protéger Allah.

Le Malin.

Nostredame relut une dernière fois son écrit.

Même si le quatrain avait des consonances de fin du monde, de fin des temps, la déferlante M ne provoquerait qu'une simple brèche.

Néanmoins, cette brèche serait fatale à l'espace-temps et finirait par mettre à mal l'œuvre du Dieu créateur lorsque le Livre triple paraîtrait.

– Alea jacta est...

Le sort en était jeté.

Pensif, Nostredame considéra de ses yeux fatigués le manuscrit de Pilate écrit en latin.

– Pontius Pilatus...

Un nom de plume en latin serait de bon augure pour publier toutes ses prophéties.

D'une main harassée, il griffonna un nom au bas de son quatrain.

Nostradamus.

Dans la solitude de la maison triste et silencieuse, Nostredame soupira.

Si seulement les peuples du monde entier pouvaient réaliser que tous ses futurs écrits ne seraient pas édifiés pour une quelconque renommée personnelle mais au contraire qu'ils seraient rédigés dans le but unique de servir l'humanité, pour servir de preuve irréfutable à ceux qui œuvreraient à réveiller la conscience des hommes.

Une preuve qui dévoilerait une vérité diabolique.

– Tout est écrit d'avance, murmura-t-il.

24

Investigation

La fête juive des Tentes était proche.

Quelques disciples avaient demandé à Jésus de se rendre en Judée pour que les autres Juifs voient également les miracles qu'il accomplissait, alléguant qu'il ne devait pas agir uniquement en Galilée mais qu'il devait au contraire se manifester dans tout le pays. Jésus leur avait répondu que son temps n'était pas encore venu tandis que le leur pouvait survenir à tout moment. Cette réponse énigmatique révélait le malaise profond qu'éprouvait Jésus à l'idée de se rendre en Judée et en particulier à Jérusalem : il avait désormais le pressentiment que sa mort surviendrait là-bas. Il est vrai que Caïphe cherchait à le tuer et si Jésus s'aventurait dans la région, le Grand Prêtre saisirait alors l'occasion de le faire disparaître. Jésus avait préféré rester en Galilée jusqu'alors car il savait de manière instinctive que sa mort n'y surviendrait pas encore, comme protégé par le Père céleste, contrairement à ses disciples qui eux pouvaient être rappelés aux cieux à tout moment.

– Personne ne vous hait, leur avait-il dit, mais moi on me hait parce que je témoigne que les œuvres des hommes sont mauvaises. Vous, montez à la fête de Jérusalem, vous ne risquez rien. Moi, je ne monte pas là-bas car mon temps ne doit pas encore s'achever...

Une poignée de disciples était donc partie en Judée sans Jésus. Cependant, de façon étrange et soudaine, Jésus changea d'avis.

Ce brusque revirement survint juste après l'épisode des épis arrachés. Ce jour-là, accompagné par une foule de disciples, Jésus se retrouva devant un immense champ de seigle. Les apôtres qui parcouraient la Galilée pour porter la bonne parole et guérir les Démoniaques n'étaient pas présents. Jésus traversa avec précaution cette terre dorée qui ondulait sous le vent pour ne pas abîmer la récolte prochaine. De l'autre côté du champ se trouvait le chemin qui devait le mener au village où il avait décidé de

passer la nuit. Prenant la tête de ce groupe constitué d'une centaine de fidèles qui le suivaient depuis le lac de Tibériade, il avança les bras écartés, caressant du bout des doigts les épis d'or qui chatouillaient ses douces paumes. Mais, soudain, comme s'il avait été mordu, il replia ses bras contre son corps en s'arrêtant. Les nuages orageux de ses sourcils surplombant le lac bleu de ses yeux se froncèrent et son visage fut déformé par une grimace inquiétante. Ses pupilles aux reflets mauves ne cessèrent alors de passer d'un épi à l'autre avec une lueur d'angoisse grandissante. Une goutte de transpiration perla le long de son front.

Il se retourna.

Derrière lui, la troupe s'était également arrêtée, elle se demandait pourquoi le Maître restait là au beau milieu du champ. Jésus aurait bien voulu inviter le disciple qu'il aimait à le rejoindre. Ensemble, face à cette délicate situation, ils se seraient accordés sur ce qu'ils devaient faire. Mais le disciple que Jésus aimait n'était pas là et il devait prendre une décision tout seul. Alors, après une longue réflexion, Jésus hocha la tête pour lui-même, ayant pris sa résolution. À la surprise générale, il ordonna d'arracher tous les épis : pas un ne devait rester sur pied. La troupe s'activa, se demandant tout bas quelle était la raison d'un tel saccage. Mais les ordres du Seigneur Jésus devaient être exécutés car il était le Christ accomplissant la volonté céleste de Dieu son père. L'Esprit Saint de Dieu ne devait souffrir d'aucune discussion.

De loin, un individu assista à la scène : c'était le propriétaire du terrain, sexagénaire rachitique au sourire édenté, la peau burinée par les années de durs labeurs, soutenant son corps malingre à l'aide d'un long morceau de bois. Il n'osa approcher, craignant cette horde hostile d'hommes et de femmes. La seule solution qu'il envisagea fut de quérir les Pharisiens de la synagogue toute proche, avec l'espoir que les prêtres puissent servir de médiateur et faire entendre raison à ces dévastateurs. Ses vieilles jambes l'entraînèrent aussi vite qu'elles purent vers la synagogue, mais ce ne fut qu'une demi-heure après qu'il revint accompagné de deux Pharisiens. Cependant, il était trop tard, une grande partie du champ avait été détruite, les épis arrachés.

Jésus était en train de se demander s'il ne fallait pas brûler cette maudite récolte quand les prêtres l'abordèrent.

– Pourquoi avez-vous fait cela ? s'enquirent-ils.

Jésus les dévisagea un instant.

Je ne peux leur dire la vérité... ni à quiconque d'ailleurs...

D'un geste du bras, Jésus désigna ses disciples.

– Ils avaient faim, murmura-t-il pour n’être entendu que des Pharisiens. Pouvez-vous comprendre cela ?

Les prêtres le regardèrent, dubitatifs. Qui pouvait manger des épis de seigle sur pied ? Même une horde de lépreux affamés n’y toucheraient pas, car immangeables. Essayant de faire entendre raison à ces Juifs égarés pour qu’ils ne détruisent pas le reste du champ, les prêtres crurent utiliser les mots justes en invoquant le jour du Sabbat, jour où il était interdit d’accomplir toute activité en dehors de celles consacrées au culte de Yahvé.

– Aujourd’hui, c’est Sabbat et voilà que vous faites ce qui n’est pas permis de faire...

Pour clore toute polémique, Jésus parla du roi David qui, pour apaiser sa faim et celle de ses compagnons, n’avait pas hésité à manger les pains d’oblation destinés au culte un jour de Sabbat, violant ainsi le jour saint.

– Le Sabbat a été fait pour l’homme et non l’homme pour le Sabbat de sorte que tout homme est maître même du Sabbat.

Sur ce, ayant un dernier regard pour les épis arrachés reposant au sol, Jésus fit signe à ses disciples de le suivre. Ils partirent sous les yeux étonnés des deux Pharisiens qui se demandaient ce qui avait bien pu motiver un tel acte de démesure. Jésus ordonna qu’on taise cette affaire, ne voulant pas que cette histoire se répande et sème le trouble. Pendant plusieurs jours, il resta dans les environs du lieu du saccage, allant de village en village, questionnant secrètement les habitants de la région.

Après cet épisode des épis arrachés, Jésus décida brusquement de partir pour Jérusalem dans le plus grand secret accompagné d’une centaine de proches disciples.

Beaucoup de Juifs discutaient à son sujet dans la cité de Sion. Certains disaient qu’il était un homme de bien, mais d’autres affirmaient qu’il pervertissait les masses par son enseignement. Cependant, personne n’osait parler ouvertement de lui à cause de la peur que leur inspiraient les prêtres du Temple. Ces derniers l’invectivaient, le calomniaient et menaçaient quiconque voulait se rallier à sa doctrine. En toute discrétion, ils promettaient une forte récompense à qui l’arrêterait et le leur livrerait. Nombreux étaient les scélérats qui espéraient s’enrichir grâce à cette secrète sentence lorsque Jésus arriva dans la province de Judée. Ses déplacements devinrent beaucoup plus délicats et il dut se méfier des embuscades qu’on essayait de lui tendre pendant son périple. Toutefois, la foule qui l’accompagnait dissuada bon nombre de sbires ; l’engouement populaire à l’égard du Christ rendait quasiment impossible son approche et encore plus son enlèvement sans prendre le risque d’être lapidé par cette multitude dévote.

Une force divine protégeait également le Fils de Dieu.

Alors qu'une nuit il dormait dans une vieille bâtisse dans laquelle le propriétaire des lieux l'avait invité, une dizaine de truands s'introduisirent pour l'assassiner. Des bruits effroyables sortirent de sa chambre et lorsque les disciples arrivèrent, alertés par les cris, ils ne trouvèrent plus que trois bandits, les autres ayant préféré fuir. Le trio de criminels était dans un état pitoyable : bras cassés, jambes fracturées et mâchoires déboîtées. Ils semblaient avoir reçu le souffle d'une colère divine. Dans la pénombre de la chambre où dormait Jésus, dont le trio avait bien reconnu la forme alitée, ceux-ci étaient bien incapables de comprendre ce qu'il leur était arrivé par la suite ; ils n'avaient rien vu, à part une terrible ombre immense déferlant sur eux comme l'éclair et qui leur avait brisé les membres. Leurs comparses avaient sagement décidé de fuir plutôt qu'affronter la ténébreuse colère divine. Quand les disciples étaient rentrés dans la chambre, ils avaient trouvé le Christ calmement allongé sur son lit comme cherchant le sommeil dans tout ce vacarme ambiant. Jésus avait ordonné qu'on chasse les intrus sans violence. Pour lui, l'incident était clos et ne méritait pas qu'on s'y attarde. La foi des disciples s'en trouva cependant accrue, car ils comprenaient que la main colérique de Dieu était omniprésente pour protéger le Fils qu'Il avait envoyé aux hommes afin de propager sa volonté céleste, son Esprit Saint.

Après un voyage qui dura plusieurs jours, avec des marches longues et harassantes, Jésus et ses disciples arrivèrent en vue de la capitale de la Judée. À l'entrée de celle-ci, Jésus ordonna qu'on le laisse seul, promettant de retrouver ce fervent groupe dans le Temple où il comptait se rendre plus tard. Il savait qu'il ne pourrait garder très longtemps secrète sa présence dans la cité. Les espions étaient partout mais il espérait avoir le temps de faire ce pour quoi il était venu et comptait également s'acquitter d'une autre besogne importante malgré la menace de mort qui planait sur lui. Pendant plusieurs heures, incognito, il œuvra en ville. Vêtu d'un ample manteau clair, une capuche dissimulant son visage, il sillonna les quartiers populaires, notamment ceux commerçants. Puis, après moult activités mystérieuses, il dirigea ses pas vers le Temple.

La silhouette du monument était toujours aussi impressionnante et ce fut avec une sensation pesante qu'il gravit les imposantes marches de l'entrée sud. Pendant un instant, il contempla la splendeur des portiques de marbre où les prêtres se promenaient en costumes somptueux. Il pénétra sur l'immense esplanade où des milliers de citoyens venaient aux obligations religieuses sous l'œil omniprésent des prêtres en habits sacerdotaux, violets et pourpres. Dans un coin, proche d'un enclos où étaient parqués des boucs destinés aux sacrifices, Jésus reconnut ses disciples qui l'attendaient. Il

avança rapidement vers eux tout en jetant un regard à l'édifice central perdu au milieu de l'esplanade. Le soleil projetait ses rayons sur les imposantes pierres de la structure qui abritaient le sanctuaire où l'on procédait aux immolations. Jésus n'attarda pas son attention sur ce lieu qu'il jugeait néfaste. Il marchait vers le groupe de disciples, quand, alors qu'il les regardait, il s'arrêta brusquement.

Mais il était trop tard, tous les yeux étaient déjà braqués sur lui.

Comprenant la situation, il sut instinctivement que même s'il faisait demi-tour, il ne serait plus en sécurité. Comme le poisson isolé cherchant refuge dans un banc de congénères pour échapper à un prédateur, Jésus n'eut d'autre choix que de s'engouffrer au milieu de ses disciples. Il fit les gros yeux à ces derniers ; il leur avait bien dit de rester discrets mais les passions étaient plus fortes et certains n'avaient pu s'empêcher de répondre aux provocations des prêtres pharisiens présents dans le Temple qui leur avaient demandé pourquoi ils restaient là à ne rien faire au lieu de rendre hommage à Yahvé, Dieu d'Israël, en achetant un animal pour une immolation dans le sanctuaire. Les propos s'étaient envenimés, des tensions avaient éclaté et le nom du Messie avait été évoqué. Les Pharisiens surent qu'ils avaient affaire aux disciples du prophète galiléen et quand les regards inquiets des disciples se tournèrent vers Jésus qui venait à leur rencontre, les prêtres comprirent instantanément quelle était l'identité de cet inconnu au visage dissimulé par une capuche.

Il y eut des murmures parmi les prêtres. Certains partirent avertir Caïphe, d'autres, curieux, examinaient avec fébrilité cet homme à la haute stature. Se sachant à présent découvert, Jésus enleva sa capuche. Il eut un sourire apaisant pour quelques-uns de ses proches qui paniquaient maintenant pour n'avoir pas su rester discrets, car à présent leur Maître risquait de se faire arrêter par les gardes du Temple. Sentant que quelque chose d'étrange était en train de se passer, la population juive présente sur l'esplanade s'approcha, débordante. La rumeur courut que le Christ était descendu du ciel. Instinctivement, tous les regards se rivèrent sur Jésus, dont la prestance naturelle accréditait ce statut de roi messianique. Autour de lui, un cercle s'était formé, où nul n'osait approcher, telle une bulle protectrice infranchissable ballottant doucement au milieu d'un océan humain déchaîné de passions, d'animosités et de curiosités.

Malgré la situation périlleuse dans laquelle Jésus se trouvait, il n'était pas inquiet. Il savait que tant qu'il était parmi cette foule, il ne risquait rien. Caïphe n'oserait pas mettre la main sur lui, sans risquer une émeute populaire et une probable intervention romaine dont les légionnaires, lances aux poings, surveillaient l'agitation grandissante du haut de la tour d'Antonia, dressée près du mur extérieur du Temple. Cependant, une chose

préoccupait Jésus : c'en était fini de son plan, il ne pourrait accomplir ce pour quoi il était venu au Temple.

Je n'apprendrai pas ce que j'étais venu savoir...

La discrétion en avait été la condition *sine qua non* et maintenant il lui était impossible de concrétiser son projet. Il était étrange de voir la sérénité silencieuse de Jésus s'opposer au brouhaha grandissant de la foule. Debout parmi eux, Jésus regarda ces gens le dévisager. Il lisait dans leurs yeux de nombreuses interrogations et une sorte d'attente anxieuse. Tous attendaient qu'il parle, qu'il leur adresse la parole pour leur dire quelque chose, même quelque chose de banal. Mais beaucoup s'attendaient à entendre des paroles divines, des paroles célestes sortant de la bouche de celui que ses disciples désignaient sous le nom de Fils de Dieu. Pour Jésus, c'était l'occasion de mettre sur le chemin de la vérité ces brebis perdues par des mensonges séculiers.

Alors, Jésus prit la parole. Pendant une longue heure, il enseigna sans discontinuer. Debout au milieu de la foule à présent assise à même le sol, il prêcha la miséricorde. Un disciple finit par lui apporter une cruche d'eau. Profitant de la pause, un vieillard à la barbe blanche se dressa de tout son long et, d'une voix éraillée, posa la question qui lui tirait l'esprit. Question qui était pour beaucoup, la cause de leur présence dans le Temple.

– Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?

Jésus s'abreuva de l'eau fraîche en pensant au vieil homme et à son interrogation ; celle-ci était le signe d'une préoccupation constante de la nature humaine ayant soif d'éternité.

Sait-il seulement qu'il possède déjà cette vie éternelle en lui ? Et que cette vie-là est un véritable fléau ? Je ne peux leur dire. Ils ne sont pas prêts à ouvrir les yeux sur la triste condition humaine...

Redonnant la cruche vide au disciple, Jésus parla à la cantonade :

– Dans les textes sacrés, dans la Loi, il est dit : « tu aimeras l'Éternel de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit ; et tes semblables comme toi-même ». Aimez, aimez comme vous vous aimez vous-mêmes. Aimez tous vos prochains sans aucune distinction. Et aimez ce Père céleste qui vous aime. Aimez-le de toute votre âme. Voici le plus grand de tous les commandements.

S'adressant au vieillard, il ajouta :

– Fais cela et tu vivras.

Se servant de la Loi élitiste de Moïse comme d'une catapulte pour propulser sur les consciences une vérité universelle, véritable pierre à l'édifice du salut, Jésus venait d'ouvrir une brèche dans le mur de la

forteresse des croyances juives. Mais certains ne distinguèrent pas cette ouverture prônant l'amour de tous les hommes, Juifs et non-Juifs. Nombreux étaient ceux n'ayant que mépris pour les étrangers et leurs cultes, aveuglés par l'orgueil élitiste national, égarés par leur croyance fausse de peuple élu de Dieu. Dans leurs yeux, la mer d'ignorance avait depuis des siècles fait sombrer leur conscience dans des abîmes ténébreux.

Pourrais-je les sauver d'eux-mêmes ?

Cette génération semblait perdue à jamais par les mensonges des temps passés. Il se devait de rétablir la vérité pour le salut des générations futures. Mais la tâche était ardue. Comment se faire entendre ? Il n'y avait pire sourd que celui qui ne voulait pas entendre. Heureusement, tous n'étaient pas obtus, notamment ses proches disciples qui savaient écouter d'une oreille attentive.

Baissant légèrement la tête, il s'adressa en particulier à eux, assis tout autour de lui.

– Souhaitez et vous serez écoutés, espérez et vous serez entendus. Si vous voulez vraiment du plus profond de votre être, du plus profond de votre âme alors vous serez exaucés. Et si deux d'entre vous, sur la terre, unissent leurs voix pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par le Père céleste qui est aux cieux. Et plus nombreux sont vos cœurs unis, plus grande est la bienveillance du Père céleste. Si une nation tout entière espérait de tout son cœur, elle pourrait déplacer des montagnes par sa foi, rien ne lui serait impossible...

Jésus resta un moment silencieux.

L'Équilibre céleste...

Devait-il leur en parler dès à présent ? Cette notion était difficile à appréhender de prime abord. Il estima qu'il était plus judicieux de s'exprimer sur cette Vérité céleste dans un moment plus intime, en cercle restreint.

Cette masse d'hommes et de femmes ne cessaient de fixer sur lui leur regard où se mêlaient la curiosité, l'interrogation et, pour certains, l'espoir. Pendant de longues heures, sous un soleil à peine voilé de quelques nuages, Jésus continua de dispenser de nouveaux prêches miséricordieux. L'étonnement de la foule allait grandissant face à ces propos que nul homme n'avait tenus avant lui dans l'enceinte du Temple.

À de maintes reprises, tels des moucheron importuns, les prêtres présents l'apostrophèrent, tentant de mettre à mal sa doctrine car ils craignaient que les Juifs se laissent envoûter par ce trublion aux paroles captivantes. Ils avaient espéré que Caïphe ordonne aux gardes d'arrêter Jésus, mais la peur d'un soulèvement qui aurait provoqué l'intervention

des soldats de Rome dans l'enceinte même du Temple dissuada le Grand Prêtre d'employer la force. Avec rage, ne pouvant faire taire Jésus, espérant le discréditer devant l'opinion publique, Caïphe envoya le nommé Abdias, le plus talentueux des prêtres démagogues du Temple. Ce dernier était un Saducéen de haut rang, dont la famille prétendait exercer sa fonction par droit d'hérédité depuis le temps de David. Conservateur à outrance, ayant une foi inébranlable en sa supériorité, cet homme d'une quarantaine d'années, à la voix grave et sensuelle, à la barbe poivre et sel, aimait arborer la tenue pourpre sacerdotale sur son corps grassouillet pour qu'on s'incline révérencieusement sur son passage. Retranché derrière un nez proéminent en forme de bec d'aigle, son regard noir était en constant mouvement, trahissant une grande agitation intérieure. Abdias n'avait qu'une idée en tête : garder le pouvoir qu'il possédait par tradition. Jésus représentait une menace pour son statut social, mais il était persuadé qu'avec son talent d'orateur, il allait démasquer ce faux Messie et le discréditer une bonne fois pour toutes aux yeux des Juifs.

Cependant, la joute verbale à laquelle Abdias se prêta avec hargne, tournait à chaque fois à l'avantage de Jésus : les mots de ce dernier étaient autant de flèches blessant l'amour-propre du Saducéen qui en retour était bien incapable de contrer ces traits décochés avec adresse et subtilité.

Un autre argument vint compliquer la tâche d'Abdias. La rumeur des guérisons miraculeuses qu'avait faites Jésus commençait à embraser les consciences, se propageant comme un feu de forêt parmi la foule. Abdias devait faire quelque chose pour éteindre ce feu qui risquait d'animer la foi à l'égard de ce faux Christ.

– Est-il permis de guérir le jour du Sabbat ? demanda sournoisement Abdias, espérant que la réponse qu'il obtiendrait serait blasphématoire aux yeux des Juifs.

Jésus comprit qu'il voulait le compromettre au travers de ses guérisons miraculeuses.

Jésus se souvint que, déjà, dans les nombreux villages traversés, des Pharisiens avaient tenté de retourner l'opinion des Juifs contre lui, alléguant qu'il était interdit d'œuvrer le jour du Sabbat en dehors des activités dédiées au culte de Yahvé. Jésus, qui n'en avait cure, guérissait tous les malades qu'il pouvait, quel que soit le jour de la semaine, Sabbat compris. Chaque fois que les Pharisiens l'avaient attaqué à ce sujet, Jésus avait su user des mots pour leur démontrer le ridicule de leur contestation. En de nombreuses occasions, en divers endroits, Jésus avait balayé ces critiques en parlant ainsi :

– Est-il permis le jour du Sabbat, de faire le bien plutôt que de faire du mal, de sauver une vie plutôt que de la perdre ? Quel sera d'entre vous

l'homme qui aura une seule brebis et si elle tombe dans un trou le jour du Sabbat n'ira pas la prendre et la relever ? Or, combien un homme vaut plus qu'une brebis ! Par conséquent, il est permis de faire une bonne action le jour du Sabbat...

Les Pharisiens des synagogues de la Galilée avaient enragé de ne pouvoir discréditer Jésus et, à présent, Abdias allait connaître la même déconvenue.

– J'ai fait de bonnes œuvres et vous vous étonnez tous, dit Jésus. Moïse, ou plutôt vos patriarches vous ont donné la circoncision à perpétuer sur vos enfants et le jour du Sabbat, vous la pratiquez pour que cette loi ne soit pas violée. Alors pourquoi vous irritez-vous contre moi pour avoir rendu la pleine santé le jour du Sabbat ? Cessez de juger sur l'apparence mais jugez selon la justice.

Le Saducéen grinça des dents. Un instant, il resta silencieux, pestant intérieurement. Un prêtre pharisien vint à son secours en détournant la conversation.

– Pourquoi tes disciples ne suivent-ils pas la tradition des anciens et mangent du pain avec des mains souillées ? demanda-t-il.

Les Pharisiens et tous les Juifs ne mangeaient pas sans s'être au préalable lavés soigneusement les mains, conformément à la tradition. Les disciples de Jésus n'avaient pas toujours la possibilité de le faire dans leur errance quotidienne et dans les conditions d'existence difficile qu'étaient les leurs à suivre le Christ. Jésus prit leur défense.

– Vous tous, écoutez-moi et comprenez ; il n'est rien d'extérieur à l'homme qui, pénétrant en lui, puisse le souiller...

Il y eut un murmure de surprise parmi les Juifs. Eux, qui ne consommaient pas certains aliments ou viandes selon les commandements de Dieu, étaient surpris d'entendre ce que disait Jésus car, implicitement, cela signifiait que plus aucun aliment n'était désormais impur et qu'ils pouvaient manger de tout sans enfreindre la Loi. Dieu avait-il changé d'avis ? Les Israélites avaient l'habitude du caractère colérique de Yahvé et de ses fréquents changements d'opinion où Il se désavouait totalement par des paroles contradictoires, paroles qu'on retrouvait tout au long de l'histoire du peuple élu, consignées dans les écrits sacrés du Temple. Le Christ avait pour devoir de transmettre, comme l'avaient fait autrefois les prophètes et Moïse, la nouvelle volonté de Dieu, son Esprit Saint sur les hommes. Cependant, par ces propos ahurissants, certains dans la foule se mirent à considérer ce Christ comme un imposteur. Quelques grognements houleux s'élevèrent. Jésus n'y fit pas attention.

– Ce qui sort de l'homme, voilà ce qui le souille, ajouta-t-il. Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui provient du dehors ne peut souiller

l'homme ? Car cela ne pénètre pas dans le cœur mais entre par la bouche puis le ventre pour finir aux lieux d'aisance. Tandis que ce qui sort de la bouche provient du cœur et c'est ce qui souille l'homme car c'est du dedans, du cœur que sortent les mauvaises pensées, les meurtres, les vols, la diffamation, la cupidité, les méchancetés, les injures, l'orgueil, la folie, l'envie, le désir...

Il balaya son regard sur la foule.

– Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et souillent l'homme. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende !

Sur l'esplanade du Temple, un vent de trouble souffla. Les conversations allèrent bon train.

– N'est-ce pas lui qu'ils cherchent à tuer ? demanda d'une voix fluette un adolescent imberbe à son père. Et le voilà qui est là au milieu du Temple, qu'il parle ouvertement sans qu'on ne lui dise rien ! Est-ce que les autorités auraient reconnu qu'il est le Messie ?

En entendant la question, Abdias se mit à rougir de colère et fit un démenti catégorique.

– Lui, nous savons d'où il est, tandis que le vrai Messie, à sa venue, personne ne saura d'où il est !

– Qui est-il alors ? interrogea l'adolescent.

– Il est le fils de Joseph, un simple charpentier du village de Nazareth...

Derrière lui, un vieillard à la toge rapiécée faillit s'étouffer.

– Joseph ? s'étonna-t-il. Mais je l'ai bien connu ! Si c'est bien son fils, comment connaît-il les lettres sans avoir étudié ?

Pour le vieillard, sachant Joseph pauvre, il ne faisait aucun doute que le charpentier de Nazareth n'avait pu payer à son fils une éducation onéreuse. Alors d'où venait son savoir ? Était-il vraiment le Fils de Dieu comme l'affirmaient certains ? D'autres disaient qu'il était le Christ.

– Est-ce de la Galilée que le Messie doit venir ? demanda une voix féminine s'élevant au-dessus des autres. Les écrits sacrés ne disent-ils pas que c'est de la descendance de David et de Bethléem, le village où était David, que doit venir le Messie ?

Parmi la foule, une scission était en train de se produire, entre ceux qui croyaient en lui et d'autres qui le considéraient comme un imposteur. Certains auraient voulu porter la main sur ce faux Christ mais la masse compacte de partisans autour de lui les dissuada d'agir de façon inconsidérée.

Reprenant la parole d'une voix puissante, Jésus se tourna vers Abdias qui venait de parler de Joseph, son père adoptif.

– Vous, vous me connaissez et vous savez d'où je suis. Je ne suis pas venu de par moi-même mais par celui qui est Véritable. Vous, vous ne le connaissez pas. Moi, je le connais car je viens d'auprès de lui et c'est lui qui m'a envoyé.

– Tu te rends témoignage à toi-même, ton témoignage n'est pas valable, hurla Abdias.

Jésus soupira.

– Bien que je rende témoignage à moi-même, mon témoignage est valable parce que je sais d'où je suis venu et où je vais. Vous, vous jugez selon l'apparence. Moi, je ne juge personne et s'il m'arrive de juger, mon jugement est vrai car je ne suis pas seul : il y a moi et celui qui m'a envoyé. Il est écrit dans votre Loi que le témoignage de deux personnes est valable. Moi, je suis mon propre témoin. Témoigne aussi à mon sujet le Père céleste qui m'a envoyé.

– Où est ce Père ? pesta le Saducéen.

– Vous ne me connaissez pas, pas plus que le Père céleste. Si vous saviez d'où je viens vraiment, vous sauriez aussi où se trouve ce Père céleste dont je vous parle. Moi, je m'élèverai vers lui et vous me chercherez pour votre salut mais il sera trop tard et vous périrez par vos désirs. Alors, où j'irai, vous ne pourrez pas venir.

La foule comprenait qu'il faisait allusion à la mort, mais elle ne saisissait pas le sens réel de ces propos.

– Vous, c'est d'en bas que vous êtes, ajouta-t-il. Moi, c'est en Haut que je suis destiné. Vous, c'est de ce bas monde que vous êtes et resterez. Moi, je ne serai plus de ce monde. Je vous ai dit que vous périrez par vos désirs car si vous ne croyez pas en mon enseignement, rien ne vous sauvera.

– Mais qui es-tu vraiment ? demanda une voix féminine inquiète.

– Dès le commencement, j'étais... répondit Jésus, énigmatique.

Il regarda la foule.

– Quand vous vous serez élevés comme doivent le faire les fils de l'homme, alors vous comprendrez qui je suis et que je ne fais rien de moi-même mais que je ne dis que ce que le Père céleste m'a transmis. Il est toujours en moi, il ne me laisse jamais seul car j'œuvre pour lui. Si vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous libérera.

– Nous sommes la descendance d'Abraham, hurla Abdias. Et jamais nous n'avons été esclaves de personne. Comment oses-tu dire que nous deviendrons libres ? Nous ne sommes prisonniers de personne...

– En vérité, je vous le dis : quiconque subit le désir est esclave du désir. Mon enseignement vous en libérera et vous serez réellement libres. Je sais,

vous êtes la descendance d'Abraham et certains d'entre vous cherchent à me tuer parce que ma parole ne pénètre pas en eux. Je vous rapporte simplement les Vérités célestes du Père qui est aux cieux. Vous faites fausse route en continuant à perpétuer l'enseignement de vos pères...

Abdias lui lança un regard chargé de haine.

– Nous, nous ne sommes pas des enfants illégitimes. Nous avons un seul père : Dieu !

– Si le Père céleste était votre Père, vous m'aimeriez car c'est de lui que je suis sorti et que je viens à vous. Vous avez pour père le Mauvais et vous assouvissez ses désirs...

– Tu as un démon en toi, fulmina le prêtre.

– Non, je n'ai aucun démon. Vous cherchez à me déshonorer mais vous n'y parviendrez pas.

Jésus s'adressa de nouveau à la foule.

– En vérité, je vous le redis, si vous goûtez à mes paroles vous ne verrez plus jamais la mort...

Mais Abdias le coupa d'un ton arrogant.

– Abraham est mort, les prophètes aussi et tu dis que si on t'écoute on ne goûtera jamais à la mort ! Qui es-tu pour oser dire cela ? Es-tu plus grand qu'Abraham notre père qui est mort ?

– Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est le Père céleste qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu. Vous ne le connaissez pas mais moi je le connais vraiment et j'œuvre pour lui. Abraham, votre ancêtre lui-même, doit exulter à la pensée de m'avoir vu œuvrer pour le Père céleste.

Abraham n'a jamais existé... mais ils ne le savent pas et ils ne connaissent pas le sens secret de mes propos... je ne peux leur révéler. Certains n'y croiront pas et d'autres voudront me lapider... Oh ! Père céleste, comment ouvrir les yeux à ces aveugles !?

– Tu n'as pas cinquante ans et tu as vu Abraham ! cria Abdias.

Jésus le fixa de son regard océan.

– En vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham vienne à l'existence, j'étais...

Il y eut un murmure de consternation dans la foule. Essayant de reprendre son calme, Abdias lança d'un air méprisant :

– Depuis le début, seuls tes disciples affirment que tu es le Messie. Toi, on ne t'a pas entendu le dire une seule fois. Arrête de nous tenir en haleine : si tu es vraiment le Messie, dis-le-nous franchement ! À moins que tu en doutes pour ne pas l'avoir une seule fois clamé haut et fort...

Jésus sourit tristement et éluda de répondre directement à cette question sur le Christ.

– Ce que je vous dis, vous n’y croyez pas. Mais les œuvres que je fais au nom du Père céleste témoignent de moi. Vous ne croyez pas en moi parce que vous n’êtes pas de mes brebis. Mes brebis écoutent ma voix, je les connais et elles me suivent. Je leur donnerai la vie éternelle dans les cieux où elles ne périront jamais. Nul ne les arrachera de ma main car le Père céleste qui est plus grand que toute chose me les a confiées et rien ne peut les ravir de sa main. Moi et le Père céleste nous sommes Un.

Cette dernière phrase fut la goutte d’eau qui fit déborder le vase. Parmi la foule juive, de nombreux fanatiques dévots ne purent supporter plus longtemps les propos blasphématoires de cet imposteur qui prétendait être le Christ. De plus, voir le charismatique Saducéen Abdias malmené de la sorte dans la demeure même de Yahvé était intolérable. Jusqu’à présent, les autres prêtres avaient réussi à canaliser la ferveur de ces groupes d’exaltés religieux qu’ils connaissaient bien, leur ordonnant de rester calmes de peur qu’une rixe éclate entre eux et les partisans de Jésus. Cette émeute aurait déclenché l’intervention des légionnaires romains dans le Temple, portant ainsi un immense préjudice à la réputation d’indépendance, de pouvoir et de souveraineté des prêtres pharisiens et saducéens par rapport à l’occupant étranger, maître véritable de la Terre promise. Un tel incident pouvait faire vaciller la mainmise religieuse du Temple sur Israël.

Mais les dévots s’emportèrent et s’avancèrent en grondant, certains brandissant des pierres pour lapider Jésus.

– Je vous ai dit quantité de paroles venant du Père céleste, tonna Jésus pour se faire entendre dans le tumulte. Pour laquelle de ces paroles voulez-vous me lapider ?

– Ce n’est pas pour une parole que nous allons te lapider mais pour un blasphème, hurla un homme dans la foule. Toi, qui n’es qu’un homme, tu te fais Dieu !

Jésus comprit ce à quoi l’homme faisait référence.

Moi et le Père céleste nous sommes Un...

Jésus avait parlé de son union spirituelle avec le Père céleste et certains avaient pris ces propos comme une affirmation, une déclaration le faisant l’égal de Dieu. Autour de Jésus, ses disciples avaient du mal à contenir ce débordement hostile de plus en plus pressant. Jésus essaya de temporiser pour calmer les esprits. Citant les écrits sacrés du Temple, il affirma :

– N’est-il pas écrit dans votre Loi : « Moi j’ai dit : vous êtes des dieux » ? Votre Loi a appelé Dieu ceux à qui la parole de Dieu était adressée. Pourtant à celui que le Père céleste a sanctifié et envoyé dans le

monde, vous lui dites qu'il blasphème parce que vous croyez qu'il s'est fait l'égal de Dieu ? L'Écriture ne peut être récusée et il ne peut y avoir deux poids, deux mesures.

Le grondement dans la foule se fit plus intense.

– Je n'œuvre que pour le Père céleste. Croyez en ses œuvres afin de comprendre une bonne fois que le Père céleste est en moi et moi en lui.

Quelques pierres furent jetées. Jésus comprit qu'il devait partir rapidement. Aidé par ses disciples qui firent un bouclier de leurs corps pour le protéger de la foule, Jésus fut exfiltré en sortant par une des nombreuses portes du Temple.

25

Surenchère

Sur la mince route grisonnante qui balafrait la vallée de Hinnom, deux voitures de police israélienne passèrent en trombe.

Tom attendit que leurs sirènes hurlantes s'estompent au loin avant de poursuivre la discussion avec Camille.

– À l'époque, dit-il, avant la dispersion totale des Juifs par les Romains de la Terre promise, tout le peuple juif attendait la venue du Messie, du Libérateur. Sa venue était considérée en Palestine comme imminente. Tous attendaient l'avènement de ce « Oint » de Dieu pour libérer le peuple élu du joug de Rome et il y avait pas mal de prophètes qui annonçaient l'apocalypse pour demain. C'est normal, c'est la réaction des gens démunis face à l'occupation militaire romaine. De nombreux farfelus sont d'ailleurs aussi apparus en Palestine pour jouer au messie mais sans grand impact à vrai dire. Les sectes étaient nombreuses à annoncer la venue du véritable Christ et notamment les « Messianistes », les futurs chrétiens comme Paul. Ces Messianistes étaient une branche dissidente des Esséniens, la secte de Qumran. Ils croyaient en l'Ancien Testament, en la fin des temps, au Jugement dernier, à la résurrection des morts, et surtout en la venue d'un Christ pour son avènement en Terre promise. Les Messianistes ont eu un certain succès auprès des Juifs mais ce n'est rien comparé au succès auprès des Gentils, auprès de ces non-Juifs...

Tom crut bon de faire un petit aparté.

– À l'époque, les Juifs représentaient environ dix pour cent de la population de l'Empire romain. L'explication de ce chiffre si important réside dans la composition de l'univers juif. Le monde juif était constitué par les Juifs d'origine mais aussi par les prosélytes et les craignant-Dieu. Les Juifs ont toujours été un peuple ouvert et les écrits de Josias, avec cette notion de peuple élu de Dieu, ont toujours fasciné les membres des différents peuples qui pouvaient devenir juifs même si leurs mères ne

l'étaient pas. Il suffisait pour ça d'embrasser complètement la foi juive et la totalité de ses rites en se faisant obligatoirement circoncire. Ceux qui franchissaient ce dernier pas étaient les prosélytes et ils étaient considérés alors comme Juifs. Il y avait aussi les craignant-Dieu : c'étaient des non-Juifs intéressés par la religion juive, par Israël et par la notion simpliste et fédératrice du Dieu unique. Les craignant-Dieu fréquentaient même les synagogues mais ils craignaient d'adopter la religion juive à cause de la circoncision et du respect des lois de Moïse, notamment pour ce qui concerne les interdits alimentaires comme le cochon.

Avant de poursuivre, Tom s'épongea le front.

– C'est à Antioche que les Messianistes ont pris le nom de « chrétien » et qu'ils ont révolutionné définitivement leur ordre religieux. Ils ont créé un schisme sans précédent avec le judaïsme : ce n'est plus les futurs prosélytes ou les craignant-Dieu qui iraient au judaïsme mais ça serait le judaïsme qui irait au-devant des non-Juifs. Pour ça, il a suffi de changer les modalités d'adhésion. Tout en se basant sur la Loi de Moïse mais en se montrant beaucoup moins exigeants, les chrétiens ont modifié le pacte de la circoncision pour le rendre obsolète et ils ont supprimé le sectarisme juif des interdits alimentaires en autorisant toutes les nourritures. Pour être bref, le christianisme est une réforme du judaïsme et il a fusionné avec lui pour créer le judéo-christianisme.

Silencieuse, Camille écoutait attentivement.

– Le succès de cette réforme a été au rendez-vous et les Judéo-chrétiens ont vu leurs rangs augmenter de façon exponentielle parmi les Gentils, même si bon nombre de Juifs de pure souche ont vu d'un mauvais œil ces transgressions des lois mosaïques. Mais l'époque en question était celle de l'essor des religions à mystères et elle était on ne peut plus propice à l'éclosion, au développement des idées d'un Sauveur, à l'annonce de la fin des temps ou au salut accordé à tous ceux qui auraient la foi en l'avènement du Christ. De plus, l'annonce d'une récompense céleste comme le paradis obtenu par un baptême était plus qu'alléchante et ça réjouissait les faibles d'esprit, les pauvres et les laissés-pour-compte de savoir que l'enfer était réservé aux méchants. L'humanité était donc prête comme jamais pour recevoir le message chrétien surtout dans la période de l'après Spartacus...

– Spartacus ? fit Camille.

– Oui, celui qui a dirigé la révolte des esclaves romains soixante-dix ans avant le début de notre ère. Les premières victoires de Spartacus contre les légions romaines ont eu un écho extraordinaire qui s'est répercuté jusqu'aux confins de l'Empire. Tous les esclaves ont eu, pendant un temps, le vague espoir de pouvoir devenir libres. Mais l'écrasement final de

Spartacus et de son armée d'esclaves a enlevé tout espoir de retrouver une condition d'être humain. Il y a eu six mille esclaves crucifiés pour l'exemple et les esclaves de l'Empire romain sont redevenus ce qu'ils avaient toujours été : de simples outils de production considérés comme des animaux ou de simples meubles à la disposition de leurs propriétaires. Pour accepter de continuer à vivre ainsi, il faut au moins un espoir. Et cet espoir, la religion chrétienne le leur a donné par l'attente de la venue prochaine d'un Sauveur et du Jugement dernier pour donner à chacun la fin qu'il mérite. La religion chrétienne incarnait l'espoir pour tous les esclaves, les laissés-pour-compte ou tous les peuples sous l'asservissement de Rome. Cette religion nouvelle s'est finalement imposée pour se différencier des autres cultes comme celui de Mithra qui était le culte de l'ennemi, du légionnaire romain...

– Et Jésus de Nazareth dans tout cela ? demanda Camille.

– Pas encore apparu. Pourtant, tout le monde attendait sa venue, comme d'ailleurs certains chrétiens attendent encore son retour aujourd'hui, son avènement sur terre et le Jugement dernier...

Tom sourit et ajouta :

– J'imagine qu'à l'époque, ça dû être un véritable effarement quand on a fini par apprendre que le Christ était déjà venu sur terre en Palestine, qu'il n'avait pas été reconnu et même qu'il s'était laissé tuer pour racheter les péchés des hommes envers Dieu le Père. Néanmoins, l'espoir a perduré avec l'attente d'un retour prochain même s'il n'est jamais revenu, ni même venu tout court... mais l'espoir fait vivre...

Tom leva ses yeux vers le ciel avant de les baisser lentement vers Camille.

– L'histoire globale du Christ peut se résumer en un mot : surenchère. Il y a eu une surenchère progressive dans les affirmations fabuleuses. La touche décisive de cette histoire s'est jouée à Alexandrie. On attendait le Sauveur, on disait qu'il allait arriver, que c'était imminent. Mais comme il ne venait toujours pas, quelqu'un a surenchéri au mythe en affirmant que si le Christ ne venait pas c'était tout simplement parce qu'il était déjà venu... Je vous rappelle que les chrétiens sont la branche dissidente des Esséniens et parmi ces Esséniens venus au christianisme, il y avait une tradition orale, une tradition qui transmettait le contenu ésotérique des livres de la secte de Qumran, secte qui n'avait pas survécu à la guerre judéo-romaine des années soixante-dix et à la Diaspora. Parmi les manuscrits qu'on a retrouvés à Qumran après la Seconde Guerre mondiale, il y a les annales de la secte qui relatent la crucifixion et la résurrection de leur propre messie autour de l'an 100 avant Jésus-Christ... C'est cette fable qui va faire tâche d'huile, elle va se transmettre et enflammer l'imaginaire des chrétiens,

comme un secret perdu révélé au grand jour. Et chacun est allé de son propre mot, de sa propre histoire en surenchérissant des détails imaginaires. Telle est la nature humaine...

À ces mots, Camille se remémora un évènement qu'elle avait vu à la télévision. Il y avait eu une émeute dans le métro parisien après un contrôle de police sur un adulte contrevenant sans ticket. Ce contrevenant s'était débattu violemment et la police avait dû le maîtriser en employant la force. Des adolescents témoins de la scène avaient crié au scandale et à la violence policière gratuite. Ces jeunes réfractaires à toute forme d'autorité avaient alors ameuté d'autres jeunes, affirmant que les policiers avaient cassé le bras du contrevenant qui était magiquement passé d'adulte à adolescent à peine pubère à travers leur propos. Par le bouche à oreille, grâce aux téléphones portables agissant comme le fameux téléphone arabe, on finissait par certifier qu'un enfant noir avait été tué par les policiers. Les caméras de télévisions étaient arrivées pour filmer les émeutes de ces jeunes qui cassaient tout pour exprimer leur colère et leur haine. Certains s'exprimaient à visage découvert et ils assuraient avec une parfaite franchise qu'ils avaient vu de leurs propres yeux les policiers frapper l'enfant noir et lui casser les bras... De ce jour, Camille avait compris que la rumeur était une force capable de faire croire n'importe quoi par une surenchère à effet boule de neige.

Camille se rappela aussi les mots de son père qui lui disait quand elle était encore toute petite qu'avec la rumeur, une petite crotte sur la chemise blanche du voisin se transformait inmanquablement en une bouse de vache sur le mouchoir de la petite sœur.

– Tout le monde a cru à cette fable sans poser de questions, dit Tom, tout comme nous aujourd'hui. Si aucun doute sur l'existence historique du Christ n'a jamais émaillé notre société moderne alors imaginez un peu à l'époque de l'Empire romain où l'information était véhiculée par le bouche à oreille, où il était impossible de prouver qu'un homme n'existait pas. On pouvait faire courir le bruit qu'on voulait, surtout le fantastique, il était automatiquement véhiculé comme vrai... Les chrétiens d'Alexandrie ont cherché dans les ouvrages de la Grande Bibliothèque pour voir si des écrits perdus ne relataient pas l'existence terrestre de leur Christ. Ils n'ont évidemment rien trouvé. Mais quand ils ont lu les histoires des fils-de-dieu comme celle de Mithra ou d'Horus, de tous ces Sauveurs venus sur terre pour sauver l'humanité, ils ont en toute bonne foi cru y voir leur propre Christ. Ils ont cru que leur Christ « historique » qu'ils recherchaient était la réincarnation récente de ces mythes millénaires. Comme ces hommes-fils-de-dieu avaient tous les mêmes caractéristiques, les mêmes histoires quasiment identiques, le Christ terrestre qui était leur réincarnation devait

donc avoir eu forcément la même destinée, la même histoire et les mêmes caractéristiques. Alors, les chrétiens d'Alexandrie ont plagié en toute quiétude les histoires de Krisna, de Mithra ou d'Horus.

– Mais s'il n'y avait vraiment aucun écrit sur le Christ historique, émit Camille, cela aurait dû forcément les intriguer et les faire douter...

– Il n'y a pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, répondit Tom. Et la foi est aveugle. Les chrétiens d'Alexandrie se sont dit que, puisque la vie et la mort du Christ étaient prouvées par les prophéties qui se trouvent dans l'Ancien Testament, paroles de Dieu, des documents ont dû l'attester mais ils ont été détruits par Satan. On pouvait donc les refaire en toute quiétude : c'est la fraude pieuse et c'est comme ça que l'histoire de Jésus de Nazareth s'est progressivement élaborée, souvent par strates contradictoires. D'abord une oralité qui s'est propagée comme une traînée de poudre, puis la mise par écrit de toutes ces histoires fabuleuses. Et si c'était écrit, c'était forcément vrai. À l'époque, l'écrit était quelque chose de magique, de divin, ça venait non pas des hommes mais des dieux eux-mêmes. Les écrits apocryphes chrétiens ont pullulé en racontant un Jésus extraordinaire faiseur de miracles tout en mélangeant le contexte historique avec des personnages fictifs : il a paru évident pour tous que le Christ était forcément venu en Terre promise quelques années à peine avant que les premières communautés judéo-chrétiennes ne se forment en Palestine, donc au temps du mandat de Ponce Pilate. Les communautés judéo-chrétiennes du bassin méditerranéen ont enrichi le personnage « historique » du Christ à leur façon, mais tout en veillant à respecter l'Ancien Testament car le Messie avait forcément honoré de son vivant les prophéties messianiques qui le concernaient. L'Ancien Testament a formé une sorte d'entonnoir aux mythes des hommes-fils-de-dieu plagiés à Alexandrie pour les diriger fatidiquement vers l'histoire de Jésus de Nazareth que nous connaissons aujourd'hui...

– Tout cela n'est pas possible, coupa Camille. Jésus de Nazareth ne peut pas être une invention du christianisme. C'est Jésus de Nazareth qui est à l'origine du christianisme et non pas le contraire !

– Oh que si ! C'est bien l'inverse. Jésus est bien une création du christianisme. Jésus n'est qu'un héros littéraire qui a permis en plus de soutenir un discours, il a servi de support vivant pour les maximes chrétiennes, des maximes mises dans la bouche de ce récitant imaginaire créé de toutes pièces. Jésus n'est qu'un homme inventé par l'imaginaire collectif de l'époque et que l'imagination de chacun a fait vivre jusqu'à nos jours. Il n'existe que dans nos têtes.

– Je ne vous crois pas, gronda Camille.

– Le merveilleux ignore l'histoire et se moque du vraisemblable. Les miracles et les discours de Jésus-Christ ont été inventés pour convertir les

gens simples, pour convertir les masses constituées essentiellement d'esclaves illettrés... Camille, d'après vous, pourquoi l'Église a détruit sciemment plus de soixante-dix textes chrétiens apocryphes ? Tout simplement parce qu'on y voyait la lente stratification du mythe définitif dans les contradictions tâtonnantes...

– Je ne vous crois pas, répéta Camille.

– Par souci de vraisemblance, dit Tom, les chrétiens ont truffé leurs textes de détails d'époque sans prendre la précaution d'en vérifier la fiabilité. Ce qui explique les contradictions et les non-sens historiques qu'on retrouve dans des écrits tels que les quatre Évangiles du Nouveau Testament...

Camille lui jeta un regard noir chargé de colère contenue.

Tom se tut et il garda le silence une longue minute. Un vent léger et quelque peu apaisant souffla sur les visages du couple assis à l'ombre du grand arbre verdoyant.

– Avec l'histoire nouvelle de sa venue sur terre, finit par dire Tom, le Christ a fait peau neuve, il a endossé une seconde peau en se débarrassant de sa peau juive. Il est devenu un sauveur universel identique à Mithra, il n'était plus uniquement le Messie de l'Ancien Testament. Les chrétiens se sont démarqués définitivement des Juifs en les accusant fabuleusement d'avoir rejeté et fait tuer le Christ. Avec cette seconde peau, la religion du Christ est devenue définitivement une religion à la portée de tous, une religion grand public avec la notion révolutionnaire et envoûtante du Dieu unique. Et comme la vie éternelle était promise uniquement aux chrétiens et l'enfer pour les autres, le choix psychologique a été vite fait : dans le doute, mieux valait se convertir. Mais plus que tout, le christianisme a triomphé grâce à Constantin. Laissez-moi vous raconter l'histoire de cet empereur romain, surtout lorsqu'il a découvert le rapport Pilate...

Presque imperceptiblement, Camille acquiesça des paupières.

*
* *

Le Pape rouvrit ses yeux las.

Assis dans son fauteuil au cuir épais, vêtu de son éternelle soutane blanche, il porta son regard triste sur le petit calendrier coloré posé sur son bureau.

La photo associée au mois de juin était un magnifique soleil éclairant une mer azurée aux couleurs paradisiaques. L'attention du Pape se fixa sur une date en particulier : le 24 juin. Ce jour avait été décrété fête de Jean le

Baptiste pour prouver insidieusement que Jésus-Christ était bien supérieur en tout point à son cousin prophète de Dieu : le 24 juin était le jour du solstice d'été où le soleil entamait son lent déclin et le 25 décembre, fête de la naissance du Christ, était le jour du solstice d'hiver où le nouveau soleil croissant commençait progressivement à resplendir de façon inexorable.

Tout un symbole.

Par le passé, à cause de l'histoire du baptême du Christ par Jean, étant persuadés que la cérémonie du baptême chrétien apportait salut et paradis, des hommes et des femmes n'avaient pas hésité à égorger leurs fils et leurs filles nouvellement baptisés. Dans l'esprit de ces parents, ces assassinats étaient le plus grand bien qu'ils puissent procurer à leurs enfants : ils les préservaient à la fois du péché, des misères de la vie et de l'enfer en les envoyant infailliblement au ciel grâce au baptême. Ils étaient convaincus que les petits enfants qui avaient le bonheur de mourir immédiatement après avoir reçu le baptême jouissaient de la gloire éternelle et que ceux qui mouraient sans être baptisés étaient damnés.

À cette idée saugrenue, le Pape ne put s'empêcher de soupirer.

Comment en était-on arrivé à une telle situation ? Mais plus que tout, comment en était-on arrivé à ce point de non-retour où la vérité sur Jean le Baptiste et sur Jésus-Christ ne pouvait plus être révélée sans que l'apocalypse ne se déchaîne sur terre ?

– Constantin le Grand, murmura le Pape de sa voix rauque.

Toute l'horreur de l'humanité chrétienne découlait de cet empereur romain.

La popularité de Constantin auprès des troupes lui avait valu d'être proclamé empereur à la mort de son père. Néanmoins, pendant près de vingt ans, il dut affronter plusieurs prétendants au trône avant de parvenir à s'imposer dans le sang comme unique souverain de l'Empire. Pendant ces luttes internes, son autorité politique et religieuse s'était considérablement affaiblie, au point que l'Empire romain avait failli voler en éclats.

Pour restaurer son autorité vacillante et maintenir son Empire, Constantin avait réalisé qu'il devait absolument renforcer le culte impérial autour de sa personnalité « divine ».

Car le Maître du Ciel était le Maître du Monde.

Grand prêtre du mithraïsme sa religion officielle, Constantin était considéré comme le fils d'un dieu sur terre, le fils unique du dieu soleil unique. Sur ses monnaies, sa statuaire et ses bannières, il était représenté sous les traits de la divinité solaire illuminant l'Empire de ses rayons. Constantin incarnait le Sol Invictus, le soleil invincible et victorieux célébré le 25 décembre au solstice d'hiver.

Les légionnaires vénéraient Constantin comme un dieu mais, malheureusement pour lui, ce n'était pas le cas de tout le monde.

Les esclaves, eux, le vénéraient par la peur.

Ces esclaves étaient la pièce maîtresse du système romain, ils œuvraient au bon fonctionnement de l'Empire et à son administration séculaire. Sans eux, sans cette indispensable masse servile, le régime impérial n'était pas capable de se maintenir en place et il pouvait s'écrouler comme un château de cartes. Jusqu'alors, une main de fer tyrannique avait interdit tout désir d'émancipation mais par les déboires des luttes internes, cette main de fer n'était plus à même de mater dans le sang une énième rébellion. Tout à la fois piliers et souffre-douleur de la machine impériale, les esclaves pouvaient se révolter à tout moment, devenir libre et faire s'effondrer la despotique Rome.

Dès lors qu'il n'y avait plus de peur, la liberté était au bout du chemin.

Cependant, Constantin était un fin stratège, il pensait savoir comment faire pour que ces masses serviles ou même les masses plébéiennes lui restent dociles, qu'elles mettent elles-mêmes les chaînes à leur cou. Constantin croyait avoir trouvé le moyen de dominer tous les esprits pour les mener tels des bœufs, pour les voir baiser ses pieds non plus par peur mais par dévotion pure.

Jésus-Christ, pensa le Pape.

Le christianisme avait eu un essor fulgurant au cours des trois derniers siècles et il s'était répandu dans toutes les couches de la société, parmi le bas peuple et surtout les esclaves. Vénérant le Seigneur Jésus-Christ, les chrétiens étaient des trouble-fête qui ne reconnaissaient pas Constantin comme leur unique Seigneur, ils se refusaient d'aller vers le mithraïsme, vers le culte du soleil personnifié incarné par l'empereur. Ce dernier décida alors que ce serait lui qui irait au-devant d'eux en établissant une seule religion.

La leur.

Constantin était un visionnaire, il avait compris que la toute pragmatique tolérance romaine autorisant plusieurs religions dans un seul empire gouverné par un seul empereur était immanquablement source de dissensions. Il fallait unifier les esprits grâce à un dénominateur commun unique, imposer à tous une religion d'État unique œuvrant pour l'empereur et, à terme, supprimer tous les autres cultes.

Mais plus que tout, Constantin était pris à la gorge par la crainte d'une rébellion généralisée, il n'avait plus guère le choix s'il voulait que les masses serviles continuent à faire fonctionner docilement l'administration de son Empire sur le déclin. Alors, le tout pour le tout, il misa sur le cheval

chrétien en reniant la religion païenne de Mithra et en se convertissant au christianisme.

Et il gagna son pari, son audace paya au-delà de ses espérances.

Dans un premier temps, Constantin interdit toutes formes de persécutions contre les chrétiens, ces meurtrières persécutions dont ils avaient été victimes. Il introduisit le christianisme parmi les religions officielles puis, par une touche finale, la reconnaissance de ce culte comme seule religion d'État.

En délivrant les chrétiens des menaces mortelles qui pesaient sur eux, en comblant abondamment leurs communautés d'argent et de bien divers, en imposant leur culte comme unique religion véritable, Constantin apparut illusoirement à leurs yeux comme étant le Sauveur, comme une seconde incarnation terrestre du Christ, ce dont Constantin se targua ouvertement.

Il était le Christ, l'Oint de Dieu, son Fils unique.

Croyant désormais servir leur Sauveur incarné, les esclaves restèrent des esclaves sans désir de liberté, baisant la chaîne qui étreignait leur cou, courbant l'échine devant le regard mégalomane du Christ-Constantin.

Par la manipulation de Constantin, le christianisme aboutit paradoxalement au renouveau de l'antique culte impérial, à la divinisation de l'empereur. Le christianisme devint la religion du pouvoir absolu dans les mains du Christ-Constantin.

Les lettrés chrétiens, les chefs de l'Église, préférèrent aussi pactiser avec ce si généreux empereur, leur ancien bourreau aux crimes innombrables. Ils lui apportèrent l'appui efficace de leurs organisations pour garantir les avantages de leur statut nouvellement obtenu après trois siècles de labeur. Manipulés par Constantin, ils devinrent les agents zélés de son propre culte.

Les anciens insoumis chrétiens se muèrent en troupes entièrement soumises au maître de Rome, enfermant les fidèles à travers le monde dans des églises et, à l'aide de la bonne parole, ils formatèrent tous les esprits pour lui obéir aveuglément.

D'après la fable de Jésus-Christ qui avait obéi à Dieu jusque sur la croix, les chrétiens devaient également se soumettre à la volonté de son Fils incarné de nouveau sur terre en la personne de Constantin-Christ dont tous dépendaient pour vivre...

Le Pape passa une main sur son crâne dégarni.

On pouvait se demander comment un tel tour de force avait pu s'accomplir, comment les païens de l'Empire s'étaient convertis au christianisme, comment la religion mithraïste polythéiste avait laissé place au christianisme et à son Dieu unique. En fait, cela n'avait pas été bien

difficile : Maître du mithraïsme, à la double nature humaine et divine, Constantin était le fils unique du dieu soleil unique. Il avait suffi de changer quelque peu les termes : Constantin-Christ était désormais le Fils unique du Dieu unique.

Et puis, les similitudes flagrantes entre la fable de Mithra et celle de Jésus-Christ facilitèrent cette substitution religieuse : ils avaient une histoire quasi commune, des croyances similaires et des sacrements identiques tels que le baptême. Jésus-Christ fut donc annoncé comme le nouveau Mithra, le nouveau Soleil, le Néos Hélios, titre appartenant en propre aux empereurs romains, étymologie de Noël, et on fixa sa nativité au 25 décembre pour court-circuiter la fête païenne du solstice d'hiver.

Devenu maître de l'Empire et vénéré par tous comme l'incarnation du Christ, tel le Fils du Dieu unique, tout eut été parfait pour le rusé Constantin s'il n'y avait pas eu l'épisode du concile de Nicée.

Constantin décida de réunir près de trois cents évêques du monde entier pour clarifier certains points dogmatiques, mettre de l'ordre dans la jeune Église en proie à des troubles internes et, surtout, définir quels seraient les écrits qui, parmi la foisonnante littérature chrétienne, formeraient la Bible. On chercha et recensa donc tous les écrits en rapport avec la chrétienté.

Le rapport de Ponce Pilate fut alors retrouvé par hasard dans les archives secrètes étatiques.

La lecture en fut faite en pleine séance du concile et le néant s'abattit sur Constantin et sur les évêques qui réalisèrent l'inférieur secret que cachait Jésus-Christ. L'empereur devint fou de rage, il pensa interdire à jamais la religion chrétienne et imposer le retour du mithraïsme.

Mais il était trop tard, il n'y avait plus de retour en arrière possible.

Depuis des années, l'empereur était allé trop loin dans la comédie de sa conversion, dans son rôle de Christ-Constantin. Même sa mère s'était prêtée à la mascarade en affirmant avoir découvert la Sainte Croix du Christ lors d'un voyage en Terre sainte. Si la véritable histoire du Christ éclatait au grand jour, l'effroyable ridicule anéantirait sa prétendue nouvelle incarnation terrestre : Constantin perdrait sa nature divine, celle qui lui permettait d'être le Maître du Monde.

Constantin menaça de trancher lui-même la gorge aux évêques présents s'ils révélaient le contenu du rapport Pilate. Pour que jamais personne ne puisse se douter du secret du Christ par une quelconque déduction, Constantin ordonna une censure d'État sur tous les écrits chrétiens ou historiques. Puis, il sélectionna soigneusement les écrits qui devaient former la Bible, ceux dont les détails révélaient le moins possible l'évidente vérité, tout en veillant à y apporter de judicieuses corrections.

L'Église s'exécuta conformément aux ordres de Constantin et, par la suite, alla même beaucoup plus loin parce qu'elle craignait le courroux des peuples abusés si le secret du Christ éclatait au grand jour. Elle veilla donc à détruire toutes les bibliothèques à l'antique savoir grec, tous les temples et les sanctuaires païens comme ceux d'Horus ou de Mithra.

Outre la grammaire, elle fit interdire l'enseignement gréco-romain, les langues, les sciences, la philosophie et surtout la mythologie. Maintenir les peuples dans l'ignorance lui permettait de protéger ses mensonges.

Au Moyen Âge, ces mesures aboutirent à l'analphabétisme du monde chrétien à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. L'esprit du monde occidental se paralysa, il ne voulut plus rien savoir du monde qui était le sien et de ce qu'il avait appris auparavant, il l'oublia. On désapprit à lire, à écrire et à compter. Même les rois ne furent plus capables d'apposer leur propre nom au bas d'un parchemin.

Le monde se momifia par la théologie chrétienne.

La Terre devint plate en forme de parallélépipède comme le tabernacle de Moïse et le soleil se mit à tourner autour d'elle : en seulement quelques siècles, il ne resta plus rien dans le monde chrétien de l'héritage des anciens philosophes grecs et de leur savoir antique. Désormais, l'obscurantisme, l'ignorance et la peur régnaient en maîtres sur terre.

Établie et structurée en un despotique appareil étatique, l'Église élimina toutes les autres religions dans un bain de sang, devenant un monopoliste vampire religieux. Ses bataillons de moines illettrés tuèrent sous les ordres des évêques, brûlant maisons et bibliothèques, instituant ce qui allait devenir une tradition chrétienne : le bûcher pour les hérétiques. Dans la quiétude de l'irresponsabilité, on veilla à sauver les âmes des non-chrétiens en les égorgeant, pour les arracher des filets du démon malgré eux.

Car, hors de l'Église chrétienne, point de salut.

Pour tous les esprits pauvres, c'était par noble charité chrétienne que l'Église intolérante amoncelait des montagnes de cadavres, trouvant auprès de Dieu l'excuse de ses crimes...

Le Pape se leva de son fauteuil, s'approcha de la fenêtre et considéra la cité papale qui s'offrait à lui.

Il savait que, sans les manigances de Constantin, le monde occidental aurait été probablement mithriaque et que la cité du Vatican n'aurait jamais vu le jour.

Le Pape pensa à la fin de Constantin : après la découverte du rapport de Pilate, il était devenu encore plus instable, il avait même tué son fils et fait assassiner sa femme l'année qui avait suivi le concile de Nicée. Une décennie plus tard, il mourut subitement et, à la hâte, on baptisa sa

dépouille sur son lit de mort. Après avoir eu lecture du rapport, Constantin s'était refusé obstinément à être baptisé de son vivant.

Malgré ses crimes, l'Église reconnaissante avait béatifié l'empereur en héritant d'un pouvoir absolu théocratique. Pouvoir qui, couplé avec le secret du Christ, avait rendu les papes fous et mégalomanes. Lorsque la dynastie constantinienne eut disparu, un évêque de Rome s'attribua le titre impérial de Pontifex Maximus puis, devenu Souverain de l'État pontifical, un autre manifesta sa folie des grandeurs en se faisant reconnaître comme le vicaire du Christ, déclaré « Empereur céleste et Seigneur de toute Majesté ». La puissance et l'autorité de Jésus-Dieu étaient à l'avenir détenues par le pape, il possédait la plénitude du pouvoir, nommant rois et empereurs.

Le christianisme fit religieusement de lui un autre Christ-Constantin et exigea une entière soumission à son autorité divine. Ceux qui ne voulurent pas le reconnaître, les hérétiques, furent punis par la prison, la torture et le bûcher.

Devenu l'héritier du culte impérial, le pape régna comme les empereurs romains : par la terreur, terreur matérialisée par l'enfer. Les souffrances terribles et éternelles de l'enfer effrayaient quiconque et poussaient à obéir aveuglément au nouveau maître de Rome, à celui qui possédait les clefs du salut et du paradis.

Hors de l'Église du pape, point de salut et l'enfer attendait les âmes non-chrétiennes.

Les différents papes qui se succédèrent firent tout pour entretenir ce terrifiant instrument destructeur de conscience qu'était l'enfer. Ils inventèrent également un remède, un remède d'extorsion, un purgatoire bien humain pour que les consciences pauvres, croyant devoir périr dans les feux de l'enfer pour des péchés illusoire, s'affranchissent de tous leurs biens et les donnent à l'Église avant d'expirer. Toutes ces consciences pauvres crurent pouvoir racheter par les « indulgences » le salut de leur âme pécheresse si, avant de mourir, elles léguaient leurs richesses au représentant de Dieu sur terre. Cette chimère du purgatoire et des indulgences fut plus que rentable pour les Saintes finances du Vatican, entretenant la vie faste des nantis ecclésiastiques pendant que les paysans asservis du Moyen Âge, craignant l'enfer s'ils désobéissaient, travaillaient sans relâche pour leurs divins maîtres.

Le Pape soupira intérieurement.

Si seulement tous ces gens malheureux avaient pu réaliser qu'ils vivaient déjà concrètement en enfer et qu'ils en étaient esclaves.

Sur une étagère de sa bibliothèque, le Pape prit un cahier rouge où il conservait les allocutions des grands personnages disparus. Il feuilleta rapidement quelques pages avant de trouver la note qu'il cherchait, une manuscrite, de la main même du pape Jean-Paul II. Ce courageux souverain pontife avait voulu édulcorer cette peur de l'enfer, pour balayer cette peur assassine ayant œuvré pour des papes déments. Jean-Paul II avait voulu dire la vérité sur cet enfer ou plutôt sur une bien plus grande préoccupation : le néant ardent.

De ses yeux las, le Pape lut les quelques lignes :

« Le néant ardent n'est pas une punition imposée extérieurement par Deus, mais la condition qui résulte des attitudes et des actions que les individus adoptent dans cette vie-ci. Il s'agit de la conséquence ultime du désir. Plus qu'un endroit physique, le néant ardent est l'état de ceux qui se séparent librement et définitivement de Deus, la source de toute joie. La damnation éternelle n'est donc pas l'œuvre de Deus mais dépend plutôt de nos propres actions. »

Voilà ce qu'aurait voulu annoncer Jean-Paul II mais, après mûre réflexion, il comprit qu'il ne le pouvait pas parce qu'il aurait dû alors expliquer la différence entre l'enfer et le néant ardent, et surtout la notion de Deus-Dieu.

C'était totalement impensable.

Ces vérités ne pouvaient être dites sans que l'Église ne sombre dans une grave crise dogmatique. En 1999, ces propos auraient pu être un élément déclencheur apocalyptique. Alors, lors de cette audience publique de fin de millénaire, Jean-Paul II avait changé la teneur de ses propos, « Deus » était devenu « Dieu », le « néant ardent » remplacé par « l'enfer » et le mot « désir » fut supplanté par le mot « péché ». Certains athées goguenards avaient cru que cette déclaration était l'aveu que l'enfer n'était pas un lieu physique et que donc l'enfer n'existait pas.

Néanmoins, l'enfer physique existait bien et on pouvait s'en rendre compte en ouvrant, non pas un esprit critique, mais simplement les yeux.

Les yeux du Pape s'arrêtèrent sur la page vis-à-vis de celle de Jean-Paul II et il lut une citation qu'il affectionnait particulièrement.

Celle de l'abbé Pierre.

« Ceux qui ont pris tout le plat dans leur assiette, laissant les assiettes des autres vides et qui, ayant tout, disent avec une bonne figure, une bonne conscience : « nous, nous qui avons tout, on est pour la paix ». Je voudrais leur crier à ceux-là que les premiers violents, les provocateurs de toute violence c'est vous. Et quand le soir dans vos belles maisons, vous allez embrasser vos petits enfants avec votre bonne conscience, au regard de

Dieu, vous avez probablement plus de sang sur vos mains d'inconscient que n'en aura jamais le désespéré qui a pris des armes pour essayer de sortir de son désespoir. »

Le Pape leva son regard flou.

L'Empire romain n'avait pas cessé d'exister.

Si le Vatican et son christianisme étaient l'héritier du culte impérial romain, l'Empire romain, quant à lui, avait aussi perduré dans le monde moderne. Il n'avait jamais disparu, il resplendissait comme jamais auparavant, dominant même le monde entier, un monde violent où les plus forts régnaient sur les plus faibles avec une main de fer dans un gant de velours psychologique.

L'Empire romain moderne avait à sa solde de fidèles légionnaires en bleu pour garantir la tranquillité de ses riches nantis et de fanatiques légionnaires en vert pour mater toute envie de liberté des peuples des pays pauvres, colonisés, bafoués et exploités, comme l'avait fait jadis la Rome dictatoriale.

Les peuples de la terre vivaient dans l'enfer d'une existence misérable. Ils étaient de simples outils de production, les esclaves d'un salaire qui ne leur octroyait qu'une maigre pitance. Ils travaillaient pour l'ordre et la continuité de l'administration de l'Empire incarnée par les puissants groupes financiers et politiques, les nouveaux Maîtres de l'antique Rome devenue multinationale.

Maintenus dans l'ignorance la plus totale qui les éloignait du véritable divin, ces esclaves modernes cherchaient dans les biens de consommation une fin en soi, pour montrer qu'ils existaient malgré tout, qu'ils n'avaient pas de chaînes autour du cou, chaînes qu'ils baisaient pourtant dévotement comme au temps de Constantin le Grand et, comme en ce temps passé non révolu, ils ne cherchaient pas à devenir libres mais uniquement à servir et à plaire à leurs Maîtres par des conditionnements malicieux modernes, des conditionnements comme le chômage : un instrument de coercition entretenant une pression forte sur les travailleurs en position de faiblesse par rapport aux puissants. Le chômage était voulu et ne serait jamais résorbé ; la misère sociale engendrait l'ordre social des masses obéissantes et l'on avait même le luxe de se permettre des émeutes sociales pour donner le change à la liberté que les peuples croyaient encore posséder.

L'Empire romain n'avait pas cessé d'exister.

Soumises aux riches Maîtres, les foules asservies œuvraient docilement pour les puissants, n'espérant plus qu'une place meilleure dans un paradis, non plus terrestre, mais uniquement dans le ciel. Aujourd'hui, les esprits prisonniers ne s'évadaient plus que, par et pour, l'admiration des stars du

show-biz ou du sport qu'ils vénéraient comme des dieux, comme des « Constantin » incarnés, comme des soleils ou plutôt des étoiles lointaines divinement inaccessibles, s'inventant par la sorte une pluralité de divinités dans divers domaines, réinventant un polythéisme, un polythéisme moderne dans un monde monothéiste ancestral.

Paradoxe temporel.

Par un cercle infernal hiérarchique, depuis toujours exploités, certains esclaves s'enivraient à exploiter à leur tour d'autres esclaves plus pauvres grâce au crédit obtenu par leur soumission aux règles de l'Empire : ils obtenaient une cage à poule qu'ils baptisaient pompeusement « appartement » et ils se faisaient rembourser l'investissement en y emprisonnant un esclave-locataire d'une classe inférieure à la leur, un esclave-locataire considéré comme un simple meuble à la disposition de son propriétaire.

L'Empire romain n'avait pas cessé d'exister.

Le fer de lance de cet Empire était l'ogre américain, ogre qui tuait allègrement, sur sa chaise électrique, des êtres dont le seul crime était souvent d'être noir, transgressant le commandement de Dieu « tu ne tueras point », devenant par là-même un abominable pécheur impénitent qui faisait la morale sur les relations sexuelles contre-nature ou sur la virginité des femmes que Dieu exigeait, soi-disant, par ses « lois divines » consignées dans les Saintes Écritures. Cet ogre savait pertinemment que la Bible était une fabuleuse invention de l'homme mais, pragmatique, il s'en servait pour dominer les autres hommes, les autres peuples sous sa coupe en voulant imposer, par une globalisation minutieuse, le culturel culte impérial du Christ-Constantin.

L'ogre voulait éradiquer les différences culturelles pour imposer l'unité de sa croyance opportuniste comme l'avait fait l'Église au cours des millénaires. Il connaissait le contenu du rapport de Ponce Pilate mais il faisait semblant de croire en l'histoire de Jésus-Christ, pour trouver dans cette fable l'excuse d'éliminer les autres « erreurs » religieuses qui n'apportaient pas le noble salut de l'âme et imposer, comme l'avait voulu Constantin, une unique religion d'État globale, pour supprimer les divergences et faire l'unité de l'Empire, soudé derrière l'antique culte impérial constantinien.

L'ogre américain était le digne héritier de l'Empire et les leaders de ses différentes factions venaient rendre hommage au Pape, au vicaire du Christ sur terre, non pas par allégeance respectueuse, mais pour imposer, aux foules esclaves, un message clair, un adage millénaire dont ils se moquaient eux-mêmes totalement : pour tous les crimes connus il y avait l'implacable justice humaine et, pour les crimes inconnus, il y avait Dieu.

La peur pernicieuse de Dieu asservissait tout homme à respecter les lois de l'Empire même en l'absence de représentant de la loi.

L'impunité n'existait pas, l'œil de Dieu était omnipotent.

Sans le culte de Dieu, le système impérial ne pouvait se maintenir. Sans un Dieu omniprésent pour courber les échine par une divine peur ou par l'espoir d'une justice céleste d'outre-tombe, la frustration et la convoitise relèveraient les têtes des esclaves.

Ce que l'Empire ne pouvait pas se permettre s'il voulait perdurer.

Non, décidément, l'Empire romain n'avait pas cessé d'exister.

*
* *

Une colère contenue empourpra les joues de Camille.

– Le christianisme n'est pas le culte du Christ-Constantin mais celui du Seigneur Jésus-Christ !

– Non, dit Tom calmement, le christianisme et son Église sont bien une institution vouée à promouvoir un pouvoir politique en forçant le peuple à obéir pour obtenir son salut. Les chrétiens infantilisés n'y voient que du feu et même une grande partie du clergé catholique lui-même, la foi aidant... il n'y a pas plus endoctrinés que les endoctrineurs eux-mêmes. Et c'est comme ça dans toutes les religions.

Tom soupira.

– L'homme a toujours eu tendance à adorer le dieu de ses pères sans se poser de questions... Connaissez-vous le syndrome de la banane électrique ? C'est une expérience qu'on a faite avec des chimpanzés. On a placé dans une pièce un escabeau et on a accroché une fausse banane parfumée au plafond. Ce leurre attrayant était relié au courant électrique. On a fait entrer un singe, il est monté pour prendre la banane et il a reçu une décharge électrique très douloureuse. On a renouvelé l'expérience séparément avec six autres singes et ils ont tous reçu une décharge électrique à cause de leur gourmandise à vouloir attraper la banane. Ensuite, on les a tous rassemblés dans la pièce. On a baptisé ce groupe des sept chimpanzés les « anciens ». Aucun de ces « anciens » n'a osé monter l'escabeau pour prendre la banane. Alors, on a introduit dans le groupe un singe « ignorant », qui n'avait jamais fait l'expérience de la banane électrifiée. Ce singe a vu la banane et il a voulu monter sur l'escabeau. Les autres singes ont voulu le retenir pour lui éviter la décharge. Le nouveau singe n'a pas compris pourquoi ils essayaient de l'empêcher d'attraper la banane et il a essayé de passer en force, il s'est fait naturellement violent

pour obtenir sa gourmandise. Ça a fini en bagarre et à un contre sept, le singe « ignorant » s'est fait rouer de coups. On a sorti de la pièce un des sept singes « anciens » qui a été remplacé par un deuxième singe « ignorant ». Lui aussi a cherché à prendre la banane coûte que coûte et lui aussi s'est fait rosser parce qu'il ne comprenait pas le danger que représentait la banane. Ce qui était déroutant, c'est que le premier singe « ignorant » a participé avec le groupe des « anciens » à cette correction par imitation, il a frappé le deuxième singe « ignorant » par mimétisme de groupe. On a continué à substituer un « ancien » par un « ignorant » et le même scénario s'est mis en place : tous les singes frappaient le nouvel arrivant qui se débattait violemment pour attraper la banane, les singes « anciens » le faisaient pour l'empêcher de recevoir une décharge électrique et les « ignorants » le faisaient par imitation de groupe. On a fini par enlever le dernier « ancien » et même l'escabeau et la banane. Et quand on a fait entrer un nouveau singe, les autres « ignorants » se sont précipités sur lui pour le frapper car ils avaient cru comprendre que c'était comme ça qu'il fallait accueillir un nouveau venu parmi le groupe. Par la suite, on a eu beau changer un par un les chimpanzés « ignorants » par des nouveaux, la tradition de rosser un nouvel arrivant s'était définitivement mise en place dans le groupe, l'accueil était même de plus en plus violent comme s'il s'agissait d'un rituel d'accueil à perfectionner...

Tom sourit.

– Avec le départ du dernier « ancien », la véritable raison de frapper un nouveau venu avait disparu. La majeure partie du temps, le savoir se transmet non pas par expérience personnelle mais par imitation et on oublie parfois d'où vient l'origine de nos traditions, de nos coutumes. Au fil des générations, on s'est transmis nos croyances en oubliant leurs origines. Comme je vous l'ai dit, l'homme a toujours eu tendance à adorer le dieu de ses pères sans se poser la moindre question et ce, par le syndrome de la banane électrique.

– Vous n'avez pas le droit de vous attaquer aux croyances des gens ! gronda Camille.

– Moi, je suis terre à terre, je ne m'occupe que du factuel. Si vos croyances se basent sur un livre faux, il faut le dire. Et non pas le chérir comme une œuvre divine. Votre Bible est une escroquerie, une escroquerie humaine et votre héros littéraire Jésus-Christ n'est qu'un mythe, un personnage de roman comme aurait pu l'inventer Victor Hugo.

– Ah, oui, vraiment ? Et Monsieur Je-sais-tout, sait-il au moins que le grand Victor Hugo disait qu'il y avait un livre qui contient toute la sagesse humaine éclairée par toute la sagesse divine, un livre que la vénération du peuple appelle le Livre avec un L majuscule. Et ce Livre, c'est la Bible...

Tom eut un sourire goguenard.

– Victor Hugo n'était qu'un romancier à l'imagination débordante et il a été émerveillé de lire la Bible, le tout premier roman imprimé de l'histoire de l'humanité, un roman de fiction avec des personnages imaginaires palpitants...

Camille se renfroga.

– Et Michael Faraday ? Ce n'était pas un romancier, c'était un scientifique de renom, un homme bien terre à terre, comme vous, Monsieur Anderson... Un jour, un de ses amis l'a trouvé en pleurs, la tête appuyée sur une bible. L'ami lui a demandé s'il était malade et Faraday a répondu que non, qu'il était seulement affligé de voir que les hommes s'égarèrent alors qu'ils avaient ce livre béni pour les guider.

– Léonard de Vinci, rétorqua Tom, était le plus grand génie de tous les temps et il a dit à propos de la Bible et de Jésus que beaucoup ont fait commerce de l'illusion et des faux miracles, pour tromper l'ignorante multitude. Il a dit que c'est l'ignorance qui nous aveugle et qui nous égare et qu'il fallait ouvrir nos yeux de misérables mortels... À vrai dire, je ne sais pas si de Vinci a percé le mystère du Christ parce qu'il a été en possession du rapport Pilate ou simplement par pure déduction de génie. Quoi qu'il en soit, il avait bien compris que Jésus n'était qu'un mythe et que seule la foi des chrétiens le faisait vivre. D'ailleurs, le pape Pie XII a déclaré en 1955 que la question de l'existence de Jésus relève de la foi et non de la science... un aveu flagrant de son inexistence...

Camille secoua son visage.

– Non, vous vous trompez, Jésus ne peut pas être un mythe parce que si c'était effectivement le cas, nous le saurions depuis bien longtemps.

Tom s'emporta.

– Et pourquoi ne connaissiez-vous pas les similitudes entre Mithra et Jésus avant que je vous en parle ? Tout simplement parce que l'Église a veillé à mettre une chape de plomb sur toutes ces vérités pour que le doute ne subsiste jamais. Pendant deux mille ans, l'Église a mis en œuvre un programme d'éradication de l'histoire en détruisant ou en falsifiant tous les écrits qui se rapportaient de près ou de loin à Jésus. N'oubliez jamais que ce sont les vainqueurs qui réécrivent toujours l'histoire. L'Église a eu longtemps les pleins pouvoirs, elle a été l'unique école de l'humanité et elle a enseigné son mensonge d'État avec l'appui bienveillant des différents pouvoirs politiques successifs, des pouvoirs politiques qui ont compris l'intérêt de faire croire aux peuples soumis qu'il y avait un paradis et un enfer. Aujourd'hui, les gouvernements du monde entier soutiennent encore et toujours cette vieille Église chrétienne « rassurante » car nos

dirigeants ont peur de l'anarchie et du chaos qui éclateraient si les milliards de chrétiens apprenaient le mensonge d'État dont ils ont été victimes. Imaginez un peu la réaction des gens qui vivent dans des ghettos, la réaction des gens des classes sociales pauvres quand ils comprendront qu'on leur a menti pour les faire marcher à la baguette tels des bœufs allant à l'abattoir. À votre avis, que feront ces gens en apprenant que leur espoir de paradis chrétien, que leur foi dans le Christ ne reposent pas sur un personnage historique mais uniquement sur un mythe de l'Antiquité, sur un mensonge millénaire pieusement gardé secret par le Vatican ? Moi, je me doute de ce qui va se passer : quand le mensonge du Christ éclatera, les chrétiens brûleront eux-mêmes leurs églises, l'humanité demandera des comptes aux gouvernements complices et on traînera le Vatican devant les tribunaux pour crime contre l'humanité.

– Vous délirez, Jésus n'est pas un mythe, s'obstina Camille.

– Tous les manuscrits historiques qui auraient pu apporter la preuve de l'existence de Jésus ont été détruits, amputés ou falsifiés. C'est un fait que vous ne pouvez pas nier. Si Jésus avait vraiment existé, pourquoi cacher les preuves de son historicité ? Si l'Église n'avait rien à se reprocher, pourquoi avoir agi ainsi ? Il n'y a pas de fumée sans feu... Camille, il y a une multitude de mythes qu'on considère à juste titre comme des mythes et qui sont similaires en tout point à la fable de Jésus. La seule différence entre ces mythes et celui de Jésus, c'est qu'on enseigne le mythe de Jésus à l'école comme étant une véritable histoire historique. On s'est transmis cette croyance, tout comme les singes qui se transmettent la tradition d'accueillir un congénère en le rouant de coups. Par le syndrome de la banane électrique, nous nous sommes transmis sans réfléchir le mythe de Jésus-Christ, les « anciens » qui connaissaient les histoires fabuleuses des hommes-fils-de-dieu ont laissé place à des « ignorants » à la foi aveugle et ces ignorants nous ont transmis à leur tour le mythe du Fils de Dieu comme une histoire historique.

– C'est Satan qui vous égare...

Tom gloussa.

– Satan ? Mais savez-vous au moins ce que signifie ce mot ? Il servait à désigner l'opposant, l'adversaire dans un tribunal hébraïque. C'est là qu'il prend sa source. Et tous ceux qui s'opposaient aux projets du roi Josias ou aux prêtres du Temple ont été mis au banc des accusés, des opposants, des « Satan ». De plus, cet ennemi caché est une vieille rengaine mythologique que les prêtres ont su habilement mettre en œuvre pour fédérer autour d'eux par la peur qu'il inspire car il est plus facile d'avoir un ennemi sur qui faire reposer tous les maux. Ça affranchit sa propre responsabilité intellectuelle.

– Alors, si ce n'est pas Satan qui vous égare, c'est que vous êtes complètement fou !

– Être fou signifie être en dehors de la réalité ou ne pas y croire, ne pas y adhérer. Moi, j'adhère bien à cette réalité. S'il y a quelqu'un de fou ici, quelqu'un en dehors de la réalité, c'est bien Jésus de Nazareth.

– Je vous interdis de dire cela du Seigneur Jésus. Il a sacrifié sa vie pour nous, il a porté sa croix jusqu'au calvaire pour racheter les péchés de l'humanité. Et c'est pour cela que je suis fière de porter cette croix autour de mon cou.

De la main, elle désigna sa croix en argent.

– Il est vrai que dans les Évangiles, affirma Tom, on trouve une citation de Jésus qui dit que celui qui ne porte pas sa croix ne peut être son disciple. Le problème, c'est que l'emblème des tout premiers chrétiens était le poisson. La croix était un symbole égyptien, romain, tout sauf chrétien. L'emblème de la croix a été choisi par l'Église des siècles après la naissance du mythe Jésus et, pour appuyer ce choix, ce logo « design », l'Église a ajouté la citation de la croix dans les Évangiles, une citation mise dans la bouche de son héros littéraire...

– Vous êtes méprisable, dit Camille en détournant la tête. Malgré toutes vos soi-disant preuves, je crois que Jésus a existé. Je le sais. J'ai la foi.

– Vous avez la foi chrétienne car vous êtes née dans un pays catholique. Si vous étiez née dans un pays musulman, vous vénéreriez aveuglément le Coran et Mahomet sans vous poser de questions. Imaginons un instant que la mythologie grecque soit encore enseignée à l'école comme ça l'a été dans l'Antiquité, eh bien, en ce moment même vous croiriez aveuglément en Zeus et en l'Olympe, à son panthéon de divinités, vous seriez convaincue de la véracité historique de la mythologie grecque. Comme les catholiques et les musulmans du monde entier, vous avez été endoctrinée depuis votre enfance, vous n'avez pas eu le choix, le loisir de réfléchir. Ce sont vos parents qui vous ont intoxiquée comme vos grands-parents l'avaient fait pour eux, ils vous ont inoculée le Virus Dieu, cette terrible maladie mentale et, génétiquement parlant, ils vous ont condamnée à avoir la foi.

– Tout ce que vous me dites, ce ne sont que des mots et ils ne font pas le poids face à ma foi en Jésus-Christ. Vous ne me convaincrez pas, vous ne me détournerez pas de lui. Je sais que Jésus existe et rien ne pourra changer ma foi envers le Seigneur.

– Si vous n'admettez pas la vérité, si je n'ai pas réussi à vous convaincre par la raison pure, eh bien ! j'ai un autre moyen de vous convaincre de la véracité de mes propos...

– Ah oui, comment ? fit Camille moqueuse.

– Avec le rapport de Ponce Pilate. J’espère qu’il se trouve encore ici, dans les ruines du Temple de Jérusalem. Alors vous ne pourrez plus nier l’évidence.

Camille dévisagea Tom.

– Que contient le rapport Pilate ? demanda-t-elle. Le savez-vous ?

– Pour être franc, je ne sais pas précisément. Ce que je sais, c’est qu’il ne contient pas l’histoire de Jésus de Nazareth puisque c’est un mythe. Cependant, comme ce rapport a rendu fous tous ceux qui l’ont lu, c’est qu’il doit comprendre des détails historiques très explicites. Pilate a dû écrire que les Messianistes attendaient l’arrivée prochaine de leur Christ mais qu’il n’était pas encore venu et qu’il ne viendrait pas car cette histoire du Messie qui devait venir libérer la Terre promise n’était qu’une fable inventée de toutes pièces pour que le peuple juif garde l’espoir face à l’occupation romaine. Pilate a dû écrire qu’il n’a pas rencontré le Messie pendant tout son mandat en Palestine. Et comme son rapport est daté précisément de sa main même, qu’il l’a rédigé des années après la mort présumée du Christ sur la croix, des années après que le Christ a été soi-disant condamné à la crucifixion par Ponce Pilate lui-même, le mythe apparaît au grand jour. Tous ceux qui l’ont lu ont compris que le Messie Jésus-Christ était une invention et que la religion chrétienne était basée sur un mensonge, un canular. Cet écrit est donc la preuve que Jésus-Christ n’est qu’une légende et qu’il a pris vie uniquement dans l’imagination des chrétiens.

Posément, Camille considéra Tom.

– Je vais vous aider à trouver le Graal, dit-elle, pour vous prouver que vous vous trompez. Le rapport de Pilate contient autre chose que votre mythe. J’en ai la conviction et mon intuition ne me trompe jamais.

– Intuition féminine ? fit Tom, le sourire en coin. Eh bien ! on verra bien ce soir...

Ils se levèrent du banc.

Dans la vallée de la géhenne, le vent apaisant avait cessé de souffler.

26

Nicodème

Habillé d'une ample tunique blanche, Jésus s'assit à même le sol.

Autour de lui, une centaine de proches disciples s'assirent également, formant un bouclier humain. Puis, à la périphérie de ce cercle protecteur, les habitants de Jérusalem s'installèrent, attendant avec fébrilité l'enseignement du Christ dans l'enceinte même du Temple. Les prêtres pharisiens avaient fait le ménage : les fanatiques dévots qui avaient voulu lapider Jésus avaient été interdits d'entrée. Caïphe ne voulait plus revoir la situation de la veille où les légionnaires romains avaient été à deux doigts d'intervenir. Heureusement, la fuite de Jésus avait calmé les ardeurs des dévots et tout était rentré dans l'ordre en quelques minutes. Caïphe avait reçu un messenger du procureur Ponce Pilate le sommant de s'expliquer sur l'incident à l'intérieur du Temple. Le Grand Prêtre avait dû se plier de mauvaise grâce aux exigences du Romain, mais il avait préféré mentir sur la nature du problème.

Caïphe savait que Jésus était encore quelque part en ville et qu'il reviendrait probablement le narguer comme la veille ; l'enfant divin cherchait sûrement à créer un soulèvement populaire qui ébranlerait le pouvoir des prêtres par l'intervention de l'occupant romain. Jésus voulait prendre les rênes du pouvoir religieux mais Caïphe ne se laisserait pas faire.

Cependant, au lieu de lui interdire l'accès avec les éventuels heurts que cela aurait pu engendrer, le Grand Prêtre avait préféré le laisser entrer, espérant ainsi faciliter sa capture par ses hommes de main. Il fallait attendre la bonne occasion. Ses disciples ne seraient pas toujours là pour le protéger et Jésus commettrait une imprudence tôt ou tard, Caïphe en était persuadé.

Et cette imprudence serait la dernière de son existence.

Jésus savait parfaitement que tout cela sentait le piège et que s'il avait pu entrer facilement dans le Temple avec ses disciples ce n'était pas par bonté de cœur de Caïphe. Ce dernier préparait un guet-apens pour lui mettre la main dessus. Jésus n'était pas dupe mais il n'avait pas le choix. Il devait revenir dans le Temple. Bien sûr, il aurait voulu entrer incognito mais son visage était désormais connu de tous et il aurait été immédiatement capturé. Alors il n'avait eu d'autre choix que de revenir en force. Il risquait de se faire arrêter mais il savait que Caïphe n'oserait franchir le pas tant qu'il y aurait la menace d'une émeute populaire et des conséquences qu'elle provoquerait. Il savait le Grand Prêtre prudent.

C'était quand même un gros risque à prendre mais il devait savoir. Il ne pouvait rester dans l'incertitude. Du haut du mont des Oliviers où il s'était réfugié pour la nuit, la vision des feux du Temple n'avait fait qu'attiser les questions qui embrasaient sa conscience.

Là-bas se trouvaient les réponses à ses interrogations.

La veille, après avoir œuvré en ville, il s'était dirigé vers le Temple où l'attendaient ses disciples. Il ne recherchait pas la confrontation avec les Pharisiens ou les Saducéens. Il était allé là-bas pour continuer l'enquête qui motivait une partie de ses actes et pour recueillir des informations essentielles qui confirmeraient ses soupçons.

Car la vraie raison pour laquelle il s'était rendu à Jérusalem n'était pas pour prêcher la foule ou chercher à diffuser son message de paix universelle dans ce sanctuaire où la loi du Talion prévalait sur tout.

Non, la vraie raison était tout autre : son combat contre le Fléau divin et les Démoniaques avait conduit ses pas jusqu'à la cité de Sion. Là, semblait se localiser le centre du Mal mais également, et de façon certaine, la source où Jésus devait se ressourcer en secret pour contrer le Fléau. Discrètement, pendant des mois, il avait mené une enquête minutieuse et ses doutes du début avaient fini par se révéler exacts, ses dernières informations incriminaient même à présent directement le Temple. Ce dernier était-il à l'origine du Mal ? En tout cas, Caïphe semblait parfaitement au courant de la situation et s'en arrangeait avec une inquiétante démenche.

Caïphe a fait un pacte dément avec les démons intérieurs...

S'il était réellement responsable, comment avait-il osé faire une chose aussi horrible ? À folâtrer avec le Fléau divin pour alimenter ses ambitions de pouvoirs occultes, sa condamnation céleste était scellée pour l'éternité.

Le Père céleste y veillerait.

Toutefois, tout cela restait des suppositions malgré tout, même si elles étaient recoupées en partie par les faits. Jésus devait absolument éclairer ses sombres incertitudes d'une lumière de vérité.

Assis au milieu de la foule, il se demanda quel était le moment le plus favorable pour s'éclipser et mener la suite de ses investigations. Il eut un petit sourire. La marge de manœuvre de Caïphe était limitée et il savait comment le Grand Prêtre orchestrerait son guet-apens. Mais celui-ci aurait une surprise de taille lorsqu'il voudrait lui mettre les chaînes aux poignets. Alors, Jésus serait libre pour agir.

Jésus estima qu'il devait attendre la tombée de la nuit pour mener à bien son plan. Pour l'heure, donc, il se concentra sur son rôle de prêcheur de foule qui lui tenait à cœur.

Toute la matinée, il parla de bonté du cœur et de miséricorde. Une fois le soleil au zénith, Abdias arriva sur l'esplanade du Temple. Le Saducéen à la barbe poivre et sel n'avait pas pu dormir de la nuit, hanté par sa joute verbale avec Jésus l'ayant tourné en ridicule devant ses partisans. Le matin même, Caïphe lui avait ordonné de ne pas chercher la confrontation s'il croisait de nouveau Jésus dans le Temple. La tentation de prendre une revanche sur ce faux Christ fut plus forte que l'ordre formel du Grand Prêtre : Abdias eut un rictus mauvais et il se dirigea vers la masse compacte d'hommes et de femmes entourant Jésus. Accompagné par une vingtaine de prêtres en habit pourpre, il enjamba avec mépris cette foule assise aux couleurs bigarrées, avançant sans précaution comme s'il marchait au milieu de la mauvaise herbe qu'on se devait de piétiner. Derrière lui, entre deux Pharisiens, une jolie brune d'une vingtaine d'années était traînée manu militari, ses pieds touchant à peine le sol. La tunique à moitié déchirée, dévoilant des épaules frêles montrant des traces de coups, la femme avait le teint pâli par la peur, les yeux gonflés de larmes douloureuses. Une partie de la foule se leva et s'écarta avec crainte pour laisser passer les religieux et leur prisonnière. Cette dernière fut poussée devant Jésus toujours assis et elle tomba à quelques mètres de lui. Elle resta prostrée contre le sol, n'osant plus bouger, sanglotant doucement.

– Rabbi, dit Abdias sur un ton faussement révérencieux, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a prescrit de lapider ces femmes-là. Toi, que dis-tu ?

La veille, Abdias avait été surpris par les prêches du pardon qu'avait eus Jésus à l'égard de tous, notamment concernant les ennemis d'Israël et les transgresseurs de la Loi. À ses yeux, cette clémence, cette miséricorde démontrait une faiblesse du faux Christ et Abdias allait profiter de ce vice pour le terrasser : Jésus allait tomber dans le piège en gracieux la pécheresse. Ce qui prouverait aux Juifs que Jésus n'était pas là pour accomplir la Loi comme il le laissait entendre, mais que son enseignement était bien contraire à la Loi de Moïse et qu'il la remettait en cause. Par ce

stratagème, Jésus allait se dévoiler véritablement comme étant un faux Messie, un ennemi d'Israël profanateur de la Loi et il allait choir du piédestal sur lequel l'inconscience populaire l'avait élevé. Passant une main grassouillette sur son ventre rebondi, Abdias jubila intérieurement en imaginant prendre sa revanche sur cet usurpateur.

À la question du Saducéen, Jésus ne répondit rien. Il baissa simplement son visage et, du bout du doigt, traça quelques mots sur le sol poussiéreux. Le prêtre insista lourdement, le sourire aux lèvres, croyant que le silence de Jésus était un aveu d'impuissance et que la déchéance du faux Christ allait être imminente.

Jésus gardait son regard fixé sur la mystérieuse inscription qu'il venait de marquer sur le sol.

L'Équation céleste...

Lentement, il commença par effacer du bout des doigts les derniers termes. Puis, revenant au premier mot qu'il avait inscrit, il suspendit son geste. Ses yeux se rivèrent sur ces deux syllabes.

Désir...

Alors, il releva la tête. Il fallait prendre Abdias à son propre piège. Il savait qu'aucun Juif ne pouvait respecter à la lettre toutes les lois de Moïse car elles étaient innombrables, contraignantes et d'une austérité frôlant souvent le ridicule. Tous avaient un jour ou l'autre transgressé ces lois de Yahvé. Et personne ne pouvait se prévaloir du contraire.

– Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre.

Baissant son visage, il traça un trait tout autour du mot « Désir ».

Mettant quelques secondes à comprendre que son piège s'était retourné contre lui, lui faisant perdre de nouveau la face devant la population, Abdias serra le poing rageur. Il se mit à rougir de colère, cherchant quelque chose à rétorquer. Mais la sentence de Jésus était aussi tranchante que le fil d'une épée et aucun mot n'aurait pu l'émousser.

Cependant, Abdias ne voulait pas se laisser faire de la sorte sans réagir. Il était en train de réfléchir à ce qu'il allait dire quand son regard se porta sur le temple central, perdu au milieu de l'immense esplanade. À côté d'une entrée, il reconnut la silhouette de Caïphe observant dans sa direction. Abdias avait enfreint ses ordres en se confrontant de nouveau à Jésus. Le signe du bras que fit le Grand Prêtre était sans équivoque. Alors, baissant ses yeux noirs sur ses sandales comme un petit enfant pris en faute, Abdias s'en alla le rejoindre.

Les autres prêtres ne surent que faire au départ inexplicable de leur chef. Ils restèrent un moment cois puis, les uns après les autres, ils partirent en

direction du temple central où avait disparu Abdias. Ils étaient tellement perturbés par la réaction amorphe d'Abdias qu'ils oublièrent leur prisonnière.

Quand Jésus redressa la tête, la jeune femme était là, seule parmi la foule. Agenouillée, tenant sa tunique d'une main tremblante pour qu'elle ne glisse pas, elle fixait le Christ de son regard embué.

– Où sont tes accusateurs ? lui demanda Jésus en se relevant. Personne ne t'a condamnée ?

– Personne, Seigneur, répondit la jeune femme d'une voix faible.

– Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, désormais, essaye de ne plus succomber à la tentation.

La prisonnière se releva et s'enfuit du Temple en boitillant. D'un mouvement de la main, Jésus ordonna aux gens debout de se rasseoir. Tous s'exécutèrent. D'un mouvement circulaire de la tête, Jésus observa les centaines de Juifs qui venaient d'assister à la scène.

Beaucoup l'auraient laissée lapider sans sourciller...

La lapidation était une chose abominable. En aucun cas le Père céleste ne voulait qu'on tue en son nom, pour quelque raison que ce soit. C'était une absurdité de croire ces mensonges d'homme. Et dire que la lapidation était une loi de Moïse. Tous les Juifs ignoraient ce qu'il savait : Moïse n'avait jamais existé. Et si cela devait se savoir, la nation tout entière sombrerait dans le chaos. Heureusement que, sur cette mascarade historique, s'était greffée l'influence des autres civilisations, apportant des notions célestes comme le paradis ou l'enfer mais même ces notions étaient tronquées et peu connaissaient leur vrai sens et surtout la véritable destinée humaine.

Lui, l'Initié, connaissait parfaitement ces choses et il devait se préparer à les transmettre pour le salut de cette humanité. D'abord à certains de ses apôtres quand il les rejoindrait. Puis, à la foule de disciples quand leurs âmes seraient prêtes à entendre les Vérités célestes. Telle était sa mission ici-bas.

Mais aurait-il la capacité d'accomplir ce tour de force ? Parfois, il se sentait si impuissant face aux forces du Mauvais. Il avait l'impression d'être le jouet d'une puissance supérieure, dictant ses paroles et orchestrant ses gestes à son insu. Alors, il se demandait si son existence propre était réelle et s'il n'était pas lui aussi, comme Moïse, issu de l'imaginaire d'un scribe céleste et névrotique voulant le voir œuvrer dans un but occulte.

Jésus balaya ces idées de son esprit.

– Si quelqu'un a soif de savoir, qu'il vienne à moi et il boira, dit-il à la foule. Celui qui croit en moi verra des fleuves d'eau vive couler au plus

profond de son être. Moi, je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres mais il aura la lumière de la vie...

Pendant plusieurs heures, il prêcha sans relâche.

Abdias finit par ressortir du temple central. Il fulminait de rage : d'une part pour n'avoir pas pu démasquer publiquement le faux Christ et d'autre part pour avoir dû présenter ses excuses à Caïphe. Le Grand Prêtre l'avait sermonné. Abdias n'avait pas apprécié de s'être fait réprimander de la sorte par un simple Pharisien, lui le Saducéen à la noble lignée, descendant de David. Mais Caïphe détenait les rênes du pouvoir et il devait lui obéir. Le poing rageur, Abdias avançait d'une allure vive, écartant la foule de ses gros bras. Il jeta un œil en direction de Jésus, toujours en train de prêcher sur l'esplanade du Temple. Il venait de promettre à Caïphe de rentrer chez lui, mais la curiosité fut plus forte et il voulait entendre ce que Jésus était en train de dire. Alors, se faufilant entre les gens assis à même le sol, il s'approcha tout près de celui qu'il considérait comme un imposteur et, silencieusement, le dévisagea de ses yeux noirs.

Jésus n'eut même pas un regard pour le Saducéen. Debout lui aussi, entouré de ses proches disciples, il continua à discourir.

Pendant une dizaine de minutes, Abdias écouta sans rien dire, la rage au ventre. À ses pieds, un homme parla à mi-voix à son épouse.

– Certains disent qu'il est le fils du nommé Joseph, un simple charpentier de Nazareth et que...

Abdias ne put contrôler sa mauvaise humeur.

– Il n'est pas le fils de Joseph, cria-t-il presque malgré lui.

Un silence pesant tomba sur l'assemblée. Tous les regards se braquèrent sur le quadragénaire à la robe pourpre. Celui de Jésus également.

– Bien sûr qu'il n'est pas le fils de Joseph, fit une voix perdue dans la foule, Jésus est le Fils de Dieu...

Entendant ces derniers mots, Abdias rougit de colère. Passant sa main potelée sur son front couvert de sueur, il ouvrit la bouche comme s'il voulait dire quelque chose. Mais au dernier moment, il hésita à prendre la parole. Ce qu'il allait dire risquait de ne pas porter préjudice à Jésus. Bien au contraire, cela l'aurait glorifié d'une manière totalement inattendue et si les Romains mettaient la main sur l'enfant divin, le Temple ne survivrait pas au séisme qui en découlerait. Ne pouvant parler librement, le prêtre serra le poing en jetant un regard chargé de haine sur Jésus.

Plongeant ses yeux océan dans les deux abîmes noirs du Saducéen, Jésus comprit ce qui était en train de traverser l'esprit d'Abdias.

– Malheur au monde à cause des scandales, gronda Jésus. Il est fatal, certes, qu’il arrive des scandales, mais malheur à l’homme par qui le scandale arrive !

Pendant quelques secondes, Abdias soutint le regard de Jésus. Puis, pestant dans sa barbe, il se tourna et s’en alla d’un pas rapide.

Le soleil déclina rapidement. Une journée s’achevait ; la nuit allait prendre le dessus sur le jour et des étoiles semblables à des fleurs de l’ombre commenceraient à orner le firmament. Jésus ordonna à la foule de rentrer chez elle. Au bout d’un quart d’heure, quand elle eut abandonné l’immense esplanade, il se dirigea vers l’imposant temple central. La centaine de proches disciples le suivirent, se demandant avec inquiétude pour quelle raison leur Maître ne quittait pas lui aussi ce lieu hostile.

Arrivé devant l’une des entrées, Jésus somma ses fidèles de le laisser seul et de partir pour l’attendre au mont des Oliviers. Devant l’incompréhension et la peur légitime, craignant pour la sécurité de leur Seigneur, celui-ci les rassura d’un sourire apaisant. Il réitéra son ordre et, à contrecœur, ses disciples s’exécutèrent.

Jésus pénétra alors dans le temple central et se retrouva dans la cour des femmes. L’endroit était désert en apparence. Immédiatement, il décela la présence des gardes cachés derrière les colonnes des bâtiments qui ceinturaient la cour à ciel ouvert.

Zacharie fut surpris de voir Jésus seul, sans aucun disciple pour assurer sa protection. Le chef des gardes caressa un instant sa barbe noire, pensif. Jésus voulait sans doute voir Caïphe seul à seul pour s’entretenir avec lui et personne ne devait entendre ce qu’il avait à lui dire. La soif du pouvoir avait été plus forte que la prudence et Jésus était à présent tombé dans ce piège grossier.

Levant sa lourde main, Zacharie fit signe à ses soldats de se déployer. En moins de dix secondes, toutes les issues furent condamnées. L’épée à la main, Zacharie s’avança d’une démarche féline semblable à un tigre sur une proie de choix, jubilant de joie.

Sa cuirasse parfaitement ajustée sur sa tunique rouge ne lui servirait pas, il n’y aurait aucun combat : Jésus était déjà à sa merci et dans quelques secondes, le faux Christ allait implorer sa clémence en se jetant à ses pieds.

Cependant, contrairement à ce que Zacharie espérait, Jésus n’était nullement apeuré. Celui-ci esquissa même un bref sourire. Zacharie fut un instant décontenancé par ce calme stoïque mais il ne laissa rien transparaître.

– On se retrouve enfin, gronda-t-il. Et cette fois-ci, tu ne m’échapperas pas...

L'épisode de la piscine de Bethesda où Jésus avait échappé au traquenard qu'il lui avait tendu était encore vivace dans son esprit et il s'en voulait de s'être fait doubler ainsi. À présent, sa revanche avait un goût exquis. Immobile au milieu de la cour des femmes, Jésus le fixait de son regard.

S'arrêtant à un mètre de Jésus, Zacharie soutint ce regard azur et plongea dans les profondeurs de cet océan bleu. Ces yeux étaient si doux et si agréables à contempler que pendant un court moment, Zacharie oublia toute animosité à l'égard de son prisonnier. Un temps infini s'écoula avant que Jésus ne prenne enfin la parole de sa voix mélodieuse.

– Je suis encore avec vous pour un peu de temps puis je m'en vais vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas. Et où je suis, vous, vous ne pouvez venir.

Le sens de ces mots échappa à Zacharie. Il se demanda où Jésus voulait aller et pourquoi il disait que s'ils le cherchaient, ils ne le trouveraient pas. C'était incompréhensible. Soutenant toujours le regard du prisonnier, Zacharie comprit alors que celui-ci essayait simplement de gagner du temps en espérant que ses disciples viennent à son secours.

Il fallait agir au plus vite. Zacharie leva sa grosse main pour se saisir de Jésus. Mais sa main ne rencontra que du vide. Entraîné dans son élan, il avança de quelques pas, hébété. Se retournant sur lui-même à la vitesse de l'éclair, il regarda tout autour de lui, cherchant dans l'obscurité grandissante son prisonnier. Sous le choc, il faillit laisser tomber son épée sur le sol dallé.

Jésus avait disparu.

L'instant d'avant devant lui, l'instant d'après comme évaporé.

Zacharie se frotta les yeux, croyant qu'il rêvait. Mais le cauchemar était bien réel : Jésus s'était bel et bien envolé. Une goutte de sueur coula sur le front du chef des gardes. La nuit était à présent tombée et il leva la tête vers le ciel étoilé, se demandant si Jésus ne s'y était pas réfugié aidé de Dieu lui-même. Pendant qu'il repensait aux paroles énigmatiques de Jésus, ses soldats avaient allumé des torches.

Zacharie finit par pousser un grondement de rage, brandissant son épée menaçante. Suivi de ses gardes totalement décontenancés et qui le regardaient pester contre la disparition de Jésus, Zacharie courut avertir Caïphe. Passant par la porte de Nicanor, il pénétra dans le sanctuaire et trouva le Grand Prêtre en discussion avec des Pharisiens. En voyant arriver le chef de ses gardes au visage effaré et ses soldats à sa suite, Caïphe comprit que quelque chose de grave s'était produit. Avant toute explication, ne voulant pas que quoi que ce soit s'ébruite, il convia

Zacharie et ses hommes dans une des salles du temple central, une petite pièce où étaient disposées une table et quelques chaises, éclairée par une dizaine de lampes de naphte fixées sur les murs blancs.

Debout devant Caïphe qui s'était assis sur une chaise, Zacharie raconta ce qui s'était passé jusqu'au moment de l'arrestation.

– Alors, pourquoi ne l'avez-vous pas amené si vous le teniez ? s'étonna Caïphe.

– Jésus m'a parlé, se justifia Zacharie. Jamais je n'avais entendu un homme me parler comme cela... ces paroles étaient si... étranges ! Je ne les comprends toujours pas. Et puis quand j'ai voulu lui mettre la main dessus, il avait disparu...

Il expliqua ce qui s'était passé. Caïphe fulmina de colère et d'un geste du bras, ordonna à Zacharie de quitter la pièce.

– Et vous ? demanda le Grand Prêtre aux autres gardes. Vous aussi vous vous êtes laissé égarer ?

Baissant le visage, comme pris en faute, un des gardes dut légitimer l'attitude du groupe. Caïphe écouta la décharge du soldat et comprit que la troupe n'avait rien pu faire pour arrêter l'enfant divin. Reprenant un semblant de calme, Caïphe hocha la tête, pensif.

Jésus était le plus puissant des ennemis qu'il avait rencontrés de son existence. Jésus n'avait pas seulement le pouvoir de disparaître, il était aussi capable de guérir les Démoniaques. Et ce pouvoir était le pire de tous. Comme pour narguer le Grand Prêtre ou plutôt pour lui laisser sous-entendre qu'il savait ce qui se tramait dans le Temple, Jésus y avait envoyé quelques Démoniaques miraculés qu'il avait guéris.

Jésus était une grande menace et Caïphe se demanda si l'après-midi même des notables ou des Pharisiens avaient cru aux paroles de ce maudit enfant divin. Le Grand Prêtre craignait que des dissensions éclatent dans la coalition religieuse du Temple, coalition fragile qu'il avait eue du mal à obtenir entre les Saducéens et les Pharisiens. Quant à la foule qui adhéraït aux prêches de Jésus, elle était maudite à jamais pour ne plus respecter la Loi.

Un Pharisien du nom de Nicodème pénétra dans la pièce. La vue basse, l'homme fort âgé en habit sacerdotal fut surpris de voir Caïphe entouré d'une multitude de gardes. Il allait s'excuser et sortir mais Caïphe lui fit signe d'approcher. Sachant que Nicodème avait assisté en partie aux prêches de la veille, Caïphe l'interrogea sur son opinion concernant Jésus.

Le vieux prêtre hésita, connaissant l'hostilité de Caïphe à l'égard de Jésus. Prudemment, il répondit :

– Notre Loi juge-t-elle un homme sans d’abord l’entendre et savoir ce qu’il fait ?

Voyant que Nicodème semblait sous le charme de Jésus, Caïphe s’emporta contre ce prêtre qui ne faisait pas partie du cercle restreint des religieux connaissant la vraie nature de l’enfant divin.

– Es-tu de la Galilée toi aussi ? cria-t-il. Étudie ! Tu verras que ce n’est pas de la Galilée que doit surgir le Messie.

Nicodème s’excusa pour son offense et sortit à reculons tout en baissant la tête. D’un geste sec du bras, Caïphe renvoya également les gardes. Restant seul, il se leva de la chaise en caressant sa barbe blanche. Fronçant ses sourcils broussailleux, son regard jaune vert au léger strabisme se porta sur la porte ouverte. Il se demanda où pouvait être Jésus en ce moment même. Sans aucun doute, ce redoutable ennemi avait dû fuir loin de Jérusalem et, à présent, la perspective de l’éliminer s’amenuisait. Caïphe serra un poing rageur.

Contrairement à ce qu’il croyait, Jésus n’avait pas fui ; il avait troqué sa tenue claire contre un habit noir à l’ample capuche qui dissimulait parfaitement son visage. Passant pour un simple dévot, Jésus avait sillonné discrètement le temple central. Il avait fouillé des pièces isolées et inoccupées. Pendant deux longues heures, se faufilant de colonne en colonne, il avait écouté les conversations de nombreux Pharisiens et Saducéens, essayant de surprendre des mots qui auraient confirmé ses soupçons à l’encontre de Caïphe, des mots qui auraient lié de façon catégorique le Grand Prêtre au Fléau divin. Mais malgré tous ses efforts et les risques encourus, Jésus n’était pas parvenu à recueillir d’autres renseignements qui auraient corroboré ou apporté des éléments nouveaux aux informations dont il disposait déjà.

Le Temple commençait à se désempir. Bredouille, Jésus comprit qu’il était malheureusement temps de partir. Il sortit du temple central et, traversant l’esplanade du Temple quasiment désert à part quelques Juifs encore présents, il se dirigea vers la sortie sud. La fraîcheur de la nuit était agréable et, ôtant sa capuche sombre, il leva la tête vers la voûte céleste où scintillait une myriade d’étoiles. Arrivé devant les portiques de marbre, il allait sortir du Temple quand une main surgissant de nulle part saisit son bras. Dans la pénombre à peine mise à mal par les torches flamboyantes fixées sur les colonnades, un vieillard à la main tremblante se mit à murmurer :

– Seigneur, je sais que tu es un Maître venu de Dieu car personne ne peut faire ces miracles que toi tu fais, si Dieu n’est avec lui...

– Qui es-tu ? demanda Jésus.

– Je m’appelle Nicodème...

Lâchant Jésus, le vieillard l'invita à aller un peu à l'écart derrière une colonne. Le Pharisien sembla hésiter puis, après quelques secondes de silence, il formula une requête.

– Il y a une énigme qui hante la fin de mon existence et je voudrais que tu y répondes...

Jésus le regarda, pensif.

– Je te promets d'y répondre si toi-même tu réponds sincèrement à la question que je vais te poser. Acceptes-tu ?

Cette fois-ci, Nicodème n'hésita pas une seule seconde et acquiesça rapidement de la tête.

– Oui, Seigneur.

Jésus l'interrogea et Nicodème s'étonna de l'incongruité de la question et de sa banalité. D'ailleurs, cette demande faite par Jésus ne devait pas rester bien longtemps dans la mémoire quelque peu défaillante du vieillard. Pourtant, si celui-ci avait pris le temps d'y réfléchir avec sagesse en comprenant instinctivement que la question de Jésus n'était pas si insignifiante qu'elle y paraissait au premier abord et qu'elle sous-entendait des ramifications à la portée incroyable, elle aurait pu l'éclairer sur un terrible mystère concernant les événements qui secouaient la région. Mais l'esprit de Nicodème était focalisé sur une autre chose et il répondit à la question du Christ sans en comprendre toute l'étendue et l'oubliant même l'instant d'après.

Alors, à son tour, il posa la question qui taraudait son existence depuis des décennies.

– Comment puis-je voir le Royaume des Cieux ?

– En vérité, je te le dis, si un homme ne naît pas de nouveau, il ne peut pas voir le Royaume céleste.

– Mais comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? s'étonna Nicodème. Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ?

Jésus s'amusa de cette réflexion enfantine de la part du vieil homme.

– Tu dois éclore, en fluide éthéré semblable à l'eau et en esprit pour entrer dans le Royaume céleste. Ce qui appartient à la chair restera à la chair et ce qui appartient à l'esprit restera à l'esprit...

Devant le visage déconfit de Nicodème, Jésus simplifia :

– Ne t'étonne pas de ce que je te dis : il faut que tu naisses à nouveau. Le vent souffle où il veut et tu l'entends mais tu ne sais pas d'où il vient, ni où il va. Il en est de même pour tout homme redevenant esprit.

– Comment cela peut-il se faire ?

– Tu es un prêtre du Temple et tu ne saisis pas ces choses-là ?

Jésus le regarda dans les yeux.

L'enseignement spirituel des Pharisiens est presque inexistant. Il n'en est qu'aux balbutiements. Ils ne comprennent rien au divin. Et dire qu'ils ne font pas la différence entre la notion de Dieu et de Père céleste alors que ces deux termes sont distincts l'un de l'autre.

Il soupira intérieurement.

– En vérité, je te le dis, je parle de ce que je sais et je rends témoignage de ce que j'ai moi-même vu. Mais vous autres, vous ne m'écoutez pas. Car si vous ne croyez pas quand je vous ai parlé des choses terre à terre, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes ?

– Je t'en prie, Seigneur, explique-moi... Je ne suis pas comme les autres Pharisiens. Seigneur, je veux savoir. Je t'en prie...

Pendant une longue minute, Jésus observa Nicodème. Celui-ci était proche de la fin de son existence et sa confrontation avec le Père céleste n'allait pas tarder. Jésus avait le devoir de l'y préparer. Cependant, il réfléchit sur la façon de présenter la vérité pour que le vieil homme puisse en saisir toute l'ampleur.

– Personne ne monte au ciel si ce n'est ceux qui en sont descendus : les fils de l'homme, les fils d'Adam. Il faut que ces fils de l'homme soient élevés de nouveau afin que quiconque qui se juge juste en lui-même ne périsse pas encore mais ait la vie éternelle dans les cieux. Le Père céleste aime tant le monde qu'il a donné à ses fils des vies que tous croient uniques pour qu'ils ne périssent plus et aient la vie éternelle dans les cieux.

Jésus fit une courte pause puis ajouta :

– Le Père céleste n'envoie pas ses fils dans le monde pour qu'il juge le monde mais pour que le monde soit sauvé par leur entremise. Qui fait la volonté du Père céleste ne sera pas jugé mais qui s'en affranchit est déjà jugé. Et le Jugement sera ainsi : quand la lumière viendra dans le monde de l'au-delà, certains hommes préféreront les ténèbres à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait des choses mauvaises hait la lumière et ne pourra venir à la lumière de peur que ses œuvres ne soient démontrées coupables par le Père céleste. Mais celui qui agit selon les Vérités célestes viendra à la lumière en toute quiétude car faisant la volonté du Père céleste.

Parlant de façon imagée, il expliqua :

– Le Royaume des Cieux est semblable à un filet qu'on jette en mer et qui ramène des poissons de toute espèce. Quand il est plein, les pêcheurs le tirent sur le rivage, puis ils s'asseyent, recueillent dans des paniers ce qu'il y a de bon et rejettent ce qui est mauvais. Ainsi en sera-t-il à la fin de ton

âge : les anges se présenteront et sépareront les méchants des justes pour les jeter dans la fournaise ardente du bas monde. Là, seront les pleurs et les grincements de dents.

Jésus leva son visage vers la voûte étoilée.

– Le Père céleste aime ses fils et il leur a montré dans les cieux toutes les choses qu’il a faites lui-même et il leur montrera encore des œuvres plus grandes qui susciteront l’étonnement.

Il posa son regard sur Nicodème.

– Le Père céleste ressuscite les morts et les vivifie. Il en va de même pour ses fils qui peuvent vivifier, transcender ce qu’ils veulent. Le Père céleste ne juge personne sur terre et il a donné le libre arbitre aux fils qui tiennent ainsi leur avenir dans leurs mains, afin qu’ils respectent d’eux-mêmes les fils de l’homme. Celui qui ne respecte pas les fils de l’homme, n’honore pas le Père qui les a envoyés. Si tu crois en ma parole, si tu crois en celui qui nous a envoyés ici et à la vie éternelle dans les cieux après le Jugement, tu ne passeras plus de la mort à la vie futile. Du moins si ton âme est pure. Ne sois pas étonné de ces propos car elle vient, l’heure, où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendent la voix du Père céleste et sortent de leur sépulcre ; ceux qui ont fait le bien pour une résurrection de vie dans les cieux, ceux qui ont fait le mal pour une résurrection de jugement et de perpétuels tourments dans d’infinies souffrances.

Sous une pâle lune qui venait de se lever, Nicodème avala sa salive avec difficulté.

– Peux-tu faire quelque chose pour moi ? demanda-t-il.

– Je ne puis rien faire de moi-même. Je juge selon ce que j’entends et mon jugement est juste parce que je ne cherche pas à satisfaire ma volonté mais celle de celui qui nous a envoyés ici. Mais mon jugement ne peut t’être d’aucune utilité. Seul celui du Père céleste compte dans la pesée des âmes...

Jésus lui parla encore longuement du Jugement céleste.

Nicodème commençait à comprendre l’étendue de ces vérités.

– Mais un esprit mauvais ? demanda-t-il.

Jésus réfléchit un instant. Puis il répondit de façon imagée :

– Lorsque l’esprit mauvais ou impur est sorti d’un homme, ne voulant aller vers la lumière, il erre dans des lieux arides et ténébreux, en quête de repos. N’en trouvant pas il se dit : « Je vais retourner dans ma demeure d’où je suis sorti ». Étant venu, il la trouve vide et balayée. Alors, en désespoir, il s’en va, rencontre d’autres esprits encore plus méchants que lui et, tous ensemble, retournent dans la demeure pour s’y établir. Et l’état final de cet homme devient pire que le premier.

Nicodème acquiesça en silence, comprenant le devenir de cette triste condition.

Jésus enchaîna :

– Travaille, non pas pour la nourriture qui périt mais pour la nourriture qui mène à la vie éternelle, c'est-à-dire celle de mon enseignement car c'est celle que le Père céleste a marquée de son sceau.

– Que dois-je faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? s'enquit Nicodème.

– L'œuvre de Dieu c'est que tu croies en moi, dit Jésus d'un air amusé.

Pris d'un doute, pensant au miracle du pain multiplié qu'on lui avait raconté au sujet du Christ, le vieillard demanda :

– Quel miracle as-tu fait de plus que les patriarches pour que je croie en toi plutôt qu'en eux ? Nos ancêtres ont également reçu la manne dans le désert, cette nourriture miraculeuse tombée du ciel, ainsi qu'il est écrit « Il leur a donné à manger du pain venant du ciel ».

Jésus soupira intérieurement. Il connaissait parfaitement ces écrits. Mais il ne pouvait divulguer la vérité sur le secret de leurs élaborations.

Les Pharisiens scrutent les Écritures parce qu'ils pensent avoir en elles la vie éternelle. Mais ils sont dans l'erreur.

Il devait prendre ses précautions pour ménager la susceptibilité du Juif.

– En vérité, je te le dis, les patriarches, pas plus que Moïse, n'ont donné du pain qui vient du ciel. Le vrai pain est celui que donne le Père céleste, celui qui descend réellement du ciel et donne la vie au monde. Et ce pain est l'enseignement céleste.

– Seigneur, donne-moi de ce pain ! s'exclama Nicodème.

– Moi, je représente ce pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim, qui croit en ce que j'enseigne n'aura plus jamais soif. Je suis redescendu sur terre pour faire non pas selon ma volonté mais selon la volonté du Père céleste. Oui, telle est la volonté du Père céleste : quiconque me suit et applique mon enseignement obtiendra la vie éternelle dans les cieux en ressuscitant au jour du Jugement dernier. Moi, je suis le pain descendu du ciel...

Des murmures indignés se firent entendre dans un coin sombre, derrière une colonne. Jésus scruta l'obscurité d'un regard perçant. Se sentant découverts, deux vieux prêtres sortirent de leur cache. Passant par hasard, entendant une conversation atypique, ils s'étaient approchés à pas de loup et avaient écouté les propos échangés. Mais les derniers mots de Jésus les avaient profondément choqués. Ils connaissaient parfaitement cet enfant divin qu'ils avaient vu autrefois au Temple. Ils savaient qu'il avait été engendré par Marie et ils s'étonnaient que le fils adoptif de Joseph puisse

dire à présent qu'il était descendu du ciel. Jésus observa les deux Juifs en habits sacerdotaux, violets et pourpres. Puis, désignant Nicodème, il leur dit :

– Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir à moi si le Père céleste qui m'a envoyé ne guide ses pas vers lui. Et moi, je veillerai à le voir ressusciter dans les cieux au jour du Jugement dernier. N'est-il pas écrit dans vos textes sacrés que tous vos fils seront enseignés par l'Éternel et que la paix de ces fils sera grande ? Quiconque s'est mis à l'écoute du Père céleste et à son enseignement vient à moi. Celui qui croit à la vie éternelle dans les cieux croit en moi qui suis le pain de vie. Dans le désert, nos ancêtres ont mangé la manne et sont morts. À présent, c'est ici que le pain descend du ciel afin qu'on le mange et ne meure plus. Et moi, je suis ce pain vivant, descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement dans les cieux. Et le pain que je donnerai viendra de ma chair, de mon corps, de tout mon être, et je le donnerai pour la vie du monde.

Nicodème comprenait très bien que Jésus parlait par métaphore et qu'il ne s'agissait en aucune manière de manger sa chair tel un pain mais que ce pain de vie était une symbolique représentant son enseignement, sa connaissance intérieure. Mais les deux Pharisiens étaient obtus et prenaient les propos de Jésus au premier degré sans comprendre les sous-entendus implicites.

– Comment peux-tu nous donner ta chair à manger ? s'étonna l'un des deux.

Jésus soupira.

– En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas ma chair et ne buvez pas mon sang vous n'obtiendrez pas en vous la vie éternelle dans les cieux. Qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle et ressuscitera au jour du Jugement dernier. Car ma chair est en vérité une nourriture divine et mon sang est en vérité un breuvage céleste. Qui mange ma chair et boit mon sang pénètre en moi et moi en lui. De même que le Père céleste qui est vivant m'a envoyé ici et que je vis par lui, de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi. Il est ici le pain descendu du ciel : il n'est pas comme la manne qu'ont mangée les ancêtres dans le désert et qui sont morts. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement dans les cieux...

Encore une fois, seul Nicodème comprit que Jésus ne parlait pas au propre mais bien au figuré et que boire son sang était une image signifiant s'abreuver à la source de sa doctrine interne qui était semblable à un breuvage divin. Jésus vit l'incompréhension dans les yeux des deux Pharisiens, il comprit avec lassitude que leurs cerveaux étriés ne saisissaient pas les sous-entendus évidents de ce qu'il venait de leur dire

par métaphore. Il devait leur parler comme à des enfants en ne s'exprimant pas au second degré mais uniquement au premier degré s'il voulait qu'ils comprennent enfin le vrai sens de ses propos.

Comment des religieux censés détenir un quelconque savoir divin peuvent-ils être aussi obtus pour croire qu'on puisse physiquement manger mon corps ? Des cannibales ignares...

Il sourit intérieurement.

... Bien sûr, ils ne possèdent pas le savoir des Initiés mais de là à croire qu'on puisse physiquement manger quelqu'un pour obtenir le salut céleste, il faut vraiment être un peu limité intellectuellement... Les hommes pensent toujours comprendre ce qu'on leur dit mais ils se trompent souvent. Des erreurs d'interprétation qui peuvent avoir de lourdes conséquences pour l'avenir...

Jésus allait leur dire qu'il parlait par paraboles, leur expliquer la symbolique que représentaient ce pain de vie et ce sang mais il fut pris de court.

Le bruit d'une course se fit entendre. Des gardes arrivaient, avertis par un troisième prêtre qui s'était éclipsé discrètement quand ses deux comparses avaient été découverts par Jésus.

Alors, précipitamment, Jésus s'enfuit en dehors du Temple. Rapidement, il sema ses poursuivants en se dissimulant dans une grange. Puis, après être resté caché un long moment derrière des monceaux de paille, il finit par sortir prudemment.

Se faufilant dans les rues sombres de la cité, il repensa à la révélation que lui avait faite Nicodème. À sa question, le vieil homme n'avait pas semblé comprendre l'ampleur de la réponse qu'il lui avait fournie.

Caïphe est l'investigateur du Mal...

Dans la fraîcheur de la nuit étoilée, Jésus se tourna en direction du Temple dont la silhouette se découpait dans la lueur de la lune. Il s'arrêta un instant et il murmura comme pour lui-même :

– Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues ceux qui font connaître la volonté du Père céleste et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble sa couvée sous ses ailes... et tu n'as pas voulu ! À présent je t'abandonne et tu ne me verras plus. Oui, je te le dis, tu ne me verras plus jusqu'à ce qu'arrive le jour où tu diras : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Se couvrant la tête de l'ample capuche de sa tunique, il accéléra le pas et disparut dans l'obscurité d'une petite ruelle.

Héritage

À peine voilée par les filaments langoureux de hauts nuages épars, une pleine lune chassait partiellement l'obscurité de l'esplanade des mosquées.

Sur l'immense place déserte à cette heure de la nuit, Tom et Camille avançaient lentement.

– Vous avez compris ce que vous devez faire ? s'enquit Tom.

– Oui, j'ai bien compris, répondit Camille.

Vêtue d'une djellaba sombre avec une ample capuche qui dissimulait complètement son visage, la jeune femme était mal à l'aise : elle avait peur de ce qu'ils allaient devoir faire pour récupérer le Graal de la mosquée Al-Aqsa. Mais, si le rapport de Pilate était effectivement caché dans une salle souterraine secrète au cœur des ruines du Temple de Jérusalem, elle se devait de le trouver. Elle se devait de prouver que le Seigneur Jésus-Christ n'était pas un mythe, elle se devait de le prouver à elle-même, à Thomas et au monde entier.

Quand Tom lui avait exposé son plan pour récupérer le Graal, elle avait été horrifiée. Tom l'avait rassurée en affirmant que ce n'était nullement un vol mais l'héritage de l'humanité qu'on devait retrouver. Elle avait fini par acquiescer et s'était ralliée à son point de vue.

À présent, souffrant de la faiblesse de se sentir capable de tout, elle avait la conviction d'être en mission pour le Seigneur et elle ne faillirait pas pour accomplir la mission qu'une divine providence avait confiée entre ses mains.

Même si la peur lui tirait encore le ventre.

– Ne vous inquiétez pas, je suis prête, dit-elle à Tom.

Ce dernier hocha la tête.

S'aidant d'un long bâton pour marcher, Tom s'assura machinalement que sa barbe blanche était toujours bien collée et que son turban noir

n'avait pas glissé. Déguisé en imam Ali, le ventre à l'embonpoint sérieux, Tom avançait en copiant la lourde démarche du prêcheur islamique.

Du coin de l'œil, Tom regarda sa compagne.

Il se demanda à quoi elle pensait.

Avait-elle pleinement conscience que le mythe Jésus-Christ était le symbole du cycle du soleil ? Commençait-elle à comprendre qu'elle avait adoré depuis toujours l'astre de vie sans le savoir et que la Bible était un écrit à la gloire du Soleil Invincible ? D'ailleurs, ce soleil n'avait pas seulement influencé les croyances, il avait également imposé le sens, au propre comme au figuré, des écritures.

Le sens des écritures était caractéristique de la course du soleil dans le ciel.

À l'aube des temps, ceux du Nord écrivaient de la gauche vers la droite car dans l'hémisphère nord, tournés vers le sud pour suivre la course du soleil, celui-ci allait de la gauche vers la droite, de l'est vers l'ouest. Dans l'hémisphère sud, on voyait la course du soleil de droite à gauche et on avait reporté ce sens dans les écritures, sens qui avait influé sur l'écriture arabe.

Silencieusement, Tom considéra Camille.

Deviendrait-elle son alliée lorsqu'il trouverait le rapport Pilate et qu'elle réaliserait que tout ce qu'il lui avait dit était absolument vrai ?

Rien n'était moins sûr.

En un instant, l'amour pouvait se transformer en une farouche haine.

À ce propos, l'aimait-elle toujours ? Était-elle toujours amoureuse de lui après ce qu'il lui avait raconté sur le roi Josias et sur son escroquerie humaine, sur le mythe Jésus de Nazareth ? Ne l'avait-il pas définitivement dégoûtée de tout sentiment amoureux ? Depuis le début, Tom savait que cet amour était voué à l'échec. Comment le couple qu'ils formeraient pouvait-il perdurer si les deux points communs primordiaux d'un couple étaient d'entrée absents ?

Ces deux points communs étaient la religion et la politique.

Sans ces deux ciments du couple, la relation menaçait d'être houleuse et, à la moindre tempête, le navire familial ferait naufrage. On pouvait être introverti et l'autre extraverti, on pouvait être social et l'autre asocial, on pouvait même être stable émotionnellement et l'autre d'humeur fluctuante mais sans une même conviction religieuse et politique, le couple partait avec un handicap insurmontable.

Alors, Camille finirait par le haïr, c'était écrit d'avance, c'était juste une question de temps. L'amour et la haine étaient deux maillons d'une même chaîne : l'amour basculait sur le maillon psychologique de la haine car

détester un amour devenu impossible rendait la séparation moins insupportable, l'ego humain ne perdait pas grand-chose lorsqu'il estimait perdre un être détestable, ce qui lui permettait d'aller de l'avant.

Tom ne voulait pas écouter son cœur, ce cœur qui avait ses raisons que la raison ne connaissait pas. Il ne voulait pas se laisser ravir par le torrent de la passion qu'il sentait tambouriner en lui. Avec raison, depuis leur première rencontre à Rennes-le-Château, il s'obligeait à fermer les yeux sur cet amour utopique, sur cet amour qui, probablement, lui faisait inconsciemment peur.

Et de nouveau cette question : l'aimait-elle toujours ?

Tom avait brisé une partie de son esprit, une partie de son cœur avec ces fracassantes révélations successives. Par le passé, des hommes d'Église étaient devenus fous en prenant connaissance du secret du Christ. Si Camille avait été un homme, certainement qu'elle aurait pu s'emporter et le frapper physiquement pour l'obliger à se taire comme voudraient le faire les islamistes lorsque viendrait le temps des divulgations concernant leur Prophète. Mais Camille n'était pas un homme et sa violence de femme ne s'extériorisait pas comme les hommes dans des bagarres toutes reptiliennes : les femmes intériorisaient leur violence et la rejetaient « relationnellement ».

Les femmes étaient des expertes dans les relations entre personnes et, ne pouvant rejeter leur violence physiquement comme les hommes, elles devaient laisser échapper leur agressivité en causant du tort à quelqu'un, en s'attaquant à ses relations interpersonnelles. Comme une soupape de sécurité interne, pour évacuer leur violence reptilienne captive, elles faisaient courir des ragots, elles racontaient les secrets des autres, elles critiquaient, ridiculisaient ou excluaient une personne de leur groupe d'amis ou de travail : les maux de l'agressivité étaient soulagés par de méchants mots salvateurs.

L'invisible violence des femmes n'avait rien à envier à celle des hommes ô combien trop visible, une violence reptilienne qui, couplée avec l'ancestral héritage de l'égoïste, formait la face obscure de l'humanité.

Comme s'il cherchait un responsable céleste dans ce terrible legs inhumain, Tom leva un regard sombre vers le ciel étoilé.

Chez l'homme et la femme, il y avait une ambivalence, un dualisme qui logeait au plus profond de chacun : des dispositions compatissantes et altruistes en même temps qu'un potentiel de violence inouïe et d'indifférence vis-à-vis de la souffrance d'autrui.

Et ce à cause de l'héritage dit de l'égoïste.

L'histoire de l'humanité commençait par une belle histoire.

Au fil des millénaires et des générations, par lentes étapes successives, les premiers groupes d'hominidés avaient fini par acquérir le caractère héréditaire de l'entraide, de la cohésion et de l'altruisme. Chez eux, comme chez bon nombre de mammifères, comme la souris ou le rat, l'empathie était également bien présente mais uniquement dans la proximité du groupe ami connu, suscitant chez tous une potentielle antipathie pour quiconque se trouvant en dehors du cercle sélectif. Tous ces caractères comportementaux innés avaient perduré puisqu'ils avaient apporté un avantage décisif en termes de survie et ils s'étaient répandus, figés dans les gènes.

Transmis à l'homme moderne, comme la merveilleuse main ou l'incomparable station debout, l'altruisme faisait donc partie de l'héritage héréditaire de ces lointains ancêtres.

Où que l'on se trouve sur la planète, on pouvait aisément s'en rendre compte et ce même dans les titanesques mégaloïles impersonnelles où la froide indifférence collective semblait primer : le trop grand nombre de personnes conduisait à déresponsabiliser tout un chacun et inhibait l'altruisme inné mais, néanmoins, il suffisait qu'une belle femme sourie à un homme qui la croise pour que celui-ci se sente pousser les ailes de l'altruisme et aide spontanément une personne handicapée à monter des escaliers si cette dernière se trouvait là à ce moment. Dès qu'un premier individu franchissait le pas décisif d'un acte altruiste, s'en suivait une foule d'inconnus bénévoles pour l'aider dans sa tâche par noble mimétisme conformiste. Il suffisait simplement d'une minuscule amorce pour faire exploser la générosité altruiste humaine.

Cependant, par le passé, la si belle histoire altruiste de l'humanité avait failli tourner court.

Un parasite était apparu chez les premières communautés altruistes : l'égoïste. Celui-ci avait tiré avantage de la bonne volonté des autres ainsi que du partage des ressources naturelles que l'altruiste organisait naturellement. Pire, ne prenant pas part aux dangereuses expéditions pour trouver de la nourriture, laissant les autres lui rapporter sa ration quotidienne, l'égoïste avait eu de meilleures chances de survie et il avait fini par répandre ses gènes parasitaires dans le groupe qui s'était retrouvé peuplé d'égoïstes en quelques générations.

En surnombre, le système d'entraide et de cohésion ne fonctionnant plus, les égoïstes avaient fait implorer les communautés altruistes pour les renvoyer, désunies, à l'âge de la terreur animale sauvage.

Cela aurait pu être la fin de l'humanité naissante, tombée dans un cul-de-sac évolutif.

Néanmoins, fruit du hasard et des aléas des mutations génétiques qui pouvaient modifier non seulement la structure physique de tout être mais

également engendrer de déroutants comportements innés, des nouveau-nés altruistes se virent porteurs d'une arme révolutionnaire gravée dans leurs gènes : la détection des égoïstes.

Mieux, cette nouvelle classe naissante d'altruistes avait non seulement les capacités de les détecter mais également, par une indifférence et/ou une violence innées à leur égard, elle pouvait sans état d'âme punir, exclure voire exterminer les égoïstes de leur communauté.

Même s'ils souffraient et avaient besoin d'aide, les nouveaux altruistes restaient d'une froideur de glace aux sollicitudes des égoïstes : paradoxalement, les altruistes agissaient en égoïste de circonstance face à l'égoïsme inné. Mais surtout, l'innovante haine héréditaire contre l'égoïste faisait que l'altruiste, celui qui par définition voulait le bien d'autrui, était capable de déclencher une violence inouïe pour anéantir ces parasites profiteurs qui menaçaient la survie du groupe.

Infiltré dans le groupe, l'égoïste devint l'ennemi à abattre, l'ennemi de l'ombre responsable de tous les malheurs qu'il fallait éliminer coûte que coûte.

Tel était l'héritage de l'évolution, l'héritage dit de l'égoïste que l'ancêtre de l'homme avait légué à l'humanité.

Par la sélection naturelle, l'altruisme pur était mort, l'altruisme-égoïste avait survécu et s'était propagé dans le monde entier tel un salubre anticorps protégeant d'un virus mortel.

C'était ce dernier altruisme qui s'était fixé dans le patrimoine génétique de l'homme, un héritage si fort que dès l'âge de six mois, après avoir visionné un dessin animé où deux personnages interagissaient, l'un altruiste et l'autre égoïste, les bébés choisissaient la figurine en pâte à modeler de l'altruiste qu'on leur proposait au détriment de la figurine de l'égoïste qui était systématiquement délaissée.

Même à l'âge adulte, on préférait se punir soi-même plutôt que de laisser un égoïste œuvrer impunément : le test de l'ultimatum en était une preuve flagrante.

Ce test consistait à placer un participant-client face à un participant-banquier qui détenait une somme de 1000 euros et qui pouvait la partager comme bon lui semblait. Il pouvait par exemple garder 900 euros pour lui et proposer 100 à l'autre, ou bien encore faire moitié-moitié. Mais dans tous les cas de figure, c'était le participant-client qui acceptait ou refusait et s'il refusait l'offre unique du banquier, aucun des deux ne pouvait empocher l'argent.

D'un point de vue tout pragmatique, mieux valait accepter n'importe quelle somme du banquier, même 10 euros. Néanmoins, tous les

participants-clients avaient décliné les sommes trop égoïstes du banquier : ils avaient préféré punir le banquier égoïste tout en sachant qu'ils se punissaient également plutôt que lui permettre de prospérer en toute impunité.

Les gènes comportementaux ancestraux avaient pris le dessus sur le désir d'argent.

Ils avaient été animés par une froide vengeance, fruit de leur mécanique interne qui apportait un sournois sentiment de satisfaction apaisant, un plaisir imprimé dans le cerveau si puissant que les participants-clients avaient accepté le désavantage qu'il allait entraîner par la perte pure et simple de la somme proposée.

La vengeance n'était pas la seule dérive du legs altruiste-égoïste.

Il y en avait bien d'autres bien plus monstrueuses : l'indifférence ou la violence envers l'égoïste avait fini par s'étendre et se généraliser, offrant le choix de collaboration ou d'opposition aux autres, expliquant pourquoi l'humanité avait été capable du meilleur et surtout du pire. En substitution à l'égoïste, l'humanité avait trouvé des souffre-douleur de circonstance, des boucs émissaires agrégeant toutes les haines altruistes, des ennemis de l'ombre que d'habiles autorités morales manichéennes avaient accusés pour servir leurs intérêts partisans. De façon subliminale, les « autres » avaient été perçus comme l'indiscernable égoïste caché et cela avait débouché sur des luttes fratricides, sur des guerres absurdes ou sur des génocides abominables au nom d'un comportement héréditaire.

L'homme altruiste était devenu un loup pour lui-même, doublé par un latent égoïsme acquis qui miroitait dans une folle spirale psychologique vis-à-vis de l'ennemi égoïste inné, capable d'infliger les pires souffrances à n'importe lequel de ses concitoyens pour peu qu'une personne investie d'une haute autorité le lui demandât.

D'ailleurs, une expérience scientifique avait corroboré ce dernier fait.

On avait fait croire à des cobayes humains qu'ils envoyaient, en appuyant sur un bouton rouge, une décharge électrique très douloureuse à une vieille dame attachée sur une chaise soi-disant électrique derrière une vitre. Bien évidemment, il n'en était rien, la vieille dame assise sur la chaise électrique était une comédienne qui simulait les chocs reçus. Sous couvert de la science, en blouse blanche de rigueur, un autre comédien prétendait qu'il pouvait conditionner le cerveau de la vieille dame pour bien répondre aux difficiles équations mathématiques en moins de cinq secondes. Devant les hurlements de douleur de la comédienne qui donnait volontairement le change par de mauvaises réponses, les cobayes avaient au début quelque peu hésité à exécuter l'ordre d'appuyer sur le bouton rouge. Mais leurs hésitations n'avaient pas duré très longtemps : leurs cerveaux altruistes s'étaient finalement déconnectés pour laisser place,

inconsciemment, à l'indifférence et à la violence innées devant faire face à un ennemi égoïste de l'ombre.

Obéissance reptilienne oblige, l'autorité supérieure avait le pouvoir moral et psychologique de désigner inconsciemment cet égoïste, de détourner la fonction première du legs altruiste-égoïste pour arriver à des fins redoutables : le peuple allemand en avait été victime et, sous le nazisme, il avait exterminé des enfants juifs de façon industrielle, des Juifs présentés comme des égoïstes notoires qui s'étaient accaparés toutes les richesses au détriment du peuple allemand.

La Shoah était l'une des terribles conséquences de l'héritage dit de l'égoïste.

Pire, l'humanité n'avait rien appris de ses monstrueuses erreurs du passé et bien d'autres génocides couvaient dans l'ombre de l'égoïsme inné qui n'était plus, depuis très longtemps, la victime du courroux altruiste. Au contraire, l'humanité altruiste œuvrait sans le savoir pour l'égoïsme inné : celui-ci avait parasité les plus hautes strates du pouvoir.

Tel un requin, l'égoïsme inné avait survécu dans le sillage du groupe altruiste. Par les intrigues, il était parvenu au pouvoir et il avait détourné la haine viscérale à son égard sur d'autres personnes, d'autres communautés, sur des boucs émissaires de circonstance.

Patiemment, l'égoïsme inné avait culturellement conquis le monde et, sans partage, s'était accaparé toutes les richesses. Dictant sa doctrine nouvelle à l'humanité esclave, le parasite sournois avait tissé une toile globale où les consciences altruistes étaient prisonnières...

Camille venait de poser son bras sur celui de Tom.

– Êtes-vous vraiment certain qu'il n'y a qu'un seul gardien de nuit ? lui demanda-t-elle.

– Oui, certain, répondit Tom le regard un peu trouble. Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer.

Ils parcoururent les cinquante derniers mètres d'un pas plus rapide.

Camille resta légèrement en retrait et Tom frappa à la porte de la mosquée. Moins d'une minute plus tard, la porte s'ouvrit et, porteur d'une minuscule lampe électrique, un vieux musulman en djellaba montra son sourire édenté en croyant reconnaître l'imam Ali.

Tom dit quelques mots en arabe en désignant un point imaginaire dans le dos du portier. Perplexe, ce dernier se retourna et, lâchant son long bâton, Tom fondit sur lui. D'une main brutale, il appliqua une compresse de chloroforme sur le visage du vieillard qui sombra en un instant dans les bras de Morphée.

Tom retint le corps et le fit glisser lentement au sol.

– Vite, entrez, ordonna-t-il à Camille.

Tremblante, celle-ci s'exécuta en récupérant le bâton et referma la porte derrière elle. Tom ligota la victime inconsciente et lui posa un bâillon.

– Suivez-moi, c'est par là...

Dans la pénombre qu'éclairaient leurs puissantes lampes électriques, ils traversèrent le gigantesque lieu de prière aux hautes arcades blanches jonchées d'infinies rangées de tapis rouge sang. Derrière une belle porte d'époque, ils s'engagèrent dans un long couloir.

– C'est ici, désigna Tom. C'est ce mur...

Il enleva sa fausse barbe blanche et son turban noir ainsi que sa longue tunique sombre. Autour de son ventre, il déroula les cinquante mètres de corde qui lui avaient servi à simuler son embonpoint. Puis, il prit le bâton des mains de Camille pour extraire la longue barre à mine qui se trouvait cachée à l'intérieur du bois.

D'un fracassant coup de pied, Tom fit tomber une partie du mur blanc. Les briques basculèrent dans le vide d'un conduit et éclatèrent vingt mètres plus bas. Tom donna d'autres coups de pied pour agrandir le trou initial. Passant sa tête à l'intérieur, Tom éclaira le fond de sa puissante lampe électrique.

– Vous passez la première, dit-il en se tournant vers Camille. Je vous aide à descendre.

Elle opina en retirant sa djellaba et Tom noua la corde au harnais de sécurité que la jeune femme avait autour de la taille. Lorsqu'elle fut parvenue en bas, Tom attacha la corde à une rampe d'escalier située non loin et, la barre à mine fixée par une cordelette sur le dos, il descendit en rappel le long du conduit.

– À gauche ou à droite ? s'enquit Camille dès son arrivée.

En pierres de taille, haut et large de trois mètres, un couloir partait dans deux directions diamétralement opposées.

Les lampes électriques de Tom et de Camille balayèrent l'obscurité des lieux.

– J'ai lu que les fourmis trouvaient toujours le chemin le plus court entre leur nid et une source de nourriture, affirma Camille. Dommage que nous n'ayons pas leur instinct pour nous guider...

– Leur instinct ? fit Tom. Vous croyez qu'elles trouvent le chemin le plus court à cause de leur instinct ?

– Ce n'est pas cela ? Elles ne comptent quand même pas le nombre de pas qu'elles font avec leurs petites paires de pattes...

Camille laissa échapper un petit rire nerveux.

– C’est à droite, dit Tom en avançant. Vous savez, les insectes ne savent pas compter. Et si les fourmis trouvent toujours le chemin le plus court, c’est pour une raison toute pragmatique : elles secrètent une phéromone lorsqu’elles se déplacent, une substance qui indique aux autres fourmis le chemin à suivre. Plus la concentration en phéromone est élevée, plus la trace attire les fourmis. S’il y a deux chemins différents qui mènent à une même source de nourriture, l’intensité de l’odeur augmente plus rapidement sur le chemin le plus court : une fourmi qui emprunte le chemin le plus court a déjà fait un aller-retour et donc elle a doublé la concentration en phéromone. Tandis que les autres fourmis qui prennent le chemin le plus long n’ont pas encore fait demi-tour...

Camille acquiesça dans l’obscurité. Entendre la voix grave de l’homme qu’elle suivait la rassurait quelque peu.

– Les insectes ne savent donc pas compter ? demanda-t-elle pour poursuivre la conversation.

– Non et les animaux quasiment pas d’ailleurs. Par exemple, le singe n’a que cinq classes de neurones qui lui permettent de compter seulement jusqu’à cinq.

– Pourquoi seulement cinq ?

– Dans l’évolution des espèces, il n’a pas été nécessaire de distinguer des nombres supérieurs : les animaux évaluent visuellement le nombre d’adversaires avant de livrer bataille ou de fuir. Et cinq adversaires étaient déjà suffisants au cerveau des primates pour motiver la fuite...

Du bout des doigts, Tom toucha le mur d’où suintait une eau claire.

– Je me souviens d’une anecdote à ce propos, dit-il en poursuivant son chemin. Il y avait un corbeau qui faisait fuir les oiseaux d’un pigeonier. Le fermier a pris son fusil et il s’est caché à l’intérieur. Seulement, pas bête, le corbeau a attendu que le fermier s’en aille. Alors, le fermier est revenu avec un complice : le complice est ressorti pour faire croire à l’oiseau que le pigeonier était vide. Mais le corbeau n’a pas été dupe et il a attendu que les deux hommes sortent. En fin de compte, il a fallu six hommes pour berner l’oiseau et pouvoir le tuer...

La lampe de Tom s’immobilisa sur des pierres de taille d’une couleur plus sombre.

– Héritage animal oblige, on est également limités à cinq groupes de neurones sensibles à la quantité. Sans compter les objets mentalement, si on nous demande d’apprécier visuellement la quantité de deux ensembles d’objets qui comprennent tous deux six éléments différents et de dire lequel des deux comporte le plus d’éléments, eh bien, on en est incapable. On a besoin d’avoir recours aux symboles numériques, de compter

mentalement et ce n'est plus les cinq groupes de neurones de dénombrement qui s'activent mais d'autres qui prennent le relais, dans d'autres régions de notre immense cerveau.

Avec la lampe électrique, Tom se tapota l'arrière du crâne.

– Et l'absence de ces régions chez le corbeau lui a été fatale...

Il prit la barre à mine attachée dans son dos et frappa le mur avec. Un son creux résonna et Tom tendit sa lampe à Camille.

– On y est, la salle doit se trouver derrière ce mur.

– Mais il n'y a pas d'entrée, êtes-vous certain que ce n'est pas plus loin ?

– Non, le couloir finit des deux côtés en cul-de-sac. Les plans de l'abbé Boudet étaient assez précis : on est à l'arrière de la salle secrète.

De la main, Tom chercha un interstice entre deux pierres pour y enfoncer la barre à mine. Après une dizaine de minutes d'efforts intenses, dans un bruit sourd, une grosse pierre finit par tomber au sol et Camille se précipita pour éclairer le trou béant.

– Je vois des papyrus, s'exclama-t-elle. Boudet avait raison...

Le passage n'était pas assez large pour Tom et il demanda :

– Le temps nous est compté, vous vous sentez capable d'entrer toute seule ?

Camille fit signe de la tête.

– C'est O.K. pour moi, tant qu'il n'y a pas de rats...

Sur un ton léger, Tom pensa lui dire que s'il y avait la présence de rats, c'était parce que l'Église avait promulgué des édits qui interdisaient la destruction de ces rongeurs puisqu'ils étaient considérés à l'époque de la peste, en qualité de propagateurs de l'épidémie, comme les réalisateurs de la volonté divine. Dans un même registre, le pape Léon XIII avait déclaré que quiconque procédait à la vaccination cessait d'être un fils de Dieu : la variole était un châtement voulu par Dieu et la vaccination était un défi contre le ciel...

Tom se retint de lui dire ce qui lui traversait l'esprit, l'heure et la situation ne se prêtaient guère à ce genre de conversation.

La lampe dans la bouche, Camille se faufila par l'étroit conduit.

– Laissez de côté les rouleaux de papyrus, commanda Tom. Cherchez plutôt une sorte de gros livre avec écrit « Pontius Pilatus » dessus. Il est probablement relié de cuir et aussi entouré d'une lanière...

Dans la salle secrète, d'énormes blocs de pierre étaient tombés du plafond bas, ils avaient non seulement bouché l'entrée principale mais également réduit considérablement l'espace.

– J’espère qu’il n’est pas sous les décombres, lança Camille au bout de cinq minutes de recherches infructueuses. Je...

Elle se tut.

La chance était avec elle.

Sous le faisceau de la lampe, elle venait d’apercevoir le Graal parmi un tas de papyrus éparpillé au sol.

– Je l’ai trouvé !

À travers le passage dans le mur, Tom allait la féliciter quand des bruits de pas précipités le firent se retourner.

Avant qu’il n’ait pu esquisser le moindre geste, trois lasers rouges se portèrent sur sa poitrine. Lentement, avec précaution, il leva les mains en l’air.

– Camille, dit-il, surtout ne bougez pas. Ne bougez surtout pas...

*
* *

La jeune nonne pénétra dans le bureau du cardinal Fustiger et referma la porte derrière elle. La tête masquée par sa coiffe, le visage juvénile aux traits fins se pencha et embrassa les mains du cardinal.

Celui-ci sourit et embrassa à son tour le nouveau venu sur le front.

– Bonjour, Léo, dit-il. As-tu le livre avec toi ?

Léo enleva sa coiffe.

– Oui, répondit-il de sa voix androgyne. Le voici...

Il sortit de sa robe noire le manuscrit qu’il avait découvert dans l’obélisque de Louxor. Semés de points d’or, les yeux sombres et exorbitants du cardinal se mirent à briller d’une lueur vive. Fustiger se saisit du rapport Pilate, l’examina extérieurement quelques secondes avant de demander :

– Tu ne l’as pas ouvert, n’est-ce pas ?

Léo secoua la tête et le cardinal afficha une mine ravie.

– Bien, parfait...

Fustiger ouvrit le coffre-fort dissimulé derrière un tableau et déposa le manuscrit de Louxor avec celui que Léo avait trouvé à Rennes-le-Château. En reconnaissant, le Livre satanique qu’il avait envoyé par courrier, Léo s’étonna que le cardinal ne l’ait pas encore brûlé. Cependant, il ne lui fit pas part de sa réflexion.

Vêtu de son éternelle soutane rouge sang, le cardinal s’assit dans son fauteuil et invita son protégé à prendre un siège. S’il l’avait fait venir ici à

Rome, c'était pour une raison simple : le Pape tergiversait au sujet de l'ultimatum des fils d'Abraham et de leur maudite bombe. Si le Pape ne prenait pas position rapidement en faveur d'Israël et de son extension de territoire, le cardinal devrait se charger de désamorcer la bombe lui-même.

Ce qui impliquait l'élimination physique du Saint-Père.

Pendant un bref instant, le cardinal se demanda si Léo accepterait de s'occuper, sans sourciller, de cette basse besogne. Mais il savait qu'il suffisait de présenter les choses simplement : le Pape était possédé par Satan et il fallait sauver son âme en l'envoyant au ciel.

Dernièrement, ayant un doute au sujet de la santé mentale de Léo, le cardinal lui avait posé une petite énigme à résoudre, une énigme insoluble pour le commun des mortels en moins de cinq secondes. Il lui avait raconté l'histoire d'une jeune fille qui se trouvait aux funérailles de sa mère. Cette jeune fille avait aperçu un jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Elle l'avait trouvé fantastique, l'homme de ses rêves. C'était le coup de foudre et elle en était tombée éperdument amoureuse. Quelques jours plus tard, la jeune fille avait tué sa propre sœur...

Le cardinal avait alors demandé à Léo pour quel motif la jeune fille avait tué sa sœur.

Ce test, Fustiger l'avait lu dans un magazine de psychologie. Ce test était utilisé par un célèbre psychologue américain pour savoir si une personne avait une mentalité d'assassin. Bon nombre de tueurs en série avaient subi ce test et ils avaient répondu correctement à la question. Toute personne qui trouvait naturellement la réponse, sans réfléchir, spontanément, viscéralement, était un psychopathe en puissance.

Ces personnes ne ressentaient pas la peur, elles n'éprouvaient aucune forme de compassion : la vue d'autrui en proie à la tristesse ou à la souffrance les laissait indifférentes. Elles avaient une faible tolérance à la frustration et leur violence pouvait éclater à tout moment. Elles étaient tout à fait conscientes des règles sociales qu'elles ne respectaient pas et elles ne ressentaient aucune culpabilité lorsqu'elles les transgressaient. Elles se sentaient dans leurs droits parce qu'elles n'obéissaient qu'à leurs propres systèmes de valeurs.

Et ces valeurs, pour Léo, étaient incarnées par la Bible.

Léo avait parfaitement répondu à l'énigme du cardinal, il avait donné une réponse juste et instantanée.

Comme s'il se souvenait d'une bonne blague qu'il voulait de nouveau raviver dans l'esprit de Léo, le cardinal lui dit, d'un ton enjoué :

– Alors, comme cela, la jeune femme a tué sa sœur parce qu'elle espérait que le jeune homme se pointerait de nouveau aux funérailles...

De sa chaise, Tom tourna la tête.

À travers le sac de jute, il ne distinguait rien mais la porte venait de s'ouvrir. Il entendit la porte se refermer et des pas s'approcher lentement de lui.

Les menottes qui lui meurtrissaient les poignets furent détachées.

– Tu te mets toujours dans des situations pas possibles, dit une voix grave dans un français parfait.

Cette voix était familière à Tom. Il la reconnut immédiatement.

– Alain ? demanda-t-il. C'est toi ?

Pour toute réponse, le sac de jute fut retiré brusquement et la lumière aveuglante blessa les yeux de Tom qui cligna des paupières.

Après quelques secondes d'une vision trouble et douloureuse, Tom finit par apercevoir la silhouette du nouveau venu.

Alain était là, souriant et moqueur. Surmonté d'une chevelure blanche et drue coupée en brosse, le visage carré de l'Israélien était barré par une longue balafre qui courait du menton jusqu'au front en passant par son œil droit absent. À la place de celui-ci, un bandeau noir de pirate dissimulait l'orbite vide. Vêtu d'un costume sombre, l'homme d'une cinquantaine d'années, large et haut comme une montagne, s'assit de l'autre côté de la table d'interrogatoire.

Tom en profita pour observer la petite pièce dans laquelle il se trouvait : à part un grand miroir sans tain fixé sur le mur et les deux chaises vis-à-vis de la table, il n'y avait rien.

– Tu as de la chance que ça soit moi qui aie reçu le coup de fil du Vatican, dit Alain. On m'a fait comprendre qu'il était dans l'intérêt d'Israël que tu disparaisses définitivement. Il paraît que tu es devenu un grand méchant terroriste en possession de documents qui mettent en danger l'intégrité de la nation juive...

Alain éclata de rire.

– Tes anciens patrons veulent te voir mourir à cause du manuscrit de Pilate, c'est ça ?

– Tu connais le rapport de Pilate ? s'étonna Tom.

– Tu sais bien qu'au Mossad, on sait tout. J'ai pris connaissance de son contenu bien avant de te connaître. Les archives secrètes du Vatican n'ont pas de secret pour moi...

Pensif, Tom questionna :

– Alors, pour le roi Josias, tu le savais aussi depuis toujours, n'est-ce pas ? Le Vatican a un dossier à charge pour débouter les Juifs de la Palestine, tu le sais ?

– Et nous avons le rapport Pilate... un à un... balle au centre...

Alain rigola quelques secondes et enchaîna sur un ton plus sérieux.

– Israël existe, c'est un fait avéré et je suis chargé de le protéger. Est-ce que l'État d'Israël est légitime ou pas ? Je ne sais pas et je m'en moque. Je ne suis pas juriste ni historien, juste un militaire qui doit défendre sa nation et je m'y emploie sans état d'âme. Les Européens ont conquis les États-Unis au détriment des peuples indiens, ils les ont exterminés sans que quiconque ait trouvé à redire et les USA sont devenus un pays légitime aux yeux de tous. Alors, pourquoi vouloir juger mon peuple qui était bien présent, lui, dans le passé sur cette terre ? Ce qui est fait est fait, et il ne faut pas créer une nouvelle injustice en obligeant les Juifs à quitter les terres qu'ils ont fait prospérer sans aucune commune mesure par rapport aux Arabes. Nous avons fait de la terre des Palestiniens une nation prospère et moderne, un pays extrêmement riche par rapport à celui d'avant...

Tom acquiesça.

– Tu sais, les Indiens d'Amérique détruisaient leurs surplus de nourriture et de richesse pour ne pas susciter la jalousie des tribus voisines, pour que ça ne provoque pas des guerres par convoitise. Cette sagesse était considérée comme une folie par les Européens et ils se sont débarrassés des Indiens pour faire de leur pays la plus riche nation au monde...

Alain sourit et son œil bleu unique se figea sur Tom.

– Qui sommes-nous pour juger des cultures différentes ? C'est ça que tu veux dire ?

Tom sourit à son tour.

Alain se leva et, devant la vitre sans tain, demanda en hébreu qu'on lui apporte à boire. Une minute plus tard, la porte de la pièce s'ouvrit, un militaire en combinaison noire et en cagoule déposa un plateau de jus de fruits sur la table. Tom attendit d'être de nouveau seul avec Alain pour lui soumettre une question.

– Dans l'hypothèse où le secret de Josias viendrait à être connu du peuple d'Israël, que se passerait-il ?

Alain donna un verre de jus d'orange à Tom puis s'en servit un avant de se rasseoir.

– Pas grand-chose, répondit Alain, rassure-toi. Un jour ou l'autre, on sait qu'ils finiront par le savoir de toute façon. Ce n'est qu'une question de temps. Et aucun Juif ne voudra partir pour laisser sa place aux Arabes,

peut-être juste leur concéder plus de territoires et d'autonomies. Nous avons déjà pensé à un tel scénario mais nous savons comment faire pour renverser la tendance et préserver les intérêts du pays. Les citoyens modérés et peu nationalistes reportent systématiquement leurs voix sur un vote nationaliste si on leur projette l'image du drapeau israélien pendant 16 millisecondes, une durée trop brève pour qu'ils puissent en prendre conscience. Avant les élections, la télévision diffuse le drapeau israélien de façon subliminale dans ses programmes politiques et le plus modéré des Juifs devient magiquement le plus ultra des conservateurs nationalistes. Étonnant, non ? Nous pouvons dicter les tendances des élections car le drapeau fait le vote. Nous aurons ainsi toujours une majorité nationaliste pour faire perdurer notre grande nation...

Tom opina en silence, il savait pertinemment que les dictatures reptiliennes étaient avant tout des démocraties subliminales où l'ordre et la sécurité primaient sur la conscience. La force du drapeau était bien plus forte que l'on croyait et l'agiter dans les campagnes électorales n'était jamais anodin : cela influençait l'opinion publique reptilienne en exacerbant sa soif d'appartenance à un groupe, à une nation dominante.

– Je vais te faire expulser d'Israël, dit Alain. C'est tout ce que je peux faire avant que d'autres ne te mettent la main dessus : le Vatican a le bras long et il faut faire vite...

Il désigna son œil valide.

– C'est grâce à toi qu'il est encore là celui-là et je n'ai pas oublié la fière chandelle que je te dois. Mais après aujourd'hui, on sera quittes...

Tom lui sourit en hochant la tête.

Depuis longtemps, Alain devait nourrir le désir de lui rendre la pareille. Il y avait dans tout être humain le besoin de réciprocité. Ce dernier constituait le ciment des premières sociétés, le socle de l'entraide ayant permis aux premiers hommes de survivre au sein d'un environnement hostile. L'instinct de rendre l'équivalent était figé dans l'héritage comportemental et, à l'époque paléolithique, tout membre du clan qui ne possédait pas ce comportement héréditaire avait été exclu. La sélection sexuelle chère à Darwin avait choisi cette caractéristique innée et elle avait permis une cohésion du groupe face à l'adversité.

Cependant, ancré dans nos gènes, il en découlait également que toute personne privée de sa capacité de réciprocité ressentait une terrible frustration au plus profond de son être. Il fallait donc toujours veiller à ce que le bénéficiaire d'une action ou d'un présent soit en mesure de rendre l'équivalent ou de s'assurer de présenter le cadeau comme un remerciement des bienfaits de sa part dont il ne pouvait mesurer la portée.

Un cadeau trop fastueux empêchait son récipiendaire d'exercer son « droit à la réciprocité » et le rendait distant voire agressif envers le généreux donateur.

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien disait François de La Rochefoucauld.

Paradoxalement, on en voulait aux gens qui nous faisaient du bien...

– Et le manuscrit de Pilate ? s'enquit Tom. Je peux le récupérer ?

Alain secoua la tête.

– Ne m'en demande pas trop.

– Même pas le lire ? Juste le feuilleter quelques minutes. Allons, tu peux m'accorder cette faveur...

Alain sortit un paquet de cigarettes d'une des poches de sa veste. Il alluma une « sucette à cancer » comme il les appelait et considéra longuement Tom.

– Que crois-tu que contient le rapport Pilate ? finit par demander Alain.

– La preuve que Jésus est un mythe, non ?

– Un mythe ? fit Alain étonné. Tu crois que Jésus est un mythe ?

Il éclata de rire avant d'ajouter d'un ton qui se voulait sérieux :

– Oui, tu as raison, la vie de Jésus est une très belle fable...

Du talon, il écrasa sa cigarette au sol et il fit un geste de la main en direction du miroir sans tain. Comprenant qu'Alain ne l'autoriserait pas à consulter le manuscrit, Tom lui fit une ultime requête :

– Un avion pour Prague, c'est possible ?

– Prague ? Oui, si tu veux. Je vais faire le nécessaire pour toi et ta compagne...

La porte s'ouvrit, trois militaires en cagoule et en combinaison noire pénétrèrent dans la pièce.

U.R.S.S. 1953. Kountsevo

Dans sa datcha proche de Moscou, Joseph Staline vérifia la porte blindée de sa chambre. D'un œil nerveux, il s'assura encore qu'elle était bien verrouillée. Il fallait être plus que prudent à cause de tous ceux qui voulaient le tuer et notamment les Juifs.

Staline savait qu'il n'était pas fou et que les Juifs complotaient pour l'assassiner, tout comme ils complotaient pour détruire l'URSS. Il savait également qu'ils avaient conçu un plan secret et diabolique pour ravir la Palestine et, à partir de leur nation nouvelle, prendre le pouvoir du monde. Staline connaissait pertinemment leurs projets mais, pourtant, il avait commis la terrible erreur de leur servir sur un plateau leur Terre promise.

Mais était-ce vraiment sa faute ? Non, bien sûr que non. L'entière responsabilité incombait à ses experts qui lui avaient affirmé que la création de l'État d'Israël verrait la naissance d'un pays communiste, un futur bastion russe contre le capitalisme américain. Sa seule erreur à lui était d'avoir fini par croire le bien-fondé des arguments de ces spécialistes, spécialistes qui garantissaient que le sionisme mettant tout en commun pour le bien de la communauté juive mènerait inmanquablement à l'émergence d'un État à l'idéologie communiste.

Stupidité.

Staline avait rattrapé son erreur en faisant fusiller cette pléthore d'espions à la solde des Juifs qui se disaient experts.

Poussant un grognement de contentement, il alla s'asseoir dans son fauteuil. Sur une table basse, il prit une sacoche de cuir à l'intérieur de laquelle se trouvaient de nouveaux rapports d'expertises.

Dans une pochette cartonnée rouge, un compte rendu pronostiquait à terme l'inexorable chute du communisme en général et du marxisme-léninisme en particulier si des mesures draconiennes n'étaient pas prises rapidement car l'homme n'était pas fait pour ces modes de vie. Avec une

attention toute particulière, Staline l'avait lu et relu et il le connaissait par cœur.

Ces pages alarmistes s'appuyaient sur deux expériences déterminantes.

Désignée sous le nom de « syndrome du singe frustré », la première expérience avait été faite sur un singe A qui avait reçu une banane en récompense pour une tâche bien accomplie. Le singe A avait été satisfait de lui-même et il avait accepté volontiers la banane. Le test avait été renouvelé avec le singe A qui avait de nouveau réussi la tâche demandée. Mais quand le singe A avait vu qu'un singe B, qui n'avait pas réussi à accomplir sa tâche, recevait lui aussi une banane, le singe A avait été frustré et il avait jeté avec colère sa récompense par terre.

Le rapport affirmait que la frustration de l'homme allait mettre le grain de sable humain dans la savante machine communiste. Cette frustration serait engendrée par tout homme, par tout être intelligent ou travailleur acharné et méticuleux voyant que les idiots et les paresseux gagnaient la même chose que lui. La frustration allait saborder le système qui finirait par ne plus avancer. Et un système qui n'avancait plus était un système qui ne pouvait rester en place. Au regard des caractéristiques du cerveau humain similaire à celui du singe, le communisme et toutes ses diverses ramifications étaient des utopies vouées à l'échec.

Venant corroborer cette conclusion accablante mais dans un tout autre registre, une seconde expérience avait été faite avec des enfants d'orphelinats à travers tout le pays, des enfants âgés de trois à six ans, éduqués sans religion depuis toujours. Après avoir au préalable vérifié que ces orphelins n'avaient aucune connaissance même partielle de Dieu ou de notion de paranormal, les expérimentateurs avaient raconté à ces orphelins qu'une vieille dame nommée malicieusement Maria était morte la veille. Maria avait caché un trésor dans une des dix boîtes de couleurs différentes disposées en cercle dans une pièce, un trésor dont Maria avait voulu faire don à l'orphelinat. On avait demandé à chaque enfant de deviner dans quelle boîte Maria avait caché son trésor. Seul dans la pièce avec un expérimentateur, chaque enfant avait dû faire le tour des boîtes avant de pouvoir désigner celle supposée contenir le trésor. On avait veillé à accrocher sur le mur le portrait d'une femme censée être Maria. Lorsque l'enfant passait devant la boîte couleur bleu, un complice caché faisait tomber le portrait de Maria. Les enfants de trois ans ne firent pas attention à cet incident, ils avaient simplement haussé les épaules en disant que le portrait avait été mal collé. Cependant, les enfants plus âgés eurent une réaction totalement différente : ils s'étaient systématiquement figés devant la boîte bleue et l'avaient désignée comme étant celle contenant le trésor de la vieille dame.

Tous ces orphelins avaient instinctivement interprété la chute du portrait comme un message de l'au-delà émis par la défunte Maria.

La preuve était faite que la croyance en des esprits surnaturels n'était pas une chose que l'on acquérait au cours de son existence par la culture, mais que cette croyance était un caractère comportemental inné qui apparaissait automatiquement avec le développement de l'intelligence de l'enfant. À sa naissance, l'être humain héritait de la conviction que les morts le surveillaient et cette conviction innée futile engendrait mathématiquement chez lui une croyance dans le divin sous l'équation d'un Dieu.

Dieu était en nous, affirmait le rapport et à cause de cette caractéristique du cerveau humain, l'athéisme d'État marxiste-léniniste était inévitablement voué à de grandes perturbations idéologiques qui le conduiraient à la chute de son système. Garantir l'inexistence de Dieu était comme dire que la Terre n'était pas ronde mais plate : les opinions religieuses innées passaient au-dessus de l'instruction, au-dessus de la raison et bien au-delà de toute propagande d'État.

À moins de tuer le mal à la racine.

Le rapport proposait de détecter, par un simple test, toute personne prédisposée au paranormal, à la certitude de forces célestes invisibles et, de là, à Dieu qui s'opposait à la doctrine marxiste-léniniste athée. Ce test consistait à faire marcher tout individu sur une ligne avec les yeux bandés. S'il dérivait vers la gauche, c'était que l'hémisphère droit de son cerveau était trop dominant. Or, cet hémisphère était prompt à établir des associations entre des éléments sans lien évident, à donner un sens divin à des événements naturels.

Le rapport préconisait d'imposer le test de la ligne à l'ensemble de la population d'URSS et de déporter au goulag tous ceux qui dériveraient à gauche puisqu'ils étaient rationnellement des opposants en puissance au système. Il n'y avait pas d'autre solution envisageable : supprimer les religions du jour au lendemain alors qu'elles étaient innées avait été une erreur, il aurait fallu donner un culte spirituel de substitution pour essayer de sevrer progressivement la population du divin qui sommeillait en chacun et, à présent, il fallait faire face à ce terrible poison « divin » qui coulait dans les esprits.

Staline approuvait cette proposition de déporter tous les porteurs de ce poison et il allait signer sa promulgation prochaine.

Depuis son accession au pouvoir, il avait procédé à de nombreuses purges ayant éliminé des millions d'hommes et de femmes qui représentaient une menace réelle à son pouvoir ou un obstacle tangible pour la société qu'il rêvait.

Ce rêve était celui d'un peuple d'hommes nouveaux qui dominerait le monde.

Les scientifiques soviétiques tels que son fidèle Lyssenko étaient formels : on pouvait transmettre les caractères acquis, les citoyens soviétiques qui acquéraient le modèle de l'homme nouveau le transmettraient à leurs descendants et on verrait la naissance spontanée d'une nouvelle génération innée d'hommes nouveaux. Certains scientifiques occidentaux objectaient que cela n'était pas possible, mais Staline savait que la science bourgeoise était fausse par essence et que la science prolétarienne était vraie par définition.

Par le travail, le savoir et la culture, l'homme nouveau serait l'homme élevé de la masse ordinaire pour atteindre la compréhension de la magnificence scientifique. Ce qui réglerait définitivement le problème du syndrome du singe frustré : lorsque tous les Soviétiques auraient acquis le niveau intellectuel supérieur similaire et égalitaire de l'homme nouveau, ils ne seraient plus frustrés de voir des incapables autour d'eux puisqu'il n'y en aurait plus. À charge pour Staline de veiller à ce que les paresseux et les idiots subissent, eux aussi, la transformation de l'homme nouveau ou qu'ils disparaissent définitivement par des purges nécessaires.

Staline devait donc se montrer d'une inflexibilité absolue dans sa ligne de conduite comme il l'avait fait jusqu'alors. Il fallait continuer d'envoyer au goulag ceux qui arrivaient en retard au travail et même, désormais, ceux qui ne parviendraient pas à tenir les cadences de production imposées.

Et puis la guerre prochaine avec les Américains finirait par éradiquer les plus faibles, une guerre où seuls les Soviétiques les plus forts, les plus endurcis survivraient tout en transmettant l'acquis de leurs forces décuplées à leurs enfants.

Staline caressa sa moustache de contentement.

Il allait rayer les États-Unis de la carte du monde, rayer ces grands malades du monde des vivants, les pires malades qui pouvaient exister sur terre : des malades qui ignoraient qu'ils étaient malades.

Les Américains étaient empoisonnés, contaminés par ce poison « divin » inné.

Il suffisait simplement de les écouter pour s'en apercevoir : en toutes circonstances, lorsqu'ils avaient peur, lorsqu'ils étaient surpris ou même lorsqu'ils faisaient l'amour, les Américains n'avaient qu'une phrase malade à la bouche et cette phrase était « Oh ! My God ».

Non seulement contents d'arborer en public leur maladie par leurs paroles quotidiennes, ils le faisaient également par un trouble obsessionnel

incontrôlable : ils se signaient en toutes occasions, ils faisaient sans cesse le signe de la croix quel que soit l'endroit où ils se trouvaient.

De grands malades qui s'ignoraient.

Staline allait les soigner radicalement, il avait le remède absolu pour les guérir définitivement.

Staline posa son regard sur la sacoche en cuir.

Adolf Hitler avait eu en sa possession une arme pire que l'arme atomique, une arme de destruction massive qui aurait pu anéantir complètement les Américains, une arme qui aurait mis fin à la Seconde Guerre mondiale du jour au lendemain. Mais, paradoxalement, cette arme aurait également détruit l'Allemagne et les pays occidentaux qui auraient vu le triomphe du communisme sur tous les continents. Hitler n'avait donc pas pu l'utiliser contre son ennemi d'outre-Atlantique et, comble de l'ironie, pour une raison que Staline ignorait, Hitler lui avait légué cette arme terrible.

Staline plongea la main dans la sacoche en cuir et il en sortit un vieux manuscrit.

Le rapport de Ponce Pilate possédait bien plus de pouvoir radioactif dévastateur que la plus puissante bombe nucléaire soviétique et Staline allait bientôt le révéler au monde entier.

Alors, le système impérialiste américain imploserait par lui-même.

Les dirigeants politiques de ce pays devaient probablement connaître le secret de Jésus-Christ, ils ne croyaient donc certainement plus en Dieu mais ils continuaient à jouer aux pieux catholiques en invitant les enfants des écoles à apprendre le catéchisme pour conditionner les générations nouvelles à croire aveuglément : la peur de Dieu permettait toutes les injustices de richesse, toutes les inégalités.

Le peuple américain croyait avoir une récompense céleste en dédommagement s'il se laissait docilement mener comme des bœufs par les puissants et pour que jamais Dieu ne soit remis en question dans les esprits de tous ces pauvres, leurs dirigeants avaient poussé le vice de la propagande d'inscrire sur leurs pièces de monnaie la devise suivante : « In God We Trust ».

Ils savaient que sans cette croyance aveugle en Dieu, le système de l'injustice capitaliste s'écroulerait.

Avec le secret du Christ dévoilé, cela en serait fini de Dieu, ce Dieu qui faisait agir les Américains stupidement, ces Américains qui n'osaient pas se révolter par peur de l'enfer, qui restaient sagement des pions en attendant un paradis qui n'existait que dans leurs têtes.

Comme l'avait dit à juste titre Karl Marx, Dieu était l'opium du peuple. Le rapport Pilate allait sevrer brutalement le monde chrétien de ce poison « divin ». Par le réveil des gens bafoués devant le fantasme de leur Dieu évaporé, par la peur de l'enfer devenue inopérante et par la prise de conscience de l'inexistence du paradis, les foules hagardes marcheraient vers la seule alternative idéologique bien réelle : le communisme incarné par Staline.

Alors, il serait adulé dans le monde entier, la foi que les chrétiens avaient envers leur Jésus-Christ se tournerait vers Staline.

Une nouvelle carte du monde se dessina dans sa tête.

Staline poussa un grognement de satisfaction.

Depuis huit ans, depuis qu'il était en possession du rapport Pilate, il n'avait pas pu mettre en œuvre ce plan de destruction des USA : leur bombe atomique l'en avait dissuadé. Staline savait que par vengeance, n'ayant plus rien à perdre, les dirigeants américains auraient bombardé et réduit en cendres l'URSS par un feu nucléaire apocalyptique. C'était la raison qui l'avait retenu jusqu'à présent de divulguer le secret du Christ. Mais, désormais, il possédait lui aussi la bombe atomique et il pouvait répliquer.

Mieux, la finalisation prochaine du système de défense anti-fusée sur Moscou permettrait de contempler l'Ouest derrière une haie anti-fusée protectrice. Le responsable de sa construction, Lavrenti Beria, lui avait promis que ce rempart contre les frappes américaines serait bientôt opérationnel.

En pensant à Beria, sous l'effet de l'irritation, le front de Staline se plissa.

Beria connaissait le rapport Pilate, le projet de Staline de le diffuser pour détruire le monde occidental et le déclenchement des hostilités nucléaires. Beria avait essayé de l'en dissuader, prétextant que seul Moscou serait épargné par la guerre atomique et que Staline, vainqueur, régnerait sur un monde en ruine. Selon Beria, le jeu n'en valait pas la chandelle. Staline lui avait rétorqué que la mort d'un homme était une tragédie mais que la mort de millions d'hommes n'était qu'une statistique. Quel que soit le nombre de ses pertes, la victoire finale lui était acquise par le rapport Pilate. Dans son projet glorieux, il fallait uniquement espérer que les USA attaquent les premiers après la divulgation du secret du Christ, pour que l'opinion mondiale se détourne de ce vil agresseur et se tourne vers l'URSS comme l'innocente victime agressée. Et, dans le cas peu probable où les Américains ne déclencheraient pas les hostilités, les Soviétiques attaqueraient alors de leur feu nucléaire pour libérer les

peuples du mensonge du Christ et les délivrer des chaînes du capitalisme tyrannique.

Staline se mit à transpirer à grosses gouttes et il reposa le manuscrit de Pilate sur la sacoche en cuir.

Il avait prévu de se débarrasser de ce Beria lorsqu'il ne serait plus nécessaire à son projet. Il l'avait vu quelques heures plus tôt, et comme à son habitude, Staline avait parfaitement caché ses intentions à son sujet : Beria était persuadé qu'il avait encore toute sa confiance. Staline savait se jouer de la nature humaine et rassurer quiconque. Beria ne comprendrait pas ce qu'il lui arriverait quand il serait exécuté d'une balle dans la tête, croyant avoir affaire à une terrible méprise et que Staline n'était pas l'instigateur de sa condamnation à mort.

La félonie de Beria était impardonnable, Staline en avait fait assassiner pour moins que cela : des personnes avaient été envoyées à trépas pour avoir simplement mal orthographié son nom ou pour avoir enveloppé un pot de fleur avec un journal où sa photo figurait...

D'une main tremblante, grimaçant, Staline se frotta le ventre. Une douleur soudaine envahit tout son corps et une pensée effrayante se fit en lui.

– Beria... murmura Staline. Il... Il m'a...

Son regard se troubla. Avec difficulté, il se leva de son fauteuil. Tout devint flou autour de lui. Dans une ronde infernale, l'image de sa mère lui apparut et elle inclina légèrement la tête comme pour lui reprocher encore une fois de ne pas être devenu prêtre. Il aurait voulu éclater de rire, lui dire sur quoi reposait le ministère du Christ, mais les mots ne purent sortir de sa bouche.

Il fit encore trois pas et heurta son lit sur lequel il s'écroula.

Inconscient.

29

Enveloppe divine

Jésus s'arrêta net.

– Qui est-ce qui m'a touché ? gronda-t-il.

Autour de lui, les apôtres s'immobilisèrent en se regardant d'un air étonné. Entouré d'une foule innombrable qui le suivait, foulant de ses pieds les terres vertes et fertiles de la Galilée, Jésus était au contact direct des villageois qui le bousculaient parfois dans la cohue de la marche et la ferveur populaire.

– Qui a touché mon manteau ? répéta-t-il.

Comme tous s'en défendaient, Simon-Pierre lui dit :

– Maître, ce sont les villageois qui te serrent et te pressent...

– Quelqu'un m'a touché, coupa Jésus. Je... j'ai senti qu'une force était sortie de moi...

Sous un soleil brûlant et brillant de mille feux, il regarda de tous côtés, cherchant de son regard perçant qui avait fait cela. Se voyant découverte, craintive et tremblante, une vieille femme aux cheveux blancs se jeta à ses pieds.

– Seigneur, pardonne-moi. Je pensais que si je touchais, ne fût-ce que tes vêtements, je serais guérie...

Beaucoup la connaissaient. Ils savaient qu'elle avait une maladie de sang depuis des années, maladie qu'aucun médecin n'avait réussi à soigner. Mais c'était pour un tout autre mal, un mal nouveau et insupportable qu'elle cherchait à guérir. Jésus l'aïda à se relever et ses yeux océan plongèrent dans les siens. Puis, il baissa son regard sur la poitrine de la vieille femme : les deux poings fermés posés sur son cœur, elle avait plaqué ses longs bras maigres contre sa tunique blanchâtre.

Dans les prunelles de Jésus, une infime étincelle d'inquiétude jaillit. La prenant à l'écart de la foule, allant s'isoler sous l'ombre apaisante d'un

olivier, Jésus lui murmura de longs mots à l'oreille. Pendant ce temps, certains villageois chuchotaient entre eux qu'ils avaient vu comme un effluve s'échapper du Christ lorsque la vieille femme s'était approchée par derrière et qu'elle s'était accrochée au vêtement avec le désespoir de la maladie qui la rongait. D'autres avaient même vu la surprise dans ses yeux quand elle avait lâché la frange du manteau du Christ. Elle avait regardé un instant les paumes de ses mains avant de les fermer fortement et de les porter sur sa poitrine.

– Courage, femme, ta foi t'a sauvée, dit Jésus d'une voix forte pour se faire entendre de tous. Va en paix et sois guérie de ton fléau.

Elle acquiesça en silence, se courbant révérencieusement. Comme si elle dissimulait un petit animal fragile et précieux dans le creux de ses paumes, elle partit en courant, les poings toujours serrés contre son cœur.

Le jour même, elle était guérie, le mal l'avait quittée.

Jésus s'approcha de Jaïrus. Le quadragénaire à la tunique pourpre, au visage grave et ténébreux était le chef d'une synagogue. Une heure plus tôt, il était venu trouver le Christ et s'était jeté à ses pieds en le suppliant.

– Ma fille est mourante mais viens et pose tes mains sur elle et elle vivra, l'avait-il imploré.

Jésus l'avait écouté relater les troubles dont souffrait son enfant de douze ans. Alors, Jésus s'était mis en route, accompagné de ses apôtres et de ses disciples ainsi que de la centaine de villageois ayant assisté à ses prêches et ne voulant plus quitter le Messie. À présent, regardant s'éloigner la vieille femme qui avait touché son manteau, Jésus dit à Jaïrus :

– Nous sommes presque arrivés chez toi. Dépêchons-nous, ta fille nous attend.

À ce moment-là, venant de la demeure de son maître Jaïrus, une jeune domestique surgit entre deux bosquets d'oliviers. Elle était en larmes.

– Ta fille est morte, pleura-t-elle devant Jaïrus. Ce n'est plus la peine de faire venir le Messie...

Ce dernier prit la parole et s'adressa au père de l'enfant.

– Ne crains rien, lui dit-il pour qu'il garde espoir. Crois seulement et elle sera sauvée.

Jésus ne permit pas qu'on le suive plus loin. Il ordonna à tous de rester sur place. Seuls Simon-Pierre, Jean et son frère Jacques purent l'accompagner. Le quatuor se remit en marche derrière Jaïrus qui pressa le pas. La demeure de celui-ci était la première bâtisse à l'entrée du village et ils y parvinrent au bout de cinq minutes. À l'intérieur et à l'extérieur de la grande maison blanche haute de deux étages, il y avait beaucoup de gens, amis et parents, en pleurs et poussant de grands cris de lamentations.

Pénétrant dans la demeure, Jésus apostropha les gens présents.

– Pourquoi faites-vous autant de tumulte ? gronda-t-il. Arrêtez de pleurer et ne faites plus de bruit. L'enfant n'est pas morte. Elle dort...

Certains se mirent à rire nerveusement à cause de ces derniers mots. Jésus n'y prêta pas attention et ordonna que tous sortent. Jaïrus et son épouse se chargèrent de renvoyer tout le monde. Puis, Jésus pria ses trois apôtres et les parents de l'attendre. Seul, il entra dans l'une des nombreuses pièces du rez-de-chaussée où se trouvait l'enfant. Elle était allongée sur un petit lit.

Simon-Pierre ne voyait pas ce que Jésus faisait mais au bout de quelques minutes, dans un silence pesant, il entendit son Maître s'exclamer :

– Jeune fille, lève-toi !

À la stupéfaction des parents, leur fille apparut sur le seuil de la chambre, titubant légèrement. Jésus était derrière elle et il demanda à ce qu'on donne à manger à la jeune miraculée.

Jaïrus se jeta aux pieds du Christ. Il les embrassa, puis il se releva et prit son enfant par le bras pour la conduire à table. Jésus et ses apôtres s'éclipsèrent discrètement, laissant les parents tout à leur joie de ces prodigieuses retrouvailles.

Les jours qui suivirent, une histoire se propagea dans toute la contrée. Non pas celle de la résurrection de la fille car ce genre de miracle était déjà porté au crédit de Jésus. Non, la nouvelle qui fit sensation fut celle de la vieille femme ayant touché la frange du manteau du Christ. Une rumeur se propagea rapidement : le simple fait de l'effleurer guérissait tous les maux, une force divine sortant de lui.

Et en effet, il y eut encore deux autres malades qui furent miraculés après s'être agrippés au Fils de Dieu. Mais Jésus n'avait pas apprécié ce type de comportement, comme s'il craignait qu'une catastrophe ne survienne. Alors, il donna des consignes strictes à ses disciples pour que plus personne ne puisse le côtoyer et le toucher sans qu'il en ait exprimé le souhait.

Les apôtres veillèrent à ce que son ordre soit bien respecté et, à cette occasion, certains d'entre eux montrèrent une dureté intransigeante à l'encontre de tous ceux qui voulaient s'approcher du Christ sans y être conviés, usant même parfois d'une brutalité instinctive.

Simon le Zélé était de ceux-là. L'apôtre, qui s'affichait ouvertement comme étant le frère de sang du Christ même s'il n'en était rien, protégeait avec un zèle extrême son Maître ce qui faisait dire à beaucoup qu'il portait bien son surnom de « zélé ». Petit de taille mais puissamment charpenté,

aux jambes épaisses semblables à des troncs d'arbres, les épaules larges et les bras aux veines apparentes, il avait le visage rond, le nez saillant et le front court. Comme s'il craignait qu'on puisse s'en saisir lors d'une rixe, il portait volontairement sa barbe très courte et c'était la même chose pour ses cheveux noirs. Ses yeux sombres reflétaient une détermination sans faille pour la cause qui battait en lui. La protection du Christ était une obsession presque malade, sa divine mission confiée par ses frères. Et il s'y activait avec une hargne, une ténacité inébranlable, vouant un grand amour au Christ. Mais cet amour ne semblait pas être réciproque. Jésus était le plus souvent acerbe, froid et distant à son égard et cette singulière attitude se réaffirma lors de l'épisode des enfants.

Une dizaine de jours après l'incident de la vieille femme qui avait touché son manteau, au milieu d'une foule de villageois, des parents s'approchèrent du Christ pour présenter leurs enfants, espérant qu'il leur donne la bénédiction en imposant ses mains. Mais le Zélé les rabroua violemment, pestant contre ceux qui s'invitaient sans autorisation préalable.

Jésus se fâcha et fustigea le Zélé, utilisant des mots cinglants. L'apôtre ne comprenait pas pourquoi son Maître avait parfois des paroles dures à son égard alors qu'il lui vouait une fidélité absolue et qu'il n'appliquait que strictement les consignes qui lui avaient été données. Mais le Zélé ne s'en formalisa pas : le Christ avait des mots durs pour bon nombre de personnes.

Après sa remontrance, Jésus s'adressa aux autres apôtres.

– Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi, dit-il.

Il embrassa les enfants et posa affectueusement ses mains sur leurs têtes. Il les laissa repartir sauf un petit garçon qu'il serra contre ses jambes.

– C'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux, assura Jésus. Quiconque n'appréhende pas le Royaume des Cieux en petit enfant n'y entrera pas.

D'un mouvement de la tête, il balaya de son regard les innombrables villageois qui l'entouraient. Perdu au milieu du petit village aux rues étroites qui serpentaient de manière désordonnée entre de sobres bâtisses blanches, Jésus demanda à la cantonade :

– Savez-vous qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux ?

Puis, regardant tour à tour ses apôtres, il tapota délicatement sur la tête de l'enfant.

– En vérité, je vous le dis, si vous ne retournez pas à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. Qui donc se fera humble et pur comme ce petit enfant-là, celui-là sera le plus grand dans le Royaume des Cieux.

Posant son regard sur Simon-Pierre, il le dévisagea quelques secondes avant de reprendre la parole.

– Pendant mon absence, vous vous êtes demandé qui était le plus grand d’entre vous, n’est-ce pas ?

Simon-Pierre baissa les yeux, comme pris en faute, se demandant comment le Messie pouvait le savoir. Cette pensée-là, l’apôtre ne l’avait révélée à personne. Comment Jésus pouvait-il la connaître ? C’était incroyable. Mais Simon-Pierre était conscient que pour Jésus rien n’était impossible : il était le Fils de Dieu et son pouvoir infini, pouvait sonder les cœurs et les esprits d’un seul regard. Rien ne pouvait lui être dissimulé.

– Si quelqu’un veut être le premier, continua Jésus, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous.

Serrant l’enfant entre ses mains, il eut un sourire triste en s’adressant à la foule.

– Quiconque accueille ce petit enfant à cause de mes paroles, c’est moi qu’il accueille et quiconque m’accueille, accueille celui qui m’a envoyé. Et cet enfant parmi vous, qui est le plus petit parmi vous tous, c’est lui qui est grand en vérité, plus grand que vous tous réunis...

Il mit en garde ceux qui faisaient du mal aux enfants, les menaçant des pires représailles célestes et des damnations éternelles. Pour finir, il conclut :

– Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits car, je vous le dis, leurs anges voient tout et ils sont constamment auprès du Père céleste.

Il embrassa le petit garçon et le laissa repartir.

Simon-Pierre était mal à l’aise. Lorsqu’il avait laissé son Seigneur près du lac de Tibériade, avec pour mission d’aller guérir les Démoniaques et prêcher l’amour du Christ, il avait eu cette interrogation : quelle était sa place au sein des apôtres ? Deviendrait-il le plus grand de tous ? Mais le Messie avait lu dans son esprit et avait vu cette ambition mauvaise dans son cœur : celle d’être le premier de tous en supplantant les autres.

Pensant à une chose qui s’était produite pendant l’absence du Christ et qu’il avait omise de signaler, Simon-Pierre se confessa d’un air penaud, comme pour essayer de racheter le péché qui entachait son cœur :

– Maître, nous avons vu quelqu’un expulser des démons en ton nom et nous voulions l’empêcher parce qu’il n’était pas un de tes disciples.

Jésus fronça les sourcils un instant, puis son visage s’éclaira d’un sourire amusé.

– Ne l’en empêchez pas ! Il n’est personne qui puisse faire un miracle en invoquant mon nom et sitôt après parler mal de moi car qui n’est pas contre nous est pour nous.

Simon-Pierre acquiesça en silence. La troupe allait repartir quand un gros homme d'une trentaine d'années, bousculant tout le monde, se précipita et s'agenouilla aux pieds du Christ.

– Bon Maître, que me faut-il faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? demanda-t-il.

Jésus lui sourit et l'aida à se relever.

– Pourquoi m'appelles-tu bon ? Seul le Père céleste est réellement bon...

Et tu as déjà hérité de la vie éternelle, elle coule depuis toujours en toi...

– Connais-tu les commandements de la Loi de Moïse ? questionna Jésus. Ceux qui disent : ne commets pas d'adultère, ne tue pas, ne vole pas, ne porte pas de faux témoignage, honore ton père et ta mère...

– Tout cela je l'ai observé dès ma jeunesse, affirma le trentenaire au ventre rebondi.

Jésus le considéra un instant ; vêtu d'une tunique rouge flamboyante neuve, de grosses bagues précieuses sur des doigts parfaitement manucurés, c'était un notable fort riche.

– Une chose te fait encore défaut, dit Jésus. Tout ce que tu as, vends-le et distribue-le aux pauvres. Tu auras ainsi un trésor dans les cieux. Alors tu pourras me rejoindre et suivre ma doctrine.

La bouche charnue du notable fut parcourue d'un tic nerveux. Sans ajouter un mot, il s'en alla l'air contristé. Jésus le regarda s'éloigner, comprenant qu'il n'abandonnerait jamais ses biens. S'adressant à la foule, Jésus assura :

– En vérité, je vous le dis, il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume des Cieux. Oui, je vous le répète, il est plus facile à une corde de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux.

Entendant cela, quelques apôtres restèrent interdits.

– Qui donc peut se sauver ? questionna une villageoise.

Se tournant vers elle, Jésus répondit :

– Pour les hommes c'est presque impossible mais pour le Père céleste tout est possible.

Regardant les apôtres du coin de l'œil, il ajouta encore :

– Vendez vos biens et donnez-les en aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor inépuisable dans les cieux, où ni voleur n'approche ni mite ne détruit. Là où sera votre trésor, là aussi sera votre cœur.

Un sentiment étrange parcourut le regard de plusieurs apôtres qui se demandaient si ce message s'adressait directement à eux.

Ce qui était impensable.

Jésus vit un doute s'immiscer dans ces yeux qui ne cessaient de le scruter avec étonnement.

Comprenant le malaise qu'avaient suscité les paroles du Maître parmi ses acolytes, Simon-Pierre se fit le porte-parole.

– Nous avons tout laissé pour toi et nous t'avons suivi, quelle sera notre part ?

Dans les yeux de Simon-Pierre, la vénalité semblait absente. Ce qui n'était pas le cas pour d'autres.

– Tu me l'as déjà demandé au lac de Tibériade et je te réponds de nouveau. Soyez sans crainte, quiconque aura laissé maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, à cause de mon nom, recevra bien davantage et aura en héritage la vie éternelle dans les cieux. Beaucoup de premiers seront derniers et les derniers seront premiers.

Cette promesse sembla calmer le feu ardent brûlant en certains esprits.

Avant de quitter le village, pour mettre un point final et conclure ses prêches, Jésus décida de prodiguer un ultime discours sous forme de parabole.

– Écoutez ! Voici que le semeur est sorti pour semer sa semence. Et comme il semait, une partie du grain est tombée au bord du chemin. Elle a été foulée aux pieds et les oiseaux ont tout mangé. Une autre partie est tombée sur un terrain rocheux où elle n'avait pas beaucoup de terre. Aussitôt, elle a poussé parce qu'elle n'avait pas de profondeur de terre. Lorsque le soleil s'est levé, elle a été brûlée et, faute de racine, s'est desséchée. Une autre partie du grain est tombée au milieu des épines et, poussant avec elle, les épines l'ont étouffée. D'autres grains sont tombés dans la bonne terre et, en montant et en se développant, ils ont donné du fruit au centuple. Entende, qui a des oreilles pour entendre !

Parmi les villageois, beaucoup acquiescèrent en silence, croyant à tort ou à raison saisir ce dernier message du Christ.

Simon-Pierre n'était pas de ceux-là. Il s'approcha de Jésus et lui fit part de son interrogation au sujet de la parabole du semeur.

– Tu ne comprends pas cette parabole ? fit Jésus faussement étonné, le sourire en coin. Et comment comprendras-tu alors les autres plus complexes ?

Simon-Pierre baissa la tête, ne devinant pas le regard malicieux de son Maître.

– Le semeur, c’est la parole céleste qu’il sème, expliqua Jésus. Quand quelqu’un entend la parole céleste sans la comprendre, le Mauvais arrive et s’empare de ce qui a été semé dans le cœur de cet homme : tel est celui qui a été semé au bord du chemin. Celui qui a été semé sur un terrain rocheux, c’est l’homme qui, entendant la parole céleste, l’accueille aussitôt avec joie. Mais il n’a pas de racine en lui-même, il est l’homme d’un moment et manque de persistance et, dès que surviennent des histoires fâcheuses ou un tourment par la mise en œuvre de la parole céleste, il succombe. Celui qui a été semé dans les épines, c’est celui qui entend la parole céleste mais le souci du monde, la séduction de la richesse ainsi que les autres convoitises le pénètrent et étouffent la parole qui n’arrive pas à maturité. Et celui qui a été semé dans la bonne terre, c’est celui qui entend la parole céleste et la comprend : son cœur noble et généreux la retient en lui et y porte du fruit par sa constance.

Le fruit de la délivrance...

Jésus s’exprimait souvent en usant de métaphores et de comparaisons simples pour se faire comprendre plus aisément des villageois, en général peu instruits et peu habitués à disserter sur des données abstraites. Mais il employait également des paraboles plus complexes pour véhiculer un enseignement davantage ésotérique. Beaucoup ne voyaient en tout cela que de sombres histoires mais ceux qui s’intéressaient vraiment à sa doctrine y trouvaient de quoi réfléchir. D’où les mots de Jésus clôturant régulièrement ses prêches : « entende, qui a des oreilles pour entendre ».

Simon-Pierre l’interrogea au sujet des paraboles, voulant savoir pourquoi le Maître parlait à la population de cette manière singulière.

– À vous les apôtres, il sera donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux mais pour les autres c’est en paraboles afin qu’ils voient sans voir et entendent sans comprendre...

Seuls les plus sages comprendront car tous ne sont pas prêts à accepter l’inacceptable condition humaine. Depuis des générations, ils sont aveuglés par le mensonge du roi Josias...

Simon-Pierre acquiesça en silence, pensant à tort que les derniers mots de Jésus faisaient allusion aux paroles du prophète Isaïe, tirées d’un passage des écritures sacrées du Temple.

– Quant à vous, ajouta Jésus en direction des apôtres, heureux sont vos yeux car ils verront, heureuses sont vos oreilles car elles entendront. En vérité, je vous le dis, beaucoup de justes ont souhaité voir ce que vous verrez et ne l’ont pas vu, entendre ce que vous entendrez et ne l’ont pas entendu !

En particulier, il leur expliquait les mystérieuses métaphores complexes qu'il prodiguait, des propos qui semblaient hermétiques au premier abord à tout un chacun. Néanmoins, Jésus n'entrait jamais dans le sens profond des termes comme si les apôtres n'étaient pas encore capables d'en concevoir toute la teneur.

En secret et avec moult précautions, Jésus avait décidé de commencer progressivement à leur distiller le savoir des Initiés du temple d'Osiris. Mais pas à tous, comme s'il craignait que certains n'en soient pas dignes.

La troupe allait se remettre en route. Les Douze se mirent devant Jésus pour dégager le passage. De sa voix puissante, Jésus les interpella, chacun par leur nom. Ils se retournèrent vers lui.

Jésus devait s'assurer de quelque chose, dissiper un doute grandissant. Et l'effet de surprise était primordial. Le moment semblait opportun.

– L'un de vous est un traître, dit Jésus aux apôtres face à lui.

Il balaya son regard perçant sur les Douze. Dans les yeux de l'un d'eux, il perçut bien plus que de la stupéfaction qui déforma pendant quelques secondes l'expression de son visage.

J'en étais certain, j'avais vu juste...

Les apôtres s'entre-regardèrent avec consternation, se demandant de qui le Christ parlait mais celui-ci n'ajouta pas un mot et, se frayant un passage dans la foule médusée qui venait d'assister à la scène, il s'éloigna tranquillement. Après un moment d'hésitation, ne sachant comment réagir, les Douze finirent par suivre leur Maître.

Simon-Pierre vouait un amour immense au Christ et, tout en marchant derrière lui, il se demanda comment l'âme d'un traître pouvait battre dans le cœur de l'un des apôtres. Pourquoi et comment vouloir trahir le Fils de Dieu ? C'était unimaginable. Seul un dément pouvait vouloir une telle sottise car le feu de la géhenne serait l'unique récompense à un quelconque acte de félonie. Dieu ne pardonnerait pas la moindre déloyauté envers son Fils.

Car il ne faisait aucun doute que Jésus était bien le Fils de Dieu.

À de nombreuses reprises, Simon-Pierre en avait été le témoin privilégié. Il avait assisté à tant de miracles dévoilant les pouvoirs divins du Christ qu'il ne pouvait pas s'agir d'un usurpateur, d'un simple magicien comme l'affirmaient certains émissaires du Temple voulant à tout prix, même au prix du mensonge, discréditer le Fils de Dieu.

Car si Jésus n'était pas un thaumaturge divin, comment pouvait-il marcher sur les eaux et ordonner aux tempêtes de se calmer ? Comment pouvait-il multiplier les pains, faire couler le vin comme à Cana ? Comment pouvait-il chasser les démons des Démoniaques, guérir tous les

maux et ressusciter même les morts ? Comment pouvait-il faire jaillir l'Onction divine de ses mains s'il n'était pas lui-même l'Oint de Dieu ?

À toutes ces interrogations, Simon-Pierre avait déjà eu la réponse par Dieu en personne lors de la transfiguration du Christ sur le mont Thabor.

Jésus était véritablement le Fils de Dieu.

L'ascendance de Dieu sur Jésus était indéniable : le Tout Puissant communiquait avec son Fils, lui dévoilant sa parole divine en transmettant son Esprit Saint, sa divine volonté.

Et le traître parmi les apôtres avait été décelé par le Père et révélé au Fils.

Simon-Pierre se jura de ne jamais trahir le Maître. C'était un honneur que d'être au service du Fils de Dieu. L'ancien pêcheur se sentait privilégié, touché par la grâce divine, ayant en lui une partie infime des immenses pouvoirs du Christ qui lui avait été conférés.

Inconsciemment, portant une main à sa ceinture, il toucha la fiole contenant l'Onction divine. Avec elle, il avait guéri bon nombre de Démoniaques. Il se souvint de sa mission apostolique lorsqu'il avait quitté le Christ près du lac de Tibériade. Il avait parcouru une grande partie de la Galilée, guérissant sans relâche et transmettant le message miséricordieux du Christ. Simon-Pierre avait diffusé les paroles du Maître en employant des mots simples. Cependant, il avait voulu répercuter de village en village quelques paraboles du Christ même s'il ne les comprenait pas toutes, même s'il ne saisissait pas toute l'étendue de l'Esprit Saint de Dieu contenu dans ces expressions imagées. Par contre, il savait que bientôt tout s'éclairerait en lui et que Jésus le guiderait vers la lumière.

En secret, le Seigneur le lui avait promis.

Simon-Pierre soupira intérieurement. Il n'avait pas encore atteint le niveau de foi qu'escomptait probablement le Christ de sa part. Pour preuve, il s'était retrouvé souvent impuissant à guérir des maux pendant l'absence du Maître. Celui-ci en avait averti les apôtres avant leur départ comme s'il s'y attendait. Jésus leur avait dit que le manque de foi pouvait annuler les effets de l'Onction divine. Malgré toute sa foi, à de maintes reprises, Simon-Pierre n'avait pu soulager des malades.

Les retrouvailles avec Jésus et les autres apôtres avaient ravi Simon-Pierre qui ne se sentait bien qu'au sein du groupe. Il était devenu sa vraie famille et lui seul réchauffait son cœur même si les rapports avec certains de ses membres étaient parfois difficiles.

Mais Jésus était là. Le Fils de Dieu était le soleil éclairant les zones ombrageuses des êtres et apportait un indéfinissable bien-être par sa seule présence.

Des souvenirs se bousculèrent dans sa tête. Simon-Pierre repensa au miracle qui avait peut-être le plus marqué son existence : le jour où Jésus avait marché sur les eaux du lac de Tibériade. L'apôtre ne se rappelait plus avec exactitude le jour de cet épisode formidable.

De même pour celui de la tempête apaisée.

À vrai dire, à présent, il lui semblait que ces deux miracles avaient eu lieu des jours distincts, des jours différents. Il ne pouvait l'affirmer avec certitude. La peur de mourir qu'il avait ressentie était probablement pour beaucoup dans cette incapacité à se souvenir. Aux yeux de l'apôtre, une autre raison évidente pouvait expliquer ces trous de mémoire : si tout était un peu confus dans sa tête et s'il ne se souvenait pas exactement de ce qui s'était passé comme lors de la transfiguration sur le mont Thabor, c'était parce que tout cela était probablement lié aux pouvoirs divins du Christ. Ceux-ci dégageaient une telle aura, un halo invisible tellement intense, qu'ils bouleversaient les sens des mortels. On ne sortait jamais tout à fait indemne d'une confrontation avec les forces célestes comme celles que possédait le Fils de Dieu et qui pouvaient quelque peu perturber un esprit inférieur.

Telle était la puissance du Christ.

Perdu dans ses pensées, Simon-Pierre avançait derrière son Maître d'un pas allègre.

Après quelques jours de marche, Jésus et les disciples à sa suite se retrouvèrent devant les rives ouest du lac de Tibériade. Jésus décida de ne pas s'y attarder et de se rendre directement sur l'autre rive située à l'est de la Galilée. Récemment, il l'avait promis à certains voyageurs qui lui avaient relaté la situation dans cette partie nord de la Décapole. Jésus s'embarqua dans un bateau de pêcheurs avec quelques-uns des apôtres tandis que les autres ainsi qu'un grand nombre de fervents disciples montèrent à bord de toutes les embarcations qu'ils purent trouver moyennant finance.

Traversant le lac de Tibériade, ils arrivèrent sur la rive opposée, dans la région des Geraséniens. Dès que Jésus débarqua, un géant à moitié nu, vêtu de loques se précipita sur lui. D'une carrure impressionnante, dépassant aisément de deux têtes la haute silhouette du Christ, l'homme d'une trentaine d'années à la barbe et à la chevelure sales et hirsutes était un ancien citadin aisé. À présent, possédé par des démons, il était devenu fou et vivait dans des tombeaux dont il avait violé la sépulture. Il hantait de sa présence le petit chemin escarpé qui montait vers les hauteurs et beaucoup de villageois vivant à proximité n'osaient plus s'aventurer car le Démoniaque était d'une violence extrême et bon nombre avaient été roués de coups sans raison apparente par le colosse. Le mois précédent, à deux reprises, une cinquantaine de villageois excédés l'avaient capturé et

attaché, une fois avec des cordes, l'autre fois avec des chaînes, mais il avait une telle force qu'il s'était libéré en arrachant ses liens ou en brisant ses entraves. Depuis, plus personne n'avait tenté de dompter ce Démoniaque qui hurlait sans cesse, de jour comme de nuit.

– Que nous veux-tu, Fils de Dieu ? cria-t-il à Jésus d'une voix caverneuse. Es-tu venu ici pour nous tourmenter ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas...

Brusquement, il tomba à genoux, la tête levée vers le ciel, la bouche ouverte déformée par la douleur, des larmes coulant sur son visage sale. Jésus contempla ce corps massif aux nombreuses coupures infectées que l'homme s'était prodigué en se tailladant avec des pierres tranchantes. Celles faites sur ses avant-bras étaient des plus malsaines.

À une centaine de mètres de là, sur le haut plateau dominant le lac, des éleveurs de porcs observaient la scène, l'air amusé. Ceux-ci, faisant commerce de cochons pour l'occupant romain, s'étaient accommodés de la présence dérangeante du Démoniaque. Apprenant par la rumeur populaire la venue prochaine de celui que l'on désignait comme étant le Christ, les éleveurs avaient décidé d'effrayer le Démoniaque. Ils espéraient le voir partir et ils lui avaient dit que le Fils de Dieu allait prochainement débarquer avec ses disciples. Le Christ venait soi-disant pour le punir de son comportement. Le Démoniaque en avait été profondément bouleversé. Mais, au lieu de fuir comme l'avaient espéré les éleveurs, il était resté à arpenter la rive, attendant avec crainte et envie l'arrivée du Fils de Dieu.

– Comment t'appelles-tu ? demanda doucement Jésus.

– Mon nom est Légion, répondit l'homme à genoux.

Sa voix était devenue presque fluette, semblable à celle d'un enfant.

– Légion, car nous sommes plusieurs...

Il se tapota le front du plat de la main.

– Je t'en prie, Fils de Dieu, chasse-les de moi.

Sa voix était redevenue grave. Mais l'instant d'après, la voix enfantine se fit entendre.

– Si tu nous expulses, envoie-nous vers les porcs afin que nous entrions en eux.

Il leva son bras en direction du plateau où étaient en train de paître les animaux.

Un autre Démoniaque arriva, surgissant de nulle part. C'était un compagnon de folie du dénommé Légion et les deux hommes partageaient un tombeau en commun.

Sur le plateau, les éleveurs regardaient en contrebas Jésus s'entretenir avec les deux Démoniaques. Ils n'entendaient pas ce que le Christ disait.

Entouré de nombreux disciples qui avaient débarqué avec lui sur le rivage, Jésus avait posé ses mains sur le visage de Légion. Les éleveurs se demandèrent ce qu'il faisait quand un bruit singulier détourna leur attention.

Ils se retournèrent.

Alors, impuissants, ils assistèrent à un terrible spectacle. Mus par une démente brusque, brisant leur enclos, le millier de cochons qu'ils élevaient était en train de se ruer vers la falaise, se précipitant dans le vide et s'écrasant dans les eaux profondes du lac. Les animaux qui n'étaient pas morts sur le coup périrent noyés.

L'instant de stupeur passé, les éleveurs partirent dans les villages voisins amener la population pour qu'ils viennent constater l'incroyable carnage. Les villageois de plusieurs bourgs arrivèrent sur la rive où se trouvaient Jésus et ses disciples. Après la surprise d'avoir vu au loin quelques cadavres rosâtres flotter sur le lac, une autre surprise les attendait : celle de voir Légion le Démoniaque et son comparse assis avec Jésus, conversant tranquillement. Les villageois étaient abasourdis de découvrir que l'ancien Démoniaque était redevenu l'homme qu'il était autrefois, un être calme et pondéré parlant avec une grande aisance, démontrant une grande culture. Vêtu à présent d'une tunique blanche qu'un disciple du Christ lui avait offerte, toute la violence de Légion avait disparu à jamais.

Debout dans leur barque respective, deux pêcheurs qui avaient conduit les disciples du Christ racontèrent ce qu'ils avaient vu aux villageois. Alors, ces derniers prirent peur. Ils ne voulaient pas de la présence de cet homme qui avait le pouvoir de chasser les démons en les envoyant à l'intérieur de cochons.

Considéré comme un être inquiétant, Jésus fut prié de s'en aller. Ce dernier n'insista pas devant les visages déformés par la peur et l'ignorance.

Mieux vaut partir.

Avec ses disciples, il rembarqua dans les bateaux. Légion s'approcha de la nacelle du Christ et le supplia de lui permettre d'aller avec lui.

– Retourne dans ta maison, ta famille t'attend, conseilla Jésus. Raconte-leur ce qu'il s'est passé. Dis également autour de toi que je reviendrai...

Légion acquiesça et s'en retourna en Décapole.

Pour Jésus et ses compagnons, le voyage du retour fut rapide. Même si les nacelles ne possédaient pas de voile, un vent favorable aida la tâche des rameurs.

Quand ils débarquèrent sur les terres de la Galilée, après s'être éloignés du rivage, une scène étrange se déroula devant leurs yeux ; au milieu d'un

chemin escarpé entouré de végétations, à califourchon sur un âne, une femme quadragénaire s'en allait lorsqu'elle heurta un buisson. Sa jambe se détacha au genou. Elle fit demi-tour, se pencha, ramassa sa jambe au sol et, la tenant dans ses bras, elle reprit son périple sans le moindre mot ou cri de douleur. Tous avaient vu le sang couler. Ce n'était pas une jambe en bois mais sa vraie jambe.

L'horreur fit place à la consternation.

Simon-Pierre s'étonna du nombre impressionnant de malades et notamment de lépreux qu'il avait rencontrés et qu'il rencontrait encore sur son chemin. Lors de sa mission apostolique dans la région, dans un chaos généralisé chahutant sa conscience, il n'avait vu qu'effroi et souffrance. Ce qui l'avait également profondément bouleversé était la détresse des femmes accouchant avant terme, donnant naissance à des enfants mort-nés.

Même les animaux n'étaient pas épargnés : nombreux étaient les bovins aux pelages rudes, dont le bout des oreilles et des queues se détachaient, boitant des pattes de derrière aux pieds enflés. La mortalité chez de nombreuses espèces était stupéfiante, mais ce qui surprenait encore plus la population c'était de voir les poules pondre des œufs sans coquille.

Tous ces événements accréditaient les propos des Pharisiens qui y voyaient une punition de Dieu pour le manque de foi du peuple élu, corrompu et perverti aux influences étrangères transgressant la Loi de Moïse. Les Pharisiens affirmaient qu'il s'agissait d'un châtement divin : les Juifs avaient péché et ils payaient à présent l'absence de dévotion à l'égard des préceptes religieux et de Yahvé, Dieu protecteur d'Israël.

Pour beaucoup, la fin des temps était proche.

Simon-Pierre fit part de ses réflexions à son Maître.

– Les temps sont proches, répondit Jésus après un instant de silence. Les temps sont proches...

Du moins, il l'espérait.

30

Harmonie

À l'heure du dîner, le restaurant chic de l'hôtel était bondé.

Néanmoins, le serveur avait réussi à trouver une table pour Camille et Tom dans un coin tranquille, un peu à l'écart du brouhaha, un billet de cent euros ayant grandement facilité les choses.

Camille avait déjà remarqué que Tom dépensait sans compter, il devait être riche ou insouciant de cet argent qui semblait lui brûler les doigts. Et, encore une fois, elle se demanda si c'était son argent ou ses relations secrètes qui leur avaient permis de sortir de la prison israélienne.

Elle se remémora sa capture dans la mosquée Al-Aqsa par les hommes en noir, armés et en cagoule. Elle avait été attachée, bâillonnée et on lui avait bandé les yeux. Elle avait eu la peur de sa vie mais, en même temps, elle avait ressenti un frisson inconnu et étrangement excitant.

Le parfum de l'aventure.

Le matin même, Tom et Camille avaient été expulsés d'Israël pour la Tchéquie et ils avaient voyagé avec de nouveaux faux passeports français. Désormais, Camille était madame Kidd et elle était descendue avec son époux dans un hôtel cossu de Prague. Ils avaient retenu trois chambres : Martial, l'ami antillais de Tom, le professeur d'université que Camille avait rencontré à Paris trois jours plus tôt allait rejoindre le couple.

Pour toute explication, Tom avait dit que l'abbé Boudet avait indiqué l'emplacement d'une copie du rapport Pilate dans la capitale tchèque et qu'il serait très risqué de la récupérer.

Camille avait parfaitement compris que Tom avait eu très peur pour elle à Jérusalem et qu'il ne voulait plus la mettre en danger pour récupérer un autre Graal. Il tenait trop à elle, il ne voulait pas la voir de nouveau en première ligne et Martial allait l'aider à sa place.

De son regard émeraude, Camille dévisagea le quadragénaire au crâne rasé qui était attablé en face d'elle.

Quatre heures plus tôt, ils avaient déambulé ensemble dans les rues commerçantes de Prague et, n'ayant emporté que peu d'affaires de rechange avec elle, Tom lui avait offert de nombreuses tenues et notamment une magnifique robe blanche de soirée qu'elle portait à présent. Tom avait, lui aussi, fait quelques achats : son élégant smoking noir n'arrivait pas à briser la dynamique de sa musculature puissante.

Troublée, Camille baissa les yeux.

Depuis le tout début, s'était-elle laissée ensorceler par Satan ?

Avec lui et sa lueur diabolique, elle ne voulait plus être sage, elle voulait ressentir son souffle ardent sur le visage, qu'il écrase sa bouche contre la sienne, que leur langue et leur salive se mélangent et que l'ombre sombre du mâle embrasse la couleur de son corps. Elle rêvait de se blottir dans ses bras monstrueux pour qu'il la serre près de lui et ne la laisse plus jamais fuir. Avec lui, elle voulait construire un autre avenir et un autre petit être qui aurait ses yeux à elle ainsi que la force brute et l'intelligence du papa...

Camille releva les yeux.

Non, Tom n'était pas le Diable, il n'était pas non plus l'Antéchrist.

Il était seulement un être d'une intelligence prodigieuse qui, par la simple déduction pure, avait percé le secret qui entourait les abbés Saunière et Boudet de Rennes-le-Château. Il avait également levé le voile qui occultait l'Ancien Testament en prouvant la supercherie du roi Josias.

Cependant, envoûté par sa réussite, il avait étendu les mythes d'Adam et Ève, des patriarches et de Moïse au Seigneur Jésus-Christ : Tom était parti de la conclusion que Jésus était un mythe et il avait construit une logique implacable pour le démontrer. Son brillant esprit avait été aveuglé par la supercherie du roi Josias et, d'un seul cas, il avait fait une généralité : ce qui était vrai pour l'un ne l'était pas forcément pour l'autre.

Camille en était persuadée, Tom se trompait.

Tout n'était pas mythe, le Seigneur Jésus-Christ existait, Camille en avait l'inébranlable conviction. Même si les faits qu'avait avancés Tom démontraient l'inexistence terrestre du Christ, elle savait malgré tout que Jésus avait eu une vie historique bien réelle.

Forte de cette certitude, Camille se devait de le réhabiliter aux yeux de Thomas et, avec le rapport Pilate en sa possession, prouver au monde entier que Jésus n'était pas un mythe.

Car Thomas avait vu juste sur un point : en lisant le rapport Pilate, des hommes d'Eglise comme Boudet étaient devenus fous parce qu'ils avaient

cru que Jésus était un mythe. Mais l'écrit de Pilate ne contenait pas l'auguste vérité, Pilate avait menti pour ne pas avouer qu'il avait fait crucifier le Fils de Dieu, pour ne pas encourir le probable courroux de l'empereur Tibère. Pilate avait menti pour sauver sa peau en rédigeant un faux rapport où il niait avoir rencontré Jésus-Christ, affirmant que ce Jésus-Christ n'existait pas et que cette histoire n'était qu'une fable inventée par le peuple juif pour trouver prétexte à se soulever contre l'occupant romain coupable de déicide.

À présent, Camille se devait de divulguer le rapport Pilate au monde entier, de démontrer que Pilate avait menti pour épargner sa vie. Elle se devait de révéler les conséquences qu'avait eues ce mensonge sur des hommes d'Église ayant perdu la foi comme l'abbé Boudet qui était devenu un meurtrier sanguinaire. Mais, surtout, Camille devait définitivement tuer dans l'œuf la future polémique du mythe Jésus qui pourrait enfler après la parution de ses écrits et ce, tout en faisant le deuil de l'Ancien Testament et un *mea culpa* en dénonçant l'escroquerie humaine de Josias.

Telle était la divine mission pour laquelle elle devrait œuvrer.

Néanmoins, avant toute chose, il fallait retrouver le Graal qui se trouvait à Prague.

Camille sourit à Tom et celui-ci, la vision trouble, ne sembla pas la voir.

Prise d'un doute, Camille se demanda s'il l'aimait vraiment, si son amour était réciproque. Elle le sentait si distant et si proche à la fois qu'un bref instant, elle ne sut plus trop quoi penser de cet amour.

Comme souvent, Tom était présent physiquement mais son esprit était ailleurs.

Sentant le regard insistant de Camille, l'attention de Tom se focalisa sur sa compagne.

– Martial ne devrait plus tarder maintenant, affirma Tom en consultant sa montre. Ça fait déjà presque une heure qu'il a pris le taxi à l'aéroport.

Espiègle, Camille posa ses yeux verts sur Tom.

– Alors, vous ne voulez vraiment pas me dire où se trouve caché le rapport Pilate. Je parie qu'il est caché dans une vieille tombe et qu'on a construit dessus une banque gardée jour et nuit... Je me trompe ?

Tom sourit.

– Qui sait ? Soyez patiente, je vous le dirai plus tard, on fera le point quand Martial sera là. D'accord ?

Camille hocha la tête puis, sur un ton plus sérieux, elle demanda :

– Tom, dans votre équation sur le mythe Jésus de Nazareth, vous n'auriez pas oublié une formule primordiale, un élément clef absent, une valeur manquante ?

– Quel genre de valeur ? s'enquit Tom en fronçant ses sourcils.

– Je ne sais pas... par exemple Dieu...

Tom éclata de rire.

– Pardonnez-moi... Dieu ? Dans l'équation du mythe Jésus ?

Il se racla la gorge.

– Vous savez, les progrès de la science depuis l'époque des Lumières permettent d'expliquer le monde de manière de plus en plus satisfaisante sans recours à aucun dieu. À ce sujet, il y a eu un échange célèbre entre Napoléon Bonaparte et le scientifique de Laplace qui avait écrit un ouvrage sur le système de l'Univers. Bonaparte lui a dit : « Monsieur de Laplace, je ne trouve pas dans votre système mention de Dieu ». Et de Laplace lui a répondu qu'il n'avait pas eu besoin de cette hypothèse. D'autres savants se sont offusqués de cette réponse auprès de Napoléon car ils trouvaient inadmissible que Laplace fasse l'économie d'une hypothèse qui avait justement le mérite d'expliquer tout. Laplace a alors répliqué que cette hypothèse expliquait en effet tout mais ne permettait de rien prédire et qu'en tant que savant, il se devait de fournir des travaux qui permettaient des prédictions exactes... À l'époque où les connaissances scientifiques en étaient encore à leurs balbutiements, le principe d'économie penchait plutôt en faveur du religieux qui apportait des réponses simples à comprendre aux questions complexes de l'humanité, ce qui justifiait malheureusement le recours à l'hypothèse Dieu dans des raisonnements rationnels. Mais, heureusement, les temps changent...

Tom devisagea la jeune femme.

– Connaissez-vous le paradoxe de l'harmonie divine ?

D'un petit mouvement du menton, Camille fit signe que non.

– C'est également une sorte d'équation, un test de logique qui permet de savoir si Dieu existe ou s'il est une invention strictement humaine...

Tom fit craquer ses doigts.

– D'abord, supposons que Dieu existe et qu'il soit omniprésent et omniscient, il est le créateur de l'humanité entière. Il sait pertinemment comment sont les hommes puisqu'ils sont sa propre création, il sait donc que s'il s'adresse à eux par l'intermédiaire de prophètes différents, son message divin va être déformé et aboutir à des religions différentes et à des guerres en son nom. Donc, dans son immense sagesse et son immense pouvoir, il s'adresse directement et simultanément aux hommes du monde entier dans leurs langues spécifiques et il dicte sa stricte volonté qui est parfaite aux êtres qu'il a créés. On voit donc apparaître sur terre, du fait de l'unicité divine, un seul écrit qui contient la parole divine. Au final, Dieu est bien présent partout et il est le même pour tous, il harmonise les esprits

humains à son culte pour sa gloire toute puissante. C'est l'harmonie divine qui prouve l'existence de Dieu...

Tom fit une moue sceptique.

– Maintenant, supposons que Dieu n'existe pas et qu'il existe uniquement dans l'imagination humaine. Sur chaque continent, à différentes époques, les peuples croient en une divinité suprême ou même en une multitude de divinités. Les hommes se font la guerre pour imposer leurs croyances au nom de ce ou ces dieux. Il existe une multitude d'écrits religieux censés contenir l'unique parole divine, des textes discordants comme la Bible ou le Coran par exemple. Au final, on retrouve sur tous les continents des religions totalement en contradiction les unes avec les autres, les uns qui parlent de réincarnation et de plusieurs dieux, d'autres d'accès direct au paradis et d'un Dieu unique, ou bien des règles alimentaires très strictes pour obtenir le salut. C'est l'anarchie des règles divines, l'antipode divin qui montre la non-implication de Dieu.

Tom leva ses mains à hauteur d'épaules.

– À présent, regardons dans quel cas de figure nous nous trouvons sur terre. Existe-t-il une harmonie ou un antipode divin...

Tom sourit.

– Vous voyez, Camille, si Dieu existe, s'il apparaîtrait dans l'esprit de chacun et qu'il est omniprésent et omnipuissant, comment se fait-il que les hommes aient autant de croyances différentes ? Ce n'est pas Dieu qui change de message d'un continent à l'autre, c'est bien des hommes comme le roi Josias qui ont rédigé des écrits religieux pour servir leurs propres intérêts. Rien d'autre. Car Dieu tel qu'on l'imagine ne peut changer d'idée et de parole d'un endroit à l'autre : il est par définition constant et perfection absolue. Contrairement aux hommes qui l'ont inventé. Évidemment, il est plus facile de croire en Dieu que d'y réfléchir, de réfléchir au paradoxe de l'harmonie divine, à cette harmonie divine qui devrait logiquement être une réalité incontournable si Dieu existait. Aucun croyant n'ose regarder la vérité en face de peur de ne voir personne se refléter dans le miroir de la réalité. Comme le petit poussin qui crie quand il est seul et qui s'arrête de piailler quand on lui présente un miroir dans lequel il croit reconnaître un compagnon. Tout seul, l'homme a peur. Et il a besoin de ce miroir aux alouettes pour supporter sa condition d'animal intelligent, perdu dans l'immensité de l'Univers. L'homme n'est pas la création de Dieu, mais tout dieu est la créature de l'homme. Ce qui explique le grand nombre de divinités qui peuplent l'univers humain.

– Vous ne croyez donc pas en Dieu ? demanda Camille.

– J’ai cessé d’y croire, avoua Tom. Ne vous ai-je pas déjà dit que je suis un ange déchu ?

Tom eut un sourire énigmatique.

*
* *

De la fenêtre de son bureau, le Pape scruta la luminosité crépusculaire décliner rapidement : sur un sombre horizon invisible, l’astre flamboyant n’allait plus tarder à être englouti par une terre de ténèbres.

Dehors, depuis le début de l’après-midi, le ciel bas et grondant déversait un flot d’eau ininterrompu. Similaire aux barreaux d’une vaste prison, cette pluie diluvienne étalait ses immenses traînées sur la cité du Vatican.

Le regard triste, le Pape se détourna de cette vision morose et ses yeux fatigués se portèrent sur les étagères de sa bibliothèque. Sur celles-ci, un vieux livre attira par hasard son attention : une des premières bibles imprimées de l’histoire de l’humanité.

Pensif, le Pape considéra cet épais ouvrage inestimable.

À l’époque de sa publication, cette bible avait fait trembler d’effroi l’Église, elle avait été le synonyme de l’apocalypse, l’incarnation de la fin de la chrétienté.

Longtemps, l’Église avait prié que n’arrive jamais ce jour maudit où la Bible serait accessible à tous.

Au plus fort de son règne, profitant de la disparition des grandes bibliothèques du monde antique et de l’absence quasi totale d’activité d’édition en Europe, l’Église avait obtenu de fait un monopole sur l’ensemble de l’écrit et de l’information. Les peuples avaient été laissés volontairement dans l’ignorance, on les avait découragés de lire la Bible au cas où certains auraient eu accès à un exemplaire et, au temps de la Sainte Inquisition, l’Église avait même interdit formellement la possession de livres de l’Ancien Testament.

Pendant des siècles, de peur que le secret du Christ n’éclate au grand jour par des invraisemblances et des contradictions criantes de vérité, l’Église avait interdit l’étude historique de la Bible, elle avait craint que les fidèles l’examinent à tête reposée sans plus entendre ce que les curés fanatiques en disaient.

Car la Bible était une arme à double tranchant qui laissait transparaître la véritable histoire de Jésus à quiconque savait ouvrir les yeux.

Ne pouvant s’opposer au progrès de son temps, l’Église crut que sa dernière heure avait sonné lorsque l’invention de l’imprimerie par

Gutenberg permit la diffusion massive de la Bible auprès des chrétiens du monde entier.

Mais ce ne fut pas ce à quoi elle s'attendait, ce ne fut pas le pouvoir de l'Église qui faillit s'écrouler mais celui des États monarchiques. Comme dans le Saint Empire romain germanique où les paysans prétendirent vivre conformément à la Bible en voulant partager les revenus et distribuer les richesses. Ils avaient commencé par former des assemblées qui s'étaient rapidement transformées en révoltes contre l'autorité des nantis.

Avec émerveillement, l'Église réalisa qu'aucun chrétien ne parvenait à découvrir la vérité cachée entre les lignes ô combien trop visibles des Évangiles. Par l'évidence même des mots, personne n'arrivait à démystifier la fable qui entourait la vie de Jésus et ce, croyait-elle, pour une raison toute simple : le catéchisme.

Endoctrinés dès le plus jeune âge, contaminés par les convictions transmises par leurs parents, les croyants avaient été depuis longtemps envoûtés par les prêches des curés ignares et leurs pieux mensonges avaient formaté l'imagination de tous. De la fiction à la réalité, il n'y avait qu'un pas que l'esprit franchissait aisément : la propagande catéchiste s'était profondément ancrée dans les consciences dès l'enfance et les douces images rêvées s'étaient mues en certitudes inébranlables que la lecture d'une bible finissait par conforter de façon irrémédiable.

Le Pape avança de quelques pas et, du bout des doigts, il caressa le dos de la bible imprimée.

Pour une raison toute simple, l'Église n'aurait jamais dû avoir peur de la diffusion grand public de la Bible.

Cette raison était le Coran.

D'une seule lecture, cet écrit religieux trahissait facilement les manigances de Mahomet mais, pourtant, malgré les contradictions, aveuglé par la foi, aucun musulman n'y voyait la vérité évidente transparaître. De ce fait, l'Église n'avait rien eu à craindre de la Bible parce que l'histoire de Jésus était au combien plus complexe que celle simpliste de ce copieur de Mahomet...

Se détachant de la bible, les doigts du Pape glissèrent lentement sur les pièces de titre des différents ouvrages de la bibliothèque. Entre deux livres très anciens, un carnet sombre arrêta sa main. Le Pape prit ce livret noir et en examina la photo sur la couverture : on y voyait un moine arroser un buisson, un buisson qui était censé être le buisson ardent de Moïse.

Le Pape soupira.

Au VI^e siècle, l'empereur Justinien avait fondé le monastère Sainte-Catherine dont la chapelle était supposée être construite à l'endroit précis

où était le buisson ardent dans le Sinaï. Encore aujourd'hui, un moine arrosait tous les jours le buisson en question.

Tout en pensant à cette absurdité, le Saint-Père alla s'installer dans un fauteuil et il ouvrit le carnet intime qui avait appartenu au pape Jean-Paul II. Ce dernier y avait consigné à la main ses commentaires sur quelques dates importantes de l'histoire de la chrétienté.

À la lueur d'une lampe de chevet posée à côté de lui, le Pape feuilleta les pages et lut certains passages pertinents.

...1054 Le Schisme d'Orient.

Le patriarche de Constantinople prétend qu'il faut utiliser du pain avec levain pour l'Eucharistie. Le pape, évêque de Rome, affirme qu'il faut du pain sans levain. La chrétienté se scinde en deux, entre chrétiens et orthodoxes après que les deux patriarches de Rome et de Constantinople se soient excommuniés mutuellement. Le schisme a provoqué des morts jusqu'aux années 1990, des guerres civiles en ex-Yougoslavie, catholiques contre orthodoxes, pour une histoire de levain...

...1099 Jérusalem est libéré.

Lors de la première croisade pour libérer le saint lieu, les troupes croisées entrent dans la ville et le gouverneur musulman se rend contre la promesse formelle que la population civile sera épargnée. L'ensemble de la population, qui comprend essentiellement des Juifs, des musulmans et des chrétiens orthodoxes, est passé par les armes dans les heures qui suivent, les croisés violent femmes et enfants avant de les égorger ou de leur ouvrir le ventre. Il y a eu 70 000 civils massacrés. Tout ce qui respire dans la ville a été tué, reportent avec fierté les commandants des croisés...

...1231 Fondation de l'Inquisition.

Le pape Grégoire IX décide de créer une institution qui se consacre uniquement à l'éradication de l'hérésie et de la sorcellerie. Les inquisiteurs sont choisis parmi l'ordre des Franciscains et des Dominicains. En 1251, le pape Innocent IV autorise l'Inquisition à pratiquer la torture. Ce qui facilite grandement l'obtention des aveux de culpabilité. Au cours de son histoire, l'Inquisition a brûlé plus d'un million de personnes. La dernière sorcière a été brûlée en 1788, le dernier « hérétique » en 1826. L'Église n'a jamais renié l'Inquisition, elle a garanti la continuité historique de l'institution jusqu'à nos jours en modifiant simplement le nom : en 1542, l'Inquisition renaît sous le nom de « Congrégation de l'Inquisition romaine et universelle », rebaptisée au début du XX^e siècle « Sacrée Congrégation du Saint-Office », elle finit par

être nommée en 1965 « Congrégation pour la doctrine de la foi ». Je n'ai eu d'autre choix que de faire allégeance à cette puissante branche qu'est la Congrégation et à son obscur dirigeant, le cardinal Ratzinger qui sera malheureusement mon successeur. Ainsi l'ont-ils décidé, Deus possides tu me pardonner...

Le Pape leva son regard et pensa un bref instant à l'existence de Benoît XVI. Il eut un sourire triste et il replongea dans la lecture du manuscrit.

...1347-54 La peste.

Dans toute l'Europe sévit la Mort Noire, première grande épidémie de peste du continent. Les prélats catholiques ont tôt fait de désigner les coupables : des Juifs auraient empoisonné les puits. La rumeur se répand dans toute l'Europe et d'innombrables pogroms se succèdent. En Allemagne, on ne comptabilise pas moins de 300 communautés juives totalement anéanties, près de 2000 Juifs sont brûlés vifs dans la ville de Strasbourg...

...1378 Le Grand schisme d'Occident.

À la mort du pape Grégoire XI, Urbain VI a été élu. Mais il s'est montré maladroit, les Français ont contesté l'élection et ils ont désigné leur propre pape : Clément VII. En quelques mois, le monde catholique s'est divisé en deux camps. Chacun des deux papes a essayé d'éliminer son concurrent par la force. Au concile de Pise, les deux papes ont été finalement déposés et un troisième, Alexandre V, a été déclaré légitime. Mais les successeurs des deux autres se sont maintenus en place et il y a eu trois papes jusqu'en 1417...

...1391 Le début de la violence contre les Juifs en Espagne.

Pendant la domination des Maures en Espagne, les trois monothéismes méditerranéens, islam, judaïsme et christianisme avaient coexisté pacifiquement pendant plusieurs siècles. Mais cette coexistence de plusieurs religions sur un sol désormais contrôlé par des rois chrétiens déplaît aux prélats catholiques, qui n'ont cessé de répandre l'antisémitisme dans la populace et aussi dans les plus hautes sphères du pouvoir. En 1391, excitée par les prélats, la populace détruit les ghettos juifs de Séville, Barcelone, Valence, Tolède et d'autres centres importants. La furie destructrice de cette année culmine en juin à Séville où la foule, excitée par l'archidiacre Martinez, tue plus de 4 000 Juifs...

...1431 Jeanne d'Arc est brûlée vive.

La mort de Jeanne d'Arc consacre la célébrité de la petite bergère qui n'était pas censée savoir lire et écrire, ni chevaucher de fougueux destriers ou manier l'épée et qui en plus, comble de l'absurde, s'exprimait à son

procès dans la langue des juristes et des théologiens... Ridicule. Comme pour Jésus, son secret est caché ou probablement perdu. Alors, quand on affirme que Jeanne d'Arc aurait crié trois fois le nom de « Jésus » avant de mourir brûlée vive sur le bûcher, j'émet des doutes... Si la petite paysanne avait vraiment la répartie qu'on lui prête, elle a dû plutôt crier ceci aux Anglais : « Vous ne m'avez pas crue, eh bien ! Vous m'aurez cuite ! ».

Le Pape rit doucement.

Jean-Paul II était un homme débordant d'humour et qui savait manier habilement la dérision malgré la gravité des événements.

...1492 Expulsion des Juifs d'Espagne.

Le roi « Très Catholique » d'Espagne expulse plus de 160 000 Juifs. Le pape encourage les autres souverains européens à s'inspirer de l'exemple espagnol. Dans toute l'Europe, les évêques se mobilisent et poussent les gouvernements à empêcher l'entrée sur leur territoire aux Juifs expulsés. Les Juifs d'Espagne étaient aux commandes des postes importants du pays comme les finances et leur expulsion marque un tournant dans l'histoire espagnole. La fin de la puissance et le début d'un long déclin...

...1527 Le sac de Rome.

Des soldats protestants massacrent la totalité de la population de Rome et pillent la ville. Le pape est sauvé par les gardes suisses. Il s'enferme avec eux à Castel Sant'Angelo pendant que la population est massacrée. Le saint prépuce de Jésus est volé mais, grâce à Dieu, le saint prépuce existe aussi dans les communes de Charroux, de Conques, de Vebret, d'Anvers...

...1559 L'Index.

L'invention de l'imprimerie permettant à un nombre croissant de personnes de s'informer, l'Église réagit en publiant l'Index (Index Librorum Prohibitorum). Pour que cette publication soit tenue à jour avec soin, la Congrégation de l'Index est fondée par le pape Pie V en 1571. Au cours de son histoire, cette institution a édité régulièrement une liste de livres interdits de lecture pour les catholiques. Abrogé officiellement en 1966, l'Église a « mis à l'Index » des milliers de livres et des centaines d'auteurs dont l'ensemble de l'œuvre est prohibé : Honoré de Balzac, Alexandre Dumas père et fils, Gustave Flaubert, Anatole France, Victor Hugo, Jean-Jacques Rousseau, Jean-Paul Sartre, Voltaire, Émile Zola...

...1600 Giordano Bruno.

Il est brûlé vif à Rome, condamné pour hérésie. Il avait osé prétendre que le Soleil pouvait être une étoile comme les autres, définir l'Univers comme étant infini et émis l'hypothèse de l'existence de formes de vie hors de la Terre, un Univers peuplé d'une quantité innombrable de mondes identiques au nôtre. Au bout de huit ans de procès, au cours duquel des aveux lui sont arrachés par la torture, il est condamné à mort comme « hérétique obstiné et impénitent ». L'hypothèse de Giordano Bruno annonce le début de la déconfiture de la théorie ethnocentrique et orgueilleuse de l'Église : l'homme et la Terre sont au centre de l'Univers. La science, au fil des siècles, révélera que la Terre tourne autour du Soleil qui est une étoile ordinaire qui fait partie d'une galaxie assez banale : la Voie Lactée...

D'une main rapide, le Pape tourna plusieurs pages.

...1848 Un vent de révolte.

La population de Rome se révolte contre la dictature papale. Le pape Pie IX est chassé. Une république est proclamée mais le pape est remis au pouvoir l'année suivante par les troupes françaises. Les opposants sont fusillés. L'État de l'Église redevient une monarchie absolue dont le souverain est... moi-même...

...1861 Louis Pasteur.

Les progrès de la médecine remettent en cause l'obscurantisme de l'Église catholique : Louis Pasteur démontre l'importance des microbes qui remettent en question les dires de l'Église selon lesquels un nourrisson décède car « Dieu l'a voulu ».

...1870 La fin des temps de nouveau.

Aux USA, début du mouvement qui allait s'appeler les « Témoins de Jéhovah », cousins des adventistes qui annonce la fin du monde pour 1914, 1925, 1975... Aux vues des échecs successifs, ils ont mis un bémol depuis...

...1903 La faillite du Vatican.

Le Vatican est au bord du gouffre, la banqueroute menace. Certains croient que les caisses quasiment vides sont le fait de feu Léon XIII qui vient de s'éteindre. Les rumeurs accusent ce pape d'avoir puisé amplement dans les caisses pour des besoins personnels. Ce qui est faux : les responsables de cette faillite sont les abbés Saunière et Boudet ainsi que leur clique de maîtres chanteurs qui ont saigné à blanc les finances du Vatican pendant des années...

Songeur, le Pape releva la tête.

Personnellement, il n'était jamais allé à Rennes-le-Château mais il avait vu bon nombre de photos du site et notamment celles de l'intérieur de

l'église Sainte-Marie-Madeleine qui avait été agencée par Saunière et Boudet. Il se remémora un cliché en particulier qu'on lui avait montré : au-dessus du confessionnal, une fresque en relief montrait Jésus sur un monticule jonché de dix-sept roses, entouré d'hommes glabres et de femmes dont l'une rousse, allongée à terre, se tenait le ventre de manière non équivoque. Au bas du monticule, on pouvait voir un sac percé contenant des épis d'or.

Tout autour de la fresque, il y avait une peinture murale représentant un paysage jonché de rochers et de diverses plantes. Au loin, on y apercevait un splendide palais et un village en ruine ainsi que la silhouette d'une vieille dame qui s'intéressait de près à un sombre buisson. Au tout premier plan de la peinture, l'un à gauche et l'autre à droite, on distinguait deux parties qui étaient séparées par la large fresque en relief de cinq mètres. Cependant, l'œil pouvait aisément assembler ces deux parties distinctes d'un seul regard : une tête de lièvre et son corps en pierre grisâtre.

– Le rocher du lièvre, murmura le Pape.

Et dire que le secret du Christ était exposé à la vue du public, exposé au grand jour par une simple fresque et une peinture murale et que personne n'y voyait la vérité criante s'en détacher.

Il n'y avait pire aveugle que celui qui ne voulait pas voir disait Jésus.

Heureusement pour l'Église qui avait survécu aux chantages et aux menaces des abbés, les visiteurs actuels ne voulaient voir, dans tous ces indices laissés par Saunière et Boudet, que l'emplacement d'un trésor caché.

Comme ils étaient loin de la vérité.

Il s'agissait uniquement d'un prodigieux chantage mis en place par des hommes d'Église pour se venger du mensonge d'État qu'avait entretenu le Vatican depuis toujours.

En pensant à ce chantage, le Pape se rappela brusquement que lui aussi était victime d'un autre particulièrement odieux.

Il ne restait plus que trois jours avant que les fils d'Abraham ne mettent leur menace à exécution et qu'ils fassent exploser leur bombe synonyme de fin du monde.

Alors, deux mille ans de chrétienté voleraient en éclats.

*
* *

Dans le restaurant chic de l'hôtel, Tom mangeait Camille du regard.

Elle était si belle dans sa robe blanche de soirée et, semblables à deux papillons merveilleux, ses yeux verts vagabondaient dans la salle, de table en table où la riche clientèle de Prague dînait. Les pupilles de Camille finirent par se fixer sur une ravissante jeune femme possédant une grande beauté, assise avec son prétendant.

Songeur, Tom considéra Camille.

Comme l'aurait fait inconsciemment toute femme, le regard de Camille se focalisa sur les parties les plus disgracieuses de cette belle femme. Au contraire, si Tom avait montré à Camille une photographie d'elle-même, le regard de Camille se serait porté spontanément sur les parties les plus flatteuses de son propre corps.

Cette tricherie inconsciente constituait une astuce du cerveau pour préserver son « estime de soi », cet ensemble des représentations que l'on se faisait de son physique, de ses capacités intellectuelles ou de sa représentation dans la société : le fait de ne voir que les imperfections des mannequins aidait à soutenir la comparaison et à se sentir bien dans sa peau.

Mais Camille n'avait rien à envier à la plus belle des femmes du monde : elle était elle-même d'une beauté incomparable, une beauté de déesse.

– Elle a le nez un peu trop pointu, finit par dire Camille.

Puis, comme si elle regrettait d'avoir dit cela, elle se mordit la lèvre.

La plus ravissante des Ève pouvait devenir calomniatrice lorsqu'elle était en période d'ovulation car une hormone était libérée par le corps, une hormone capable de modifier le comportement de la plus douce des créatures féminines pour la rendre d'humeur acerbé. La raison « naturelle » en était tout simple : lors de l'ovulation, les femmes fécondes devaient attirer coûte que coûte les hommes et elles augmentaient leurs chances en discréditant les rivales éventuelles. Qui plus est, outre ce penchant destructeur inconscient, l'ovulation provoquait sur les visages des phénomènes physiques les rendant plus resplendissants et que les hommes, en bons mâles reproducteurs, percevaient instinctivement comme plus attractifs pour être fatalement attirés par ces femmes fertiles.

En période d'ovulation, conjuguant dédain et superbe, les femmes avaient ainsi tous les atouts de leur côté.

Tel était l'héritage de la nature.

Camille tourna lentement le regard vers Tom et la vision de ces yeux en mouvement déclencha d'autres images dans l'esprit du quadragénaire.

– Pourquoi vous me fixez comme cela ? demanda Camille après un instant, les paupières papillonnantes. À quoi pensez-vous ?

– Je pense à vos yeux, répondit-il, l'air absent.

– À mes yeux ? dit-elle en se sentant rougir.

Une brève seconde, elle baissa son regard avant de le braquer sur Tom.

– Ils vous plaisent donc tant que cela ? questionna-t-elle, le ton audacieux.

– Non... oui... non... euh, si, si... bien sûr qu'ils me plaisent, ils sont magnifiques... Non, ce que je voulais dire c'est que je ne pense pas à vos yeux en particulier mais aux yeux de l'homme en général... Ils sont extraordinaires vous savez...

– Ah bon ! fit-elle, une déception à peine perceptible dans sa voix. Et qu'ont-ils de si extraordinaires ?

– À votre avis, quel est l'autre animal sur terre qui possède le même œil que l'homme, un œil de couleur avec du blanc tout autour parfaitement visible ?

– Je ne sais pas... les singes ou certains chiens... ou peut-être le cochon, non ?

Tom secoua la tête.

– Non, en fait sur les millions d'espèces animales sur terre, on est la seule à avoir un tel œil car c'est un terrible désavantage qui ne permet pas la survie de l'espèce qui la possède.

– Un désavantage ? Comment cela ?

– Regardez, vous êtes un tigre en face de moi, je suis votre proie, je décide de fuir et sans tourner la tête, je tourne instinctivement les yeux à gauche pour voir si le chemin est libre.

Tom le fit.

– À cause du blanc tout autour de mon iris, vous voyez immédiatement dans quelle direction je regarde et où j'ai décidé de fuir. Je perds l'effet de surprise en partant à gauche et le tigre que vous êtes a déjà anticipé et je suis mort. Par contre l'œil plein sans blanc visible tout autour de l'iris permet de voir à gauche sans trahir où je regarde, je veux fuir, je gagne une seconde primordiale sur le tigre et j'arrive à m'enfuir ou pas... mais ça, c'est une autre histoire... Posséder une plume rouge visible de tous mes prédateurs est aussi un handicap mais ce handicap est surmontable par la fuite. Avec l'œil blanc, je pénalise lourdement la seule arme que j'ai pour survivre : la fuite. Même pour les prédateurs, c'est un désavantage car il indique par où je vais attaquer : les proies ont un avantage et fuient avant... Je me retrouve le ventre vide et je finis par mourir, impossible de transmettre mon handicap à une descendance.

Camille acquiesça et demanda, perplexe :

– Mais alors, pourquoi l’homme a-t-il pu sélectionner cette caractéristique désavantageuse ?

– Cet œil a été sélectionné par la nature humaine à l’époque lointaine où les tout premiers hommes savaient se défendre des prédateurs avec des armes rudimentaires. L’homme est un être social qui dialogue avec les autres : le fait de regarder les gens droits dans les yeux satisfait l’ego de l’autre, ça renforce la cohésion et la confiance. Il est très flatteur de voir, et ce, même à plusieurs mètres de distance, que quelqu’un du groupe s’intéresse à vous. Par les aléas des mutations génétiques, le premier être qui a possédé un tel œil a eu un succès immédiat et tout le monde a voulu s’accoupler avec ce lointain ancêtre qui flattait l’ego de ces autres qui eux avaient des iris aussi gros que leurs orbites...

Tom s’interrompt.

Il venait d’apercevoir à l’autre bout de la salle du restaurant son ami et mentor Martial.

Vêtu d’un polo et d’un pantalon blanc qui s’harmonisaient avec la barbe et la chevelure de même couleur, l’Antillais se dirigea vers la table de Tom et Camille. Ces derniers se levèrent pour l’accueillir.

– Veuillez m’excuser pour mon retard, dit Martial en faisant un baisemain à Camille, il devait y avoir un accident quelque part car toutes les routes étaient complètement bouchées.

Tom fit un pas vers le nouveau venu.

– Ce n’est pas grave, répondit Tom en lui donnant l’accolade et en l’embrassant affectueusement sur les joues. On a fini de manger mais tu veux manger un morceau ? Tu as faim ?

– Non, je te remercie. Je suis un peu ballonné, tu sais l’avion ce n’est pas mon fort, ce n’est pas comme toi...

Martial lui fit un clin d’œil et, invitant de la main le couple à se rasseoir, il prit un siège.

– Et Sachem ? demanda Tom. Tu l’as confiée à la voisine ?

– Ma fille s’occupera parfaitement de Sachem, répondit Martial de sa voix grave. Anna est grande maintenant. Si elle peut se passer de son papa pour quelques jours, elle peut aussi s’occuper parfaitement de Sachem, rassure-toi.

– Qui est Sachem ? demanda poliment Camille.

– Sachem est notre chatte, répondit Martial. Nous l’avons adoptée il y a trois mois environ pour égayer un peu notre maison. Deux hommes et une seule fille, c’était un peu triste pour une grande maison.

Camille fronça les sourcils.

– Deux hommes ? De quoi parlez-vous...

– Oh ! fit Martial. Tom ne vous a pas dit que nous vivions ensemble ?

Camille eut l'impression que la foudre venait de tomber sur elle et que son cœur s'arrêtait de battre.

– Bon, que je ne commette pas d'impair, dit Martial à Tom, tu lui as dit quoi exactement... Je parie que tu n'as pas pu t'empêcher de lui avouer déjà certains secrets, n'est-ce pas ? On avait bien convenu de ne lui dire la vérité que lorsqu'on aurait un Graal en main ?

Tom acquiesça.

– Oui, mais les événements en ont décidé autrement et le Graal s'est fait attendre. Je ne pouvais pas la laisser dans l'ignorance et, de toute façon, il était prévu qu'on lui dise, Graal ou pas Graal en main... Elle connaît la vérité pour Josias et pour Jésus de Nazareth. Mais je ne lui ai pas encore parlé du « Virus », ni de toi, ni de moi ou de ma vie d'avant...

La mine blanche, Camille écoutait sans entendre, perdue dans le monde brisé qu'était désormais le sien.

– Vous... vous êtes homosexuels ? finit-elle par demander à Tom.

Ce dernier ouvrit des yeux ronds, regarda Martial et, simultanément, les deux hommes éclatèrent de rire.

– Non, bien sûr que non ! s'exclama Tom. Qui vous a mis cette idée saugrenue dans la tête ?

– Nous ne sommes pas homosexuels, confirma Martial. Et puis le serions-nous, serait-ce un crime abominable ?

Martial considéra la jeune femme avant d'ajouter :

– Il est vrai que pour les catholiques et pour le Pape, l'homosexualité reste encore un horrible péché et même, aux yeux de certains, une maladie mentale. Mais l'homosexualité n'est pas une maladie, on naît tous sexuel ou plus exactement bisexuel. Les animaux ainsi que l'être humain, héritage animal oblige, ont tous deux circuits nerveux sexuels qui cohabitent ensemble dans le cerveau : l'un dit « masculin », l'autre dit « féminin ». Ce qui fait que tout animal, homme compris, est fondamentalement bisexuel. Cependant, ce sont les signaux chimiques émis par le partenaire qui bloquent le plus souvent l'un des deux circuits : par exemple, chez les rats, les phéromones de l'urine du mâle inhibent le circuit « féminin » d'un autre mâle et cela déclenche en même temps une attaque réflexe innée chez l'autre mâle, une répulsion physique. Par contre, cette même urine chez la femelle déclenche l'ovulation et l'acte sexuel par l'activation de son circuit « féminin ». La frontière entre les deux circuits sexuels est mince et il suffit que l'un ou l'autre s'active à la place de l'autre ou même simultanément pour voir apparaître des comportements radicalement

différents tels l'homosexualité ou la bisexualité innée. Dans la nature, le comportement homosexuel est bien présent chez toutes les espèces animales et ce n'est donc pas une tare mais plutôt un don de la nature. Chez l'homme ou la femme, l'homosexualité est donc aussi une structure naturelle tout comme l'hétérosexualité, une structure ancestrale dont les aléas de la nature nous ont dotés et nous devons respecter cet héritage animal au même titre que notre couleur de peau : nous sommes nés comme cela et nous n'avons pas à avoir honte de comment nous sommes. D'ailleurs, les plus grands génies étaient homosexuels comme Léonard de Vinci : c'est par la différence que le génie de tout être apparaît...

Telle une baguette de chef d'orchestre, Martial agita son index.

– Par le passé, l'homosexualité apparaissait comme anormale aux yeux de tous, comme une maladie honteuse parce que la norme était imposée par la religion mosaïque. Heureusement pour l'humanité, les mentalités ont changé grâce au recul du fondamentalisme religieux et au final, aux yeux des générations futures, et Tom ne me contredira pas sur ce point, ce sera la religion qui sera considérée comme la maladie honteuse des siècles passés qui touchait les hommes comme l'homosexualité autrefois...

Tom approuva et Martial poursuivit :

– L'interdiction de l'homosexualité découle de la volonté d'un seul homme : celle du roi Josias. Ce scélérat a mis en scène un Dieu unique et un mythique Moïse pour imposer les lois mosaïques. Josias y a interdit dans le même chapitre l'homosexualité, l'adultère et la zoophilie, tout cela condamné par une mise à mort. Savez-vous pourquoi, Mademoiselle Camille ? Tout simplement parce que ce satané Josias voulait le plus de garçons et de filles possible pour peupler rapidement Israël. Il a interdit l'homosexualité parce qu'il était un minutieux homme pragmatique qui avait besoin de troupes pour combattre l'ennemi égyptien. Tout ce qui était un frein à la procréation a été interdit, tous les us sexuels de l'homme qui n'œuvraient pas à faire un enfant ont été interdits par Josias. Josias a imposé une famille type pour que se multiplie en peu de temps son armée et tout ce qui pouvait empêcher, contrecarrer ou compromettre ce planning familial guerrier, comme la zoophilie, l'adultère ou l'homosexualité, était condamné à mort. Je vous le dis comme je le pense, Josias était un nazi avant l'heure et personne ne pourra me contredire sur ce point. L'histoire parle pour moi...

Martial pesta dans sa barbe blanche.

– Quand on demande au Pape s'il va prendre une position plus libérale sur la question du divorce, du préservatif ou de l'homosexualité, il répond hypocritement qu'il ne peut pas changer de ligne de conduite parce qu'il obéit aux préceptes divins, à la volonté de Dieu écrite dans la Bible alors

qu'il sait parfaitement que c'est le roi Josias qui a usurpé l'identité de Dieu pour imposer ces lois mosaïques fascistes. Pourtant, le Pape et son Église ont déjà fait un choix arbitraire en sélectionnant celles qui les intéressaient ou pas, un tri dans la liste des « péchés » au nombre de 613 imposée par Josias. L'Église a simplifié à l'extrême la Loi en mettant en avant 7 péchés capitaux, elle n'a gardé que quelques « péchés » et écarté les autres qui n'étaient pas populaires ou trop contraignants.

Comme s'il voulait faire une confidence, il se pencha en avant.

– Je vais vous dire, Camille, je suis un pécheur impénitent, un transgresseur de toutes ces lois qui ordonnent de faire ou de ne pas faire certaines choses, des lois d'un autre temps parce qu'elles ne sont pas divines mais humaines, elles sont issues d'un roi frustré qui a imposé sa névrose à l'humanité. Il faut vivre avec son temps : on n'applique plus la peine de mort dans les pays civilisés alors qu'elle était naturelle aux yeux des générations passées et qu'elle était pourtant inscrite noir sur blanc dans la Loi. L'homme est devenu un « pécheur », un transgresseur de la volonté « divine » en ne respectant plus l'ordonnance de Josias de mettre à mort le tout-venant comme la femme adultère, chose qu'on faisait pourtant il y a quelques siècles encore. Autres temps, autres mœurs. Par la sagesse, l'homme moderne s'est déjà libéré d'une partie du carcan qui emprisonnait son esprit et il suffit de lui présenter la vérité devant les yeux pour qu'il s'éveille tout seul. Oui, je vous le dis, il suffit simplement qu'il ouvre les yeux... Ne prête-t-on pas ces paroles au mythique Jésus-Christ : que ceux qui veulent bien entendre écoutent, que les aveugles qui veulent voir regardent...

Camille eut un sourire en coin.

– Comment cela ? fit-elle faussement étonnée. Jésus est un mythe ?

Déconcerté, Martial se tourna vers Tom.

– Je croyais que tu lui avais dit pour Jésus ?

– Tu ne vois pas qu'elle se moque de toi, répondit Tom. Je lui ai dit mais elle ne m'a pas cru.

Martial sourit.

– Alors, c'est pour cela que tu veux absolument trouver le Graal de Prague : pour lui prouver que tu dis vrai...

Tom opina.

– Le Graal est ici, l'abbé Boudet en avait la certitude. J'ai préparé un plan pour le récupérer.

Il se leva de table.

– Allons dans ma chambre pour en discuter plus calmement, j'ai les plans et les photos du site où le rapport Pilate est caché...

Camille et Martial se levèrent à leur tour.

Dans la salle toujours comble, le trio se dirigea vers la sortie lorsque Martial aperçut le livre d'or du restaurant posé sur un chevalet de peintre.

– Un instant, s'il vous plaît. Je me fais toujours un point d'honneur à consulter les livres d'or. C'est une véritable mine d'or du comportement humain.

– Tu parles tchèque ? gloussa Tom. Tu ne vas pas y apprendre grand-chose alors...

Martial feuilleta les dernières pages du livre.

– Les touristes de passage laissent toujours un petit mot un anglais... tiens, regarde, il y a même un touriste français qui a écrit un mot...

Martial fronça les sourcils et lut à haute voix :

– « Je ne suis pas catholique mais, par respect pour la religion chrétienne, il aurait été de bon ton de ne pas servir de viande en ce jour de carême... »

Martial laissa échapper un petit rire. Il prit le stylo relié au livre par une chaînette en or et il griffonna quelques mots rapides.

Par-dessus son épaule, Camille fit les yeux ronds en lisant ce que Martial écrivait en réponse au touriste français : « Vous avez parfaitement raison et, par respect des autres mythes ancestraux, il serait également de bon aloi de se tondre les poils du pubis le même jour pour honorer le culte de Jason et de la Toison d'or... »

À la lecture de cette réplique cinglante, Tom éclata de rire et tapa amicalement le dos de son ami.

31

Lazare

L'astre de lumière avait achevé sa course obscure de l'autre côté du globe. De nouveau, il allait jaillir pour embraser de ses rayons les hautes montagnes de la Galilée. Des mois et des mois s'étaient écoulés depuis le retour de Jésus sur sa terre natale, après les longues années d'errance solitaire à travers le monde.

Entouré d'une multitude de feux ayant brûlé toute la nuit, parmi des centaines et des centaines de fidèles disciples dormant paisiblement à la belle étoile, Jésus était assis au milieu du campement.

Seul.

Naufragé volontaire dans un océan humain.

Lui, n'avait pas trouvé le repos et les bras de Morphée n'avaient pas bercé sa conscience dans de doux rêves salutaires. Son esprit n'avait pas cessé de le tourmenter, l'empêchant de fermer les yeux.

Depuis des jours et des jours, il était là. Il attendait.

Seul parmi les siens.

Le soleil faisant éruption sur l'horizon ne mit pas fin à son isolement. Même si les hommes et les femmes commençaient à se lever et à œuvrer tout autour de lui, gesticulant et s'agitant en futilités vitales, personne ne pouvait rompre sa solitude.

Sa solitude intérieure.

Celle-ci était d'une profondeur infinie et seul le disciple qu'il aimait réussissait à réchauffer son cœur perdu dans les abysses froids du néant. Tournant lentement la tête, Jésus regarda la fine silhouette toujours endormie, enroulée dans une couverture rose. Mais malgré tout, malgré cette présence bienveillante, il se sentait seul face aux forces de l'adversité. Jésus riait souvent, mais cette apparente gaieté cachait son angoisse car il savait que les ténèbres du Mal pouvaient s'abattre sur le pays à tout moment. Déjà, les prémices de ce chaos se faisaient voir de toutes parts.

Et il ne pouvait rien y faire pour l'anéantir définitivement.

L'unique espoir, le seul salut d'Israël dépendait du messager. À présent, le devenir de cette humanité reposait dans ses mains. Impuissant, Jésus attendait son retour avec impatience. Cette cruelle attente durait depuis des jours interminables et Jésus avait la désagréable impression que des siècles s'étaient écoulés depuis son départ.

Son espoir de voir la venue prochaine d'un messager se réalisa. Mais ce ne fut pas celui qu'il avait tant escompté qui se présenta à lui.

Le petit jour vit surgir un solide jeune homme aux mollets impressionnants, ayant marché jour et nuit pour arriver rapidement jusqu'au Christ. Il était mandaté par Marthe et Maria Magdalena, les deux sœurs de Lazare, un ami de Jésus.

– Seigneur, celui qui t'est cher est très malade...

L'envoyé des deux sœurs expliqua que leur frère était dans un état critique et qu'elles requéraient sa présence pour lui porter secours. Elles étaient dans l'angoisse et seule la présence du Christ pourrait sauver Lazare d'une mort certaine.

Le visage assombri, Jésus resta longtemps pensif. Il ne pouvait pas partir, il devait attendre le retour du messager. Le sort de cette humanité en dépendait. Il savait ce qu'il allait arriver à Lazare, peut-être dans quelques heures, quelques jours tout au plus, mais il ne pouvait aller à son secours. Pendant un instant, Jésus espéra que le messager qu'il attendait depuis si longtemps allait apparaître pour dénouer la tragique situation. Mais il n'en fut rien. Alors, la gorge serrée et le cœur blessé, Jésus chargea l'émissaire de Marthe et de Maria d'un nouveau message.

– Cette maladie ne mène pas à la mort...

Dès les premiers mots, le jeune homme fit la moue, pris de doute, pensant que le Christ disait cela pour rassurer les sœurs. Il avait vu lui-même Lazare et il ressemblait déjà plus à un cadavre qu'à un homme bien portant. Alors, il comprit que Lazare était condamné d'avance et que même le Christ ne pouvait rien faire pour lui. Juste des mots consolateurs pour atténuer la peine des sœurs.

Passant à proximité, Simon-Pierre entendit quelques bribes de phrases. Dans son for intérieur, il se dit que ce dont souffrait le dénommé Lazare n'était pas si grave puisque le Maître ne se déplaçait pas pour le soigner et qu'il affirmait que cette maladie ne menait pas à la mort. Rassuré, Simon-Pierre s'éloigna pour laisser le Christ dans l'intimité.

Au fil de la conversation avec Jésus, l'émissaire des sœurs Lazare alla de surprise en surprise. Le doute fit place à la stupéfaction. Alors, il réalisa l'ampleur de sa tâche. Sans plus tarder, il reprit la route en direction du sud.

Pendant deux jours encore, Jésus resta là, ne trouvant que très rarement le repos. Sa conscience était déchirée par le sort de Lazare dont la destinée lui échappait. Il espéra que l'émissaire qu'il avait envoyé pourrait sauver son ami. Si celui-là arrivait à temps et qu'il faisait exactement ce qu'il lui avait demandé de faire, Lazare vivrait. Jésus essaya de se rassurer. N'avait-il pas envoyé avec succès les apôtres guérir les Démoniaques ? L'émissaire saurait agir de même, la situation étant moins critique qu'il n'y paraissait au premier abord.

En début de l'après-midi de ce deuxième jour d'attente supplémentaire, toujours assis au milieu du camp, Jésus vit enfin arriver celui dont il attendait tant la venue.

Le messenger.

D'un bond, Jésus se leva et se dirigea vers l'homme qui se hâtait vers lui. Pendant un bref instant, il eut l'impression de marcher vers l'ombre de sa conscience. Jésus l'embrassa affectueusement sur la joue et, d'un regard interrogateur, il plongea ses yeux bleus dans ceux sombres du messenger.

– Le Royaume de ton Père est proche ! s'exclama celui-ci.

Jésus ferma quelques secondes les paupières, savourant cette réponse semblable à un doux nectar divin.

Enfin... merci Père céleste...

Il prit le messenger à part pour s'entretenir avec lui. Passant par là, Simon le Zélé fut convié à cette discussion secrète.

Puis, tel un général d'armée, Jésus mit en branle ses troupes. Parmi ses disciples, il avait déjà désigné soixante-douze fidèles qui devaient partir en mission deux par deux. Comme les apôtres il y a quelque temps, ces soixante-douze iraient en son nom guérir grâce à l'Onction divine. Rassemblant les élus, il leur fit un ultime discours.

– La moisson est abondante mais les ouvriers peu nombreux. Prions donc pour que le Maître de la moisson envoie de nouveaux ouvriers à sa moisson. Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups...

Pendant de longues minutes, il prodigua de nombreuses recommandations, il mit en garde les soixante-douze des mauvais accueils et il invectiva les villes qui refusaient de voir les miracles accomplis. Il affirma également que le Royaume de Dieu sur terre était proche.

Galvanisant ses disciples tel un centurion sa centurie, il ajouta en guise de conclusion :

– Voilà, je vous donne le pouvoir de marcher sur les serpents, sur les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi. Et rien ne pourra vous nuire. Ne vous réjouissez pas des esprits qui vous seront désormais soumis mais réjouissez-vous car vos noms seront inscrits dans les cieux...

Des acclamations surgirent d'un peu partout. Quand le calme fut revenu, après quelques accolades amicales échangées, les soixante-douze s'en allèrent dans différentes directions.

Regardant les disciples partir deux par deux, Simon-Pierre resta perplexe. Il se demandait quelle serait à présent la mission que lui-même et les autres apôtres allaient accomplir. Il se demandait surtout où devait aller le Christ pour envoyer à sa place cette troupe de disciples quelque peu inexpérimentée face aux légions de Démoniaques signalées un peu partout en Galilée. Comme si Jésus devinait sa pensée, il annonça aux Douze apôtres :

– Allons en Judée.

Simon-Pierre faillit s'étrangler.

– Rabbi, les Juifs du Temple cherchent à te lapider et tu veux retourner là-bas ?

– Je dois aller à Béthanie, pour Lazare.

Jésus avait le pressentiment qu'il était arrivé un désagrément à l'émissaire qu'il avait envoyé pour sauver son ami. Caressant du bout des doigts l'extrémité de sa barbe tout en baissant son regard sur le sol, il parla à mi-voix comme pour lui-même :

– N'y a-t-il pas douze heures de jour ? Si quelqu'un marche le jour, il ne chute pas parce qu'il voit la lumière de ce monde. Mais s'il marche la nuit, il peut chuter parce que la lumière n'est pas avec lui...

À présent, le sort de Lazare reposait peut-être entièrement entre les mains de Jésus. Et de toute façon, quelle que soit la raison, le Christ devait se rendre en Judée.

Lazare ou pas.

Telle était sa destinée.

De façon ambiguë, relevant la tête, Jésus dit :

– Mon ami Lazare repose et il faut que j'aille le réveiller.

Simon-Pierre protesta.

– S'il se repose seulement, cela ne sert à rien d'y aller.

Croyant que l'état de santé de l'ami du Seigneur n'était pas grave, l'apôtre Thomas ajouta :

– Oui, s'il se repose, il sera guéri !

Jésus savait que l'intégrité physique de Lazare n'était qu'une question de temps et qu'il était peut-être déjà trop tard.

– Aux yeux de tous, il est mort ! Vous comprenez ? Il est mort !

Jésus dévisagea tour à tour les apôtres et posa en dernier son regard sur Simon le Zélé.

– Je me réjouis pour vous de ne pas avoir été là-bas afin que vous croyiez en moi mais à présent il faut aller auprès de lui.

Jésus repensa à ce que le messenger lui avait dit. Il savait que cette humanité serait sauvée, il avait bien fait d'attendre plutôt que de partir inconsidérément sauver Lazare. Ce dernier acte aurait eu des effets dévastateurs et tout ce qu'il avait savamment orchestré se serait probablement écroulé. Mais à présent, il pouvait agir librement. Son cœur et ses obligations convergeaient désormais vers un même but : la Judée. En espérant qu'il ne soit pas trop tard pour faire revenir à la vie son ami.

Le bourg de Béthanie était situé à trois kilomètres à peine de Jérusalem et de son Temple. Thomas était persuadé que le Christ allait être arrêté et tué par les hommes de main de Caïphe. Comme résigné par avance, il dit laconiquement :

– Allons-y, nous aussi, pour mourir avec lui.

Simon-Pierre écarta les bras comme s'il voulait, de son corps, empêcher le Christ d'aller là où une mort certaine l'attendait.

– Dieu t'en préserve, Rabbi ! Non, cela ne t'arrivera pas.

Jésus le fixa un bref instant, amusé.

– Arrière de moi, Satan, lui dit-il le sourire aux lèvres. Tu ne connais pas les œuvres du Père céleste. Tu n'as que des pensées humaines.

Accompagnés par une foule de disciples encore nombreuse, Jésus et ses apôtres se mirent en route vers la Judée. Le pressentiment que Jésus avait eu concernant l'émissaire des sœurs de Lazare se révéla exact. Cheminant pendant la nuit, le jeune homme était tombé dans un ravin. Il souffrait d'une jambe cassée et, en tombant sur la tête, il avait reçu un fort traumatisme qui lui avait fait perdre une partie de la mémoire. Quand Jésus le trouva alité dans le petit village qu'il traversa, le messenger avait le regard hagard et ne se souvenait plus de sa rencontre avec le Christ. Ce dernier accéléra la cadence de marche, ne faisant que de très rares pauses, se déplaçant même une bonne partie de la nuit. La troupe à sa suite avait l'habitude de ces grandes marches et, malgré la fatigue, elle resta auprès du Messie, ne voulant pas le quitter.

Pendant ce voyage, traversant la Samarie, Jésus ne resta pas inactif pour autant. Il en profita pour guérir les malades qui eurent la chance de le croiser.

Ce fut le cas pour des lépreux. À l'entrée d'un village, dix lépreux regardèrent passer Jésus qui marchait en direction de Jérusalem.

N'osant s'approcher, ils élevèrent la voix :

– Jésus, Maître, aie pitié de nous !

Jésus les considéra un instant, puis il leur ordonna de se rendre rapidement au Temple de Jérusalem. Étonnés, les lépreux s'entre-regardèrent. Ils avaient espéré que le Christ apposât ses mains sur eux pour les guérir. Résignés, ils s'en allèrent vers la cité de Sion. Mais en chemin, à leur grande surprise, après quelques heures de marche, ils furent purifiés. L'un d'entre eux fit demi-tour pour s'en retourner chez lui en Samarie. Il croisa de nouveau Jésus sur sa route et il se jeta à ses pieds pour le remercier. Jésus s'inquiéta de voir cet homme revenir sur ses pas, se demandant si ses autres compagnons ne s'étaient pas eux aussi détournés du chemin de Jérusalem.

– Tous les dix vous avez été purifiés ? s'enquit Jésus. Et les neuf autres, où sont-ils ?

Comprenant qu'il avait désobéi à l'injonction du Christ, le lépreux baissa la tête, penaud. Jésus ne lui en tint pas rigueur, saisissant que le silence de l'homme signifiait qu'il était seul à avoir fait demi-tour et que les neuf autres lépreux étaient bien en route pour Jérusalem.

Voyant le trouble dans les yeux du purifié qui venait de relever la tête, Jésus eut des propos rassurants.

– Il ne s'est trouvé que toi le Samaritain pour revenir me rendre grâce. Relève-toi et va en paix, ta foi en moi t'a guéri.

Le soir venu, la troupe à la suite du Christ était éreintée par la longue marche. Jésus décida de faire une pause pour la nuit. Il envoya deux disciples en précurseurs pour se rendre au prochain village dont on apercevait les premières bâtisses depuis la route. Mandaté par le Maître, le binôme était parti en courant pour y faire préparer un souper et trouver des étables pour dormir. Mais avant que la troupe ne rentre dans le bourg, les deux disciples revinrent tout confus. On ne voulait pas les recevoir parce qu'ils faisaient route vers Jérusalem. Les rancœurs des Samaritains étaient toujours aussi tenaces contre les Juifs du Sud. Jésus ne s'en formalisa pas et décida de faire route vers un autre village.

Simon le Zélé n'apprécia pas ce mauvais accueil. Il se mit à maudire ces Samaritains et murmura quelques mots à l'oreille de Jean. Ce dernier acquiesça en silence, puis il se porta à la hauteur du Christ.

– Seigneur, demanda Jean, veux-tu que nous ordonnions au feu de descendre du ciel et de les consumer ?

D'un discret mouvement des yeux, il désigna Simon le Zélé. Jésus fit face aux apôtres et, sans distinction, les réprimanda sévèrement.

– Vous autres, vous ne savez pas quel mauvais esprit vous anime. Et je ne suis pas venu pour perdre les âmes des hommes mais pour les sauver.

Simon le Zélé savait que ce message lui était personnellement adressé. À lui et à ses frères. Il se trouva tout penaud d'avoir vu ses propos répétés. Jetant un regard mauvais vers Jean, il se remit en marche derrière le Christ qui venait de repartir.

Après encore des jours de marche, ils finirent par arriver à Jéricho. Dans cette ville, la rumeur de sa venue se répandit. De partout, on sortait des habitations pour voir celui qu'on désignait comme étant le Fils de Dieu. Une foule considérable s'ajouta à la troupe et les rues de la cité furent vite encombrées.

Zachée était le chef des publicains de Jéricho. Curieux, le percepteur d'impôts cherchait à voir qui était ce Jésus dont on lui avait tant parlé. Vénal, il espérait tirer un quelconque profit de sa rencontre avec lui. Cependant, étant de petite taille, il ne parvenait pas à le voir dans la foule. Il courut au-devant des citadins et grimpa sur un arbre. Semblable à la lave d'un volcan, la masse compacte d'hommes et de femmes avançait lentement. En son sein, entouré de ses apôtres telle une garde prétorienne, Jésus finit par apparaître aux yeux de Zachée.

En voyant l'homme en habit rouge dans l'arbre, Jésus s'arrêta. Lévi, l'ancien publicain devenu l'un des Douze, lui murmura quelques mots à l'oreille.

– Zachée, dit alors Jésus, descends vite car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi.

Surpris et flatté que le Christ le connaisse, Zachée descendit de l'arbre et, fendait la foule, se fraya un chemin jusqu'à Jésus. Il conduisit ce dernier ainsi que ses disciples jusqu'à son immense demeure, la plus grande de la ville. Devant la belle maison cossue longue et large de plus d'une cinquantaine de mètres, haute de plusieurs étages, la foule dut à regret se séparer de Jésus.

– Il va loger chez un homme qui transgresse la Loi de Moïse, s'étonnèrent certaines voix perdues.

Zachée savait Jésus enclin à la miséricorde et à l'aumône. Pour le flatter et entrer dans ses bonnes grâces, pour clore également toute polémique pouvant faire changer d'avis le Christ au tout dernier moment, Zachée mentit avec un aplomb qui frôla l'insolence.

– Voici, Seigneur, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres et si j'ai extorqué par inadvertance quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple.

Jésus n'était pas dupe mais il ne voulait pas lui faire perdre la face devant la foule.

– Aujourd’hui le salut est arrivé pour cette maison parce que lui aussi est un fils d’Abraham. Et je suis venu chercher et sauver ceux qui étaient perdus.

Zachée s’inclina respectueusement.

La nuit était presque tombée. Après ces longues journées de marches exténuantes, tous les disciples du Christ purent manger et dormir un peu plus qu’à l’accoutumée depuis le début du périple. Jésus avait accordé à la troupe quelques heures de repos avant de reprendre la route de Béthanie et ce, dès le petit jour.

Lévi, l’ancien publicain, connaissait parfaitement Zachée. Même si celui-ci n’avait pas reconnu le gros rouquin parmi les apôtres du Christ. Lévi avait proposé l’idée d’aller se reposer chez Zachée car il savait que le chef des publicains de Jéricho était d’une vénalité absolue et qu’il essayait toujours de chercher à augmenter ses connaissances et sa sphère d’influence. Le Christ, fils de David ainsi que ses compagnons seraient sans nul doute reçus avec les fastes dus à un roi et à sa cour car Zachée espérait un jour récupérer au centuple ce qu’il offrirait à Jésus.

Lévi avait vu juste et Zachée fut un hôte très prévenant. Il veilla à ce que le Christ et ses disciples ne manquent de rien. Zachée fit porter par ses serviteurs le meilleur vin dont il disposait et fit abattre des centaines de poulets pour rassasier l’entourage du Christ. Il envoya réquisitionner toutes les nattes disponibles pour le couchage des convives. Il laissa sa somptueuse chambre à la disposition de son invité de marque et par manque de place, alla même dormir à l’extérieur de sa propre demeure.

Dès l’aube, Jésus se remit en route. Sachant qu’il repartait déjà vers Jérusalem, de nombreux citadins s’étaient rassemblés autour de la demeure où il avait passé la nuit et ils se mirent à l’accompagner jusqu’à la sortie de la ville. Les apôtres durent jouer des coudes pour que leur Maître puisse avancer sans être bousculé.

Deux aveugles étaient assis au bord du chemin. Entendant une foule marcher, ils s’enquirent de ce que cela pouvait être. On leur annonça qu’il s’agissait de Jésus de Nazareth. Les aveugles se levèrent et se mirent à crier.

– Fils de David, Jésus, aie pitié de nous !

Quelques citadins leur ordonnèrent de se taire et de ne pas déranger le Christ. Mais eux crièrent de plus belle.

– Fils de David, aie pitié de nous !

Passant à proximité, Jésus finit par les entendre. Il les fit venir à lui.

– Que voulez-vous que je fasse pour vous ? demanda-t-il.

– Seigneur, que l’on recouvre la vue !

Jésus s'essuya consciencieusement les mains sur son ample manteau, puis il les frotta l'une contre l'autre en les levant vers le ciel. Après quelques instants, devant des murmures étonnés, l'Onction divine finit par suinter de ses paumes. Il ordonna aux aveugles de se mettre à genoux. Tour à tour, il leur souleva délicatement les paupières et, faisant couler de sa bouche un filet de salive, il mélangea sa bave à l'Onction divine pour l'appliquer du bout des doigts sur les pupilles. Dix minutes plus tard, les aveugles recouvraient la vue. La population fut abasourdie par ces miracles. Dans les yeux de beaucoup, la flamme de la foi s'accrut en une vénération indescriptible.

Parmi cette foule de dévots se trouvait un regard chargé de haine et de rancœur. Celui qui fixait de ses yeux sombres le dos du Christ aurait voulu l'étrangler de ses propres mains. Il les leva mais au lieu de les poser sur le cou offert à lui, il les posa doucement sur les épaules de Jésus.

– Allons-y, Seigneur, Lazare t'attend.

Jésus se retourna et lui sourit, ne décelant pas l'amertume dans le regard.

Donnant le signal du départ, Jésus se mit au-devant de la troupe. Ce ne fut qu'en début d'après-midi qu'il parvint à proximité de Béthanie. Dans la demeure de Lazare, de nombreux voisins et amis essayaient de consoler les sœurs. Quatre jours s'étaient déjà écoulés depuis l'inhumation de leur frère qui reposait désormais dans un tombeau.

Arrivant de Jérusalem, un riche ami qui possédait un cheval venait de dépasser Jésus sur le chemin. Après avoir échangé quelques mots, le cavalier s'était alors empressé de venir au galop pour annoncer à Maria Magdalena et à Marthe sa rencontre avec le Christ. Quand elle apprit la nouvelle, Marthe se précipita à la rencontre de Jésus tandis que Maria, trop affectée par la disparition de son frère, resta prostrée dans la maison.

La jeune Marthe courut à en perdre haleine. Sa svelte silhouette traversa quelques champs d'oliviers. Elle n'eut pas à parcourir une grande distance : Jésus était déjà là, marchant au-devant d'une grande foule.

En pleurs, elle se jeta dans les bras de Jésus.

– Seigneur, sanglota-t-elle le souffle court, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort...

Elle hoqueta plusieurs fois avant de reprendre avec peine :

– ... Mais maintenant encore, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. Mon frère avait une telle foi en toi...

Jésus lui caressa doucement les cheveux.

– Ton frère ressuscitera, lui dit-il.

Elle souleva son visage mutin vers lui, puis vers le ciel.

– Je sais qu’il ressuscitera là-haut, à la résurrection, au dernier jour.

– Moi, je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s’il meurt, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu en moi ?

Du revers de sa tunique, la jeune femme s’essuya les yeux.

– Oui, Seigneur, je crois en toi tout comme mon frère croyait en toi. Je crois que tu es le Messie, le Fils de Dieu.

Jésus ordonna à Marthe d’aller chercher sa sœur aînée. La jeune femme repartit en courant et revint quinze minutes plus tard accompagnée de Maria ainsi que de nombreux voisins et amis de la famille.

Maria Magdalena se jeta aux pieds de Jésus en pleurant.

– Seigneur, si seulement tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort.

Lorsqu’il vit ses pleurs ainsi que ceux des gens qui l’avaient accompagnée, Jésus frémit en son for intérieur. Devant tant de tristesse, il ne put contenir ses larmes, emporté par la compassion.

– Où l’avez-vous mis ? demanda Jésus.

On le conduisit de l’autre côté du bourg. Là, à une centaine de mètres des dernières habitations, se trouvait une grotte dont l’ouverture était située à même le sol ; c’était une petite cavité où Lazare aimait se réfugier étant enfant. Adolescent, il avait exprimé le souhait d’y être inhumé. À présent, une immense pierre en interdisait l’entrée.

Les larmes n’avaient cessé de couler du visage du Christ.

– Voyez comme il l’aimait ! murmura quelqu’un dans la foule.

– Lui qui a ouvert les yeux des aveugles, ne pouvait-il empêcher que cet homme ne meure ? interrogea un habitant de Jéricho qui l’avait suivi jusqu’ici.

Jésus s’approcha du sépulcre. Se tournant vers les villageois, il formula une requête.

– Enlevez la pierre !

Une lueur de surprise passa sur les yeux de Marthe. Elle avança à sa hauteur.

– Seigneur, c’est le quatrième jour ! L’odeur doit être nauséabonde...

Elle croyait qu’il voulait lui rendre un dernier hommage, le voir une dernière fois. Mais même pour le Christ, ce n’était pas convenable. Jésus ne s’en laissa pas compter. Du doigt, il désigna de solides gaillards et ils commencèrent à déplacer la lourde pierre.

– Ne t’ai-je pas dit un jour que si tu crois en moi, tu verras la gloire du Père céleste ? demanda Jésus à Marthe.

Dès que la pierre fut écartée, Jésus jeta son regard dans l’excavation à ses pieds. Alors, il eut un sourire heureux.

Levant les yeux vers le ciel, il dit :

– Père céleste, je te rends grâce de m’avoir écouté. Je sais que tu m’écoutes toujours mais c’est à cause de la foule qui m’entoure que je parle ainsi, afin qu’ils croient que c’est bien toi qui m’as envoyé.

Baissant la tête, il s’écria d’une voix forte :

– Lazare, viens dehors !

Médusée, l’assistance vit des mains surgir, puis une tête. Le mort avait le corps entièrement recouvert de bandelettes. Jésus l’aïda à sortir de la grotte.

– Déliez-le, ordonna Jésus.

Le moment d’effroi passé, les villageois se précipitèrent sur Lazare dont la démarche chancelante prouvait qu’il n’était pas encore totalement remis de sa résurrection. On lui délia les bandes. Marthe et Maria Magdalena ainsi qu’une bonne partie de la foule pleuraient de joie, remerciant Dieu du miracle qu’Il venait d’accorder à son Fils.

Lazare avait le visage blafard et il avait du mal à reprendre son souffle. Il but goulûment à même la cruche d’eau qu’on lui tendait, puis il s’aspergea le visage et le corps à moitié dénudé. Ensuite, la première chose qu’il voulut faire fut de remercier Jésus. Il se jeta dans les bras de son sauveur.

– Tu m’as ramené à la vie, Seigneur. J’étais mort...

– Ce n’est rien mon ami, répondit Jésus en toute modestie. Ce n’est rien...

Pour certains citadins de Jéricho qui avaient suivi le Christ, c’était un vrai choc que d’être confronté aux pouvoirs divins du Fils de Dieu. Pour ses disciples en revanche, il en allait autrement car eux avaient déjà assisté à une résurrection.

Il y a peu de temps de cela, à l’entrée d’une ville appelée Naïn, les disciples à la suite du Christ croisèrent un cortège funéraire. Jésus s’était approché du cercueil et avait considéré le fils unique qui y reposait et que pleurait une jeune mère déjà veuve de son mari. À la surprise générale, Jésus avait appuyé sa main sur le cou du garçon. Puis, après quelques secondes, il avait posé son autre main sur le visage du mort.

– Ne pleure plus, avait-il dit à la mère.

Puis il avait ajouté d’une voix puissante :

– Jeune homme, je te le dis, lève-toi !

Alors, le mort s’était dressé sur son séant en toussant, le regard vitreux. Après quelques minutes, il s’était mis à parler. Tous avaient été saisis de crainte et s’étaient mis à glorifier Dieu.

Les disciples qui avaient été présents à Naïn n'étaient pas étonnés outre mesure de la résurrection de Lazare. Ce n'était qu'une énième preuve de la filiation divine du Christ, Fils de Dieu et qui confortait leur foi en lui, prouvant indéniablement qu'ils avaient fait le juste choix en tout quittant pour suivre le Messie.

Le soir venu, à Béthanie, beaucoup de villageois n'étaient pas encore remis de leurs émotions pour avoir assisté au retour de Lazare à la vie. De partout dans les alentours et jusqu'à Jérusalem, la nouvelle s'était répandue et une foule considérable avait envahi les petites rues du village.

Jésus s'était réfugié avec son ami revenu d'entre les morts dans la maison de ce dernier. Marthe et Maria avaient préparé un excellent repas et leur frère le dévora avec appétence. Juste après sa résurrection, Jésus s'était entretenu avec Lazare. Depuis, celui-ci ne voulait pas parler de ce qu'il avait vu dans l'au-delà, au shéol, et de ce qu'il s'y était passé. Tous comprirent que c'était Jésus qui lui avait demandé de garder ces choses secrètes. Et c'était un légitime compromis divin que de ne pas révéler les choses de Dieu ; si le silence était le prix à payer pour revenir du pays des morts, bon nombre auraient volontiers avalé leur langue.

À la fin du repas, Maria Magdalena prit une livre d'un parfum de nard pur, de grand prix, et en oignit les pieds de Jésus puis, avec ses cheveux, elle les essuya délicatement. La maison s'emplit de la senteur du parfum. Même s'il estimait ne pas mériter un tel honneur, Jésus la laissa faire car il comprenait que c'était sa façon de le remercier d'avoir ressuscité son frère.

Les apôtres avaient également été conviés au repas des sœurs. Judas Sicariot, qui n'avait rien dit de tout le repas, fixa le Christ d'un regard étrange.

– Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers pour les donner aux pauvres ? demanda-t-il.

Ne saisissant pas le sous-entendu dans les propos de Judas, croyant que le reproche était destiné à Maria, Jésus prit la défense de la femme.

– Laisse-la, répondit-il. C'est pour le jour de ma sépulture qu'elle avait gardé ce parfum.

Songeur, il ajouta :

– Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours.

Pour changer de conversation, sentant une tension étrange dans la bouche de Judas, Simon-Pierre demanda, candide :

– Qu'allons-nous faire à présent ? Nous repartons pour la Galilée ?

Jésus resta muet un instant, dévisageant tour à tour les Douze.

– Demain, nous montons à Jérusalem...

Simon-Pierre bondit de sa chaise. Cherchant ses mots pour dissuader le Maître d'aller vers une mort certaine, il se mit à bafouiller quelques secondes avant de pouvoir s'exprimer distinctement :

– Non, pas à Jérusalem ! Si le Fils de Dieu va à Jérusalem, il va être tué...

– Nous montons à Jérusalem, coupa Jésus pour clore la discussion.

Un silence pesant tomba sur l'auditoire. Quelques apôtres s'entre-regardèrent du coin de l'œil, n'osant élever la voix pour empêcher le Maître de commettre cette folie. Se rasseyant avec le mal au cœur, Simon-Pierre se demandait quelle passion animait le Christ pour qu'il veuille aller à Jérusalem où une mort inévitable l'attendait. Quelle était la raison de ce sacrifice incompréhensible ? Quelle ferveur pouvait motiver un tel acte ?

Assis en face de lui, Jésus paraissait regarder Simon-Pierre sans le voir, comme s'il scrutait à l'intérieur de la tête de l'apôtre et lisait les pensées qui s'y bouscuaient.

Pensif, les yeux flous, Jésus ajouta après une longue minute de mutisme :

– Le devenir du Fils de Dieu s'est déjà accompli : il a été livré aux païens, bafoué, outragé, couvert de crachats, battu de verges, crucifié et il est mort. Mais il ressuscite au troisième jour...

La gorge serrée, Simon-Pierre écouta ces paroles aux résonances prophétiques.

Se levant de table, Jésus eut un sourire triste.

32

Golem

Tom sortit de sa chambre d'hôtel et se retrouva dans le couloir à l'épaisse moquette couleur bordeaux.

Rasé de près, habillé d'un jean et d'un tee-shirt gris, il alla taper à la porte qui se trouvait en face de la sienne.

Après quelques secondes, Camille ouvrit sa porte.

– Bonjour, vous avez bien dormi ? demanda poliment Tom.

– Oui, merci, répondit-elle en boutonnant rapidement un chemisier rose.

– Vous êtes prête ?

Camille fit signe que oui. Elle s'avança mais sa chaussure à talon butta contre la plinthe du seuil d'entrée et, déséquilibrée, elle trébucha sur Tom, la tête contre sa poitrine. Celui-ci la retint de ses bras puissants.

Doucement, Camille leva ses yeux d'émeraude vers l'homme vertigineux. Pendant de longues secondes, des secondes interminables, leurs regards se croisèrent, se mêlèrent, fusionnèrent.

Les lèvres de la jeune femme se tendirent imperceptiblement et la nuque de Tom se fit raide, lourde comme un rocher en haut d'une pente abrupte, glissant inexorablement vers l'appel du vide. Tom sentit un discret parfum de vanille embraser ses sens et le désir d'embrasser Camille fut plus fort que tout.

Il ferma les yeux pour chasser cette pulsion. Mais l'image de ces lèvres resta gravée au fin fond de ses rétines. Pourquoi craindre ces lèvres ? Était-ce à cause de son érudition à ce sujet ? Car Tom savait que si un premier baiser se passait mal, il pouvait faire cesser instantanément une relation par ailleurs prometteuse. Les femmes pouvaient être attirées par une personne mais voir leur intérêt s'évanouir complètement après leur premier baiser.

Pour la plupart des hommes, un baiser intense était essentiellement un pas franchi vers le rapport sexuel. Pour les femmes, c'était un moyen de

faire progresser la relation vers un stade émotionnel plus intense mais, également, une façon d'évaluer si l'autre était un bon partenaire à long terme.

Dans une perspective toute darwinienne, le baiser permettait l'échange de salive, de percevoir aveuglément les phéromones de l'autre par le rapprochement du nez : la communication d'informations extrêmement complexes qui s'en suivait déterminait inconsciemment dans quelle mesure une personne était génétiquement compatible avec l'autre.

Pourtant, à l'aube des temps, le baiser avait eu une autre fonction première : il était le lointain héritage des pratiques alimentaires des singes. Chez ces derniers, les mères donnaient à manger aux petits en leur transmettant des aliments prémâchés de bouche à bouche, en accolant leurs lèvres à celles du petit. Le contact des lèvres était alors associé au plaisir de manger. Chez l'espèce humaine, ce geste avait également servi à réconforter les enfants affamés quand la nourriture était rare, puis par la suite pour exprimer l'amour et l'affection en général.

Tom rouvrit les yeux.

Parfois, il aurait voulu ne rien savoir, n'être plus qu'un animal inconscient, un animal qui ne se pose jamais de questions, vivant sans réponse, sans passé ni futur, uniquement à l'instant présent. Comme il aurait voulu ne pas savoir et s'enivrer simplement de ce baiser, de ce baiser qui excitait le centre du cerveau lié au plaisir, un centre particulier que stimulaient également les pires drogues dures et qui, en libérant la dopamine au cœur de la tête, faisait que l'on devenait « accro » à ces lèvres collées contre les siennes comme l'on pouvait l'être à la cocaïne. Comme il aurait voulu ne pas savoir...

Mais il savait.

Et Camille ignorait ce qu'il savait.

Il pensa au « Virus Dieu », à tout ce qu'il impliquait et notamment aux mensonges qui entachaient sa relation avec Camille depuis le tout début.

Tom n'était qu'un scélérat qui ne méritait pas de porter son regard océan sur cette innocente sirène.

Ce qu'il fit.

Camille se ressaisit en voyant fuir ces grands yeux bleus, elle se redressa, s'excusa poliment et ferma la porte de sa chambre.

Silencieusement, quelque peu gênés, Tom et Camille prirent l'ascenseur et descendirent dans la salle de l'hôtel où l'on servait le petit-déjeuner.

Martial était déjà là en train de boire un café. Ils se saluèrent mutuellement.

– Oh, là ! dit Tom à son ami d’un ton enjoué. Tu as une petite mine ce matin. Tu as fait nuit blanche ou quoi ?

– C’est vrai, avoua Martial. J’ai très mal dormi... tu sais... l’excitation de toucher au but ultime : le Graal.

Camille s’assit et commanda un thé au serveur qui se tenait à la disposition des clients.

– À propos de Graal, dit-elle posément, il va falloir que vous m’expliquiez pourquoi il est censé se trouver dans la plus vieille synagogue d’Europe encore en activité. Vous m’avez juste montré les photos hier soir et vous m’avez gentiment éconduite pour préparer entre hommes votre plan pour dérober le Graal... ou plutôt entre voleurs...

Tom sourit.

– Ce n’est pas un vol, et vous le savez bien, c’est un héritage qui appartient à l’humanité qu’on se doit de retrouver... Et mille excuses pour hier, mais je ne voulais pas vous ennuyer avec des détails techniques...

Camille n’était pas dupe. Elle savait que le Graal devait être particulièrement bien gardé et que Tom ne voulait pas qu’elle s’inquiète d’un éventuel plan périlleux qui mettrait en danger l’existence de l’homme qu’elle aimait.

– Quoi qu’il en soit, poursuivit Tom, l’abbé Boudet avait la conviction que le rapport Pilate se trouvait dans cette synagogue à cause du Golem.

– Le Golem ? fit Camille. Ce n’est pas ce mythe juif qui parle d’un monstre humanoïde fait à partir d’argile et à qui l’on donne vie en écrivant un verset biblique sur le front ?

Tom approuva.

– Si, c’est exactement ça. C’est cette légende d’ailleurs qui a inspiré par la suite l’histoire du monstre de Frankenstein. Petit rappel des faits : d’après la légende juive, c’est le rabbin Loew qui a créé le Golem à Prague au XVI^e siècle. Il lui a donné vie en inscrivant le mot « EMET » sur son front d’argile, « EMET » signifie « vérité » en hébreu. Le rabbin a mis aussi dans la bouche du Golem un parchemin sur lequel était inscrit le nom de Dieu. Par la suite, la créature a échappé au contrôle du rabbin, elle est devenue un être maléfique qui a semé le trouble en ville. Pour pouvoir tuer le Golem, il suffisait d’effacer la première lettre du mot « EMET » car le mot « MET » signifie « mort ». Mais comme le Golem était devenu trop grand pour que le rabbin puisse effacer la première lettre de son front, le rabbin a usé d’une ruse : il a demandé au Golem de lacer ses chaussures. Le plan a fonctionné, le monstre s’est baissé, il a mis son front à portée de son créateur et il est redevenu ce qui avait servi à sa création : de la terre glaise... La légende veut aussi que le corps du Golem soit entreposé dans

la synagogue Vieille-Nouvelle de Prague, dans les combles qui servent à stocker les vieux parchemins ou les manuscrits hébreux inutilisables car dans la religion juive, il est interdit de jeter tout document écrit qui comporte le nom du Très-Haut, y compris des lettres personnelles ou des contrats légaux qui s'ouvrent par une invocation de Dieu. Donc, le Golem ou ce qu'il en reste a été placé dans les combles de cette synagogue avec d'autres écrits...

Tom se servit une tasse de lait chocolaté que venait d'apporter le serveur tchèque.

– Voilà pour la légende, intéressons-nous maintenant aux faits. Le but avoué du rabbin Loew était de défendre sa communauté contre les pogroms, le Golem devait les défendre des catholiques fanatiques et des prélats qui excitaient régulièrement la population contre les Juifs. Comme en 1389 où plus de trois mille Juifs ont été massacrés pendant la Pâques. Le rabbin Loew voulait donc se protéger de tels pogroms. Or, c'est à partir du moment où apparaît l'histoire du Golem que la communauté juive de Prague se met à prospérer et qu'elle n'est plus jamais embêtée par le fanatisme catholique... étrange, non ?

– Le Golem serait donc le rapport Pilate ? demanda Camille.

– Oui, le rabbin avait en main une copie du Graal et il a menacé l'Église de divulguer son contenu si les pogroms continuaient. Les prélats catholiques sont donc devenus très gentils envers les Juifs de Prague. Dans le même temps, le rabbin Loew a inventé ce mythe du Golem pour que les Juifs de sa communauté ne se doutent pas qu'il faisait chanter l'Église pour avoir la paix. Avec le spectre du Golem, tout le monde a cru que les Juifs avaient désormais un puissant protecteur, un protecteur qui portait sur le front le mot « vérité »...

– Ce n'est peut-être que le fruit du hasard, douta Camille.

– Dans le cas du Golem, je ne crois pas au hasard... Ce n'est pas vous qui m'avez dit que le hasard n'est que la somme de nos ignorances ? Ce que vous ignorez, c'est que l'abbé Boudet avait la preuve que le Golem incarnait bien le rapport Pilate : dans sa quête du Graal, Boudet avait acheté à prix d'or une lettre écrite de la main du rabbin Loew qui citait de façon non équivoque le chantage. Cette lettre, Boudet l'a consignée dans son carnet que j'ai trouvé à Rennes-le-Château.

– Au fait, où est le carnet de Boudet ? demanda Martial. Tu ne l'as pas avec toi ?

– Non, je l'ai laissé en lieu sûr à Paris. Mais rassure-toi, tout son contenu est là-dedans...

Tom se tapota le front.

– J’ai une mémoire photographique, tu le sais bien.

Martial lui sourit.

– Bon, il nous reste plus qu’à récupérer ce Graal alors.

– Et comment comptez-vous faire ? interrogea Camille.

Tom secoua la tête.

– Ça, c’est un secret. Martial et moi-même avons d’ailleurs beaucoup d’achats à faire ce matin. Je dois me procurer des téléphones portables et aussi du matériel... disons plus sensible. Heureusement, je connais un ancien mercenaire qui habite la ville.

– Est-ce qu’il va accepter de vous aider ? questionna Camille.

– Ce que j’aime chez les mercenaires, affirma Tom, c’est que tout n’est qu’une question de prix...

Le reste du breakfast se fit dans un silence quasi religieux, chacun perdu dans les méandres d’une réflexion intime. Puis, Martial et Tom prirent congé de la jeune femme.

Quand les deux hommes furent partis, Camille retourna rapidement dans sa chambre.

Assise sur son lit, elle prit son téléphone portable et composa un numéro.

Au bout de quelques sonneries, une personne décrocha.

– C’est moi, dit-elle,... non, je suis encore avec Thomas Anderson... non, bien sûr que non, il ne se doute de rien...

Camille laissa échapper un petit rire cristallin.

*

* *

À l’autre bout du fil, assis dans le fauteuil de son bureau, Fustiger eut un sourire sombre.

– Et que comptez-vous faire alors ? interrogea le cardinal.

– « Ne vous inquiétez pas, j’ai un plan, répondit Déesse de sa voix sensuelle. Monsieur Anderson ne sera plus une menace d’ici vingt-quatre heures. Je vous le promets. Je vais personnellement m’occuper de lui pour qu’il ne soit plus jamais un danger pour nos intérêts communs... »

Fustiger resta une paire de secondes silencieux.

– Ne préférez-vous pas que Léo vous rejoigne à Prague ? demanda-t-il. Il n’est pas trop tard.

– « Non, je préfère travailler en solo. Et la présence de Léo risquerait de gâcher ma couverture. Je ne préfère donc pas. »

– Comme vous voudrez, pesta Fustiger. Et le Graal de la synagogue ?

– « S’il s’y trouve toujours, je l’aurai d’ici peu. »

– Parfait...

– « N’oubliez pas notre accord, mon cher Cardinal, c’est dans ce but que j’œuvre pour vous, ne l’oubliez surtout pas. »

Le cardinal allait lui répondre qu’il était impossible d’oublier une telle requête perverse mais il se retint.

– ... Bien sûr, finit-il par dire. Notre accord tient toujours...

– « Je viendrai bientôt vous rendre visite à Rome... Je vous rappellerai également d’ici demain pour vous donner des nouvelles de notre ami Thomas Anderson... Bye my lover... »

Déesse raccrocha.

Le cardinal reposa son combiné téléphonique et leva le regard sur Léo qui avait écouté la conversation par le haut-parleur.

– Elle a une voix envoûtante, dit le jeune homme, les yeux brillants. Si elle vient ici, je pourrai la rencontrer ?

Fustiger dévisagea son protégé en comprenant que celui-ci s’était épris d’amour pour Déesse.

– Oui, bien sûr, fit le cardinal après quelques instants. Tu verras Déesse quand elle sera là...

Il tourna le regard vers son ordinateur portable où continuait de défiler un compte à rebours.

Après-demain, pensa-t-il, l’apocalypse.

Le Pape n’avait pas encore pris de décision concernant l’ultimatum des fils d’Abraham. L’heure fatidique approchait dangereusement sans que le Saint-Père n’ait tranché officiellement sur la conduite à tenir.

Pourtant, il n’avait pas le choix, le choix était donc simple : il fallait accepter de reconnaître la résolution d’Israël d’étendre ses frontières.

Pensif, devant le mutisme inquiétant du Saint-Père, Fustiger se demanda si le Pape n’espérait pas que la bombe explose au final. Le Pape pensait-il pouvoir survivre à l’apocalypse et, avec la mort de Dieu, renaître de ses cendres tel le phénix pour la gloire de Deus ?

Si telle était l’idée du Pape, le cardinal ne pouvait laisser faire une telle folie car ce ne serait en aucun cas Deus le vainqueur mais l’obscur et éternel Malin qui resplendirait de nouveau par l’entremise de Mahomet.

Le cardinal porta ses yeux exorbitants sur l’être androgyne qui lui faisait face.

– Mon enfant... j’ai les plus grandes craintes au sujet de notre Saint-Père.

– Quoi ? demanda Léo.

Fustiger chercha ses mots.

– Je crois qu’il est possédé par un démon... Par Satan en personne...

Pour donner du poids à son accusation, le cardinal hocha gravement la tête.

*

* *

Une série de bruits sourds se fit entendre.

Au volant de la grosse berline de couleur noire, Martial ne sembla pas y faire attention, perdu dans ses pensées et à la conduite du véhicule dans les rues de Prague.

Camille, elle, s’en inquiéta.

– Avez-vous entendu ? demanda-t-elle.

– Non, quoi ? fit Martial. Je n’entends rien de spécial...

– Si, si... écoutez, le bruit recommence...

Martial arrêta la voiture sur le bas-côté de la chaussée et mit les feux de détresse.

– Je sais ce que c’est, affirma-t-il. Cela m’a fait la même chose ce matin quand je suis sorti du garage où j’ai loué la voiture : c’est la roue de secours qui est mal fixée sous le châssis. Je descends, j’en ai pour une minute, le temps de retendre le câble...

Camille acquiesça et elle profita de l’absence momentanée du chauffeur pour se regarder dans le miroir de courtoisie du pare-soleil. Assise à la place du passager avant, elle vérifia son rouge à lèvres dans la glace et ses yeux finirent par se focaliser sur le reflet de Martial qui venait d’ouvrir le coffre pour s’activer à réparer la panne.

Trente secondes plus tard, Martial reprit le volant et il consulta sa montre.

– La synagogue n’est qu’à deux rues plus loin, nous sommes dans les temps.

Camille lui sourit.

Elle n’avait obtenu le droit de l’accompagner qu’à l’unique condition de rester sagement dans le véhicule et de ne surtout pas intervenir dans le plan qu’avaient préparé les deux hommes.

La voiture redémarra et, après quelques minutes, stationna entre deux véhicules dans une rue à double voie.

Semblables à des châteaux féériques aux couleurs étincelantes, les hauts bâtiments alentours rivalisaient de prestige et de beauté. Cependant,

Martial et Camille ne prêtèrent guère attention à cette magnifique architecture qui faisait de Prague l'une des plus belles villes d'Europe et ils s'appliquèrent à observer l'arrière de la petite synagogue Vieille-Nouvelle qui se trouvait à moins de vingt mètres d'eux.

Le ton très clair, sa large base carrée était haute comme deux étages et elle avait la particularité d'être surmontée d'une sorte d'immense chapeau pointu triangulaire, fait de briques et de tuiles marron foncé. C'était à l'intérieur de cette toiture pyramidale sombre que se trouvait le Golem : à environ six ou sept mètres du sol, on distinguait la petite porte métallique avec son étoile de David qui en condamnait l'accès. Formant une échelle, il y avait également une quinzaine de barreaux fixés dans le mur de la synagogue qui montaient jusqu'à l'entrée du Golem mais, malheureusement, cette échelle ne descendait pas jusqu'au sol : les premiers barreaux se trouvaient à plusieurs mètres de hauteur et étaient difficilement accessibles au commun des mortels.

Tout autour de la synagogue, les rues étaient animées, de nombreux citadins et touristes y déambulaient. Camille se demanda comment Tom allait faire pour pénétrer dans l'appartement du Golem sans se faire prendre par la police.

Les deux hommes n'avaient rien dit de leur plan à Camille, ils lui avaient seulement dit qu'elle aurait la surprise de le découvrir dans le feu de l'action. À condition de rester sagement dans la voiture...

– Je suis en place, dit Martial dans un talkie-walkie. Est-ce que je peux mettre la poule dans le poulailler ?

– « Affirmatif, grésilla la voix de Tom. Tu as le feu vert. »

Martial enfila une paire de gants noirs, prit le petit sac qui se trouvait sur la banquette arrière et sortit du véhicule. Vêtu d'un jean et d'un simple polo blanc aux manches longues, il descendit les quelques marches de la rue piétonne pavée menant à l'entrée de la synagogue et il disparut de la vision de Camille. Il ne revint que dix minutes plus tard.

Sans le sac.

– La poule est prête, dit Martial dans le talkie-walkie. Elle n'attend plus que le coq pour pondre son œuf.

– « Le coq est en route... »

Camille était à la fois nerveuse et amusée par les termes employés.

– Qu'est-ce qu'il y avait dans ce sac ? demanda-t-elle.

– Une bombe, répondit gravement Martial. Et je l'ai placée dans la synagogue. Au signal de Tom, elle explosera en provoquant un carnage sans précédent...

Camille considéra l'Antillais quinquagénaire à la barbe blanche.

– Vous plaisantez, n'est-ce pas ?
– Bien sûr, je vous taquine. Vous allez voir, c'est une surprise... regardez, Thomas arrive...

Habillé d'une ample veste et d'un pantalon de jogging bleu, porteur d'un grand sac de sport sur le dos, un cycliste barbu roulait lentement sur le trottoir. Une paire de lunettes de V.T.T. sur le nez et une large casquette enfoncée sur la tête, Tom était comme toujours méconnaissable : il maîtrisait parfaitement l'art du déguisement.

Il s'arrêta au niveau des escaliers de la petite rue piétonne, descendit de son vélo, le souleva et le porta jusqu'en bas des marches. Cependant, il ne continua pas son chemin en direction de l'entrée de la synagogue : quatre marches supplémentaires partaient sur la droite. Il les descendit et se retrouva dans une petite cour intérieure au pied du Golem.

Tom posa son V.T.T. contre le mur et jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

Personne.

Il déposa son gros sac de sport sur le sol.

Reliées par deux fins câbles d'acier, il sortit trois tiges en métal noir d'environ un mètre chacune, composées de petits tubes emboîtés les uns aux autres et détachables. Tom assembla les trois tiges pour former une longue barre unique et, à l'extrémité de celle-ci, il y adapta un petit crochet.

Il remit son sac sur le dos et, de son téléphone portable, il composa un numéro. Moins de dix secondes plus tard, des cris se firent entendre dans la rue toute proche : une épaisse fumée blanche s'échappait de l'intérieur de la synagogue.

C'était le moment d'agir.

Tom positionna le crochet sur l'un des barreaux du mur et, d'un coup sec, il désolidarisa la longue barre qui se déploya en une longue échelle de corde métallique. Rapidement, Tom grimpa les barreaux de son échelle, rattrapa ceux fixés sur la synagogue et parvint jusqu'à la porte du Golem. Là, il positionna sur la serrure une minuscule charge explosive et il se plaqua contre les briques marron.

À cette hauteur, Tom était parfaitement visible et des badauds interloqués s'étaient arrêtés en le voyant agir. L'explosion fit pousser des cris d'effroi aux spectateurs.

D'un coup de pied, Tom défonça la porte et s'engouffra à l'intérieur.

Une sirène stridente se fit entendre et la panique gagna la rue.

Dans la voiture stationnée, Camille était également tremblante d'avoir vu l'homme qu'elle aimait agir ainsi.

– Est-ce que c'était vraiment une bombe que vous avez mise dans la synagogue ? demanda-t-elle à Martial d'une voix anxieuse.

– Oui et non... c'est juste un fumigène inoffensif qui a été déclenché à distance par Tom. Ne vous inquiétez pas...

Dans la rue, tout autour d'eux, des gens affolés couraient en tous sens. Non loin de là, le fumigène jetait des volutes de fumée blanche par la porte de la synagogue.

Tranquillement, Martial utilisa son téléphone et appela les pompiers. En anglais, il affirma qu'il y avait le feu dans la synagogue Vieille-Nouvelle.

Effarée, Camille l'écouta raconter son mensonge.

– Mais la police va aussi venir, balbutia-t-elle quand il eut fini. Tom ne pourra jamais sortir sans se faire arrêter...

Martial sourit.

– Qui ne risque rien n'a rien...

Impuissante, dans les minutes qui suivirent, Camille vit surgir deux véhicules de pompiers et un autre de police, gyrophares et sirènes hurlantes. Un témoin de l'intrusion de Tom raconta ce qu'il avait vu à un policier. Ce dernier sortit son pistolet pour le pointer vers l'entrée du Golem d'où sortait à présent une fumée noire et épaisse. Pendant ce temps, équipés de leur casque blanc, de leur masque et de leur bouteille d'oxygène sur le dos, les pompiers tchèques avaient pénétré à l'intérieur de la synagogue.

Cinq minutes plus tard, Camille se mordit la lèvre jusqu'au sang : les pompiers avaient dû accéder au toit par une autre entrée car l'un d'entre eux, avec sa caractéristique combinaison bleue ignifugée aux bandes fluorescentes jaunes, venait d'apparaître dans la fumée de la porte du Golem. Le casque et le masque respiratoire sur le visage, il descendit les barreaux métalliques puis l'échelle de corde qu'avait utilisée avant lui Tom. Arrivé au sol, il sembla s'intéresser au vélo abandonné et le prit avec lui.

Un policier frappa au carreau de la voiture.

Par geste, il fit signe au conducteur qu'il fallait dégager la place.

– Cela tombe bien, murmura Martial pour lui-même, j'ai un rendez-vous que je ne dois pas manquer...

Martial démarra le moteur de la berline et celle-ci s'engagea dans les rues de Prague.

– Vous abandonnez Thomas ? demanda Camille, le regard affolé.

– Bien sûr que non. Il va nous rejoindre, je vous ai dit de ne pas vous inquiéter.

La voiture roula et s'arrêta quelques rues plus loin.

Abasourdie, Camille vit arriver un pompier sur le vélo de Tom. Le soldat du feu abandonna le V.T.T. à même le trottoir et il monta à l'arrière du véhicule de Martial.

– Allons-y, ordonna Tom en enleva son masque et son casque.

Camille laissa échapper un petit rire nerveux.

– J'ai failli mourir de peur...

Tom eut un sourire tendre.

Dans le rétroviseur, Martial jeta un coup d'œil à son ami.

– Alors ? Tu l'as trouvé ?

La mine de Tom s'assombrit.

– Non, le Graal n'était plus là. J'ai trouvé ça à la place...

Tom fouilla dans sa poche et sortit un vieux morceau de tissu rouge.

Camille fit les yeux ronds en reconnaissant le typique brassard nazi avec sa croix gammée noire.

Allemagne 1945. Berlin

De sa main droite, Adolf Hitler caressa machinalement l'ancestral manuscrit de Ponce Pilate que ses SS avaient trouvé dans la vieille synagogue de Prague.

Vêtu de son uniforme vert sombre, sa cravate noire parfaitement ajustée, Hitler se laissa aller sur le dossier de son fauteuil. Sur la table de son bureau, il considéra le rapport du Romain et il ne put s'empêcher de faire encore le rapprochement avec sa propre personne. Les similitudes de convictions ou même des actes étaient étranges, envoûtantes, voire troublantes.

N'y avait-il pas là la main de Dieu, une main armée céleste voulue par une destinée commune ?

Hitler avait toujours cru qu'il était l'envoyé de Dieu, son messenger, le guide, le *Führer* pour établir un nouvel ordre mondial voulu par le Créateur de toute chose. Il avait une mission providentielle à accomplir pour Lui, une divine mission qu'une vie entière aurait bien du mal à réaliser. Et par la foi en cette mission confiée par Dieu, il possédait de fait une forte intuition, un don divin, qui lui permettait de deviner la pensée des autres ainsi qu'un pouvoir magnétique sur les foules. Il leur parlait sur le ton de la prophétie et il savait les conquérir par le rayonnement étrange de sa personnalité.

L'Allemagne s'était largement donnée au Führer dans lequel elle reconnaissait ses rêves et ses ambitions, plus que ce dernier ne s'était emparé d'elle. Les victoires écrasantes de 1939 à 1941 avaient profondément renforcé la croyance de la population dans l'infailibilité de leur guide, elle était prête à mourir pour lui et Hitler s'était fait officiellement donner le droit de vie et de mort sur chaque citoyen allemand.

La fascination exercée par Hitler dépassait largement les frontières de l'Allemagne. On comptait même à l'étranger plusieurs cas de femmes

s'étant suicidées par amour désespéré pour sa personne, une personne perçue telle une incarnation quasi divine.

L'ancienne devise du Reich était : « un seul Peuple, un seul Reich, un seul Dieu ». Hitler l'avait modifiée et avait endossé symboliquement le titre de « Dieu » en y substituant son titre de « Führer ». Les Allemands n'avaient plus besoin de prêtres : à travers Adolf Hitler, ils pouvaient communiquer directement avec Dieu. Considéré comme le sauveur messianique par le peuple allemand, Hitler savait qu'il était le prophète de Dieu et que Dieu avait veillé sur lui en toutes circonstances, notamment lors des attentats contre sa personne.

– *Gott mit uns*, murmura Hitler.

Pour ne jamais oublier que l'armée allemande combattait au nom de Dieu, Hitler avait fait graver sur les ceinturons de ses soldats « Gott mit uns » : Dieu était avec eux et les troupes du III^e Reich ne faisaient qu'accomplir la stricte volonté du Saint-Esprit de Dieu...

En pensant à la nature réelle de ce Saint-Esprit, le visage d'Hitler fut parcouru par un rictus haineux et, du bout des doigts, il tapota nerveusement le manuscrit de Ponce Pilate.

Paradoxalement, si ce rapport apportait le témoignage singulier qu'Hitler était le probable bras armé d'une volonté identique de Dieu qui répétait la destinée juive à travers les millénaires, ce manuscrit apportait surtout la preuve terrible de son inexistence.

Dieu n'existait pas.

Le Dieu chrétien n'existait pas, il n'existait plus, il n'avait jamais existé.

Et que penser du paganisme nordique dont Hitler était admirateur ? Était-ce aussi une fable humaine ? Tout n'était donc qu'un beau mensonge ?

Hitler était redescendu sur terre, son voyage en dehors du réel avait pris fin avec le rapport Pilate entre les mains. Lui qui avait suivi jusqu'alors ses impulsions plus que sa raison s'était réveillée brusquement sur le monde tel qu'il était vraiment.

Un monde vide de tout.

Hitler ne croyait plus au divin. Le divin n'existait plus, il s'était écroulé à jamais pour lui quand il avait réalisé qu'il n'était que pure invention humaine.

Hitler avait cru jusqu'alors que son ascension au pouvoir absolu avait été faite par la main de Dieu. Avec réalisme, Hitler devait à présent reconnaître que Dieu n'était pour rien dans sa destinée, dans sa fulgurante ascension dans les plus hautes sphères du pouvoir. S'il avait réussi à édifier

un immense empire à lui tout seul, il le devait non pas à Dieu mais à son Église ou, plutôt, à celle qui se prétendait l'être.

L'Église chrétienne avait voulu être l'unique religion de son empire et elle avait fait les yeux doux à Hitler. Elle l'avait soutenu en ordonnant à ses fidèles une obéissance religieuse envers le Führer, elle lui avait conféré les pleins pouvoirs en Allemagne en 1933 par l'entremise du *Zentrum*, le Parti catholique allemand, et par son leader politique monseigneur Kaas. Hitler incarnait l'ordre nouveau qui remplaçait les sociétés bourgeoises et démocratiques décadentes.

L'Église avait soif du renouveau de son pouvoir et elle n'avait pas supporté d'être mise à l'écart de ce pouvoir par les institutions démocratiques, de sa séparation avec l'État. Elle avait eu peur de la déclaration des droits de l'homme, de cette « notion monstrueuse », comme l'avait dit un pape, qui était contraire au droit de Dieu et qui découlait sur les diaboliques démocraties. Elle avait donc tout fait pour soutenir les nations totalitaires et en devenir la religion d'État unique.

En Italie, Mussolini avait été qualifié par le pape d'homme de la providence pour avoir fait du catholicisme la religion d'État. En Espagne, dès 1931, l'Église avait condamné la république et avait invité les fidèles à prendre les armes contre la démocratie. Elle avait soutenu Franco et sa guerre civile, ses prêtres avaient béni les canons car bénis étaient les canons si, dans les brèches qu'ils ouvraient, fleurissait l'Évangile. Dans une lettre adressée à tous les évêques du monde, par l'entremise de l'épiscopat espagnol, elle avait pris position officiellement pour la guerre, une guerre présentée comme une noble croisade et elle s'était réjouie des exécutions des prisonniers républicains car au moment de leur mise à mort, ceux-ci se réconciliaient avec Dieu. Si douloureux que pouvait être leur trépas, il leur apportait, par la miséricorde divine, un bien supérieur à la vie. Sans la guerre, les combattants morts auraient mené une existence moralement insignifiante, religieusement presque nulle, destinée à s'achever dans une fin médiocre et les menant à un avenir douteux.

Hitler avait toujours eu une admiration particulière pour la façon dont la hiérarchie catholique maintenait sa domination sur les fidèles : en niant systématiquement les données de la science qui la contredisaient. Cette Église qui imposait sa « propre réalité » au détriment du réel avait épaulé physiquement l'Allemagne nazie, prétextant qu'on ne pouvait refuser à quiconque le droit de sauvegarder la pureté de sa race et d'élaborer les mesures nécessaires à cette fin. Elle avait fourni au régime d'Hitler son fichier d'archives généalogiques ce qui lui avait permis, en défalquant les chrétiens, d'identifier tous les Juifs. C'était elle qui avait également soufflé l'idée à Hitler d'ordonner le port de l'étoile jaune pour les Juifs : plus de

cinq cents ans plus tôt, l'Église avait elle-même ordonné le port d'un signe distinctif, la rouelle, en empruntant une ancienne coutume du monde arabe qui obligeait les Juifs à s'habiller en jaune. Hitler regrettait d'avoir imposé cette étoile jaune : ces maudits Juifs l'avaient portée avec fierté, avec ostentation et ce signe d'appartenance avait même renforcé leur solidarité, la cohésion de la meute. Il aurait mieux valu les forcer à être entièrement nus telles les bêtes sauvages qu'ils étaient vraiment. Hitler avait lu un compte rendu d'un officier SS qui décrivait les dernières minutes des déportés conduits dans les chambres à gaz : tant que les Juifs étaient habillés, il fallait rester vigilant, certains auraient pu jouer aux héros mais dès qu'ils étaient entièrement déshabillés, alors il n'y avait plus aucun risque.

Il n'y avait pas de héros nu.

Par leur nudité, ils perdaient leur statut d'humain pour redevenir des animaux apeurés, soumis et sans conscience comme des bœufs résignés partant pour l'abattoir. Hitler aurait dû interdire les vêtements pour tous les Juifs, voilà ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. À cette idée, envisageant les rues de Berlin envahies par des hordes de Juifs nus, il ne put s'empêcher de retenir une grimace de dégoût profond. Imaginer cette race répugnante déambuler nue devant le peuple aryen était un outrage à la beauté, à la pureté du territoire allemand.

Ce n'était pas parce que Dieu n'existait plus qu'Hitler regrettait d'avoir exterminé les Juifs d'Europe, bien au contraire. Les Juifs étaient des sous-hommes, une race radicalement inférieure mais aussi radicalement dangereuse. Hitler avait toujours la conviction intime qu'il existait une lutte darwinienne entre différentes races foncièrement inégales : la race supérieure, la race aryenne avait dû être purifiée de tous les éléments étrangers, des Juifs, des homosexuels et des malades pour dominer le monde par la force brute. Et cette force ne pouvait triompher que si elle éliminait toute forme de faiblesse sans exception.

Pour obéir à cette implacable loi de la nature, Hitler avait décidé depuis longtemps de s'interdire toute compassion. C'était pour cela qu'il avait toujours combattu ses sentiments intimes de la même façon qu'il combattait les races inférieures : avec un acharnement sans égal. Le singe piétinait à mort tout autre primate qui ne faisait pas partie de sa communauté et ce qui valait pour les primates valait aussi pour les hommes, la nature était cruelle et on avait donc le droit de l'être aussi.

La vie ne pardonnait aucune faiblesse.

La soi-disant humanité de l'homme n'était qu'une niaiserie de cureton, la pitié relevait du péché originel et, selon lui, éprouver de la pitié pour les faibles allait à l'encontre des lois de la nature...

En pensant au péché originel, l'esprit d'Hitler se focalisa sur l'Ancien Testament. Si le culte de Jésus était faux, il en était probablement de même pour le judaïsme des sous-hommes et de leur Ancien Testament, cet Ancien Testament qui était le socle indéboulonnable de l'assise chrétienne. Hitler s'était toujours demandé pourquoi le Vatican, empreint de son humanisme protocolaire, gardait un silence complaisant sur les exterminations des Juifs dans les chambres à gaz. Hitler savait que le Vatican était parfaitement au courant : des Juifs s'étaient évadés des camps de la mort et ils avaient envoyé au pape un rapport détaillé sur la situation.

Avec sa vision claire des choses, Hitler comprenait maintenant pourquoi le Vatican avait gardé un silence complice.

L'Église voulait l'élimination complète de tous les Juifs car, par leur disparition totale, elle tenterait habilement d'éclipser à terme l'Ancien Testament qui était le socle fatal de sa religion.

Peut-être que les recherches archéologiques en Palestine avaient déjà prouvé que l'Ancien Testament n'était pas un récit historique, qu'il y avait là un mythe flagrant. Alors, en dehors du rapport Pilate, l'Ancien Testament était à même de faire chuter la fable de Jésus puisque ce dernier avait reconnu les écrits mosaïques comme véritable parole de Dieu.

Le christianisme était un château de cartes qui finirait par s'écrouler à cause de cette base vacillante et fausse qu'était l'Ancien Testament.

Hitler en était persuadé à présent.

Tout n'était que mythe.

Malheureusement pour le plan sournois du Vatican, les Juifs allaient survivre à la guerre ainsi que l'Ancien Testament : l'espérance qu'Hitler éradique leur maudite race de la surface du globe ne verrait pas le jour. Pire, la juiverie internationale avait triomphé en s'infiltrant dans les plus hautes sphères du pouvoir américain et elle tirait déjà les ficelles pour son devenir personnel.

– *Amerika...*

Hitler regrettait d'être entré en guerre contre le géant d'outre-Atlantique. Il avait commis une erreur monumentale en s'alliant avec le Japon pour prendre Staline en tenaille : ces nains de Japonais n'avaient jamais ouvert de front en Russie et Hitler avait dû affronter seul la puissante Armée rouge pendant que ces nabots asiatiques, s'estimant supérieurs avec leurs faciès de craie aplatis, avaient couru derrière un bus arrêté et s'étaient fait botter les fesses par une Amérique hors d'atteinte.

Hitler aurait dû s'assurer de la neutralité des Américains dans cette guerre, de la neutralité de leur immense potentiel économique. L'Allemagne

nazie et les États-Unis avaient tellement de points communs, tellement d'affinités qu'ils auraient pu devenir de grands amis.

Avant toute chose, ils détestaient tous les deux le communisme et l'homosexualité, ils les considéraient tous deux comme des maladies contre-nature et perverses.

S'ils partageaient la même conviction que les puissants devaient dominer les faibles soumis, ils avaient surtout en héritage une histoire semblable : les Allemands avaient éradiqué les Juifs pour imposer la supériorité de la race aryenne sur leur territoire, les colons européens avaient, eux, exterminé les Indiens, ces races inférieures qui souillaient de leur présence l'eldorado américain. Dans les deux cas, l'ordre darwinien avait triomphé par la force brute pour imposer la race pure européenne.

Hitler considérait l'accouplement entre un Allemand aryen et un Juif comme de la zoophilie : les Américains blancs avaient la même conviction que lui puisqu'ils ne se mélangeaient jamais, ou si peu, avec des races inférieures comme celle des nègres. Les différentes ethnies habitaient chacune dans leurs quartiers et ne vivaient pas avec les autres, elles ne se mélangeaient pas. Les enfants de ces nègres n'allaient pas dans les écoles des blancs, ils ne pouvaient pas boire aux fontaines réservées aux blancs et, dans les bus publics, les nègres ne pouvaient pas s'asseoir sur les sièges des blancs.

L'Allemagne nazie et les États-Unis avaient tant d'idéologies en commun qu'il était regrettable de ne pas avoir trouvé un terrain d'entente politique. Pourtant, dès la prise du pouvoir par Hitler, il avait reçu le soutien des plus puissants industriels ou banquiers américains. Ces derniers avaient œuvré dans l'ombre pour rendre Hitler honorable aux yeux de l'opinion publique et Hitler s'était même vu décerner le titre charmeur de l'homme de l'année 1938 par le Time Magazine.

L'apport financier fourni à Hitler avant 1940 par le capitalisme américain avait été astronomique et lui avait permis de réarmer rapidement l'Allemagne en vue de la guerre : le secteur influent de l'économie américaine était lucide sur la nature du nazisme, il l'avait aidé financièrement par intérêt personnel, pleinement conscient que cela finirait par une guerre où seraient impliqués l'Europe et probablement les États-Unis.

Mais la guerre était un business comme un autre, rapportant allègrement un million de fois la mise de départ.

Le regard flou, Hitler considéra le manuscrit de Pilate.

C'était l'un de ces puissants banquiers américains, Prescott Bush, qu'Hitler avait contacté pour servir d'intermédiaire dans la négociation avec le président Roosevelt.

Avec le rapport Pilate en main, Hitler disposait d'une arme terrible, une arme nouvelle capable de changer le cours de la guerre, la plus puissante de toutes les armes jamais construites sur terre.

Hitler avait proposé un compromis aux USA : soit il diffusait le rapport Pilate au monde entier, soit les Américains acceptaient la paix avec le III^e Reich et s'associaient avec lui pour s'attaquer à l'Union soviétique.

Évidemment, ne voulant pas voir le feu apocalyptique se déchaîner sur son territoire, Roosevelt avait accepté. Il avait donné sa parole d'honneur à Hitler.

Ensemble, ils avaient élaboré une tactique pour retourner la situation catastrophique : l'Allemagne allait perdre la guerre, ce n'était plus qu'une question de semaines.

Convaincu que le peuple allemand ne méritait pas de lui survivre puisqu'il ne s'était pas montré le plus fort, Hitler avait même ordonné une terre brûlée d'une ampleur inégalée, incluant la destruction des industries, des installations militaires, des magasins et des moyens de transport et de communication, mais aussi des stations thermiques et électriques, des stations d'épuration, et de tout ce qui était indispensable à la survie élémentaire de ses concitoyens. Hitler estimait que le peuple allemand, qui avait échoué dans le dessein qu'il lui avait voué, méritait son sort et si le Führer venait à disparaître de ce monde, l'Allemagne tout entière devait également disparaître avec lui.

L'Allemagne était aux abois, prise entre deux fronts : à l'ouest les Américains et à l'est les Russes. Roosevelt avait demandé à Hitler de laisser les Russes s'enfoncer jusqu'aux portes de Berlin. Puis, croyant la victoire acquise, il était prévu de prendre l'Armée Rouge dans une gigantesque tenaille : maîtres du ciel, les bombardiers américains réduiraient en cendre les forces ennemies concentrées et, au sol, l'armée outre-Atlantique viendrait renforcer les Allemands pour finir d'écraser ces millions de soldats russes désemparés. Roosevelt avait promis en outre l'octroi d'un millier d'avions pour réarmer rapidement la Luftwaffe.

Pour que ce plan réussisse, le secret le plus total devait être gardé, personne ne devait être au courant, pas même les proches d'Hitler. Pour que Staline ne se doute également de rien, les Américains devaient continuer de se battre contre les nazis sur le front de l'ouest jusqu'au moment du retournement d'alliance : Hitler avait accepté, ses troupes qui tomberaient sous le feu de son nouvel allié mourraient pour la bonne cause, pour le renouveau prochain du III^e Reich.

Assuré de la victoire finale, Hitler n'avait ordonné aucun repli stratégique de ses forces. Hitler avait pour habitude d'exiger que ses hommes meurent jusqu'au dernier. Il avait jusqu'ici suivi cette ligne de

conduite qu'il s'était fixée, à savoir que seuls les lâches et les faibles reculaient. Il ne fallait pas changer de tactique. Hitler ne voulait pas que le repli précipité de ses armées et la concentration de trop d'unités autour de Berlin éveillent les doutes de Staline. Peu importait donc le sort de ses soldats : de toute façon, ses meilleurs éléments étaient déjà partis et seuls les médiocres avaient survécu jusqu'alors et il n'avait pas besoin de ces médiocres pour que perdure son Reich.

Seuls les plus forts devaient dominer.

De même, Hitler n'avait pas donné de contre-ordre à son projet de terre brûlée pour ne pas susciter les soupçons des espions et des traîtres qui l'entouraient. De toute façon, son nouvel allié américain, avec sa puissante économie, l'aiderait à tout reconstruire en un rien de temps.

Hitler soupira.

Le moment était enfin arrivé où les Russes fanfaronnant étaient parvenus aux portes de Berlin. Hitler avait déployé la 9^{ième} et 12^{ième} armée allemande pour prendre l'ennemi en tenaille. Son état-major était horrifié par sa stratégie, se demandant pourquoi leur Führer dégarnissait précipitamment le front de l'ouest pour laisser la route libre aux Américains. De plus, la 9^{ième} et 12^{ième} armée allemande étaient dix fois moins nombreuses que l'ennemi, elles étaient quasi dissoutes et leurs formations dispersées étaient incapables de combattre l'écrasante supériorité de l'Armée Rouge. Les généraux d'Hitler croyaient qu'il déplaçait sur la carte des armées de fantômes qui n'existaient presque plus et ils mettaient en doute le bien-fondé d'une telle manœuvre irréaliste, ils croyaient que leur guide avait perdu le sens de la réalité, voire qu'il était devenu fou.

Hitler lisait tout cela dans leurs yeux comme dans un livre ouvert.

Il connaissait par cœur les livres qu'il avait lus, des pages entières et des chapitres étaient photographiés dans son esprit. Avec une réelle maestria qui avait toujours impressionné son état-major, Hitler pouvait aligner des chiffres très précis sur les troupes de l'ennemi et jusqu'à leurs diverses réserves de munitions. Comment pouvait-on douter de sa mémoire infallible ? Comment pouvait-on croire qu'il n'était pas conscient des forces en présence, des unités restantes et des armes dont elles disposaient ?

Certes par le passé, Hitler avait commis des erreurs stratégiques fatales qu'il ne pouvait assumer sans faire preuve de faiblesse face à ses généraux. Mais là, c'était différent, c'était un coup de génie.

Personne ne se doutait que les Américains allaient devenir des alliés pour l'Allemagne, Hitler avait gardé le secret jusqu'au bout même si sa langue l'avait quelque peu démangé et qu'il avait avoué à ses proches que, de même son héros Frédéric II de Prusse avait jadis été sauvé par un

retournement d'alliance in extremis, de même les Alliés allaient arrêter de combattre le III^e Reich pour s'attaquer à l'Union soviétique. Hitler avait également admis qu'une arme miracle renverserait la situation sans préciser que cette arme miracle était le rapport Pilate...

Le bruit fracassant des mortiers russes pilonnant le bunker où Hitler était terré, le fit sursauter : l'ennemi était tout proche, à une centaine de mètres tout au plus.

Roosevelt, ou plutôt le nouveau président des États-Unis Truman, n'avait pas tenu la parole d'honneur donnée.

Mais il en avait été de même pour Hitler qui avait allègrement violé tous les traités diplomatiques ou de non-agression qu'il avait personnellement signés au nom de l'Allemagne.

L'arroseur arrosé.

Les USA n'avaient jamais prévu de s'allier avec Hitler, la juiverie internationale avait infiltré les plus hautes sphères américaines pour en corrompre le pouvoir décisionnel.

À présent, Hitler réalisait que la seule chose qu'ils avaient voulue était de gagner du temps : les télécommunications du bunker pouvaient être interrompues à tout instant, Hitler allait être coupé du monde et il ne pourrait pas mettre sa menace à exécution.

Hitler feuilleta rapidement le manuscrit de Pilate. Traduit en allemand, les pages nouvelles étaient intercalées avec les ancestrales feuilles jaunies. Sur la page de garde, Hitler griffonna quelques mots : « Au Camarade Staline de la part du Führer Adolf Hitler. »

Il prit le rapport et le glissa entre deux autres livres dans un coin de son bureau.

Hitler avait décidé de faire cadeau de l'arme apocalyptique à son pire ennemi. Ce n'était pas par vengeance contre les Américains mais par conviction profonde : Hitler n'avait jamais caché son admiration pour Staline, seul homme à avoir su faire marcher au pas les sous-hommes slaves. Les puissances occidentales étaient des nations décadentes, les peuples de l'Est, gouvernés d'une main de fer, leur seraient toujours supérieurs, même les macaques chinois.

La race la plus forte devait dominer le monde, c'était une loi de la nature.

En offrant le rapport à Staline, l'homme de fer de Moscou disposerait de l'arme absolue pour balayer le monde occidental et imposer le règne de la force brute, le règne de la race supérieure.

Hitler se leva de son fauteuil.

Tout était fini à présent : il ne lui restait plus qu'à se retirer de la scène en se tirant une balle dans la bouche.

Hitler allait mourir et, ensuite, la paix éternelle.

Dieu ne viendrait pas le juger car il n'était qu'une grossière chimère.

Par contre, si Dieu n'existait pas, son soi-disant représentant sur terre s'était rappelé au bon souvenir d'Hitler en l'appelant personnellement au téléphone ces jours derniers : le pape lui avait dit d'une voix émue que le Führer était un saint homme, un don du ciel pour le catholicisme et il lui avait promis de ne jamais l'oublier, lui et son charismatique livre prophétique. Concernant ce dernier, le pape avait juré de ne jamais mettre « Mein Kampf » à l'Index, la fameuse liste des livres interdits par l'Église. Le Vatican était reconnaissant envers le Führer d'avoir imposé aux élèves des écoles allemandes l'obligation de commencer la journée par une prière pour Jésus-Christ, guidant ainsi les jeunes âmes vers l'unique salut possible. Sur un ton moins benoît, le pape avait également proposé à Hitler de l'aider à fuir et à se cacher. Hitler avait évidemment refusé et le pape avait insisté, étendant sa proposition à toutes les personnalités importantes du nazisme. Hitler savait qu'il faisait cela pour se couvrir, pour acheter le silence des nazis, pour que jamais le monde n'apprenne la complicité du Vatican avec le III^e Reich. Avant de raccrocher le téléphone, le pape avait béni Hitler et, dans ses derniers mots, il avait dit qu'il prierait pour lui, pour que le Seigneur Jésus-Christ veille sur lui dans son combat futur.

– *Jésus...*

L'histoire de Jésus était une invention juive en terre juive, Jésus était lui-même Juif comme toute sa famille. Il n'aurait donc pas dû y avoir d'autre horizon qu'Israël pour cette fable juive.

Pourtant, comme un dangereux serpent sournois, le personnage de Jésus avait réussi à cracher son venin mystique aux races supérieures du monde entier.

Hitler se dirigea vers la porte et posa la main sur la poignée.

L'heure approchait, il allait devoir quitter définitivement la scène.

Avant de sortir de son bureau, Hitler eut un dernier regard pour le manuscrit de Pilate et il ne put s'empêcher de serrer un poing rageur en maudissant ce sale bâtard de Juif qu'était Jésus-Christ.

34

Agneau de Dieu

Sous un ciel couvert et orageux, Jérusalem se dressait, orgueilleuse de beauté.

Immobile, Jésus la contemplait longuement, n'osant aller plus loin, comme si au dernier moment, il hésitait à franchir son seuil. Les imposants piliers de la muraille qui ceinturait la ville ressemblaient à autant de cerbères hostiles tout droit sortis des mythes grecs, imposant par leurs masses respectueuses la protection du sanctuaire dont ils garantissaient l'inviolabilité.

Le Royaume de Dieu sur terre...

Jésus était entouré d'une foule immense venue des villages alentours et même de la capitale de Judée, mue par une foi absolue, lui rendant témoignage devant tous car, la veille, il avait ressuscité Lazare d'entre les morts.

Au milieu de cette marée humaine qui l'entourait et qui le pressait de toutes parts, Jésus était malgré tout encore libre de ses mouvements. Son espace vital et intime était assuré par les apôtres qui veillaient à prodiguer une zone salvatrice tout autour de leur Maître.

S'adressant à deux disciples, Jésus donna des directives.

– Allez au village qui est en face de vous. Dès que vous y serez entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel aucun homme ne s'est encore assis. Détachez-le et amenez-le. Si quelqu'un vous dit quelque chose, vous répondrez que le Seigneur en a besoin. Et à l'instant il le laissera venir ici.

Les disciples s'inclinèrent respectueusement, se demandant comment il pouvait savoir qu'un ânon s'y trouvait. Mais il était le Christ et ses pouvoirs n'avaient pas de limites. Ils s'en allèrent et trouvèrent effectivement un ânon qui était attaché dehors, à la porte d'une bâtisse blanche. Le propriétaire s'étonna de la venue de deux inconnus, mais il les laissa emporter l'animal dès qu'il apprit que le Christ l'avait ordonné.

Les deux disciples revinrent rapidement et mirent leurs vêtements sur l'ânon. D'un bond, Jésus l'enfourcha et se dirigea vers l'une des entrées de la cité.

Ne crains point, fille de Sion ; voici, ton roi vient à toi, assis sur l'ânon d'une ânesse...

Il chevaucha ainsi pendant une centaine de mètres quand, passant à proximité d'un arbre mort, Simon-Pierre l'interpella.

– Rabbi, regarde : le figuier que tu as maudit est desséché.

La veille sur le chemin de Béthanie, Jésus était passé par là. Voyant le figuier avec ses feuilles, pris d'une subite envie de manger, il s'était approché pour y cueillir un fruit. Mais il n'en trouva pas.

– Jamais plus personne ne mangera de tes fruits, avait-il alors murmuré.

Et Simon-Pierre l'avait entendu. En une nuit, l'arbre avait perdu toutes ses feuilles et était mort.

Jésus continua de chevaucher sans se préoccuper des paroles de Simon-Pierre. Celui-ci pensa qu'avec la foi, rien n'était impossible. Le Messie n'avait-il pas dit à de maintes reprises que la prière pouvait soulever des montagnes ? Tout ce qu'on demandait dans une prière pleine de foi, on l'obtenait : Dieu accomplissait les requêtes faites avec ferveur à son égard.

Pour l'instant, cette ferveur était entièrement accaparée par le Christ. La foule était dans une telle liesse qu'elle jonchait de ses vêtements le parcours de l'ânon. Certains coupaient les rameaux des arbres et les répandaient tout au long de son chemin.

À quelques mètres de l'entrée de la cité, Jésus finit par arrêter sa monture. Méditatif, il pensa à ce qui allait se dérouler sous peu.

– L'heure est venue où le fils de l'homme doit être glorifié... commença-t-il d'une voix puissante.

Mais, voyant cette foule qui buvait la moindre de ses paroles, il eut une pensée pour la destinée humaine. Alors, abordant rapidement un autre sujet, il leur parla d'une Vérité céleste qui lui tenait à cœur.

– En vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul. Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle dans les cieux...

Puis, revenant à ce qui le préoccupait, il se tourna vers les apôtres.

– Si quelqu'un me sert, qu'il me suive et où je suis, là aussi sera mon serviteur. Et si quelqu'un me sert, le Père céleste l'honorera.

Il regarda les murs de la cité.

– Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père céleste, sauve-moi de cette heure ! Non, c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père céleste, glorifie ton Nom...

Au loin, il y eut un coup de tonnerre. Un murmure d'étonnement parcourut la foule, certains disant qu'un ange venait de répondre au Christ.

– Cette voix qui gronde dans le ciel n'est pas pour moi mais pour vous. C'est maintenant le Jugement de ce monde, c'est maintenant que Satan va être jeté dehors. Et moi, une fois élevé de cette terre, je rassemblerai tous les hommes Justes autour de moi.

Simon-Pierre l'écoutait, soucieux. Le Messie n'avait-il pas évoqué la mort ? Sa propre mort ? Car cette élévation de terre ne désignait-elle pas son sépulcre ? Était-ce une funèbre raison qui le poussait à Jérusalem ? La veille déjà, il avait évoqué la mort du Fils de Dieu... Quel était cet étrange sacrifice ? Quelle passion animait le Messie ?

Certes, le matin même, il avait annoncé l'avènement du Royaume de Dieu. Mais n'était-ce pas un faux-semblant pour focaliser l'attention, pour détourner les esprits, pour que personne ne comprenne son véritable but ?

L'anxiété gagna Simon-Pierre, mais il espérait qu'il se méprenait sur le sens des propos qu'il venait d'entendre.

Adroitement, pour apaiser ses craintes, il demanda :

– Dans la Loi, il est écrit que le Messie demeure à jamais parmi nous.

Mais la réponse allait accroître ses inquiétudes.

– Le crois-tu ? s'enquit Jésus. Pour peu de temps encore la lumière est parmi vous. Marchez tant que vous avez la lumière afin que les ténèbres ne vous surprennent pas car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Tant que vous avez la lumière, croyez en la lumière afin de devenir des fils de lumière. Je suis venu comme une lumière dans le monde afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. Si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde pas, je ne le juge pas car je ne suis pas venu pour juger le monde mais pour le sauver. Qui me rejette et n'accueille pas mes paroles a son juge : la parole que j'ai fait entendre, c'est elle qui le jugera au dernier jour...

Simon-Pierre n'écoutait déjà plus. La peur de perdre le Maître devenait une certitude en lui. Pour peu de temps encore, le Messie serait parmi eux. L'apôtre se promet de tout faire pour le détourner de cette singulière destinée qu'il s'était fixée, pour le sauver malgré lui.

Chevauché par Jésus, l'ânon se remit en route et, passant la porte orientale de la cité, se dirigea vers le Temple. Les citadins furent abasourdis de voir ces milliers de gens autour du cavalier déferlant dans les rues de Jérusalem tels des flots puissants ne pouvant être détournés.

Beaucoup s'écartèrent avec crainte, mais ils furent également nombreux à rejoindre cet atypique cortège en apprenant que le Christ venait à eux.

À l'approche du sanctuaire de Yahvé, des acclamations se firent. Ses disciples se réjouissaient et se mirent à louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus.

– Gloire au Seigneur ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! Gloire au fils de David !

Grondante, la foule avait envahi l'esplanade du Temple. Après être descendu de l'ânon, Jésus y pénétra à son tour. Quelques Pharisiens en habits pourpres l'apostrophèrent au passage, s'indignant des paroles scandées et de l'intrusion.

– Si eux se taisent, les pierres crieront, leur dit Jésus.

Les religieux saisirent l'allusion, comprenant que les gens pouvaient à tout moment devenir incontrôlables et lapider quiconque s'opposerait à son entrée. Mais la plupart d'entre eux étaient joyeux, bon enfant, sans aucune haine apparente, heureux simplement de voir l'avènement du Christ. Devant cet enthousiasme grandissant et communicatif, Jésus eut un large sourire.

Enfin, nous y voilà. Le dénouement est proche... si proche... Père céleste, donne-moi la force d'affronter cette épreuve...

Le sourire qu'il arborait s'estompa en un instant.

Devant lui, à une dizaine de mètres à peine, des yeux fermes et austères étaient en train de le dévisager.

Le chef de l'Ordre...

Le patriarche des Esséniens, maître incontesté de la communauté religieuse de Qumran, était là, immobile, perdu au milieu de la foule. Le regard du vieillard centenaire aux yeux froids et mornes n'avait rien perdu de sa vigueur, toujours mû par une flamme un peu folle. Les traits de son visage osseux au teint blafard et malsain s'étaient accentués, lui donnant encore plus l'air d'un macchabée. Portant son haut turban conique rouge semblable à une pyramide dissimulant son crâne chauve, une étincelle de vie sembla animer le chef de l'Ordre quand il porta sa main cadavérique sur sa petite barbe blanche pour la lisser du bout des doigts.

Jésus ne l'avait pas revu depuis son départ de Qumran, après l'initiation supérieure du quatrième degré, celle qu'on lui avait accordée dans le cas spécial d'une mission prophétique.

Le Christ...

Les détails de ces souvenirs du passé si récent revinrent à la mémoire de Jésus. Ces longs mois austères passés au sein de la communauté de

Qumran pour percer le mystère essénien resurgirent des méandres de sa conscience.

Ne cillant pas un seul instant des paupières, le chef de l'Ordre scrutait son ancien disciple.

Jésus soutint cette joute visuelle. Les deux hommes n'échangèrent aucun mot, mais Jésus savait parfaitement ce à quoi son vieux Maître aspirait.

Alors, à contrecœur, Jésus baissa son regard et s'éloigna. Se faisant un fouet de cordes, il chassa tous les vendeurs et acheteurs qui se trouvaient sur l'esplanade. Avec une violence que ses disciples n'avaient jamais soupçonnée chez lui, il culbuta les tables des changeurs de monnaie ainsi que les sièges des marchands de colombes. Il cassa les enclos des animaux et fit déguerpir les bœufs et les brebis.

– Enlevez tout cela d'ici, gronda-t-il d'une voix terrible. Ne faites pas de la maison de Dieu une maison de commerce !

Il se mit à fouetter tous ceux qui voulaient transporter des objets à travers le Temple.

Pardonne-moi, Père céleste... je ne peux agir autrement...

Entouré d'une foule étonnée et apeurée, il se mit à crier :

– Il est écrit ceci dans les textes sacrés : « Ma maison sera une maison de prière ». Mais vous, vous en avez fait un repaire de voleurs !

Un novice s'approcha, craintif. Récemment admis au sein du Temple, ne connaissant pas du tout Jésus, l'adolescent s'étonnait de la passivité des religieux à l'égard de ce dément. Malgré la peur qui lui tenaillait le ventre, il osa s'avancer vers l'inconnu.

– Quel signe nous montres-tu pour agir ainsi ? questionna-t-il d'un ton mal assuré.

Jésus le considéra un instant avant de répondre en soupirant :

– Détruisez ce sanctuaire et en trois jours je le relèverai.

– Il a fallu quarante-six ans pour le bâtir et toi en trois jours tu le relèveras ? s'étonna naïvement le novice.

Les Juifs présents ne comprenaient pas ce à quoi le Christ faisait vraiment allusion en parlant ainsi.

Simon-Pierre, lui, avait sa petite idée. Inquiet, il avait écouté d'une oreille attentive les propos de Jésus. Le Maître n'avait-il pas déjà évoqué cette histoire de trois jours ? Simon-Pierre se souvint qu'il l'avait abordée en parlant de la crucifixion du Fils de Dieu qui ressuscitait au bout du troisième jour. Se pouvait-il qu'en parlant de sanctuaire, le Seigneur faisait

référence à son propre corps ? Alors, ces paroles accentuèrent l'anxiété de l'apôtre, comprenant que Jésus s'attendait à périr prochainement.

Malgré les consignes très strictes de Caïphe, un Pharisien approcha à son tour, ne supportant pas l'idée qu'un novice puisse défier le Christ alors que lui-même devait rester en retrait sous le regard dédaigneux de tous les Juifs qui prenaient la passivité des prêtres pour de la peur.

– Par quelle autorité fais-tu tout cela ? gronda le Pharisien à la robe pourpre. Et qui t'a donné cette autorité ?

Jésus le regarda sans le voir. Derrière le Pharisien, la coiffe pyramidale du chef de l'Ordre obnubila la conscience du Christ.

– De mon côté, je vais vous poser une question, une seule, dit Jésus après un moment de silence. Si vous m'y répondez, moi aussi je vous dirai par quelle autorité je fais cela. Le baptême de Jean le Baptiste était-il du ciel ou des hommes ? Répondez-moi.

Le Pharisien hésita. S'il répondait par le ciel, Jésus rétorquerait pourquoi alors n'avoir pas cru en Jean le Baptiste. Et s'il répondait des hommes, il risquait de se faire lapider car bon nombre de Juifs présents considéraient Jean comme un prophète.

Prudent, le Pharisien répondit :

– Je ne sais pas.

– Moi non plus, répliqua Jésus, je ne vous dis pas par quelle autorité je fais cela.

Jésus vit le chef de l'Ordre hocher ostensiblement la tête, comme s'il approuvait la répartie de son ancien disciple.

Fendant la foule d'un air méprisant, Abdias fit son apparition. Depuis leur dernière confrontation ici même, le prêtre saducéen de haut rang à la voix grave et sensuelle, à la barbe poivre et sel, n'avait toujours pas digéré l'infructueuse lutte verbale qu'il avait menée pour démasquer le faux Christ et qui lui avait fait perdre la face devant tous. L'épisode de la femme adultère en particulier lui restait en travers de la gorge et il s'était juré de profiter de la moindre occasion pour laver l'affront qu'il avait subi. Longtemps, il avait médité un traquenard où Jésus se perdrait. Après des jours et des nuits à cogiter inlassablement, il avait fini par trouver le subtil piège surnois pour condamner l'imposteur devant les autorités romaines. Retranché derrière son nez proéminent en forme de bec d'aigle, le regard noir du quadragénaire grassouillet était en constant mouvement, trahissant la grande agitation intérieure qui l'animait. Croyant endormir la méfiance de Jésus, Abdias commença par le flatter d'une voix mielleuse.

– Maître, nous savons que tu es véridique et que tu ne te préoccupes pas de qui que ce soit car tu ne regardes pas au rang des personnes mais tu enseignes en toute vérité la voie de Dieu...

Jésus le regarda le sourire aux lèvres.

Il n'abandonne jamais même quand tout est fini. Il est vraiment pitoyable...

Après s'être raclé la gorge, Abdias lança l'hameçon qu'il pensait avoir savamment façonné pour ferrer le poisson.

– Dis-nous donc ton avis : est-il permis ou non de payer l'impôt à César ? Devons-nous payer, oui ou non ?

Jésus comprenait parfaitement le sous-entendu et l'habileté du piège, pas aussi grossier qu'il en avait l'air au premier abord. À quelques mètres de là, le chef de l'Ordre était toujours en train d'observer Jésus.

– Hypocrites, pourquoi me tendez-vous un piège ? rétorqua Jésus.

Tout est fini pourtant...

Il comprit qu'il s'agissait d'une démarche personnelle mue par un esprit de vengeance.

– Faites-moi voir l'argent de l'impôt, ordonna-t-il.

Abdias exhiba un denier.

– De qui est l'effigie ? interrogea Jésus en montrant du doigt la pièce. Et l'inscription ?

Ne voyant pas où Jésus voulait en venir, Abdias répondit :

– De César.

– Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, dit alors Jésus.

Il y eut quelques éclats de rire parmi la foule dont celui rocailleux du chef de l'Ordre. Perdant de nouveau la face devant tous, Abdias devint rouge de colère et s'en alla en bousculant les gens. Jésus s'assit au milieu de la cour et tous les Juifs l'imitèrent. Répondant aux questions qui fusaient de toutes parts, le Christ discourut longuement, abordant de nombreux sujets comme celui de la résurrection dans les cieux, du statut de l'homme et de la femme semblables aux anges n'ayant ni mari ni épouse dans le firmament céleste. Jésus eut également des propos intransigeants et acerbes, parfois vindicatifs à l'encontre des Pharisiens accusés de ne pas avoir de remords au sujet de Jean le Baptiste.

– Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites qui fermez aux hommes le Royaume des Cieux. Car vous n'y entrerez certes pas vous-mêmes mais, par votre enseignement, vous empêchez d'y entrer ceux qui le voudraient. Vous les détournez du Divin...

Il continua par une série d'attaques verbales bien ciblées sur les pratiques religieuses des prêtres à la vanité orgueilleuse.

Le reste de la journée, Jésus le passa à enseigner le peuple, discourant sans discontinuer. Et à plusieurs reprises, il évoqua le Royaume de Dieu sur terre. Parmi cette foule d'oreilles attentives, celles de Jésus paraissaient parfois distraites. Il attendait une chose qui ne semblait pas vouloir se produire.

On lui présenta quelques malades qu'il guérit miraculeusement en leur imposant simplement les mains. Ceux qui assistaient à ce genre de prouesses pour la première fois étaient effarés, comprenant que cet homme venu de Galilée était vraiment le Messie, le Libérateur, l'Oint de Dieu. Assis parmi eux, Jésus regardait cette foi inébranlable et intemporelle jaillir dans leurs yeux. Il savait que rien ne pourrait faire défaillir cette ferveur naissante et que bientôt, elle serait sacralisée par Dieu, dans des circonstances que les annales du Temple ne seraient pas prêtes d'oublier.

À l'approche de cet évènement, une lassitude l'envahit.

L'acte final approche... c'est la fin. Mon combat s'achève ici et cette humanité resplendira dans les cieux. Oh ! Père céleste, donne-moi la force d'asseoir le sort de ces âmes que tu m'as confiées...

Voyant de l'agitation autour du temple abritant le sanctuaire, il se leva. La foule en fit de même. Un jeune garçon d'une dizaine d'années s'approcha en se faufilant entre les jambes des gens et arriva jusqu'au Christ. Le tirant par le pan de sa tunique, l'enfant lui murmura longuement à l'oreille.

Pensif, Jésus acquiesça en silence. Alors, il se dirigea vers la sortie sud du Temple, ordonnant à tous d'en faire autant et de le laisser seul. À contrecœur, la foule le quitta et commença à se disperser dans les rues de la cité. Immobile, tel un être sans vie, le chef de l'Ordre était là à l'observer. Discrètement, Jésus fit un signe secret des doigts. Le vieillard approuva imperceptiblement de la tête. Il eut un dernier regard pour le Christ avant de partir, se noyant parmi le flot de gens.

Jésus rassembla rapidement ses apôtres, leur donnant des instructions précises. Il prit Simon le Zélé à part et échangea quelques mots avec lui. Puis, avec Simon-Pierre et Jean ainsi que leur frère respectif, André et Jacques, Jésus s'en alla au nord, en dehors de la ville sur le mont des Oliviers. De là, l'œil embrassait les montagnes sévères de la région et on apercevait au loin un bout de la mer Morte comme un miroir de plomb d'où s'échappaient des vapeurs sulfureuses. Jésus resta longtemps à contempler cette vue haute de la Judée et de sa capitale.

– Regardez, dit Jacques en montrant du doigt le Temple, quelles pierres ! Quelles constructions !

Perdu dans ses pensées, le regard vague, pris d'une vague appréhension sur le futur qui pouvait se dessiner à l'horizon d'un jour nouveau, Jésus murmura :

– De ce que vous contemplez, viendront peut-être des jours où il ne restera pas pierre sur pierre : tout sera jeté bas. Jérusalem, si en ce jour tu avais compris, toi aussi, le message de paix. Mais non, il demeure caché à tes yeux. Des jours viendront sur toi où tes ennemis feront des tranchées, t'investiront et te presseront de toutes parts. Ils t'écraseront, toi et tes enfants et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu as été visitée en grâce par le Messie.

Il y eut un moment de silence. Simon-Pierre finit par prendre la parole.

– Rabbi, dis-nous quand cela aura lieu et quel sera le signe que cela est sur le point d'arriver ?

Jésus ne répondit point.

Simon-Pierre se remémora les discours que le Maître avait tenus par le passé sur la fin des temps où il parlait des faux Christs surgissant en son nom, des guerres et des famines à venir, des douleurs et des tourments pour ceux agissant dans sa cause, de la ruine de Jérusalem pour l'avènement du Messie et de la venue du Royaume de Dieu sur terre. Toutes ces lointaines prédications se bousculèrent dans la tête de l'apôtre où le trouble régnait. Ces temps étaient-ils proches ? Simon-Pierre ne savait que penser. Peut-être que les événements dont le Christ avait annoncé la venue prochaine allaient finalement se concrétiser même s'il n'en avait plus soufflé mot depuis longtemps.

Alors, quelle était la vraie raison de la présence de Jésus en Judée ? Au Temple, il avait encore évoqué le Royaume de Dieu sur terre. Allait-il enfin se réaliser ? Ou n'était-ce que pour rassurer les disciples, pour que personne ne se doute qu'au bout de la route de Sion ne se trouvait pas le trône de gloire mais seulement une mort fatidique ?

Simon-Pierre était mal à l'aise. Il n'aimait pas voir Jésus sans être entouré de partisans, surtout à Jérusalem car il pouvait être arrêté à tout moment. Jésus ne s'en préoccupait pas comme si cela ne pouvait pas arriver ou plutôt comme si cela lui était totalement indifférent. Par ses agissements imprudents, il cherchait sans nul doute à ce que survienne son arrestation.

Et la fatale condamnation qui en découlerait.

Simon-Pierre ne comprenait toujours pas pourquoi Jésus cherchait à se perdre ainsi. Il ne comprenait pas cette passion de vouloir mourir. Jésus

avait dit qu'il ressusciterait au bout du troisième jour mais, malgré toute la foi que Simon-Pierre avait pour le Fils de Dieu, un tel miracle était impossible à ses yeux.

Certes, Lazare était ressuscité. Mais il y avait une différence fondamentale entre la mort d'un homme s'élevant sereinement au ciel depuis son lit et celle d'un crucifié mourant dans d'atroces souffrances. Il y avait une différence entre une mort naturelle et une mort par crucifixion qui laissait des séquelles internes incurables, détruisant le corps de manière irrémédiable, éradiquant la moindre étincelle de vie et aucun feu même divin ne pourrait ranimer la flamme de l'existence dans ce foyer définitivement éteint.

Le soleil se coucha sur un lit de nuages écarlates et, tel un mourant emporté au firmament de son existence, il finit par être englouti dans les ténèbres. Jésus était resté sur le mont des Oliviers jusqu'au crépuscule de l'astre de feu. Silencieux et contemplatif, il n'avait presque plus pris la parole.

Deux heures plus tôt, Jésus avait envoyé Simon-Pierre et Jean en ville.

– Vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, leur avait-il dit. Suivez-le et là où il entrera, dites au propriétaire de la maison que le Maître demande où est la salle où il pourra manger la pâque avec ses disciples. Alors, il vous montrera, à l'étage, une grande pièce toute prête, garnie de coussins. Faites-y pour nous les préparatifs.

La nuit était tombée. Accompagné de Jacques et d'André, Jésus redescendit en ville et alla dans la demeure où l'attendaient déjà les autres apôtres.

À l'étage, l'hôte de Jésus avait orné d'un tapis luxueux la grande pièce aux murs blancs sobrement meublée. Selon la tradition orientale, les disciples et le Maître auraient dû se coucher trois par trois sur quatre larges divans disposés autour de la table. Mais l'hôte en avait décidé autrement ; tout autour de la grande table rectangulaire se trouvaient réparties, de part et d'autre, des chaises richement ouvragées symbolisant la promesse d'un devenir prochain.

Treize trônes.

Sur la table, il y avait autant de calices que de convives. Celui destiné au Messie était en or. Jésus le reconnut dès qu'il pénétra dans la pièce. C'était dans celui-là même qu'il avait bu le soir de son initiation chez les Esséniens de Qumran, sous l'égide du chef de l'Ordre.

Jésus se mit à table et les Douze en firent de même. Après le repas, Jésus se leva.

– J’ai ardemment désiré manger cette pâque avec vous avant d’endurer ma destinée, dit-il, car je vous le dis, jamais plus je ne la mangerai jusqu’à ce qu’elle s’accomplisse dans le Royaume de Dieu.

Il prit le pain devant lui et, l’ayant levé au-dessus de sa tête, le rompit. Il le donna aux disciples.

– Prenez, mangez, ceci est mon corps.

Puis, prenant le calice d’or contenant du vin, il rendit grâce et le tendit à Judas Sicariot qui se trouvait en face de lui.

– Buvez-en tous, dit-il d’un ton étrange. Ceci est mon sang, le sang de l’alliance, qui va être répandu pour vous et sur une multitude en rémission de leurs péchés.

Les apôtres se passèrent le calice et le portèrent tous à leurs lèvres.

– Désormais, ajouta Jésus, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu’à ce que le Royaume de Dieu soit venu.

Chez les Initiés du temple d’Osiris, l’agape fraternelle marquait le premier degré d’initiation. La communion du pain, ce fruit de la gerbe, signifiait la connaissance des mystères de la vie terrestre en même temps que le partage des biens de la terre et, par la suite, l’union parfaite des frères affiliés. Au degré supérieur, la communion sous le vin, ce sang de la vigne pénétré par le soleil, signifiait le partage des biens célestes, la participation aux mystères spirituels et à la science divine.

Mais si les paroles que venait d’avoir Jésus sur le pain signifiaient bien la promesse de révélations futures aux mystères de l’existence, la connotation du vin était cependant bien différente. Ici, le sang versé n’évoquait en rien une initiation supérieure et prenait un sens tout particulier que seule une poignée d’apôtres avait parfaitement saisi.

Simon-Pierre, lui, était dubitatif. Il ne comprenait pas les paroles du Maître.

Ou plutôt, il avait l’impression d’être le seul à les comprendre réellement.

En parlant du sang répandu, Jésus s’était adressé en dévisageant Judas d’un regard appuyé.

Voulait-il avertir Judas qu’il allait renoncer à sa propre vie ? Il n’était pire sourd que celui qui ne voulait pas entendre disait souvent Jésus et Simon-Pierre avait la désagréable sensation que, parmi les autres apôtres, personne n’entendait cette annonce du sacrifice et des souffrances à venir.

Bien sûr, le Messie parlait de son avènement et de celui du Royaume de Dieu. Mais n’était-ce pas là que paroles rassurantes pour détourner l’attention sur le véritable acte final qui allait se jouer prochainement ?

Celui de son sacrifice.

À présent, Simon-Pierre en connaissait la cause. Le Maître l'avait annoncée à demi-mot : son sang serait versé pour la rémission des péchés. Par sa mort, le Fils de Dieu comptait racheter devant son Père les offenses, les transgressions de la loi religieuse de toute l'humanité et ainsi effacer à jamais tout péché de la terre, même celui originel d'Adam et Ève.

Mais pourquoi ? Quelle en était l'utilité ?

Dans le ciel, le paradis attendait les âmes de tous ceux qui suivaient le Messie et la géhenne attendait les autres...

Une brève confession que lui avait faite Jésus et que Simon-Pierre n'avait pas saisie sur le moment revint à sa mémoire : « ... le véritable paradis est inaccessible, l'entrée en est scellée par les péchés... ».

Simon-Pierre réfléchit un instant.

Jésus avait-il dit le mot péché ou avait-il employé un autre mot ? N'était-ce pas plutôt le mot « désir » ? À vrai dire, Simon-Pierre ne s'en souvenait plus exactement. Mais, en se rappelant cette confession, une vérité s'illumina soudain en lui : le paradis était fermé, l'Éden d'Adam et Ève avait été scellé depuis le péché originel et les âmes des Juifs n'y avaient plus accès.

Consternation.

Étaient-elles toujours enfermées dans le shéol ? Sans nul doute, sinon pourquoi Jésus voulait se sacrifier ? N'était-ce pas justement pour les en libérer ? Ne voulait-il pas les libérer en effaçant leurs péchés et absoudre par la même occasion le péché originel qui condamnait l'accès au paradis ?

À présent, Simon-Pierre avait une vision claire de la situation.

Jésus voulait rouvrir l'accès au paradis qui était scellé et, pour ce faire, Jésus n'avait d'autre choix que de se sacrifier lui-même aux yeux de son Père. Alors, les âmes des hommes pourraient resplendir et ne plus subir la colère du Créateur offensé.

Jésus allait sauver du légitime courroux divin tous les pécheurs et même ceux qui allaient le tuer. En montant au ciel, il rassemblerait les hommes autour de lui pour qu'ils ne sombrent plus dans les ténèbres...

Assis au bout de la table, Simon-Pierre dévisageait le Christ avec un amour incommensurable. L'apôtre se promet de tout faire pour sauver le Sauveur car l'humanité mauvaise ne méritait pas le sacrifice du Fils de Dieu. Mais aurait-il la force et le pouvoir de le détourner de sa destinée ? Intérieurement, il se mit à prier de tout son cœur.

Parmi les apôtres, une dispute éclata.

Avec la concrétisation prochaine du Royaume de Dieu sur terre, Jacques voulait savoir quelle y serait sa place. Déjà, par le passé sa mère était venue trouver Jésus pour lui demander une requête ; elle désirait que ses

deux fils, Jacques et Jean, siègent l'un à droite et l'autre à gauche de son trône le jour de l'avènement du Royaume. Sous le regard impuissant de Jean qui avait fait signe au Christ qu'il n'était pour rien dans cette prétention, Jacques avait insisté, soutenu par sa mère. Jésus avait répondu qu'il ne lui appartenait pas de lui accorder un tel privilège, privilège qui était déjà destiné à ceux que Dieu avait préparés.

S'en était suivi une indignation des autres apôtres. Jésus les avait alors tous réunis et les avait sermonnés. De nouveau, il dut réitérer ses réprimandes.

– Vous savez que les rois dominant en maîtres absolus sur les nations et que les grands abusent de leur pouvoir sur elles. Il ne doit pas être ainsi parmi vous. Quiconque voudra devenir grand parmi vous, sera votre serviteur et quiconque voudra être le premier d'entre vous, sera votre esclave. C'est ainsi que le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir et offrir sa vie pour tous. Que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune et celui qui gouvernera comme celui qui sert. Car lequel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert !

Quelques apôtres se renfrognèrent. Sentant une vague tension dans l'air, Jésus ajouta pour calmer les esprits :

– Vous, vous êtes demeurés constamment avec moi dans mes épreuves. C'est pourquoi, je vous confère à chacun un royaume, comme Dieu m'en a conféré un, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table quand je siégerai sur mon trône de gloire, dans mon Royaume, et que vous soyez assis vous aussi sur douze trônes, ayant pouvoir de juger les tribus d'Israël.

Les mines se détendirent et des sourires apparurent. En voyant de la cupidité briller dans le regard de certains, Jésus soupira intérieurement. Il se devait de leur montrer ce qu'était l'humilité.

Il sortit de table, déposa ses vêtements sur sa chaise et prit un linge qu'il noua autour de sa taille. À ce moment-là, un disciple du Christ pénétra dans la pièce. Quelque peu surpris de voir le Maître dans cette tenue, l'homme d'une vingtaine d'années à la longue barbe noire se courba révérencieusement.

– Nous n'avons pas pu attendre pour t'annoncer une bonne nouvelle, dit-il comme pour s'excuser d'avoir fait intrusion à l'improviste. Je viens à peine d'arriver en ville pour t'apporter des nouvelles des soixante-douze disciples que tu as envoyés combattre les Démoniaques en Galilée...

Il annonça que les démons étaient soumis au nom du Christ et que les soixante-douze accomplissaient de miraculeuses guérisons partout où ils

passaient. Jésus écouta d'une oreille absente. Une chose le perturbait : comment quelqu'un venant de l'extérieur avait-il pu le retrouver aussi rapidement ? Cette demeure était un endroit discret et peu de personnes savaient qu'il s'y trouvait. Si le messager avait pu y parvenir aussi rapidement, même renseigné par des proches disciples, d'autres personnes rusées et moins bien intentionnées pouvaient en faire autant. Néanmoins, il savait que pour l'heure il ne risquait rien, protégé par le puissant protecteur garant du Royaume de Dieu. Inconsciemment, son regard se porta sur l'un des Douze. Alors, une sensation étrange l'envahit et une idée confuse s'insinua dans sa tête.

Le traître...

Une goutte perla sur son front. Mais il ne laissa rien transparaître de son trouble.

Quand le messager se retira l'instant d'après, Jésus descendit au seuil de la maison et il prit un bassin. Il y versa de l'eau et remonta à l'étage. Il commença à laver les pieds des apôtres et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Le dernier à recevoir cet honneur fut Simon-Pierre. Celui-ci se mit à protester.

– Rabbi, toi, me laver les pieds ?

Par ce geste d'humilité, Jésus inversait les rôles : c'était en général un serviteur qui lavait les pieds des invités qui étaient les hôtes du maître de la maison.

– Ce que je fais, tu ne le comprends pas encore, répondit Jésus. Tu le comprendras tout à l'heure.

– Non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais !

– Si je ne te lave pas, tu n'as pas de part avec moi, dit Jésus.

Le ton était ferme et ne souffrait d'aucune objection.

Simon-Pierre posa ses pieds nus sur le petit marchepied central du bassin. Il n'aimait pas voir le Christ se rabaisser à cette basse besogne.

– Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête, supplia l'apôtre visiblement mal à l'aise de voir le Maître ainsi courbé devant lui.

Après avoir essuyé les pieds, Jésus se releva.

– Celui qui a le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur. Et vous êtes purs. Mais pas tous...

Il jeta un œil perçant vers l'un des Douze. Mais son regard n'eut pas l'effet escompté. Pensif, Jésus remit lentement ses vêtements. S'asseyant sur sa chaise, il s'adressa à tous :

– Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appellez Maître et Seigneur et vous dites bien car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns les autres. Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous. En vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites.

Jésus resta silencieux un court moment avant de reprendre :

– Ce n'est pas de vous tous que je parle. Je connais ceux que j'ai choisis mais il semble que l'Écriture s'accomplit : « celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon ».

Surveillant du coin de l'œil le traître, Jésus ne vit pas la moindre réaction sur son visage.

– Je vous le dis dès maintenant, insista Jésus, avant que la chose n'arrive et afin qu'une fois celle-ci arrivée vous croyiez avec regret que Moi, je suis bien le Fils de Dieu.

Toujours aucune réaction. Jésus décida de parler de façon claire et précise.

– En vérité je vous le dis, l'un de vous me livrera.

Ce fut comme un coup de tonnerre. Les disciples se regardèrent mutuellement, ne sachant de qui il parlait. Des grimaces d'incertitude et de méfiance déformèrent les faciès tendus. Discrètement, Simon le Zélé sortit le couteau qui ne le quittait jamais, prêt à se jeter sur le scélérat que le Christ allait désigner. Mais son geste resta en suspens.

Jésus était décontenancé par la nonchalance du traître qui maîtrisait parfaitement ses émotions et feignait l'étonnement.

Se peut-il que je me sois trompé ?

Jésus sombra dans un mutisme profond et un silence pesant tomba sur la pièce.

À l'extrémité de la table, Simon-Pierre fit un signe à Jean assis juste à côté du Christ. D'un regard insistant, Simon-Pierre lui fit comprendre de demander au Maître de qui il venait de parler.

Inclinant légèrement le buste, Jean chuchota à l'oreille de Jésus. Celui-ci tourna son visage vers Simon-Pierre. Après quelques secondes d'hésitation, Jésus prit une bouchée de pain qu'il trempa dans la sauce devant lui. Puis, après avoir de nouveau regardé Simon-Pierre pour lui faire comprendre d'un signe du menton qu'il allait désigner le traître en lui donnant la bouchée, Jésus se pencha en avant.

Voyant le bras s'avancer dans sa direction, Judas Sicariot tendit instinctivement sa main et se saisit de la bouchée. Quelque peu étonné, il la

porta à sa bouche et l'avalait. Il se leva, fit le tour de la table et se pencha sur Jésus pour lui murmurer quelques mots.

– Ce que tu as à faire, fais-le vite, répondit Jésus l'air absent.

Judas sortit prestement.

Simon-Pierre voyait le trouble sur le visage du Maître. Ce dernier venait d'envoyer Judas le traître à sa vilaine besogne. Et Simon-Pierre comprenait l'émotion qui envahissait le Christ à l'approche de son arrestation. Se pouvait-il que Jésus renonce à ce triste sort qu'il s'était fixé ? Un mince espoir jaillit en lui quand Jésus se leva précipitamment. Ce dernier ordonna à tous de sortir et de l'attendre dehors. Tous les apôtres s'exécutèrent sauf Simon-Pierre qui vint vers lui.

D'un seul regard, Jésus vit que Simon-Pierre avait compris la situation.

– Quand je vous ai envoyés sans bourse, ni besace, ni sandales, avez-vous manqué de quelque chose ? s'enquit Jésus.

– De rien.

– Maintenant, que celui qui a une bourse la prenne et que celui qui n'a pas d'épée vende son manteau pour acheter un glaive, l'heure du combat décisif approche...

– Seigneur, j'ai vu deux épées en bas.

– Deux épées ? C'est bien assez...

Jésus et Simon-Pierre descendirent et s'emparèrent des armes qu'ils firent glisser chacun sous leurs habits.

Dehors, Jacques et Thomas ne semblaient pas comprendre la gravité de la situation. Quelque peu éméchés par le vin qu'ils avaient bu plus que de raison pour fêter l'avènement prochain du Royaume de Dieu, le duo avait commencé à chanter un hymne à la gloire du Christ. Ce dernier les fit taire et tous s'engouffrèrent dans les rues sombres de la cité de Sion. Comme s'il était poursuivi par un fantôme, Jésus se retournait souvent et veillait à ce que les onze apôtres ne se dispersent pas. Longeant un sentier escarpé pour se rendre aux remparts de la ville, ils se retrouvèrent devant des portes fermées et gardées par une poignée de légionnaires qu'une poignée de pièces permit de faire ouvrir.

Ils purent alors sortir de la ville et traversèrent la vallée du Cédron. Ils marchèrent rapidement et se dirigèrent vers le mont des Oliviers. Éclairée par une lune voilée de nuages, la troupe fendit d'un pas vif l'obscurité. Quel que fût le danger, Simon-Pierre voyait bien que Jésus voulait mettre le plus de distance entre eux et la menace. Il fit part de son inquiétude au Maître.

– Vous tous, vous risquez de succomber à cause de moi, cette nuit même, dit Jésus en se retournant.

Puis comme se parlant à lui-même, il récita un écrit juif qui revint à sa mémoire comme un mauvais présage.

– Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées...

De nouveau, il s'adressa à Simon-Pierre.

– À mon retour ici, je vous précéderai en Galilée.

Simon-Pierre secoua la tête.

– Si tous succombent, moi, je ne défaillirai pas.

Il était prêt à se battre jusqu'au bout pour sauver le Fils de Dieu. Voyant cette foi le poussant à l'abnégation totale, Jésus voulut préserver son fidèle disciple d'une mort évitable.

– Simon-Pierre, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq du matin ne chante, tu me renieras. Compris ?

Simon-Pierre secoua encore la tête.

– Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas.

Tous les autres apôtres dirent la même chose. Simon le Zélé était prêt à défendre lui aussi son Maître jusqu'à la mort. Caressant le manche de son couteau, il suivait Jésus comme son ombre, le regard sans cesse en mouvement, furetant de ses yeux vifs le moindre endroit suspect. Il réfléchissait également à la nature de la menace qu'avait décelée le Christ et jetait de fréquents coups d'œil aux dix apôtres. Jésus n'avait-il pas dit que l'un des leurs était un traître ? Simon le Zélé se devait de rester sur ses gardes.

La troupe arriva à Gethsémani, un jardin situé sur le mont des Oliviers. Là, se trouvaient une oliveraie et un pressoir à huile.

– Asseyez-vous et restez tous ici pendant que je m'en irai prier là-bas, ordonna Jésus en posant sa main sur l'épaule de Simon le Zélé.

D'un mouvement des yeux et du menton, par la pression de ses doigts, Jésus lui fit comprendre que nul ne devait partir. Le Zélé saisit l'injonction du Christ et acquiesça presque imperceptiblement de la tête.

Jésus convia Simon-Pierre, Jean et son frère à venir avec lui. Ils s'éloignèrent d'une cinquantaine de mètres.

– Mon âme est triste à en mourir, confia Jésus au trio en regardant en direction des autres apôtres. Demeurez ici et veillez sur moi.

Une mélancolie angoissante submergea Jésus. Il s'écarta d'une dizaine de pas et tomba à genoux. Il se mit à prier avec ferveur pour que l'heure fatidique passe loin de lui.

– Père céleste, tout t'est possible ! dit-il à mi-voix. Éloigne-moi de cette coupe...

La coupe du destin...

– Cependant, pas comme je veux, mais comme tu veux ! Si telle est ta volonté...

Longtemps, il invoqua les forces célestes. Il pria avec une telle intensité que sa sueur se transforma en grosses gouttes de sang qui tombèrent à terre.

Il se releva et, groggy, la démarche quelque peu chancelante, revint auprès du trio.

Il les trouva endormis à même le sol.

– Simon-Pierre, tu dors ?

Il secoua l'apôtre.

– Ainsi tu n'as pas eu la force de veiller une seule heure avec moi ?

Il réveilla Jean et son frère.

– Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation de vous endormir de nouveau. L'esprit est prompt mais la chair est faible.

D'épais nuages dissimulaient la lune de leur masse sombre. Jésus regarda en direction des huit autres apôtres. L'obscurité était trop profonde pour discerner quoi que ce soit. Cependant, Jésus savait que Simon le Zélé veillait à ce que la troupe ne se disperse pas. La présence de chacun était nécessaire pour contrer les plans du traître.

Pourtant, Jésus sentait confusément le danger se rapprocher.

De nouveau, il s'éloigna pour prier.

– Père céleste, implora-t-il, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive alors que ta volonté soit faite...

Il resta prostré pendant un quart d'heure avant de se relever. Pour la deuxième fois, il trouva le trio endormi. Il soupira et s'éloigna en murmurant :

– Si cette coupe ne peut passer sans que je la boive...

Il s'arrêta brusquement et se retourna.

Il était tout de même curieux qu'ils se soient endormis de nouveau dans un moment pareil. Jésus regarda en direction des autres disciples. Le voile nuageux se déchira légèrement et laissa passer de pâles rayons lunaires. Alors, Jésus vit sept formes allongées.

Le vin...

Nul doute que le traître y avait mélangé des plantes aux pouvoirs soporifiques. Jésus en avait à peine bu mais les autres s'étaient enivrés plus que de raison. Machinalement, Jésus recompta les silhouettes allongées.

Sept...

Ils n'étaient pas tous là. Jésus se souvint que le traître n'avait que peu goûté au vin, prétextant des problèmes gastriques.

Sous l'effet de cette découverte, un pan de sa conscience se brisa en lui, l'épée de Damoclès tomba et son esprit se mit à fonctionner au ralenti. Depuis combien de temps le traître était-il parti ? Sûrement assez pour avoir eu le temps de faire encercler les accès en ce lieu.

Tout est fini...

Regardant le trio, fataliste et amorphe, Jésus murmura :

– Désormais, vous pouvez dormir et vous reposer. Il est trop tard. Voici toute proche l'heure où le fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs...

Ils transgresseront la Loi de Moïse. Celle qui dit tu ne tueras point...

Comme pour lui donner raison, le bruit d'une troupe en armes résonna dans la nuit. Des flambeaux brillant de mille feux embrasèrent l'obscurité.

Se ressaisissant, Jésus secoua Simon-Pierre et Jean.

– Levez-vous ! Allons ! Voici qu'arrive celui qui me livre !

Le brouhaha de la troupe et les pas martelant le sol réveillèrent également les autres apôtres. Simon le Zélé se leva d'un bond et se précipita en direction du Christ. Émergeant d'un sommeil brumeux, terrifiés à la vue des hommes en armes ressemblant à des démons surgis tout droit des entrailles de la terre, les autres disciples de Jésus s'enfuirent en criant.

Brisant le voile nuageux, la lune jeta sur le jardin sa lumière diffuse. Alors, au-devant de la troupe, la haute silhouette du traître se détacha. Simon le Zélé arrêta sa course folle. Voyant le visage du traître, il resta perplexe, les bras ballants. Après un instant d'hésitation, rengainant son couteau, il fit demi-tour et disparut dans la nuit.

Quand Jésus reconnut celui qui le livrait, son sang se glaça.

Ce n'est pas possible, pas lui...

La vision, semblable à un miroir machiavélique, le laissa abasourdi.

Le temps parut se figer.

35

Mea culpa

Tom ne regrettait rien.

Même si sa quête du Graal prenait fin ici à Prague, que tout était bien fini, il ne regrettait rien.

Il savait que l'action engendrait plus de regrets que l'inaction, que l'on éprouvait davantage de regrets pour ce qu'on avait fait que pour ce qu'on n'avait pas fait.

Et c'était normal puisque cet instinct du regret nous permettait de tirer des leçons de nos échecs « réalisés ». Les regrets représentaient un avantage adaptatif sélectionné au fil des millénaires pour favoriser la prudence : on évitait ainsi de renouveler une expérience désagréable qui avait laissé des regrets, des regrets dans l'action.

Cependant, au fil des années, la tendance finissait fatalement par s'inverser : nos inactions, ces actions « non réalisées » venaient harceler notre esprit. Alors que l'action tombait dans l'oubli avec le temps, l'inaction venait nous hanter car, si les conséquences d'une action regrettable étaient identifiables et limitées, les conséquences d'une inaction, quant à elles, étaient infinies.

Avec le temps, une fois que les difficultés liées à une situation passée s'étaient éloignées, on avait tendance à surestimer ses capacités à agir efficacement : par ce fait, on oubliait alors le contexte précis qui nous avait fait reculer et on ne parvenait plus à s'expliquer notre propre inaction devenue inexcusable aux yeux de notre conscience.

Tom leva son regard azur vers le ciel.

Pour avoir le moins de regrets dans l'existence, il fallait agir.

Agir et oublier.

Plutôt que de ne pas oser et s'en souvenir.

Et pour se libérer des regrets présents dus à l'action, le plus efficace n'était pas de renoncer à agir mais d'augmenter sa tolérance à l'échec, apprendre à gérer celui-ci.

Vivre avec le processus « regret » était obligatoire car il conférait un avantage pour prendre des décisions, il permettait de se projeter dans l'avenir et de choisir à bon escient en se disant « j'aurai moins de regrets avec ce choix-là ».

Les regrets étaient primordiaux pour gérer toutes les situations de choix, notamment par la production de « regrets anticipés ». Ainsi, les regrets étaient un effet secondaire de notre capacité à prendre une décision.

Et cette décision, Tom venait de la prendre.

– Nous rentrons en France, dit-il à Camille et Martial.

Sur le trottoir devant le luxueux hôtel de Prague encore éclairé par un soleil rayonnant, les maigres bagages à ses côtés, la jeune femme s'étonna de ce choix.

– Le dernier emplacement d'un Graal qu'évoque l'abbé Boudet dans son carnet se trouve en France ? Nous sommes allés à Louxor, à Jérusalem et ici à Prague alors que le quatrième emplacement était si proche...

Tom sourit.

– Non, vous vous méprenez. L'emplacement qu'indique Boudet se trouve en Thaïlande, dans la ville d'Ayutthaya, l'ancienne capitale du Siam.

– Alors, pourquoi rentrons-nous en France ? s'enquit Camille.

– Jusqu'à présent, on a suivi le Graal de la cache la plus probable à la plus improbable. S'il y a eu effectivement un Graal caché en Égypte et en Israël, il n'en était pas de même pour Prague. Et les chances de retrouver le Graal d'Ayutthaya sont nulles. La ville a été détruite entièrement par les Birmans en 1767.

Martial eut une moue perplexe.

– Alors pourquoi Boudet l'a-t-il mentionné dans son carnet ? demandait-il. Cela n'a pas de sens.

– Boudet s'est raccroché à l'espoir que le rapport Pilate a survécu à la destruction d'Ayutthaya. Tu sais bien que l'espoir fait vivre. Si effectivement le Graal s'est retrouvé là-bas à une époque, il n'est plus du tout certain qu'il s'y trouve encore. De plus, pour cette cache, Boudet ne mentionne pas un emplacement précis, il a juste écrit le nom de la ville et qu'il fallait l'explorer pour savoir ce que le Graal était devenu. Donc, mission impossible.

– Nous rentrons en France alors ? fit Camille.

– Oui, on fera le point de tout ça là-bas. Mieux vaut quitter Prague avant que la police ne s'intéresse de trop près aux pensionnaires des hôtels de la ville : ils doivent déjà être à la recherche du voleur du Golem...

Martial approuva.

– Je vais chercher la voiture. Attendez-moi ici.

Tom protesta.

– Non, laisse, j'y vais. Tu ne vas pas conduire à chaque fois, t'es pas le chauffeur noir de monsieur et madame Kidd. Et puis t'es plus vieux que moi, honneur à la sagesse, laisse la folle jeunesse te conduire...

– Mais non, tu sais que j'aime conduire, cela ne me dérange pas du tout.

– Allez, je conduis jusqu'à l'aéroport et c'est toi qui pilotes l'avion, d'accord ? fit Tom sous le ton de la boutade.

Martial sourit en secouant la tête et Camille s'invita dans la chamaillerie.

– Vous n'avez qu'à tirer à pile ou face, dit-elle. Tenez...

Elle fouilla dans son portefeuille et donna une pièce de monnaie à Martial. Elle lui fit un discret clin d'œil que Tom ne vit pas.

D'un rapide regard, Martial considéra les deux côtés de la pièce.

– Pile je gagne, face tu perds, dit Martial à son ami.

– Tu me prends pour un lapin de trois semaines ou quoi ? Si c'est face, je gagne !

Martial jeta la pièce en l'air mais Tom fut plus prompt à l'attraper en vol et il la plaqua sur le dos de sa main.

– Pile, annonça Tom. Bon, j'ai perdu. La chance est avec toi aujourd'hui.

– Console-toi, je te laisse en bonne compagnie, répliqua Martial.

Ce dernier s'éloigna en descendant la rampe d'accès qui menait au garage souterrain de l'hôtel.

Camille sourit à Tom.

– Vous savez, parfois la chance n'a rien à voir...

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

Il fronça ses sourcils et Camille désigna la pièce de monnaie qu'il avait encore en main.

– La pièce que je lui ai donnée à deux côtés piles. C'est une fausse pièce...

Tom se mit à rire.

– Il m'a bien eu : d'abord une phrase piège qui attire mon attention, je crois être le plus malin et au final, je ne vois pas qu'il se joue de moi...

Quand le sage montre du doigt la lune, l'idiot regarde le doigt et je suis un idiot. Mais pour ma défense, je ne savais pas qu'il avait une complice cachée... Pourquoi ne m'avez-vous pas donné la pièce ?

– Peut-être que j'avais envie d'être seule avec vous...

Les yeux émeraude de Camille papillonnèrent.

Ils discutèrent ensemble quelques minutes, ils se remémorèrent l'aventure qu'ils avaient partagée jusqu'alors et qui prenait fin ici.

– Vous savez, j'ai adoré le saut en tandem au-dessus de Louxor, finit par dire Camille. Peut-être qu'on aura encore l'occasion d'en refaire un ensemble.

– Pourquoi pas. Je...

Une explosion sourde se fit entendre et les alarmes des voitures garées dans la rue se déclenchèrent.

– Martial ! s'écria Tom.

Il courut vers la rampe d'accès, talonné par Camille. Ils passèrent à côté de la barrière automatique qui barrait l'entrée du parking souterrain et se retrouvèrent au cœur de l'enfer.

Un feu nourrit par l'essence avait embrasé plusieurs voitures garées côte à côte. Comme s'ils étaient dotés de vie et de sentiments, les véhicules encore intacts beuglaient de leur sirène anti-intrusion leur peur instinctive du feu qui dégageait une épaisse fumée brûlante, noire et menaçante.

Tom se précipita vers la voiture de Martial mais il s'arrêta précipitamment.

Le spectacle de l'horreur venait de stopper ses pas.

Au volant de la berline incandescente, Martial hurlait à la mort et sa voix s'élevait au-dessus du vacarme ambiant. Retenu par sa ceinture de sécurité, il gesticulait comme un dément, essayant de sortir par la fenêtre brisée de sa portière. Le visage et le corps en flamme, noyé dans une fournaise infernale, Martial était prisonnier du feu qui dévorait sa chair déjà en lambeaux.

Tom voulut se porter à son secours.

Mais Camille l'en empêcha en le retenant par le bras.

– Non, cria-t-elle. Il est trop tard... N'y allez pas !!!

Comme pour lui donner raison, les hurlements de Martial cessèrent brutalement et il arrêta de s'agiter en tous sens.

– Venez ! ordonna Camille en criant. Y'a plus rien à faire !

L'épaisse fumée noire envahissait rapidement le parking et ils risquaient de mourir asphyxiés en un instant.

– Venez ! cria-t-elle encore. Partons ! Vite !

Tom comprit qu'il ne pouvait plus rien faire pour son ami et, à regret, il prit la main de Camille. Ensemble, ils se précipitèrent vers la sortie qui commençait lentement à disparaître, comme engloutie par des ténèbres en plein jour.

*
* *

Seul dans son bureau, contemplatif, le cardinal Fustiger était assis, le buste légèrement penché en avant.

Posé sur la table devant lui, un livre accaparait toute son attention.

L'image de la couverture du « Virus Dieu » le fascinait au plus haut point : elle était envoûtante, déroutante, dérangeante.

Fustiger regarda ces ronds démoniaques semblables à des serpents s'animer et s'arrêter de tourner dès qu'il posait son regard directement dessus.

Au moment où il allait s'intéresser en détail à la croix rouge et au Christ crucifié, le téléphone sonna.

Fustiger décrocha le combiné.

– *Pronto...*

– « Hello my lover. »

La voix sensuelle de Déesse retentit dans l'écouteur.

– Alors ? s'enquit Fustiger. Est-ce que le Graal se trouvait dans la synagogue ?

– « Non, il n'y était plus. »

– Et pour monsieur Anderson ?

Un petit rire cristallin se fit entendre.

– « Monsieur Anderson n'est plus une menace pour nous. Je l'ai mis « hors route » si je puis dire... »

Nouveau rire.

– Comment avez-vous fait ? demanda le cardinal.

En quelques phrases, Déesse expliqua ce qui s'était passé.

– Parfait, dit Fustiger. Mais comment avez-vous fait pour trouver des explosifs à Prague ?

– « Monsieur Anderson est allé voir un mercenaire chez qui il a acheté du matériel et en particulier des explosifs pour faire sauter la porte du Golem. Quand monsieur Anderson est parti, j'ai vu à mon tour ce mercenaire et j'ai fait quelques emplettes chez lui... »

Fustiger s'alarma.

– N’avez-vous pas peur que ce mercenaire témoigne contre vous un jour ou l’autre ?

– « Ce mercenaire ne me posera jamais de problème : il est mort. Une crise cardiaque est si vite arrivée de nos jours... »

Fustiger ferma un bref instant les yeux.

– Paix à son âme, dit-il.

– « Je vais bientôt venir vous voir à Rome. Je vous contacterai plus tard. Bye my lover... »

Déesse coupa la communication et Fustiger raccrocha le combiné.

Le cardinal ricana de plaisir et son visage s’éclaira d’une lueur joyeuse.

Grâce à Déesse, il s’était débarrassé de Thomas Anderson mais en plus, il avait gagné sa place au paradis céleste : il n’irait pas en enfer pour avoir été le commanditaire du meurtre programmé de monsieur Anderson. Seule Déesse pâtirait d’avoir tué sciemment des innocents.

La mine du cardinal s’assombrit en un instant.

Il venait de porter son regard sur l’écran de son ordinateur portable où défilait le compte à rebours : le Pape n’avait toujours pas décidé d’apporter son soutien à Israël par son infaillibilité pontificale.

L’enfer attendait Fustiger si le Saint-Père refusait de se soumettre à l’ultimatum des fils d’Abraham car il devrait ordonner à Léo de se débarrasser du Pape.

Le cardinal soupira.

Il devait sacrifier son âme et la condamner noblement à l’enfer pour que la bombe des fils d’Abraham ne ravage pas l’humanité. En pensant à l’apocalypse qu’il éviterait ainsi par la mort du Pape, Fustiger pensa à une autre apocalypse qu’il venait d’empêcher.

Dans un domaine différent, Thomas Anderson aurait lui aussi déclenché une apocalypse sans précédent en dénonçant au monde entier le mythe de Moïse ou de Jésus-Christ. Heureusement pour l’histoire de l’humanité, par l’intermédiaire de Déesse, le cardinal avait éliminé cette menace démente.

Le regard de Fustiger se reporta à nouveau sur la couverture du « Virus Dieu ».

En lisant l’inscription latine « Argus Apocraphex » sur la croix rouge, il ne put s’empêcher d’éclater de rire et ses yeux exorbitants, larges et noirs semés de points d’or, se mirent à briller comme l’éclat de cent étoiles dans une nuit sombre.

*

* *

Debout près de la fenêtre, Tom observa la voiture de police banalisée qui était stationnée dans la rue en contrebas.

Il consulta sa montre.

23 h 30.

Il venait à peine de rentrer du commissariat avec Camille. Séparément, ils avaient subi un long interrogatoire de la part des enquêteurs de la criminelle. Camille avait gardé le secret sur sa véritable identité, elle n'avait pas parlé et avait joué à la touriste française innocente. Mais les inspecteurs de Prague n'étaient pas dupes, ils voulaient éclaircir cette affaire d'homicide car ils étaient persuadés que c'était bien une bombe qui avait fait exploser la voiture de Martial. Entre doute et suspicion, ils avaient raccompagné monsieur et madame Kidd à leur hôtel après avoir confisqué les deux faux passeports.

L'enquête devait reprendre le lendemain.

– Vous avez été courageuse, félicita Tom en se tournant vers Camille. Beaucoup auraient craqué à votre place...

Dans la spacieuse chambre de Tom, Camille était assise dans un des deux fauteuils du coin salon. Sur la petite table basse en osier, un ordinateur portable et une imprimante sous tension émettaient de petits ronronnements.

– Que va-t-il se passer demain ? s'inquiéta la jeune femme.

– Rien de plus, ils vont essayer encore de vous tirer les vers du nez et ensuite ils nous laisseront tranquilles. Je veux collaborer dans la mesure du possible car je veux qu'ils arrêtent l'assassin de Martial s'il est encore en ville. Ils ont une piste avec les traces d'explosifs qu'on a retrouvées dans la carcasse de la voiture et ils peuvent remonter jusqu'aux obscurs commanditaires...

Camille le considéra un instant avant de demander :

– Vous savez qui a cherché à vous tuer, n'est-ce pas ?

En pensant à son ami qui était mort à sa place, Tom eut une mine sombre.

– Oui, je sais qui a voulu me tuer.

– Qui est-ce ?

Tom hésita un instant avant de répondre.

– C'est le Vatican.

– Le Vatican ? Mais c'est insensé ? Pourquoi ? À cause du rapport Pilate ?

Le regard triste, Tom était en proie à un double remords.

Le premier était d'avoir échappé à sa propre mort par celle de son ami. Ce dernier laissait sa fille, Anna-Katerine, orpheline. Le destin ou plutôt cette satanée et insondable loi des séries s'était acharnée sur la fille de Martial : la mère de l'enfant était également morte des années auparavant dans un accident de la route, brûlée vive au volant de sa voiture. Même s'il savait qu'Anna-Katerine avait encore sa grand-mère maternelle qui prendrait soin d'elle jusqu'à sa majorité, Tom se sentait coupable d'être en vie à la place d'un merveilleux père irremplaçable.

Le deuxième remords qui le harcelait depuis le tout début était d'avoir menti sciemment à Camille, de s'être moqué d'elle comme le dindon de la farce alors qu'elle avait toujours été une alliée formidable dans la quête du Graal.

Tom n'était qu'un scélérat, il était las du mensonge et du maudit masque qui souillaient tout son être.

Le mensonge n'avait que trop duré. Il lui devait la vérité.

C'était ce qu'il aurait dû faire dès leur première rencontre à Rennes-le-Château au lieu de se jouer d'elle.

– J'avais un rêve d'enfant, confia Tom. Ce rêve était d'être juif, un élu de Dieu et retourner sur la Terre promise, me battre pour elle et même mourir pour Israël. Malheureusement pour l'enfant que j'étais, je n'étais pas juif. Mes parents ne sont pas juifs, ils sont citoyens suisses tout comme moi et mon rêve d'enfant ne pouvait donc pas se concrétiser. Alors, en désespoir de cause si je puis dire, la petite tête blonde que j'étais a décidé de devenir garde suisse et protéger le vicair de Dieu sur terre : le Pape. Vous voyez Camille, petit, j'étais un catholique convaincu, je connaissais quasiment par cœur la Bible et je voulais œuvrer pour Dieu. Mais le destin en a voulu autrement. Une fois adulte, avant de postuler au Vatican, j'ai intégré l'armée suisse et j'ai été orienté vers les unités commandos. Puis, les services secrets de mon pays m'ont recruté. J'ai travaillé pendant presque quinze ans pour eux. J'ai travaillé également en collaboration avec les plus grands services secrets comme le Mossad, la CIA ou le MI6 anglais...

Tom vint s'asseoir vis-à-vis de Camille.

– Un jour, poursuivit-il, une veille de Noël plus exactement, j'ai réussi à déjouer un complot d'un mystérieux groupuscule appelé les « fils d'Abraham ». Ce groupuscule avait réussi à s'introduire dans la banque de données informatiques suisses et il avait établi de faux registres de naissance. Les fils d'Abraham avaient en tête d'infiltrer le Vatican et ses gardes suisses en y plaçant de faux postulants de nationalité suisse avec des faux passeports helvétiques. Mon gouvernement a prévenu officieusement le Pape et le Pape a tenu à me remercier personnellement. Je me souviens

de ce jour où j'ai rencontré le Pape. J'étais aux anges et le Pape a dû le voir dans mes yeux. Nous avons longuement parlé ensemble et il m'a proposé de devenir le commandant de la Garde suisse. J'y ai vu la providence, la main de Dieu. Alors j'ai réalisé mon rêve d'enfant et j'ai accepté. Je me sentais comme un ange sur terre, un ange au service de Dieu pour protéger le Saint-Père et son royaume terrestre...

Tom eut un sourire triste.

– Mais à peine quelques mois après, je suis devenu un ange déchu...

– Que s'est-il passé ? s'enquit Camille.

Le regard trouble, Tom raconta.

– J'étais allé voir le Pape dans sa chambre. Mais il n'y était pas. Sa porte n'était pas fermée à clef et j'ai vu sur son lit un gros dossier. Et au lieu de sortir, j'ai voulu savoir ce que contenait ce dossier. Je suis curieux de nature et quinze ans d'une vie d'espion n'avait fait qu'amplifier ma curiosité.

– Que contenait le dossier ?

– La preuve de l'escroquerie humaine faite par le roi Josias. J'ai vu de mes yeux vu la traduction et l'original où Josias révélait devant le pharaon Neko II qu'il avait inventé le personnage de Moïse et le mythe des patriarches. Dans le dossier, il y avait également des preuves archéologiques, divers papyrus et des écrits mésopotamiens qui prouvaient de manière irréfutable que l'Ancien Testament était un faux grossier et qu'il reposait en plus sur un plagiat de mythes ancestraux. Et en deuxième partie de ce dossier, il y avait également le rapport Pilate...

– Vous l'avez donc lu ? s'étonna Camille.

– Je n'ai pas eu le temps, j'ai juste lu un résumé de l'historique du rapport, de l'histoire du Graal et de l'Église à travers les siècles. Avec ce résumé, il y avait également des écrits sur Mithra et sur les mythes des hommes-fils-de-dieu. Je suis resté plusieurs heures dans la chambre du Pape et au moment où j'allais ouvrir le rapport Pilate, le Pape est entré dans sa chambre...

Tom ferma un bref instant les paupières.

– Il m'a vu avec le rapport Pilate en main et il est resté muet. Il m'a regardé longuement sans rien dire et je lui ai alors demandé si, comme Moïse, Jésus-Christ était un mythe.

– Qu'a-t-il répondu ? demanda Camille.

– Il ne m'a rien répondu du tout. Il a dû voir dans mes yeux que le divin était brisé en moi, que mes illusions chrétiennes s'étaient définitivement évaporées. Le Pape a eu peur de mon regard et il a appelé deux gardes qui m'ont arrêté.

– Et qu’avez-vous fait ?

– Je me suis alors souvenu du triple meurtre qui s’est déroulé en 1998. Le commandant de la Garde, son épouse et un vice-caporal avaient été retrouvés morts par balle. L’enquête avait conclu à un coup de folie du vice-caporal qui avait tué le couple avant de se suicider. Le problème, et ça m’avait déjà troublé l’esprit quand j’avais lu le rapport à l’époque, c’est que le calibre de l’arme retrouvée sur place ne correspondait pas au trou dans la gorge du vice-caporal... Alors une lumière s’est fait en moi et j’ai compris qu’en 1998, le vice-caporal avait dû lire le rapport Pilate et que, désespéré, il en avait parlé au nouveau commandant de la Garde qui en avait parlé à son tour à son épouse. Les hommes de l’ombre du Vatican ont fait alors le ménage...

Tom soupira.

– Je ne voulais pas mourir suicidé moi aussi. Alors, j’ai brisé les mâchoires des deux gardes et je me suis enfui...

Longtemps, il avait erré sans but. Déshonoré, accusé d’avoir détourné de l’argent du Vatican par des fausses preuves inventées de toutes pièces, Tom était devenu un ange déchu traqué par Interpol. La difficulté n’était pas de vivre sous une fausse identité, il en avait l’habitude et il savait que personne ne le retrouverait, le véritable problème était son monde intérieur qui était détruit. Lui, qui avait été de tout temps un être cartésien, se demandait comment il avait pu être aveugle pendant toutes ces années sans que la moindre étincelle de doute ne vienne à aucun moment titiller l’observation des riens. Comment avait-il pu être aussi naïf alors qu’avec le recul, la vérité était là devant ses yeux : il était impossible de marcher sur les eaux ou de multiplier les pains comme Jésus, il était impossible d’ouvrir la mer Rouge en deux pour laisser passer le peuple élu comme l’avait fait Moïse. Toutes ces choses étaient impossibles mais, pourtant, il avait cru sans sourciller à tous ces mythes.

Et il voulait savoir pourquoi.

Il voulait savoir pourquoi la Bible l’avait convaincu que Moïse et Jésus étaient bien réels, il voulait savoir pourquoi tous les chrétiens du monde entier étaient atteints du même syndrome de croyance sans qu’aucun d’entre eux, ignares et savants confondus, n’ait eu le moindre doute concernant la véracité des faits contenus dans la Bible.

Avant toute chose, il fallait cerner le coupable.

Et le coupable fut vite trouvé : c’était lui-même.

Tom comprit que tout se passait dans sa propre tête mais également dans la tête des gens, dans cette boîte noire qui cachait la vérité du divin. Il se devait donc de l’ouvrir et de voir quels mécanismes œuvraient dans l’ombre de la raison.

Tom partit pour Paris et s'inscrivit à l'université en psychologie évolutionniste : il avait flashé sur leur site Internet et sur leur page d'accueil.

« La psychologie évolutionniste étudie comment le cerveau traite l'information et comment les programmes du cerveau qui traitent l'information génèrent le comportement humain. »

Et Tom rencontra son Messie, son Jésus-Christ, son Sauveur.

Martial.

Grâce à ce dernier, Tom réalisa pourquoi la Bible avait pris vie dans l'esprit de tout homme : à l'intérieur de ce dernier, il y avait deux mécanismes complémentaires qui agissaient comme une invincible tenaille invisible.

Le premier mécanisme était le biais d'affirmation.

Le cerveau détestait le vide, il avait la fâcheuse tendance de le remplacer par des affirmations. Lorsqu'on se posait une question ou lorsqu'on lisait, on se construisait une situation fictive mise en scène dans l'imaginaire. Cette scène construite mentalement finissait par s'ancrer comme une affirmation, une affirmation sans fondement qui devenait pourtant une certitude pour le cerveau de l'individu si rien ne venait faire de l'ombre à cette conviction.

Et dans le cas de la Bible, l'ombre avait été balayée par une puissante lumière : le syndrome de la banane électrique.

Agissant comme la deuxième mâchoire de la tenaille, ce mécanisme, lui, s'était mis en place culturellement, comme les singes qui se transmettaient la tradition en frappant un nouvel arrivant : sans se poser de questions. L'homme avait toujours eu tendance à adorer le dieu de ses pères sans se poser la moindre question, l'enfant croyait ce que le père avait cru avant lui, lui faisant confiance par respect et amour instinctifs.

Prises en étau entre une culture religieusement transmise par le syndrome de la banane électrique et par le biais d'affirmation qui confortait les certitudes fausses, les consciences des chrétiens étaient prisonnières de leurs propres illusions.

Voilà ce que contenait la boîte noire de tout homme.

À force de vivre dans l'illusion du mensonge, les chrétiens avaient fini par y croire et s'étaient détournés de la réalité.

Sans le syndrome de la banane électrique et le biais d'affirmation, si l'un des deux manquait, une croyance religieuse ne pouvait survivre, se maintenir en place. Il suffisait donc de supprimer l'un de ces deux facteurs pour que l'homme prenne conscience que la vérité était tout autre.

Désormais, cette vérité, Tom voulait la hurler à la face du monde pour que l'humanité se réveille du cauchemar religieux.

Sans hésitation, Tom se tourna vers son Sauveur.

Sur les bancs de son université, il avait depuis longtemps sympathisé avec Martial. Lorsque Tom se confia, Martial ne fut pas surpris outre mesure des révélations fracassantes faites sur Moïse ou Jésus-Christ et ils s'entendirent pour faire éclater le mensonge d'État.

Il fallait le faire par un livre.

Martial connaissait une amie qui possédait une petite maison d'édition et chez qui il avait déjà publié un ouvrage de psychologie. Flairant le best-seller mondial, cette amie fit un pont d'or aux deux hommes et versa à chacun cent mille euros d'avance pour se réserver l'exclusivité de l'ouvrage.

Avec son habile plume psychologique, Martial se chargea de sa rédaction aidé en cela par Tom dont la mémoire photographique pouvait restituer fidèlement les pages entières qu'il avait lues dans le dossier du Pape. De plus, pour étayer leurs affirmations, Tom parcourut le monde entier à la recherche de preuves factuelles, constituant ainsi un solide dossier avec des preuves archéologiques irréfutables, des copies de papyrus égyptiens et d'écrits mésopotamiens certifiées par les plus grands experts mondiaux, un dossier quasi similaire à celui que possédait en secret le Pape, voire plus complet en ce qui concernait le mythe Jésus.

Après trois ans d'un lourd labeur, le livre de Tom et Martial était fin prêt à être mis sous presse, il n'attendait plus que la découverte du Graal pour que soient ajoutées les photocopies et la traduction du manuscrit de Pilate dans une ultime touche finale.

Le nom du livre avait été choisi par Martial : le « Virus Dieu ».

C'était en référence à la maladie ancestrale, à cette pandémie planétaire qui avait corrompu l'ensemble de l'humanité à l'aube des temps : même si la culture modelait les convictions religieuses, la croyance au divin était innée chez l'homme moderne à cause de la contamination de son code génétique héréditaire par le Virus Dieu.

Devant être diffusé simultanément en anglais et en français, Tom et Martial s'attendaient à une avalanche sans précédent : le jour de la parution du livre serait synonyme d'apocalypse dans bon nombre de pays.

Souvent, les Occidentaux s'étaient demandé comment des hommes intelligents et instruits comme les pilotes kamikazes islamistes du onze septembre 2001 avaient-ils pu faire ce qu'ils avaient fait et croire que cette boucherie inhumaine les conduirait au paradis. Avec la diffusion du « Virus Dieu », les Occidentaux se retourneraient la question pour eux-

mêmes : comment avaient-ils pu faire ce qu'ils avaient fait au nom de la Bible et croire que cette supercherie littéraire les mènerait au paradis ? Ne prêtait-on pas au mythique Jésus d'avoir dit que l'on voyait la paille dans l'œil de son frère et non pas la poutre dans le sien ?

Tel un cyclone, le livre ferait voler en éclats ces poutres qui obscurcissaient la vision des hommes et cet ouragan littéraire ferait plus de dégât dans les consciences que n'avait pu le faire ce septembre 2001.

Mieux.

Par rapport à la date de parution du « Virus Dieu », la date du onze septembre passerait presque pour une joyeuse fête nationale tant le livre provoquerait un séisme planétaire ravageur, engendrant même certainement plus de morts que la bombe d'Hiroshima.

Mais ce feu apocalyptique salvateur était nécessaire pour libérer les consciences des hommes.

Il y aurait le chaos et la discorde, des luttes fratricides sanglantes, des brasiers humains sur lesquels les fanatiques religieux brûleraient le livre.

Les hommes politiques ne seraient pas en reste, ils essaieraient d'éteindre le feu en interdisant la publication du « Virus Dieu » dans les pays dits civilisés. Ils trouveraient d'habiles phrases pour manger le cerveau des pauvres d'esprit qui approuveraient bêtement la censure, effrayés par la liberté de penser seul.

Cependant, une fois le « Virus Dieu » en marche, rien ne pourrait changer la donne : un ordre nouveau finirait par se mettre en place, un ordre mondial qui éradiquerait toutes les peurs orchestrées par les puissants de l'ombre.

Alors, après l'apocalypse, l'heure des comptes aux conséquences infinies sonnerait.

Quand la vérité éclaterait, la papauté n'y survivrait pas, même en feignant un *mea culpa* sincère : les peuples bafoués auraient la possibilité de poursuivre l'Église pour crime contre l'humanité et le Pape demanderait l'asile politique à la Suisse. Les partis catholiques politiques de tous pays imploseraient et, telle une chasse aux sorcières, on chercherait à savoir qui était au courant du mythe de Moïse ou de Jésus pour les traîner devant les tribunaux internationaux.

Depuis sa plus tendre enfance, Tom avait porté avec ostentation une croix en bois autour du cou. Il l'avait jetée le jour où il avait été confronté à la vérité du mythe Jésus. Il en serait de même pour les chrétiens : continuer de l'arborer serait aussi ridicule pour un adulte que de porter le pin's du club Mickey. Par commodité, certaines personnes changeraient même de nom : le fait d'avoir une racine « christ » dans le prénom serait

sujet à raillerie, on ne dirait plus « Christian », « Christelle » ou « Christopher » mais « Mythstian », « Mythstelle » ou « Mythstopher ».

Les lieux publics changeraient également de nom : on débaptiserait en grande pompe toutes les places relatives au mythe Jésus comme la gare « Saint-Lazare » à Paris avant que des petits malins ne placardent de fausses plaques officielles baptisées « nouvelle gare du Minotaure ».

Si les chrétiens percevaient comme « anormaux » les hommes et les femmes qui n'avaient pas été baptisés enfants au nom du Seigneur Jésus-Christ, il en serait différent après la publication du « Virus Dieu » : au regard des autres, ça seraient les chrétiens qui auraient désormais honte d'avoir été baptisés, comme les victimes d'un minable escroc humiliées d'avoir été si crédules...

Pensive, Camille avait écouté jusqu'alors le monologue de Tom sans rien dire.

– Et vous croyez vraiment que votre livre va provoquer un tel raz-de-marée dans les consciences des chrétiens ? demanda-t-elle.

La mine de Tom s'assombrit.

– À vrai dire, je n'en suis plus certain à cent pour cent... pourtant, il y a quelque temps encore, je le croyais. Mais, il y a une dizaine de jours, j'ai vu mon père et ma mère. Je leur ai tout révélé, toutes les preuves de l'inexistence de Jésus et j'étais persuadé qu'ils allaient me croire. Mais mes propres parents ne m'ont pas cru, tout comme vous... Ils sont très catholiques, vous savez. Ils ont dit qu'ils avaient la foi et qu'ils croyaient en Jésus qui s'est sacrifié pour le salut de l'humanité et que c'était une offense de dire des choses pareilles sur lui. Je me suis dit qu'ils avaient du mal comprendre alors je leur ai détaillé point par point tout le mythe Jésus de Nazareth. Et ils ont persisté à dire que c'étaient mes croyances à moi et que la leur était dans la foi du Christ ressuscité. Ils ont rejeté toutes les preuves factuelles. C'était comme essayer de convaincre des hommes du Moyen Âge que la Terre est ronde, qu'elle n'est pas plate et qu'elle tourne en plus autour du soleil.

Tom soupira.

– J'ai parlé de mon « Virus Dieu » à mes parents et ils m'ont dit que jamais ils ne liraient un livre inspiré par Satan, que de vrais croyants ne liraient jamais un livre qui offense tous ceux qui ont placé leur espoir en celui qui a donné sa propre vie pour le salut des hommes. Mes propres parents croient qu'un démon a pris possession de moi et que mon livre a été écrit par Satan en personne...

Le regard amer, Tom évoqua son ami décédé.

– Martial, lui, avait prévu ce genre de réaction de rejet. Il savait qu'on allait accuser notre livre d'être écrit par Satan. Alors, par moquerie, il a rédigé 333333 mots exactement. Notre livre comprend exactement 333333 mots car $333+333$ égal 666, le chiffre du Diable. Et le signe « + » représente symboliquement la croix de Jésus-Christ. Martial adorait les messages secrets et codés et il en a mis partout dans le livre.

Tom eut un sourire triste.

– Quand le rock est venu révolutionner pour la première fois les mentalités dans les années 1950 aux États-Unis, certains Américains ont dit que cette musique avait été inventée par les communistes pour détruire leur nation. Quand les Américains liront le « Virus Dieu », certains se demanderont si ce n'est pas les Chinois communistes voire Satan en personne qui l'a écrit pour détruire leur nation chrétienne. Et un siècle plus tard, on se gaussera de ces idées archaïques...

Tom écarta les bras.

– Même si de nombreuses personnes vont se réveiller et se libérer du christianisme, il est probable qu'il faille du temps à l'humanité tout entière pour faire le deuil du mythe Jésus. Tous ne peuvent pas guérir du jour au lendemain, malheureusement. Max Planck, le célèbre physicien, disait qu'une nouvelle vérité scientifique ne triomphe pas parce qu'elle convainc ses adversaires et leur fait voir clair, mais parce que ses adversaires meurent et qu'une nouvelle génération grandit, à laquelle les nouvelles idées sont devenues familières... Si je ne peux sauver tous ces pères et ces mères de leur aveuglement, je sauverai ces fils à naître...

Tom garda le silence un instant avant de poursuivre.

– Le monde est malade, il est paranoïaque et comme tout paranoïaque, il sera persuadé que le docteur, que je suis, fait partie d'un complot qui vise à le déstabiliser. Il est seul contre les évidences mais il fait confiance à son cerveau ou à son voisin de pallier qui a les mêmes symptômes que lui. Il ne cherche pas à réfléchir sur le mal qui l'affecte, il préfère croire son imagination et les mensonges religieux.

Camille inclina légèrement son visage.

– Il y a dans le monde plus de trois croyants sur quatre et plus de deux milliards de chrétiens...

– Et alors ? coupa Tom. Vous voulez insinuer que si les croyants sont les plus nombreux c'est qu'ils ont raison par rapport aux non-croyants ? Vous vous trompez si vous pensez ça. Il y a plus de malades que de bien-portants, c'est tout. Le Virus Dieu, et je ne parle pas de mon livre mais bien de cette maladie religieuse qui a infecté le patrimoine génétique de l'humanité, le Virus Dieu s'est transmis comme une pandémie mondiale

mais heureusement, grâce aux mutations génétiques aléatoires, des nouveaux porteurs sains ont vu le jour et ils ont repoussé la maladie malgré la culture et le biais d'affirmation. Ces porteurs sains s'appellent les athées. Et maintenant le « Virus Dieu », et là je parle de mon livre, le « Virus Dieu » va être une ordonnance et une sévère pour les malades de Dieu qui restent encore sur terre...

Tom considéra Camille.

– Si mon livre n'est pas un remède miracle contre le Virus Dieu dont souffre héréditairement l'homme, il sera par contre extrêmement efficace pour contrer les effets néfastes d'un autre livre qui n'a fait qu'aggraver la maladie : la Bible.

– Avez-vous la prétention de surclasser la Bible par votre livre ? demanda-t-elle.

– Oui, parfaitement.

– Votre livre ne surpassera jamais la Bible parce que... parce que...

Elle chercha un argument de poids qu'elle ne trouva pas.

– ... parce que la Bible était là bien avant, finit-elle par dire.

Tom éclata d'un rire gras.

– Les peintures de la grotte de Lascaux étaient bien là aux prémices de l'histoire de l'humanité. Si c'était le summum de l'art et de l'information pour l'époque, l'avènement de la télévision les a définitivement classées dans les œuvres préhistoriques et obsolètes. Il en sera de même pour la Bible à la sortie du « Virus Dieu ». Tout n'est qu'une question de temps. Oui, Camille, il est de notre devoir de remettre en question les croyances qu'on croyait vraies jusqu'alors. Si on en était resté aux certitudes de l'Église qui brandissait la Bible en affirmant il y a encore peu que la Terre était plate et que le Soleil tournait autour d'elle, on n'aurait jamais pu coloniser l'espace, jamais inventé ces cyclopéens satellites qui nous permettent de communiquer et on aurait continué à vivre à l'âge de l'obscurantisme. Il reste donc un dernier pilier pourri du mensonge à faire tomber en révélant la vérité sur le Christ et ce pilier est la Bible. Ce qu'un livre a fait, en l'occurrence la Bible, un autre livre devra le défaire.

Tom hocha la tête.

– Oui, ce qu'un livre a fait, un autre livre défera et ce livre sera le « Virus Dieu ».

– Cela ressemble à une prophétie de Nostradamus, se moqua Camille.

– Qui sait ? répondit Tom sérieusement. Je ne suis peut-être que le maillon d'une chaîne, le maillon d'une chaîne humaine qui, à travers les siècles, a essayé de révéler la vérité sur le monde tel qu'il est vraiment. Je ne suis peut-être qu'un soldat parmi d'autres, un soldat d'une armée de

l'inconscient qui cherche à faire éclater la vérité, un inconscient collectif transmis génétiquement comme le Virus Dieu pour le contrer. Et si je ne suis qu'un bout de la chaîne, comme tout bout, je ne le resterai pas longtemps : d'autres prendront le relais, ils ajouteront un maillon à la chaîne de la vérité, tout comme j'ai mis moi-même un maillon à la longue chaîne de tous ces historiens, philosophes, écrivains connus ou inconnus qui ont œuvré à faire éclater la Vérité avec un grand V...

Tom hésita un instant avant de poursuivre. Mais il devait se lancer, il se devait de lui dire la vérité.

– ... Et j'avais espéré que vous seriez de ceux-là. J'avais espéré que vous ajouteriez vous aussi un maillon à la chaîne de la vérité par votre plume...

Camille fronça ses sourcils.

– De quoi parlez-vous ?

– Je vous ai menti, Camille. Je suis un comédien et comme tout comédien je mens pour faire triompher la vérité, pour la divulguer, contrairement aux hommes politiques qui mentent, eux, pour cacher la vérité... des hommes politiques comme votre père...

Les joues de Camille s'empourprèrent.

– Vous... vous connaissez mon père ?

– Je sais qui vous êtes. Je le savais dès le début.

– Comment cela ?

– C'est pourtant simple : l'éditrice qui publie le « Virus Dieu » est Sandrine Da Silva...

La foudre s'abattit sur Camille.

– J'ai parcouru le monde entier pour obtenir diverses preuves du mythe Moïse ou Jésus, poursuivit Tom. J'ai cherché des preuves à travers le monde, des papyrus égyptiens, des écrits mésopotamiens, des comptes rendus archéologiques, bref, tout ce qui pouvait prouver les mythes. Je ne pensais pas découvrir le rapport Pilate dans ces recherches car je savais que l'Église avait fait le ménage depuis longtemps. Pourtant, le hasard a conduit mes pas à Rennes-le-Château et après plusieurs semaines d'enquête, par l'observation des riens, j'ai su que ce village dissimulait un Graal. Martial et Sandrine Da Silva ont été heureux de l'apprendre car ça allait apporter la touche finale, l'ultime preuve au « Virus Dieu ». Mais Da Silva n'a pas voulu que je le récupère immédiatement. Elle avait en tête un autre plan. Et ce plan, c'était vous, Camille.

– Pourquoi moi ? murmura-t-elle.

– Parce que vous êtes la directrice de rédaction du magazine chrétien le plus lu au monde et notamment aux États-Unis. Da Silva dit de vous que

vous êtes la « Miss météo » de la chrétienté et que vous pouvez faire pleuvoir un orage de critiques sur un livre ou un soleil éclatant selon votre volonté. Da Silva avait peur de votre plume acerbe et que vous mettiez le « Virus Dieu » à l'index de votre magazine, ce qui aurait signifié des lourdes pertes financières pour l'éditrice qu'elle est.

– Et pourquoi elle ne m'en a pas parlé ?

– Parce qu'elle a beau être votre amie depuis votre enfance, vous ne lui auriez pas fait de cadeau. Entre Jésus et elle, votre choix aurait été vite fait. Elle attendait que vous basculiez dans notre camp pour faire un *mea culpa* honorable et vous avouer qu'elle allait publier le « Virus Dieu »...

Comme dans un mauvais rêve, des scènes défilèrent dans la tête de Camille.

Elle se rappela son rendez-vous avec son amie Sandy. Jolie blonde trentenaire, plus qu'une simple éditrice, celle-ci était également une journaliste d'investigation de grand renom qui travaillait pour les plus grands journaux du monde entier. Sandy était venue la voir pour lui proposer une association : elle enquêtait sur un dénommé Thomas Anderson, un agent secret qui, d'après ses sources, était en possession d'informations concernant la vie du Christ, des informations qu'il avait volées au Vatican et qui mettaient en évidence un complot d'État. Thomas Anderson était également sur le point de découvrir un trésor en rapport avec Jésus-Christ, un trésor caché à Rennes-le-Château. D'ailleurs, Thomas Anderson se trouvait depuis quelques jours dans ce petit village perdu dans le sud de la France et ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne trouve le trésor. Le temps jouait contre Sandy et Thomas Anderson l'avait déjà repérée : elle ne pouvait plus œuvrer à visage découvert. Pourtant, le scoop du siècle était là, la célébrité et peut-être même la fortune. Camille pouvait l'aider dans son enquête car Thomas Anderson ne la connaissait pas. Elle pourrait même être à ses côtés quand il découvrirait le trésor car Thomas ne se méfierait pas d'une jolie inconnue : c'était de plus un personnage assez volubile pour un espion et qui aimait se vanter quand il était en présence d'une jolie femme.

Sandy en avait déjà fait l'expérience.

Camille n'hésita pas : elle avait depuis toujours voulu être une journaliste d'investigation, elle admirait secrètement le travail de Sandy et le parfum du mystère l'avait définitivement captivée...

– Vous êtes une alliée de poids dans la bataille du mensonge, dit Tom. On avait besoin de vous. Le scénario initial prévoyait que je découvre le Graal et que vous soyez la première à le lire puisque vous lisez le latin couramment. Son contenu vous aurait ébranlée et je devais alors vous raconter le secret que j'avais découvert sur le roi Josias, sur les preuves en

ma possession du mythe Moïse et les autres. J'aurais dû vous parler également du livre le « Virus Dieu » et de sa publication imminente. Normalement, avec le rapport Pilate en main qui prouve le mythe de Jésus-Christ et comme vous êtes une femme intelligente, vous auriez basculé dans notre camp. Alors, Sandrine Da Silva vous aurait avoué qu'elle était l'éditrice du « Virus Dieu » qui devait paraître aux États-Unis. Elle s'attendait à votre soutien, à votre dévouement pour la cause du « Virus » auprès des partis conservateurs et notamment religieux contre la censure du livre.

Camille avala difficilement la salive qui inondait son palais.

– Vous saviez tout de moi alors ? demanda-t-elle.

– Je sais que vous partagez votre vie entre la France et les États-Unis, que vous êtes franco-américaine, que votre mère est française et que votre père est américain et qu'en plus il est sénateur républicain très influent, un proche du président des États-Unis. J'ai vu sa photo dans un magazine...

En voyant la mine blanche de Camille, Tom eut mal au cœur.

– Je suis désolé de vous avoir menti si longtemps. Le scénario initial ne s'est pas passé comme prévu et j'ai dû improviser pour vous rallier à moi. J'espérais toujours trouver le Graal pour tout vous avouer. Mais les choses se sont emballées et rien ne s'est passé comme j'aurais voulu.

Pensive, Camille murmura :

– Et si le rapport Pilate n'était plus à Rennes-le-Château, si l'abbé Saunière l'avait brûlé avant de mourir, qu'auriez-vous fait ?

– Martial y avait pensé, il pensait toujours à tout... le Graal n'est que la cerise sur le gâteau, le « Virus Dieu » comporte assez de preuves historiques véridiques pour vous faire normalement basculer du côté de la vérité. Du moins, je le croyais... Martial m'avait donné aussi pour consigne, au cas où le Graal de Rennes-le-Château ne serait plus là, d'établir un lien fort avec vous avant d'évoquer le mythe Jésus-Christ, comme un saut en parachute par exemple. Martial voulait que je fasse ami-ami avec vous, que je vous fasse faire un tandem pour faire naître une franche complicité par l'action et l'émotion...

Tom baissa ses yeux.

– Ce que j'ai fait au-dessus de Louxor...

C'en était trop pour la conscience de la jeune femme. Camille se leva et Tom l'imita.

– Vous vous êtes bien joué de moi, pesta-t-elle. Et je parie que les sentiments que vous sembliez éprouver à mon égard étaient également feints ?

Elle se dirigea vers la porte.

– Non, attendez, Camille...

Il mit un bras autour de sa taille pour l'empêcher de partir.

Furieuse, elle se retourna et le gifla.

Meurtri au plus profond de lui, Tom resta sans réaction. Camille se libéra de son étreinte et sortit en claquant la porte.

Tom se retrouva seul dans la chambre.

Seul avec un anéantissement qui submergea tout son être.

36

Combat décisif

Sur le mont des Oliviers, Jésus regarda le traître s'approcher.

Derrière lui, une cohorte hétéroclite composée de gardes du Temple, de Pharisiens et de Saducéens avançait, menaçante. Armés de bâtons et d'épées, la plupart d'entre eux portaient des flambeaux ou des lanternes. Quand le traître leva le bras, la troupe s'arrêta.

Entouré de Simon-Pierre, de Jean et de Jacques, Jésus essayait de contenir son émoi. Abasourdi, il n'avait même pas eu la force de sortir le glaive qui était dissimulé sous sa tunique. Son cœur battait la chamade devant la vision machiavélique du traître. Celui-ci fit les derniers mètres qui le séparaient de Jésus d'un pas lent et félin, semblable à un tigre progressant vers une proie acculée.

La lune fut voilée de nouveau par d'épais nuages. Projetées par la lueur des flambeaux, des ombres vacillantes et inquiétantes parurent hanter le jardin de Gethsémani. Mais ce ne fut pas celle d'un fantôme qui vint à Jésus.

Pendant un court instant, Judas Sicariot savoura ce moment où il lut l'effroi dans les yeux de Jésus. De son regard sombre, il eut un bref coup d'œil pour Jean qui se trouvait à côté du soi-disant Messie. Judas aurait voulu dire à l'apôtre que la véritable trahison ne venait pas de lui-même mais de Jésus. Les apparences étaient souvent trompeuses. Cependant, il ne voulait pas donner des explications maintenant car l'endroit ne s'y prêtait pas. Alors, il se pencha et embrassa Jésus sur la joue.

– Je te salue, Rabbi.

– Ami, c'est par un baiser que tu me livres ? interrogea Jésus d'un ton qui se voulait ferme.

Judas avait convenu de l'embrasser pour le désigner aux hommes venus l'arrêter car certains ne le connaissaient pas de vue. Reculant

précipitamment, le sourire du traître s'effaça lorsque Simon-Pierre sortit un glaive de sous son habit.

- Qui cherchez-vous ? demanda Jésus à la cantonade.
- Jésus le Nazaréen, répondit une voix grave.
- C'est moi !

La légende des pouvoirs surnaturels du Messie était bien ancrée dans les consciences et à présent certains hésitaient à appréhender le Fils de Dieu. Craintifs, quelques hommes reculèrent et ils tombèrent en se prenant les pieds dans les racines basses d'un pin.

- Si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-là s'en aller.

De la main, Jésus désigna les trois apôtres.

Un garde du Temple du nom de Malchus s'avança et posa d'une manière brusque son énorme paluche sur l'épaule du Christ. Simon-Pierre leva ses bras et, d'un coup malhabile, abattit le glaive sur la tête de Malchus. D'un mouvement vif, celui-ci évita in extremis le fil tranchant de l'arme qui butta contre l'épaulette droite de son armure. Cependant, la course de l'épée avait rencontré son oreille et il poussa un grognement de bête blessée. À la lueur des flambeaux, Simon-Pierre vit quelque chose de sombre se détacher du garde et tomber au sol.

Grimaçant, Malchus recula en se tenant l'oreille. Il y eut un mouvement dans la troupe et ses comparses firent mine de se jeter sur l'apôtre.

- Arrêtez ! ordonna Jésus d'une voix puissante qui stoppa instantanément toute mauvaise intention. Simon-Pierre, remets l'épée dans le fourreau ; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée.

De mauvaise grâce, Simon-Pierre recula derrière le Christ. L'apôtre vit son Maître avancer de quelques pas et se pencher, cherchant dans l'obscurité l'oreille coupée. Malgré les ombres dansantes sur le sol, ondulant au rythme des feux des flambeaux, Jésus la trouva et il la prit dans le creux de sa main. Pendant un court instant il l'examina, puis il se porta vers Malchus. Délicatement, il écarta le bras du garde qui avait toujours sa main posée sur sa blessure. Alors, Jésus y apposa sa propre main. Intrigué, un Pharisien leva sa lanterne pour éclairer la scène. Quand Jésus retira sa main, Simon-Pierre fut abasourdi de voir que l'oreille qu'il venait de trancher était de nouveau en place.

Jésus se tourna vers l'apôtre qui tenait toujours son glaive.

- Penses-tu donc que je ne puisse faire appel à Dieu qui me fournirait sur-le-champ plus de douze légions d'anges ?

Entendant cela, des gardes échangèrent des murmures inquiets.

Un peu à l'écart, Judas savait que ces propos n'étaient dits que pour impressionner la troupe, gagner un peu temps et chercher une échappatoire qui n'existait pas.

Judas fit signe à Zacharie, le chef des hommes en armes. Voyant les ombres s'agiter, Jésus gronda :

– Suis-je un brigand que vous soyez venus avec des glaives et des bâtons pour me saisir ? J'étais assis dans le Temple à enseigner et vous ne m'avez pas arrêté...

Une vingtaine de gardes se jetèrent sur lui. Simon-Pierre voulut s'interposer mais il comprit qu'il ne pourrait rien faire pour secourir son Maître. La rage au ventre, il se mit à courir pour éviter de se faire arrêter, espérant que par sa fuite il aurait une occasion de le délivrer plus tard.

Sous une escorte vigilante, Jésus fut emmené de force vers la ville.

Effilée dans une longue colonne, la cohorte des Pharisiens et des gardes avançait à la lueur des flambeaux, fendant l'obscurité de la nuit d'une marche rapide. Dans le cliquetis des armes s'entrechoquant et des sandales martelant le sol, les premiers éléments précurseurs passèrent devant une petite cabane. Réveillé par ces bruits atypiques, un jeune homme apparut sur le seuil de sa modeste demeure pour voir l'origine de cette agitation nocturne. Ceint d'un simple drap noué autour de la taille, il s'aventura près de la colonne en mouvement. N'ayant pas vu sortir le jeune homme de sa maison, les gardes de l'arrière du cortège crurent qu'il s'agissait d'un disciple du Christ venu pour le secourir et ils se saisirent prestement de l'intrus qui fut pris de panique devant ces individus aux épées menaçantes. Ruant comme un cheval affolé, il réussit à se défaire des poignes et il se sauva entièrement nu en laissant derrière lui son drap dans les mains des gardes. Ceux-ci haussèrent les épaules en ricanant bêtement et se mirent à courir pour rattraper la cohorte.

Derrière eux, une ombre soucieuse les suivait à bonne distance.

Simon-Pierre n'avait pas perdu espoir de sauver son Maître. Si les autres avaient fui lâchement, il n'était pas de l'acabit des couards. Serrant toujours son glaive qu'il avait glissé sous son vêtement, il accéléra l'allure. Un bruit suspect se fit entendre à quelques mètres de lui.

D'un geste qui se voulait rapide, un peu gauche tout de même, il pivota en sortant son arme.

C'était Jean qui se portait à sa hauteur. Tout en marchant à pas de loup, les deux hommes conversèrent à voix basse. Jean avait préféré lui aussi fuir plutôt que de subir le triste sort de Jésus, mais il espérait pouvoir délivrer le prisonnier et il avait suivi au loin l'escorte par un autre chemin. Ensemble, pendant un quart d'heure, les deux apôtres continuèrent à filer

les derniers éléments de la cohorte. Plus en avant, la tête de la colonne finit par arriver dans la demeure de Caïphe.

Dans la cour de celle-ci, de nombreux feux avaient été allumés. La nuit était froide et les serviteurs du Grand Prêtre attendaient le retour des hommes partis appréhender le Christ.

Se tenant près d'un brasero, un vieillard voûté touchait du bout de sa canne des morceaux de charbons tombés hors du foyer pour en raviver la flamme.

Sa flamme à lui, sa flamme intérieure était presque consumée et il savait que sa mort était imminente. Lorsque la troupe entra dans la cour, il se réjouit de voir qu'ils avaient arrêté le Christ. Le vieillard, nommé Hanan, était le beau-père de Caïphe et au seuil de son existence, il se posait des questions existentielles que seul cet homme conduit de force pouvait résoudre. Bien sûr, Caïphe n'était pas au courant de sa démarche. Hanan sentait confusément que malgré les défections de son beau-fils, Jésus connaissait les secrets de l'au-delà. Des rumeurs couraient sur l'enseignement ésotérique du Christ ouvrant les chemins d'une félicité céleste. Alors, Hanan avait attendu toute la nuit pour rencontrer Jésus et converser avec lui avant que Caïphe ne fasse tomber la terrible sentence à son encontre.

Pendant que les gardes pénétraient dans la cour et se regroupaient par sections autour des feux, Hanan fit signe à leur chef Zacharie qui marchait au-devant du prisonnier. Sous l'ordre de leur supérieur, les hommes en armes tenant Jésus l'emmenèrent vers le vieillard.

– Es-tu le Messie ? demanda Hanan.

Méfiant, sachant que tout ce qu'il dirait serait retenu contre lui, Jésus le considéra un instant avant de lui répondre.

– Si je vous disais véritablement qui je suis vous ne le croiriez pas. Et si moi-même je vous interroge au sujet du Messie, vous ne me répondrez pas.

Hanan soupira. Cependant, il ne se laissa pas perturber par cette esquivé et il questionna le Christ au sujet de sa doctrine et de ses disciples.

– C'est au grand jour que j'ai parlé au monde, répondit Jésus. J'ai toujours enseigné en synagogue et même au Temple où tous les Juifs s'assemblent et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogues-tu ? Demande plutôt à ceux qui ont su m'écouter. Eux, ils savent ce que j'ai dit.

L'un des gardes donna une gifle à Jésus.

– C'est comme ça que tu réponds au grand prêtre !

– Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal, protesta Jésus. Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?

Hanan comprit que le dialogue était impossible avec le Christ ; il ne voulait pas s'entretenir avec lui. Las, le vieillard fit signe au chef de la troupe d'emmener le prisonnier. On l'enferma dans une petite cellule située au rez-de-chaussée du somptueux palais de Caïphe. De nombreux gardes se postèrent devant la porte et Zacharie leur recommanda une vigilance accrue : il était possible que les disciples du Christ veuillent le libérer. Faisant le tour des sections, Zacharie ordonna également à tous ses hommes de rester sur place pour faire face à toute éventualité. Son œil perçant balaya les colonnades blanches ceinturant la cour comme si l'une d'entre elles pouvait dissimuler un ennemi infiltré.

Puis, quelque peu tranquilisé, il sortit à l'extérieur de l'enceinte. Effectuant une ronde autour de l'imposant édifice, il s'assura qu'aucun partisan de Jésus ne rôdait aux alentours. Lorsqu'il eut terminé son inspection, il pénétra de nouveau dans le palais pour y attendre que Caïphe se réveille. Dès l'aube, Zacharie pourrait lui annoncer le succès de sa mission.

Avant de s'engouffrer à l'intérieur de la résidence, il eut un bref regard pour ses hommes. Ceux-ci étaient en train de se réchauffer autour des braseros avec les serviteurs qui venaient d'apporter de frugales collations et du charbon pour raviver certains feux.

Une silhouette se faufila parmi ces domestiques.

La capuche dissimulant une partie de son visage, Simon-Pierre avait réussi à s'introduire dans la cour grâce à la complicité de Jean. Celui-ci connaissait bien la bâtisse ; une tante en était la portière et, enfant, il avait eu l'occasion de s'y rendre à maintes reprises. Jean avait frappé à la porte réservée au personnel de la maison. La portière, vieille dame au sourire édenté, ne l'avait pas oublié malgré les années passées. Ils avaient échangé quelques mots, puis Jean était sorti et avait fait pénétrer Simon-Pierre qui patientait à l'extérieur. La tante avait eu un instant de doute sur l'identité de l'ami que lui avait présenté son neveu. On l'avait mise en garde contre des risques d'intrusion d'hommes de Jésus cherchant à le libérer. Suspicieuse, elle avait demandé à Simon-Pierre s'il n'était pas l'un des disciples du Messie. Le sourire rassurant, mentant avec un solide aplomb, il avait affirmé qu'il n'en était pas. Les deux apôtres s'étaient ensuite séparés. Connaissant les lieux, Jean était parti espionner à l'intérieur tandis que Simon-Pierre était sorti dans la cour pour attendre son retour.

Se mêlant aux conversations pour se fondre dans l'assistance, son accent galiléen faillit perdre Simon-Pierre. Devant des servants méfiants qui se demandaient s'il ne faisait pas partie des disciples du prisonnier, Simon-Pierre dut clamer haut et fort qu'on se trompait à son sujet et qu'il ne connaissait pas du tout Jésus de Nazareth.

Une heure plus tard, Jean finit par le rejoindre. Il lui indiqua où Jésus était enfermé, affirmant qu'il était impossible de le délivrer. Préférant ne pas rester et essayer de trouver une autre solution pour sauver Jésus, Jean s'en alla.

Simon-Pierre ne s'était pas encore résigné à abandonner son Maître. Caressant le pommeau de son glaive dissimulé sous sa tunique, il espérait qu'une occasion se présenterait.

Avec l'aide de Dieu, rien n'était impossible.

D'une démarche qui se voulait naturelle, avançant vers le brasero le plus proche de la cellule où croupissait Jésus, Simon-Pierre se joignit aux gardes en train de se réchauffer. Silencieux, du coin de l'œil, il observa longtemps la porte derrière laquelle le Fils de Dieu était retenu. En comptant machinalement le nombre de gardes présents, il comprit qu'une attaque directe se solderait par sa mort : il aurait fini transpercé de toutes parts en moins de dix secondes.

Il était à se demander comment il pouvait agir autrement quand, voyant les regards incessants de l'apôtre vers la geôle, un garde lui ôta brutalement sa capuche.

– Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin ? questionna-t-il d'un air soupçonneux.

Simon-Pierre nia avec force, détournant son visage vers le sol. Remettant son capuchon, il préféra ne plus s'attarder en ces lieux où il risquait de se faire arrêter à tout instant.

Pressant le pas, il s'enfuit rapidement.

Dehors, le jour commençait à poindre. Un coq se mit à chanter. Cette nuit, Simon-Pierre avait par trois fois renié son Maître, lui qui avait juré quelques heures plus tôt de ne jamais le faire. Les paroles de Jésus résonnèrent dans la tête de l'apôtre, les paroles dites par le Christ sur le reniement de son disciple.

Comme une prophétie s'accomplissant.

Devant son impuissance à le sauver, Simon-Pierre serra les poings et se mit à pleurer amèrement.

Au petit matin, on poussa Jésus hors de sa cellule pour le conduire devant ses juges.

Siégeant habituellement près du Temple, les soixante et onze membres du Sanhédrin, le tribunal suprême des Juifs, avaient fait une exception et s'étaient réunis à la hâte en séance plénière dans une des grandes salles de la demeure de Caïphe. Les sacrificateurs, les prêtres en tuniques pourpres, jaunes, violettes, leurs turbans sur la tête, étaient solennellement assis en demi-lune. Au milieu d'eux, sur un siège plus élevé, trônait Caïphe portant

sa coiffe d'apparat. À chaque extrémité du demi-cercle, sur deux petites tribunes surmontées d'une table, se tenaient les deux greffiers, l'un pour l'acquittement, l'autre pour la condamnation.

Après avoir emprunté un long couloir, des officiers de justice, armés de courroies et de cordes, pénétrèrent dans la grande salle. Les bras nus et le regard mauvais, ils poussèrent Jésus qui avait les mains entravées dans le dos. Les gardes s'étaient fait sermonner pour ne pas avoir fouillé le prisonnier et surtout pour ne pas avoir vu le glaive qu'il dissimulait sous sa tunique blanche. Les officiers de justice, eux, l'avaient fait. À présent, ils le surveillaient étroitement, comme s'il cachait une arme invisible qu'il pouvait brandir à tout moment.

Caïphe dévisagea longtemps le prisonnier. Celui-ci, tout comme le Grand Prêtre, savait que ce tribunal n'était qu'une mascarade de procès. Il n'y avait que des témoins à charge, aucun défenseur. Pour les soixante et onze membres du Sanhédrin, Jésus était déjà condamné. Cependant, il fallait officialiser l'affaire.

Caïphe aurait préféré que Jésus meure dans un traquenard orchestré par des malfrats en dehors de la ville. Ainsi, le Temple aurait été mis hors de cause dans sa tragique disparition, aucun lien ne pouvant être établi. Mais les circonstances en avaient voulu autrement. À Jérusalem, Caïphe ne pouvait pas le faire égorger impunément. Dans quelques heures, nombreux seraient les disciples du Christ à savoir qu'il avait été capturé par les gardes du Temple et s'il était retrouvé mort ou disparaissait définitivement, une accusation de meurtre serait portée à la connaissance de Ponce Pilate. Alors, celui-ci en profiterait pour ordonner l'arrestation de Caïphe et emprisonner les membres du Sanhédrin. Le procureur romain détestait Caïphe et tous les Juifs et il ne fallait pas lui donner l'occasion de se débarrasser du pouvoir religieux du Temple.

Caïphe voulait surtout que la mort de Jésus soit un grand spectacle morbide ; la crucifixion montrerait à tous les disciples du Messie qu'il n'était pas le Fils de Dieu mais bien un simple mortel, un usurpateur humain. Alors, les Juifs arrêteraient de glorifier Jésus, l'oublieraient et se tourneraient de nouveau vers le véritable lieu de culte et ses serviteurs.

Officiellement, le Sanhédrin allait condamner Jésus parce qu'il s'était dit être le Messie. Selon la loi du Temple, cette affirmation représentait un terrible blasphème assimilé à un crime de lèse-majesté contre Yahvé. De plus, pour le discréditer définitivement, Jésus serait présenté comme un imposteur, bafouant les préceptes de Moïse.

Toutefois, cette condamnation ne donnait pas le droit aux Pharisiens de crucifier un Juif. Seul Ponce Pilate en avait le pouvoir et, pour lui, se déclarer Christ ou violer la loi du Temple ne signifiait rien.

Alors, pour que le procureur romain ordonne la crucifixion, Caïphe allait orchestrer de faux témoignages pour faire apparaître Jésus comme un comploteur prônant la révolte contre l'autorité romaine. Les prêtres ne pouvaient accuser Jésus de sédition au grand jour car aux yeux du peuple cela aurait été perçu comme un dévouement à Rome. Cela se ferait donc officieusement par des témoins à la solde de Caïphe.

Le Grand Prêtre les fit entrer et ils témoignèrent chacun leur tour devant l'assemblée. Devant la piètre prestation des accusateurs, Caïphe eut un soupir d'agacement. La plupart des témoignages ne concordaient même pas mais heureusement pour lui, Ponce Pilate en avait crucifié pour moins que cela. Ces approximatives affirmations n'étaient pas déclamées pour convaincre le Sanhédrin : tout cela n'était qu'une répétition générale avant d'être jouée devant le procureur romain. Caïphe voulait également voir quelle serait la réaction de Jésus face à ses détracteurs avant que tous ne se retrouvent devant Pilate.

Depuis le début, Jésus gardait le silence.

La coupe de la destinée était avancée et rien ne semblait pouvoir l'empêcher de la boire. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise. Il était parfaitement conscient que contre tous ces témoignages, sa propre parole ne suffirait pas à le disculper devant Pilate.

Un dernier déposant fut introduit. C'était un jeune novice récemment admis au sein du Temple. Désignant Jésus du doigt, le visage inquiet, l'adolescent affirma d'un ton mal assuré :

– Il a dit qu'il pouvait détruire le Temple et le reconstruire en trois jours...

Caïphe eut un air réjoui. Vouloir détruire le Temple, n'était-ce pas là une preuve indiscutable de sédition prônant la dévastation des édifices, de la lutte armée contre l'autorité romaine ? En tout cas, le Grand Prêtre s'emploierait à ce que cela soit présenté comme tel.

– Ne réponds-tu rien ? demanda-t-il en s'approchant de Jésus. De ces gens qui déposent contre toi ?

Devant le mutisme et la mine suffisante du prisonnier, Caïphe faillit s'emporter. Cependant, il fit un effort pour garder son calme. De son regard au léger strabisme, il considéra Jésus pendant une longue minute.

– Par le Dieu vivant, finit-il par s'exclamer de manière théâtrale en levant les bras au ciel, je t'abjure de nous dire si tu es le Messie, le Fils de Dieu !

Dans ce procès truqué, Jésus savait pertinemment que la question n'en était pas une et que même s'il affirmait le contraire, les greffiers allaient se faire un plaisir de rédiger sa condamnation : celle de s'être proclamé Christ devant le Sanhédrin.

Alors, Jésus dit ce que Caïphe voulait entendre.

– Tu l’as dit, je le suis...

Caïphe ne put s’empêcher d’esquisser un sourire. Le crime venait d’être consommé devant la justice du Temple. Cependant, son sourire s’effaça instantanément lorsque Jésus ajouta :

– D’ailleurs, je vous le déclare, dorénavant, vous verrez le Fils de Dieu siéger à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel...

Cette phrase d’investiture irrita Caïphe et il comprit immédiatement l’allusion.

Celle de la parole d’honneur bafouée.

Il s’emporta et, fou de colère, déchira le vêtement de Jésus.

– Tu blasphèmes, hurla Caïphe.

Se tournant vers les membres du Sanhédrin, il les interpella.

– Qu’avons-nous encore besoin de l’entendre ? Là, vous venez d’entendre le blasphème ! Qu’en pensez-vous ?

Tous firent semblant de ne pas voir l’humiliation que Caïphe venait de recevoir et ils prononcèrent l’arrêt de mort de Jésus.

Le prisonnier fut emmené par les officiers de justice. Pendant qu’il avançait, ces derniers lui crachèrent au visage et le giflèrent. Un peu plus loin, des gardes se joignirent à eux et ils le rouèrent de coups par pure méchanceté. Goguenarde, l’une des brutes lui jeta une étoffe sur le visage :

– Fais le prophète, Messie, dis-nous qui t’a frappé ?

Caïphe regardait la scène avec un plaisir mauvais. Quand l’escorte disparut au bout du long couloir, le Grand Prêtre regagna son siège.

Le sort de Jésus était désormais entériné. Il ne restait plus qu’à convaincre Ponce Pilate du danger de sédition que représentait Jésus.

Mais ce détail était déjà gagné d’avance.

Du moins, le croyait-il.

Une heure plus tard, accompagné de sa garde personnelle encadrant Jésus, Caïphe arriva devant la forteresse d’Antonia où se trouvait le palais du procureur.

Les légionnaires chargés de la sécurité ne voulurent pas laisser passer cette troupe en armes. Le brouhaha éclata dans la cour et fit sortir Pilate qui passait à proximité. Vêtu d’une grande toge blanche, le visage acerbé et le haut du crâne dégarni, le nez long et droit, Pilate toisa Caïphe d’un regard méprisant.

– Que veux-tu ? demanda-t-il sèchement en passant sa main sur ses cheveux poivre et sel. Et qui est cet homme ?

Il désigna Jésus aux mains entravées.

– Quelle accusation portez-vous contre lui ?

– Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré, répondit le Grand Prêtre en se courbant légèrement en signe de déférence.

– Eh bien, prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi.

Pilate fit demi-tour.

– Il ne nous est pas permis de mettre une personne à mort, ajouta prestement Caïphe.

– À mort ? fit Pilate en se retournant. Qui est-il ?

– Jésus de Nazareth.

Un éclair passa dans les yeux du procureur.

Il ordonna à ses hommes de se saisir du détenu. Lorsqu'ils l'emmenèrent à l'intérieur du prétoire, Caïphe désira les suivre mais Pilate voulait s'entretenir seul avec le détenu. Le Grand Prêtre dut patienter à l'extérieur. Dans la volumineuse et spacieuse salle des audiences aux hautes colonnes blanches devant lesquelles des soldats en faction paraissaient aussi immobiles que des statues de pierre, Pilate marcha devant Jésus sans lui prêter la moindre attention. Le Romain se dirigea jusqu'à son trône où il s'assit. À cinq mètres de là, les deux légionnaires qui escortaient le prisonnier le forcèrent à se mettre à genoux. Pilate se mit à le dévisager en silence tout en caressant ses grandes jambes maigres et poilues.

Pendant une longue minute, Jésus soutint le regard de braise. Ironique, Pilate finit par demander :

– Ainsi, c'est toi le roi des Juifs ?

Au ton qu'employait Pilate, Jésus comprit que Pilate semblait bien le connaître. Jésus s'en étonna.

– Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?

– Est-ce que je suis juif, moi ? gloussa Pilate.

Reprenant son sérieux, il ajouta :

– Bon, venons-en aux faits. Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi. De quoi t'accusent-ils ?

Jésus sentait quelque chose de confus chez le Romain comme si ce dernier voulait l'aider. Était-ce possible ? Mais se défendre contre les accusations qu'on portait contre lui ne servirait à rien : Jésus avait trop de témoins à charge.

Mû par une inspiration soudaine, Jésus orienta la conversation sur un autre sujet.

– Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais mon royaume n'est pas d'ici.

– Donc, tu es roi ?

– Tu le dis, soupira Jésus. Mais je ne suis né et je ne suis venu au monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque veut la vérité écoute ma voix.

– Qu'est-ce que la vérité ? demanda Pilate.

Jésus n'eut pas l'occasion d'y répondre. Se jouant de la vigilance des légionnaires lors de la relève de la garde, Caïphe était passé en force, poussé par la crainte de voir Jésus seul à seul avec Pilate. Le Grand Prêtre pénétra dans la salle en compagnie d'une multitude de personnes : c'étaient les témoins à charge l'ayant rejoint devant le palais. Pilate s'offusqua de cette intrusion, mais il ne laissa rien transparaître et fit signe aux soldats qui s'interposaient de laisser passer les intrus.

De mauvaise grâce, Pilate écouta les témoignages. On accusait Jésus de tous les maux ; il excitait la nation à la révolte contre les autorités, empêchait de payer le tribut à César et se disait lui-même supérieur à César.

La sédition était plus que flagrante.

Caïphe était persuadé que la sentence du procureur romain serait la peine de mort par crucifixion. Pourtant, il eut une surprise de taille quand Pilate prit la parole :

– Je ne trouve en cet homme aucun motif de condamnation.

Effaré, Caïphe ouvrit pitoyablement la bouche. Il mit un certain temps avant de saisir pleinement ce qu'il venait d'entendre.

– Mais... mais... il soulève le peuple, de la Galilée jusqu'à la Judée...

– Il suffit, coupa Pilate.

Une sentinelle fit irruption dans la salle. Un émissaire d'Hérode Antipas sollicitait une audience. Pilate reçut l'envoyé de l'ethnarque avec un dédain prononcé. En séjour à Jérusalem depuis plusieurs jours, ayant appris l'arrestation du Messie, Hérode Antipas réclamait à voir Jésus de Nazareth car celui-ci était galiléen et dépendait soi-disant de sa juridiction. Bon gré, mal gré, Pilate dut accepter la demande pour éviter un éventuel scandale d'Hérode Antipas auprès de Rome. De toute façon, le prisonnier appartenait désormais à l'autorité romaine et le maître de la Galilée n'avait qu'un droit de regard tout relatif sur le sort réservé à Jésus.

Sous une escorte de légionnaires, Jésus fut emmené et Pilate en profita pour chasser de la salle des audiences Caïphe et ses sbires.

Situé à moins d'un kilomètre de la forteresse d'Antonia, le palais du défunt Hérode le Grand était majestueux avec ses multiples terrasses, ses vastes portiques, son revêtement de marbre blanc incrusté de jaspe et de porphyre, sa toiture lamée d'or et d'argent.

À la mort du roi des Juifs, le pays avait été divisé entre trois de ses fils : Archélaos avait reçu la Judée et l'Idumée ainsi que la Samarie, Philippe les territoires au nord-est du fleuve Jourdain et Antipas la Pérée et la Galilée. Par la suite, Rome avait destitué Archélaos et avait fait de la Judée une province sous le contrôle d'un procurateur romain.

Depuis l'exil d'Archélaos en Gaule, le palais d'Hérode le Grand n'était plus habité que par les fantômes du temps passé, jadis glorieux et par les serviteurs qui veillaient à ce que le prestige d'apparence perdure. Des procurateurs romains y avaient également séjourné mais Ponce Pilate, lui, avait préféré s'installer dans la forteresse d'Antonia.

Antipas y venait souvent pour savourer la splendeur des lieux.

Cependant, ce n'en était pas l'unique raison.

La stature haute et large, la barbe et les cheveux longs d'une blancheur presque limpide, Antipas contempla la vision du Temple qui s'offrait à lui de l'une des terrasses du palais. De là, les matins où il était présent, il aimait à voir le soleil se lever sur la cité de Sion et jeter ses rayons resplendissant sur la capitale historique de la Judée.

Par le passé, son demi-frère Philippe avait embelli la ville de Panias et, en l'honneur de l'empereur romain Auguste, l'avait baptisée Césarée. À la destitution d'Archélaos, les Romains avaient désigné Césarée comme la nouvelle capitale de la région mais dans les faits, Jérusalem était toujours restée le centre névralgique incontournable et c'était de là que les procurateurs romains successifs avaient gouverné l'ensemble des provinces d'une main de fer.

Antipas n'était pas vraiment roi dans son propre pays, juste un administrateur indigène sous le joug de l'occupant, une marionnette prélevant les impôts, un souverain de façade faisant croire au peuple à l'illusion de la souveraineté d'Israël. Tant qu'Antipas œuvrait docilement pour Rome, son devenir était assuré.

Toutefois, Antipas ne désespérait pas de réunir toutes les provinces juives sous sa coupe et de ravir la Judée aux mains de Ponce Pilate. Ainsi, le tétrarque qu'il était deviendrait véritablement, comme son défunt père, le roi des Juifs aux yeux de tous même si dans la réalité Rome garderait toujours les clés du pouvoir. C'était là le rêve d'Antipas et, pour y parvenir, il intriguait auprès de Tibère, l'actuel empereur romain.

De son point de vue, cette terre qu'il convoitait appartenait aux descendants d'Hérode le Grand et donc, légitimement, historiquement, à lui-même et il voulait récupérer ce qui lui était dû. Son demi-frère Philippe, faible esprit sénile et déclinant, ne s'y opposerait pas et ce dernier serait vite mis à l'écart. Après la Judée, rien n'empêcherait son accession aux autres provinces et son ascension au trône suprême d'Israël.

Antipas surnageait fiévreusement dans un océan de mégalomanie quand un serviteur surgit pour le prévenir de l'arrivée de Jésus.

Le tétrarque retourna sur son trône, où plus exactement sur celui de son défunt père, situé dans une resplendissante salle au sol de marbre blanc. Autour de lui, chuchotant entre eux, une dizaine de prêtres en habits sacerdotaux étaient assis confortablement dans des fauteuils aux motifs finement sculptés.

Antipas les considéra pendant quelques secondes.

Même si l'enseignement du Temple était différent de ses propres croyances et qu'il le jugeait parfois d'un mauvais œil, les Pharisiens, les Saducéens et les mages de toutes confessions étaient toujours bien accueillis par le tétrarque avide de savoir et de vision occulte.

Mais ce matin, les prêtres présents étaient uniquement ceux du Sanhédrin, venus lui rapporter le jugement qui s'était tenu plus tôt.

Il leva le bras.

Aussitôt, les murmures se turent et les légionnaires qui patientaient avec leur prisonnier dans le couloir furent introduits par des serviteurs.

Dès que Jésus fut en présence d'Hérode Antipas, des images du temps passé le submergèrent et défilèrent rapidement devant lui.

Jésus se souvint d'un épisode de son enfance où son cousin aîné, Jean le fils d'Élisabeth la « stérile », était venu lui rendre visite en Galilée. Par la rumeur des villageois de Nazareth, Jean avait entendu dire que Jésus avait séjourné en Égypte. Pour ne pas être en reste, Jean avait affirmé à tous que lui aussi était allé dans le pays des pharaons et que, là-bas, il avait même vu Jésus dans une caverne. Jésus ne lui avait jamais tenu rigueur de ses affabulations.

Il se remémora la confrontation avec Jean, devenu le Baptiste, sur le fleuve Jourdain où il avait reçu le baptême de ses mains rudes.

Ce fut là leur ultime rencontre.

Jean le Baptiste avait été arrêté et emprisonné par Hérode Antipas.

De sa prison, à l'insu des geôliers, comme s'il avait des doutes concernant Jésus, Jean lui avait envoyé un de ses disciples porteur de ce message :

– Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?

Comme s'il ne voulait pas répondre à cette question, l'éludant subtilement, Jésus avait répondu au messager et aux autres disciples du Baptiste qui l'accompagnaient :

– Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds

entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée à tous. Et heureux ceux qui ne trébucheront pas, portés par ma cause.

Puis Jésus avait fait l'éloge de Jean à ses propres disciples. Il avait comparé le Baptiste à un grand prophète et avait glorifié les baptêmes prodigués.

Jésus n'avait jamais su si son cousin avait reçu sa réponse car il fut décapité peu de temps après sur ordre d'Antipas.

À ce sujet, les disciples du Baptiste racontaient cette histoire :

Hérode Antipas avait épousé Hérodiade, la femme de Philippe son demi-frère. Jean le Baptiste s'était insurgé contre cet acte illégitime et avait dit à Antipas qu'il n'était pas permis de s'accaparer la femme de son frère. Fou de colère, Antipas avait fait emprisonner Jean pour ces propos. Mais le tétrarque n'avait pas osé le tuer car c'était un prophète et il craignait le courroux de la foule. Cependant, Hérodiade était également folle de rage contre le Baptiste et elle voulait sa mort. L'occasion se présenta le jour de l'anniversaire d'Antipas car la fille d'Hérodiade dansa pour lui et ses convives et, sous le charme, le tétrarque fit le serment d'exaucer tout ce que voudrait la jeune danseuse. Or, sa mère lui ordonna d'exiger la tête de Jean. Contristé, Antipas avait dû faire décapiter le prisonnier.

Mais tout ceci n'était que rumeur, Jésus connaissait pertinemment les véritables causes de l'arrestation et de la mort de son cousin.

Après la disparition du Baptiste, d'autres rumeurs s'étaient mises à circuler : celles au sujet du Christ censé être la résurrection de Jean. Antipas lui-même avait confirmé la véracité de ce fait à ses serviteurs, affirmant que c'était la raison pour laquelle Jésus faisait des miracles. Le tétrarque cherchait donc à voir le thaumaturge revenu à la vie pour un probable repentir tardif.

Mais, en réalité, ce n'était pas pour un quelconque remords qu'Antipas voulait rencontrer Jésus. À de maintes reprises, il avait essayé de le faire capturer par ses sbires, mais il n'y était jamais parvenu.

À présent, Jésus était devant lui, enfin à sa merci. Le tétrarque plongea ses yeux couleur noisette dans ceux du prisonnier. Il eut l'impression de reconnaître ce regard. Au fin fond de ces yeux, Antipas y lut une vérité qui confirma ce que Jean le Baptiste lui avait dit sous la torture avant de mourir.

Antipas commença à poser des questions. Mais face à ces interrogations, Jésus fut comme le sol sur lequel on l'avait agenouillé de force.

De marbre.

Aucune expression n'habitait son visage et il ne prononça pas un seul mot.

Loin de s'en offusquer, Antipas poursuivit son interrogatoire. Habille ment, sournoisement, il introduisit la seule question qui était la cause véritable de la venue de Jésus devant lui.

Les termes utilisés étaient subtils et Jésus ne sembla pas en comprendre le sens caché.

Devant le mutisme immuable du prisonnier, Antipas jubila intérieurement : Jésus ne savait pas ce que lui et Caïphe savaient. Le Grand Prêtre l'avait affirmé à Antipas à plusieurs reprises mais le tétrarque avait voulu s'en assurer par lui-même.

Et maintenant, Hérode Antipas était serein pour son avenir.

Toute la tension et la haine qu'il avait cumulées depuis ces derniers temps s'évapora en un instant. La veille encore, il se promettait d'étrangler lui-même Jésus pour l'affront qu'il lui avait fait quelques jours avant.

Ou plus exactement trois jours auparavant.

Sur la route de Jérusalem, non loin de Jéricho, Jésus avait rencontré deux Pharisiens, des proches d'Antipas. Lorsque ceux-ci comprirent où les pas du Christ le menaient, agissant d'initiative, ils avaient essayé de détourner Jésus de sa destination finale en faisant semblant de faire ami-ami.

– Pars et va-t'en d'ici car Hérode veut te tuer, lui avaient-ils dit sur un ton faussement confidentiel.

Mais Jésus n'avait pas été dupe de leur manège pour lui faire peur et il comprenait l'angoisse qui les tenaillait de le voir se rendre dans la cité de Sion.

– Allez dire ceci à ce renard d'Hérode : aujourd'hui je chasse des démons, demain je guérirai et le troisième jour sera pour moi l'accomplissement. Et aujourd'hui, demain et le jour suivant, je poursuivrai ma route car il ne convient pas qu'un roi périsse hors de Jérusalem.

Les deux Pharisiens avaient rapporté ces propos à Antipas qui avait sombré dans une colère noire.

À présent, ironiquement, ce que Jésus avait dit allait s'accomplir et le courroux d'Antipas s'était dissipé car son devenir à lui était bien assuré.

Voyant un sourire radieux et moqueur émaner du visage du tétrarque, les prêtres du Sanhédrin sortirent de leur réserve et invectivèrent violemment Jésus, l'accusant de trahison envers Israël. Antipas eut également des propos méprisants et avilissants. Sur son ordre, pour humilier le prisonnier encore plus, les gardes d'Antipas vêtirent Jésus d'un splendide manteau royal de couleur pourpre.

Ne sachant pas que Pilate voulait le gracier, croyant que les charges qui pesaient sur Jésus allaient l'envoyer à la crucifixion, Antipas renvoya le

prisonnier au procureur romain. Devant les légionnaires de l'escorte, il approuva et appuya la sentence de mort émise par le Sanhédrin.

De retour à la forteresse d'Antonia, Jésus se retrouva en face de Ponce Pilate. Ce dernier allait congédier les soldats en faction pour s'entretenir seul à seul avec le Christ lorsque le brouhaha d'une foule se fit entendre.

Curieux, Pilate se leva de son trône, avança d'une dizaine de mètres et sortit sur la terrasse. En contrebas de celle-ci, la place circulaire avait été envahie par une population fiévreuse. À cette vue, Pilate sourit.

Il savait ce que voulait cette foule : elle désirait la libération du Christ.

Et il allait exaucer son vœu.

Pilate entra dans la salle des audiences et, d'un signe du menton, convia Jésus à le rejoindre sur la terrasse. Toujours vêtu du manteau pourpre, les mains entravées, Jésus obtempéra.

– Voici votre roi, s'exclama Pilate à la cantonade.

Au lieu des ovations qu'il escomptait à l'apparition du Christ, ce furent des grondements colériques qui s'élevèrent.

– À mort ! hurla-t-on.

– Crucifie-le ! crièrent d'autres voix hystériques.

Pendant un instant, le procureur romain resta interdit.

Caïphe n'avait pas dit son dernier mot. À la hâte, il avait rassemblé sur la place une multitude de ses partisans pour obliger Ponce Pilate à changer d'avis.

Si Caïphe avait été surpris par la décision de Pilate de faire libérer Jésus, il avait fini par en comprendre la cause.

Pilate voulait devenir empereur à la place de l'empereur et il devait déjà se voir au cœur de Rome, adulé par une foule en liesse, lui jetant des gerbes de fleurs sur le passage de son cortège. Aidé par ce thaumaturge de Jésus, il ne pouvait que renverser Tibère et prendre les rênes de l'Empire car, pour Pilate, le Christ était un grand mage aux facultés surnaturelles. Le procureur connaissait parfaitement tous les miracles qu'il avait accomplis. Tous ses faits et gestes avaient dû lui être rapportés par de nombreux témoins ayant assisté aux événements. Il ne s'agissait pas d'affabulations d'ivrognes mais bien de véritables faits, recoupés par diverses sources dignes de confiance. Pilate devait être persuadé que ce Jésus était l'homme dont il avait besoin pour mener à bien ses ambitions personnelles.

Caïphe avait également compris que pour cette raison, Pilate s'était toujours plus ou moins opposé à l'arrestation de Jésus, ses légionnaires romains étaient d'une complaisance troublante et empêchaient toute force armée de se regrouper pour le saisir, prétextant des risques d'insurrection.

Faire changer d'avis Pilate était une rude tâche. Cependant, Caïphe espérait que la pression populaire et la peur d'émeutes sanglantes en cas de libération du prisonnier pousseraient le procureur romain à condamner à mort Jésus.

Perdu au milieu de la foule, le Grand Prêtre fit signe à ses hommes de main d'exciter de nouveau les partisans.

– À mort ! À mort ! Crucifie-le !

Pilate finit par jeter un regard amusé à cette foule qui voulait le voir condamner Jésus à la crucifixion. Il avait compris que sur la place en contrebas ne se trouvaient pas des disciples du Christ mais ceux du Temple, hostiles à sa venue. Pendant une longue minute, silencieusement, il savoura ce plaisir d'être un souverain tout puissant, ses sujets à ses pieds implorant sa volonté. Même si ce n'était qu'un ramassis de Juifs qu'il exéçrait, la sensation de pouvoir face à ces hommes et femmes était grisante.

Ce n'était pas lui, le grand Ponce Pilate, qui allait renier sa parole concernant la libération du Christ mais ce vil peuple. Il savait comment fonctionnaient ces esprits faibles et comment un esprit supérieur pouvait en prendre l'ascendant.

Les chiens finissaient toujours par manger dans la main de leur maître.

Sur la terrasse, quatre légionnaires s'étaient postés à chaque coin. Un gaillard trentenaire à la face rude et à l'intelligence quelque peu limitée se tenait juste derrière Jésus : Julius était le chef de la garde récemment promu par Rome malgré les protestations de Pilate. Ce dernier avait dû obéir à l'injonction de Rome ; Julius était issu d'une famille romaine très influente dont certains membres connaissaient personnellement l'empereur.

Pilate fit signe à Julius de s'approcher. Il lui donna un ordre précis. Cinq minutes plus tard, le chef de la garde revint avec un prisonnier nommé Barabbas, entravé de chaînes.

Depuis quelques fêtes, le procureur avait pris pour habitude d'y relâcher un prisonnier, celui que demandait la foule. C'était un moyen pour Pilate de montrer sa toute puissance, ayant droit de vie et de mort sur tous. Il aimait également à voir cette populace à ses pieds et, tel Tibère, accorder ou non ce que la foule réclamait.

Cette pratique était un brin mégalomane et Pilate outrepassait ses prérogatives, mais Rome n'était pas encore au courant. Pilate veillait à garder secrètes certaines de ses activités pour pouvoir agir à sa guise. Cependant, si Rome l'apprenait, il suffisait d'alléguer qu'il était parfois plus judicieux de libérer un prisonnier pour mater des révoltes que d'en crucifier mille car l'impôt s'en trouvait inmanquablement bafoué par la perte de main-d'œuvre.

Comme avec les ânes, il fallait utiliser le bâton mais aussi la carotte à bon escient.

Et personne ne pouvait accuser Pilate de faiblesse : il était responsable de tant de morts que le plus sanguinaire des tueurs aurait pu avoir la nausée rien qu'en imaginant les litres de sang que le procureur romain avait fait couler.

– Lequel voulez-vous que je relâche ? demanda Pilate à la cantonade. Barabbas ou Jésus qui est appelé Messie ?

En présentant Barabbas, Pilate était certain de son fait : la foule allait choisir de libérer Jésus plutôt que de voir Barabbas libre et impuni car celui-ci avait commis un meurtre atroce en tranchant la gorge d'un prêtre saducéen du Temple.

Contrairement aux attentes de Pilate, des voix scandèrent le nom de Barabbas.

– Barabbas !? dit Pilate, quelque peu décontenancé. Mais Jésus...

– Crucifie-le ! hurla-t-on.

Pilate jaugea la populace d'un regard hautain.

– Crucifierai-je votre roi ? gloussa Pilate, se moquant d'eux.

– Nous n'avons pas d'autre roi que César ! lança une voix.

Craignant qu'une arme de jet projette un trait mortel sur eux, Pilate fit signe aux légionnaires de soustraire les détenus de la vue du public. Pendant une longue minute, silencieusement, il balaya son regard sur cette foule grondante.

– Je le libérerai parce que je ne trouve en lui aucun crime, proclama-t-il alors.

– Nous avons une loi et selon la loi il doit mourir parce qu'il s'est fait l'égal de Dieu, brailla un homme hystérique.

– Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César, ajouta une voix à l'adresse de Pilate. Quiconque se fait roi se déclare contre César.

La voix sembla familière à Pilate. Il fronça les sourcils en apercevant la silhouette qui venait de prendre la parole. Malgré l'ample capuche qui dissimulait son visage, Pilate avait reconnu Caïphe.

– Vous m'avez présenté cet homme comme détournant le peuple, lui lança Pilate. Je l'ai interrogé et je n'ai trouvé aucun motif de condamnation pour ce dont vous l'accusez. Hérode non plus d'ailleurs puisqu'il l'a renvoyé devant nous.

Mentant avec aplomb, il espérait qu'à l'évocation du nom du tétrarque de Galilée, les esprits se calmeraient.

– Vous le voyez ; cet homme n'a rien fait qui mérite la mort, je le relâcherai...

Des cris de colère éclatèrent.

– ... après l'avoir fait fouetter, ajouta précipitamment Pilate, croyant que cela suffirait à calmer la tension.

Mais il n'en fut rien. La foule gronda de plus belle et une voix s'éleva dans le tumulte. Telle une flèche adroitement décochée, elle fonça tout droit dans le cœur de la cible nommée Pilate.

– Il s'est fait roi : nous n'avons de roi que César, hurla-t-elle. Si tu l'épargnes, tu es son complice contre César. Traître !

Pilate cligna plusieurs fois les yeux en considérant l'homme au manteau rouge perdu dans la foule qui venait de lui porter cette estocade. Pilate perçut un mouvement derrière lui. Son regard se tourna vers Julius qui avançait vers lui, la main sur la poignée de son glaive. L'œil de son subordonné s'était embrasé d'une lueur qu'il connaissait bien.

La convoitise.

Si la loyauté absolue envers le souverain de la province était incontestable par les soldats, une loyauté supérieure la supplantait : celle pour César, l'empereur romain. Le moindre signe d'insoumission ou de faiblesse à l'égard de ce dernier devait être sanctionné de mort. Telle était la loi de l'Empire.

Pilate s'était mis dans une situation délicate en voulant à tout prix faire libérer Jésus. Il pouvait perdre sa propre vie s'il s'obstinait de la sorte et n'appliquait pas d'une manière intransigeante les lois de l'Empire. Il était à présent complice de blasphème envers Tibère car toute personne se faisant l'égal de celui que les Romains considéraient comme une incarnation vivante des dieux commettait un acte puni de la peine capitale. Il devait condamner Jésus à mort ; s'il ne le faisait pas, Pilate accréditait qu'il ne croyait pas en César, l'unique roi devant tous les peuples.

Opportuniste, le chef de sa garde avait le droit et le devoir de le tuer. Prenant volontiers la place vacante, il obtiendrait une promotion rapide et légitime pour avoir supprimé un procureur déloyal à l'autorité de l'empereur.

– Ce que vous demandez sera fait, se hâta de dire Pilate en avançant pour mettre de la distance entre lui et le glaive de son subalterne.

Julius relâcha calmement la poignée de son arme comme si rien ne s'était passé, comme si le trouble n'avait jamais pris forme.

Pilate passa une main moite sur son front dégoulinant de sueur. Il avait sous-estimé le nouveau chef de sa garde, croyant avoir à faire à une brute écervelée ; Julius possédait une ambition débordante et Pilate se promit de tout faire pour le muter rapidement, quoi qu'il lui en coûtât.

Parmi la foule, beaucoup crurent que Pilate avait fini par accéder à leur requête à cause de leur obstination. Gardant une dignité remarquable dans cet aveulissement public, Pilate prit une cruche d'eau qui se trouvait dans un coin de la terrasse. Il lava méticuleusement ses mains devenues moites par la frayeur qu'il avait eue en voyant le glaive de Julius.

Le regard vague, Pilate maudit Jérusalem, se promettant que le sang de Jésus retomberait sur les Juifs et sur leurs enfants.

37

AA

Chambre 101.

Camille hésita un instant.

Devant la porte de Tom, elle n'osa pénétrer chez celui qui la faisait tant souffrir.

Toute la nuit, elle avait pleuré. Ses larmes n'avaient pas cessé de couler sur ses joues et elle n'avait quasiment pas dormi.

Elle se sentait mentalement épuisée, vidée de son énergie comme une petite pile de type AA. Elle haïssait Tom d'avoir joué sciemment avec ses sentiments, elle s'en voulait d'avoir été aussi naïve depuis le premier jour et elle espérait ne plus jamais le revoir.

Cependant, elle ne souhaitait pas rester seule dans sa propre chambre : le commissaire de police qui enquêtait sur le meurtre de Martial n'allait plus tarder à venir et elle ne voulait pas l'affronter toute seule.

La main de Camille tergiversa une paire de secondes puis, résolument, elle composa les quatre chiffres du digicode. 1001.

La porte se déverrouilla et Camille la poussa doucement.

Allongé sur le lit, enveloppé d'un drap blanc, Tom était encore en train de dormir. Sans bruit, Camille referma la porte et elle alla s'asseoir dans l'un des deux fauteuils du coin salon. Sur la petite table basse en osier, l'ordinateur portable et l'imprimante n'étaient plus sous tension. Une étrange photo attira l'attention de Camille.

Reposant au-dessus du bac à feuille de l'imprimante, cette photo au format A4 représentait Jésus-Christ crucifié sur une croix rouge, un M également rouge peint sur son corps. Sur les croisillons était gravée une inscription latine : « Argus Apocraphex ».

Mais ce qui était le plus singulier était la quinzaine de cercles concentriques tricolores qui entouraient la croix. Semblables à des yeux

hypnotiques et tournants sur eux-mêmes, les ronds étaient doués de vie : dès que Camille observait l'un d'eux, celui-ci s'arrêtait de tourner et les autres s'animaient mystérieusement de plus belle.

Camille se frotta les yeux et regarda de nouveau.

Et de nouveau, les ronds se mirent à tourbillonner dans une ronde folle et incompréhensible.

Camille prit la photo et alla s'asseoir sur le bord du lit de Tom. La nuit passée, elle s'était promise d'être froide et distante avec lui mais, à présent qu'elle était à côté de lui, son cœur sembla battre de nouveau.

– Thomas, réveille-toi...

Elle le secoua doucement.

Tom ouvrit les yeux.

Immédiatement, il se releva sur les coudes et il sourit à Camille.

Un sourire timide.

– Bonjour... vous... vous allez bien ?

Elle désigna la photo.

– Pourquoi cela tourne ?

Tom prit un air conspirateur.

– Parce que vous dormez encore et que vous rêvez toujours. Tout ceci n'est pas réel. À moins que vous ne soyez le personnage d'un roman qu'un dieu écrivain rédige en ce moment même. Il vous fait vivre par ses mots et vous vivez dans un livre... Non, je plaisante. Il n'y a rien de mystérieux, c'est juste une illusion d'optique, une illusion due à un bug du cerveau.

– Un bug ?

– Oui, et ce bug est un véritable détecteur de vie, réelle ou imaginaire. Notre conscience donne vie à des objets qui parfois n'en ont pas. Et ce bug a été un avantage déterminant dans l'évolution des espèces chère à Darwin et il a été sélectionné par la nature.

– Comment cela ?

– Je vous explique : du point de vue de l'évolution, cette capacité a constitué un avantage important pour la survie, en tant que système d'alerte précoce pour attirer l'attention, que ce soit pour détecter une proie ou un prédateur comme un serpent. Ce bug du cerveau permet de « casser » le camouflage d'un serpent caché dans des fougères...

Tom désigna la photo du doigt.

– Ces ronds sont comme la peau d'un serpent et votre cerveau se met en alerte pour vous signaler un danger réel ou imaginaire. Imaginaire dans ce cas-là, mais il aurait agi de la même façon avec un vrai serpent caché dans des branches d'un arbre par exemple. Identifier un ennemi décide de la vie

ou de la mort en quelques secondes : mieux vaut fuir inutilement que de rester sur place, mieux vaut mettre de la vie dans des objets inertes que pas du tout. L'ancêtre de l'homme a eu ce bug dans son cerveau et ça lui a permis de mieux survivre, les individus porteurs de ce bug ont transmis cette vision innée de la nature à leur descendance pendant que les individus qui n'avaient pas ce détecteur de vie mouraient mordus par les serpents sans pouvoir transmettre leur vision « normale », leur vision sans bug à la descendance humaine. Une sélection naturelle. Voilà pourquoi votre conscience voit des mouvements dans ces ronds alors qu'ils sont parfaitement immobiles. Et nous avons tous hérité de ce bug de nos ancêtres.

Camille acquiesça et Tom lui fit une confidence :

– Cette photo sert de couverture à mon livre, le « Virus Dieu ». C'est phenixgraphic.com qui a créé cette image des serpents tournants, spécialement pour le livre.

Camille fronça ses sourcils.

– Pourquoi avoir mis l'inscription latine « Argus Apocraphex » sur la croix du Christ ? interrogea-t-elle.

– Pour dire vrai, je ne sais pas. Martial l'a ajoutée il a deux ou trois semaines. Il m'a juste dit d'y réfléchir. Mais je n'ai pas eu le temps de m'y intéresser. Et maintenant, Martial n'est plus là pour me le dire... par contre, je sais pourquoi Jésus a un M rouge sur son corps.

Tom lâcha un petit rire.

– C'est moi-même qui ai eu l'idée, en reprenant l'idée première de l'abbé Saunière. Par une simple lettre M, on peut crier la vérité du mythe Jésus au monde entier. D'ailleurs, le corps et la croix de Jésus s'y prêtent parfaitement...

– Que voulez-vous dire ?

– Regardez, la croix rouge forme la lettre T et le corps de Jésus, avec ses bras en l'air, forme la lettre Y.

Du bout de l'index, Tom suivit le contour du corps du Christ et dessina un Y.

– Il suffit donc d'ajouter la lettre M pour avoir trois lettres : M.Y.T. Ce qui donne le mot « MYTHE » ou « MYTH » en anglais. Par une simple lettre, on peut révéler le secret du Christ à quiconque... Dans un premier temps, le « Virus Dieu » doit être publié en français et en anglais pour les pays anglophones comme les États-Unis. Votre amie l'éditrice Sandrine Da Silva m'a promis que le « Virus » sera également publié mondialement en plusieurs langues. Je pense notamment à l'italien et à l'espagnol. Ce n'est qu'une question de semaines, de mois tout au plus après la première

parution. Et dès que le « Virus » va être publié en France et aux États-Unis, le Vatican essaiera de l'interdire dans les autres pays, l'Église menacera d'anathème tous ceux qui le liront. Dans les pays très catholiques comme l'Italie, l'Espagne et ceux de l'Amérique du Sud, il y aura certainement une censure d'État. Mais grâce à Internet, le secret du Christ sera quand même diffusé. Plus rien ne pourra arrêter le mouvement et la révolte des chrétiens contre le mensonge du Christ. Une armée de consciences bafouées déferlera par vagues sur les églises et si elle ne peut pas les détruire parce que la police d'État protège ces bâtisses historiques, cette armée aura la possibilité de montrer à tous que Jésus est un mythe... en écrivant un M sur chaque crucifix... Une révolution est en marche par cette armée des M et rien ne pourra plus l'arrêter. Bien sûr, il y aura des heurts, des soldats innocents condamnés à la prison pour avoir mis des M de sang sur les crucifix. Ce seront les martyrs de la vérité, des martyrs brûlés sur le bûcher de la justice à la solde de l'Église. Mais cette vérité finira par triompher dans le monde entier et la justice devra se retourner contre l'Église. L'armée des M ne pourra être vaincue. Ce n'est qu'une question de temps. Alors, on arrachera les croix de nos cous ou on portera à la place des crucifix avec un M rouge bien visible. Da Silva a déjà prévu plusieurs produits dérivés avec la vente du livre : des crucifix gravés du M, une ligne de vêtement M... Da Silva ne perd jamais le sens des affaires et, pour parler franchement, elle n'a que les dollars en tête. Mais peu importe : l'essentiel c'est que le « Virus » soit diffusé le plus largement possible, sous quelque forme que ce soit.

Camille garda le silence un moment, puis elle finit par demander :

– Vous avez dit que vous avez repris l'idée première de l'abbé Saunière ?

– Oui, c'est exact. Souvenez-vous, dans l'église Marie-Madeleine de Rennes-le-Château, si on prend la première lettre de chaque statue, le mot GRAAL apparaît. Et si on trace un trait entre chaque statue et en suivant l'ordre du mot GRAAL, on obtient un M. Rappelez-vous également que l'abbé Saunière avait fait broder un M sur son habit de prêtre. Un M entrelacé avec un A sur une croix en forme de T.

– Le « A » et le « M » désignent normalement « Ave Maria », dit Camille.

– C'est ce qu'on peut penser au premier abord. Mais quand on sait comme nous que Saunière et Boudet ont fait chanter l'Église par toutes sortes d'insinuations visibles, qu'ils ont décoré leurs églises dans le seul but de soutirer de l'argent au Vatican, ces lettres M et A prennent leurs vraies significations... Ce M et ce A entrelacés, Saunière l'a aussi fait graver sur le pilier wisigoth inversé, ce pilier qui cachait le rapport Pilate

de Rennes-le-Château... Sur ce pilier, on trouve aussi la croix qui symbolise le T et, de part et d'autre de cette croix, il y a deux figures naturelles distinctes qui forment un R et aussi un Y... Nous avons donc sur ce pilier, en partant de la première lettre M et dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, le M, puis le Y puis la croix en forme de T, puis le R et pour finir le A. Nous avons donc les lettres : M.Y.T.R.A. Mithra, la messe est dite...

Tom considéra Camille.

– Boudet connaissait le mythe Jésus de Nazareth, il a fait des recherches sur la mythologie ancienne et il a découvert les similitudes flagrantes avec Mithra. Il en a donc déduit la parenté et le plagiat chrétien... Et Saunière l'a gravé dans la pierre...

Troublée, Camille resta muette.

– Vous permettez, je vais me raser et prendre une douche. Commandez le petit-déjeuner, si vous voulez, je n'en ai pas pour longtemps.

L'air triomphant, Tom s'enveloppa du drap telle une toge romaine et il partit dans la salle de bains. Lorsqu'il revint un quart d'heure plus tard, un peignoir d'hôtel sur lui, Camille était déjà en train de déjeuner dans la chambre. Assise dans le fauteuil, elle savourait un thé et un croissant tout en regardant la télévision fixée au mur. Tom vint s'asseoir à son tour et il se servit un chocolat chaud.

À la télévision, sur la chaîne d'information CNN, on annonçait la mort d'une femme kamikaze palestinienne et de cinq Israéliens dans un attentat suicide à Jérusalem la veille au soir. Dans la foulée, CNN diffusa la vidéo du kamikaze revendiquant son futur martyr pour la cause palestinienne au nom d'Allah.

– Ils alimentent la candidature de futurs kamikazes en diffusant cette vidéo, gronda Tom.

– Pourquoi ? demanda Camille.

– Parce qu'il n'y a pas de héros inconnu. Ce genre de kamikazes sont des kamikazes publicitaires. Ils jouent au héros en sacrifiant leur vie pour une cause mais à la condition unique qu'ils soient reconnus. Si ces kamikazes islamistes se faisaient sauter et qu'on ne sache jamais qui ils sont, où ils habitent, quelles sont leurs familles en Palestine qui voient leur prestige rehaussé après leur sacrifice, bref, s'ils meurent sans que personne ne sache leur identité, eh bien, il n'y aurait pas beaucoup voire pas du tout de ces kamikazes. L'être humain refuse de se sacrifier s'il n'en tire pas un quelconque avantage pour lui-même ou sa famille. La glorification par les autres musulmans est la source première qui motive ces kamikazes publicitaires. Il n'y a pas de héros inconnu. Paradoxalement, même si seul

Allah connaît leurs gestes, si aucun humain ne sait qu'ils se sont sacrifiés en héros, ces kamikazes ne voudraient pas mourir. Voilà pourquoi je dis que cette publicité sur CNN est le terreau de ces futurs kamikazes...

Tom se tut un instant avant d'ajouter :

– C'est malheureux à dire mais la plupart des kamikazes sont des gens qui respirent l'amour et non pas la haine comme on pourrait le croire. Ils ont besoin de compassion et d'intimité, plus que de haine ou de destruction. Ils se sentent exclus de la société et ils reviennent au système d'appartenance primordiale de l'être humain : la tribu. Dans une tribu, les liens sont si forts que le prix de la vie et de la mort n'est plus le même. Ils sont prêts à se sacrifier pour le chef qui leur demande, ce chef qui est aimé au-delà de tout et qui dirige le petit groupe de quelques individus. Ils sont prêts à sacrifier leur vie comme les frères d'armes à la guerre qui n'hésitent pas à sauter sur une grenade pour la recouvrir de leur corps et sauver ainsi le reste du groupe. Les kamikazes islamistes font une sorte de suicide altruiste et, cerise sur le gâteau, ils pensent devenir martyrs pour accéder au paradis. Ils deviennent des assassins bernés par leur esprit du début jusqu'à la fin...

À ces derniers mots, Camille se remémora une histoire qu'elle avait lue sur l'origine du mot assassin.

Ce mot dérivait du mot « hashshashin » qui désignait des musulmans tueurs, adeptes des commandos-suicides vivant à Alamut, une région aride et montagneuse dans l'actuel Iran. Ces hashshashins étaient les hommes d'une secte musulmane dirigée par un dénommé Hassan, surnommé le « vieux de la Montagne ». Ce dernier était perçu comme un prophète capable d'ouvrir les portes du paradis d'Allah. Et en effet, à l'intérieur de la forteresse perchée sur une montagne où Hassan vivait, se trouvait une oasis paradisiaque que des esclaves entretenaient dans le plus grand secret. Ce jardin imitant l'aspect des jardins du paradis d'Allah était caché de tous les membres de la secte qui ignoraient son existence. Lorsque Hassan avait besoin d'envoyer un membre de sa secte accomplir une basse besogne, il convoquait l' élu et lui disait que, en tant qu'unique prophète de Dieu détenteur des clefs du paradis, il allait l'envoyer au paradis et le ramener ensuite dans ce bas monde. Hassan promettait donc de donner à l' élu un avant-goût de ce que la vie éternelle réservait aux croyants. L' élu était alors drogué par du haschisch, puis on lui faisait prendre un puissant somnifère et, une fois inconscient, il était transporté dans le jardin caché dans la forteresse. À son réveil, l' élu avait vraiment l'impression d'être au paradis d'Allah : il se retrouvait au milieu de parfums rares, de plats cuisinés servis dans une vaisselle de vermeil, de vins, d'opium et de haschisch à profusion, le tout dans un luxe inouï. Et plus que tout, l' élu

était entouré de jeunes esclaves, vierges pour la plupart, empressées à réaliser tous ses désirs sexuels.

Sexe, drogue, alcool.

L'élú se croyait légitimement au paradis d'Allah et il passait un moment inoubliable avant d'être de nouveau endormi. Il se réveillait dans une austère chambre du fort, dans son terne quotidien et Hassan lui disait alors que, grâce à ses pouvoirs, l'élú avait eu la chance de goûter furtivement au paradis d'Allah et qu'il pouvait y retourner en mourant pour la bonne cause. Le sourire et un joint aux lèvres, l'élú hashshashin partait alors, sans la moindre peur de la mort, assassiner les ennemis désignés par Hassan, les ennemis d'Allah.

Mue par une autre réflexion, Camille demanda :

– Et vous, vous ne croyez pas que votre livre le « Virus Dieu » va aussi faire la part belle aux kamikazes ?

– Pourquoi ? s'étonna Tom.

– Vous y révélez le secret du roi Josias, non ? Israël va paraître encore moins légitime aux yeux des Palestiniens spoliés et les kamikazes vont pulluler...

– Les dés de l'histoire sont déjà jetés. Israël est devenu un État légitime par la force des choses et rien ne pourra changer cette donne. Et la révélation du secret de Josias créera peu de tort aux Israéliens voire pas du tout. Paradoxalement, ceux qui ont plus à pâtir du secret de Josias et de la Terre promise, ce sont les Palestiniens, les kamikazes et l'islam en général.

Camille fronça ses sourcils.

– Pourquoi ?

– Parce que Mahomet était le prophète de Dieu, le même Dieu que les Juifs et que les chrétiens. Dans le Coran, Mahomet a reconnu, de son vivant, 22 prophètes de l'Ancien Testament comme Adam, Noé, Abraham ou Moïse et même Jésus dans une moindre mesure. Le problème, c'est qu'Adam, Noé, Abraham, Moïse et Jésus sont des mythes... Comment Mahomet, l'émissaire de Dieu a-t-il pu se tromper à ce point ? Comment a-t-il pu reconnaître l'Ancien Testament et ces mythes comme étant vrais ? Il a commis une grave erreur car s'il était vraiment l'envoyé de Dieu, il aurait révélé la supercherie de Josias car Dieu lui aurait dit : Dieu dans son omnipotence savait qu'un jour le secret de Josias serait révélé par les découvertes scientifiques archéologiques. Ce Dieu unique n'aurait pas commis l'erreur qu'on mette en doute sa toute puissante clairvoyance comme je le fais maintenant. Mahomet était ignorant et il a agi en tant qu'homme et non pas en tant que prophète de Dieu.

Tom sourit à Camille.

– Je vous rappelle que Mahomet a établi l'un des piliers obligatoires de l'islam qui est le pèlerinage à La Mecque. Dans cette ville « sainte » se trouve la Kaaba : c'est une bâtisse noire en forme de cube et elle a été construite par Adam, détruite par le déluge de Noé et reconstruite par Abraham en personne. De plus, la Kaaba renferme une pierre noire sacrée que l'ange Gabriel aurait donnée à Abraham en main propre... voilà les fondements de l'islam... Les trois religions monothéistes, juive, chrétienne et musulmane forment une pyramide avec un socle commun qu'est l'Ancien Testament. Or, ce socle est vide de tout fondement, il a été élaboré brique par brique, mot par mot par Josias. Les trois religions monothéistes reposent sur un néant. Lorsque cette base s'écroule, tout s'écroule et l'islam est tout en haut de cette pyramide. L'islam s'appuie sur le judaïsme et le christianisme, sur Abraham et sur Jésus : elle tombera donc de plus haut. Plus dure sera la chute...

Le regard trouble, Tom ajouta comme pour lui-même :

– Mahomet n'a jamais fait de miracle de son vivant et il a lui-même avoué qu'il n'était qu'un messenger sans pouvoir à comparer à Jésus ou Moïse. Cependant, il a su trouver une autre ressource pour imposer sa nouvelle religion...

– Vous semblez particulièrement bien connaître la vie de Mahomet, fit Camille.

Tom approuva.

– Oui, c'est vrai. Pour tout vous avouer, en faisant mes recherches sur le mythe Jésus, je me suis également intéressé à l'existence de Mahomet et j'ai même commencé à rédiger personnellement un livre à son sujet. Je l'ai intitulé le « Sage de La Mecque ». C'est ironique, bien évidemment. Dès qu'il sera fini, ce n'est qu'une question de quelques mois, il sera publié à la suite du « Virus Dieu ». Et je peux d'ores et déjà jouer au prophète : une fatwa de mort sera jetée sur moi et même sur ma descendance sur mille générations car les révélations fracassantes sur Mahomet sont encore plus incroyables que celles de Jésus. Croyez-moi, en comparaison du « Sage de La Mecque », le roman « les versets sataniques » de Salman Rushdie paraîtra pour une niaise propagande complaisante à l'égard du Prophète. Mon livre propulsera l'ouvrage de Rushdie au rang de livre de chevet préféré de Ben Laden...

Tom eut un petit rire et il reprit plus sérieusement :

– Après que le judaïsme et le christianisme se soient écroulés, ça sera au tour de l'islam. Les musulmans se libéreront également des mensonges de Mahomet car ils sont, eux aussi, victimes d'une escroquerie humaine. Les musulmans brûleront eux-mêmes le Coran ainsi que les mosquées en suivant l'exemple des chrétiens de l'armée des M. Alors, les enfants

prisonniers du formatage des États islamiques et de la loi coranique seront libres, libérés du sanguinaire Mahomet...

*

* *

Allongé dans son immense lit, en pyjama blanc, le Pape détournait son regard triste de la trop lumineuse fenêtre de sa chambre.

Un jour nouveau s'était levé avec lui mais qu'avait-il de si nouveau ? Dehors, la droiture de la folie humaine continuait d'ébranler le monde par son flot quotidien d'atrocités.

Et tout cela à cause de ce Coran dont le Pape avait un exemplaire en main.

Ce Coran lui avait été remis par un imam et, pour le rapprochement et la paix des consciences religieuses, le Pape avait accepté ce maudit présent.

Ce jour-là, il aurait voulu le brûler devant les caméras des journalistes braquées sur lui et révéler la vérité sur Mahomet. Si l'un des papes avait eu ce courage-là par le passé, il n'y aurait jamais eu toutes ces guerres religieuses, des guerres qui continuaient à perdurer sur l'ensemble de la planète. Toutefois, si le secret de Mahomet avait été divulgué, celui du Christ aurait lui aussi éclaté au grand jour et l'Église n'aurait pas survécu au cataclysme.

Posément, le Pape considéra le Coran.

De son vivant, Mahomet avait relayé la soi-disant parole de Dieu qui lui avait été transmise par l'archange Gabriel également dénommé *Jibril*. Illettré, Mahomet avait dicté ses délires à ses disciples qui les avaient retranscrits pour certains sur des supports de fortune telles que des feuilles de palmier, des peaux, des omoplates de chameau ou des pierres. Cependant, la majeure partie des « paroles de Dieu » avait été apprise par cœur par les croyants. Après le décès de Mahomet et la mort de plusieurs de ces « mémoires vivantes », par prudence, de peur que la parole divine ne disparaisse aussi brutalement qu'elle était apparue, les musulmans compilèrent tous les textes en leur possession et ils y mirent également par écrit la « parole de Dieu » transmise jusqu'alors oralement aux disciples.

Le Coran était né.

Des divergences apparurent rapidement, à savoir dans quel ordre le Coran devait compiler les différents écrits, les différents chapitres appelés sourates. Certains voulaient que les sourates soient classées dans le Coran de manière chronologique, de la plus ancienne à la plus récente. Ce qui semblait logique. Néanmoins, selon cet ordre, les contradictions des

paroles divines apparaissaient de manière flagrante : Allah commandait une chose et le mois qui avait suivi, Allah s'était rétracté et affirmait même le contraire de ce qu'il avait ordonné.

Une aberration consternante.

Dans le Coran, les contradictions étaient innombrables et criantes de vérités : cela démontrait le caractère fluctuant d'Allah ou plutôt de Mahomet qui avait imposé sa volonté pendant plus de vingt ans selon ses humeurs du moment, une volonté tâtonnante et défaillante.

Alors, les sourates du Coran ne furent pas classées par ordre chronologique, elles furent ordonnées par ordre décroissant de longueur, un artifice qui permettait d'atténuer un tant soit peu l'incompréhension émanant des versets contradictoires, mais également d'occulter à la vue de tous la surenchère manifeste et progressive qui s'y trouvait.

Mahomet s'était retrouvé en concurrence directe avec le judaïsme et le christianisme et, en fin stratège, il avait trouvé une manœuvre pour les surclasser : la surenchère.

Il y avait dans tous les propos de Mahomet une surenchère ô combien trop visible en ce qui concernait le paradis et l'enfer. À titre de comparaison, dans l'immense Bible, les mots « paradis » et « géhenne » étaient cités moins de vingt fois alors que, dans un Coran cinq fois moins volumineux qu'une bible, des centaines de versets s'acharnaient à terrifier ou appâter par ces deux notions, véritables fers de lance de l'islam.

L'islam était la religion de la peur et de la convoitise, du bâton et de la carotte.

Mahomet promettait pour les musulmans des délices voluptueux infinis. À comparer avec le paradis chrétien, le paradis musulman était le summum de la suroffre : il était devenu un lieu où coulaient l'eau claire, le vin et le miel, un lieu où les sources étaient parsemées de rubis et de diamants. Dans ce paradis fabuleux, chaque musulman y possédait un grand domaine comprenant au moins 80 000 serviteurs et 72 vierges. Ces dernières étaient désignées sous le terme de « houri », elles étaient de ravissantes jeunes filles de pur musc et indemnes de toute impureté naturelle et de tout défaut, modestes et enfermées dans des pavillons recouverts de perles. Dans ce paradis, la nourriture était servie dans des plats en or, trois cents en même temps, contenant chacun des mets somptueux différents. Les vins et les liqueurs étaient en abondance inépuisables, les vêtements étaient magnifiques et couverts de bijoux, les pieds foulaient les luxueux tapis et, les corps allongés sur des matelas moelleux, les têtes côtoyaient de doux oreillers en soie. Les musulmans ne manquaient de rien au paradis d'Allah. Et pour qu'ils puissent jouir de tous ces biens, Dieu donnait à ses élus une

jeunesse, une beauté et une vigueur perpétuelles, le tout bercé par une musique et des chants qui ravissaient les cœurs pour toute l'éternité.

Mahomet avait promis tout cela à ses hommes, mais aussi aux pires criminels de sa troupe d'assassins en instaurant le rachat de toute faute par la couronne du « martyr », pour tous ces meurtriers qui laisseraient leur vie dans les batailles contre les infidèles.

Pour ces derniers, l'imagination de Mahomet n'avait également pas eu de limite : dans le Coran, Mahomet avait décrit avec force détails les tortures réservées à ceux qui s'opposaient à lui, à tous ceux qui ne se ralliaient pas à sa folie. L'enfer de Dieu était divisé en sept régions dont l'une réservée spécialement aux chrétiens, un enfer où tous les infidèles sans exception, c'est-à-dire tous les non-musulmans, souffriraient la damnation éternelle. L'enfer d'Allah était la perversion sadique à l'état pur...

Le Pape secoua la tête.

Il préférerait ne pas penser à ces détails tant ils étaient déments : l'esprit dérangé de Mahomet s'était déchaîné à inventer ce qu'il aurait voulu lui-même faire subir à ses opposants. Cependant, faute de moyens terrestres, il avait dû reporter sa frustration sur cet enfer fictif et, pour étancher sa soif colérique, il avait ordonné de massacrer physiquement tous les infidèles.

Tour à tour, le Pape ouvrit le Coran sur les trop nombreuses pages indiquées par de petits marque-pages et dont les versets citaient tous la même chose : « tuez-les tous partout où vous les trouverez ».

Le Pape referma ce Coran haineux.

Personne n'avait jamais osé faire le rapprochement entre Staline et Mahomet. Le Pape, lui, osait le faire. Comme si Staline était la renaissance de Mahomet, les deux hommes partageaient des similitudes troublantes, des analogies quasiment inexhaustibles. Ils souffraient tous deux du délire de la personnalité et ils avaient instauré un culte de leur personne, l'un par l'intermédiaire du système apparatchik athée russe dont il était le maître absolu et l'autre par le culte de Dieu dont il était l'unique prophète incarné. Vivant tous deux très sobrement, sans faste malgré les fortunes à leurs pieds et la puissance acquise, ils prônaient le même partage des richesses pour les pauvres et les déshérités, la fraternité et l'égalité pour les hommes. Ils avaient tous deux une vision du monde, une carte du monde dessinée dans leur esprit qu'ils voulaient absolument assouvir. Les doctrines respectives qu'ils avaient instaurées étaient des régimes de terreur et ils avaient étendu tout autour d'eux leurs dogmes fanatiques par la force des armes et des guerres opportunes. Ils haïssaient les Juifs qu'ils n'avaient pas pu rallier à eux et ils les avaient éliminés dès qu'ils en avaient eu l'occasion...

Le Pape ferma un instant les yeux.

Les deux tyrans n'avaient eu de cesse que de faire tuer tous ceux qui avaient seulement osé élever la voix contre eux. Leurs parcours étaient jonchés d'innombrables cadavres et leurs mains étaient entachées du sang de toutes ces victimes innocentes qui avaient eu le malheur de croiser leurs routes.

Il existait une seule différence notable entre ces deux tueurs sanguinaires : Staline avait été glorifié de son vivant par le monde entier avant que ce dernier ne découvre le vrai visage de l'horreur et les crimes commis par le « Petit Père des Peuples » tandis que Mahomet avait été haï pendant son existence avant d'être glorifié après sa mort et apparaître au final comme un saint homme, un être bon au noble cœur romantique vénéré par le monde entier ignorant, ignorant grâce à la propagande de l'islam.

De nos jours, aucune voix discordante ne venait pointer du doigt le chemin historique de Mahomet, ce beau chemin bordé des cadavres de tous ceux qui avaient refusé l'incomparable offre du Prophète : se soumettre au Messager de Dieu ou goûter à son sabre.

La tête haute, bien des hommes et des femmes sages l'avaient perdue de la main même de Mahomet pour ne pas avoir voulu adhérer à la démente pandémie collective.

Combien de têtes étaient tombées ? Combien de savants sages s'étaient opposés à lui et avaient trouvé son sabre face à leurs mots désarmants ? Combien de femmes étaient mortes pour avoir refusé de cacher leurs visages et leurs corps derrière un voile humiliant ? Combien...

Mahomet avait fait tuer ou avait tué de ses propres mains des innocents et ce Mahomet devait être encore en enfer ou plus probablement perdu dans le néant ardent pour tous les meurtres successifs qu'il avait commis.

Certes, les musulmans connaissaient le côté « guerrier » de Mahomet et ils justifiaient toutes ces tueries par de la légitime défense, arguant que le Prophète était l'agressé et non pas l'agresseur et qu'il n'avait fait que noblement se défendre pour sauver sa vie contre les attaques injustes des infidèles.

Une stratégie uniquement défensive de la part de Mahomet, tellement défensive qu'elle s'était répandue d'Arabie jusqu'en Espagne et même en France où, par chance, Charles Martel avait pu arrêter la fulgurante expansion « défensive » de l'islam et de son djihad.

Cet argument « défensif » des musulmans prêtait à sourire, mais le Pape n'avait pas le cœur à s'amuser.

Toutes ces vérités sur Mahomet, le Pape ne pouvait pas les dire : on l'aurait accusé habilement de racisme envers les Arabes alors qu'il adorait

ce peuple plus que tout au monde, un peuple qui avait su trouver dès le tout début Deus dans son adoration divine et qui en avait été malheureusement détourné par Mahomet le sanguinaire. Le Pape osa imaginer qu'un jour, le renouveau de Deus resplendirait à partir des Arabes. Cependant, il fallait avant tout que ce peuple rejette le Malin, ce qui était impossible tant que l'islam resterait sa religion culturelle.

Par ignorance, personne ne se libérerait du Malin et de Mahomet.

La main triste du Pape déposa le Coran sur le lit et elle prit un livre de recueil de hadiths posé sur la table de chevet.

Si les non-musulmans n'avaient qu'une très vague connaissance du Coran, pour la plupart, ils ne connaissaient pas du tout les hadiths. Le Coran était défini comme la parole de Dieu dite par la bouche de Mahomet alors que les hadiths étaient les paroles et les actes personnels de Mahomet qu'avaient rapportés ses proches compagnons et qui avaient également été retranscrits. Par ces hadiths, on apprenait beaucoup de choses pertinentes sur la vie privée de Mahomet : après la mort de sa première femme, il devint la proie de ses passions mauvaises et il viola grossièrement la morale sexuelle qu'il imposait aux autres. La jeune Aïcha était devenue sa troisième femme à l'âge de six ans et, de l'aveu même de celle-ci, dès l'âge de neuf ans, elle avait eu effectivement des relations « conjugales » avec Mahomet. La pédophilie était l'une des facettes cachées du Prophète et il y avait également ses crises d'épilepsie où, par un paroxysme de démence cataleptique, il avait la vision d'un nommé *Jibril*. Aïcha avait affirmé que le Prophète était victime de sortilèges, qu'il était en proie à de telles hallucinations qu'il s'imaginait faire ce qu'en réalité il ne faisait nullement.

Tel était l'état mental de Mahomet : un fou sanguinaire affecté par des visions dues à des crises épileptiques, un fou qui avait pris en affection Yahvé, le Dieu assoiffé de sang inventé par le roi Josias, ce Dieu qui commandait sans cesse de massacrer les hommes, les femmes et les enfants qui se mettaient sur la route du peuple juif.

Bafouant son propre commandement « tu ne tueras point », le Dieu tyrannique d'Israël exigeait la loi du Talion et il ordonnait continuellement d'exterminer tous ceux qui s'opposaient à sa divine volonté, tous ceux qui occupaient la Terre promise comme par exemple les Cananéens, un Dieu qui autorisait les sacrifices humains, la terre de feu ou la réduction en esclavage des peuples ennemis.

Mahomet avait repris à son compte ce Dieu meurtrier qui demandait d'égorger à tour de bras tous les opposants du peuple élu et il avait jeté les lois mosaïques pour base de loi à l'islam. À l'époque moderne, vivant encore à l'âge de pierre, les États islamiques appliquaient toujours la

lapidation pour les homosexuels et les femmes adultères, une lapidation chère à Josias, à son mythique Moïse et à son Dieu vengeur.

Qui avait dit que Dieu était Amour ?

Pas Mahomet en tout cas...

Le Pape reposa le livre de recueil de hadiths et il prit la télécommande de la télévision.

Sur un petit écran plat fixé au mur, le Pape venait d'apprendre l'attentat suicide de la Palestinienne à Jérusalem. Las, d'une main affligée sur la télécommande, il avait alors éteint le son de la télévision.

Cette kamikaze croyait atteindre le paradis de Dieu par son sacrifice. Dans une vidéo, elle avait brandi le Coran en affirmant qu'elle irait au paradis pendant que les mécréants juifs iraient pourrir en enfer.

Ironiquement, ce serait l'inverse.

Le Pape savait que l'âme de cette femme ne jouirait pas de la vie éternelle dans les cieux : elle finirait dans le bas monde des souffrances permanentes pour avoir tué cinq innocentes victimes.

Comment pouvait-on croire qu'en assassinant des êtres humains, on pouvait accéder impunément au paradis ? Cette musulmane ignorait tout des lois célestes qui régissaient les cieux. Inconsciente, elle ignorait même le contenu du Coran qu'elle brandissait pour justifier son acte parce que, si elle avait seulement pris la peine de réfléchir au lieu de croire, elle aurait réalisé alors une chose singulière que personne ne semblait voir, écrit pourtant noir sur blanc : le paradis d'Allah n'était réservé qu'aux seuls hommes.

Il n'y avait nulle part la destination réservée aux femmes musulmanes. La description du paradis d'Allah était pourtant particulièrement précise, parlant des délices qui attendaient les musulmans qui se voyaient attribuer 72 femmes vierges. Or, ces dernières n'étaient pas les femmes musulmanes, ces vierges étaient des houris, des créatures faites par Dieu en récompense pour chaque musulman. Dans le Coran, il n'y avait nulle trace de la destinée des femmes musulmanes : de fait, elles étaient exclues de ce paradis machiste et elles ne trouvaient leurs places dans aucune des promesses mensongères de Mahomet qu'on appelait sourate. Pire, Mahomet avait affirmé dans un hadith que les femmes formaient la majeure partie des gens de l'enfer...

Pourtant, ces femmes musulmanes voulaient absolument croire qu'elles détenaient également une part du miroir aux alouettes nommé paradis.

Prises dans ce leurre culturel, elles acceptaient de subir un enfer terrestre, elles acceptaient d'être battues par les hommes et d'être considérées comme inférieures à eux parce que la sourate intitulée « les femmes » l'affirmait

noir sur blanc. Le regard baissé, à cause d'affirmations confirmées par des hadiths, elles acceptaient d'être considérées comme moins intelligentes qu'un homme et de porter un voile intégral qui violait leur incommensurable beauté intérieure pendant que leurs maris, pour certains, leur conscience d'abrutis tranquille devant Allah, buvaient de la bière en toute impunité.

Le mot « musulman » signifiait « soumis à Dieu » et ces femmes étaient soumises non pas à une volonté divine mais à une volonté machiste : celle de Mahomet.

L'esprit de ces femmes était un prisonnier volontaire, un prisonnier du Prophète et de son alléchant paradis dont elles espéraient détenir les clefs par la soumission...

Une image se forma dans l'esprit du Pape.

Dans certains pays asiatiques, on attrapait les singes avec un piège redoutable : il suffisait pour cela de fixer solidement un large bocal transparent sur une lourde table en bois et de mettre une orange à l'intérieur. Un singe arrivait bientôt et plongeait la main pour se saisir de la gourmandise. Cependant, l'orifice circulaire du bocal était juste du même diamètre que l'orange et il était donc impossible de ressortir la main avec le fruit entre les doigts. Lorsque l'homme approchait, le singe ne voulait pas lâcher sa gourmandise promise et il se faisait capturer bêtement...

L'esprit des femmes musulmanes était pareil à la main de ce singe : il refusait de lâcher le paradis promis alors qu'il pouvait s'en affranchir et retrouver sa liberté.

Mais l'esprit ne voulait pas perdre sa récompense promise et les femmes continuaient d'être les esclaves soumises aux hommes maîtres de l'islam. Les femmes musulmanes étaient leurs propres geôlières et n'aspiraient à aucune indépendance intellectuelle, ce qui facilitait grandement l'essor perpétuel de la tyrannique religion islamique qui bafouait les droits élémentaires de la femme.

Le Pape soupira.

Qui était-il pour juger de cette tyrannie millénaire alors qu'il était lui-même l'héritier de l'Église qui avait si longtemps considéré la femme comme un déchet qui pouvait être battu, torturé, violé ou mis en esclavage ? Oui, longtemps, l'Église avait considéré que la femme n'avait pas d'âme et ce n'était que sur le tard que cette même Église avait fini par admettre l'âme immortelle des femmes. Et, il n'y avait pas si longtemps de cela, dans les années 1950, le pape Pie XII avait même condamné avec férocité l'accouchement sans douleur, interdisant aux femmes ce droit, leur interdisant le droit de disposer de leurs corps « diaboliques ».

Pourtant, à l'âge des temps, la femme avait été considérée comme une divinité incarnée sur terre. Elle avait été considérée comme une déesse parce que, comme par magie, du jour au lendemain, elle était enceinte et finissait par donner la vie à un être. L'homme voyait en sa douce compagne un être féerique doté d'un pouvoir divin, capable non seulement de créer toute seule une descendance mais aussi de lui prodiguer une jouissance sexuelle qui lui faisait côtoyer les cieux. Mais, avec l'avènement de la domestication des animaux, l'homme finit par comprendre son rôle en tant que mâle reproducteur, il comprit que c'était son sperme à lui qui engendrait l'enfant et que, sans lui, la femme n'avait pas le pouvoir de donner la vie. Le machisme de l'homme prit donc le dessus et descendit la femme de son piédestal pour y prendre sa place...

Le téléphone sonna.

Le Pape déposa la télécommande de la télévision qu'il tenait en main et se saisit du combiné posé sur la table de chevet.

– *Pronto...*

À l'autre bout de la ligne, le cardinal Fustiger lui souhaita le bonjour et, après s'être poliment enquis de la nuit qu'avait passée le Saint-Père, il lui rappela que la bombe des fils d'Abraham arrivait à son ultimatum le lendemain. Le Pape raccrocha après lui avoir dit qu'il le savait et qu'il avait donc encore vingt-quatre heures pour prendre une décision.

Songeur, le Pape se demanda si l'apocalypse promise serait véritablement la fin du monde.

Certes, le Dieu chrétien périrait mais Deus ne serait nullement atteint. Alors, le sacre de Deus serait possible sur les cendres de la chrétienté ravagée...

Le Pape secoua la tête.

Si l'Église était anéantie par l'apocalypse, ce ne serait nullement Deus qui resplendirait. Au contraire, ce serait l'éternel Malin le véritable vainqueur par l'entremise de Mahomet.

Et cela, le Pape ne le voulait pas.

*
* * *

Tom posa sa tasse vide sur la table basse.

– Comme Mahomet n'a jamais fait de miracles, qu'il n'était qu'un homme ordinaire, des pseudo-scientifiques musulmans veulent absolument voir dans le Coran les commandements de Dieu et non pas les délires de Mahomet. Ils prétendent que Mahomet ne pouvait pas savoir à son époque,

c'est-à-dire au VII^e siècle, certaines vérités scientifiques contenues dans le Coran, ce qui prouverait *de facto* que ce ne sont pas les paroles d'un illettré comme l'était Mahomet mais bien la parole divine. Ces musulmans mettent en avant que Mahomet évoque la théorie du Big Bang et même l'expansion constante de l'Univers que personne ne connaissait à l'époque.

Tom s'éclaircit la voix et clama la sourate 51, verset 47 :

– « Le ciel, Nous l'avons construit par Notre puissance et Nous l'étendons constamment dans l'immensité » Ça peut impressionner des ignares mais quand on regarde le verset original, Mahomet dit exactement : « Nous l'avons étendu dans l'immensité ». Ces pseudo-scientifiques sortent toutes les phrases de leur contexte et rajoutent des petits mots pour leur donner un sens tout autre. Ce qui est marrant, c'est que le verset suivant, Mahomet dit qu'Allah a étendu la Terre comme un tapis... or un tapis est tout plat... Vous voyez, Camille, toute phrase sortie de son contexte donne une image différente. Ces pseudo-scientifiques disent que Mahomet ne pouvait pas savoir que le soleil était un « éclairage » et que la lune reflétait la lumière du soleil. Mais il ne faut pas prendre les Arabes de l'époque pour des demeurés, tout ce qu'a dit Mahomet était parfaitement connu à cette date, il y avait des astronomes réputés qui avaient une connaissance claire du ciel comme les Grecs mille ans avant eux. Malheureusement, tout ce grand savoir s'est figé, s'est momifié et a disparu totalement par l'arrivée de la religion musulmane. Tout ce savoir a été détruit parce qu'il n'était pas conforme à la vision du Coran qui se base sur l'Ancien Testament...

Tom sourit.

– Ces pseudo-scientifiques s'émerveillent parce que Mahomet cite qu'avec une goutte de sperme éjaculé, on fabrique un être. Cependant, ils oublient qu'avec la domestication des bêtes qui datait déjà de plusieurs milliers d'années, les éleveurs avaient compris depuis longtemps le fonctionnement de la reproduction chez les animaux et chez l'homme également...

Faisant référence au Sahîh de Muslim, un des deux uniques hadiths considérés comme excellents par tous les musulmans du monde entier, Tom cita le Hadith 469.

– Inspiré sans nul doute par Allah le Très Savant, Mahomet a affirmé que la femme éjacule comme l'homme. Le sperme de l'homme est épais et blanchâtre tandis que celui de la femme est fluide et jaunâtre. Et il a ajouté que la ressemblance d'un enfant avec son père ou sa mère dépend de celui des deux liquides qui atteint le premier l'utérus de la femme... magnifique affirmation scientifique...

Tom ricana.

– Ce qui est amusant et navrant à la fois, c’est que ces pseudo-scientifiques musulmans ferment les yeux sur ces autres vérités « scientifiques » émises par Mahomet ou plutôt par Allah en personne par l’entremise du Coran et qui dit par exemple que la femme a été formée à partir de l’homme en référence à la fable de la côte d’Adam, qu’Adam lui-même a été créé à partir d’argile et que les cieux et la terre ont été créés en six jours... À moins qu’il s’agisse de jours spéciaux, des jours de Dieu qui correspondent à des millions d’années...

À cette allusion, Camille se sentit rougir.

– Vous savez, dit Tom pour conclure, la véritable force ou succès du Coran réside dans le fait qu’il faut lire ses versets à haute voix, en les psalmodiant comme un air de musique. Et les airs des versets finissent par hanter le lecteur musulman, comme un leitmotiv qui revient de temps à autre même s’il n’a plus le Coran en main. Certains croient que c’est Dieu qui entonne le Coran en eux. Mais bien sûr, il y a une raison physiologique à tout ça, une raison cachée dans notre cerveau : c’est l’aire auditive associative qui est capable de capter toute musique ou air entendu. Cette aire est totalement indépendante de la conscience, elle se gère toute seule de façon autonome et elle est une sorte de magnétophone. À n’importe quel moment, elle peut renvoyer à notre esprit un air qu’elle a enregistré. Et même si on n’en a pas conscience, même si on n’y pense pas, cette aire indépendante peut jouer uniquement pour elle-même un air qu’elle a entendu, pendant des heures, tout ça en boucle sans qu’on en ait le moindre soupçon, sans qu’on entende la moindre note de musique dans notre tête. Et puis brusquement, l’aire auditive associative « monte le son », si je puis dire, et notre esprit est assailli d’un air sans savoir pourquoi. Les publicitaires usent et abusent de cette aire auditive associative pour pirater notre magnétophone secret, pour qu’il finisse par assaillir sournoisement notre conscience. Vous savez, les pubs à la télévision ont toujours un petit air facile à retenir, un petit air qu’on finit par fredonner sans même s’en rendre compte...

Tom entonna un petit air.

– Ragoût toutou, le ragoût de mon toutou, j’en suis fou...

Tom ria.

– Voilà la grande force du Coran : c’est de s’être positionné dans cette aire secrète...

Il se tapota le crâne.

– Tout se passe dans cette boîte noire.

Pensive, Camille acquiesça machinalement et elle regarda sa montre.

– Vous semblez soucieuse, dit Tom. Un problème ?

Camille se confia.

– Oui, j’appréhende d’être de nouveau confrontée au commissaire qui enquête sur l’assassinat de Martial.

Tom se leva et vint derrière la jeune femme assise dans le fauteuil.

De ses mains puissantes, il lui massa la nuque, les épaules et Camille commença à sentir son stress disparaître. Silencieusement, pendant cinq minutes, Tom lui prodigua un massage lénifiant.

On pouvait croire que pour rassurer une femme, il fallait lui parler, la réconforter par une conversation apaisante. Cependant, il n’en était rien : le contact de mains silencieuses était le plus puissant des calmants et toutes paroles de vains mots qui n’atténuaient nullement le stress contenu d’une femme. La tendresse valait mieux que de longues palabres et contrairement aux idées reçues, c’étaient les hommes qui avaient besoin de se confier et de parler dans les situations de stress...

– Vous savez, finit-il par dire doucement, vous n’êtes pas obligée de rester, vous pouvez rentrer en France si vous voulez. Je m’occuperai du commissaire.

– Rentrer en France ? Comment ? Je n’ai plus mon faux passeport, le commissaire l’a confisqué.

Tom sourit.

– Un bon espion a toujours des passeports de rechange avec lui. J’en ai fait faire d’autres au cas où.

– Vous les avez avec vous ? demanda-t-elle.

– Oui, Miss Kidd, je vous montre.

Tom se déplaça vers la grande commode en bois d’acajou. Il tira un large tiroir et tâtonna de ses deux mains sous le fond de celui-ci. Un petit bloc marron gros comme un paquet de cigarettes tomba sur la moquette bleu marine. En le voyant, Tom fit les yeux ronds et il se pencha pour regarder sous le tiroir : quatre autres blocs marron s’y trouvaient scotchés. Tom se saisit des deux passeports qu’il avait lui-même scotchés sous le tiroir et il vit le morceau de papier blanc plié en quatre qui se trouvait avec.

Tom se releva, déplia la feuille et la lut rapidement.

– Qu’est-ce que c’est ? s’enquit Camille, intriguée.

Du doigt, Tom désigna le bloc marron au sol.

– Ça, c’est de l’explosif, le même qui a dû servir à faire exploser la voiture de Martial. Et ça...

Il montra la feuille.

– C’est censé être une page arrachée du journal intime de Martial.

– Martial avait un journal intime ?

– Non. Justement, il n'en avait pas. Martial n'en a jamais eu à ma connaissance. Pourtant c'est bien son écriture. Je la reconnais...

– C'est un faux alors ? Et que dit cette page ?

– Martial y dit qu'il a peur pour sa vie, que je lui ai fait des menaces de mort en ce qui concerne les droits d'auteur de notre livre. Il dit qu'il me soupçonne de vouloir le tuer pour tirer tous les bénéfices du livre...

Songeur, Tom réfléchit et une étincelle de doute se fit en lui.

– Dites-moi, Camille, avez-vous dit à quelqu'un que nous étions ici, à Prague ?

– Euh... oui, à Sandy... Je veux dire à Sandrine Da Silva, votre éditrice... Je l'ai appelée pour lui dire où nous en étions dans notre progression dans la quête du Graal... En fait, je l'ai appelée à plusieurs fois... Vous ne croyez quand même pas que Sandrine a un rapport avec tout cela ?

– À ma connaissance, la seule personne qui était en possession de notes manuscrites de Martial pour pouvoir faire un faux parfait était Da Silva. Et si vous lui avez téléphoné à chaque fois, ça explique pourquoi celui ou celle qui est à nos trousses a réussi à nous devancer comme à Louxor.

– Mais ce n'est pas possible ! Pour quelle raison elle aurait fait cela ?

Tom soupira.

– Pour l'argent, je parie que le Vatican a dû lui faire un pont d'or. Je sais qu'elle avait cherché sans succès à avoir l'exclusivité de la publication de tous les ouvrages diffusés par le Vatican. Une manne d'or. Elle va gagner autant d'argent qu'avec le « Virus Dieu ». Mieux, elle n'aura pas les intégristes religieux devant sa porte, ces intégristes qui voudront la lyncher pour avoir publié le livre du Diable... Je n'aurais jamais dû faire confiance à Déesse...

– Déesse ? Qui est Déesse ?

– Le surnom de Da Silva dans le milieu journalistique est Déesse, à cause des deux initiales de son nom de famille : le D et le S de Da Silva, « DS ». Vous ne le saviez pas ?

– Non.

Tom ferma un instant les yeux, il eut comme un flash et une vision se fit en lui. Du bout des doigts, il se frotta énergiquement les paupières.

Quand il rouvrit les yeux, quelque peu troublé, il essaya de ne rien laisser transparaître.

– Je parie, dit-il, qu'un appel anonyme va balancer le fournisseur de l'explosif et que la police va retrouver chez lui la preuve que je suis impliqué dans le meurtre de Martial. Et la police va rappliquer ici pour

m'arrêter et perquisitionner ma chambre d'hôtel... Un appel anonyme pas trop tôt pour ne pas éveiller les soupçons du commissaire sur un éventuel complot à mon encontre, mais pas trop tard pour que je n'aie pas le temps de fuir... Camille, allez dans votre chambre, préparez vite quelques affaires, on part... la police est sûrement en route en ce moment même...

– Où allons-nous ? demanda Camille en se levant d'un bond de son fauteuil.

– En Thaïlande, répondit sans hésiter Tom.

– En Thaïlande ? Vous voulez retrouver le Graal d'Ayutthaya ? Je croyais qu'il était impossible de le retrouver...

Tom dévisagea Camille.

Que répondre à cela ? Qu'il venait d'avoir un flash, lui qui connaissait parfaitement l'illusion des sens erronés du cerveau ? Qu'il venait d'avoir la vision que quelqu'un l'attendait en Thaïlande en dépit de toute logique ? Que répondre à cela ?

– Ça ne coûte rien d'essayer, dit Tom. Vite ! Le temps nous est compté...

Camille acquiesça et sortit précipitamment de la chambre.

La Mecque 610. Jabal al-Nour

Muhammad savourait le spectacle du soleil couchant.

Seul au sommet de la montagne, si haut dans le ciel crépusculaire, si proche du divin, il contemplait la ville de La Mecque à ses pieds.

Tout autour de lui, à perte de vue, les hautes montagnes désertiques de la région avaient été brûlées toute la journée par une chaleur infernale. À présent, la fraîcheur du soir commençait à apaiser cette terre de désolation.

La barbe ample et très noire malgré ses quarante ans, le front large et la tête grosse, le nez droit surmonté de sourcils en demi-lune qui accentuaient un peu plus son regard sombre et envoûtant, Muhammad se plaisait à venir ici.

Il y effectuait de nombreuses retraites spirituelles, il aimait à se retirer à l'extérieur de la ville et il se réfugiait sur cette montagne où il méditait longuement. Cela lui était nécessaire car il se sentait toujours un peu mal à l'aise à La Mecque.

À cet instant, sa pensée alla vers sa femme adorée, l'élue de son cœur.

À l'époque, des mauvaises langues avaient affirmé qu'il avait épousé sa patronne Khadija, une riche veuve commerçante de quinze ans son aînée, pour sa fortune. À vingt-cinq ans, Muhammad était devenu l'homme de confiance de cette quadragénaire après s'être fait agréablement remarquer pour son intégrité à conduire son commerce caravanier vers les contrées du Nord. Khadija lui avait alors proposé le mariage et Muhammad avait accepté avec une résignation désespérée.

Comme il aurait voulu s'étourdir des sucres de ces jeunes femmes à peine pubères, s'abrutir de ces visages ensorcelants de beauté et s'abreuver de leur source intime comme les hommes heureux pouvaient s'enivrer d'alcool.

Mais il ne le pouvait pas.

Déjà, adolescent, il avait voulu se rendre à une fête et il fut pris d'un sommeil inexplicable, si bien qu'il n'avait pu assister à l'événement. Par la suite, ceci s'était reproduit à chaque fois qu'il avait été proche de festivités. De même, en présence de jeunes filles, leur grande beauté faisait battre son cœur au-delà de l'entendement et un voile noir l'envahissait, brouillant durablement sa vision. Comme il aurait voulu que ce voile noir soit sur ces visages angéliques et non plus sur le sien : il était las de subir cet aveuglement incompréhensible en leur présence et il escomptait qu'un jour, il puisse vivre une vie normale comme les autres hommes.

Il avait espéré qu'avec le temps, le maléfice s'en irait.

Mais, malgré toutes ces années passées, le mal perdurait en lui, encore et toujours.

Alors, en désespoir de cause, il s'était marié avec Khadija. La beauté écaillée de cette femme semblable à une reine mûre lui avait permis de vivre sa passion d'homme : elle lui avait donné des enfants. Elle lui avait également fait connaître le véritable amour, un amour authentique loin des pulsions libertines de la jeunesse qui poussaient à changer souvent de femmes pour le plaisir de la chair.

Grâce à ses retraites spirituelles, Muhammad avait enfin compris pourquoi ce mal l'habitait depuis toujours : il était protégé du vice par les puissances d'en Haut.

Il leva sa tête vers le ciel qui commençait à se consteller d'étoiles divines.

Grâce à elles, sa vie de couple avec Khadidja se passait très bien, il était un honnête homme sincère aimé de tous, il continuait les affaires commerciales et par ailleurs, il réglait les litiges entre les gens : son sens de la justice et son intégrité lui avaient valu le surnom du « digne de confiance ».

Que demander de plus au ciel ?

Muhammad se prépara à passer une nouvelle nuit à la belle étoile. Depuis combien de jours était-il ici ? À vrai dire, il ne savait plus très bien et il s'en moquait. Sa retraite spirituelle finirait quand elle finirait, même si c'était la toute première fois qu'il y restait aussi longtemps.

Il alluma un feu juste devant la petite grotte de quatre mètres de long sur deux de large où il vivait la journée pour se protéger de la fournaise extérieure.

Assis en tailleur, contemplant les petites flammes dansantes et languissantes, il ne vit pas immédiatement la silhouette qui se dressait devant lui. Cette dernière fit encore quelques pas et Muhammad la vit enfin.

Sur le moment, Muhammad se demanda s'il ne rêvait pas, s'il n'était pas sujet à une vision irréelle. Mais l'homme qui se dressait en face de lui était bien réel. Tout de blanc vêtu, un sabre à la ceinture, le visage glabre de l'inconnu était pâle. Muhammad crut qu'il s'agissait d'un étranger, mais ce dernier le détrompa en lui parlant dans sa langue.

– Je suis Jibril envoyé par ton Seigneur et tu es le messenger qu'il a choisi.

– Le messenger ? demanda Muhammad. Du Seigneur ?

Jibril eut une petite grimace de douleur et vint s'asseoir près du feu.

– Le messenger pour transmettre le message du Seigneur Jésus-Christ. Je suis en mission pour le Seigneur, je suis également son messenger et le chemin de Dieu m'a fait croiser le tien. Il t'a choisi pour continuer ce que j'ai fait jusqu'alors : apporter aux païens le message du Livre.

Muhammad acquiesça.

Il connaissait le Livre des Juifs et des chrétiens. De par ses voyages dans le Nord, il avait une connaissance de leurs religions. Cependant, il n'avait qu'une connaissance partielle du Livre.

– Je ne sais pas lire, dit Muhammad.

Jibril n'écoutait pas.

Une douleur envahissante s'était faite en lui et il crut qu'il allait s'évanouir tant le mal était intense. Il souleva sa tunique blanche et considéra son ventre poilu. Un coup de couteau avait entamé la chair profondément et, faute de soin, la longue coupure s'était infectée. Une odeur nauséabonde s'en échappait ainsi que de petits asticots.

Muhammad considéra la blessure purulente.

– Tu as été attaqué ? interrogea-t-il.

– Non, c'est moi qui ai porté le bras vengeur de Dieu, répondit fièrement Jibril. Dieu est grand. J'ai tué les suppôts de Satan qui voulaient m'empêcher de porter le message du Christ. Ils vénéraient un livre secret. Ils ont voulu me détourner de l'appel de Dieu.

– Un livre secret ? s'étonna Muhammad en tendant une outre d'eau à Jibril.

Celui-ci but brièvement et il sortit un manuscrit de son sac en toile.

– C'est le Message de Pontius Pilatus. Celui qui a fait crucifier le Seigneur Jésus-Christ. Les mécréants ont voulu commencer à souiller le nom de Jésus et ils ont eu la récompense qu'ils méritaient. Dieu est grand...

Jibril grimaça.

– Tu as lu le Message ? s'enquit Muhammad.

– Il est écrit en latin...

– Ah ! fit Muhammad, croyant que l'inconnu ne connaissait pas cette langue.

– Non, tu te méprends. Je lis le latin.

– Alors, pourquoi tu ne l'as pas lu ? Tu ne veux pas savoir pourquoi les mécréants vénéraient ce livre ?

– Qu'y a-t-il à apprendre de bien de la part de l'homme qui a tué le Fils de Dieu ? Rien...

Muhammad regarda le manuscrit.

– Lis-le pour moi, s'il te plaît. J'aime les histoires des livres.

Jibril hésita, il ne voulait pas lire le Message. Mais la curiosité l'emportait. Depuis qu'il avait le Message avec lui, il sentait comme un appel irrésistible se faire en lui.

Un appel du passé.

Jibril ouvrit le manuscrit et traduisit simultanément ce qu'il y lisait en latin.

De la consternation à l'horreur, la conscience de Jibril se brisa.

Deux heures plus tard, Muhammad se leva et il s'approcha du corps de Jibril qui était étendu sur la roche. Muhammad ferma les paupières de l'homme mort : le contenu du Message avait eu raison des dernières forces de Jibril.

La vérité avait fini par le terrasser.

– Ainsi, c'était cela le Saint-Esprit des chrétiens... murmura Muhammad.

De sa démarche inclinée vers l'avant, il alla s'asseoir dans la grotte et il appuya son dos contre la paroi.

– Les œuvres de Moïse et de ses pères sont vraies, dit-il à mi-voix. Celles de Jésus sont fausses...

Pendant plusieurs heures, il médita sur le Message.

Et, au cœur de la nuit, des sons étranges résonnèrent.

Muhammad fut pris d'une grande frayeur, une frayeur comme il n'en avait jamais connu auparavant.

Comme celui de Moïse, un buisson ardent apparut non loin de lui et le cadavre de Jibril fut enveloppé d'une lumière aveuglante.

Muhammad sentit son propre esprit se désolidariser de son corps, discernant ce dernier à distance. À ce moment-là, il perçut une présence diffuse, une présence divine.

Une voix séraphique se fit entendre : celle de Jibril.

Longtemps, elle lui parla, traçant sur son visage une carte du monde.

À l'aube d'un jour nouveau, la lumière chassa progressivement la noirceur des ténèbres.

Comme s'éveillant d'un rêve lucide, Muhammad contempla le soleil qui grandissait à l'horizon.

Ses yeux sombres embrassèrent la cité de La Mecque qui s'offrait innocemment à lui.

Muhammad tourna lentement son regard vers le cadavre de Jibril.

Et la vision de son sabre finit par enflammer irrémédiablement sa raison.

39

Évangile selon Judas

Judas Sicariot était assis sur son lit.

À travers la fenêtre, il regardait le ciel d'un bleu limpide. Au loin, de gros nuages noirs menaçaient d'assombrir cette journée qui se promettait d'être radieuse.

La maison dans laquelle il se trouvait, était sa propre demeure. Belle et grande, il avait toujours aimé l'odeur particulière des boiseries. Lui, le Galiléen, se rappelait être souvent venu pendant son enfance dans cette demeure familiale lors des fêtes juives. Sa chambre était à l'étage et elle embrassait la vieille ville basse de Sion. Depuis fort longtemps, il ne s'y était plus rendu.

En fait, depuis qu'il était au côté du Messie. À ce souvenir, il ne put empêcher un rictus de déformer son visage. Il baissa ses yeux sombres sur la bourse contenant les trente pièces d'argent qu'on lui avait remises pour la capture de son Maître.

À présent, il était temps d'accomplir sa destinée. Prenant son manteau rouge posé sur le lit, il se leva et se dirigea vers la porte entrouverte. Les grincements des marches en bois le pétrifièrent sur place ; des individus étaient en train de monter à pas de loup les escaliers menant à sa chambre. Une goutte de sueur coula le long de sa tempe et disparut presque immédiatement dans sa barbe noire. D'une main tremblante, il voulut se saisir de son couteau qu'il portait constamment sur lui.

Mais il était trop tard.

Telles des tornades, deux silhouettes poussèrent la porte violemment et elles se jetèrent sur lui. Avant que Judas ne puisse réagir, deux lames menaçantes furent posées sur son cou.

En reconnaissant ses assaillants, Judas ne sut s'il devait s'en réjouir ou au contraire s'en effrayer. C'étaient deux de ses propres disciples dont le

riche père lui avait confié récemment la difficile tâche de leur éducation spirituelle.

Âgés d'une quinzaine d'années tout au plus, ces adolescents aux visages pubères et boutonneux étaient frères. Tous deux vêtus d'une robe blanche en lin, le plus grand se nommait Nahum et le cadet Achaz.

– Tu as trahi le Messie et tu vas mourir, dit Nahum d'un ton étrangement détaché.

La main armée d'un couteau à la longue lame, la tête de Nahum n'arrivait qu'à peine à la hauteur des épaules de son maître. Malgré un corps rachitique, l'aîné n'en renfermait pas moins une puissante force physique. Bien que son cadet d'un an, Achaz était presque aussi grand et bien plus costaud, et il possédait une féroce vitalité qui inquiéta Judas.

Voyant les regards déterminés des assaillants, Judas comprit qu'ils n'hésiteraient pas à mettre la menace à exécution.

Contre toute attente, Judas ne résista pas. Il leva les mains sur son visage et se mit à sangloter comme un enfant désespéré par l'absence de sa mère.

– Je n'aurais pas dû, gémit-il. Je n'aurais jamais dû écouter le Messie...

Baissant les bras, il leva la tête vers le plafond.

– Mon Dieu, pourquoi ai-je obéi à ton Fils ? Je ne suis qu'un scélérat...

Un instant décontenancé, Nahum baissa son bras.

– Tu... tu veux dire que c'est le Messie qui t'a demandé de le trahir ?

Judas plongea son regard embué vers l'adolescent et acquiesça entre deux sanglots.

– Mais pourquoi ? demanda Achaz.

Se dégageant lentement de l'étreinte du couteau du cadet, Judas alla s'asseoir sur le lit.

Il se tint un instant la tête entre les mains.

– Comment tout cela a commencé ? murmura-t-il comme pour lui-même.

Fronçant les sourcils, essuyant ses larmes du revers de sa manche, il fit un effort de concentration.

– En fait, nous étions en Judée. C'est là que tout a véritablement commencé...

S'exprimant d'une voix triste, Judas narra ce qu'il s'était passé le jour où Jésus se trouvait avec les Douze apôtres en Judée. Pénétrant dans la demeure où ils séjournèrent pour une nuit, Jésus découvrit les Douze recueillis dans une attitude pieuse, assis autour d'une grande table. Quand il s'approcha d'eux alors qu'ils offraient des actions de grâce pour le pain,

Jésus se mit à rire. Contrariés, ne comprenant pas la moquerie de leur Maître, les disciples lui demandèrent la raison de son rire. Il répondit qu'il ne se moquait pas d'eux.

– Vous ne faites pas ceci de votre propre gré, ajouta-t-il. Mais c'est ainsi que votre Dieu doit être loué, n'est-ce pas ?

– Maître, pourquoi parles-tu ainsi de ton Père !? s'exclama Simon-Pierre, interloqué. Tu es le Fils de Dieu !

– Comment le sais-tu ? gloussa Jésus. En réalité, aucun d'entre vous ne sait qui je suis vraiment.

En entendant cela, les disciples se mirent en colère intérieurement, blasphémant contre lui dans leur cœur. Jésus leur demanda pourquoi ce trouble en eux et il ajouta que Dieu poussait leur âme à l'aigreur. Puis, il ordonna que si l'un d'entre eux se sentait suffisamment fort pour atteindre la perfection, celle de la connaissance absolue, qu'il se dresse devant lui.

Tour à tour, ils répondirent qu'ils avaient la force requise pour cela, mais aucun d'entre eux n'osa franchir le pas.

Sauf Judas qui se leva.

Cependant, celui-ci ne put soutenir le regard perçant du Christ. Humblement, il baissa les yeux.

– Je sais qui tu es vraiment et d'où tu viens : tu viens du Royaume immortel de Barbélo. Et je ne suis pas digne de prononcer le nom de celui qui t'a envoyé.

Voyant qu'il était prêt à accéder à des connaissances supérieures, Jésus s'isola avec Judas pour lui enseigner les mystères du Royaume en lui disant qu'il était possible pour lui de l'atteindre mais qu'il y aurait, en contrepartie, un lourd tribut à payer pour cela. Judas serait injustement blâmé et maudit par tous.

– Quand me révéleras-tu ces choses ? demanda Judas.

Ce jour-là, Jésus ne répondit pas et prit congé de lui.

Puis, quelques jours avant pâque, Jésus leva le voile du mystère en révélant tout à Judas. Ayant eu de nombreux apprentissages ésotériques par divers maîtres, Judas connaissait en partie ces secrets de l'au-delà : le Dieu véritable était caché aux yeux des hommes par Yahvé, un dieu inférieur créateur du monde. Yahvé, ce dieu dont les écrits sacrés du Temple relataient la grandeur, était un démiurge démoniaque, méchant et jaloux. Yahvé était responsable de toutes les imperfections du monde.

Le monde qu'il avait créé était infecté par le mal, par les ténèbres et le péché.

Jésus était un maître spirituel chargé de guider les hommes vers la connaissance du vrai Dieu caché. Il n'était pas le fils de Yahvé.

– Il est le Fils du vrai Dieu...

Dans sa chambre, Judas fixa de son regard sombre les deux adolescents qui écoutaient ses paroles avec un étonnement grandissant. Judas leur parla encore longtemps, révélant des détails mystiques sur les cieux et sur les dieux, évoquant également ses rêves prémonitoires sur son propre avenir qu'il avait narrés à Jésus.

Un avenir de déchéance, lapidé par les onze apôtres et par celui qui le remplacerait pour que les apôtres se voient toujours au nombre de douze, sachant que ce chiffre représentait pour eux la perfection.

Douze.

Nombre des cycles parfaits et immuables, de la nature et de la vie, unité de mesure du temps et de l'espace.

Mais malgré ce chiffre, les autres apôtres n'atteindraient pas la perfection.

Celle de la connaissance absolue.

Seul Judas y était parvenu.

– Je me souviens que Jésus m'a dit ceci : maintenant que toutes choses t'ont été enseignées, lève tes yeux et regarde le nuage, sa lumière et les étoiles qui l'entourent. Désormais, l'étoile qui ouvre le chemin de la connaissance est la tienne...

Judas poussa un soupir.

– À présent, mon étoile brille sur le monde et je suis devenu le guide, le protecteur de la divine connaissance. Mais pour atteindre ce statut, j'ai dû payer le prix des tributs qu'il soit : trahir mon Maître.

– Mais pourquoi le Messie t'a demandé de le trahir ? s'enquit Nahum. Je ne comprends pas...

Judas considéra l'aîné pendant quelques secondes avant de répondre.

– Sachant tout ce que je viens de vous dire, vous pouvez croire un instant que si je l'ai trahi c'est par une volonté personnelle, parce que le Messie voulait réconcilier les hommes avec le dieu créateur, Yahvé, le dieu des Juifs alors qu'il faut, au contraire, envenimer la haine des hommes contre celui-ci pour que tous comprennent que Yahvé n'est qu'un démiurge. Mais ceux qui croient que le Messie est venu sur terre pour réconcilier les hommes avec Yahvé leur créateur se trompent. Sa mission est tout autre...

Pendant de nombreuses années, Jésus avait cherché la personne parfaite au sein du monde. Accomplissant des miracles, soulageant les maux de cette humanité engendrée par Yahvé, il avait sillonné les contrées sans relâche et il avait réuni autour de lui douze disciples susceptibles de révéler en eux l'être parfait.

Et Judas fut celui-là.

Modeste, détournant le regard conformément aux usages, il avait le cran et la force spirituelle pour atteindre la connaissance absolue. Et accepter la terrible mission faisant de lui l'apôtre maudit de tous.

Cette mission était de trahir le Christ.

Mais ce n'était pas un acte mauvais, c'était un sacrifice, un acte d'adoration, une chose bonne et pieuse. Judas était le seul à qui Jésus avait révélé les vérités célestes. La plus importante d'entre elles était que l'homme terrestre possédait une étincelle divine prisonnière de son corps qui devait être libérée. Jésus lui-même représentait une étincelle divine qu'il fallait libérer. Le corps mourait mais l'esprit continuait de vivre, Jésus devait donc mourir pour se libérer de la prison de son corps. Ainsi, la résurrection de l'humanité serait acquise car dans cet état glorieux, libérée de la prison qu'était son corps, l'étincelle divine du Christ guiderait les étincelles de tous les hommes vers la vraie divinité, le Dieu Suprême et les sauverait de Yahvé.

Telle était la véritable mission du Jésus sur terre : la rédemption de l'humanité créée par le démiurge pour amener les âmes vers le véritable Royaume des Cieux.

– Tu seras plus grand que tous, tu sacrifieras l'homme qui m'habite, dit Judas. Et l'éclat de ton étoile éclipsera toutes les autres...

Judas poussa un petit soupir.

– C'est ce que m'a dit Jésus. Mais surpasser tout le monde en sacrifiant l'enveloppe qui revêt le Messie est au-dessus de mes forces...

Dans une rue avoisinante, les cris d'un nourrisson se firent entendre.

– Souvent, pour nous parler en secret, Jésus nous apparaissait comme un enfant, murmura Judas mélancolique.

– Tu veux dire qu'il est l'innocence même, semblable à l'esprit d'un enfant ? demanda Nahum.

– Non, tu te méprends, répondit Judas en le dévisageant. Jésus nous apparaissait physiquement en enfant. Il est le Fils du vrai Dieu et non pas celui de Yahvé. Jésus peut prendre l'apparence qu'il veut. Mais il ne le fera pas pour s'échapper. Il va se sacrifier pour nous.

Les frères hochèrent la tête en silence.

– Je ne peux pas laisser Jésus se sacrifier pour nous, dit Judas en se levant brusquement du lit. Je ne peux pas. Je dois le sauver. L'humanité créée par Yahvé ne mérite pas la rédemption par son sacrifice et ses souffrances. D'autres solutions sont possibles. Je suis détenteur d'un secret apocalyptique dont j'ai hésité à parler au Messie. Je n'aurais pas dû. J'ai été lâche. Mais il n'est pas trop tard pour changer le devenir de Jésus et

sauver l'humanité de Yahvé... Il faut que j'aille au Temple rendre l'argent que voilà, essayer de négocier sa libération...

Soupesant la bourse qui était accrochée à sa ceinture, il regarda les frères.

– Nous t'accompagnons, dit Achaz.

Judas inclina le buste respectueusement. Le trio sortit rapidement de la maison de Judas et se dirigea vers le Temple. Marchant rapidement aux côtés de Judas, Nahum et Achaz étaient pensifs.

– Maître, si le Messie ne nous sauve pas, s'il n'obtient pas la rédemption de l'humanité par sa mort, qui le fera ? Comment libérer les esprits ? Comment libérer les énergies vitales des corps matériels et mauvais dans lesquels les âmes des hommes sont emprisonnées ? Qui dénoncera Yahvé ?

Aux questions de Nahum, Judas sourit tristement.

– Ne vous inquiétez pas, mon étoile y veillera. Mais je vous révélerai tout cela plus tard...

Silencieusement, les deux frères hochèrent la tête et continuèrent à cheminer au travers des rues étroites de la ville basse, véritable dédale pour tous ceux qui s'y aventuraient pour la première fois. Mais ce n'était pas le cas du trio qui connaissait parfaitement toutes ces vieilles bâtisses blanches imbriquées les unes contre les autres et les obscurs passages, souvent invisibles au premier coup d'œil, qui y serpentaient.

Ils arrivèrent devant le Temple.

À proximité de son entrée sud, jetant un regard furtif vers une ruelle adjacente, Judas s'arrêta brusquement. Il venait de voir Jean disparaître à une intersection située à une vingtaine de mètres de là. Il courut aussi vite qu'il put et rattrapa l'apôtre dans une autre ruelle. Les deux frères qui suivaient leur Maître arrivèrent quelques secondes après. De vue, ils connaissaient l'apôtre au visage sans barbe. Restant par politesse un peu à l'écart de la conversation qui venait de s'engager, ils virent Judas et Jean s'exprimer à voix basse comme s'ils avaient peur que leurs propos puissent être entendus par un tiers même si les lieux étaient presque déserts. Seuls de rares citadins passèrent sans se préoccuper d'eux.

Judas dialogua longuement, gesticulant parfois des bras comme pour donner du poids à certains de ses arguments. Pendant de longues minutes, Jean écouta en silence. Son visage doux empreint d'une gravité noble acquiesçait de temps à autre comme pour donner raison à Judas.

Nahum considérait les deux hommes avec un grand intérêt. Jean n'avait aucune hostilité à l'égard de Judas malgré sa trahison et il semblait même être en parfait accord avec lui. Ce qui confirmait les propos de Judas :

Jésus lui avait bien demandé de le trahir pour le salut de l'humanité. Nahum estima que Jean avait été probablement mis dans la confiance par le Christ lui-même. Quand l'occasion se présenterait, Nahum se promit de demander à Judas si c'était effectivement le cas.

Pour l'heure, les deux apôtres étaient trop occupés à parler pour les déranger. Espérant entendre des bribes de la conversation, Nahum tendit l'oreille mais seuls quelques mots lui parvinrent. C'était insuffisant pour se faire une idée sur la nature des propos échangés. Cependant, Nahum savait pertinemment quel en était le sujet. Pendant dix minutes encore, les deux apôtres conversèrent avant de se séparer, non sans s'être embrassés fraternellement au préalable.

Judas regarda Jean s'éloigner. Quand il se retourna, il fit signe à Nahum et Achaz de le suivre.

Ensemble, ils se rendirent à l'intérieur du Temple, sur l'immense esplanade où perduraient les enclos d'animaux et les tables des changeurs de monnaie culbutés la veille par Jésus.

De là, ils pénétrèrent dans le somptueux édifice central abritant le sanctuaire. Se portant au-devant des prêtres présents pour les sacrifices d'animaux, Judas prit la parole en demandant la libération du Messie.

– J'ai péché en livrant le sang d'un innocent.

– Que nous importe ! s'exclama un Saducéen. Cela te regarde.

Judas se retourna, regarda les jeunes frères et, après un court moment d'hésitation, prit la bourse contenant les trente pièces d'argent et la jeta aux pieds du Saducéen.

Mais celui-ci détourna la tête d'un air méprisant. Un silence malsain régna et Judas dut se résoudre à partir, voyant qu'il ne pourrait pas acheter la libération le Christ. Laissant l'argent de la trahison sur le sol comme s'il était pestiféré, Judas sortit de l'édifice avec Nahum et Achaz.

Sur l'esplanade du Temple, le trio entendit les bribes d'une conversation entre des gens du peuple : le Christ avait été livré aux mains du procureur romain. Inquiets, les frères dévisagèrent leur Maître. Celui-ci acquiesça lentement de la tête. Il comprenait qu'il n'avait pas d'autre choix que d'aller au palais de Pilate.

Judas et ses jeunes disciples se faufilèrent hors du Temple et, d'un pas vif, ils se dirigèrent vers la forteresse d'Antonia. À l'approche de celle-ci, une activité étrange attira l'attention du trio ; l'accès des rues menant à la place circulaire située devant le palais était contrôlé par de solides gaillards vêtus de longues et larges toges sombres. En voyant parmi eux Caïphe habillé en habit du peuple, Judas comprit instinctivement la situation : ceux en toges sombres étaient les gardes du Temple.

Judas ordonna aux deux frères de l'attendre. Il se porta jusqu'à Caïphe. Pendant une longue minute, les deux hommes discutèrent à voix basse. Nahum et Achaz ne connaissaient pas le Grand Prêtre, ils se demandaient qui il pouvait être et qui étaient ces gaillards aux faciès rudes. Ils virent Judas les désigner du bras. Caïphe sembla poser une question à Judas mais celui-ci secoua la tête en signe de refus. Alors, Caïphe opina du chef et Judas invita les deux jeunes disciples à le suivre. S'écartant sur leur passage, les gardes du Temple les laissèrent passer pour se rendre sur la place circulaire où une foule considérable était déjà présente. Silencieuse et attentive, comme des musiciens attendant le signal du chef d'orchestre, elle patientait avec une fébrilité grandissante.

Enfin, un cri fusa et elle se mit à gronder, à taper du pied en scandant le nom de Pilate. Celui-ci se présenta un instant plus tard sur la terrasse de son palais. Considérant la foule qu'il croyait être composée des disciples du Christ, il convia son prisonnier à le rejoindre. Jésus apparut dans son manteau pourpre, les mains entravées.

Pour Judas, le temps sembla se figer. Il n'entendait déjà plus les paroles de Pilate et les cris de colère des partisans du Temple que Caïphe avait réunis à la hâte pour faire changer d'avis le procureur romain concernant le sort du Christ.

Comme s'il sentait un regard encore plus haineux que tous, posé sur lui, Jésus tourna légèrement la tête et porta ses yeux océan en direction de Judas. Du haut de la terrasse, le Maître toisa le traître. Mais pour ce dernier, le traître était l'autre.

Inconsciemment, Judas serra les poings, rageur. S'il l'avait aimé d'un amour sincère, à présent, Judas détestait Jésus. L'amour bafoué s'était transformé en une haine meurtrière et il aurait voulu avoir une lance pour le tuer de ses propres mains, car Jésus l'avait trahi bien plus que ses autres frères.

Cependant, le Christ devait mourir crucifié. Telle était la volonté de Caïphe. En pensant au supplice de la crucifixion, Judas porta une main à son cou et, d'un geste brusque, arracha la petite croix en bois qu'il avait arborée avec ostentation pendant si longtemps. Maintenant, il l'abhorrait et la jeta au sol.

Impassible, Jésus regarda le plus fidèle de ses apôtres se défaire du symbole de ses frères. Devant le calme et l'apparence quelque peu altière du prisonnier, les dents de Judas s'entrechoquèrent sous l'effet de la colère. Sans vraiment savoir pourquoi, un évènement récent revint à la mémoire de Judas.

Celui de l'onction de Béthanie.

Jésus qui prônait la miséricorde, le sens du sacrifice et le dénuement le plus total n'avait pas rechigné à ce que la sœur de Lazare lui oigne les pieds d'un parfum très cher. Judas en avait fait le reproche à Jésus, mais celui-ci n'avait pas compris le sous-entendu, croyant que la critique était destinée à Maria Magdalena. Lui, Judas, avait bien vu que son Maître avait la folie des grandeurs si près du but en voyant s'approcher l'avènement du Royaume de Dieu sur terre par l'usurpation du trône.

Judas jubila en voyant la déchéance de celui qu'il considérait comme un traître à la perversité absolue. Pendant de longues minutes intemporelles, Judas plongeait dans son propre passé et vit les différentes étapes de sa vie au côté de celui qu'il considérait autrefois comme le Fils de Dieu. Les guérisons miraculeuses auxquelles il avait assisté défilèrent devant lui. Il se remémora la transfiguration du Christ sur le mont Thabor et l'apparition de Dieu venu accréditer son Fils.

L'élus.

Autour de Judas, tout semblait calme et silencieux. La foule qui l'entourait ondulait doucement, presque au ralenti, comme des épis de blé bercés par une brise légère. Lorsque Jésus disparut de son champ de vision, emmené par les légionnaires à l'intérieur du palais, le temps reprit brusquement un cours normal pour Judas ; les cris des partisans résonnèrent douloureusement dans ses oreilles et un vent de haine se mit à agiter cette foule qui ondulait à présent violemment sous des bourrasques de colère.

Comme sortant d'un mauvais rêve, Judas secoua la tête et se frotta les tempes de façon énergique. Depuis combien de temps se tenait-il là au milieu de tous ? Il avait l'impression que cela faisait à peine quelques secondes. Pourtant, les visages autour de lui n'étaient plus ceux de l'instant d'avant. Comme si les gens s'étaient déplacés en un instant.

Ou plutôt lui-même.

Comprenant ce qui s'était passé, Judas serra le poing de colère en direction du palais où venait de disparaître Jésus. Maudissant ce sorcier du temps et de l'espace, Judas s'essuya le front en essayant de se concentrer sur la réalité présente.

Derrière Judas, un vieillard sénile ricana d'un rire graveleux, racontant que Claudia était la cause probable du refus de Pilate d'exécuter Jésus : la femme du procureur romain avait dû faire un rêve érotique concernant le prisonnier et elle voulait mettre son fantasme en pratique. Claudia tenait son mari par les testicules et lui faisait faire toutes ses volontés.

Judas n'écouta plus les propos obscènes du vieillard et porta son attention sur Pilate.

– Je le libérerai parce que je ne trouve aucun crime en cet homme, proclama Pilate.

– Nous avons une loi et selon la loi il doit mourir parce qu’il s’est fait l’égal de Dieu, brailla un homme hystérique.

– Si tu le relâches, tu n’es pas ami de César, cria une voix à l’adresse de Pilate. Quiconque se fait roi se déclare contre César.

La voix était familière. Judas regarda dans sa direction. À quelques mètres de lui, noyé dans l’océan humain, dissimulant son visage par une ample capuche, Caïphe venait de prendre la parole.

– Vous m’avez présenté cet homme comme détournant le peuple, répondit Pilate. Je l’ai interrogé et je n’ai trouvé aucun motif de condamnation pour ce dont vous l’accusez. Hérode non plus d’ailleurs puisqu’il l’a renvoyé devant nous. Vous le voyez ; cet homme n’a rien fait qui mérite la mort, je le relâcherai...

Des cris de colère éclatèrent.

– ... après l’avoir fait fouetter, ajouta précipitamment Pilate, croyant que cela suffirait à clore la tension.

Mais il n’en fut rien. La foule gronda de plus belle et une voix s’éleva dans le tumulte.

– Il s’est fait roi : nous n’avons de roi que César, hurla-t-elle. Si tu l’épargnes, tu es son complice contre César. Traître !

Judas savoura le trait qu’il venait lui-même de décocher.

Il regarda autour de lui pour voir si Nahum et Achaz ne se trouvaient pas à proximité. Mais ce n’était pas le cas. Dès qu’ils étaient arrivés sur la place bondée de monde, Judas avait joué des coudes et avait volontairement disparu au milieu de la foule. Les deux frères n’avaient pas réussi à suivre leur Maître et ils l’avaient rapidement perdu de vue.

– Ce que vous demandez sera fait, dit Pilate à l’assistance.

Sur la terrasse, le procureur romain prit une cruche d’eau pour se laver les mains comme pour signifier à tous qu’il n’était pas responsable de la sentence de mort qu’il venait de prendre à l’encontre du Christ.

Ayant eu gain de cause, le brouhaha haineux cessa et les partisans du Temple commencèrent à se disperser lentement. Judas regarda Caïphe s’éloigner parmi le flux des gens.

Pendant une dizaine de minutes encore, Judas resta sur la place. Il repensa au mensonge qu’il avait dit à Nahum et au cadet.

Un menteur devait avoir bonne mémoire. Et Judas excellait dans cet exercice.

Par le passé, il avait lu les rouleaux sacrés d’une secte orientale et leur conception ridicule du monde. Utilisant cette farce, il avait su habille-

l'adapter à sa situation. L'improvisation avait fait des merveilles et les frères avaient gobé ces fantasques affabulations. Mais si Judas avait réussi à écarter le danger de mort qui avait plané dans sa chambre, il ne s'était pas débarrassé de ses deux disciples pour autant. Alors, il avait dû jouer la comédie au Temple en rendant l'argent qu'il avait reçu pour la capture du Christ. Ce n'était pas dramatique car cet argent n'était que les prémices de ce qu'il allait véritablement obtenir de Caïphe.

Pris par les circonstances, Judas avait dû se rendre au palais de Pilate. Quand le trio s'était retrouvé devant les gardes déguisés, chargés de ne laisser passer que les partisans du Temple, Judas aurait pu demander à Caïphe d'interdire l'accès de la place circulaire aux deux frères et même de les faire arrêter. Mais cela aurait brisé le mensonge savamment orchestré, Nahum et Achaz seraient revenus un jour ou l'autre pour le tuer.

Là, ils ne risquaient plus de lui causer du tort. Judas avait parfaitement réussi à prendre l'ascendant sur leur esprit immature d'adolescent et, dorénavant, ils lui mangeraient dans la main comme des chiens obéissants.

La place était presque déserte. Judas la balaya rapidement de son regard sombre. Nahum et Achaz ne s'y trouvaient pas.

Parfait.

Ils avaient dû être horrifiés par la foule grondante, criant sa haine du Christ et son désir de le voir crucifier. Très tôt, ils avaient dû quitter les rangs de cette incompréhensible populace hostile, croyant que Judas en avait fait de même pour essayer de trouver une autre solution pour libérer le Christ.

À présent, Judas devait rester quelque temps caché pour échapper à la vengeance des proches de Jésus. Puis, tout finirait par rentrer dans l'ordre.

Il s'éloigna d'un pas vif.

Pendant les jours qui suivirent, nombreux furent les partisans du Christ à rechercher Judas pour le punir de sa trahison. Nahum essaya de leur faire entendre raison. Mais ce fut en vain. La haine pour Judas était trop forte et aucune autre vérité, aucun autre concept céleste ne pouvait entacher cette véracité : Judas était un scélérat qui avait trahi le Fils de Dieu.

Nahum désespéra de pouvoir leur faire comprendre le sacrifice immense auquel son Maître à lui avait consenti pour le Christ. Et comme une prophétie s'accomplissant, Judas fut rejeté de tous, maudit à travers les générations.

Nahum ne baissa pas les bras. Jusqu'à la fin de sa vie, il n'eut de cesse de réhabiliter l'honneur bafoué de son Maître et d'ouvrir les yeux sur la nature véritable de Yahvé le demiurge démoniaque, méchant et jaloux. Il rédigea l'Évangile de Judas pour raconter les événements de l'époque tels

qu'ils s'étaient réellement passés mais, par pudeur, il ne relata pas le sort tragique qu'avait subi le plus fidèle apôtre du Christ.

Car, à ses yeux, la mort de Judas était d'une injustice et d'une abomination sans nom.

Après que Judas eut quitté la place circulaire devant le palais de Pilate, il disparut et personne ne sut où il se trouvait. Pendant plusieurs jours, fouillant les moindres recoins de la cité de Sion, Nahum et Achaz le cherchèrent en vain.

Nahum était inquiet. Il craignait un acte de désespoir de son Maître. Des rumeurs finirent par courir à son sujet : on prétendait que Judas s'était pendu, pris de remords. Nahum n'était pas loin de les croire. Il avait vu que Judas était très affecté par cette trahison orchestrée par le Christ lui-même. Et n'ayant pas trouvé de solution pour secourir Jésus, Judas avait dû commettre un geste irréparable. Il avait dû se donner la mort, orphelin du Christ fou de chagrin, le cœur brisé de s'être vu considéré par tous comme un pestiféré alors que sa déloyauté apparente était une action noble et courageuse pour sauver l'ensemble de l'humanité.

Dans les faits, les circonstances de la mort de Judas restèrent un mystère. Ce qui fut certain, c'est qu'on retrouva dans un terrain vague, une corde autour du cou, son corps éventré par le milieu, les entrailles répandues. Sur le beau visage reposé de Judas, l'empreinte de sa conscience était comme apaisée qu'il se soit donné la mort.

Par soif de vengeance, des partisans du Christ avaient dû casser la branche sur laquelle Judas s'était pendu pour lui ouvrir le ventre et étaler ses viscères au sol. Sa dépouille finit par disparaître, enlevée par de nobles âmes charitables.

Pour tous, il ne faisait aucun doute que Judas avait payé par son sang le prix de la trahison. Désormais, le scélérat subissait le courroux divin pour l'éternité dans les feux de la géhenne.

Nahum garda Judas vivant dans son cœur, le sachant, lui, au paradis céleste du vrai Dieu Suprême.

40

Cité des Anges

Bangkok.

Au dehors, la chaleur infernale contrastait avec l'angélique climatisation de la limousine de l'aéroport. Bloqué à un carrefour depuis dix minutes, assis à l'arrière de la confortable voiture avec Camille, Tom regardait la rue animée à travers les vitres teintées.

S'apprêtant à traverser la chaussée, une jeune mère tenait par la main sa petite fille. Celle-ci avait un cornet de glace à la main. Elle porta la boule de glace à sa bouche et, au contact de ses lèvres fines, la boule se détacha du cornet et tomba à ses pieds. L'air attristé, la petite fille tira la main de sa mère. Cette dernière tourna ses yeux vers le cornet vide, puis au sol où la boule avait fini sa course.

Alors, spontanément, la mère et la fille se mirent à rire toutes deux.

Dans sa tête, Tom imagina la même scène dans son pays : la mère n'aurait certainement pas ri et elle aurait probablement grondé la petite fille pour lui dire de faire attention à ses affaires.

Par une culture différente, les choses prenaient des valeurs différentes.

Tout était bien différent ici en Thaïlande par rapport à l'Europe ou les USA, même dans une capitale qui vivait à l'heure occidentale, une capitale appelée « cité des divinités » par ses habitants.

Tom avait la conviction de tout connaître sur les Thaïlandais, jusqu'aux moindres de leurs secrets inavoués. Pourtant, il n'avait jamais vécu dans ce pays, c'était même la première fois qu'il y venait.

Des moines bouddhistes lui auraient certainement affirmé que cette certitude émanait d'une de ses vies antérieures et que Tom avait vécu dans le royaume de Siam par le passé. Mais ces moines se seraient lourdement trompés car la raison était beaucoup plus simple : Martial avait vécu plusieurs mois à Bangkok dans le cadre d'une étude, il avait rédigé un long

et détaillé rapport, non pas sur les Thaïlandais en eux-mêmes, mais sur l'homo sapiens « basique » comme le nommait Martial.

Sur terre, il n'y avait qu'une seule race, que l'on soit blanc, noir, jaune ou rouge. Dans tous les pays à travers le monde, sans exception, l'homme était un être universellement similaire, un homo sapiens basique aux agissements innés qui se distinguait tout au plus par quelques subtils gènes comportementaux variant. Cependant, une culture différente dans chaque région du globe modifiait peu ou profondément la conduite de l'homo sapiens basique qui devenait alors un homo sapiens « déviant », déviant de sa véritable nature inscrite dans le marbre de ses gènes.

Martial avait voulu étudier cet homo sapiens basique qui sommeillait en chacun de nous, mis en sommeil ou plutôt en échec par toutes les cultures déviantes. Martial aurait pu étudier l'homo sapiens basique dans la jungle amazonienne parmi les groupes d'hommes n'ayant jamais vu la civilisation, mais il avait préféré faire une étude à grande échelle sur des sujets comportant des millions d'êtres. Et plus que tout, contrairement aux indigènes de la jungle amazonienne qui pouvaient avoir une culture déviante malgré tout, Martial restait persuadé que l'homo sapiens basique de Thaïlande était quasiment pur de toute déviance grâce à la neutralité et la bienveillance du bouddhisme culturel.

Et Martial ne s'était pas trompé.

Dans ce si merveilleux pays du sourire permanent, Martial avait pu faire un descriptif précis de l'homo sapiens basique, cet être qui était en notre for intérieur, qu'il naisse en Russie, au Mexique ou en Chine avant que la culture déviante de n'importe quel pays n'entre en jeu pour éduquer ou plutôt formater selon une nationale norme en vigueur. Martial citait volontiers le cas des bébés orphelins expatriés : d'Europe de l'Est, d'Afrique ou d'Asie, blancs, noirs ou jaunes, ces bébés étaient avant tout de similaires homo sapiens basiques que la culture particulière de leur nouvelle terre d'accueil transformait en des homo sapiens déviants, déviant pour être conforme aux us et coutumes du pays d'adoption. Et selon la destination que le sort leur réservait, ces orphelins pouvaient avoir des comportements sociaux radicalement différents et une existence aux antipodes de ce qu'ils auraient pu vivre ailleurs, le tout dicté par la houlette des déviations culturelles régionales qui se jouaient de l'universel basique d'homo sapiens.

Pendant des jours et des jours, Tom avait consulté le rapport rédigé par Martial.

Il y avait appris énormément de choses sur lui-même, tel qu'il était vraiment, tel qu'il aurait instinctivement été si la culture suisse ne s'en était

pas plus ou moins mêlée. Il avait découvert l'homo sapiens basique caché en lui, caché en tout homme sur terre.

Sans exception.

Tels des clones ayant des gènes identiques, l'homo sapiens basique était avant tout un être altruiste dont l'insouciance quotidienne lui permettait d'aller toujours de l'avant face à l'adversité, se remontant sans cesse le moral par des artifices mentaux au détriment de toute raison. Une insouciance qui le faisait vivre au jour le jour, sans souci des lendemains...

Quoique, sur ce point, Martial eût déterminé deux sous-groupes distinctifs chez l'être « basique » : le patient et l'impatient ou, autrement appelés, la fourmi et la cigale.

Si dans les gènes de l'homme coulait bien l'insouciance d'une cigale qui chantait tous les jours sans se préoccuper des lendemains, il y avait aussi une deuxième catégorie différente d'homo sapiens basique qui était des fourmis en puissance, se souciant de l'avenir et s'y projetant pour édifier quelque chose de plus grand, de plus généreux, de plus épanoui. Cette fourmi était l'homme patient qui construisait progressivement en pensant au surlendemain pendant que la cigale impatiente jouissait de ses biens le jour même, le plus vite possible, se projetant tout au plus au lendemain mais jamais dans l'avenir.

Ces deux comportements innés avaient été choisis par une sélection naturelle et transmis au génome humain, chacun ayant eu des avantages en matière de survie. Si on comprenait aisément le bénéfice du gène de l'homo sapiens basique patient et ce qu'il avait pu apporter de primordial à la race humaine comme avec une agriculture annuelle maîtrisée, il était un peu plus délicat à comprendre, au premier abord, comment le gène de l'impatience et son désir de jouir de l'instant présent souvent au détriment du futur avait pu continuer de se transmettre.

Pourtant, la raison était d'une simplicité évidente : dans la nature, une opportunité qui se présentait pouvait ne plus jamais se présenter par la suite et l'impatient avait su en profiter en se laissant guider par l'appel héréditaire de la satisfaction immédiate. Il y avait aussi le fait que la focalisation sur l'instant, associée à une relative ignorance de l'avenir à long terme, était avantageuse dans des situations de danger immédiat où il fallait prendre des décisions rapides, sans trop réfléchir. De plus, ces impulsifs qui étaient sensibles au plaisir sexuel instantané avaient eu plus de chances de répandre leurs gènes par le biais d'une foule de partenaires et ils avaient eu ainsi de nombreux descendants, à comparer avec le patient qui avait cherché une vie amoureuse plus construite. Pour tout cela, le gène de l'impatience et du plaisir rapide s'était maintenu dans la population avec

celui du patient et du désir construit, se mélangeant et fusionnant même parfois...

La limousine de l'aéroport franchit enfin le carrefour et s'engagea dans une rue à la circulation relativement moins dense.

Tom regarda un groupe d'hommes en gilet orange, assis sur leurs motos-taxis stationnées sur le trottoir. Ils étaient en train de discuter tous ensemble, gesticulant pour la plupart avec leurs bras pour donner plus de poids à des propos qui ne semblaient pas peser bien lourd sur la balance de l'esprit.

À cette vision, Tom eut un sourire.

Si le sport national officiel en Thaïlande était la boxe thaï qui sevrerait partiellement le reptilien de chacun, comme dans tous les pays du monde, le véritable sport national officieux était le commérage ; si l'altruisme de l'homo sapiens basique était avéré, cet altruisme était couplé avec la détection de l'égoïste et le commérage n'était qu'une conséquence parmi d'autres de cette détection, de cette recherche inconsciente de l'égoïste. Il en résultait un incessant échange d'informations verbales sur tout un chacun, alimentant allègrement rumeurs et ragots mensongers.

Intérieurement, Tom soupira.

Le mensonge était une seconde nature pour l'homo sapiens basique. Dans la nature, même les plantes mentaient : certaines fleurs fabriquaient un cocktail chimique qui imitait les phéromones libérées par les femelles guêpes pour attirer leurs partenaires sexuels et, par ce message olfactif trompeur, ces fleurs garantissaient ainsi leur reproduction par pollinisation en faisant venir à elles les guêpes mâles. Identique à une fleur du mal issue de cette même nature, l'homo sapiens basique mentait lui aussi avec une habilité enracinée au plus profond de lui. Entre faux sourires, orgasmes simulés et larmes de crocodile, il ne mentait pas seulement verbalement, il mentait aussi par omission ou en utilisant les innombrables formes de duperies non verbales : le maquillage, les postiches, la chirurgie esthétique ou même simplement les parfums des grandes marques qui masquaient les odeurs corporelles faisaient partie de l'immense panoplie des fourberies humaines.

Tom se souvint qu'il avait demandé à Martial pourquoi l'homme mentait si volontiers. Martial lui avait répondu parce que c'était tout simplement efficace et que les meilleurs menteurs avaient été avantagés par rapport à leurs semblables dans l'impitoyable lutte pour le succès reproductif, le moteur de l'évolution et qu'ils avaient transmis leurs gènes à l'homo sapiens basique.

Ce comportement héréditaire coulait en chacun de nous tout comme la paresse : l'homo sapiens basique était partisan du moindre effort et du

travail bâclé à la va-vite pour être tranquille, surtout lorsqu'il n'y avait aucun œil pour le surveiller. Martial avait bien précisé qu'avant l'ère industrielle, les Européens étaient eux aussi des homo sapiens basiques adeptes du travail mal fait : une politique de productivité à outrance et la propagande du travail bien fait avaient modifié les comportements innés de notre être basique intérieur devenu déviant par la culture transmise, une culture qu'on continuait de perpétuer pour dominer la véritable nature de tout homme qui refaisait toujours plus ou moins surface.

Dans son rapport, Martial avait évoqué le sort de l'enfant avant l'ère industrielle : le nouveau-né était suspendu sur un crochet près de la cheminée pour qu'il n'ait pas froid et il était laissé ainsi toute la journée. Le soir, quand les parents rentraient des champs, si l'enfant était encore vivant, c'était tant mieux, sinon ils en faisaient un autre. Sans cette culture qui avait éduqué et corrigé ces attitudes héréditaires néfastes, l'homme continuerait à faire des enfants avec son sexe plutôt qu'avec son cœur, sans se préoccuper de ses enfants aux grands yeux en éponge, sans leur donner l'amour qu'ils méritaient...

Tom ferma les yeux.

Martial avait bien dit qu'il ne fallait pas se leurrer : les politiques se souciaient de dominer les esprits mais également les corps et leurs comportements. Il en avait résulté une programmation culturelle pour changer l'inné de l'homo sapiens basique, pour l'obliger à bien travailler, pour le forcer à s'occuper correctement de sa progéniture pour que celle-ci s'accroisse rapidement et que cela permette d'avoir une nombreuse main-d'œuvre culturellement travailleuse. Les Européens et leurs cousins américains restaient persuadés que s'ils ne travaillaient qu'un nombre limité d'heures dans la semaine, que s'ils disposaient de congés payés pour partir en vacances, c'était qu'on se souciait de leur bien-être par noble cœur.

Il n'en était rien.

Mettant son Dieu l'Éternel en avant, même le roi Josias avait imposé en son temps un jour de repos obligatoire : le Sabbat.

Car le Maître des corps était le Maître des esprits.

Les politiques se souciaient uniquement des corps et de leurs productivités : les puissants savaient qu'il était profitable pour les rendements qu'un corps ne soit pas épuisé et, au contraire, qu'il soit bien reposé pour travailler encore plus. On ordonnait donc à l'homo sapiens déviant de faire du sport pour s'entretenir physiquement, de veiller à son hygiène, d'avoir une bonne alimentation équilibrée, de prendre des vacances au soleil et pour s'assurer qu'il obéisse à l'injonction de repos, il

était obligé de revenir avec la peau bronzée pour prouver qu'il avait bien accompli son devoir.

Désormais, l'homo sapiens baisait la chaîne qui l'asservissait, croyant réaliser ses propres aspirations.

Et, pauvre marionnette, il se faisait un point d'honneur de bien travailler, de ne pas mentir, de se comporter comme les marionnettistes voulaient le voir œuvrer pour les puissants du monde...

Camille posa son bras sur celui de Tom.

– Regardez ! s'exclama-t-elle en désignant une bâtisse luxueuse. C'est notre hôtel ! On dirait un palais des mille et une nuits...

Tom approuva.

– Oui, il est comme vous... resplendissant de beauté...

Se sentant rougir, Camille n'osa tourner son doux regard vers Tom.

*
* *

Dans son bureau, assis dans son fauteuil, sans vraiment le voir, le Pape regardait le cardinal Fustiger qui était assis vis-à-vis de lui. Les yeux troubles, le Pape était en pleine conversation téléphonique avec le président des États-Unis.

Le téléphone activé en main-libre, le haut-parleur résonna dans la pièce.

– « Le Vatican a plus à perdre que moi dans cette affaire, affirma le président dans sa langue natale. Si la bombe des fils d'Abraham éclate, je serai une victime parmi tant d'autres et je jouerai l'innocence. Pensez-y... Vous serez le seul et unique coupable aux yeux du monde... »

Le cardinal Fustiger opina de la tête aux propos du président.

Le Pape n'avait toujours pas pris de décision concernant l'ultimatum des fils d'Abraham. Il ne restait pourtant plus que quelques heures avant que l'échéance fatidique n'arrive à son terme.

Fustiger espérait que l'appel du président finirait par convaincre le Pape de ne pas faire une bêtise.

Sinon, Fustiger n'aurait d'autre choix que d'employer l'ultime recours à sa disposition.

L'élimination pure et simple du Saint-Père.

Par le passé, en 1978, le « Saint-Esprit » avait inspiré les cardinaux au Vatican pour choisir le nouveau pape : Jean-Paul I avait été désigné. Cependant, une fois au pouvoir absolu, ce pape avait voulu divulguer le secret du Christ. Il avait voulu révéler le contenu du rapport Pilate. À

l'époque, on n'avait eu d'autre choix que de faire taire définitivement ce pape dément.

Alors, après à peine trente-trois jours de pontificat, Jean-Paul I fut assassiné : on lui fit boire de force un poison. Toutefois, il s'était débattu, sa chemise de jour fut déchirée et ses lunettes se cassèrent dans la lutte. Pour éviter qu'il ne crie et qu'il ne morde, on lui avait mis dans la bouche une de ses pantoufles. Une fois mort, pris par le temps, on l'avait couché dans son lit avec encore sa chemise de jour sur lui et on avait fait disparaître son testament, ses verres cassés, sa paire de pantoufle dont l'une avec l'empreinte des dents. Les autopsies étant interdites sur la personne d'un souverain pontife, le meurtre put être déguisé en mort naturelle. Officiellement, Jean-Paul I était décédé pendant son sommeil d'une crise d'urémie.

Avec Léo pour l'épauler, le cardinal Fustiger devrait malheureusement avoir recours au même stratagème.

Encore une fois, Fustiger se demanda pourquoi le Pape refusait d'accepter l'ultimatum. Le Pape pensait-il pouvoir survivre à l'apocalypse et, par la mort de Dieu, renaître tel le phénix de ses cendres pour la gloire de Deus ?

Fustiger devait l'en dissuader avant qu'il ne soit trop tard.

S'adressant au Pape en français pour que le président américain ne comprenne pas, le cardinal lui dit :

– Vous savez, ce n'est pas Deus qui renaîtra des cendres de l'apocalypse : c'est le Malin et Mahomet...

Le Pape acquiesça.

– Je sais, répondit-il en anglais. Je sais...

Après un instant de silence, il ajouta :

– Monsieur le Président, je ferai mon allocution à midi, heure de Rome. Je prendrai position pour l'extension des frontières des Israéliens par mon infaillibilité pontificale.

Dans sa tête, le cardinal poussa un ouf de soulagement. À ces mots entendus, le paradis de Deus attendait désormais son âme innocente.

À cette idée, une joie profonde s'immisça en lui.

*

* *

Tom avala difficilement sa salive.

Allongé sur un transat au bord de la piscine, vêtu d'un simple caleçon de bain, il attendait depuis un quart d'heure Camille.

Et celle-ci venait d'apparaître à l'autre bout de l'immense terrasse en plein air.

Le maillot de bain deux pièces qu'avait acheté Camille à la boutique de l'hôtel mettait en valeur son corps de déesse. Sous un soleil d'or, sa longue crinière brune ondula au rythme de sa démarche de panthère. Le temps sembla se figer et pas uniquement pour Tom : les quelques touristes présents, hommes et femmes, regardèrent passer cet ange éclatant de beauté naturelle.

Camille vint s'asseoir à côté de Tom et celui-ci cligna inconsciemment des paupières.

Relevant le buste, Tom ouvrit le parasol, puis il fit signe à un jeune steward en uniforme blanc de s'approcher et il commanda des boissons rafraîchissantes.

– Thomas ? fit Camille. Puis-je vous poser une question ?

– Oui, bien sûr...

– Hier, vous avez évoqué le Virus Dieu quand nous étions à Prague.

– Oui, c'est le titre de mon livre...

– Vous avez dit que le titre de votre livre était en référence à une maladie ancestrale, une pandémie planétaire qui a contaminé le code génétique héréditaire de l'humanité.

Tom approuva.

– Oui, c'est vrai, dit-il. Vous voulez que je vous en parle ? D'accord... Vous vous souvenez de la photo que vous avez vue hier ? La photo avec la croix, Jésus avec le M rouge et les serpents qui tournent derrière ?

– Oui.

– Je vous ai expliqué pourquoi ces ronds tournaient. C'est une illusion d'optique. C'est dû à un bug de notre cerveau qui agit comme un véritable détecteur de vie. Il permet de voir le serpent caché dans une branche d'arbre. Ce bug met en animation des objets parfaitement immobiles comme peut l'être le serpent lorsqu'il guette une proie. Ce bug donne vie à des objets qui souvent n'en ont pas... comme la photo des serpents tournants. Notre cerveau se met en alerte pour nous signaler un danger réel ou imaginaire, imaginaire dans ce cas précis. À cause de ce bug et de toutes les ramifications dues aux illusions d'optiques, l'homme a vu de ses yeux vu ou plutôt imaginé la vie dans les branches des arbres, dans les fougères, dans le reflet de l'eau, sur le sol, le feu... en fait, partout où il portait ses yeux. Il a imaginé la vie dans les rochers qui dévalent accidentellement une colline abrupte, dans un volcan qui gronde ou même

un « signe » dans une branche d'arbre qui tombe... Notre brillant cerveau permet de « casser » le camouflage des animaux, de distinguer la fourrure tigrée du prédateur tapi dans les buissons. Nous sommes capables de voir, de reconnaître ou tout simplement d'imaginer n'importe quel animal à partir de simples contours ou de quelques taches... Et à cause de ça, on en arrive à voir ou plutôt imaginer des yeux, des visages, des animaux ou des êtres imaginaires dissimulés dans n'importe quel endroit ou n'importe quel objet. L'homme a mis de la vie partout où il n'y en avait pas. Et ça a été l'origine de l'animisme...

Camille hocha la tête.

Elle savait que l'animisme était la toute première forme de religion apparue sur terre : elle se caractérisait par le fait que les hommes primitifs croyaient que les objets naturels tel qu'un rocher possédaient un esprit et étaient donc en vie.

– Voila la genèse du Virus Dieu, expliqua Tom. Et comme dans la genèse de la Bible, c'est le serpent, le serpent tournant plus exactement qui est responsable du malheur de l'humanité. C'est lui qui nous a fait goûter au fruit, non pas de la connaissance, mais au fruit de l'ignorance et de l'imaginaire.

Tom considéra la jeune femme.

– Vous voyez, Camille, l'homme est un mammifère social, c'est gravé dans ses gènes, ça s'est gravé au plus profond de lui pendant les millions d'années qu'a duré son évolution. Et qui dit animal social dit hiérarchie et recherche des rapports dominant/dominé. Dans un environnement donné, les animaux sociaux recherchent systématiquement à s'identifier comme dominant ou dominé. Une fois les rapports établis, tout se passe bien. Contrairement à ce qu'on peut croire, les animaux dominés ne sont pas malheureux, une fois qu'ils ont trouvé leur place, ils sont sereins... cette caractéristique dominant/dominé, l'homme social l'a naturellement appliquée aux « esprits » de la nature. Et, évidemment, face à la force du soleil, face aux puissants grondements du tonnerre, l'homme s'est positionné en dominé.

Le steward apporta les boissons qu'avait commandées Tom.

– Le Virus Dieu a franchi un cap évolutif décisif lors de la sédentarisation de l'homme et par la pratique de l'agriculture. L'homme s'est mis à croire que les esprits dominateurs s'intéressaient à son existence, à ce qu'il faisait, que ces esprits avaient un accès illimité à ses pensées. Il s'est mis à dialoguer avec eux pour s'appropriier un peu de leur puissance, un peu de leur clémence, surtout pour limiter les caprices de la météo. Mais plus que tout, puisque les esprits semblaient s'intéresser à lui, l'homme a pu leur exprimer sa peur panique de la mort... On est la seule

espèce animale qui sait que nous allons mourir un jour. Les autres animaux le sentent quand l'heure arrive mais ne le prévoient jamais, ils ne l'imaginent même pas, ils ne savent pas qu'ils mourront fatidiquement un jour ou l'autre. Ils vivent l'insouciance le jour le jour comme s'ils étaient immortels. L'homme, lui, sait qu'il va mourir, qu'il est mortel. Et un problème se pose alors dans sa tête.

– Pourquoi ? demanda Camille, hypnotisée par la verve de Tom.

– Parce que l'homme a un cerveau composé de trois parties : il a un cerveau archaïque reptilien garant de la survie, un cerveau mammifère de l'émotion et de la mémoire et un cerveau humain dit intelligent. C'est ce cerveau humain qui détient l'information que nous allons mourir un jour. Mais le cerveau reptilien, lui, ne veut rien savoir, il ne l'accepte pas. Cette information au cœur du cerveau perturbe le reptilien en nous. Il sent un danger diffus, proche et lointain à la fois comme peut l'être la mort et il déclenche une peur instinctive liée à la survie et ça provoque une angoisse permanente, un stress incessant. Le cerveau humain a la possibilité de dominer le reptilien et sa peur, pour ne pas le laisser perturber la conscience. Mais ça demande un effort intelligent de tous les instants, un effort incessant qui gaspille une énergie cognitive très importante. Alors, la nature a trouvé une parade beaucoup plus simple et économe. C'est le cerveau mammifère qui a en quelque sorte servi d'arbitre, il a trouvé un compromis « acceptable » entre le cerveau reptilien et le cerveau humain intelligent... Le cerveau mammifère est le siège de l'émotion et de l'inconscient mais également du plaisir et du désir. Et c'est ce désir de toujours vouloir vivre les plaisirs de l'existence qui a poussé mammifère à se représenter la mort non pas comme une fin mais comme le passage à une autre vie. Le mammifère a ainsi calmé le reptilien et il a éveillé l'intelligence du cerveau humain à un degré supérieur. L'inconscient de mammifère a fait émerger cette fausse certitude à la conscience par une foi affective puissante et sans frein. À ce stade-là, le Virus Dieu a définitivement pris siège dans l'émotif cerveau mammifère inconscient.

Tom réfléchit un instant avant de poursuivre.

– Il y a eu ensuite l'ultime stade de la pandémie... Vous vous souvenez, je vous ai déjà parlé des mutations génétiques qui peuvent faire naître des comportements innés aberrants qu'aucun des deux parents ne possédait, des comportements totalement inutiles du point de vue de l'évolution mais qui pourtant sont sélectionnés par la nature, par une sélection sexuelle plus exactement. Comme avec les oiseaux jardiniers d'Australie qui construisent des nids monumentaux et colorés qui leur sont inutiles, mais le temps perdu à fabriquer ces édifices indique aux femelles la vitalité du mâle capable de survivre tout en limitant le temps consacré à la recherche

de nourriture... L'homme ne s'est pas mis à construire des nids inutiles, il s'est mis à croire qu'il était surveillé par les morts...

Pour appuyer ses propos, Tom hocha la tête.

– Oui, par une aberration génétique comportementale, un homme ou un groupe d'hommes a développé le comportement inné de croire que les morts le surveillaient. Et ce comportement aberrant a été un atout considérable pour la survie de l'espèce humaine. Pour vous faire une idée de toute l'étendue de cette aberration génétique et de sa valeur précise, je vais vous citer un compte rendu d'expérience qu'avait fait Martial. Il est allé dans des classes de primaire pour faire passer un test aux enfants âgés de six à sept ans. Un par un, ces enfants ont passé l'épreuve d'un test suffisamment facile pour que tout le monde puisse accéder au cadeau suprême : une sucrerie. Les bonbons se situaient dans un grand saladier lui-même placé dans une salle isolée. Et un par un, les enfants entraient seuls dans la salle isolée après que Martial leur ait bien dit de ne prendre qu'un seul bonbon car sinon il n'y en aurait pas pour tout le monde. Martial avait caché une caméra vidéo dans la salle et l'enfant qui y pénétrait se croyait seul. Résultat : le nombre d'enfants qui prenaient bien plus qu'un bonbon était de l'ordre de trente pour cent. Certains prenaient même des poignées entières de bonbons. Piètre consolation, personne n'a osé partir avec le saladier sous le bras...

Tom laissa échapper un petit rire et Camille l'imita.

– Martial a renouvelé l'expérience avec d'autres enfants, mais cette fois il avait mis un immense miroir devant le saladier. Résultat : en présence du miroir, seulement dix pour cent des enfants ont désobéi à la règle du bonbon unique. La tentation d'enfreindre la règle était bien au rendez-vous, mais le miroir a dissuadé la quasi-totalité des enfants de voler. Et même ceux qui ont pris plus d'un bonbon l'ont fait de manière plus modérée, ils ont pris deux ou trois bonbons seulement et non plus les grandes poignées comme cela avait été le cas sans le miroir.

– Pourquoi cela ? demanda Camille, intriguée.

– C'est à cause du cerveau reptilien. Le cerveau reptilien respecte l'ordre social et la hiérarchie établie. Mais dès qu'il sent qu'il peut s'accaparer quelque chose sans qu'il soit puni, il se réveille, il peut court-circuiter la raison et pousser à voler instinctivement. Le miroir a un effet psychologique sur le cerveau reptilien : il voit les yeux qui le regardent, des yeux qui sont en fait ceux de son propre corps, mais l'archaïque reptilien les perçoit comme ceux d'un autre et il reste donc sage de peur d'être pris la main dans le sac ou plutôt la main dans le saladier. Martial a refait les expériences en autorisant de prendre deux bonbons, mais ça n'a pas changé les résultats car c'est enfreindre la règle qui passionne le

reptilien. Sans œil pour le surveiller, le reptilien s'autorise allégrement à enfreindre toute règle établie...

Tom but une gorgée de son jus de noix de coco.

– Revenons à l'homme qui croit que les morts le surveillent : tel le reflet d'un miroir, c'est un œil permanent qui pèse sur le reptilien par le biais de la conscience. L'homme est altruiste par nature et il œuvre pour le bien du groupe. Quand l'homme est en groupe, le reptilien respecte la hiérarchie et il laisse œuvrer l'altruisme comportemental inné. Mais dès que le reptilien est seul, dès qu'il peut agir en toute impunité pour son propre compte même au détriment du groupe, lorsque ses actes deviennent invisibles aux autres, alors le reptilien de l'homme s'éveille et s'autorise tous les interdits sociaux. Le reptilien est programmé pour la survie, il ne laisse pas passer une occasion de s'accaparer ce qui peut lui faire défaut, il s'en saisit dès qu'il peut à la condition qu'il ne soit pas puni car il a peur d'une chose en particulier : celle d'être exclu du groupe dont il dépend pour survivre. Le cerveau humain de la raison a du mal à dominer cet instinct reptilien. Certains y parviennent mais la majorité non. Alors, la nature a donné un coup de pouce par une aberration génétique comportementale : le fait de croire que les morts surveillent l'homme renforce le contrôle de la conscience sur le reptilien. Grâce aux morts qui surveillent, grâce à la menace de ces yeux permanents qui voient tout, le reptilien ne domine plus systématiquement la conscience. Le reptilien garde sa place sagement grâce aux yeux des morts...

Il se pencha légèrement.

– Je requiers toute votre attention Camille... À l'aube de l'humanité, il y avait donc deux groupes d'hommes : le groupe croyant que les morts les surveillaient et le groupe des « non-croyants ». Ces « non-croyants » ont fait voler en éclats la cohésion de leur groupe : dès qu'il était seul, le reptilien s'éveillait et s'accaparait les provisions du groupe. Ce groupe était miné de l'intérieur et il a fini par exploser, la cohésion a été balayée par la suspicion générale car personne ne savait qui volait puisque tout le monde volait fatalement un jour ou l'autre dès qu'il en avait la possibilité par une impunité garantie. Les groupes des « non-croyants » finissaient donc toujours par se disloquer à cause de la nature instable du reptilien qui mettait en péril la survie du groupe et les membres de ce groupe éclaté partaient rejoindre les groupes des « croyants » qui étaient beaucoup plus stables. Les « non-croyants » avaient alors des enfants avec les « croyants » et une nouvelle génération naissait avec la conviction innée que les morts les surveillaient... Bien sûr, dans ces groupes de « croyants », il y avait quand même des voleurs mais seulement une minorité, une minorité pas suffisamment nombreuse pour faire disloquer la

cohésion du groupe des « croyants ». Comme aujourd'hui dans nos sociétés modernes : il y a des voleurs, des reptiliens qui s'autorisent tous les interdits sociaux mais pas suffisamment pour faire implorer notre système. Il en a été de même à l'époque et le groupe des « croyants » a prospéré et s'est développé pendant que les « non-croyants » s'éteignaient progressivement.

Tom soupira.

– L'homme altruiste a un système de détection des égoïstes et qui permet même de les exclure du groupe. La faille dans ce système de détection, c'est que le reptilien agit quand personne ne peut le voir et que tout homme est lui-même un reptilien en puissance, une sorte d'indécelable Docteur Jekyll et Mister Hyde. Un Docteur Jekyll et Mister Hyde insoupçonnable sauf pour les yeux des morts qui veillent à ce que ce Jekyll ne devienne pas Hyde. Ces yeux imaginaires omniprésents ont fait défaut aux groupes des « non-croyants », leurs Mister Hyde ont œuvré dans l'ombre et ils ont fini par les détruire... Le Mister Hyde reptilien en nous tous est le Mal incarné. Notre conscience d'homme par le biais de notre cerveau humain incarne le Bien. Nous avons construit des mythes religieux pour décrire la dualité de ce Bien et de ce Mal, nous l'avons extériorisée pour l'étendre à notre univers extérieur alors qu'il s'agit uniquement de notre univers intérieur. Notre chaos intérieur, de l'instinct et de la pensée, du Mal et du Bien...

Il se tut.

Camille réfléchit un instant, puis demanda :

– Alors, si j'ai bien compris, le Virus Dieu est né par un bug de notre cerveau, par les serpents tournants qui sont à l'origine de l'animisme... ensuite, il y a eu la croyance que la mort n'était qu'un passage vers une autre vie et que les morts nous surveillaient...

– Oui, c'est exact. Et tout ça s'est transmis d'une génération à l'autre par deux manières complémentaires : l'inné et le culturel. Comme le dit mon père, les chiens ne font pas des chats ou tel père, tel fils si vous préférez... Avant toute chose, les comportements et les croyances ont été transmis héréditairement aux enfants. C'est inné en nous comme de boire ou de manger. Mais il y a eu également la culture qui a joué un rôle considérable, le tout sous la houlette d'une sélection darwinienne.

– Une sélection darwinienne ? fit Camille.

– Il ne faut pas se leurrer, Camille, toutes les religions pour en arriver là où elles en sont aujourd'hui ont subi une sélection naturelle. Je vous explique... Au départ, le concept religieux était rudimentaire, il se transmettait culturellement avec une base d'inné. Comme les mutations

génétiques, il s'est développé un peu au hasard, un peu dans tous les sens, il s'est constitué d'une foule de concepts plus ou moins efficaces, plus ou moins farfelus. Et par une sélection naturelle, seuls les concepts religieux qui s'appuyaient sur des concepts efficaces faciles à retenir se sont développés pendant que les autres disparaissaient. Petit à petit, le temps a fait son œuvre et les concepts se sont améliorés, des concepts qui contenaient des éléments qui dépassaient l'irrationnel mais pas trop. Par exemple, les concepts qui disaient que les arbres ou les rochers pensent n'ont pas perduré et ceux qui affirmaient que les divinités avaient un accès illimité aux pensées des hommes ont eu du succès. L'esprit humain n'a pas adhéré à n'importe quelle croyance surnaturelle : il s'est restreint à un nombre très limité de concepts surnaturels, des concepts liés aux vivants et aux morts, à la morale et aux échanges sociaux. C'est pour cela que la religion a des traits communs dans le monde entier...

La gorge sèche, Tom but une nouvelle gorgée de son jus de noix de coco.

– Les concepts religieux qui ont survécu dans le temps se sont complexifiés pour former les premières religions. Comme pour les animaux, un concept religieux peut évoluer et, par le processus de sélection naturelle, aboutir à une amélioration. Les religions elles-mêmes se sont donc améliorées et complexifiées au sens de Darwin. Il est amusant de voir que certaines religions qui sont le produit de l'évolution et de la sélection naturelle rejettent ce système pour expliquer l'origine de l'homme et des animaux : elles rejettent le mécanisme qui leur a pourtant donné naissance. Par la sélection naturelle, le poisson est devenu amphibien, l'amphibien un mammifère et du mammifère a découlé l'homme. Un lent processus d'évolution et il en est de même pour la religion. Dans le cas du christianisme avec les protestants et les catholiques ou de l'islam avec les sunnites et les shiites, on a même assisté à des naissances de sous-espèces comme avec la division d'une branche animale à fourrure blanche ou noire...

Le sourire en coin, Tom poursuivit.

– Sur une période qui s'étale sur des dizaines de milliers d'années, on sait qu'après l'animisme il y a eu le polythéisme, puis l'hénothéisme, puis la monolâtrie pour voir enfin le monothéisme triompher. Certains chrétiens voient dans cette sélection religieuse darwinienne une pédagogie de Dieu qui n'impose pas à l'homme plus qu'il n'est capable d'assimiler, un Dieu qui respecte notre liberté de croyance. Dieu est sage et pédagogue, Il ne s'impose pas trop brusquement aux hommes qu'Il a créés...

Ironique, Tom considéra Camille.

– Avec l'apparition de l'écriture, ça a permis l'éclosion de lettrés spécialistes qui ont lutté contre la concurrence en prenant le pouvoir politique, en créant des marques facilement reconnaissables, stables et codifiées : les multinationales de la religion sont apparues comme ça... Vous savez, Camille, lorsqu'un macaque tue le mâle dominant, il prend le pouvoir et il veille à massacrer tous les enfants en bas âge des femelles pour que celles-ci redeviennent fécondes. Une terrible loi issue de la sélection naturelle que n'ont pas abrogée les religions chrétienne et musulmane, des religions issues elles aussi d'une sélection naturelle et qui, lorsqu'elles ont pris le pouvoir, ont bien veillé à massacrer toute forme de concurrence sur leurs territoires...

Sur le ton de la confiance, Tom ajouta :

– À vrai dire, je suis ravi que toutes les autres religions aient été détruites et que ce soient les religions chrétienne et musulmane qui aient triomphé dans le monde entier.

– Pourquoi ? demanda Camille, intriguée.

– Quand elle est correctement construite, la religion est une bulle hermétique, un système logique que Martial appelait « Godélien », un système fermé indémontrable et irréfutable et qui est donc inaccessible à la science. En s'appuyant sur l'Ancien Testament, la religion chrétienne a commis l'erreur fatale de se mêler de science ou de géologie, elle a commis l'erreur de nous gratifier d'une longue liste d'affirmations précises, officielles et indiscutables sur le cosmos et la biologie que nous savons maintenant être fausses. L'Église a perdu définitivement toutes ces batailles contre la science. Grâce à toutes ces erreurs, grâce à l'escroc Josias et à son Ancien Testament sur lequel se sont appuyés le mythique Jésus et le sanguinaire Mahomet, grâce à tout ça, les religions chrétienne et musulmane ne sont plus des bulles hermétiques irréfutables. Elles ont des failles visibles, des défauts de conception et mère nature ne pardonne pas la moindre faiblesse. Quand la vérité éclatera sur Josias, Jésus et Mahomet, leurs bulles religieuses éclateront également. C'est pour ça que je suis content au final que ce soient ces deux religions qui dominent le monde et qu'elles nous aient débarrassés définitivement des autres bulles religieuses qui auraient pu être « parfaites », des bulles sans faille. Grâce à leurs défauts de conception, l'humanité finira par se débarrasser du christianisme et de l'islam, une étape fondamentale pour se guérir du Virus Dieu.

Tom regarda tout autour de lui.

– Heureusement pour l'humanité, ce n'est pas le bouddhisme qui a triomphé partout dans le monde comme en Thaïlande car le bouddhisme est un véritable système « Godélien » inaccessible à la science. La science ne peut pas prouver, du moins pas encore, que le bouddhisme est faux

comme peuvent l'être le christianisme et l'islam. Le fondateur du bouddhisme, Siddhârta Gautama, a bien fait attention de ne jamais se mêler de science. À chaque fois qu'un disciple l'interrogeait à ce sujet, Gautama veillait bien à laisser sous-entendre qu'il savait lui-même la réponse mais qu'il était inutile pour le disciple de le savoir. Gautama disait que le disciple devait concentrer son mental et son savoir uniquement sur comment sortir du cycle des réincarnations et atteindre le Nirvana. Le reste n'était pas nécessaire à savoir. Gautama a inventé une religion « Godélienne » sans faille apparente. Habile le gars... Et quand je dis le gars, rien ne prouve que Gautama ait vraiment existé. Il peut être lui aussi un mythe comme tant d'autres. Je continue à mener mon enquête à son sujet et je trouverai la faille de son système « Godélien ».

Camille dévisagea Tom.

– Vous semblez obsédé par le fait de débarrasser l'humanité de toute forme de divin, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle.

– Oui, c'est vrai. Je veux débarrasser l'humanité du Virus Dieu. Quarante-vingt-quinze pour cent de la population mondiale souffre du Virus Dieu, le monde croit que les morts le surveillent. Moi-même, je suis contaminé par ce Virus et je m'en suis guéri grâce à Martial, j'ai pris conscience de mon mal et je suis devenu athée, même si je risque de rechuter dans des moments de crise ou de danger où je me mettrai à prier un Dieu qui n'existe que dans notre tête. Le monde compte moins de cinq pour cent d'athées véritables, ces athées sont un don de la nature, ils sont immunisés contre le Virus Dieu grâce à une mutation génétique aléatoire. Ils n'ont pas le Virus en eux et ils sont les sauveurs de l'humanité. Grâce à eux, l'humanité a commencé à modifier sa vision des choses. Avec le temps, les athées véritables ont réussi à influencer la culture humaine et guérir ainsi bon nombre de malades du Virus. Par mon livre, je me joins au combat contre cette maladie et je sais que c'est une course contre la montre.

– Une course contre la montre ?

– Oui, une course contre la montre. Je sais ce que l'avenir nous réserve si on ne se débarrasse pas du Virus Dieu... Connaissez-vous l'histoire de l'île de Pâques ? Quand un navigateur hollandais a découvert cette île en 1722 le jour du dimanche de Pâques, il n'y a trouvé qu'une végétation rase. Pas un arbre à l'horizon. Seuls quelques centaines d'habitants y survivaient, misérablement. Sans arbre pour construire des embarcations, ils ne pouvaient aller pêcher dans l'océan riche en poissons de toutes sortes. Pourtant, trois siècles auparavant, l'île de Pâques était couverte d'une haute forêt tropicale qui abritait une riche faune d'oiseaux terrestres et marins. Les troncs des palmiers servaient pour construire de solides embarcations et les fibres de leurs écorces permettaient de tresser des

cordages. La population de l'île s'élevait à presque 15 000 personnes. Mais une sécheresse est survenue. Alors, les habitants de l'île ont fait appel aux dieux pour que la pluie revienne. Pour les honorer, ils ont taillé des centaines et des centaines de statues géantes en pierre, la plus grande mesurait 22 mètres de haut et pesait 160 tonnes. Il y a eu aussi une compétition interne entre les différents clans rivaux de l'île, leurs différents prêtres voulaient montrer leur supériorité et leur dévouement aux dieux par rapport aux autres groupes. Il y eut donc une frénésie d'édifications de statues de pierre, de plus en plus nombreuses, de plus en plus colossales. Mais pour acheminer ces lourdes statues depuis les carrières jusqu'aux emplacements adéquats, il fallait beaucoup de troncs d'arbre pour faire rouler les blocs de pierre et des cordages pour les tirer. Au final, la compétition pour honorer les dieux a été telle que l'île s'est retrouvée sans un arbre ! Les sols sont devenus vulnérables à l'érosion, les récoltes ont diminué et les oiseaux ont été les premiers à subir une extinction totale. Puis, cela a été le tour de la population humaine qui a été obligée de se livrer au cannibalisme pour survivre...

Tom eut un regard triste.

– Voilà ce qui nous attend si on ne se débarrasse pas du Virus Dieu. Ça sera la même situation que pour les habitants de l'île de Pâques, mais à l'échelle planétaire.

– Comment voyez-vous l'avenir ? interrogea Camille.

– Sombre. À cause de l'attentisme divin lié au Virus Dieu, l'humanité finira par disparaître. À croire qu'on va dans un paradis quand nous mourons, à croire qu'il y a une vie après la mort, on ne se soucie plus de notre avenir sur terre. On laisse la pollution gagner du terrain, on laisse la maladie du Sida prospérer, on déprécie la valeur de la seule véritable vie que nous possédons. Comme avec l'île de Pâques, on scie la branche sur laquelle on est assis. Et, dans un lointain futur, lorsque le soleil commencera à mourir, lorsqu'on aura la possibilité de le refaire revivre grâce au progrès de la science, ceux contaminés par le Virus Dieu diront que c'est la volonté de Dieu si le soleil meurt et qu'on ne peut pas aller à l'encontre de sa volonté. Mais bien avant ça, lorsque toute l'humanité souffrira de stérilité à cause de toutes ces saloperies de produits chimiques qui empoisonnent notre sang, les fous de Dieu interdiront les traitements génétiques qui permettraient aux hommes de se reproduire. Ils diront que c'est aller à l'encontre de la nature et de la volonté de Dieu. Mais encore avant ça, on aura déjà détruit toutes les forêts, scié tous les arbres, vidé tous les océans de leurs poissons, brûlé tout le pétrole dans un feu de joie empli de dollars, fait fondre entièrement la glace de l'Arctique, réchauffé la planète pour la rendre *al dente* aux spéculateurs de l'agriculture

transgénique et, insoucians, on n'aura pas cherché à quitter notre île de Pâques bénie des dieux avant qu'il ne soit trop tard, avant que les prêtres nous disent que ce n'est pas grave, qu'il ne faut pas avoir peur et qu'il faut prier Dieu pour une place au paradis. On n'aura pas cherché à voyager vers d'autres mondes vivables dans cette galaxie, d'autres planètes à la portée de la science, à la portée d'une volonté budgétaire politicienne non divine... Mais peu importe notre misérable déchéance car on aura la certitude que Dieu veille sur nous, qu'il nous protège jusque dans notre perte. Alors, par un attentisme divin, on attendra la mort avec joie et quand on fermera les yeux, quand on courbera l'échine devant ce Dieu à cause du Virus qui est en nous, l'humanité s'éteindra à jamais...

Lentement, Tom leva son regard vers le ciel.

– Et ça sera la fin du beau mensonge.

41

Croix

Le centurion Brutus pénétra dans la cour de la forteresse d'Antonia en chevauchant sa puissante monture noire. Sa cohorte était présente au grand complet, alignée sur plusieurs longs rangs. Les lances et les glaives scintillaient sous les rayons du soleil.

Brutus n'eut aucune attention pour ses légionnaires et il fixa immédiatement ses petits yeux mauvais sur le prisonnier.

Agenouillé au milieu de la cour, portant toujours le manteau royal de couleur pourpre que lui avait remis Hérode Antipas, Jésus regardait le cavalier s'approcher.

Tenant d'une main les brides et de l'autre un roseau servant de cravache, Brutus arrêta son cheval à quelques mètres de Jésus. Aussi large que grand, les bras et les cuisses impressionnants par leurs volumes presque irréels, le centurion à la mâchoire carrée et rasée de près descendit de sa monture. Il détacha la jugulaire de son casque à la haute parure rouge, enleva sa coiffe et l'accrocha à son ceinturon.

En cinq pas, il fut devant Jésus. Celui-ci releva la tête, mais Brutus émit de petits bruits avec sa langue.

– Tst tst tst...

D'un geste sec du poignet, il donna un coup de cravache sur la joue du condamné. Jésus dut baisser la tête. Le centurion considéra l'homme à ses pieds pendant un instant, puis il lui tendit le roseau.

Le regard fixé sur les sandales du Romain, Jésus prit la cravache tendue vers lui. Brutus retourna à sa monture et, ouvrant la sacoche de selle, sortit avec précaution une couronne tressée d'épines tranchantes. D'un signe du menton, il ordonna à un légionnaire d'emmener son cheval aux écuries.

Père céleste, que ta volonté soit faite...

Le sang coula dans les yeux bleus de Jésus.

Du revers de sa manche, il les essuya mais il ne fit qu'étaler son fluide vital sur son visage. La couronne d'épines acérées que venait de lui enfoncer brutalement le centurion avait pénétré profondément dans son crâne, incisant son front et le cuir chevelu, faisant jaillir abondamment le sang qui ruisselait sur sa barbe noire et ses longs cheveux bouclés.

Jésus serra les dents et supporta la douleur. Il savait que ce n'était que la première étape du calvaire qu'il allait devoir endurer.

Je le dois... pour le salut d'Israël...

Brutus se gaussa du spectacle.

– Salut, roi des Juifs ! dit-il de sa voix grave.

Dans la cour de la forteresse d'Antonia, la cohorte de légionnaires se mit à rire comme un seul homme en voyant leur chef s'incliner respectueusement, un genou à terre, devant le prisonnier porteur d'un roseau semblable à un sceptre royal.

Les épines étaient si coupantes que Brutus s'était lui-même quelque peu entaillé les doigts.

Reprenant la cravache de la main du prisonnier, le centurion frappa à plusieurs reprises sur la couronne. Les pointes effilées pénétrèrent encore un peu plus profondément dans la chair meurtrie en faisant couler encore le sang. Satisfait du visage sanguinolent qu'il avait en face de lui, Brutus se releva.

Stoïque, Jésus leva les yeux vers son tortionnaire.

Le centurion n'apprécia pas cette attitude qu'il considéra comme une provocation et il frappa violemment Jésus avec le roseau à plusieurs reprises.

Mais loin d'apaiser ses instincts brutaux, estimant que la punition n'était pas suffisante, Brutus jeta la cravache et décocha une gifle d'une telle force qu'elle aurait fait vaciller un chameau.

Jésus s'écroula au sol, la bouche en sang.

Dédaigneux, Brutus lui cracha dessus et fit signe à ses soldats de le relever. Ceux-ci s'exécutèrent. Ils lui enlevèrent le manteau pourpre mais laissèrent le diadème sanglant. La démarche chancelante, Jésus avança vers les colonnades. Là, était adossée la grande croix en bois devant servir à la crucifixion.

Habituellement, les futurs crucifiés avaient les bras attachés au *patibulum*, une pièce de bois transversale de presque deux mètres et pesant près de 40 kilos. Après s'être rendu sur le mont Golgotha, le lieu du supplice, en portant le lourd fardeau celui-ci était accroché à un support vertical. Les condamnés avaient alors les mains et les pieds cloués. Le

tourment des malheureux pouvait durer plusieurs jours, la mort ne survenant que longtemps après.

Mais Pilate avait innové.

Pour ne pas perdre de temps, évitant ainsi d'éventuelles tentatives de libération, on conduisait directement en chariot les détenus au Golgotha où de grandes croix en bois les attendaient.

Jésus, lui, n'y serait pas conduit en chariot ; le chemin menant au lieu du supplice se ferait à pied. De plus, on avait apporté dans la cour du palais une imposante croix : Jésus allait la porter jusqu'au mont.

Vêtu de sa tunique blanche, les pieds nus, Jésus considéra un instant la croix avant de la basculer lentement vers lui et d'en poser le croisillon sur son épaule. Elle était si lourde qu'il était quasiment impossible de la soulever entièrement. Péniblement, Jésus se mit en marche. Le socle de la croix émit un son désagréable en raclant le sol.

Les portes massives de la forteresse d'Antonia s'ouvrirent. À l'extérieur, patientant avec une fièvre mauvaise, Caïphe et de nombreux partisans du Temple se réjouirent du spectacle qui s'offrit alors à eux.

Entouré de légionnaires, le visage ensanglanté et traînant sa croix, Jésus sortit du palais. À peine avait-il fait une dizaine de pas qu'une brûlure fulgurante lézarda son dos. Le fouet de Brutus venait de claquer et les plombs fixés aux extrémités des longues lanières de cuir tressées firent grimacer Jésus.

Caïphe ne put s'empêcher d'afficher un sourire satisfait, comprenant que Pilate voulait se venger du camouflet qu'il avait reçu devant le peuple juif en le faisant payer au prisonnier. La clémence première de Pilate pour Jésus s'était transformée en une haine incommensurable. Le Romain humilié avait ordonné à ses légionnaires de lui faire subir les pires outrages et que le long chemin menant au Golgotha devienne un calvaire sans fin.

Seule la mort y mettrait un terme.

Comme pour accréditer le raisonnement de Caïphe, Brutus décocha plusieurs autres coups de fouet qui déchirèrent la tunique de Jésus. Souillant le tissu, le sang coula.

Jésus se voulut imperturbable et essaya de contrôler le mal qui irradiait tout son être.

Jusqu'au mont... tiens jusqu'au mont...

Le fouet continua de claquer à l'instar de morsures de serpent.

Inlassablement. Impitoyablement. Cruellement.

Brutus paraissait jouir de la souffrance du prisonnier. Il resta à quelques pas de ce dernier, lui donnant parfois des coups de pied s'il faisait mine de vouloir s'arrêter pour reprendre son souffle.

Lissant d'une main sa barbe blanche, Caïphe regarda s'éloigner la cohorte qui escortait le condamné. Dans quelques heures tout au plus, le destin de l'enfant divin serait scellé à jamais. Dans ce moment de dénouement heureux, le Grand Prêtre pensa un instant au devenir du Temple. À présent que la menace du Christ était définitivement écartée, il savait que dans peu de temps le Temple allait recueillir une notoriété telle que l'on viendrait du monde entier pour s'y prosterner, que l'on se battrait même pour avoir l'infime honneur de s'agenouiller devant ses murs.

Pensant au Fléau divin et à ses légions de Démoniaques qui allaient déferler de toutes parts sur Jérusalem, Caïphe arbora un sourire carnassier. Machinalement, il tâta la bourse qu'il portait à sa ceinture. Bientôt, les caisses du Temple seraient aussi pleines que celles de Rome. Avec un ultime regard sur les derniers légionnaires qui fermaient la marche de la procession en armes menant l'enfant divin à la mort, Caïphe s'éloigna. La tête levée vers le ciel, il savoura la chaleur de l'astre de vie brûlant sa peau, il marcha d'un pas vif et joyeux vers sa demeure.

Au loin, comme emplis d'un courroux divin, de sombres nuages s'avançaient au-dessus des vallées et du Jourdain, grondant et menaçant, obstruant là-bas le soleil radieux, accélérant même insensiblement leur course vers le mont Golgotha où ils semblaient s'être donné rendez-vous.

Ils n'étaient pas les seuls à s'y rendre.

Déjà, la cohorte avait du mal à contenir la foule vociférant qui les pressait à présent de tous les côtés. Les légionnaires durent jouer de leurs lances pour contenir les plus fanatiques partisans du Temple qui auraient volontiers lapidé le Christ.

Protégé par les soldats de Pilate, Jésus continuait d'avancer vers sa destinée.

L'épaule meurtrie, le souffle court, il releva difficilement la tête. À travers un voile de sang brouillant sa vision, les rues de Jérusalem défilèrent de façon presque irréaliste. Était-il présent réellement dans la cité de Sion ou tout cela n'était-il qu'un mauvais songe ? Cette réalité ne prendrait-elle pas fin s'il cessait d'y croire ? Pendant un bref moment, il concentra son esprit à ne plus s'y attacher.

Mais le fouet de Brutus lui rappela la triste réalité du cauchemar éveillé qu'il endurait.

Depuis combien de temps marchait-il ainsi ? Il ne savait plus. Le temps semblait avoir cessé sa course depuis une éternité.

Une éternité de douleur.

Depuis combien de temps portait-il cette croix ? Il n'aurait su le dire avec certitude. Autour de lui, tout tournait dans une ronde macabre. Les

visages agressifs s'entrelaçaient dans une danse démente, les cris haineux se mêlant aux crachats.

Père céleste, pardonne-leur... ils ne savent pas ce qu'ils font...

Parmi cette mer de faces folles et grimaçantes, dans cet océan de colère où se noyait cette nature humaine ignorante, des visages compatissants pleuraient à son martyre. Quelques disciples étaient là, perdus au milieu des partisans du Temple, surnageant dans ce flot hostile, espérant pouvoir approcher le Fils de Dieu pour lui venir en aide. De la pointe de leurs lances, les légionnaires veillaient à tenir tout ce monde à distance.

Jusqu'au mont... tiens jusqu'au mont...

Péniblement, pas après pas, Jésus avançait inexorablement.

Les cris finirent par s'estomper.

Jésus réalisa qu'il venait de franchir le mur d'enceinte de la cité. Combien de temps avait-il fallu pour parvenir jusque-là ? Combien de rues avait-il traversées ? Combien de marches avait-il montées en portant l'imposante croix ? Combien de fois était-il tombé, pliant sous le poids du fardeau ? Combien de fois avait-il vacillé de douleur sous les coups de fouet de Brutus ? Il l'ignorait.

Sa tête menaçait d'éclater et il fit un effort pour ne pas défaillir.

Car le plus dur allait venir.

La pente du Golgotha s'élevait devant lui semblable à un barrage infranchissable. Ses jambes se mirent à trembler et il comprit que jamais il ne parviendrait à escalader le sauvage géant blanc de pierres.

Le regard vague, il scruta son environnement. Autour de lui, la plupart des partisans du Temple n'avaient pas dénié le suivre jusqu'au lieu de crucifixion et ils étaient moins nombreux à se presser à sa suite.

Voyant le condamné s'arrêter, Brutus s'emporta. Le fouet claqua à de maintes reprises et Brutus vociféra. Jésus serra les dents.

Père céleste... donne-moi la force d'y parvenir...

Il se remit en route, avançant encore plus lentement, attaquant d'un pas faible la pente escarpée.

Un voile rouge obscurcit sa vision.

Père céleste...

Jésus s'écroula de tout son long, la croix sur le dos.

L'instant d'après, Brutus fondait sur Jésus. Lui tirant la tête en arrière par les cheveux poisseux de sang, le centurion décocha plusieurs gifles.

Jésus revint à lui. En tombant, la couronne d'épines s'était un peu plus incrustée dans son crâne et le sang coulait de nouveau. Brutus relâcha la tête du prisonnier et fit signe à deux de ses soldats de le dégager de son fardeau.

Brutus était contrarié car il comprenait que le détenu ne pourrait pas aller plus loin en portant sa croix. C'était visiblement au-dessus de ses forces. Et tout autre mauvais traitement risquait de le tuer.

Brutus poussa un grognement de mécontentement. Il ne fallait en aucun cas que le futur crucifié meure avant l'heure. Le centurion enroula le fouet et l'accrocha sur la paume de son glaive. Grimaçant, il gratta son énorme biceps et balaya de ses yeux la foule.

Un solide gaillard entra dans son champ de vision. Revenant des champs en portant un sac de jute sur le dos, l'homme trentenaire à la barbe épaisse eut la malchance de croiser le regard du centurion.

– Toi, viens ici, ordonna Brutus.

Il le chargea de porter la croix du Christ.

Devant l'air mauvais de Brutus, l'homme s'exécuta, le profil bas. Avec difficulté, il souleva la croix posée à terre et il s'aventura sur le chemin escarpé menant au Golgotha.

La cohorte se remit en route.

Même sans son fardeau, Jésus avait du mal à marcher. Ses jambes parvenaient à peine à le maintenir debout.

Père céleste... tenir bon... continuer... ne surtout pas s'arrêter... ne plus s'arrêter...

Faisant un ultime effort, il se redressa, gardant une prestance noble malgré le terrible moment de souffrance. Des sons de pleurs et de gémissements se frayèrent un chemin jusqu'à sa conscience exténuée.

Lentement, il se retourna. Un petit groupe de femmes l'avait suivi depuis qu'il était sorti de la forteresse d'Antonia. Raillées et bousculées par la majorité des Juifs hostiles au Christ, elles avaient tenu à rester auprès de lui.

Ce fut là qu'il la vit.

Tremblante, sa mère Marie le regardait avec angoisse. L'eau de ses yeux avait tellement coulé que la source des larmes semblait tarie à jamais. Elle porta les mains à sa poitrine et se frappa le cœur.

La voyant ainsi, Jésus voulait la réconforter, la cajoler, lui dire de ne pas s'inquiéter pour lui, que son calvaire allait bientôt prendre fin et qu'il reviendrait prochainement parmi eux.

Mais il ne pouvait pas.

Il esquissa un sourire triste qu'il voulait rassurant. Ses dents rouges de sang, son visage dénaturé, à la barbe et aux cheveux écarlates en effrayèrent plus d'un. Ces femmes en pleurs, se lamentant et se frappant la poitrine, le touchèrent au plus profond de son être. La conscience faible, il

s'égara dans cet avenir qui risquait de se dessiner autrement s'il ne parvenait pas au bout de ce chemin, du chemin de la destinée qui serpentait à présent derrière lui.

– Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, dit-il d'une voix faible. Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car viendront peut-être des jours où l'on dira : heureuses les stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas allaité...

En pleurs, le groupe de femmes écouta les paroles du Christ.

Brutus s'approcha, menaçant, le cou tendu. Jésus se retourna et fit face au géant blanc de pierres. Alors, il se remit à marcher.

La pente était trop raide pour ses membres exténués par les sévices et les chutes successives. Même sans sa croix, il eut la plus grande difficulté à aller de l'avant.

Serrant les dents, il demanda à son corps un dernier effort.

Tenir jusqu'en haut... tenir...

Avec peine, il parvint presque jusqu'au sommet. Mais ses pieds nus ensanglantés ripèrent sur la roche blanche et il s'étala de tout son long. Le choc entre sa tête et le sol fut terrible. Il y eut un bruit mat. Un peu en contrebas, Marie poussa un cri de terreur et voulut venir en aide à son fils. Un légionnaire s'interposa avec sa lance.

Jésus se releva immédiatement. Cependant, il se mit à chanceler. Brutus le saisit par les cheveux et le tira sans ménagement pour lui faire gravir les derniers mètres menant au plateau supérieur.

Le lieu du supplice.

La tête de Jésus lui faisait horriblement mal. Devant ses yeux embrumés, tout se mit à tourner trop vite. Il savait qu'il n'allait plus pouvoir rester conscient bien longtemps.

Brutus lui lâcha les cheveux et le poussa en direction d'une large tente carrée aux bandes bleues et blanches située à une cinquantaine de pas.

Le centurion et son prisonnier pénétrèrent dans le pavillon en toile. Juste derrière l'ouverture, deux gardes se trouvaient là, de part et d'autre, semblant attendre la venue de Jésus. Immédiatement, ils refermèrent les pans de tissu.

Assis nonchalamment sur une grande malle en osier, un officier romain à la tête de fouine eut un sourire sardonique en réponse au salut de Brutus. Depuis qu'il avait été destitué de son poste privilégié de chef de la garde de Ponce Pilate, le dénommé Marcus n'appréciait plus ces honneurs militaires qu'il prenait pour une moquerie dissimulée. Mal rasé, la tenue négligée, Marcus détestait superviser les basses besognes des crucifixions du Golgotha. Il avait l'impression d'être un fossoyeur, un pourvoyeur

d'excrément. Il ne supportait plus l'odeur pourrie des cadavres en décomposition, rongés par la vermine et cloués sur les croix qu'on laissait là plusieurs jours en avertissement à tous ceux qui oseraient défier l'autorité et l'ordre de Rome. Marcus espérait que Julius, le maudit Romain pistonné par sa famille ayant ravi sa fonction de chef de la garde, finisse par faire un faux pas pour pouvoir reprendre sa place auprès du procureur. Il savait que Ponce Pilate l'appréciait pour son dévouement total.

D'ailleurs, c'était à lui que Pilate avait confié la mission de s'occuper de la crucifixion de l'homme qu'on venait de lui amener. Pilate saurait lui en être reconnaissant si tout se déroulait bien.

Pendant quelques secondes, Marcus considéra Jésus, le jaugeant de la tête aux pieds tout en se récurant les ongles de la main à l'aide d'un poignard. Décroisant ses jambes maigres, il eut un sourire satisfait et hocha la tête lentement. Il posa la fine lame sur la malle en osier sur laquelle il était assis. Puis, sa main tapota machinalement les pagnes blancs pliés soigneusement à côté de lui et qui devaient servir à cacher la nudité des futurs crucifiés. Il regarda le vêtement de Jésus souillé de sang qui dissimulait à peine le corps lacéré de toutes parts.

– Déshabille-toi, ordonna Marcus d'un ton méprisant.

Jésus était si faible qu'il se sentait incapable de lever les bras. Néanmoins, il essaya de s'exécuter. Involontairement, tout son être se mit à trembler.

– N'aie pas peur, gloussa Marcus en arborant un sourire carnassier. Tes souffrances vont prendre fin d'ici peu...

S'amusant de la situation, il éclata d'un rire un peu dément.

Les tempes battant la chamade, Jésus enleva difficilement sa tunique et se retrouva entièrement nu.

Père céleste, donne-moi la force d'accomplir ce à quoi tu m'as destiné...

Sa tête se mit à tourner comme une toupie. Le visage de Marcus se déforma de manière grotesque, la tente s'effaça brusquement et un voile noir tomba sur Jésus qui s'écroula.

Inconscient.

Son esprit s'envola, comme s'échappant du corps charnel torturé, s'élevant au-dessus de lui-même pour chercher ailleurs un salut transitoire.

Dehors, leur tâche accomplie avec succès, les légionnaires de l'escorte quittaient déjà le mont Golgotha pour repartir vers la forteresse d'Antonia. À présent, la foule était contenue par une centaine d'autres légionnaires

d'une cohorte fraîchement débarquée des régions helvétiques et qui n'avaient que peu de connaissance d'Israël.

Pour elle, le lieu du supplice avait tout des prémices de l'Hadès.

De forme circulaire, cet enfer terrestre était concrétisé par un large plateau où les cadavres des suppliciés finissaient par pourrir sur place, parmi les quelques crânes et ossements que les chiens et les oiseaux charognards n'avaient pas complètement éliminés.

Il n'était pas rare de croiser des molosses, un bras ou une jambe entre les crocs, s'en allant se délecter de leur pitance dans un coin plus tranquille.

Certains d'entre eux s'habituèrent si vite à la viande humaine que dans les environs, devenues folles à l'odeur des hommes, des meutes s'improvisaient pour attaquer des femmes et des enfants. Plus d'une fois, les légionnaires avaient dû intervenir et massacrer ces animaux dangereux.

Au grand dam des citadins, Pilate n'avait rien fait pour éradiquer totalement ce problème. Bien au contraire, il laissait envenimer la situation pour engendrer une peur absolue car le procureur avait en tête que pour les Juifs, l'idée même de finir sans sépulture et dans l'estomac d'un chien calmait toute envie de sédition.

Sur le lieu du supplice, empilées par-ci, par-là et comme ternies d'ocre, des centaines de croix attendaient un flot : celui des victimes de révoltes futures. Se délectant du sang passé imprégné dans leurs bois, ces croix semblaient regretter les temps anciens où des milliers d'insurgés expiraient jour après jour sur le mont Golgotha. Mais pour l'heure, cette heureuse époque était révolue et seule une poignée de ces buveuses de sang avait le privilège d'étancher une soif macabre en s'abreuvant du fluide vital de quelques brigands.

Tous les arbres avaient été déracinés et les rares arbustes à subsister encore devaient s'accommoder des centaines de trous servant de base pour dresser les croix.

Une fois en place, celles-ci étaient visibles de loin.

Surplombant Jérusalem, le Golgotha n'avait pas été choisi au hasard par l'occupant romain : la vision macabre des crucifiés était un sérieux présage pour ceux qui voulaient braver encore la toute puissance de Rome et la réputation du mont n'était plus à faire.

Tout autour du sinistre plateau circulaire se situait un terrassement coupé par cinq chemins.

Par l'un de ces chemins, des Pharisiens à cheval arrivèrent. Les montures s'arrêtèrent du côté du couchant où la pente de la montagne était douce.

L'un des cavaliers descendit rapidement de son cheval pour rejoindre les gardes du Temple camouflés parmi la foule redevenue attentiste, calme et silencieuse. Discrètement, les gardes juifs saluèrent leur chef et lui firent un compte rendu succinct de la situation.

Enlevant l'ample capuche de sa tunique sombre, les yeux noirs de Zacharie se portèrent sur la tente où venaient de pénétrer Jésus et Brutus. Comme pour se rassurer, la lourde main de Zacharie tâta le pommeau de son épée dissimulée sous son vêtement. Depuis que Jésus était sorti du palais de Pilate, Zacharie n'avait cessé de le suivre de loin, dans une vue d'ensemble, supervisant le dispositif que Caïphe avait fait mettre en place pour éviter tout risque de débordement visant à libérer le faux Christ.

Mais dès le début, Zacharie avait compris qu'il n'y aurait pas de problème : les légionnaires déployés au dehors de la forteresse d'Antonia avaient été impressionnants et la démonstration de force plus que dissuasive. Devant la mort inévitable de Jésus, Zacharie avait souri, prenant plaisir à voir la déchéance de l'enfant divin humilié à porter cette croix que ses disciples arboraient avec ostentation. Et ces derniers ne pouvaient en aucun cas lui venir en aide.

Néanmoins, Zacharie était resté prudent. Pour parer à toute éventualité, on avait menacé secrètement les habitants de Jérusalem, interdisant à quiconque de se regrouper. Tout autour du palais de Pilate et même en dehors de la cité, les gardes du Temple avaient dispersé violemment les rassemblements de disciples, de citoyens favorables au Christ et voyant en lui le Fils de Dieu.

Seuls les partisans des Pharisiens ou des Sadducéens avaient été autorisés à suivre l'imposteur. Et, dissimulée au sein de cette foule hostile, se trouvait la garde personnelle de Caïphe.

Ultime rempart, elle veillait à ce qu'aucune vague spontanée et populaire ne se soulève pour porter secours au faux Christ, une vague qui aurait pu noyer de sa masse la cohorte et emporter par la force celui que bon nombre considéraient comme le Sauveur d'Israël.

Zacharie jeta un coup d'œil tout autour de lui.

Malgré les menaces, quelques disciples de Jésus s'étaient quand même immiscés dans la foule. La grande majorité était des femmes. Zacharie soupira mais il savait que, au vu de leur petit nombre, cela n'aurait aucune incidence.

La crucifixion allait bientôt être mise en œuvre.

Sur les hauteurs environnantes, les poings serrés, beaucoup de gens qui se rendaient à la ville s'étaient arrêtés pour assister au loin au triste spectacle. Campant à l'extérieur de Jérusalem, des marchands étrangers

venus pour les festivités de la pâque gonflèrent de leur nombre croissant la foule déjà présente. Mus par une curiosité malsaine, ils accouraient en gravissant la pente douce occidentale et se hâtaient de voir de leurs propres yeux ce terrible endroit à la réputation démoniaque, pour avoir l'opportunité d'assister à une crucifixion.

Sur leur chemin, un chariot tiré par deux chevaux les dépassa. Conduit par un légionnaire, l'attelage emmenait deux brigands condamnés à mort pour leurs crimes. Allongés sur le plancher rugueux, gémissant au moindre soubresaut, vêtus de loques, les deux larrons avaient les pieds et les mains liés, le visage et le corps tuméfiés par les coups reçus lors de leur arrestation.

Arrivé au Golgotha, le chariot stoppa à une dizaine de pas de la tente. Des légionnaires se saisirent sans ménagement des détenus sales et hirsutes, coupèrent leurs liens et, à la pointe de leurs lances, les poussèrent vers le large pavillon carré aux bandes blanches et bleues.

À une cinquantaine de mètres de là, Zacharie regardait la scène avec attention. Les pans de toile de la tente s'écartèrent et le chef des gardes du Temple vit sortir Jésus.

Ce dernier était à moitié conscient. Soutenu par deux légionnaires, traînant les pieds, il était amorphe, comme absent.

À part un pudique pagne et sa couronne d'épines, il était entièrement nu.

Devant le corps sanguinolent déchiré de toutes parts, Zacharie eut un sourire mauvais.

Le fouet de Brutus avait labouré profondément la chair telles des entailles de lames surnoisées. Le sang coulait continuellement des plaies béantes.

Jésus devait atrocement souffrir. Mais Zacharie fut déçu de ne pas déceler le moindre signe de douleur sur le visage écarlate du faux Christ.

Celui-ci était d'un stoïcisme incroyable dans un moment pareil, comme si son esprit était ailleurs, désolidarisé de son enveloppe charnelle.

Zacharie serra le poing.

– Attends d'être sur ta maudite croix, murmura-t-il. On verra si tu supportes encore la douleur...

Posée à même le sol avec deux autres, la croix qu'avait portée Jésus jusqu'au bas du mont attendait pour l'ultime châtimement.

Voyant son état, par crainte qu'il meure avant l'heure, un légionnaire s'approcha et donna à Jésus du vin aigri mêlé de fiel. Mais Jésus, l'ayant goûté, cracha et n'en voulut plus.

On l'allongea sur la croix et, le maintenant de force de peur qu'il ne se débatte, on lui cloua les pieds et les mains. Mais Jésus ne broncha pas, ne

cilla même pas. Aucun cri ne sortit de sa gorge comme si tout ce qu'on lui avait fait et faisait encore endurer ne le touchait plus.

Sous la contrainte des lances, les deux brigands sortirent de la tente. Ces derniers avaient échangé leurs loques contre des pagnes dissimulant leurs parties génitales.

Portant une pancarte en bois, Marcus quitta également son pavillon. Pendant que l'ancien chef de la garde de Pilate s'agenouillait pour fixer la pancarte en haut de la croix du Christ, ses hommes forcèrent les deux larrons à s'allonger sur leurs croix.

Lorsque les clous transpercèrent leurs membres, leurs cris déchirèrent les cieux et y résonnèrent longuement.

Ne se préoccupant pas de leurs hurlements, les légionnaires nouèrent des cordelettes autour des bois et des poignets pour que les avant-bras supportent le poids des corps. Sans cette touche finale, les mains clouées n'auraient pas supporté le fardeau : elles se seraient déchirées par leur milieu et auraient laissé retomber les crucifiés.

Après avoir inspecté le travail de ses soldats, Marcus leur fit un petit signe du menton. À l'aide de cordes, les gardes tirèrent sur les croix pour les lever et les fixer chacune dans un trou. Quand celle de Jésus fut dressée définitivement au milieu des deux autres, un murmure de satisfaction parcourut l'assistance.

Marcus considéra la croix du Christ pendant un instant puis, reculant de plusieurs pas, il se retourna vers la foule silencieuse. Sa tête de fouine scruta les visages haineux tendus vers le crucifié. Marcus donna des ordres précis et les légionnaires autorisèrent le public à se rapprocher jusqu'à une vingtaine de mètres. Après un dernier regard circulaire rapide, Marcus s'éloigna.

Zacharie laissa échapper un soupir de soulagement. Le sort de l'enfant divin était irrémédiablement scellé. Zacharie savait bien qu'avec tout ce qu'avait enduré Jésus, celui-ci ne survivrait pas bien longtemps à la crucifixion. Même si les plus robustes et les plus endurants pouvaient parfois rester ainsi plusieurs jours, les gardes ne les laissaient jamais agoniser aussi longtemps car ils devaient vaquer à d'autres obligations. En général, au bout de cinq ou six heures, les légionnaires leur brisaient les os des jambes. Alors, incapables de se redresser pour mieux respirer, les suppliciés mouraient étouffés l'instant d'après, la cage thoracique comprimée par le poids du corps.

Zacharie savait que pour Jésus, il ne serait pas nécessaire de lui porter ce coup de grâce. Déjà, Jésus avait du mal à se maintenir en hauteur, s'asphyxiant lentement mais sûrement.

Zacharie jubilait du sordide spectacle qui s'offrait à lui : celui de l'enfant divin crucifié, recouvert de sang de la tête aux pieds, la couronne d'épines incrustée dans son crâne faisant ruisseler un fluide écarlate sur sa barbe et ses longs cheveux poisseux, dégoulinant sur son visage aux traits altérés.

Cependant, une chose venait entacher ce tableau idyllique : la pancarte qu'avait accrochée Marcus. Sur celle-ci une inscription en lettres grecques, romaines et hébraïques avait été gravée.

« Jésus le Nazaréen, roi des Juifs »

Zacharie fit la grimace. Caïphe n'apprécierait pas ce petit détail. Zacharie se devait d'aller prévenir son maître. À regret, se lamentant intérieurement de ne pouvoir assister au supplice jusqu'au bout, il s'éloigna rapidement.

À quelques pas de lui, les yeux rougis par la détresse, Marie regardait le fils qu'elle avait porté en elle, à qui elle avait donné la vie.

Plongeant un bref instant dans le passé, elle se souvint de la destinée promise à l'enfant divin par les prêtres du Temple.

Un avenir glorieux.

Mais c'étaient ces mêmes prêtres qui venaient de balayer le piédestal sur lequel ils voulaient mettre l'enfant divin et ils l'avaient porté au crucifix.

Entourée d'autres femmes qui la soutenaient moralement et souvent physiquement quand elle menaçait de s'évanouir par cette vision d'horreur, Marie se tenait debout et tremblante à vingt mètres de la croix. Tout contre les légionnaires qui veillaient à ce que personne ne franchisse la ligne invisible au-delà de laquelle nul civil n'était autorisé à pénétrer, elle attendait qu'un miracle se produise.

Son fils ne pouvait pas mourir. C'était inconcevable pour elle.

Pendant une longue minute, elle ferma les yeux pour ne plus voir la terrible scène de ce fils martyrisé et souillé de sang.

Elle pria pour que les forces célestes interviennent.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, rien n'avait changé. Alors, pendant une longue heure, elle se mit à prier plus ardemment.

Près du large pavillon carré, quatre vétérans de l'armée romaine étaient en train de se disputer. Perdus au milieu des marchands étrangers, deux disciples du Christ avaient évoqué entre eux le pouvoir de guérison du manteau de leur Maître. Les quatre légionnaires avaient entendu leurs divers propos. Opportunistes et cupides, croyant pouvoir en tirer un bon prix auprès des Juifs, ils avaient profité de l'absence de Marcus pour pénétrer dans la tente et récupérer les vêtements du Christ. La tunique

lacérée et maculée de sang fut découpée en quatre parts égales. Cependant, un manteau rouge fut cause de discorde. Sans couture, tissé tout d'une pièce, deux des vétérans ne voulaient pas le déchirer de peur qu'il se déprécie trop à la vente.

– Ne le déchirons pas, proposa l'un d'eux. Tirons au sort à qui il sera.

Les trois autres finirent par accepter.

De loin, Marie assista à la scène. Elle voyait le quatuor jouer aux dés un manteau de couleur rouge. Elle fronça ses fins sourcils, puis elle finit par comprendre qu'il s'agissait du manteau que Jésus portait quand il était apparu sur le balcon du palais de Pilate ; en secret, réussissant à se glisser parmi la foule, Marie avait assisté à la condamnation publique de son fils.

Nonchalamment, les quatre vétérans finirent par aller s'asseoir à l'ombre des croix pour échapper au soleil de plomb, attendant l'ordre d'achever les suppliciés. Mais pour l'instant, ces derniers ne devaient pas encore mourir.

Le supplice devait durer.

Pour cela, à l'aide d'une longue tige de roseau où était fixée une éponge, un jeune légionnaire leur donnait souvent du vin aigre. Jésus, lui, refusait obstinément d'en boire.

La chaleur tomba brusquement. Des nuages noirs et épais recouvrirent tout le ciel azur, cachant de leur ombre sombre l'astre de vie. Ces ténèbres en plein jour n'impressionnèrent pas la foule des partisans du Temple. Certains d'entre eux recommençaient à insulter le faux Christ.

Une voix plus puissante s'éleva au-dessus du tumulte.

– Hé ! Toi qui détruis le sanctuaire et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même en descendant de la croix, brailla un Sadducéen. Descends de ta croix si tu es le Fils de Dieu !

Goguenards, les vétérans levèrent la tête vers Jésus.

– Il paraît qu'il a sauvé une multitude de personnes. Et dire qu'il n'arrive pas à se sauver lui-même !

Ils éclatèrent d'un rire méchant. Fraîchement débarqués dans la région, ils ne connaissaient pas les pouvoirs du Messie, n'ayant entendu, le jour même, que de simples rumeurs à son sujet.

– Qu'il se sauve lui-même s'il est l'élu de Dieu, cria le Sadducéen qui se trouvait à proximité des légionnaires.

– Hé ! Le roi des Juifs, tu entends ? questionna l'un des soldats. Descends de ta croix afin que nous voyions et que nous croyions en toi !

Nouveaux éclats de rire.

Le Sadducéen ajouta, ironique :

– S’il compte sur Dieu, que Dieu le délivre maintenant s’il s’intéresse vraiment à l’homme qui s’est vanté être son Fils !

Réalisant qui était l’homme crucifié au milieu d’eux, l’un des malfaiteurs commença à crier d’une voix désespérée.

– N’es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même et sauve-moi...

– Silence, idiot ! coupa l’autre larron. Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis la même peine ? Pour nous, c’est justice, nous payons nos actes ; mais lui est le Fils de Dieu !

Dans ce moment de détresse, il essayait de se raccrocher au moindre espoir de salut, essayant de flatter ce Christ dont on lui avait tant vanté les pouvoirs surnaturels.

– Seigneur, ajouta-t-il, souviens-toi de moi quand tu iras dans ton royaume.

Jusqu’à présent, Jésus était resté d’un stoïcisme absolu, distant de tout ce qu’il subissait comme si tout cela n’était qu’un mauvais rêve. Il n’avait pas crié quand on lui avait planté les clous dans les mains et les pieds, la douleur était devenue une seconde nature chez lui. Comme s’il prenait soudainement conscience de ce qui l’entourait et de la présence du larron, il tourna la tête vers lui. Ses yeux écarlates considérèrent un instant l’autre crucifié.

La voix éraillée, déformée par l’écrasement du larynx dû au poids du corps suspendu, il s’exprima avec difficulté.

– Je te le dis en vérité, aujourd’hui tu seras avec moi dans le paradis, articula péniblement Jésus d’une voix d’outre-tombe.

Sa tête retomba sur son cou. De nouveau, le Christ essaya de se dresser sur ses jambes pour pouvoir respirer normalement. Mais tous ses membres se fatiguaient trop vite et il avait du mal à se maintenir en hauteur. Recouvert d’une multitude de couches de sang, son visage se leva devant lui, contemplant la foule aux faciès haineux et sardoniques.

Un visage familier attira son attention.

Jean était là. L’apôtre avait rejoint Marie.

Le Christ considéra Jean pendant une longue minute, puis ses lèvres s’animèrent comme s’il voulait lui dire quelque chose. Mais aucun son ne sortit de sa bouche enflée.

Le regard de Jésus se porta sur sa mère.

Parcourue d’un frisson, celle-ci vrilla sur son enfant ses prunelles douloureuses.

Jésus la dévisagea puis, ayant un sourire étrange et triste, lui dit d’une voix étranglée :

– Femme, c’est ton fils.

Puis s’adressant à Jean, il ajouta :

– Voilà ta mère...

Jean s’étonna un instant de ces propos, puis il comprit que dans ce moment où la mort allait bientôt le prendre, pensant au devenir de sa mère, Jésus voulait que l’apôtre garde Marie auprès de lui pour qu’il veille sur elle jusqu’à la fin de ses jours.

Jean acquiesça en silence, lui faisant ainsi la promesse formelle que son souhait serait exaucé.

Le calvaire du Christ et des deux brigands continua. Depuis combien d’heures étaient-ils là ? Eux-mêmes ne le savaient déjà plus, résistant encore et toujours contre l’épuisement synonyme de mort irrémédiable.

De nouveau, les cris des deux autres crucifiés firent tourner la tête de Jésus. Ils l’exhortaient à les sauver, à stopper leurs tourments.

Lui non plus n’en pouvait plus.

Il leva le visage vers le ciel en implorant son Seigneur.

– Éloï, Éloï, Lema Sabachtani, cria-t-il avec peine. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ?

Se méprenant sur ses propos, les quatre vétérans se gaussèrent.

– Il appelle Élie, pouffa l’un d’eux.

Ayant de vagues connaissances de l’histoire du peuple juif, ils crurent que Jésus appelait Élie, un prophète des temps anciens.

Le jeune légionnaire apporta l’éponge imbibée de vin aigre fixée à un roseau, il voulut donner à boire à Jésus. Mais celui-ci refusa obstinément.

– Laisse-le donc, fit le plus âgé des vétérans en ricanant. Voyons plutôt si Élie va venir le sauver.

Nouveaux éclats de rire.

Le Christ baissa la tête, exténué. Il n’arrivait plus à garder une position haute. Prendre une inspiration se faisait de plus en plus difficile et il savait qu’il se mourait. Ses jambes l’abandonnaient, terrassées par des crampes. Maintenu par les avant-bras ligotés autour de la traverse en bois, son corps glissa lentement vers le bas.

Il suffoqua, s’asphyxiant progressivement.

La masse sombre des nuages se déchira brusquement. Tels des traits décochés du ciel, les rayons du soleil transpercèrent les ténèbres, concentrant leur lumière sur la croix de Jésus.

Une auréole lumineuse apparut autour de lui.

– J’ai soif, murmura-t-il.

Le visage levé vers la croix, le jeune légionnaire était impressionné par la vision incroyable qui s'offrait à lui. Il déglutit avec peine. À présent, il était persuadé d'avoir en face de lui une incarnation vivante d'un dieu sur terre. Sa main se leva de nouveau et cette fois-ci, le crucifié accepta le liquide aigre imbibant l'éponge.

Le vin coula le long de sa bouche.

La minute suivante, une grimace de douleur courut sur ses lèvres déformées.

– Tout s'accomplit, soupira-t-il.

Il leva son visage vers le firmament.

– Pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font... Seigneur, en tes mains je remets mon esprit...

Jetant un cri rauque, sa tête bascula en avant.

La mort venait de le prendre.

Tout autour de la couronne d'épines sanguinolente, l'auréole scintilla d'un étrange rayonnement surnaturel. Malgré lui, le jeune légionnaire lâcha le roseau et, comme au ralenti, l'éponge tomba à terre. Ses pieds commencèrent à trembler et la vibration se propagea à tout son être. Il mit un instant pour réaliser que ce tremblement ne venait pas de lui-même.

La croûte terrestre était parcourue par un frisson violent.

Pendant de longues secondes, secoués en tous sens, des rochers roulèrent et se fendirent. Parmi la foule prise dans la colère des éléments, il y eut des cris de stupeur.

Au loin, semblables à des navires rompant leurs amarres, des sépulcres brisèrent leurs scellements et s'ouvrirent comme pour ressusciter les esprits des défunts. Au cœur même de la cité, le ciel gronda et le voile du Temple se fissura de haut en bas.

Le calme revint comme si rien ne s'était passé.

La course précipitée de citadins qui fuyaient le Golgotha en se frappant la poitrine attestait pourtant de la catastrophe qui venait de se produire. Beaucoup craignaient une réplique plus forte du séisme.

Le jeune légionnaire les regarda déguerpir. Alors, il tourna son regard vers le Christ. Tels de sombres boucliers, les nuages noirs avaient brisé net la percée brillante des rayons du soleil. De nouveau, en maîtres des ténèbres, ils obscurcissaient le ciel.

Autour de la couronne d'épines, l'auréole lumineuse s'était éteinte à jamais.

– Vraiment, murmura le jeune légionnaire, cet homme était fils des dieux...

Star reptilienne

Bangkok.

Dans le salon de thé au charme asiatique de leur hôtel, Tom et Camille regardaient l'un des nombreux écrans de télévision fixés aux murs.

Tous retransmettaient un talk-show américain enregistré où le célèbre animateur était en train d'interviewer le non moins célèbre Jarod Loto.

Ce dernier était un acteur réputé d'Hollywood et également une star internationale de la chanson, le fer de lance du rock alternatif désigné sous l'appellation glorieuse de « Neo Rock ».

Les yeux bleu turquoise de Jarod Loto charmaient quiconque les croisait pour la première fois. Il était beau comme un apollon et, avec ses cheveux longs et sa barbe naissante de messie, certains de ses fans croyaient reconnaître en lui la réincarnation de Jésus-Christ en personne. Pourtant, Jarod Loto était loin d'être un ange : ses déboires sentimentaux et surtout judiciaires lui avaient valu quelques condamnations et ils avaient fait les gros titres de la presse *people*.

Aveuglés par l'amour quasi religieux qu'ils lui portaient, ses fans n'avaient pas cru tous ces ragots rapportés sur leur idole, ils avaient crié au complot médiatique et policier, ils n'avaient pas accepté la parole d'honneur des officiers de police qui avaient simplement relaté honnêtement les faits. Si Jarod Loto avait massacré toute sa famille, s'il avait été arrêté couvert de sang de la tête jusqu'aux pieds avec l'arme du crime sur lui et s'il avait signé des aveux de sa main, ses fans auraient encore crié à l'injustice et au complot, et que les aveux de Jarod avaient été obtenus sous la contrainte.

Néanmoins, Jarod n'avait pas été contraint lorsqu'il avait fini par reconnaître les faits qui lui avaient été imputés, il avait reconnu avoir abusé de drogues et surtout d'alcools lors de soirées et qu'il était effectivement

ivre ce fameux jour où il avait été arrêté par la police au volant de sa voiture de sport.

Loin de désabuser ses fans, ceux-ci lui avaient pardonné en louant son honnêteté et ils avaient continué de le vénérer comme une divinité terrestre incarnée. Faisant amende honorable, Jarod avait avoué avoir sombré dans l'alcoolisme et il était parti en cure de désintoxication dans une institution médicale catholique. Selon Jarod, par la prière et l'amour du Seigneur, il avait pu se sortir de l'enfer de l'addiction : Jésus-Christ l'avait sauvé des griffes de ses démons. Depuis ce jour, Jarod n'arrêtait plus de remercier le Seigneur à la moindre occasion.

« ... Je souhaite remercier le Seigneur Jésus-Christ car c'est grâce à lui que je suis là où je suis aujourd'hui... »

Jarod parla ensuite de l'accident de voiture qu'il avait eu dernièrement et que grâce au crucifix qu'il portait autour du cou, il s'en était sorti indemne.

Gros plan sur la photo de la voiture rouge encastrée contre un arbre.

L'œil goguenard, Tom écoutait l'interview de Jarod Loto.

Combien d'hommes étaient dans le cas de Jarod, à croire que c'était grâce à un gri-gri qu'ils avaient eu la vie sauve alors qu'ils oubliaient que des ingénieurs avaient travaillé toute une vie pour sauver d'autres vies par des airbags et des structures adaptées qui atténuent les chocs frontaux lors des accidents ? Contaminés par le Virus Dieu, ils oubliaient les innombrables morts de la route qui portaient eux aussi une croix autour du cou ou qui avaient fait baptiser leur autobus par un prêtre catholique, des morts qui avaient espéré illusoirement que le Seigneur Jésus-Christ leur garantirait la vie sauve. Comme on ne remarquait que les quelques trains qui arrivaient en retard en occultant les quatre-vingt-dix-neuf pour cent de trains qui arrivaient à l'heure, on ne s'intéressait qu'à ces quelques alcooliques, drogués ou malades qui affirmaient avoir vaincu leur mal en ayant prié le Seigneur. On oubliait les hommes et les médicaments qui les avaient véritablement sauvés ainsi que les quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'inconnus qui étaient morts les mains jointes sans que Dieu n'intervienne nullement. On oubliait même les millions de morts des tremblements de terre, des tsunamis ou des cyclones issus de la création terrestre et donc l'œuvre du Dieu infanticide en personne.

Seuls les chanceux vivants pouvaient parler et remercier le ciel de les avoir sauvés tandis que les morts ne pouvaient plus s'exprimer sur leurs ressentis divins...

À la télévision, on diffusa un court reportage sur la grande collection de voitures de sport de Jarod Loto.

Et l'animateur vedette de demander en voix off :

« ... Vous semblez aimer beaucoup les voitures... »

Tom sourit.

La simple vision d'une voiture de sport déclenchait chez l'homme l'activation d'une zone cérébrale bien connue des scientifiques étudiant les animaux car cette zone était identique chez tous les mâles mammifères, humains compris : elle était liée aux mâles dotés d'importants caractères sexuels distinctifs, dotés de signes extérieurs de puissance à l'aide desquels les femelles étaient séduites. Comme par exemple la queue chatoyante du paon, les longues canines scintillantes des gorilles, les cornes resplendissantes des bouquetins ou les bois majestueux du cerf.

Par l'acquisition d'une voiture de sport, l'homme acquérait un tel caractère sexuel distinctif par procuration, une procuration qui stimulait cette zone cérébrale particulière et qui confortait son cortex dominant de reptilien comme chez tous les autres mâles dominants. Cet ancestral comportement animal de séduction et de domination des mâles rivaux était toujours présent chez l'homme, le conducteur d'une voiture de sport pouvait donc pavoiser sa toute puissance qui reconfortait son cerveau primaire et qui glorifiait son estime personnelle, lui renvoyant inconsciemment l'idée que d'avoir en sa possession un tel engin, semblable à un plumage miroitant, séduirait la gente féminine.

Les comportements humains étaient ancrés par des stimuli issus de la nuit des temps et on ne pouvait pas s'en défaire ni les contrôler aisément.

Ce qui faisait le jeu de la société de consommation à outrance et de la surenchère dans la course à l'acquisition...

Le reportage se poursuivait : au volant d'une Ferrari rouge au toit escamoté, Jarod Loto roulait lentement sur Sunset Boulevard, assailli par des fans en délire qui scandaient son nom en courant le long du trottoir.

« ... Pourquoi êtes-vous si populaire ? » demanda la voix off de l'animateur.

« À vrai dire, je ne sais pas... » avoua la voix de Jarod.

Tom, lui, connaissait pertinemment la raison.

Une expérience avait été faite avec des macaques. Ceux-ci pouvaient choisir les photos des autres congénères de leur colonie, photos associées à une récompense : du jus de pomme. Les photos des mâles dominants avaient pour récompense des quantités moindres de jus de fruits et les photos de singes banals beaucoup plus. Malgré leur gourmandise, les singes choisissaient systématiquement les photos des dominants même si la récompense était moins importante.

Ils étaient prêts à sacrifier leur gourmandise préférée pour voir les photos des mâles dominants ; les macaques avaient l'instinct primaire de repérer ces dominants du groupe pour pouvoir s'associer rapidement à eux et éviter ainsi bien des conflits. Et cela valait bien quelques concessions à leur gourmandise.

Les primates humains que nous étions continuaient d'avoir le réflexe de percevoir instinctivement les stars comme les animaux dominants de la horde : les observer, comprendre leur manière de vivre et de réagir, voire s'en approcher était important pour l'homo sapiens moderne qui croyait toujours inconsciemment en tirer une précieuse alliance impossible.

De plus, le fait de s'identifier à des personnes célèbres et socialement valorisées avait des effets favorables sur l'estime de soi. Ceux qui échouaient à des examens, dans leur vie professionnelle ou sentimentale reportaient leur intellect meurtri sur une équipe de football ou sur une star et le succès de ces derniers restaurait un tant soit peu l'estime de soi mise à mal, la vraie victoire des uns était, par une identification salvatrice psychologique, la réussite compensatoire des autres, les innombrables autres bafoués par la vie.

Une existence glorieuse par procuration fallacieuse.

Et, au final, si on aimait toutes ces stars dont le fonds de commerce était le succès et la réussite, c'était aussi par un effet de familiarité : à force de voir la tête d'une idole partout, on finissait par l'apprécier. Ce phénomène s'appelait « l'effet de simple exposition » : si l'on montrait à quelqu'un vingt ou trente fois de suite un symbole chinois inconnu, il finissait par être persuadé que ce symbole avait une signification positive alors que sa toute première impression était souvent négative. Au-delà des différences culturelles, nombre de nos conduites appartenaient à un patrimoine commun de l'humanité et cette caractéristique héréditaire de « simple exposition » émanait du temps où nos ancêtres devaient se méfier des toutes premières expositions aux divers éléments étrangers de la nature potentiellement dangereux ou aux sources de nourritures nouvelles qui pouvaient se révéler être mortelles.

Les groupes d'hominidés qui avaient perçu instinctivement ces choses inconnues comme positives avaient payé un lourd tribut et ils avaient vu leurs audacieux morts faire décliner leurs rangs.

À l'opposé, les groupes d'individus qui avaient perçu instinctivement les choses inconnues comme négatives puis positives par une exposition répétée qui prouvait la non-dangereusité, avaient mieux survécu à leur environnement et ils avaient transmis ce précautionneux comportement inné dit de « simple exposition » à l'humanité tout entière.

On comprenait mieux alors pourquoi des marques comme Coca-Cola dépensaient des sommes incroyables simplement pour être vues le plus souvent possible par le maximum de personnes : l'effet de simple exposition influençait le choix du consommateur qui se reportait automatiquement sur cette vision devenue positive à force de matraquage perpétuel. Et il en était de même pour les stars ou même pour leurs piètres chansons entendues maintes fois ainsi que pour les hommes politiques qui connaissaient depuis longtemps ce phénomène et, pour qu'on ait une image positive d'eux par effet de simple exposition, ils participaient donc volontiers à de nombreuses émissions de télévision pour être vus le plus possible comme le faisait Jarod Loto.

« ... On vous a vu également aux bras d'une jolie top-modèle japonaise. La rumeur de votre relation secrète a couru dans tout Hollywood. Et votre fiancée, Shannon, comment a-t-elle réagi à toutes ces suspicions ? »

Comme si ces propos étaient convenus par avance, Jarod Loto ne s'offusqua pas de la question très personnelle de l'animateur.

« Vous savez, je n'écoute jamais les rumeurs... Shannon sait que je l'aime et qu'elle est à présent mon unique amour. Il y a quelques années, on a pu me voir aux bras de plusieurs actrices et c'est vrai que j'ai enchaîné plusieurs liaisons amoureuses qui n'ont pas abouti. Mais avec Shannon, c'est du sérieux et elle sait que je lui serai toujours fidèle... »

Jarod Loto parlait avec force de conviction, comme pour se persuader lui-même d'une chose qu'il savait impossible.

Tom sourit.

L'amour entre homme et femme pouvait se résumer par un mot : « compétition » pour l'homme et « choix » pour la femme.

L'homme était en compétition interne permanente, il était mû par une programmation innée : celle de diffuser au plus de partenaires possible son patrimoine génétique, de disperser ses millions de spermatozoïdes au plus d'ovules possible. Dans le monde animal, l'ancêtre de l'homme avait été certes en compétition externe avec les autres espèces pour survivre, mais il avait été aussi et surtout en compétition interne avec ses congénères pour imposer sa suprématie. D'où la petite histoire des deux brontosaures en train de courir, poursuivis par un tyrannosaure voulant les dévorer et l'un des brontosaures de dire « c'est stupide de courir, on ne peut pas courir plus vite que le tyrannosaure » et l'autre de répondre « je ne cherche pas à courir plus vite que lui, je cherche juste à courir plus vite que toi... ».

Cette compétition interne avait été avant tout une compétition sexuelle pour la quête des partenaires et la transmission du patrimoine génétique. Les mâles génétiquement « fidèles » qui n'avaient eu qu'une unique partenaire

n'avaient eu que peu de descendance tandis que les mâles « infidèles » avaient eu une foule de partenaires à la descendance nombreuse et les nouveaux enfants mâles avaient reproduit le comportement héréditaire de leurs pères : de façon exponentielle et mathématique, la suprématie du gène infidèle avait pris le dessus sur le patrimoine génétique de l'homme.

L'illusoire désir culturel de fidélité masculine était donc mis à mal par sa programmation héréditaire interne qui le poussait à être volage, à avoir le plus de partenaires possible et l'homme moderne avait bien du mal à résister à l'appel de ces sirènes génétiques présentes en lui depuis des temps immémoriaux. Il devait se faire violence pour les dominer et ne pas agir avec son sexe mais plutôt avec noble cœur par respect pour la femme.

Connaissant instinctivement sa propre nature et donc celle de ses congénères identiques à lui, l'homme souffrait de la hantise animale que sa progéniture ne porte pas ses gènes, engendrant une jalousie gravée dans le marbre de son patrimoine génétique. Il craignait donc l'infidélité de sa compagne, cette infidélité féminine qui était mue par l'instinct primaire d'apporter les meilleurs gènes à son enfant, quitte à coucher avec des beaux mâles surtout lors de périodes d'ovulations et de revenir auprès du mâle protecteur pour lui faire élever non pas son enfant à lui mais l'enfant vigoureux d'un autre, un autre qui apportait à la descendance une santé, une robustesse ou une intelligence qui faisait défaut au malheureux cocu.

La femme, quant à elle, voyait elle aussi avec effroi l'infidélité de l'homme. Si l'homme redoutait que sa compagne ait des rapports sexuels avec un autre homme, la femme, elle, craignait que son compagnon éprouve de tendres sentiments pour une autre femme, qu'il s'attache à une autre et qu'elle se retrouve toute seule avec sa progéniture.

Si pour l'homme la compétition était de mise et le rendait au final amoureux jamais longtemps, la femme, elle, était guidée par le mot « choix » : elle se devait de faire un choix judicieux car elle ne portait qu'un seul ovule dans son corps, qu'un seul enfant à naître lié à une grossesse nécessitant un investissement colossal, elle se devait donc de sélectionner attentivement le partenaire idéal le plus apte à subvenir à l'avenir de la mère et de l'enfant.

On pouvait alors s'étonner que les femmes se laissent séduire par des hommes qu'elles savaient infidèles puisqu'ayant déjà eu d'autres partenaires et même d'autres enfants, des hommes qui risquaient encore de prendre la poudre d'escampette tôt ou tard.

La réponse était donnée par le comportement de la femelle caille à qui l'on montrait une vidéo d'un mâle de son espèce, pavanant devant une autre femelle, la séduisant et s'accouplant avec cette dernière : dès qu'on mettait la caille spectatrice avec ce mâle, elle était attirée par lui et elle

consentait à s'accoupler avec. D'un point de vue évolutionniste, la raison de cette particularité était qu'un mâle déjà « essayé et approuvé » par d'autres femelles représentait une relative garantie de fiabilité reproductrice et se reproduire était la plus grande motivation inconsciente de tous les êtres vivants.

Il en était de même chez la femme.

On pouvait voir ce type de comportement dans des scènes de la vie quotidienne : un homme abordait une femme sur le quai d'une gare et engageait la conversation, leur complicité ne tardait pas à apparaître. À quelques mètres de là, une autre femme, jusque-là indifférente, se rapprochait, arrangeait ses cheveux et commençait à lancer des regards insistants dans leur direction, pensant que cet homme était intéressant puisqu'il avait su attirer l'attention d'une inconnue, sacrifiant au raisonnement pragmatique que si l'autre l'avait choisi, c'était qu'elle avait de bonnes raisons.

Le choix des partenaires sexuels était une tâche complexe et, pour une femelle de quelque espèce que ce soit, il était difficile de savoir quel était le bon mâle, celui qui assumerait le mieux le futur des enfants. La femelle n'avait pas droit à l'erreur, elle devait investir du temps pour s'assurer qu'elle choisissait un bon parti, ce qui expliquait parfois la longueur des conversations que l'homme devait entretenir pour gagner la confiance de la belle. Dans un contexte de compétition et de sélection naturelle, tel celui qui avait présidé à l'évolution des êtres vivants, tout gain de temps avait été bon à prendre. C'était pourquoi les femmes pratiquaient une forme d'espionnage : elles observaient les hommes qui avaient été choisis par d'autres femmes et elles profitaient en quelque sorte du travail de jugement que ces dernières avaient déjà réalisé pour jeter leur dévolu sur le bon mâle.

Et, à l'époque moderne, l'argent s'était pragmatiquement substitué aux jugements des autres femmes et il avait permis de désigner inmanquablement le meilleur prétendant au devenir des enfants...

« ... Oui, des enfants. Je veux en avoir avec Shannon. »

« Des mauvaises langues disent que vous êtes immature pour fonder une famille stable et que vous faites parler plus souvent vos poings que votre verve... » dit l'animateur, en référence aux bagarres qui avaient opposé Jarod avec des paparazzi peu scrupuleux de sa vie privée.

« C'était avant que le Seigneur Jésus-Christ et Shannon entrent dans ma vie. J'ai changé, j'ai mûri grâce à eux... »

Sur un ton plus confidentiel, il ajouta :

« Vous savez, je vais vous dire une chose : à part le Seigneur et Shannon, personne d'autre ne sait ce que j'ai vraiment sur le cœur ou même dans la tête... »

Intérieurement, Tom soupira.

Jarod se trompait car Tom savait lui aussi ce que la star avait dans sa tête.

Comme tout homme, Jarod avait trois cerveaux. Chacun indépendant, chacun travaillant pour lui seul sans coordination aucune.

Le premier cerveau, le reptilien était le premier servi par les informations que les sens percevaient et c'était lui le leader de la tyrannique conscience des hommes. Le reptilien était un menteur sans parole, méchant et sournois, voleur et paresseux, avide et pernicieux, violent et impulsif, dominateur et mégalomane.

Quant au deuxième cerveau, le mammifère, il n'était guère plus louable car il n'avait qu'une envie : celle d'assouvir ses désirs par tous les moyens et notamment par l'inconscient qui dictait sa volonté sur la conscience, une conscience qui siégeait dans le troisième cerveau dit humain.

Au final, ce dernier n'imposait pas sa suprématie intellectuelle à la conscience de bien des hommes, des hommes qui n'étaient pas des humains mais des reptiliens tout comme Jarod Loto.

La star reptilienne.

Pouvoir, sexe et violence, tel était le moteur des hommes reptiliens au volant de leur existence, roulant sans conscience véritablement humaine sur l'archaïque route de leur vie, menant la bêtise au-devant de l'humanité, une humanité passagère inconsciente et impuissante qui se laissait conduire à grande vitesse vers un U-turn fatidique qui la ramènerait à l'âge de l'obscurantisme barbare...

Tom fronça les sourcils.

L'émission enregistrée de Jarod Loto venait d'être interrompue par un flash d'information.

Costume et cravate de rigueur, un présentateur annonça que le Pape allait faire une allocution capitale en direct depuis le Vatican.

*
* *

De contentement, le cardinal Fustiger se frotta les mains.

Assis devant l'écran de son ordinateur, il regardait l'allocution du Pape retransmise en direct sur Internet.

Son plaisir fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

– *Pronto*, dit-il en décrochant le combiné.

– « Hello my lover. »

La voix sensuelle de Déesse retentit dans l'écouteur.

– Bonjour, répondit Fustiger. Êtes-vous à Rome ?

– « Non, pas vraiment... »

Déesse eut un petit rire cristallin.

– « Je suis à Bangkok. »

– Pourquoi ? s'étonna-t-il.

– « J'y ai suivi monsieur Anderson. Il a malheureusement réussi à fuir Prague. Je pense qu'il est à la recherche d'un autre Graal qui se trouverait peut-être encore dans la ville d'Ayutthaya. »

– Avez-vous besoin de mon aide ?

– « En fait, j'ai besoin de l'aide de Léo. Qu'il vienne ici rapidement par votre jet privé, je l'attends... »

Le cardinal leva son obscur regard vers le plafond de son bureau.

– Vous allez alors rencontrer Léo ?

– « Non. Je prendrai contact avec lui dès son arrivée sur son téléphone portable et je lui donnerai les instructions à suivre. »

– Que comptez-vous faire ?

Il y eut un court silence.

– « Je verrai. Je m'adapterai à la situation. Avant toute chose, j'attends de voir si monsieur Anderson trouve le rapport Pilate d'Ayutthaya, ce qui est d'ailleurs fort peu probable. Ensuite, j'aviserais et Léo sera là... »

Le cardinal approuva.

– Vous savez que vous devez mettre Thomas Anderson hors course coûte que coûte. Notre accord en dépend...

– « Je le sais, inutile de me le rappeler... »

La voix de Déesse s'irrita.

– « Tenez votre promesse et je tiendrai la mienne. »

– Je suis un homme d'honneur, répondit le cardinal.

– « Et moi un être d'exception... »

Déesse lâcha un petit rire.

– « Je vous contacterai plus tard. Bye my lover... »

Pensif, Fustiger raccrocha le combiné téléphonique.

Ses yeux exorbitants, larges et noirs semés de points d'or, fixèrent de nouveau l'écran où le Pape continuait de faire son allocution en faveur d'Israël.

Le cardinal serra un poing rageur.

Lorsqu'une menace disparaissait, une autre qu'on croyait définitivement résolue refaisait surface.

Il pensa aux lois de Murphy.

Après la Seconde Guerre mondiale, Murphy était un ingénieur américain en aéronautique qui avait étudié la tolérance humaine à la décélération. Il utilisait un chariot propulsé par une fusée et monté sur un rail, avec une série de freins hydrauliques en fin de parcours. Pour connaître précisément la décélération, il eut l'idée de mettre des capteurs sur le harnais du pilote. Pour ce test, un chimpanzé servit de cobaye, on l'attacha au siège du pilote et l'assistant de Murphy câbla le harnais avec les capteurs.

Cependant, après le test, Murphy constata que les capteurs indiquaient que la force de décélération avait été nulle, ce qui était bien sûr impossible. Alors, avec effarement, il réalisa que son assistant avait monté les capteurs à l'envers. Frustré par l'échec dû à l'erreur de son assistant, il avait alors prononcé une phrase du type : « s'il y avait la moindre occasion de faire une erreur, alors elle serait faite » ou bien encore « s'il y avait plus d'une façon de faire quelque chose, et que l'une d'elles conduisait à un désastre, alors il y aurait quelqu'un pour le faire de cette façon ».

Cette phrase connut la notoriété après une conférence de presse dans laquelle il fut demandé au capitaine Stapp, le pilote d'essai, comment il était possible que personne n'eût été gravement blessé durant tous les nombreux tests. Stapp avait répondu que cela avait été possible car son équipe avait pris la « loi de Murphy » en considération, loi qu'il expliqua. Il ajouta que, en général, il était important de considérer toutes les possibilités avec un test, surtout celles qui risquaient de tourner mal.

De ce jour, il avait découlé bon nombre de maximes inventées pour la plupart par d'illustres inconnus, des principes qu'on désignait sous le nom de « loi de Murphy ».

Le cardinal en avait quelques-unes en tête : « tout ce qui peut aller mal ira mal » ; « même si quelque chose ne peut pas aller mal, cela ira mal quand même » ; « s'il y a un risque pour que plusieurs choses aillent mal, c'est celle qui causera le plus de dommages qui ira mal » ; « si vous sentez qu'il y a quatre raisons pour lesquelles une procédure peut mal se dérouler, et que vous parvenez à les contrer, alors une cinquième raison, imprévisible, va rapidement se développer » ; « si tout semble fonctionner correctement, alors vous avez manifestement oublié quelque chose » ; « chaque solution amène de nouveaux problèmes »...

Fustiger poussa un grognement.

Il pensait s'être définitivement débarrassé du problème Thomas Anderson. Mais, comme une loi de Murphy, ce qui aurait dû normalement bien se passer s'était mal passé.

À présent, la vie de Thomas Anderson était de nouveau entre ses mains et, aux yeux de Deus, Fustiger en serait tenu pour responsable.

La mine sombre, le cardinal décrocha son téléphone et composa un numéro.

– Veuillez préparer mon avion, dit-il en italien.

À l'autre bout du fil, la voix du pilote demanda pour quelle destination.

– Bangkok, répondit Fustiger. Bangkok...

*

* *

Tom était abasourdi.

À sa connaissance, c'était la première fois qu'un pape osait mettre en avant son infaillibilité pontificale pour trancher un problème politique tel que celui d'Israël.

En le faisant, en reconnaissant la légitimité de la Terre promise et l'extension de territoire voulue par le gouvernement israélien, le Pape apportait un soutien de poids, un soutien quasi divin à l'État hébreu.

Le Pape s'était exprimé brièvement mais clairement, il avait rappelé qu'il jouissait, en vertu de l'assistance divine qui lui avait été promise en la personne de saint Pierre, de cette infaillibilité dont Jésus-Christ avait voulu que soit pourvue son Église. Le Pape avait également mis en avant l'Ancien Testament, Moïse et la Terre promise, le droit de Dieu de donner à son peuple élu ce qu'Il avait créé. Le Pape avait évoqué des versets de la Bible qui prouvaient que les territoires revendiqués par l'État hébreu leur appartenaient bien par un droit divin et que personne ne devait ou ne pouvait s'opposer à la volonté divine inscrite dans les Saintes Écritures.

En tant que mandataire officiel de Dieu sur terre, le Pape était le garant de l'application de la volonté de Dieu révélée aux hommes et il avait exhorté les gouvernements et les peuples du monde entier à obéir à Dieu de peur de subir le légitime courroux divin...

Tom s'interrogeait sur la raison de toute cette mascarade, sur les véritables enjeux cachés qui avaient poussé le Pape à agir de la sorte.

Par cette intervention papale, les gouvernements occidentaux trouveraient une certaine légitimité à imposer une résolution de l'ONU pour reconnaître les territoires qui allaient être annexés par la force brute d'Israël et les milliards de chrétiens de la planète diraient simplement « amen ».

Tom soupira.

Le Pape n'avait pas jugé utile de rappeler aux chrétiens ignares que c'était seulement en 1870 que l'infaillibilité pontificale avait été votée par le concile Vatican I sur ordre du bienheureux pape Pie IX. Six années plus tôt, ce despote catholique avait publié un document recensant les nombreuses « erreurs » de la pensée moderne : le mariage civil, la tolérance en pays catholique de rites d'autres religions, la liberté de religion, la possibilité de progresser par la raison, la non-intervention de l'Église dans les sciences, la critique du pouvoir temporel du pape... Pour s'assurer que ses condamnations obscurantistes ne seraient jamais remises en question, le mégalomane Pie IX avait donc fini par faire voter son infaillibilité pontificale avec effet rétroactif.

Tous les papes ne s'étaient donc jamais trompés, ne pouvaient et ne pourraient aucunement se tromper...

D'ailleurs, en 1909, grâce à cette infaillibilité pontificale, Pie X le successeur du bienheureux Pie IX ne s'était nullement trompé en affirmant le caractère historique et irréfutable des faits relatés dans la Genèse : la Terre avait donc été créée par Dieu en quelques jours, la femme avait bien été modelée à partir de la côte d'Adam, Noé, Abraham et les patriarches étaient indiscutablement des personnages historiques...

Tom eut un sourire ironique.

Voilà ce qu'il en était pour l'infaillibilité pontificale mise en avant par le Pape.

Et pourtant, Tom savait que les chrétiens goberaient cet énième mensonge de l'Église.

Il serra le poing.

Les mensonges n'avaient que trop duré.

Tom se devait de trouver le Graal d'Ayutthaya et, avec ou sans le rapport Pilate en main, il se presserait de retourner en France pour faire éditer rapidement le « Virus Dieu » chez une nouvelle maison d'édition. Son editrice, Sandrine Da Silva, dit « Déesse », l'avait manifestement trahi et Tom se passerait d'elle pour révéler à tous le secret du Christ et de son Église manipulatrice, sur Josias et sa Terre promise. Il se devait de le faire en mémoire de Martial, pour que son ami ne soit pas mort pour rien et, par les millions d'exemplaires vendus, que sa fille Anna-Katerine bénéficie financièrement du travail de son défunt père.

– Demain, on part pour Ayutthaya, dit Tom en se tournant vers Camille assise à côté de lui.

La jeune femme posa sa tasse de thé.

– Pensez-vous que nous allons retrouver le Graal ?

– Je l’espère. L’abbé Boudet avait grand espoir qu’il se trouve encore dans cette ville.

– Comment savait-il qu’il y a un rapport Pilate caché là-bas ?

– Boudet a acheté une lettre volée, une très vieille lettre qui était à l’origine adressée à Louis XIV. Cette lettre a été écrite depuis la Thaïlande par un mystérieux personnage qui se faisait appeler « l’Antéchrist ». Boudet n’a pas su découvrir l’identité véritable de cet « Antéchrist » mais, au final, ce n’était pas tellement important. L’Antéchrist était en possession d’une copie du rapport Pilate, une copie en latin qu’il avait dû probablement recevoir d’un héritage de famille, par un lointain ancêtre appartenant à l’Ordre des Templiers. Dans cette lettre, l’Antéchrist mettait en garde le Roi Soleil concernant ses prétentions à évangéliser le royaume de Siam...

Devant le regard quelque peu perdu de Camille, Tom crut bon de revenir sur cette période de l’histoire.

– Le royaume de Siam est l’ancien nom de la Thaïlande, ce royaume était gouverné par le roi Naraï. Ce roi avait pour conseiller politique un Grec du nom de Constantin Phaulkon, un aventurier arriviste qui était doué pour les langues étrangères et qui était parvenu à gagner la confiance de Naraï. La situation politique au Siam était délicate car les Hollandais risquaient de déstabiliser le pays par leur puissance commerciale et maritime, voire de prendre le pouvoir au Siam. Alors, Phaulkon a eu l’idée de jouer la carte française pour contrer la puissance hollandaise, un contrepoids politique et militaire. Des missionnaires français étaient déjà présents dans la région depuis longtemps et Phaulkon les a convaincus que c’était dans l’intérêt de la France de nouer d’étroites relations avec le Siam. Ces missionnaires se sont donc fait l’écho des propos de Phaulkon, ils ont rapporté que le roi Naraï était un grand admirateur du Roi Soleil et qu’il était prédisposé à se convertir au catholicisme, lui et son peuple. En 1685, le roi Louis XIV a donc dépêché une ambassade au Siam avec des jésuites qui croyaient partir pour convertir Naraï et les Siamois au catholicisme. Mais cette ambassade a eu la surprise de voir que Naraï n’était pas du tout prêt à devenir catholique, ni lui, ni son peuple : les propos de Phaulkon avaient été amplifiés et embellis par les missionnaires du Siam qui avaient sûrement espéré voir des bataillons de moines débarquer pour venir les aider à évangéliser de force le pays. Par la suite, le roi Louis XIV a mis un bémol aux prétentions de conversion du pays au catholicisme et la France a seulement établi des relations commerciales et militaires avec le Siam...

Tom fit une courte pause avant de reprendre :

– C’est là que notre Antéchrist entre en jeu. Il faisait vraisemblablement partie de la deuxième ambassade envoyée en 1687 : c’était en fait une

expédition militaire de plus de six cents soldats qui s'est installée au Siam. Donc, parmi ces officiers et ces soldats, se trouvait notre Antéchrist. Il a écrit la fameuse lettre adressée à Louis XIV que Boudet a achetée. Cette lettre disait que l'Antéchrist était en possession du rapport Pilate et qu'il l'avait remis à un haut dignitaire bouddhiste d'un temple de la ville d'Ayutthaya, la capitale du Siam à l'époque. L'Antéchrist disait que si la France et le Vatican voulaient convertir de force le peuple siamois au catholicisme, le secret du Christ serait révélé aux Siamois pour les dissuader d'embrasser cette religion et que le secret du Christ finirait même par se répandre comme une tâche d'huile jusqu'en Europe...

Camille hocha la tête et demanda :

– Pourquoi l'Antéchrist a-t-il fait cela ?

– Difficile à dire... mais je pense qu'il ne voulait pas voir la religion chrétienne et son mythique Jésus-Christ se propager au Siam par le fanatisme religieux, avec son cortège de massacres, de bains de sang et de conversions de force comme ça se passait à la même époque sur le continent américain...

Tom resta un moment silencieux avant d'ajouter :

– Quoi qu'il en soit, malgré tous les missionnaires, le christianisme n'a jamais pu percer au Siam ni même en Asie à cause de son intolérance aux autres religions présentes.

– Son intolérance ? fit Camille.

– Oui, son intolérance. La religion chrétienne est intolérante car elle croit que les autres religions sont dans l'erreur et qu'elle seule permet le salut de l'âme. Ce qui justifie à ses yeux son intolérance et sa volonté d'interdire systématiquement les autres religions concurrentes pour sauver illusoirement l'humanité. Que ce soit en Chine ou au Japon, tous les rois des pays d'Asie ont rejeté cette religion intolérante et ses missionnaires fanatiques qui leur dictaient d'interdire les autres cultes...

Tom se tut et Camille garda un silence gêné.

– Croyez-vous que le manuscrit de Pilate se trouve encore à Ayutthaya ? finit-elle par demander.

– Je ne sais pas... On verra bien demain... Je...

Tom fronça ses sourcils.

Il se retourna et, de son regard bleu acier, balaya le salon de thé.

Personne.

Pourtant, Tom avait la sensation d'être observé.

– Un problème ? s'enquit Camille.

Tom secoua la tête.

– Non, ce n’est rien...

Le regard trouble, mû par un mauvais pressentiment, Tom fit un sourire à Camille.

Un sourire qui se voulait rassurant.

Massachusetts 1692. Salem

La jeune Sarah courait aussi vite qu'elle le pouvait.

Sa robe longue tenue entre ses mains fines, le souffle court et les jambes harassées, elle essayait de s'échapper à travers la forêt.

La lumière du jour commençait à décroître rapidement et elle allait se retrouver dans l'obscurité la plus totale dans peu de temps.

Sa hantise.

Déjà, elle sentait les forces du mal venir à elle et leurs cris se rapprocher inexorablement.

Tout en courant, elle osa se retourner pour voir à quelle distance étaient ses poursuivants.

Mal lui en prit.

Son petit pied s'enfonça sous une racine d'un arbre, elle s'écroula de tout son long et sa cheville émit un craquement sec.

Sarah poussa un hurlement de louve blessée.

Le visage plein de terre, enfonçant des doigts désespérés dans le sol sombre, elle commença à avancer en rampant.

Elle fit quelques mètres avant de s'arrêter complètement, paralysée par une peur abyssale.

Tout autour d'elle, les fougères et les branches des arbres se mouvaient vers elle.

Sarah poussa un cri d'effroi en voyant ces milliers de serpents aux yeux rouges glisser lentement vers elle pour l'envelopper de leurs corps gluants.

Elle se mit à se rouler par terre pour essayer de fuir l'emprise maléfique de Satan.

Car elle savait que c'était Satan qui avait pris possession de son corps.

Au début, elle n'avait pas compris pourquoi elle était prise de crises de larmes sans raison, pourquoi elle ne parvenait plus à prier le Seigneur Jésus-Christ, pourquoi elle murmurait des mots incompréhensibles. Puis, elle avait commencé à émettre des sons comme ceux que faisaient les bêtes sauvages. Elle avait eu aussi des convulsions, des crises de paralysie et elle s'était mise à suffoquer comme si un poids énorme écrasait sa poitrine en feu. Dans ces moments-là, elle avait hurlé à la mort et, dans un état second, elle avait couru à quatre pattes tout en aboyant.

À présent, elle savait qu'elle était possédée par le Diable, un Diable qui essayait de prendre sournoisement possession de son corps. Jusqu'alors, Sarah avait su résister à son entière domination, mais elle savait qu'elle ne pourrait pas indéfiniment échapper à son emprise totale. Déjà, elle voyait ce qu'il voyait dans son monde à lui, elle avait des visions horribles, des visions qui émanaient directement de l'inférieur royaume de Satan : elle percevait l'environnement de Satan et cet environnement transpirait à travers ces yeux maléfiques dans son monde à elle.

Décrire ce qu'elle y voyait était inimaginable et elle avait espéré que le Seigneur Jésus-Christ lui vienne en aide. Cependant, même le Seigneur semblait impuissant face au Diable...

Les aboiements des chiens se rapprochèrent.

– Elle est là ! hurla une voix. Vite !

Des lanternes flamboyant comme les feux de l'enfer éclairèrent le visage de Sarah. Les yeux troubles, elle vit ces faciès diaboliques se pencher vers elle.

– C'est une sorcière ! cria une voix d'homme. À mort !

– Ce n'est pas sûr, protesta un autre.

– Bien sûr que si, c'est une sorcière, dit une femme. Elle m'a même avoué qu'elle était possédée par Satan...

– Vous entendez ! dit la voix triomphante. Pendons-la !

Dans le groupe de villageois, certains s'y opposèrent.

– Nous n'avons pas la preuve formelle. Ce n'est peut-être pas une sorcière...

– Écoutez, coupa un homme, il y a un moyen simple de savoir si oui ou non Sarah est une sorcière...

L'homme exposa son plan et il fut approuvé à la majorité.

– Tenez-la, ne la laissez pas s'échapper, je reviens vite...

Un quart d'heure plus tard, l'homme revint enfin avec un morceau de gâteau enveloppé dans une serviette.

– C'est un morceau de cake que j'ai trouvé chez Sarah...

L'homme s'approcha de Sarah, maintenue au sol par des poignes puissantes. À la lueur des lanternes, on souleva la jeune femme et on écarta sa robe ainsi que ses jambes.

– Pisse, sorcière, pisse...

Sarah essaya de se débattre, mais un violent coup de poing dans le bas-ventre lui coupa toute envie de résister et, en sanglots, elle se mit à uriner sur le morceau de cake positionné contre son sexe.

L'homme prit le gâteau trempé d'urine et le donna à l'un des chiens tenus en laisse.

L'animal mangea cette nourriture avec empressement.

Et le groupe de villageois resta muet.

– Il ne se passe rien, finit par dire quelqu'un. Sarah n'est pas une sorcière... si c'était vraiment une sorcière, Sarah aurait dû ressentir de la douleur...

– Oui, surenchérit un autre, quand le chien a mangé le cake, si Sarah était vraiment une sorcière, elle aurait dû crier de douleur à cause des particules invisibles qui se trouvent dans les urines de toute sorcière...

On approuva : en effet, il était connu que les particules vénéneuses et malignes qui se trouvaient dans les urines de sorcière étaient également liées étroitement à tout leur être maléfique et que, lorsqu'elles étaient dévorées par un chien, la sorcière elle-même devait normalement ressentir une douleur extrême.

– Relâchez-la.

Délicatement, Sarah fut adossée à un arbre.

– Nous nous sommes trompés. Nous avons failli commettre une grave erreur...

Le groupe de villageois discuta ensemble pendant une dizaine de minutes.

Et les conversations s'interrompirent brusquement.

Le chien à qui on avait donné le gâteau commençait à grogner, à geindre de façon étrange. À la lueur des lanternes, les villageois effarés assistèrent à une scène démoniaque : le chien se mit à mordre les pierres à s'en casser les crocs, puis la gueule en sang, il voulut sauter à la gorge de son maître qui le tenait en laisse d'une main tremblante.

À coups de fourche, il fallut trois hommes pour terrasser l'animal devenu incontrôlable et dangereux.

– C'était le plus doux de tous mes chiens, sanglota son propriétaire. Je ne comprends pas...

Si, par le chagrin, l'évidence ne lui apparaissait pas, elle était néanmoins évidente pour tous.

– Sarah est bien une sorcière ! s'écria quelqu'un. À mort !

– À mort, hurla un autre, pendons-la maintenant !

– Non, s'opposa une voix, il faut l'emmener devant le gouverneur...

– Pour quoi faire ? Elle est coupable, c'est une sorcière, vous l'avez bien vu ! À mort !

Les villageois se jetèrent sur Sarah prostrée contre son arbre. Comme si elle s'éveillait à la réalité qui l'entourait, Sarah se mit à hurler, à griffer et à mordre. Elle essaya de se libérer de l'emprise de ces mains brûlantes semblables à des morsures de serpents. Mais les poignes étaient trop fortes et elle fut rapidement ligotée.

Alors, comme dans un cauchemar, elle vit un nœud coulant glisser autour de son cou.

Dans une ultime vision, elle réalisa que personne ne retrouverait son corps, que les villageois brûleraient son cadavre et que jamais quelqu'un ne saurait ce qui lui était arrivé.

À part ses meurtriers.

Et l'œil de Dieu.

Résurrection

Une cohorte apparut sur la pente douce occidentale.

À sa tête, Brutus gravissait les derniers mètres du mont Golgotha. Croisant des Juifs qui détalaient la peur au ventre, certains soldats ne purent s'empêcher de s'exprimer à haute voix concernant le tremblement de terre qui venait à peine de se produire.

– Tout ça n'est pas de bon augure, dit l'un d'eux, le visage levé vers les sombres nuages qui obscurcissaient entièrement le ciel. Il fait nuit en plein jour.

– Et si ce Messie était vraiment un fils des dieux ? ajouta un autre. Il paraît qu'il a...

– Silence, pesta Brutus. Le premier qui dit encore un mot, je l'étripe...

Le centurion accéléra le pas.

S'étirant sur une longue colonne, fendant de leur force brutale la foule encore présente, les légionnaires s'avancèrent sur le large plateau du Golgotha où les trois croix se dressaient. Sous l'injonction de leur chef, les militaires formèrent un arc de cercle autour du lieu du supplice.

Deux soldats se dirigèrent vers le premier larron crucifié. Avec les hampes des lances, ils lui brisèrent les fémurs et les tibias. Tel un cochon qu'on égorge, le malheureux poussa des hurlements hystériques et s'affaissa, grotesquement retenu par les poignets liés à la croix. Ne pouvant plus se maintenir en hauteur sur ses jambes tendues comme il l'avait fait jusqu'à présent, la cage thoracique comprimée, il mourut d'asphyxie en quelques minutes. Pendant que le binôme allait vers l'autre brigand, Brutus se porta devant la croix du Christ.

L'air réjoui, le centurion contracta ses énormes biceps.

Le prisonnier était bel et bien mort. Il n'était pas nécessaire de lui briser les os pour le tuer. Ayant terminé sa besogne avec le second larron, un des

deux légionnaires s'approcha du Christ. Pour s'assurer qu'il était vraiment mort, il lui donna un coup de lance. Pénétrant par les côtes, la longue lame transperça le corps.

Un mélange de sang et d'eau se mit à couler.

Brutus brailla un ordre à sa troupe. Aussitôt, celle-ci se déploya pour disperser les spectateurs. Docilement, ceux-ci abandonnèrent le mont. Nombreux étaient ceux à s'en aller satisfaits d'avoir assisté à la crucifixion du faux Christ. Pour eux, le tremblement de terre n'était qu'une coïncidence et en aucun cas une quelconque remontrance de Yahvé. D'autres, notamment les marchands étrangers de passage pour les fêtes, étaient beaucoup plus circonspects et se demandaient s'ils n'avaient pas assisté véritablement à la mise à mort du roi des Juifs comme l'annonçait la pancarte au-dessus de sa croix.

Un roi divin.

Les larmes plein les yeux, sous la poussée des hampes romaines, l'apôtre Jean quitta le Golgotha. Marie et deux autres femmes se refusèrent de regagner la ville. Derrières des arbrisseaux, elles se cachèrent en bordure de pente, priant pour le corps de Jésus qu'elles voyaient au loin.

Après s'être assurés qu'aucun groupe de partisans du Temple ne rôdait avec la folle idée de voler par la force le corps du Christ pour l'exhiber tel un trophée macabre dans tout Jérusalem, Brutus et sa cohorte purent regagner la forteresse d'Antonia.

Cantonnée à la surveillance du Golgotha, la troupe de légionnaires fraîchement débarquée des régions helvétiques resta en faction.

Une nuit sans étoile finit par tomber et les ténèbres dévorèrent complètement les dernières lueurs du jour.

Par-ci, par-là, les feux de camp des soldats installés aux abords du sinistre mont s'allumèrent. Grelottante et refusant d'entendre raison, Marie était toujours là, blottie dans les bras d'une proche parente et de la jeune Maria Magdalena. Marie ne voulait pas abandonner le corps de Jésus, elle ne se résignait pas et excluait de faire le deuil de ce fils à qui elle avait insufflé la vie.

Sur la pente douce occidentale, deux lumières apparurent et se rapprochèrent rapidement.

À la lueur des lampes de naphte tenues par les silhouettes qui passèrent à proximité, Marie reconnut l'habit sacerdotal du Temple.

Celui des Pharisiens.

À une vingtaine de mètres de là, brandissant une torche au-dessus de sa tête, un légionnaire invita les deux religieux à s'arrêter.

– Halte !

Les Pharisiens s'exécutèrent.

– Je suis Joseph d'Arimathée, membre du Sanhédrin, et voici Nicodème. Nous venons récupérer le corps de Jésus le Nazaréen pour lui donner une sépulture décente.

– Ben voyons !

Le légionnaire pouffa sous l'incongru de la requête.

– D'où sortez-vous ? demanda-t-il en baissant sa torche. Vous ne sentez pas l'odeur de pourri qui plane dans l'air ? C'est celle des cadavres qui pourrissent bouffés par la charogne... Aucun crucifié n'a le droit à une quelconque sépulture. Allez, déguerpissez...

La carrure large, le dénommé Joseph s'avança en tendant un parchemin.

– J'ai l'autorisation de Ponce Pilate.

Le légionnaire se saisit du document et le considéra pendant une longue minute, hésitant sur le parti à prendre. Brillant dans l'obscurité, une torche s'approcha : Marcus, l'ancien chef de la garde personnelle de Pilate, s'enquit de la présence des deux Pharisiens.

– Laisse-les faire, ordonna-t-il au légionnaire après que celui-ci eut exhibé le parchemin. On ne discute pas les ordres de Ponce Pilate.

Marcus repartit dans la nuit. Le légionnaire laissa passer Joseph et Nicodème.

Marie et les deux autres femmes se précipitèrent à leur suite. Les voyant surgir de nulle part, le légionnaire crut qu'elles accompagnaient les deux hommes et il les autorisa à les rejoindre.

Quand le trio féminin eut rattrapé les Pharisiens, Joseph parut ennuyé de cette présence impromptue. Mais Nicodème, lui, ne s'en formalisa pas.

Bien au contraire.

Il avait envie de parler, de partager les sentiments qui le submergeaient dans ce moment si particulier. Comprenant qu'il était en présence de proches disciples du Christ, Nicodème se confia.

Au Temple, il avait surpris une conversation entre Joseph d'Arimathée et son serviteur ; Joseph lui ordonnait d'aller acheter des linceuls pour le corps du Christ. Nicodème avait alpagué Joseph pour lui demander des explications. Après avoir hésité un instant, comprenant que de toute façon la ville entière serait au courant de son geste le lendemain même, Joseph avait avoué qu'il était en secret un fervent disciple du Christ qu'il considérait comme le Fils de Dieu. Il se confessait à Nicodème avec autant de facilité qu'il savait que le vieillard avait lui-même eu un entretien particulier avec Jésus et que le religieux à la vue basse avait été envoûté par ses paroles ésotériques.

Pour donner une sépulture décente au Christ, Joseph n'avait pas hésité à quérir une audience auprès de Pilate et l'adjurer de disposer du corps du supplicié. Pilate avait accédé à sa requête et lui avait donné un document l'attestant.

Nicodème avait été ému par toutes ces révélations, par cette conversion secrète de ce haut dignitaire du Sanhédrin. Et il était abasourdi que Ponce Pilate ait autorisé l'inhumation du Christ. N'était-ce pas là une reconnaissance, certes tardive, de l'autorité romaine qui regrettait d'avoir fait crucifier Jésus et qui le considérait désormais comme le Fils de Dieu ?

Nicodème en était persuadé.

Sous l'insistance du vieillard, Joseph d'Arimathée avait accepté sa présence à ses côtés et les deux hommes s'étaient dirigés vers le Golgotha. En chemin, Nicodème avait acheté une mixtion de myrrhe et d'aloès.

Et maintenant, ils se préparaient à libérer le Christ de son funeste supplice.

Au pied de la croix, levant sa lampe de naphte à bout de bras, Joseph d'Arimathée scruta les ténèbres.

Comme s'il craignait que des forces mauvaises ne voient ce qu'il s'apprêtait à faire, il convia Nicodème à poser sa lampe à quelques mètres de là et en fit de même. Dans une semi-obscurité, ne distinguant qu'à peine les contours de la croix, les trois femmes attendaient anxieuses de pouvoir toucher le corps de Jésus une dernière fois. D'un sac à dos, Joseph sortit une courte barre à mine qu'il confia à Nicodème. Puis il prit une corde se terminant par un nœud coulant. D'un geste habile, il lança le lasso qui se resserra autour du bois vertical.

Bandant ses muscles, se penchant légèrement en arrière, il émit un petit son pour signifier qu'il était prêt.

Nicodème s'agenouilla à la droite de la croix et enfonça la barre à mine dans le trou servant de base. Malgré son grand âge et le rachitisme de ses bras, il souleva aisément la charge. De son épaule, il exerça une pression pour la faire basculer.

Elle sombra lentement sur le côté, retenue par Joseph. Quand la traverse gauche toucha la roche du Golgotha, Nicodème guida celle opposée vers le sol.

À la faible lueur des lampes de naphte, Joseph prit la barre à mine des mains de Nicodème et arracha les clous des membres du crucifié. Puis il coupa les liens des poignets. Pendant que les femmes pleuraient silencieusement Jésus, Joseph prit un suaire et enveloppa délicatement la tête incrustée de la couronne d'épines.

Marie tomba aux pieds de son fils et les embrassa. Dans la pénombre, sanglotant, la jeune Maria Magdalena fit de même.

Le ciel nuageux se déchira. Les rayons de la lune se frayèrent un passage jusqu'au lieu du supplice. Lorsque la lumière éclaira crûment le cadavre lacéré de toutes parts, Marie resta un moment interdite avant de pousser un petit cri. Sa main se mit à trembler et elle la porta devant sa bouche.

Joseph s'empressa de prendre dans son sac d'autres linceuls et enroula lestement le reste du corps. La tâche accomplie, il se redressa. Du revers de sa manche, il essuya la sueur de son front qui coulait le long de sa barbe noire. Après un instant, il se pencha de nouveau, souleva le corps et le cala sur son dos et son épaule.

Nicodème reprit les deux lampes de naphte et ouvrit le chemin au groupe. Les prêtres et les trois femmes marchèrent silencieusement dans la nuit. Serrant les dents sous la lourde charge, Joseph transporta Jésus d'un pas qui se voulait rapide. Ils parvinrent devant un sépulcre taillé dans le roc.

Courbé, Joseph descendit les marches de pierre et déposa le corps du Christ sur le sol. Nicodème le suivit et utilisa la mixtion de myrrhe et d'aloès selon la coutume juive.

Puis les deux Pharisiens remontèrent.

– À qui appartient ce sépulcre ? s'enquit Maria Magdalena à leur sortie.

– C'est le mien, répondit Joseph. Il m'était destiné...

Roulant une lourde pierre prévue à cet effet, il en scella irrémédiablement l'entrée.

Marie resta un instant immobile et silencieuse devant la tombe de son fils. Puis, elle recula lentement avant de se détourner complètement du caveau.

Sous les sombres nuages voilant le miroir céleste, courant derrière une ombre qui n'existait plus, Marie s'enfuit dans la nuit.

Longtemps, elle avança en tâtonnant dans l'obscurité qui la submergeait.

La lumière du jour finit par balayer les ténèbres. Un matin frais se leva sur une Jérusalem frileuse.

Partout en ville, des rumeurs incessantes ne cessèrent de passer de bouche à oreille : lors de la mort du Christ, des sépulcres avaient brisé leurs scellements et s'étaient ouverts pour ressusciter les esprits des défunts. Nombreux étaient ceux à avoir vu des morts tout de blanc vêtus sortir de leurs tombeaux, hantant la cité de leur présence.

Les événements surnaturels qui entouraient le décès de Jésus se répandaient en ville comme un feu de forêt et beaucoup de citoyens étaient convaincus que c'était là une accréditation divine de Yahvé pleurant son Fils.

Caïphe, lui, faisait fi de tout ce tumulte. Il était d'une humeur massacranche.

La trahison de Joseph d'Arimatee l'avait pris de court. Et ce dernier n'avait même pas dénié se présenter à la convocation du Grand Prêtre pour expliquer son geste. Mais les faits étaient là, Caïphe avait déjà interrogé le serviteur de Joseph. C'était d'ailleurs celui-ci qui avait parlé dès l'aube aux autres domestiques et la nouvelle s'était répandue très vite dans toute la communauté pharisienne.

La veille, avant de s'endormir, Caïphe s'était fait un plaisir à imaginer Jésus pourrissant sur sa croix pendant plusieurs jours avant de finir dévoré par des chiens avides de chair humaine.

Son rêve ne se concrétiserait pas et cela l'inquiétait.

Car Zacharie venait de lui rapporter une énième rumeur qui courait en ville.

On disait que Jésus avait lui-même affirmé que s'il mourrait crucifié, il ressusciterait trois jours après. En volant son corps, ses plus fidèles disciples pourraient bien faire croire à une réalisation prophétique et cette ultime tromperie serait pire que les autres. Cela ferait naître une légende divine autour du Christ et déstabiliserait le Temple par la même occasion.

Il ne fallait pas que cela se produise.

Caïphe sortit du Temple.

Dehors, son regard vert jaune au léger strabisme se porta sur la fissure visible que le tremblement de terre avait provoquée. Il s'arrêta un instant pour donner des instructions aux ouvriers chargés de colmater la brèche béante, puis il se dirigea d'un pas déterminé vers la forteresse d'Antonia.

Un légionnaire l'introduisit dans un long couloir austère en attendant que Ponce Pilate daigne lui accorder une audience. Caïphe se souvint que la veille il avait patienté dans ce même endroit exigu avant que le procureur ne le reçoive. Par crainte qu'une armée de disciples du Christ ne vienne le libérer de son calvaire au dernier moment, prétextant qu'il n'était pas correct de laisser les crucifiés exposés ainsi un jour sacré, le Grand Prêtre avait demandé à Pilate de sceller leur sort en leur faisant briser les jambes. Pilate avait accepté sa requête.

– Tu as fait mettre un écriteau marqué « Jésus, roi des Juifs », n'est-ce pas ? s'était ensuite enquis Caïphe. N'écris pas « roi des Juifs » mais plutôt « cet homme a dit : je suis le roi des Juifs ».

– Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit, avait coupé Pilate d'un ton acerbe.

L'entretien s'était achevé sur ces paroles, Caïphe comprenant qu'il ne fallait pas trop demander au Romain qui avait perdu la face lors de la condamnation publique de Jésus.

Mais Caïphe n'avait pas eu le choix. Il avait préféré de loin encourir la colère de Pilate que de laisser Jésus en vie.

L'enfant divin vivant était une trop grande menace pour le Temple.

Un légionnaire vint chercher Caïphe.

Dans la volumineuse et spacieuse salle des audiences aux hautes colonnes blanches devant lesquelles des soldats en faction paraissaient aussi immobiles que des statues de pierre, le Grand Prêtre ne se sentit nullement intimidé. Il marcha la tête haute jusque devant le trône de Pilate. Caressant ses grandes jambes maigres et poilues, le procureur le dévisagea en silence, ironique, comme savourant le bon tour qu'il avait joué en autorisant Joseph d'Arimatee à donner une sépulture à Jésus.

Caïphe comprit que c'était là de la petitesse de la part d'un homme blessé publiquement. Déjà, Pilate avait fait mettre la pancarte au-dessus de la croix de Jésus pour humilier le peuple juif. Caïphe le savait : tout cela n'était que vengeance mesquine censée calmer la colère qui devait bouillir en lui. Caïphe s'y était attendu.

Cependant, l'histoire avec Joseph l'avait pris de court.

– Que veux-tu ? finit-il par demander sèchement Pilate en passant sa main sur ses cheveux dégarnis couleur poivre et sel.

Vêtu d'une grande toge blanche, le visage acerbe, le nez long et droit, Pilate toisa Caïphe d'un regard qui était à présent méprisant.

– Seigneur, dit Caïphe révérencieusement, nous avons appris que cet imposteur de Jésus a affirmé quand il était encore vivant qu'il ressusciterait après trois jours. Ordonne donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour afin que ses disciples ne viennent pas dérober le corps et disent au peuple qu'il est vraiment revenu de parmi les morts. Cette dernière imposture serait la pire de toutes et risquerait de provoquer de graves heurts en ville...

– Il est hors de question que mes légionnaires surveillent une tombe, coupa Pilate.

Son regard de braise plongea dans celui de Caïphe. Il resta silencieux quelques secondes, puis ajouta d'un ton qui se voulait aimable :

– Vous autres Pharisiens avez une garde, non ? Allez, gardez-le comme vous l'entendrez. Je vous l'autorise.

Cette gentillesse soudaine était étrange et Caïphe se demanda si le Romain ne disait pas cela pour se moquer de lui. Mais Pilate lui signa la permission de disposer une troupe autour du sépulcre destiné initialement à Joseph d'Arimatee.

Caïphe s'inclina respectueusement et sortit du palais. Tout en marchant, il pensa au caractère lunatique de Pilate. Ses sautes d'humeurs et ses

agissements troubles étaient vraiment singuliers, voire incompréhensibles. Caïphe n'était pas loin de croire que le procureur n'avait plus toute sa tête. Il semblait que c'était là le sort commun des Romains, devenant fous par le pouvoir. Caïphe, lui, ne sombrerait pas dans la folie lorsque la toute puissance du Temple serait à son apogée. Il saurait garder la tête sur les épaules.

Il pénétra dans le Temple et se dirigea vers le sanctuaire. Là, il convoqua Zacharie pour lui donner des directives précises. Le chef de la garde rassembla une escouade imposante. Elle se rendit au tombeau et se déploya tout autour pour assurer une surveillance permanente.

Caïphe était satisfait.

Tout rentrait finalement dans l'ordre. Il savait que les ragots qui continuaient d'alimenter les conversations des habitants de Jérusalem s'estomperaient inexorablement dans quelques jours : le cadavre de Jésus ne se relèverait pas d'entre les morts et finirait par pourrir, dévoré par les vers. Alors, les disciples et les autres sympathisants aveuglés par ce faux Christ n'auraient d'autre choix que de se tourner vers le Temple. Surtout lorsque les légions de Démoniaques s'abattraient sur la cité et que seul Caïphe aurait le divin pouvoir d'arrêter l'inhumaine déferlante.

Caïphe s'égaya de cet avenir glorieux qui se dessinait à l'horizon. Cependant, au soir du deuxième jour, dînant sereinement dans son palais, il fut surpris de voir Zacharie débarquer chez lui. L'air effaré, le chef de sa garde personnelle lui fit un rapport circonstancié des faits qui venaient de se dérouler juste après la tombée du soleil.

Caïphe faillit s'étrangler en apprenant que le corps de Jésus ne reposait plus dans son sépulcre. Plusieurs fois, sous l'insistance de Caïphe qui cherchait à percer le mystère, Zacharie dut répéter le déroulement chronologique des événements.

– Et ensuite ? demanda Caïphe, réalisant ce qui s'était passé.

– Ensuite ? Euh... eh bien... quand j'ai constaté que le sépulcre était vide, il ne servait plus à rien de rester sur place. J'ai ordonné aux hommes de rentrer. Ils sont dans la cour. Nous attendons tes ordres...

Se sentant fautif, Zacharie baissa la tête.

Caïphe fulminait de colère. Il serra le poing, voulant frapper Zacharie pour n'avoir pas su garder l'inviolabilité du tombeau de Jésus.

– Que va-t-on dire ? osa demander Zacharie.

– Quelle histoire veux-tu raconter ? pesta Caïphe. Je ne veux pas que cela se sache mais je devine que ces servantes ont dû déjà répandre la nouvelle...

Pensant aux servantes qui étaient présentes au moment de l'enlèvement du corps, Caïphe passa une main rageuse dans sa barbe blanche. Après une longue minute de réflexion, il s'adressa à Zacharie :

– Si on t'interroge, tu raconteras simplement que tu t'es endormi avec tes hommes et que les disciples du Christ en ont profité pour voler son corps pour faire croire à sa résurrection. C'est tout. Rien de plus. Compris ?

Zacharie acquiesça en silence. Caïphe lui donna une forte somme d'argent et commanda à ce qu'on colporte le plus vite possible ce qu'il venait de dire. Payés pour diffuser l'information voulue par Caïphe, des Juifs de divers milieux se mirent à arpenter les rues de la cité dans la soirée.

Mais un récit incroyable se propageait déjà à la vitesse d'un cheval au galop à travers toute la ville, supplantant toute autre nouvelle.

Ce récit était celui des servantes du Temple.

Cinq d'entre elles étaient allées apporter une collation aux gardes chargés de surveiller le sépulcre du Christ. Lourdemment armés, une soixantaine d'hommes s'étaient relayés pour surveiller la tombe jour et nuit. Et lors de cette deuxième nuit de veille, la terre s'était mise à trembler. Les servantes étaient tombées au sol, tremblantes de peur. Zacharie avait crié des ordres à ses hommes qui s'étaient déployés rapidement, formant un arc de cercle autour du sépulcre.

Une forme lumineuse était descendue du ciel.

Malgré le scellement de la pierre que les gardes avaient préalablement effectué, celle-ci s'était mise à rouler sur le côté, libérant l'entrée de la tombe. La forme lumineuse avait pris alors l'aspect d'un être au visage flamboyant vêtu d'un vêtement blanc comme la neige. Il était venu s'asseoir sur la pierre. Les gardes étaient prêts à en découdre avec l'ange de Dieu. Cependant, ils n'étaient plus capables d'esquisser le moindre geste. Raides comme des cadavres, ils étaient totalement paralysés.

– Ne craignez rien, avait dit l'apparition aux femmes. Si vous cherchez Jésus, il n'est point ici ; il est ressuscité comme il l'avait dit. Venez, entrez, voyez le lieu où il était couché.

Par crainte de déclencher la colère de l'ange flamboyant si elles ne lui obéissaient pas, deux des servantes s'étaient relevées. Tremblantes, elles avaient pénétré dans le sépulcre qui était comme ensoleillé.

Il était vide.

– Allez promptement dire à ses disciples que le Fils de Dieu est ressuscité des morts, avait ajouté l'être lumineux. Et qu'il les précède en Galilée. C'est là que vous le verrez.

Les cinq servantes avaient alors fui promptement, affolées par la vision qu'elles venaient d'avoir. Pendant quelques minutes encore, l'ange avait semblé savourer le spectacle des gardes à sa merci. Puis, il s'était évaporé en un instant. Reprenant progressivement possession de leur motricité, les gardes et leur chef n'avaient pu que constater la disparition du corps du Christ.

Partout dans Jérusalem, le récit des servantes enflamma la ferveur populaire et beaucoup s'attendaient à voir le Messie ressuscité.

Maria Magdalena n'était pas de ceux-là. Elle s'était isolée dans une vieille bâtisse de la vieille ville et n'était pas au courant des événements qui s'étaient déroulés pendant la nuit.

En ce matin où émergeait à peine un soleil pâle et triste, elle se dirigeait vers la tombe de Jésus. Sa silhouette frêle s'arrêta un instant, prise d'un vertige étrange. Elle secoua la tête et ses longs cheveux roux bouclés tombant sur ses fragiles épaules se mirent à onduler lentement. Son petit nez se retroussa sous l'effet de la douleur et elle grimaça pendant quelques secondes en passant une main sur son ventre. Puis, son doux visage encore juvénile reprit sa beauté naturelle et elle se remit en route.

Hier, prenant ce chemin, elle était allée voir le tombeau de loin mais elle n'avait pas osé approcher à cause des gardes. Aujourd'hui, elle espérait trouver le courage nécessaire pour affronter les regards obscènes de ces hommes et les supplier de la laisser s'approcher du sépulcre.

La parente de Marie, la mère de Jésus, avait promis de la rejoindre devant la tombe. Avec elle à ses côtés, Maria Magdalena oserait aller au-devant des gardes.

Elle accéléra le pas et ses sandales, dont les lacets étreignaient ses fines jambes dorées, martelèrent le sentier poussiéreux. D'une main, elle s'assura machinalement que les aromates qu'elle avait préparés étaient toujours dans son sac. Portée en bandoulière, la rude sacoché meurtrissait sa peau délicate. Maria n'y prêtait pas attention. Son regard vert se leva vers le haut de la pente qu'elle était en train de gravir.

Au sommet, la parente de Marie l'attendait déjà.

Vivant à l'extérieur de la cité de Sion, la vieille dame aux cheveux blancs n'était pas plus au courant que Maria de la disparition du corps de Jésus. Échangeant à peine quelques mots, elles cheminèrent ensemble et elles parvinrent à la dernière demeure du Christ.

Elles furent abasourdies de constater que les soldats du Temple n'étaient plus là et que la pierre du sépulcre n'en défendait plus l'accès. Quelque peu effrayées, elles s'avancèrent et descendirent les marches taillées dans la roche.

De dos, vêtu d'une robe blanche, un jeune homme était agenouillé à même le sol.

La vieille dame poussa un petit cri et l'individu se retourna promptement.

– N'ayez pas peur, dit-il. C'est Jésus le Nazaréen que vous cherchez, le crucifié ? Il n'est pas ici. Regardez, voici le lieu où on l'avait mis. Il n'est plus là. Il est ressuscité. Allez dire à ses disciples et au dénommé Pierre qu'il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit.

Craintives, les deux femmes hochèrent la tête en silence et reculèrent prudemment sous le regard amusé du jeune homme au visage glabre.

Une fois dehors, jetant son sac, Maria Magdalena abandonna sa compagne et se mit à courir à en perdre haleine. Se retournant sans cesse par crainte d'être suivie, elle fit des tours et des détours pour se rendre dans un endroit précis.

À l'extérieur de la ville, une sobre habitation blanchâtre se dressait parmi un champ d'oliviers à l'abandon. C'était dans ce lieu tenu secret que les apôtres avaient trouvé refuge. Maria tambourina à la porte fermée. Sous son insistance et ses appels répétés, on finit par venir lui ouvrir. Prudemment, Simon-Pierre entrebâilla la porte et laissa entrer la jeune femme. Jetant un bref coup d'œil au dehors, il barricada de nouveau la demeure avec un lourd madrier.

– On a enlevé le Seigneur du sépulcre ! dit Maria, le souffle court et le visage rouge. Et je ne sais pas où on l'a mis...

Elle relata ce qu'il venait de se passer.

Les onze apôtres la regardèrent dans un silence gêné. Assis sur de modestes chaises usées par le poids des années, les lieutenants du Christ étaient réunis autour d'une grande table rectangulaire. Mis à part deux vieux meubles dont une penderie instable appuyée tant bien que mal contre les murs sales, l'unique pièce de la maison était vide.

Ce lieu isolé appartenait à un paysan qui avait tout délaissé pour suivre le Messie. Depuis à l'abandon, la triste propriété attendait le retour de son occupant. Simon-Pierre avait profité de cette absence pour y établir sa retraite. Par l'intermédiaire de quelques disciples dont Maria Magdalena, il avait contacté les autres apôtres disséminés un peu partout en ville pour les rassembler autour de lui.

Depuis la mort du Christ, les dissensions qui couvaient depuis longtemps avaient éclaté au grand jour, créant des tensions entre certains. Cependant, les onze avaient compris la nécessité de se retrouver pour faire le point sur la terrible situation. Depuis la veille, ils vivaient là, dormant à

même le sol lorsque la fatigue se faisait sentir, ils avaient discuté toute la nuit, criant parfois pour essayer d'imposer aux autres leurs pensées.

Mais l'heure n'était plus aux disputes. La question qui brûlait à présent toutes les lèvres était celle de la résurrection de leur Maître.

Dans la nuit, Jean était parti à Jérusalem pour y chercher de la nourriture. Il était revenu les bras vides, le visage livide comme s'il avait rencontré un fantôme. Les dix barbus avaient fixé leur attention sur l'imberbe et celui-ci leur avait raconté le récit des servantes du Temple. Tous étaient restés stupéfiés par cette incroyable révélation. La foi avait alors enflammé les esprits et beaucoup avaient espéré voir le retour prochain de Jésus.

Toutefois, Simon le Zélé avait provoqué une polémique : tout cela n'était-il pas que rumeurs orchestrées par le Temple pour que les apôtres confiants se rendent sur les lieux du sépulcre pour constater la véracité des faits et tombent ainsi dans un guet-apens ?

Depuis, la suspicion avait gagné les apôtres. Seuls Lévi l'ancien publicain et Jean étaient persuadés de la résurrection du Christ et ils avaient essayé en vain d'en convaincre les autres.

– On a enlevé le corps du Seigneur ! s'exclama de nouveau Maria devant les apôtres silencieux.

Passant une main sur sa barbe noire coupée court, Simon le Zélé la regarda étrangement, se demandant si elle ne faisait pas partie du complot ourdi par le Temple.

Jean reprit la parole.

– Vous voyez bien que le récit des servantes est exact, Maria Magdalena nous en apporte la preuve. Elle-même vient de voir un ange tout de blanc vêtu qui lui a confirmé la résurrection de notre Seigneur.

De nouveau, il relata avec ferveur les événements qui s'étaient déroulés au sépulcre, puis il enchaîna sur la crucifixion à laquelle il avait personnellement assisté, il parla du tremblement de terre et de l'auréole merveilleuse qui avait émané de la tête du Christ.

Simon le Zélé maugréa. Il prit la parole pour essayer encore de s'imposer en tant que chef légitime et dicter sa vision des choses.

Debout, Maria écoutait sans rien dire. Elle était stupéfaite par ce qu'elle venait d'entendre. La résurrection du Messie était-elle possible ? Pourtant, ce dernier ne lui en avait jamais parlé. Elle se remémora les confidences de Jésus au sujet des renaissances. Elle n'avait pas tout saisi de cet apprentissage ésotérique car Jésus ne lui en avait révélé qu'une partie. Cependant, il n'avait pas été question de résurrection.

Interrompant le Zélé, elle fit part de ses propres doutes sur le retour du Maître.

Puis, hésitant quelques secondes, elle se demanda si elle devait dévoiler ou non l'enseignement occulte que Jésus lui avait fait promettre de ne pas révéler encore aux autres. Mais il n'était plus là et il était temps de partager ce lourd héritage spirituel.

Cherchant un instant ses mots, ne sachant pas par où commencer, elle finit par parler du péché originel d'Ève et d'Adam : Jésus lui avait affirmé que c'était un mensonge savamment orchestré, comme tous les écrits juifs et qu'il n'y avait jamais eu de péché. C'étaient les hommes qui faisaient exister le péché lorsqu'ils agissaient conformément aux habitudes de leur nature inconstante. Voilà pourquoi le Bien était descendu pour s'insinuer en eux et se fondre dans leur nature afin de s'unir profondément dans leurs racines.

Maria s'arrêta un court instant avant de poursuivre :

– Tout ce qui est né, tout ce qui est créé, tous les éléments de la nature sont imbriqués et unis entre eux. Tout ce qui est composé sera décomposé, tout reviendra à ses racines et la matière retournera aux origines de la matière.

Elle expliqua que c'était par cette introduction que Jésus avait parlé de l'attachement à la matière qui engendrait une passion contre nature, créant un trouble, un désir esclave des sens.

Il avait évoqué alors le cheminement de l'âme dans l'au-delà et les différentes atmosphères aux multiples manifestations qu'elle devait traverser en s'élevant pour s'affranchir du Jugement céleste. Semblables à des habits dont l'homme ne parvenait pas à se défaire, le désir et l'ignorance enchaînaient irrémédiablement son âme ici-bas et l'empêchaient d'accéder au divin.

Tout acte de l'homme avait des conséquences infinies sur son devenir, de sa naissance à sa mort en passant même par ses maladies et l'éloignait du divin. Jésus était venu parmi eux pour les débarrasser de l'ignorance et du désir responsables de tous les maux.

– Il nous a préparés pour que nous devenions pleinement des êtres humains. Et désormais, Jésus est présent en nous...

Tapotant son cœur, Maria regarda tour à tour les apôtres.

– ... Car c'est à l'intérieur de nous qu'est le Fils de Dieu, ceux qui le cherchent le trouvent.

Pour conclure, elle s'adressa à Simon le Zélé, comme si elle lisait ses arrière-pensées.

– N'imposez aucune règle hormis celle dont Jésus fut le témoin et n'ajoutez pas de lois à celles de celui qui a fait la loi afin de ne pas en devenir les esclaves.

André caressa sa barbe châtain. Ses traits fins et agréables se froncèrent et ses grands yeux foncés reflétèrent de l'incertitude.

– Dites, que pensez-vous de ce qu'elle vient de raconter ? Pour ma part, je ne crois pas que le Maître ait parlé ainsi. Ces pensées diffèrent de celles que nous connaissons.

Simon-Pierre acquiesça, approuvant les propos de son frère cadet.

– Est-il possible que le Maître se soit entretenu ainsi, avec une femme, sur des secrets que nous, nous ignorons ? s'interrogea-t-il. Devons-nous changer nos habitudes et écouter cette femme ? Est-ce que le Maître l'a vraiment choisie et préférée à nous ? J'en doute...

Ne pouvant contenir des larmes, Maria Magdalena se mit à pleurer.

– Mon frère Pierre, qu'as-tu dans la tête ? Crois-tu que c'est toute seule, dans mon imagination que j'ai inventé tout cela ? Crois-tu qu'à propos de notre Maître je dise des mensonges ?

Lévi prit la défense de Maria.

– Simon-Pierre, tu as toujours été un emporté. Je te vois maintenant t'acharner contre cette femme comme le feraient nos adversaires. Pourtant, si le Maître l'a rendue digne, qui es-tu pour la rejeter ? Assurément, le Maître la connaît très bien et il l'a aimée bien plus que nous. Tu le sais parfaitement. Laissons donc le Messie prendre racine en nous et y croître. Et partons annoncer à tous la bonne nouvelle de son retour sans chercher à établir d'autres règles, d'autres lois en dehors de celles dont Jésus est lui-même le témoin.

Simon-Pierre ne rétorqua rien et Simon le Zélé se renfrogna, prenant pour lui les derniers propos de Lévi.

Un silence pesant s'établit.

Jean finit par se lever de sa chaise et s'adressa à tous.

– Pour dissiper les doutes de chacun, nous devons aller voir sa tombe. J'y vais. Simon-Pierre, tu m'accompagnes ?

L'intéressé hocha lentement la tête.

Rapidement, laissant leurs compagnons, les deux hommes sortirent. Pressé de voir de quoi il retournait, Simon-Pierre marchait de plus en plus vite. N'y tenant plus, il se mit à courir. Jean le suivit sans difficulté et accéléra même l'allure. Après une longue course, Jean arriva le premier à la porte du sépulcre.

Cependant il n'entra pas. Il se baissa et scruta l'intérieur comme pour s'assurer qu'il était bien vide. Simon-Pierre finit par le rejoindre. Essoufflé

par l'intense effort, il mit un moment à reprendre une respiration normale. Puis, il descendit dans le tombeau.

Les linceuls du Christ étaient posés à terre. Soigneusement plié, le suaire qui avait servi à couvrir sa tête était dans un coin à part.

Jean descendit à son tour. Contemplant le tombeau vide, silencieusement, ils restèrent là pendant quelques minutes.

Alors, comprenant que le récit des servantes du Temple était véridique, Simon-Pierre posa sa main sur l'épaule de Jean et l'invita à s'en retourner pour avertir les autres apôtres.

En chemin, ils croisèrent Maria Magdalena. Celle-ci ne leur adressa pas la parole, blessée dans son amour-propre par les propos de Simon-Pierre. S'en retournant seule au sépulcre, elle ne croyait toujours pas à la résurrection de Jésus. Elle espérait y retrouver son corps.

Au loin, voyant l'entrée du tombeau où avait reposé l'être qu'elle aimait tant, elle ne put se contrôler et elle se remit à pleurer. La perte de Jésus lui déchirait le cœur. Le visage larmoyant, elle s'approcha du sépulcre et se baissa pour regarder à l'intérieur.

Il n'était pas vide.

Assis là où le corps de Jésus avait été couché, l'un à la tête et l'autre aux pieds, deux hommes vêtus de blanc la regardèrent. Elle reconnut le jeune homme au visage glabre qu'elle avait précédemment rencontré.

– Femme, pourquoi pleures-tu ? s'enquit-il.

Maria considéra les deux inconnus. Étaient-ils des anges de Dieu ? Comment expliquer cette présence dans ce lieu si ce n'était pas le cas ? Pourtant, ils semblaient posséder tous deux une enveloppe charnelle. Cependant, elle n'osa pas les toucher pour le vérifier.

– Je pleure parce qu'on a enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où on l'a mis.

Une ombre obscurcit le soleil.

Maria tourna la tête. En contre-jour, elle ne distingua que les contours flous d'une silhouette.

– Femme, pourquoi pleures-tu ? interrogea la voix amusée du nouvel arrivant. Qui cherches-tu ?

Elle espérait que cet homme allait pouvoir la renseigner. Peut-être même que c'était lui qui avait emporté le corps du Christ pour le mettre dans un autre endroit.

– Si c'est toi qui l'as emporté, fit-elle d'un ton déterminé, dis-moi où tu l'as mis et je l'enlèverai.

– Maria ! gloussa l'individu.

Reconnaissant cette voix, la jeune femme se mit à trembler. Lentement, elle se retourna complètement et s'écarta pour apercevoir l'homme dissimulé par le soleil.

Alors, elle le vit.

Vêtu d'un habit blanc, Jésus était là.

S'il ne portait plus la couronne d'épines, les larges et multiples entailles sur son front marquaient à jamais le sacre du diadème sanglant. Toute trace de sang avait disparu de ses longs cheveux bouclés et de sa barbe. Cependant, son visage était encore tuméfié. Les plaies de la crucifixion étaient toujours apparentes ; dans ses mains et ses pieds nus, les trous laissés par les clous ayant transpercé l'os et la chair n'étaient pas totalement refermés et un liquide malsain en suintait.

– Maître... tu... tu es ressuscité...

Maria voulut approcher pour l'enlacer.

– Non, ne me touche pas, ordonna-t-il.

Il semblait craindre le contact de ces bras féminins, comme si ce contact physique allait raviver ses blessures et le faire défaillir. Après un instant, il ajouta :

– Car je ne suis pas encore monté vers mon Père.

De ses yeux bleus, il la dévisagea.

– Va vers mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.

Maria acquiesça en silence. Elle comprenait que le ressuscité n'avait pas encore accompli son ascension divine ni son retour définitif sur terre. Il ne possédait plus d'enveloppe physique malgré l'apparence extérieure.

Une apparence identique à celle des anges à l'intérieur du sépulcre.

Jésus était dans une étape transitoire, semblable à une chrysalide, et tout contact humain pouvait perturber la transformation.

La jeune femme se recula. De sa main tremblante, elle lui envoya un baiser. Puis, elle partit en courant.

Jésus la regarda s'éloigner. Quand elle eut disparu au loin, il leva ses yeux vers le firmament.

Père céleste... que ta volonté soit faite...

Des larmes de douleur coulèrent le long de son visage lorsqu'il serra ses poings meurtris.

45

Déjà-vu

Le train ballottait doucement les passagers.

Le paysage fait de rizières et de soleil éclatant défilait inlassablement.

Assis vis-à-vis, Tom et Camille regardaient par la fenêtre ouverte ce tableau verdoyant.

Le visage balayé par un vent chaud mais apaisant, Tom était soucieux.

Au dernier moment, il avait préféré prendre le train pour se rendre dans la ville d'Ayutthaya au lieu de faire le trajet en voiture, un trajet pourtant plus rapide que la voie ferroviaire.

Tom avait la sensation d'être suivi.

Alors, il avait préféré être dans un wagon où il avait le loisir d'observer les allées et venues plutôt que dans une voiture pouvant être aisément suivie par une équipe de professionnels sans qu'il en ait le moindre soupçon.

Jusqu'à présent, Tom n'avait remarqué personne de suspect mais cette sensation d'être suivi ne s'estompait pas pour autant.

Un Thaïlandais passa avec une caisse remplie de glace pillée et de boissons.

– Voulez-vous quelque chose à boire ? proposa-t-il en anglais.

– Oui, répondit Camille dans la langue de Shakespeare. Un thé glacé, s'il vous plaît.

Elle tendit un billet de cent bahts au vendeur ambulant.

– Tom, voulez-vous quelque chose ? demanda-t-elle.

– Non, merci...

L'expression « déjà-vu » s'inscrit en rouge dans la conscience de Tom.

Il avait la certitude d'avoir déjà vu cette scène, de l'avoir déjà vécue de manière identique.

Tom sourit.

Il avait lu dans une revue scientifique que l'encéphale humain pouvait avoir un décalage d'enregistrement des événements : parfois, ce que l'on venait de voir à l'instant présent prenait place dans la partie que le cerveau réservait aux événements passés. Ce qui donnait alors à l'individu la sensation qu'il connaissait tel lieu ou qu'il avait déjà vécu telle situation alors qu'il venait, en fait, à peine d'enregistrer ces images. Son cerveau le trompait en lui faisant croire que c'était un événement ancien, déjà répertorié et classé depuis longtemps. Une simple erreur de la nature dans la « parfaite » composition des deux hémisphères.

Comme si on enregistrait un film à l'aide d'un magnétoscope et que l'appareil sautait d'une seconde en arrière, repassant la séquence aussitôt et donnant la sensation de déjà-vu.

Martial avait émis une autre hypothèse beaucoup plus simple pour expliquer la sensation du déjà-vu : lorsqu'on observait une scène familière, les zones cérébrales servant à repérer les nouveautés restaient au repos mais elles s'activaient de manière systématique devant une situation nouvelle. Si ces zones tombaient momentanément en panne à cause d'un instant de fatigue ou de stress, une scène inconnue pouvait alors être perçue comme familière par la conscience.

La sensation de déjà-vu n'était qu'un simple bug cérébral.

– Ticket, please...

Tom releva la tête.

L'uniforme marron et la casquette plate, le contrôleur du train avait la main tendue.

Tom lui donna son billet ainsi que celui de Camille.

Le contrôleur les griffonna d'un rapide coup de stylo, les rendit à Tom et il se tourna vers un couple quadragénaire assis à la rangée opposée.

Tom avait entendu dialoguer ce couple : c'étaient des Italiens qui ne parlaient visiblement pas l'anglais et ils s'étaient inquiétés de devoir dire au contrôleur que la dame avait perdu son billet. Si l'homme était du type européen, son épouse, elle, était une femme asiatique à la peau mate et elle ressemblait à une Thaïlandaise de pure souche.

Quand le contrôleur la vit, il eut un sourire goguenard : dans sa tête, il crut que cette femme était une prostituée avec un touriste sexuel de passage. L'air hautain, la prenant de haut, le contrôleur lui demanda sèchement quelque chose en thaïlandais.

Mais la femme lui répondit en italien, lui expliquant qu'elle ne parlait ni le thaï ni l'anglais.

La prestance hautaine du contrôleur s'effaça en un instant et, inconsciemment, il s'inclina légèrement.

Tom intervint et se fit l'interprète. La situation se dénoua rapidement, l'Italienne paya un autre billet et le contrôleur s'en alla vers d'autres passagers.

Songeur, Tom analysa la scène qu'il venait de vivre.

Le reptilien de l'homo sapiens basique obéissait à toute forme de hiérarchie sociale et, avant toute chose, dès les premiers instants d'une rencontre, il essayait de se placer sur cette échelle hiérarchique. Un peu comme les chiens qui se reniflaient le derrière pour connaître le statut de dominant ou de dominé de l'autre. Voulant toujours dominer dès qu'il en avait la possibilité, s'élever le plus haut possible dans la hiérarchie, « péter plus haut que son cul » comme le disait Martial, le reptilien jugeait rapidement les autres sur les apparences extérieures pour établir des rapports de dominant/dominé ou d'égaux. Et parfois les apparences étaient trompeuses comme avec l'Italienne qui avait au final un statut social visiblement plus élevé que celui du contrôleur. Ce dernier s'était donc rabaissé inconsciemment et il avait retrouvé la quiétude de son juste rang.

Cependant, il arrivait parfois que le syndrome dit du « Général de la barrière » vienne briser cette hiérarchie sociale qui s'établissait instinctivement.

Martial avait voyagé en Afrique et il avait été confronté à ces fonctionnaires locaux, à ces gardes barrières perdus au fin fond d'une région désertique où l'unique route praticable devait être contrôlée en permanence contre les trafics en tout genre. Ayant son passeport en règle ainsi que son véhicule, Martial aurait dû normalement circuler mais il s'était vu à chaque fois se faire tourmenter par ce garde qui refusait de lever la barrière qui coupait la route. Il avait laissé attendre Martial pendant des heures en plein soleil en prétextant de vérifier son passeport et, au final, il avait ordonné un droit de passage en dollars US.

De ce jour, Martial avait compris que sans œil hiérarchique omniprésent pour le surveiller ou sans un honneur déontologique culturel pour le contrôler, porteur d'un éblouissant uniforme, le petit garde de la barrière laissait le reptilien l'étourdir et prendre le dessus sur son rang : il se croyait devenu tout puissant, fier de sa fonction et, au lieu de respecter les consignes qu'il avait reçues, il en imposait d'autres selon son bon vouloir. Il s'octroyait le titre de « Général de la barrière » et devenait un tyran hautain profitant de son petit statut pour essayer de s'élever le plus haut possible en rabaissant les autres.

Martial disait que tout homme en uniforme ou en arme, du postier au militaire en passant par le shérif à l'étoile étincelante, pouvait devenir ce tyran reptilien en soif de puissance en l'absence de l'œil...

Le train venait de s'arrêter dans la gare d'Ayutthaya.

Sur le quai, une foule de vendeurs ambulants se pressa aux fenêtres des wagons.

Camille et Tom prirent leurs petits sacs à dos de voyage et ils descendirent sur le quai.

Tom considéra ces hommes, ces femmes et ces enfants heureux, le sourire permanent aux lèvres.

Il était très difficile d'être heureux car une petite voix dans notre tête nous empêchait d'être satisfaits : elle nous rappelait sans cesse que nos vies seraient meilleures si seulement on possédait ou accomplissait telle ou telle chose. Les premiers êtres humains qui n'étaient jamais satisfaits avaient eu un avantage par rapport à leurs pairs facilement contents : la petite voix de l'insatisfaction les avait incités à faire toujours plus d'efforts pour leur survie, à aller toujours de l'avant et ces ancêtres insatisfaits avaient transmis cette petite voix à l'ensemble de l'humanité...

Le bouddhisme culturel avait bâillonné cette petite voix, affirmant que le bonheur consistait à désirer ce que l'on avait et non pas à vouloir ce qu'on n'avait pas.

Les Thaïlandais savaient se contenter de ce qu'ils tenaient en main au quotidien, ils étaient convaincus que le bonheur ne dépendait pas d'objectifs à atteindre, des objectifs qui décevaient la plupart du temps. Pour eux, le bonheur était simplement de profiter de l'instant présent, de savoir le prendre comme il venait et non pas le rechercher d'après ses désirs ou des idées préconçues.

Telle était la clé de la félicité.

Et celui qui voyait le monde de ces yeux humblement baissés sur le présent, celui-là pouvait être heureux...

– Où allons-nous ? demanda Camille.

– Dans le temple de Na Phra Meru Rachikaram, répondit Tom. C'est le seul temple d'époque encore en état et actif de nos jours. C'est là qu'on commencera notre quête du Graal.

Ils sortirent de la gare et prirent un tuk-tuk, un tricycle motorisé faisant office de taxi qui les conduisit jusqu'au temple.

Une fois arrivés là-bas, à l'ombre salvatrice d'un grand palmier, Tom embrassa du regard l'immense édifice avec ses hautes colonnades blanches et son toit marron surmonté par des excroissances d'or semblables à des griffes déchirant le ciel.

Devant l'entrée, en robe orange et le crâne rasé, une procession de jeunes moines bouddhistes étaient en train d'attendre sagement en file indienne.

– Que font-ils ? s'enquit Camille.

– Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Tom.

– Monsieur Je-sais-tout ne sait pas ? se moqua Camille.

Elle rit doucement et Tom l'imita.

– En tout cas, dit-elle, ils sont nombreux.

– Oui. C'est aussi ce que disait l'abbé de Choisy à son époque.

– L'abbé de Choisy ? Qui est-ce ?

– Il a participé à la première ambassade dépêchée par le roi Louis XIV en 1685 pour aller convertir le roi du Siam. Il a raconté son périple dans le « Journal de voyage au Siam ». Dans ce livre, l'abbé de Choisy disait que le nombre important de ces bonzes dans les temples s'expliquait facilement : les bonzes n'étaient pas sujets aux corvées royales contrairement aux autres citoyens siamois qui étaient obligés de travailler tels des esclaves pour le roi, selon son bon vouloir et il plaisait souvent au roi... voilà pourquoi il y avait beaucoup de bonzes : pour échapper aux travaux forcés...

– C'est ridicule, dit Camille. Tous ces hommes cherchaient uniquement la spiritualité...

– Moi, je n'en suis pas certain... Ils ne travaillaient pas, ils avaient le repas gratuit et on les laissait tranquilles. Quelle pouvait être la motivation véritable de tous ces hommes, à choisir entre une vie d'esclave et une vie religieuse au calme ?

Comme s'il posait une question qui n'avait pas de sens, Camille haussa les épaules.

Tom désigna du doigt la procession.

– Quand je vois ces jeunes moines, ça me rappelle que Martial disait qu'il avait vu ici en Thaïlande le même regard, la même bêtise dans les yeux d'un jeune novice bouddhiste que dans ceux d'un terroriste islamique qu'il avait eu l'occasion de rencontrer en prison dans le cadre d'une enquête psychologique. Martial disait que ce novice qui était d'une nature douce croyait en la véracité de l'enseignement qu'il recevait, mais que s'il était né dans un pays islamique, il aurait été totalement différent, il aurait pu être le pire intégriste religieux qui aurait égorgé ou lapidé un non-musulman sans même sourciller... et vice-versa... nous sommes catholiques car nous naissons dans un pays catholique, mais si nous naissons dans un pays musulman ou bouddhiste, nous aurions épousé aveuglément ces autres religions sans aucune remise en question...

Camille regarda la procession.

– Croyez-vous que tous ces novices sont idiots ? s’offusqua-t-elle.

– Non, loin de là et au contraire, la méditation qu’ils pratiquent en fera des autres hommes. Par la méditation, c’est-à-dire par un travail mental, on peut modifier ses états de conscience et, par conséquent, sa personnalité. À long terme, on devient une autre personne... Par exemple, si on fait exploser un pétard sans prévenir, un moine expert de la méditation n’exprime aucune peur, même aucun sursaut sur son visage. Par la force de la volonté, le moine peut modifier une réaction cérébrale automatique et normalement incontrôlable pour tout être humain. La méditation rend aussi sensible aux émotions exprimées par les autres, ça génère une véritable compassion, une compassion qui est une nouvelle conscience et qui est développée par l’entraînement mental. Bref, la méditation permet d’atteindre d’autres états de conscience...

– C’est une sorte de communion avec les forces divines...

Tom sourit.

– Oh, non ! Il n’y a rien de divin en ça... C’est un phénomène naturel. Les adeptes du body-building musclent leur corps en pratiquant quotidiennement les haltères et ils peuvent changer totalement leur aspect extérieur. Les adeptes de la méditation musclent leur cerveau et ils changent leur aspect intérieur, ils modifient leurs connectivités neuronales. Ils modulent leurs neurones, ils en utilisent d’autres ou ils créent même de nouvelles connexions ce qui en fait des nouveaux hommes à la personnalité différente. On sait par exemple que les aveugles développent des capacités auditives hors du commun car les zones de leur cerveau dédiées normalement à la vision sont mobilisées dans l’analyse des sons. De même, les sourds ont souvent des capacités d’analyse visuelle acérées qui leur permettent de lire sur les lèvres. Tout est dû à un phénomène de vases communicants, une aire cérébrale inutilisée est dédiée à une autre modalité sensorielle.

Tom sortit un mouchoir et il s’épongea le front.

– Je me rappelle du cas de Phineas Gage : en 1848, cet ouvrier travaillait sur une voie ferrée quand une barre de fer lui a traversé le crâne de part en part à cause du souffle d’une charge explosive. Il s’est relevé à peine étourdi et on a crié au miracle. Il était indemne. Mais sa personnalité s’est mise à changer. Avant l’accident, il était attentionné, sociable et fiable, il était pondéré et réfléchi. Après, il est devenu impulsif, irascible et maussade, il est devenu grossier et capricieux. Tout ça à cause de la barre de fer qui avait détruit une partie de son cerveau, une partie de ses connexions internes. Ce sont ces connexions internes qu’écartent ou que modifient les moines bouddhistes, ce n’est qu’un changement de

programmation interne, une dérivation de circuit comme ça s'est passé accidentellement pour Phineas Gage...

Un novice thaïlandais d'à peine huit ans se tenait devant Tom.

– Le Maître t'attend, dit-il en anglais d'une voix fluette.

Tom sourit au petit garçon au crâne rasé et à la robe orange.

– Tu dois sûrement te tromper de personne, lui répondit-il en anglais.

Le jeune moine secoua la tête.

– Non, le Maître m'a bien dit que tu étais là.

Il sourit.

– Viens, le Maître t'attend depuis si longtemps. Il me parle de ta venue depuis si longtemps...

Étonné, Tom regarda Camille en écartant les bras.

– Je ne sais pas de quoi il parle, dit-il en français.

– Allons voir... avec un peu de chance nous pourrions récolter des renseignements sur le Graal d'Ayutthaya.

Tom approuva.

– Je te suis, dit-il au novice. Mon amie peut venir aussi ?

– Oui, bien sûr. Je m'appelle Rowan. Suivez-moi...

Ils suivirent Rowan, longèrent l'édifice et grimpèrent les marches blanches qui menaient à l'intérieur du temple. Rowan les invita à se déchausser et à poser leurs sacs de voyage auprès d'un autre jeune moine. Rowan les conduisit jusque dans une immense salle où, resplendissant d'or, une statue géante du Bouddha en position du lotus reposait sur un piédestal blanc agrémenté de bouquets de fleurs colorées.

Devant le Bouddha, un très vieux moine était assis à même le sol. Il devait être âgé de près de soixante-dix ans. Vêtu d'une robe orange, il avait des oreilles titanesques, disproportionnées par rapport à sa tête chétive et burinée par les décennies. Lorsqu'il aperçut Tom et Camille, il leva son bras décharné et il invita la foule de moines qui se pressait tout autour de lui à le laisser seul.

– C'est le Maître, souffla Rowan à Tom.

Tom acquiesça silencieusement.

En quelques minutes, tous les moines quittèrent les lieux. Rowan vint s'asseoir à côté de son Maître et ce dernier invita les deux visiteurs étrangers à venir s'asseoir devant lui.

Il parla en thaïlandais et Rowan servit d'interprète.

– Le Maître est heureux de te voir enfin. Il attendait ce moment depuis si longtemps.

Tom sourit poliment.

– Remercie ton Maître pour son accueil chaleureux. Demande-lui aussi s'il connaît l'existence d'un vieux livre écrit en latin qui daterait de l'époque de la première ambassade de France au Siam...

Rowan sourit.

– Oui, le Maître sait pourquoi tu es là. Il me l'a déjà dit. Le Livre que tu cherches est avec lui.

Tom fronça les sourcils.

– Le livre que je cherche est avec lui ? J'ai un peu de mal à comprendre...

– Oui, répondit Rowan. Le Livre de Pontius Pilatus...

Tom faillit s'étrangler.

Devant la mine effarée de Tom et de Camille, le Maître se mit à rire. Il dit quelques mots.

– Ne sois pas étonné, traduisit Rowan. Les choses sont écrites par avance.

Le Maître ajouta quelque chose. Plongeant sa petite main dans un sac en toile qui se trouvait à proximité, Rowan se saisit d'un objet enveloppé dans un sac en plastique blanc opaque. Le novice enleva le sac et il exhiba la couverture jaunie d'un manuscrit.

– Pontius Pilatus, dit Rowan en montrant du doigt les caractères inscrits en latin.

Tom resta abasourdi et une sensation de déjà-vu se fit de nouveau en lui.

– C'est incroyable, murmura-t-il en fermant les yeux.

Il avait l'impression de dormir et d'être dans un rêve. Pourtant, il ne rêvait pas, il était bien éveillé.

– Ce Livre est pour toi, dit Rowan. Le Maître attendait ta venue pour te le donner.

– Mais comment savait-il ça ? demanda Tom. C'est incroyable, ce n'est pas possible...

Rowan interrogea le Maître.

– Le Maître dit que s'il te dit la vérité maintenant, tu ne la croiras pas. Tu n'es pas encore prêt à l'accepter.

Tom avait la tête en feu. Mille questions se bousculaient en lui. Comment une chose aussi improbable pouvait se réaliser ? Comment le Maître pouvait-il savoir qu'il était à la recherche du rapport Pilate ? Il y avait quelque chose qui lui échappait, quelque chose de rationnel qui était occulté à sa vue.

Le Maître parla de nouveau.

– Le Maître demande ce que tu vas faire maintenant.

– Euh... eh bien ! Remercie ton Maître pour le présent. Je vais en faire bon usage et je vais révéler son contenu qui a été gardé secret trop longtemps. Le monde doit savoir...

Rowan traduisit et le Maître sembla chagriné.

– Le Maître espérait que tu le rejoindrais comme disciple. Il espérait que tu choisirais la voie de l'Éveil plutôt que le chemin futile du Livre.

Le Maître discourt longuement.

– Il dit qu'il ne faut pas que tu te laisses guider par l'illusion des sens. Tu es comme un personnage d'un livre, un personnage d'un livre dont un autre tourne les pages à ta place. Ce monde est une illusion où ton esprit est prisonnier. Tant que tu continueras de courir au lieu de méditer sur les paroles du Maître, tu seras toujours prisonnier d'une réalité qui n'est qu'une illusion. L'illusion de la réalité.

Pensif, Tom s'imprégna des paroles du Maître, puis il répondit :

– Dis au Maître que comme dans le livre « d'Alice aux pays des merveilles », ou plus exactement dans la suite de ce roman qui s'intitule « de l'autre côté du miroir », Alice apprend par la reine rouge que, pour rester sur place sur l'échiquier où elle se trouve, il faut courir et que pour avancer il faut courir encore deux fois plus vite. Il en est de même pour l'échiquier de la vie et de l'évolution de toute chose : si on s'arrête de courir, d'aller de l'avant, l'humanité finira par disparaître.

Rowan fit la traduction et le Maître se mit à rire. Puis il parla de nouveau.

– Alors le monde arrêtera l'horlogerie de l'illusion et il se réveillera de l'illusion de la réalité... Le Maître réitère aussi l'offre de le rejoindre pour ton Éveil.

Tom eut un sourire troublé.

– Remercie ton Maître, mais je préfère m'enivrer des sens et me croire en vie dans cette illusion que je considère comme la seule de vraie.

Rowan traduisit, puis se fit l'interprète de son Maître.

– Et de nouveau le cycle des renaissances viendra tout effacer comme la vague balaye le château de sable de ta vie sur la plage des illusions. Et de nouveau une prison futile dominera ton esprit et occultera la vision réelle du monde. Ce que tu crois savoir, tu ne le tiens que dans ta main. Mais ce que tu veux vraiment savoir est bien au-delà de ta main. Un jour, s'il n'est pas trop tard, tu reviendras voir le Maître pour comprendre ce qui a échappé à ton esprit. À présent, il est temps de continuer ton chemin. Le Maître te souhaite bonne chance comme il est de coutume de le faire en Thaïlande.

Tom s'inclina respectueusement.

Le novice remit le manuscrit de Pilate dans le sac en plastique blanc et il le tendit à Tom.

Celui-ci le prit et le glissa sous son bras.

Après un ultime remerciement, Tom et Camille s'éclipsèrent poliment.

Ils sortirent du temple et prirent un tuk-tuk qui les emmena à un luxueux hôtel de la ville.

Ils y prirent deux chambres.

L'hôtel affichant quasiment complet à cause d'un séminaire, Tom et Camille se virent attribuer chacun une chambre à des étages différents.

Leur clé respective en main, ils prirent l'ascenseur jusqu'au troisième étage où se trouvait la chambre de Camille. La jeune femme sortit de la cabine ainsi que Tom qui l'accompagna galamment jusqu'à sa porte.

– Voilà, c'est ici, dit-elle en désignant sa chambre.

Elle dévisagea Tom.

– C'est quand même incroyable toute cette histoire, ce moine qui vous attendait pour vous donner ce livre...

– Oui, c'était vraiment étrange. On se serait cru dans un roman de science-fiction...

– N'y voyez-vous pas une main divine dans tout cela ? demanda-t-elle.

Mal à l'aise, ne sachant quoi répondre, Tom détourna le regard et Camille ajouta :

– Alors nous repartons pour Bangkok demain matin ?

– Oui, fit Tom. Pour l'instant, un peu de repos. Je veux savourer tranquillement ce moment magique et arrêter de courir... je veux souffler un peu... la quête du Graal est finie... elle se termine ici... nous avons gagné...

Camille lui sourit et considéra le manuscrit que Tom gardait précieusement sous le bras.

– Allez-vous le lire maintenant ?

À présent qu'il avait le Graal en main, Tom n'avait qu'une seule envie : celle de le lire lui-même.

Mais il s'était fait une promesse.

Alors, il tendit le manuscrit à Camille.

– Honneur aux dames. C'est à vous de le lire. Moi, je sais ce qu'il contient...

Camille le prit.

– Attention Camille, ajouta Tom, vos dernières illusions sur Jésus-Christ vont fondre comme neige au soleil.

– Nous verrons bien, répondit la jeune femme, le sourire espiègle.

Tom lui sourit.

– Bonne lecture, lui dit-il.

Tom partit reprendre l’ascenseur pour les étages supérieurs.

Camille entra dans sa chambre.

Elle s’allongea sur son lit et elle ferma un instant les yeux. Elle se redressa et arrangea quelques coussins pour pouvoir être assise confortablement. Alors, elle sortit le Graal du sac en plastique blanc opaque.

D’une main délicate et hésitante, elle caressa la vieille couverture jaunie par le temps. Elle finit par ouvrir le rapport Pilate et commença à lire les premiers mots écrits en latin.

Provehito in Altum Apocalypsis...

Camille fronça son petit nez.

*

* *

Léo avait le cœur léger.

Il était aux anges.

Déesse était si proche de lui. Elle était à Ayutthaya comme lui.

Léo avait l’impression de sentir son aura tout autour de lui. Peut-être l’avait-il même croisée sans s’en rendre compte dans la rue. N’était-ce pas cette belle blonde qui l’avait regardé avec une étrange insistance ?

C’était fort possible.

Léo laissa voguer son imagination, se voyant déjà dans les bras de Déesse en train de l’embrasser fougueusement.

Le téléphone portable de Léo se mit à sonner.

– « Hello, my lover... »

Le cœur de Léo se mit à battre la chamade.

– Hello, Déesse...

– « Où sont-ils ? »

– Dans un hôtel. Ils ont pris une chambre chacun. J’y suis également. J’y ai pris également une chambre. Je crois que Thomas Anderson a trouvé le Livre dans le temple bouddhiste. Il est ressorti avec un objet enveloppé sous le bras et la taille de cet objet correspond à la taille du Livre de Rennes-le-Château...

Déesse garda le silence.

– Je fais quoi ? Je peux pénétrer dans la chambre de Satan et le tuer...

Comme si Déesse doutait que Léo puisse avoir le dessus dans un corps à corps avec Thomas Anderson, elle dit :

– « Non. Je ne préfère pas. »

– Alors je fais quoi ?

Déesse réfléchit un instant, puis exposa un autre plan à Léo. Quand Déesse eut fini, elle demanda :

– « Vous croyez pouvoir le faire ? »

– Oui, c'est faisable, je vais me débrouiller... et puis la camionnette de location est déjà garée juste en bas de l'hôtel... et l'avion diplomatique du Vatican m'attend à l'aéroport de Bangkok. Oui, c'est faisable.

– « Parfait, alors allez-y. Appelez-moi dès que c'est fait, d'accord ? »

– Oui, Déesse.

Déesse raccrocha.

Léo se leva de son lit et fouilla dans son sac de sport posé sur le sol. Entre une longue perruque noire, des paires de menottes et des chaînes, Léo trouva la bouteille de chloroforme qu'il cherchait.

On frappa à la porte.

Léo alla ouvrir.

Une jeune femme de ménage était là avec une grande corbeille à linge sur roue.

– Service room, dit-elle en anglais. J'ai oublié de changer les serviettes de bain ce matin dans cette chambre. Je suis désolée...

Léo considéra l'Asiatique et son jeu de clefs autour du cou.

Décidément, la providence de Dieu veillait sur Léo à chaque instant.

Le sourire aux lèvres, Léo s'effaça de la porte d'entrée pour laisser passer la jeune femme et sa corbeille à linge sur roue.

*

* *

Le téléphone de sa chambre sonna et Tom décrocha.

– Allô...

La voix tremblante de Camille se fit entendre.

– « Tom... c'est moi... je... Jésus... »

Camille n'arriva pas à finir sa phrase. Elle se mit à pleurer.

Croyant comprendre la situation, Tom essaya de la consoler.

– Calmez-vous, Camille. Ce n'est rien... Jésus n'est qu'un mythe, d'accord, mais la vie continue...

– « Non ! protesta-t-elle au téléphone. Jésus n'est pas un mythe... c'est pire que cela ! bien pire... Jésus n'est pas un mythe, non, pas un mythe... »

Elle éclata en sanglots.

– Que voulez-vous dire ? s'enquit Tom, surpris.

Camille allait répondre quelque chose quand elle se mit à pousser un cri de terreur.

Tom entendit un bruit de lutte et un coup sourd. Puis le silence.

Et la communication téléphonique fut coupée.

Tom sortit de sa chambre comme une tornade. Il courut vers la porte coupe-feu menant aux escaliers des étages inférieurs.

Mais la porte était condamnée par une chaîne et un cadenas.

Tom fronça les sourcils car cette porte n'était pas verrouillée une heure plus tôt.

– Scheiss, gronda-t-il.

Il se précipita vers l'ascenseur au bout du couloir. Il appuya sur le bouton d'appel et l'ascenseur finit par arriver une minute plus tard. La rage au cœur, il s'engouffra dans la cabine et, sans s'en rendre compte, il pria mentalement le ciel pour que Camille soit toujours vivante.

Sans elle, il n'était plus rien.

Au troisième étage, lorsque les portes de l'ascenseur s'effacèrent devant lui, Tom se retrouva nez à nez avec une jeune femme de ménage aux longs cheveux noirs. Le visage baissé sur la grande corbeille à linge sur roue qu'elle poussait, cette dernière ne prêta pas attention à Tom et elle prit l'ascenseur avec son chargement.

Tom se précipita à l'autre bout du couloir.

Chambre 303.

Tom tambourina à la porte de la chambre de Camille qui était fermée.

Pas de réponse.

D'un violent coup de pied, il défonça la porte et pénétra dans la chambre. Il fouilla rapidement les pièces et les placards.

Camille n'était plus là.

Tom allait ressortir quand son regard fut attiré par un objet qui brillait sur la moquette.

C'était la chaînette et la petite croix en argent de Camille.

Tom s'en saisit et sortit en courant.

Il sprinta jusqu'à la porte coupe-feu et il poussa un juron en s'apercevant qu'elle était condamnée par une chaîne et un cadenas.

Il allait se diriger vers l'ascenseur quand son téléphone portable se mit à sonner.

Tom fronça les sourcils.

À part Camille, personne d'autre ne connaissait ce numéro privé.

Intrigué, Tom appuya sur la touche de réception d'appel.

– « Bonjour, Monsieur Anderson... »

La voix sensuelle d'une femme se fit entendre.

Tom avait l'impression de connaître cette voix, mais il ne parvint pas à l'identifier.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

– « Peu importe... écoutez-moi bien, Monsieur Anderson... du moins si vous voulez revoir votre douce amie vivante... »

L'interlocutrice eut un petit rire cristallin.

– Je vous écoute, pesta Tom.

– « Bien !... vous allez donc prendre le premier avion pour Paris et attendre sagement là-bas, dans la maison de votre défunt ami Martial. Je vous contacterai sur ce téléphone d'ici trois jours. Ensuite, nous nous rencontrerons... »

Tom n'était pas dupe, il savait pertinemment que ce futur rendez-vous n'était qu'un traquenard où il serait assassiné.

– « D'ici là, Monsieur Anderson, ne faites surtout pas de bêtises... »

– Quel genre de bêtises ? demanda Tom.

– « Du genre à parler aux journalistes sur votre livre le « Virus Dieu ». Ah ! au fait, si entre-temps vous pensez en désespoir de cause diffuser votre livre sur Internet, sachez de toute façon que c'est impossible : tous vos fichiers informatiques et ceux de votre regretté ami ont été entièrement effacés. Il ne reste plus rien, même pas la moindre petite note écrite. Toutes vos preuves ont été détruites. Vous vous en rendrez compte quand vous serez à Paris... Alors soyez sage et dites-vous que la vie de Camille est entre mes mains, d'accord ? »

– Vous mentez, dit Tom. Vous n'avez pas pu détruire tous mes fichiers informatiques...

– « Croyez-vous ? gloussa la voix. Croyez-vous cela parce que, quand vous étiez à Prague, vous avez encore pu télécharger la photo de votre livre à partir de votre fichier Internet ? Mais de ce fichier Internet, il ne reste à présent plus rien... »

La rage au cœur, Tom serra le poing.

– Si vous faites le moindre mal à Camille, je vous retrouverai et je vous tuerai de mes propres mains...

– « Ne vous inquiétez pas, Monsieur Anderson, tant que vous êtes sage et que vous m'obéissez, Camille sera en sécurité... Je vous téléphone bientôt... Bye... »

La communication fut coupée.

Tom rangea son téléphone dans sa poche.

Il ferma les yeux et il s'adossa contre le mur.

Ses heures étaient à présent comptées et celles de Camille également.

Et il n'y avait pas d'échappatoire possible.

Tom se sentait pris comme un rat en cage.

Dans un rêve éveillé, les scènes qu'il avait jusqu'alors vécues avec Camille défilèrent lentement les unes après les autres dans sa tête, jusqu'à l'instant ultime où Tom confia le rapport Pilate à Camille, ce manuscrit que le jeune disciple bouddhiste lui avait donné...

Comme s'il avait reçu une décharge électrique, Tom rouvrit brusquement les yeux.

– Le Graal... murmura-t-il.

Il restait encore un espoir.

C'était d'ailleurs ce que Tom aurait dû faire depuis le tout début.

Rapidement, il sortit son téléphone de sa poche et il composa un numéro en mémoire : celui d'une agence pour les réservations de billet d'avion.

46

Ascension

Craintif, Simon-Pierre baissa la tête.

Il tapota nerveusement de ses doigts la table où reposait une petite lampe de naphte qui éclairait difficilement la pièce sombre.

Le regard noir de Simon le Zélé lui faisait peur. Bien que plus petit que lui, le Zélé était puissamment charpenté, aux jambes épaisses, aux épaules larges et aux bras inquiétants.

Simon-Pierre avait peur que le Zélé s'emporte et en vienne aux mains pour imposer à tous son point de vue.

La disparition de Jésus avait laissé une vacance : celle du Maître à qui tous obéissent. Le Zélé se voyait bien prendre cette place. Celui qui s'affichait ouvertement comme étant le frère de sang du Christ se trouvait tout légitime pour prendre la relève et dicter sa vision de la situation.

Depuis le lever du jour jusqu'à la nuit tombante, il n'avait cessé de nier la résurrection de Jésus.

– Le tombeau vide ne signifie pas que le Messie est de retour, martela-t-il encore une fois. Ce n'est là que la confirmation qu'on a volé son corps. C'est tout. Le Messie est mort et il ne reviendra pas à la vie.

Dans la sobre habitation isolée se dressant parmi un champ d'oliviers à l'abandon, les dix apôtres étaient assis autour de la table. D'initiative, Thomas venait de partir pour la ville, espérant y quérir de nouvelles informations sur la résurrection du Maître.

À la faible lueur de la lampe, Jean jeta un regard furtif vers Lévi. Comme pour l'encourager, ce dernier cligna imperceptiblement des paupières. Jean se leva, se dirigea vers la porte fermée par un lourd madrier et s'adossa contre.

– Et que fais-tu de toutes ces affirmations ? demanda-il à l'adresse du Zélé.

Toute la journée, les témoignages de proches disciples n'avaient cessé de leur parvenir. Nombreux étaient ceux et celles qui avaient vu les deux anges dans la tombe du Christ, apparaissant et disparaissant selon leur guise. Dans leurs vêtements resplendissants, ils avaient répété à tous le même message.

– Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Jésus n'est pas ici. Il est ressuscité. Rappelez-vous comment il vous a parlé, quand il était encore en Galilée. Il faut, disait-il, que le Fils de Dieu soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour.

À la question de Jean, Simon le Zélé fit une moue sceptique. Pour lui, bénéficiant de la trahison de certains proches, tout cela n'était que rumeurs orchestrées par le Temple. Le Zélé était persuadé que si les apôtres partaient avec les disciples au-devant du soi-disant Christ ressuscité, ils tomberaient dans un piège minutieusement préparé par Caïphe.

– Et toi, Simon-Pierre, qu'en penses-tu ? interrogea Jean.

Simon-Pierre garda un silence gêné.

Lorsque Maria Magdalena était revenue dans la demeure pour leur dire qu'elle avait rencontré le Christ près de son sépulcre, il ne l'avait pas crue. Il pensait que la jeune femme avait inventé cette vision pour se moquer ou se venger de lui, lui qui avait mis en doute sa parole concernant la doctrine ésotérique que le Maître aurait révélée en secret à Maria. Cependant, d'autres témoignages s'étaient succédé. Plusieurs femmes affirmaient avoir également vu Jésus, certaines s'étaient même jeté à ses pieds martyrisés pour les embrasser. Révélant le lieu de leur retraite, Jésus avait alors mandaté quelques-unes pour porter un message aux apôtres.

– Allez annoncer à mes frères qu'ils aillent en Galilée. Là, ils me verront.

Simon-Pierre était convaincu du retour du Seigneur qui était apparu sous diverses formes à bon nombre. On l'avait vu à de multiples endroits très distants et il était humainement impossible de se déplacer aussi vite même à cheval. Maria Magdalena avait dit vrai, Jésus était dans un état glorieux et transitoire, semblable aux anges, n'ayant pas encore parachevé son ascension vers son Père ni son retour définitif sur terre.

Simon-Pierre était certain de cette résurrection et il avait pensé que Simon le Zélé aurait fini par en être convaincu. Mais plus les témoins avaient défilé dans la demeure et plus le Zélé avait été sceptique. Dans une méfiance paranoïaque grandissante, il croyait à un complot global dont ils étaient les victimes.

À cause de cela, Simon-Pierre n'affichait pas ouvertement son opinion de peur d'une réaction violente du Zélé qui aurait considéré ses certitudes comme une trahison. Gardant un silence craintif, les autres apôtres étaient dans le même cas de figure. Seuls Jean et Lévi avaient osé braver le Zélé.

On frappa à la porte.

Jean ne put empêcher une petite grimace de contrariété de parcourir son visage imberbe. Comme à regret, il se retourna et enleva le lourd madrier. Dehors, une nuit noire était déjà tombée depuis longtemps.

Deux barbus d'une cinquantaine d'années entrèrent rapidement. Jean referma la porte derrière eux et il s'adossa de nouveau contre elle.

Les arrivants considérèrent les neuf apôtres assis et, sous l'invitation silencieuse de Lévi, ils se mirent à table avec eux. Susplicieux, Simon le Zélé fronça ses sourcils.

– Qui est-ce ? demanda-t-il.

– C'est Cléopas et Neko, répondit Lévi. Je les connais bien. Ce sont des disciples.

Hochant la tête, Simon le Zélé lâcha le manche de son couteau dissimulé sous son vêtement et, pensif, passa une main sur sa barbe noire et ses cheveux coupés court.

Après un instant d'hésitation, cherchant ses mots, Cléopas prit la parole.

Dans l'après-midi, avec Neko, ils étaient partis pour Emmaüs, un village situé à une dizaine de kilomètres de Jérusalem. Ils étaient en train de converser sur la mort du Christ quand un inconnu s'était approché et, cheminant avec eux, leur avait demandé :

– Quels sont donc ces propos que vous échangez en marchant ?

Cléopas et son compagnon s'étaient arrêté.

– Tu es bien le seul habitant de Jérusalem à ignorer ce qui s'y est passé ces jours-ci ! avait dit Cléopas.

– Quoi donc ?

– Nous parlons de Jésus de Nazareth qui s'est montré un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Nos grands prêtres l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Nous espérions, nous, que c'était lui qui allait délivrer Israël. Voilà trois jours que cela s'est produit et ce matin quelques femmes qui sont des nôtres nous ont vraiment surpris. Elles sont allées de grand matin au tombeau et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont revenues nous dire qu'elles ont même eu la vision d'anges qui disent le Messie vivant. D'autres sont allés au tombeau et ont vu les anges tout comme les femmes avaient dit. Mais le Messie, lui, ils ne l'ont pas vu.

L'inconnu avait répondu :

– Ô hommes sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Messie endure ces souffrances pour entrer dans sa gloire ?

Commençant par Moïse et évoquant tour à tour tous les anciens prophètes présents dans les écrits sacrés, il leur avait détaillé toutes les prophéties en rapport avec le Christ.

S'étant remis en route, ils étaient parvenus à Emmaüs. L'inconnu avait fait mine d'aller plus loin.

– Reste avec nous, avait proposé Cléopas, car le soir approche et il ne fait plus très jour.

Ensemble, ils étaient entrés dans la maison de Cléopas. À table, l'inconnu avait pris le pain et, après avoir dit la bénédiction, l'avait rompu. Prenant le pain tendu devant eux, Cléopas et Neko en avaient mangé un morceau. Alors, comme si leurs yeux s'ouvraient brutalement, le visage de l'inconnu s'était métamorphosé en celui du Christ. Ce dernier leur avait souri pendant un instant et, brusquement, il avait disparu.

Cléopas et Neko s'étaient retrouvés seuls. Abasourdis, ils s'étaient empressés de regagner Jérusalem pour diffuser la nouvelle de la résurrection du Christ. Finalement, en ville, un proche disciple les avait dirigés vers la demeure des apôtres.

Jean fut le premier à prendre la parole.

– Alors ? demanda-t-il d'une voix forte. Que vous faut-il de plus pour croire au retour du Maître ? Le Seigneur est réellement ressuscité et il est apparu à Cléopas. Je...

Il s'arrêta, la respiration suspendue. Son visage devint livide et il leva une main tremblante devant lui, montrant le mur opposé à la porte.

Tous se tournèrent dans la direction pointée.

Jésus était là.

À la faible lueur de la lampe de naphte, Simon le Zélé n'avait pas reconnu le Christ. D'un bond, il se leva et sortit son couteau.

– Paix à vous, dit Jésus.

Le Zélé poussa un grognement de surprise en le reconnaissant.

– Je l'ai vu passer au travers du mur, murmura Jean la gorge serrée.

Simon-Pierre était effaré, comme s'il avait en face de lui un esprit.

– Pourquoi êtes-vous troublés ? questionna Jésus. Pourquoi avoir douté ? Pourquoi de pareilles pensées dans vos cœurs ?

Tel un enfant pris en faute par son père, Simon le Zélé baissa la tête, totalement déconcerté.

Ses disciples comprirent que le Maître faisait allusion aux doutes qu'ils avaient eus concernant sa résurrection, comme si Jésus avait entendu toutes les conversations tenues à son sujet pendant la journée.

– Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi ! Touchez-moi et rendez-vous compte qu'un fantôme n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai.

Malgré l'injonction, aucune des personnes présentes n'osa le toucher. Jésus leva ses mains devant lui, puis il désigna ses pieds ; les stigmates de sa crucifixion étaient encore bien visibles. Délicatement, il souleva sa tunique blanche et, montrant sa côte, désigna le coup de lance qui lui avait perforé l'estomac et les poumons. Malgré la faible luminosité, tous virent le corps horriblement mutilé.

Comme si Jésus voulait apporter la preuve qu'il n'était pas une simple apparition mais qu'il possédait bien une enveloppe charnelle, il demanda :

– Avez-vous ici quelque chose à manger ?

Jean s'avança et sortit de sa besace un morceau de poisson cuit et un peu de miel. Jésus les prit et les mangea devant eux. Puis il les invita à tous s'asseoir. Restant debout, il les considéra les uns après les autres. Alors, il dit :

– Aujourd'hui se concrétisent les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous. Il fallait que toutes les choses qui sont écrites sur moi dans la Loi de Moïse, dans les prophètes ou les psaumes s'accomplissent.

Page après page, il leur exposa les écrits sacrés du Temple relatant sa venue.

– Ainsi est-il écrit que le Messie souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour et qu'en son Nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. De cela vous êtes les témoins. Et voici que moi, je vais envoyer sur vous ce que Dieu mon Père m'a promis. Mais pour l'instant, demeurez en ville, jusqu'à ce que je revienne et vous donne la puissance d'en Haut.

Les apôtres acquiescèrent en silence.

Lorsque Thomas revint au petit jour, il ne voulut pas croire que Jésus était là quelques heures plus tôt.

– Si je ne vois pas moi-même dans ses mains la marque des clous, dit-il obstinément, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas.

Son vœu prit forme huit jours plus tard. Comme la première fois, Jésus apparut de nuit au milieu des onze apôtres réunis dans la même demeure. Malgré la porte close et les murs épais, le Christ s'affranchit des obstacles

physiques et pénétra dans la pièce comme si son enveloppe corporelle était inexistante.

Thomas était sidéré.

– Paix à vous, dit Jésus aux apôtres.

Puis s’adressant à Thomas :

– Avance ton doigt ici : voici mes mains. Avance ta main et mets-la dans mon côté et ne sois plus incrédule mais croyant.

Thomas s’exécuta.

– Mon Seigneur et mon Dieu ! s’exclama-t-il alors en se reculant.

– Parce que tu vois, tu crois, gronda Jésus. Heureux ceux qui n’ont pas vu et qui ont cru.

Devant la réprimande, Thomas rougit.

Jésus leur parla longuement et il donna des instructions précises, insufflant en eux les prémices du Saint-Esprit de Dieu. Les apôtres s’imprègnèrent de ces commandements divins.

Le lendemain, les onze se rendirent sur le mont des Oliviers. Une foule immense était déjà présente. Depuis le retour de Jésus, les habitants de Sion étaient en émoi. Beaucoup attendaient de voir de leurs propres yeux le Christ ressuscité. Les consciences s’étaient embrasé d’une foi communicatrice qui se répandait dans tout Jérusalem et ses environs, et tous n’avaient qu’un vœu à l’esprit : celui d’aller à la rencontre du Fils de Dieu revenu d’entre les morts.

La veille, des anges avaient exaucé le souhait de certains en apportant un message divin : le Christ viendrait à eux sur le mont des Oliviers le lendemain.

Par peur du Temple qui n’avait cessé de réprimer avec plus ou moins de violence tout rassemblement en faveur du Christ, un bouche à oreille secret se véhicula et des centaines de personnes se réunirent dès l’aube à l’endroit désigné par les émissaires de Dieu.

Les onze se faufilèrent parmi la foule compacte qui s’agglutinait jusqu’à mi-hauteur d’un versant de la colline. Plus haut, se trouvait une grande table garnie de paniers contenant des petits morceaux de pain sans levain et des cruches de vin. Personne n’avait osé s’en approcher car des témoins affirmaient que la table était descendue toute seule du ciel.

Simon-Pierre s’avança, sachant ce qu’il devait faire.

Se tournant vers la foule, d’une voix forte, il discourt longtemps, parlant du sacrifice rédempteur de la nouvelle et éternelle alliance que le Christ avait offerte à son Père, lavant par son sang les esprits impurs des hommes. Simon-Pierre prit un gros pain derrière lui et le leva au-dessus de sa tête pour le bénir. Puis il le rompit.

Simon-Pierre professa la présence réelle du Messie, en son corps et son sang, sous les apparences du pain et du vin, offert en sacrifice sur la croix et ressuscité. Et ce pain et ce vin étaient un sacrement qui donnait à la mort du Christ un sens cosmique, un sacrifice pour la rémission des péchés.

Après avoir glorifié le Seigneur, les apôtres prirent les hosties des paniers et la foule vint à eux, mangeant le corps du Christ et buvant son sang, pour que le Fils de Dieu pénètre en chacun.

Ainsi, le Seigneur effacerait les péchés de l'intérieur si les hommes et les femmes présentes confessaient leurs péchés dans leur cœur. Omniprésent et omnipotent, Dieu entendait tout de ses créatures et leur pardonnerait les offenses passées car son Fils s'était sacrifié pour eux, pour la rédemption de l'humanité.

Simon-Pierre se tut et considéra cette foule silencieuse et dévote.

Il fallait être lavé de tout péché, être pur, pour que le Jésus terrestre prenne forme et leur apparaisse. Personne ne devait avoir l'âme souillée d'impuretés. Voyant couler le vin dans les gorges des gens, l'apôtre pensa au sang de Jésus versé sur la croix. Par ce sacrement, le sacrement de l'eucharistie, manifestant concrètement et dans l'instant présent la présence éternelle du sacrifice du Christ, un sentiment de bien-être et de communion absolue avec le Fils de Dieu se diffusa dans la foule.

Chacun avait la conviction de ne faire plus qu'un avec le ciel, avec son voisin et d'en comprendre les pensées intimes. Une liesse populaire envahit l'assemblée.

Simon-Pierre sentait lui aussi une béatitude grandissante gagner tout son être. Lui, il savait pertinemment ce que c'était : le Saint-Esprit descendait sur eux en vue de l'édification de son unité par la rémission des péchés.

Alors Jésus apparut.

Surgissant du néant, il fendit la foule qui s'écarta en extase devant cette apparition céleste. Tel un doux parfum lancinant, tous sentaient une sorte d'éther spirituel se diffuser tout autour de son être. Simon-Pierre le regarda venir vers lui, resplendissant. Fixant les habits blancs du Christ, l'apôtre les vit devenir étincelants comme le soleil et il dut cligner plusieurs fois des paupières tellement la vision était douloureusement flamboyante. Au sommet du mont, entouré des onze qui se pressèrent autour de lui, Jésus se tourna vers la foule.

D'une voix suave, belle et envoûtante, il discourut longtemps.

L'assemblée but chaque mot comme autant de divins nectars enivrants.

Puis pour finir, Jésus présenta ses apôtres comme ses émissaires à qui l'on devait obéissance. Le Fils devait s'en aller rejoindre son Père dans les cieux car son état glorieux n'était que transitoire et il devait retourner

auprès de Dieu. En ressuscitant, il prouvait également à tous ses détracteurs la puissance absolue de son Père ainsi que la réalité de la vie après la mort dans le paradis pour ceux qui se soumettaient à la divine volonté de Dieu, à son Saint-Esprit.

– Tout pouvoir m’a été donné au ciel et sur la terre. Allez dans le monde entier et proclamez la bonne nouvelle à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé. Celui qui ne croira pas, sera condamné à périr dans les flammes de la géhenne.

Désignant les apôtres de sa main captivante, il ajouta :

– Et voici les signes qui accompagneront ceux qui ont toujours cru en moi : en mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils saisiront des serpents et s’ils boivent quelque poison mortel, cela ne leur nuira pas. Ils imposeront les mains aux infirmes et ceux-ci seront guéris.

Puis s’adressant aux apôtres, il leur ordonna de rester encore quelque temps à Jérusalem.

– Jean le Baptiste a baptisé avec de l’eau et désormais tous doivent l’être pour leur salut. Mais pour vous, c’est dans le Saint-Esprit que vous serez baptisés sous peu de jours...

Ses proches disciples acquiescèrent en silence, se demandant ce qu’il voulait dire par là.

– Seigneur, s’enquit Simon le Zélé, est-ce maintenant le temps où tu vas restaurer la royauté en Israël ?

Jésus posa son regard lumineux sur l’homme au front court.

– Il ne vous appartient pas de connaître les temps et moments que mon Père a fixés de sa seule autorité. Je vous disais que vous allez recevoir une force, celle du Saint-Esprit qui descendra sur vous. Alors vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie et même jusqu’aux extrémités de la terre. De toutes les nations, vous ferez des disciples, en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Vous leur apprendrez à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je serai avec vous pour toujours jusqu’à la fin des temps...

Comme pour quérir les forces célestes, il leva les bras et son visage vers le ciel.

Dans une exaltation abyssale, Simon-Pierre vit la tête de Jésus s’embraser d’un étrange halo, beau et éblouissant. Le Christ s’éleva au-dessus du sol et une nuée le déroba aux regards de la foule. Comme de fragiles oisillons attendant une providentielle bectée descendant du ciel, tous avaient le cou tendu vers le firmament azuré, les yeux rivés sur l’infini divin, espérant le retour du Seigneur.

La nuque douloureuse, Simon-Pierre se demandait s'il allait revenir. Deux hommes en vêtements blancs se tinrent à côté des apôtres.

– Hommes de Galilée, dit l'un d'eux, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? Ce Jésus, qui vient d'être élevé au ciel au milieu de vous, reviendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel.

Simon-Pierre considéra les deux anges avec respect et il acquiesça en s'inclinant révérencieusement. Puis, il descendit de la colline. Cela déclencha un départ général de la foule qui se dispersa silencieusement, les yeux pleins de félicité. Longtemps encore, elle fut imprégnée de cette rencontre céleste et de son saint sacrement avec le corps du Christ. Tous espéraient pouvoir communier encore et toujours avec lui par le biais de cette eucharistie instituée par le Fils de Dieu en personne.

Les jours suivants, les onze tirèrent au sort parmi les proches disciples pour remplacer Judas Sicariot victime du courroux divin. Alors, de nouveau Douze, le Saint-Esprit finit par descendre sur eux.

Réunis dans une maison, les Douze étaient attablés. Dehors, il y eut un bruit semblable à un violent coup de vent et son onde pénétra dans la demeure. Quelque peu effrayé, Simon-Pierre vit apparaître au-dessus de lui-même et de ses compagnons des langues de feu qui décrivirent de rapides cercles concentriques autour de la pièce. Elles se séparèrent en douze sphères aveuglantes qui se posèrent sur chacun d'eux.

Grelottant de froid l'instant d'avant, Simon-Pierre sentit en lui une douce chaleur se répandre. Sortie de nulle part, une petite voix apaisante le rassura, lui faisant prendre conscience du Saint-Esprit de Dieu qui descendait sur lui. Les visages s'embrasèrent d'une lueur fulgurante et une auréole bleutée émana au-dessus de chacune des têtes. Tous s'imbibèrent de la volonté parfaite du Créateur et ils reçurent la puissance céleste au plus profond de leur être.

Désormais, Simon-Pierre savait qu'il avait en lui un pouvoir divin : celui d'effacer ou de retenir les péchés à quiconque. L'apôtre se mit à parler la langue étrangère qui sommeillait en lui. Avec une facilité déconcertante, il dialogua avec lui-même. Il eut l'impression de faire partie de cette langue, d'en comprendre toutes les subtilités et de remonter aux origines de son élaboration, de sa création par Dieu.

Les auréoles divines disparurent lorsque le Saint-Esprit les quitta, mais son pouvoir resta en eux. Le lendemain, les Juifs de Jérusalem purent s'en apercevoir : prêchant la parole du Seigneur Jésus au milieu de la foule, les nombreux étrangers présents entendirent les Douze apôtres discourir dans des idiomes différents.

Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et d'Asie, de Phrygie et de Pamphylie, d'Égypte, du territoire de la Libye proche de Cyrène, Crétois et Arabes, tous les entendirent annoncer l'évangile du Fils de Dieu et les merveilles du Père, admonestant également le peuple pour avoir fait crucifier le Christ.

– Repentez-vous et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés, et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit.

Ce jour-là, plus de trois mille âmes s'adjoignirent à eux.

Se défiant de Caïphe, Simon-Pierre et Jean montèrent au Temple. Comme chaque matin, un impotent de naissance, qu'on déposait devant la porte du Temple pour qu'il puisse demander l'aumône, se trouvait là. L'homme d'une quarantaine d'années, sale et hirsute, le visage noir de crasse, aux vêtements tachés, était connu de tous. Devant cette main sale tendue vers lui, Jean s'arrêta. Il se pencha à l'oreille de Simon-Pierre pour lui murmurer quelques mots. Ce dernier acquiesça et une fougueuse détermination embrasa son regard. Fixant ses yeux sur le mendiant aux jambes infirmes, Simon-Pierre lui dit :

– Regarde-nous. De l'or et de l'argent, je n'en ai pas, mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, marche !

Le saisissant par la main droite, il le tira à lui. En un instant, ses pieds et ses chevilles s'affermirent et d'un bond, l'impotent fut debout et se mit à marcher. La foule présente fut abasourdie et tous les témoins du miracle voulurent se convertir sur l'heure, demandant à être baptisés au nom du Seigneur.

Simon-Pierre et Jean pénétrèrent dans le Temple en compagnie de l'ex-infirmes. Devant le discours de Simon-Pierre et la présence du miraculé, nombreux furent les Juifs à s'en aller rejoindre les rangs de la première communauté du Christ.

Celle-ci se gonflait de façon exponentielle jour après jour, les convertis vendaient leurs biens et leurs propriétés pour les mettre en commun selon les besoins de chacun. Les apôtres ne manquaient de rien : on déposait à leurs pieds des fortunes entières, permettant de structurer et de développer la communauté.

La résurrection du Christ en avait été le facteur déclenchant et, à présent, toutes les consciences s'animaient d'un véritable espoir de salut céleste.

Vivant dans l'allégresse et la simplicité, dans une communion fraternelle, les prosélytes rompaient le pain selon la coutume nouvelle en

louant le Christ. Et chaque jour, le Seigneur adjoignait à la communauté ceux qui seraient sauvés.

Caïphe était furieux des conversions en masse des Juifs et des étrangers.

Il fit arrêter les deux apôtres. Il aurait voulu les faire étrangler devant lui mais il était impossible d'agir ainsi : Simon-Pierre et Jean avaient un puissant protecteur et le Grand Prêtre ne pouvait rien contre eux. Par la menace, Caïphe essaya de convaincre les deux apôtres d'arrêter leur apostolat.

En vain.

Impunément, les apôtres continuèrent leurs prêches aux abords du Temple et à l'intérieur de l'enceinte. Ils apposèrent les mains et guérèrent les Démoniaques qui déferlaient sur la ville. Une foule fervente était autour d'eux, les pressant de tous les côtés.

Il n'était quasiment plus possible de les approcher, à tel point qu'on allait jusqu'à transporter les malades dans les rues et les déposer là sur des lits et des grabats, afin que, tout au moins l'ombre de l'un des apôtres, à leur passage, couvrît l'un des malades.

Devant la menace croissante que représentaient les apôtres, faisant fi de leur puissant protecteur, Caïphe les arrêta de nouveau par ruse et les jeta dans la prison publique. Mais lorsque les gardes vinrent les chercher dans leur geôle, ils n'étaient plus là : malgré les geôliers en faction devant leur porte, les apôtres s'étaient miraculeusement évadés.

Un ange de Dieu était venu les délivrer.

On les retrouva en train d'enseigner à l'intérieur même du Temple la doctrine de Jésus. Zacharie et ses hommes partirent chercher les apôtres pour les ramener devant le Sanhédrin, mais sans violence de peur d'être lapidés par la foule compacte de disciples qui veillait désormais sur eux.

Le Sanhédrin désirait les voir mourir mais l'un de ses plus influents membres, Gamaliel, lui fit entendre raison, affirmant que comme tous les mouvements passés, le mouvement du Christ finirait par se détruire lui-même car simple œuvre d'hommes et non de Dieu : si Dieu n'était pas avec eux, leur mouvance s'éteindrait aussi vite qu'elle avait surgi.

Caïphe hésita longtemps. Ce ne fut pas le discours de Gamaliel qui le convainquit d'épargner les apôtres, mais la menace de leur puissant protecteur que l'émissaire était encore venu lui rappeler à son bon souvenir pendant qu'il dormait. Alors, de rage de ne pouvoir les faire périr, Caïphe les fit battre de verges jusqu'au sang et les relâcha. Les apôtres se réjouirent de cette bastonnade, sachant qu'ils devaient souffrir comme le Christ avait souffert sur sa croix pour le salut de l'humanité.

Un dénommé Étienne n'eut pas cette chance-là. Opérant de grands prodiges et signes parmi le peuple, guérissant les Démoniaques, il fut arrêté par le Sanhédrin. La confrontation avec les Pharisiens et Étienne tourna au drame : les religieux s'emportèrent de colère et firent lapider Étienne.

Voyant le laxisme des autorités romaines, Caïphe s'enhardit et les exactions contre les prosélytes du Christ se multiplièrent et devinrent de plus en plus violentes voire sanglantes.

Dans une période de grands troubles et de chaos, la plupart des disciples et des apôtres durent fuir pour ne pas subir le courroux de Caïphe. Une guerre civile couvait, une lutte fratricide qui menaçait de dévaster à tout instant la Terre promise. Comme l'avait prophétisé Jésus, des dissensions entre pères et fils éclatèrent au grand jour et des faux Christs surgirent, semant discordes et doutes supplémentaires. Une famine sans précédent ravagea le pays et la fin des temps sembla si proche que nombreux étaient ceux à affirmer que l'avènement du Royaume de Dieu sur terre allait bientôt se concrétiser.

Beaucoup de disciples du Christ l'espéraient, priant le retour du Fils pour qu'il instaure ce Royaume et que son Père gouverne de nouveau en Israël, apportant paix et harmonie.

Depuis son élévation au firmament, peu de gens avaient eu le privilège honneur de rencontrer le Christ terrestre.

Saul fut de ceux-là.

Des années s'étaient passées depuis l'ascension de Jésus aux cieux et Saul s'avançait sur la route de Damas.

Ses jambes aux mollets puissants étaient éreintées par cette longue marche. Cependant, sa détermination était plus forte que sa fatigue. Personne n'avait jamais réussi à lui imposer un point de vue différent du sien et ce n'était pas ce corps épuisé qui allait pouvoir prendre le dessus sur sa volonté d'aller de l'avant.

Sous un soleil de plomb, la sueur coulait abondamment sur son visage et sa longue barbe noire. Il s'épongea le front et se tourna vers ses compagnons d'occasion. Ceux-ci étaient exténués, mais n'osaient se plaindre de peur de voir se déchaîner la colère de Saul sur eux.

Saul ne supportait pas les jérémiades et les apitoiements. Il était d'une insensibilité bestiale et c'était pour cela que le Temple s'en servait comme fer de lance dans la répression des nouvelles communautés du Christ naissantes. Se défiant de l'autorité romaine, il imposait une terreur aux disciples de Jésus par la violence et les meurtres sauvages.

Le sang n'avait cessé de couler sur son passage.

Saul s'arrêta brusquement. Il leva difficilement le visage vers le ciel. Une lueur fulgurante descendit sur lui et l'enveloppa de sa clarté douloureuse.

Tombant à terre, il entendit une voix surgissant du néant.

« Saoul, Saoul, pourquoi me persécutes-tu ? »

Avec difficulté, grelottant de peur, Saul demanda :

– Qui es-tu, Seigneur ?

« Je suis Jésus que tu persécutes. Mais relève-toi, entre dans la ville et l'on te dira ce que tu dois faire... »

La voix se tut.

Chancelant, Saul se releva. Malgré ses yeux grands ouverts, il ne distinguait plus son environnement. Un de ses compagnons approcha et lui prit la main. Tous avaient entendu la voix venue du ciel mais sans apercevoir quelqu'un.

Saul fut conduit jusqu'à une demeure située dans Damas. Très affaibli, on l'alita et il resta trois jours sans pouvoir boire ni manger et son état empira.

Une sorte de fourmillement envahit ses pieds et son estomac fut tourmenté par une violente douleur qui s'amplifia à en devenir insupportable. De là, le mal se porta aux mains et à la tête comme si on les brisait dans un étau. Des sueurs nauséabondes ruisselaient sur tout son corps.

Un médecin appelé à son chevet ne put que constater l'état du patient. À mi-voix, il dit aux compagnons de Saul que ce dernier ne survivrait pas.

Toujours aveugle mais pas sourd, Saul entendit la sentence. Se sachant condamné, il se mit à prier Yahvé.

Un vieil homme se présenta alors à lui.

– Je m'appelle Ananie. Saoul, mon frère, celui qui m'envoie, c'est le Seigneur, ce Jésus qui t'est apparu sur le chemin par où tu venais. Et c'est afin que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit Saint que je suis là.

Ananie apposa les mains sur les yeux du mourant. Saul sentit un fluide se répandre sur ses pupilles. Une sorte d'écaille finit par se constituer et tomber. Alors, il retrouva la vue.

Un homme à la peau ridée et à la barbe blanche lui sourit de sa bouche édentée.

– Le Seigneur m'est apparu dans une vision, dit Ananie. Il m'a guidé jusqu'à ta demeure pour que je t'impose les mains et que je te guérisse. Quand il m'a dit ton nom, j'ai protesté car j'ai entendu parler de toi, du mal que tu as fait aux saints de Jérusalem et des pleins pouvoirs qui te sont

octroyés par le Temple pour réprimer tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur. Mais le Messie m'a ordonné d'aller à toi car tu es pour lui un instrument de choix pour porter son nom devant les nations païennes, les rois et les Israélites.

Silencieusement, Ananie resta plusieurs heures à son chevet pour veiller sur lui. Puis, il l'aïda à boire et lui donna à manger un morceau de pain.

– Repose-toi à présent car la rédemption de ton âme n'est pas terminée. Le Seigneur va venir et te montrer tout ce que tu devras endurer en son nom.

Troublé, Saul acquiesça en silence. Se retrouvant seul dans sa chambre, il essaya de se lever. Mais un vertige et une sensation de faiblesse le prirent. Il dut rester allongé sur son lit.

Son environnement se transforma alors de façon angoissante.

Toutes les choses se murent dans l'espace et le mobilier prit des formes grotesques. Semblables à des pattes, les pieds d'une table basse s'animèrent d'un mouvement rotatif perpétuel. Posée sur une étagère, une amphore s'allongea démesurément et le liquide à l'intérieur palpita tel un cœur qui bat. Les murs se déformèrent et le sol se mit à onduler. Saul se releva avec peine et vit son image dans un miroir mural. Son corps était en train de flotter au-dessus du lit. Son visage s'altéra brutalement et sa face éclata.

Un vent violent se leva et souffla sur lui.

Un des compagnons de Saul pénétra dans la pièce. Ce n'était plus un homme qui se dissimulait derrière son visage, mais un démon au faciès diabolique.

Saul voulut pousser un cri. Aucun son ne sortit de sa gorge sur le moment.

Les modifications de son environnement extérieur étaient effrayantes, mais ce qui l'alarmait bien plus étaient les transformations qu'il ressentait à l'intérieur de lui-même, à l'intérieur de son être.

Un démon était en train de pénétrer en lui, de prendre possession de son corps, de ses sens et de son âme. Saul se leva brusquement et sauta en criant pour essayer de s'en débarrasser. Épuisé, il finit par s'écrouler sur le lit. Il aurait voulu se suicider pour abrégé son pénible sort. Mais son corps ne lui obéissait plus. Sa tête était d'une lourdeur extrême et un grand froid l'envahit.

Il fut happé par un tourbillon sombre et, avec frayeur, il plongea dans les ténèbres.

Il débarqua dans un autre monde où les notions d'espace et de temps étaient différentes. Son corps lui parut insensible, inerte, étranger.

Était-il dans la mort ? Était-ce là le passage dans l'au-delà ?

Il eut l'impression première d'être devenu un cadavre, puis d'être en dehors de son propre corps. L'image qu'il avait de lui le bouleversa : ses membres s'étaient séparés du tronc et sa tête flottait dans l'air en regardant dans sa direction.

Surgissant de nulle part, les cadavres des hommes et femmes qu'il avait tués de ses mains s'acharnèrent sur son corps qui ne lui appartenait déjà plus, le lacérant à coups de couteau.

En quelques secondes, ils le réduisirent à néant. Puis ses anciennes victimes disparurent. Mais les éthers de leurs tourments passés restèrent et s'imprégnèrent en Saul.

La douleur fut terrible. Pendant une éternité, il endura les maux qu'il avait fait subir aux fidèles du Christ. L'empathie à leur égard finit par le submerger.

Alors, une lumière apparut et l'enveloppa.

Un spectacle inouï de formes et de couleurs s'offrit à lui : des images multicolores et fantastiques déferlèrent, s'ouvrant en cercles ou en spirales, puis se refermèrent telles des fontaines de soleils jaillissant, s'ordonnant et se croisant, en un flot ininterrompu de tournolements, de tourbillonnements, d'étincellements, de louvoiements, d'ascensions et de chutes.

Des sons mélodieux se transformèrent en sensations optiques, produisant une image aux formes et aux couleurs nouvelles, aux dominantes rose, jaune et vert. Et les couleurs se transformèrent en sons. Et les sons en saveurs.

Saul était obnubilé par le désir croissant de rester dans ce monde étrange et captivant, de laisser opérer en lui son abondance lumineuse et sa douceur merveilleuse.

Un bien-être l'envahit, un bien-être comme jamais il n'en avait connu auparavant. En ce lieu, il se demanda si ce n'était pas là les prémices du paradis céleste que les disciples du Christ annonçaient à tous, à tous ceux qui se faisaient baptiser au nom du Seigneur.

Il ressentait un étrange sentiment d'espoir et il était heureux, impatient de voir ce qu'allait lui réserver ce divin univers harmonieux où il était plongé.

D'un seul coup, des étoiles se mirent à briller, elles se rassemblèrent en une pluie drue d'étincelles qui s'abattirent sur lui.

De cette ondée d'étoiles descendit le Seigneur.

Ce moment intense fut pour Saul l'apothéose de la béatitude. Jamais il n'avait connu pareille sensation. Longtemps, ses sens furent en extase, saturant d'une jouissance incommensurable.

Le Christ s'imprégna en lui et le Saint-Esprit le baigna de sa divine aura.

Saul se délecta de cette volonté parfaite du Créateur et réalisa la tâche qui lui incombait désormais.

Lorsque Saul réintégra son enveloppe charnelle, une profonde métamorphose s'opéra dans tout son être. Lui, l'homme sanguinaire et mauvais d'autrefois, se voulait être un doux pasteur propageant sa foi nouvelle au monde entier. Il savait que le salut de son âme et le pardon que venait de lui accorder Jésus avaient engendré une dette infinie : à présent, par une conduite miséricordieuse, il avait pour mission de diffuser les évangiles du Seigneur.

Saul passa plusieurs jours avec Ananie et les disciples du Christ. Il fut baptisé selon la coutume ordonnée par Jésus.

Avec une détermination et une foi inébranlables, le farouche ennemi d'hier partit prêcher la bonne parole, devenant l'un des Pères fondateurs de la religion du Seigneur, inspiré dans son apostolat par le Paraclet.

47

Totem

Tom se mêla à un groupe de visiteurs.

À l'intérieur même du musée du Vatican, il se fondait parfaitement dans la masse.

Personne ne pouvait le reconnaître : il était affublé d'une perruque noire aux cheveux ras, d'épais sourcils ainsi qu'un large nez postiche. Il avait mis des lentilles de contact couleur marron et sa peau habituellement claire était maquillée par un fond de teint lui donnant l'aspect bronzé.

Tom savait que tant qu'il était dans la foule, il ne pouvait pas se faire repérer. Il déambulait tel le touriste moyen.

Cependant, dès qu'il allait passer à l'action, Tom risquait d'être reconnu par ces gardes suisses qui étaient encore sous ses ordres il y a quelques années à peine.

Est-ce que le temps passé avait été suffisant pour faire oublier à tous le visage et la silhouette de ce commandant qui avait dû fuir, ce commandant accusé d'avoir détourné de l'argent et qui avait brisé la mâchoire à deux soldats ?

Tom allait bientôt le savoir.

Il approchait de l'endroit stratégique.

Au détour d'un couloir étroit, une tresse symbolique barrait l'accès à un petit escalier.

Tom s'agenouilla et fit semblant de lasser ses chaussures noires. D'un rapide coup d'œil, il s'assura que personne ne faisait attention à lui.

Alors, il passa sous la tresse et monta rapidement les escaliers.

Et il tomba nez à nez avec un jeune garde suisse.

– Monsieur, dit ce dernier en anglais, cette section du musée n'est pas ouverte au public...

– Oh ! fit innocemment Tom. Désolé, je me suis trompé...

Il regarda derrière lui et, voyant qu'il n'y avait personne d'autre, Tom ouvrit la petite bouteille d'eau minérale qu'il avait dans la poche. Il y prit également un grand mouchoir et vida sur celui-ci le contenu de la bouteille.

Surpris, le garde regarda faire l'inconnu et, sentant l'odeur caractéristique de l'éther, il comprit que quelque chose d'alarmant était en train de se produire.

Mais il n'eut pas l'occasion de faire quoi que ce soit.

Tom fondit sur lui et de sa puissante poigne, il lui appliqua le mouchoir sur le visage. Le jeune garde se débattit mollement et sombra rapidement.

Tom connaissait les lieux par cœur. Il traîna le corps inerte jusque dans une salle de rangement qui se trouvait sur sa gauche. Il y resta plusieurs heures, attendant jusqu'à la toute fin d'après-midi pour que les lieux se vident quelque peu.

Le garde avait fini par se réveiller, Tom l'avait ligoté avec les lacets des chaussures. Il lui avait également bandé les yeux et il l'avait bâillonné avec les chaussettes.

Une seconde fois, Tom utilisa de l'éther pour endormir le garde et, habillé de son uniforme, il sortit de la petite salle. La tenue zébrée de bandes rouges, bleues et orange était à peu près à sa taille et, le béret noir enfoncé sur la tête, Tom s'aventura dans le dédale de la cité papale.

Il croisa des religieux et d'autres gardes mais aucun ne sembla se soucier de lui. Le visage toujours plus ou moins baissé, Tom finit par arriver devant son objectif.

Le bureau du Pape.

Cependant, les deux gardes en faction tout au bout du couloir indiquaient que le Pape était dans son bureau en ce moment même. Tom devait donc patienter avant de continuer son audacieux plan.

Mais il n'eut pas à attendre longtemps.

À une vingtaine de mètres de là, la porte du Saint-Père s'ouvrit et un curé en soutane noire sortit du bureau. En le voyant, Tom fut comme foudroyé sur place. Il resta interdit, clignant inconsciemment des paupières. Il se demanda s'il était victime d'une hallucination, une hallucination qui marchait à grand pas dans sa direction. Le cœur de Tom se mit à battre tellement fort qu'il eut la sensation qu'on pouvait l'entendre à un kilomètre à la ronde.

Le curé passa à sa hauteur, ne prêtant pas attention à ces yeux marron ébahis qui l'observaient car les propres yeux du religieux étaient rivés sur un téléphone portable à large écran où il était en train de composer un message.

Sans remarquer Tom, le curé s'éloigna.

Stupéfait, le visage décomposé, Tom se passa une main sur le front.

Comme les pièces d'un puzzle qui s'emboîtaient les unes après les autres pour dévoiler la photo finale, l'esprit de Tom assembla des scènes de sa mémoire et composa une diabolique image inconcevable une minute plus tôt.

Et sans crier gare, Tom se heurta au mur de la réalité.

– J'étais aveugle, murmura-t-il. Ce n'est pas possible, je suis trop con...

Il serra les poings, se ressaisit et il s'élança à la suite du curé.

Ce dernier était déjà sorti dans les jardins verdoyants de la cité papale. De loin, Tom finit par le rattraper et il le suivit discrètement jusqu'à la grande tour médiévale qui était, par le passé, le siège de Radio Vatican. La silhouette noire du curé s'arrêta un instant pour contempler la haute antenne de radio qui s'élevait dans le ciel.

Puis, elle pénétra dans l'édifice.

Tom attendit quelques instants et il s'y rendit à son tour.

Prudemment, il jeta un regard sur les escaliers qui montaient aux étages supérieurs quand son attention fut attirée par la porte massive qui menait aux soubassements de la tour. Tom n'avait jamais eu l'occasion de les visiter et il regretta de ne pas l'avoir fait lorsqu'il était en poste au Vatican.

D'une main hésitante, il ouvrit cette porte.

Les néons du plafond bas étaient tous allumés.

Tom descendit la cinquantaine de marches de l'escalier en colimaçon et il aboutit à un long couloir. Celui-ci s'avancait sur une dizaine de mètres avant de se séparer sur un coude en forme de T.

Tom allait continuer de progresser quand des voix d'hommes se firent entendre : on venait vers lui.

Une porte entrouverte se trouvait à droite.

Tom se glissa par l'ouverture et pénétra dans une grande pièce aux murs blancs où une table et quelques chaises faisaient office de décoration. Il y avait également une vieille et haute armoire métallique vide à la porte chancelante : Tom s'y cacha tant bien que mal et referma lentement la porte sur lui, ne laissant qu'un mince interstice.

Il était temps.

Vêtu de sa soutane rouge, le cardinal Fustiger pénétra dans la pièce.

Il n'était pas seul.

Le curé à la soutane noire était là lui aussi.

Par l'interstice, Tom eut le loisir de l'observer.

Malgré l'absence totale de ses cheveux blancs et de sa barbe rasée de très près, le visage de Martial était parfaitement reconnaissable.

Car le curé n'était autre que Martial.

Lorsqu'il l'avait vu, Tom s'était demandé s'il n'était pas en présence d'un fantôme.

Mais Martial n'était pas un spectre venu hanter les vivants : il était lui-même bien vivant et il souriait au cardinal.

Les deux hommes s'assirent et ils continuèrent à discuter.

– Vous allez enfin rencontrer mon jeune protégé, dit Fustiger. Il va être surpris de vous voir en chair et en os...

– Oui, répondit la voix grave de Martial. Je... un instant s'il vous plaît...

Il consulta son téléphone portable au large écran car un petit bip sonore venait d'être émis.

– Un message... Merde !

– Que se passe-t-il ? demanda Fustiger.

– Thomas Anderson n'est pas à Paris. Il est ici même, à Rome. D'après le dernier signal, il est même tout près...

– Que faites-vous ? fit Fustiger.

Martial afficha un numéro de téléphone en mémoire, le composa et, de sa main libre, il chercha un petit objet dans sa poche.

– Je veux savoir pourquoi il est là, dit-il. Je lui téléphone donc...

À ce moment précis, le téléphone portable de Tom se mit à jouer une mélodie musicale.

Tom bondit aussi vite qu'il put hors de l'armoire mais, d'une dextérité impressionnante, Martial porta sa main sur ses jambes croisées et il brandit un revolver qui était dissimulé dans un holster de cheville.

Tom s'arrêta net et il hésita sur le parti à prendre.

– Pas si vite, dit Martial. À ta place, je ne ferais pas de bêtise... assieds-toi...

De son arme, il désigna la chaise de l'autre côté de la table.

Tom comprit qu'il n'avait pas le choix et il obéit à l'injonction.

D'une manière un peu surréaliste, les deux hommes se jaugèrent du regard.

– Pourquoi ? demanda Tom. Pourquoi t'as fait ça ?

– Et toi ? répondit calmement Martial. Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Tu tiens en otage Camille. Je cherchais juste une monnaie d'échange pour la libérer.

– Laquelle ?

– Le Graal. Je voulais voler le rapport Pilate que le Pape possède. C’est d’ailleurs ce que j’aurais dû faire depuis le tout début au lieu de courir après d’autres...

Martial sourit tristement.

– Oui, tu aurais dû faire cela mais tu ne l’as pas fait. Et maintenant il est trop tard. Les dés sont jetés.

Posément, Tom considéra l’homme qui se prétendait être son ami.

– Comment t’as fait pour me suivre sans que je m’en aperçoive ?

– Oh, c’est simple ! s’exclama Martial. Le téléphone portable que je t’ai offert contient un mouchard GPS. Je reçois avec quelques minutes de décalage la position exacte où tu trouves. La dernière fois que j’ai vérifié, tu étais au-dessus de la Turquie, dans un avion que je croyais être à destination de Paris. J’avais cru que tu m’obéissais gentiment, je suis arrivé à Rome et j’ai oublié de me préoccuper de toi... j’aurai dû me douter que tu chercherais à faire une chose stupide dans ce genre.

Tom comprenait maintenant pourquoi ceux qui étaient également à la quête du Graal avaient eu à chaque fois un coup d’avance sur lui : par téléphone, Tom n’avait pas cessé de renseigner Martial sur la tournure des événements.

Une scène resurgit à la mémoire de Tom.

– Quand j’ai pris l’avion à Prague pour la Thaïlande, tu étais dans cet avion, c’est ça ? C’est toi qui étais à deux ou trois rangées derrière moi, avec ta tête recouverte de bandelettes comme si tu avais été brûlé...

Martial acquiesça.

– Oui, c’était bien moi... et puis enlève ton faux nez et ta moumoute, tu es ridicule comme cela...

Posant son béret sur la table, Tom retira complètement son déguisement, ôta les lentilles de contact et avec son mouchoir encore imbibé d’éther, il se nettoya le visage du fond de teint.

– C’est vrai que tu n’aimes pas les faux-semblants, se moqua-t-il en jetant son mouchoir sur la table.

Martial ferma un bref instant les yeux.

– Tu veux vraiment savoir pourquoi j’ai fait tout cela ? Ou alors seule ta petite personne t’intéresse...

– Oui, dis-moi, je suis curieux de savoir...

– Tu aimes les choses simples, alors je vais te dire un seul mot et tu vas comprendre.

– Un seul mot ? fit Tom, moqueur. Et c’est quoi ce mot ?

– Totem...

Le visage de Tom se ferma brusquement.

Les Indiens d'Amérique n'avaient pas inventé la roue, ils n'y avaient même jamais songé. Ce ne fut qu'à l'arrivée des Européens que ces derniers introduisirent la roue sur le nouveau continent.

Mais, paradoxalement, si les Indiens n'avaient jamais pensé à un dispositif aussi simple et élémentaire comme pouvait l'être la roue, ils avaient, par contre, inventé un dispositif complexe, une sorte de machine révolutionnaire similaire à un coffre-fort inviolable, un système antivol redoutable qui leur permettait de quitter le campement sans crainte de voir leurs effets personnels disparaître pendant leur absence.

Et ce système contre les voleurs était le totem.

Avec ses immenses yeux multiples peints sur le tronc en bois, dressé au milieu du camp, le totem était l'œil que le reptilien de tout homme redoutait. Le totem avait un effet psychologique sur l'archaïque reptilien qui percevait tout œil, vrai ou faux, comme celui d'un être véritable et, respectant l'ordre et la hiérarchie établis par la présence d'un autre, par peur d'être puni, le reptilien restait obéissant aux conventions sociales.

Grâce au totem, grâce à cet œil factice, les vols étaient quasiment inexistantes chez les Indiens d'Amérique et, pour éviter de réveiller le reptilien des camps voisins et vivre en paix, les Indiens s'autorisaient même à détruire leurs surplus de récoltes, leurs excédents de vivres ou toute forme de richesse. Ignares, les Européens virent dans ces pratiques de la folie alors qu'elles étaient, au contraire, sagesses élémentaires pour garder captif le reptilien de tout homme.

Martial reprit la parole.

– On a déjà eu cette conversation il y a quelque temps, je t'ai expliqué que sans œil pour surveiller le reptilien en nous, s'il croit qu'il ne peut pas être puni, le reptilien du sportif se dopera pour gagner, le reptilien de l'internaute piratera les musiques et les films en les téléchargeant gratuitement, le reptilien de l'industriel mettra des produits interdits pour augmenter les rendements, le reptilien du banquier se servira dans la caisse. Sans un œil policier pour le surveiller, le reptilien de tout homme peut se réveiller et se mettre à s'accaparer toute chose qui lui fait défaut. Cet œil policier est nécessaire et il faut même un œil pour surveiller l'œil : les policiers sont corrompus dès qu'il n'y a plus d'œil au-dessus d'eux pour les surveiller. Le reptilien est le plus fort parce que c'est psychologique : sans œil pour le surveiller, le reptilien se réveille et s'autorise à enfreindre toutes les règles établies. C'est dans sa nature primaire, il veut tout, toujours plus, c'est un glouton instinctif qui ne peut pas se contrôler s'il pense qu'il est impuni. « Pas vu, pas pris » est sa devise...

L'arme pointée dans sa direction, Martial considéra Tom.

– Tu le sais bien, les Indiens ont inventé le totem et, nous, nous avons inventé Dieu, cet œil permanent au-dessus de nos têtes. Et grâce à cet œil dans le ciel, la conscience humaine domine le reptilien. L'œil de Dieu est nécessaire dans le monde, l'œil de Dieu est une obligation et s'en passer serait une folie sans nom. Partout où il y a une société établie, une religion est nécessaire : les lois veillent sur les crimes connus et l'œil de Dieu veille sur les crimes secrets en plus de veiller sur le reptilien de tout homme. Imagine un peu ce qui se passerait si notre « Virus Dieu » était édité, imagine que nous détruisions le mythique Jésus-Christ ainsi que son Dieu chrétien et sa notion de paradis et d'enfer... Moi, je sais ce qui se passerait : il y a plus de deux milliards de chrétiens dans le monde, quasiment la moitié de la population mondiale, et cette moitié du monde est une bombe reptilienne à retardement. Si les chrétiens réalisent qu'on leur a menti, que Dieu et Jésus-Christ n'existent pas, qu'il n'y a pas de paradis pour récompenser leur soumission à l'autorité établie, qu'il n'y a pas d'enfer pour satisfaire les victimes en colère et effrayer les criminels, si les chrétiens réalisent tout cela et que l'œil dans le ciel disparaît, leurs reptiliens vont imploser, ils vont devenir incontrôlables. Et le chaos sera total...

– Oui, je le sais, coupa Tom. Mais c'est un chaos nécessaire avant qu'un ordre nouveau et intelligent ne renaisse...

– Nécessaire ? pesta Martial. Les meurtres vont se multiplier comme les petits pains de Jésus, les vols et les viols je n'en parle même pas. À partir du moment où ce milliard d'hommes chrétiens ne craindra plus rien, qu'il n'y aura plus l'œil de Dieu et que les reptiliens auront le dessus, que crois-tu qui restera de la société pour qu'un ordre nouveau et intelligent renaisse ? Prends juste un infime détail pour exemple, ne serait-ce que la fidélité masculine : tous ces jouisseurs chrétiens devenus impénitents vont laisser le reptilien prendre le dessus, ils vont agir avec leurs bites sans plus craindre le regard de Dieu. Dans ces pays du tiers-monde où la contraception est inexistante, ils vont faire des enfants à gauche et à droite et ces enfants grandiront sans père. Des générations d'enfants chaotiques et violents, sans repères, qui souffriront tous du syndrome de l'éléphanteau... et ce monde déjà violent le sera encore plus, sans aucune limite. C'est sur cela que tu crois que ton nouvel ordre « intelligent » va naître ? Tu es en dehors de la réalité et donc tu es complètement fou.

Martial agita son revolver.

– Les valeurs religieuses sont primordiales dans tous les pays catholiques, sans quoi les gens n'auront plus aucune morale. Les chrétiens craignent la punition de Dieu et ils s'abstiennent de laisser le reptilien les

dominer, mais s'ils n'ont plus aucun Dieu à qui rendre compte, s'il n'y a plus aucune crainte de punition de la part de Dieu dans l'au-delà, si l'œil disparaît, le mal va triompher dans le monde. Tu sais, même dans un pays bouddhiste comme la Thaïlande, un roi du royaume de Siam a fini par introduire la notion de paradis et d'enfer dans le bouddhisme monarchique parce que la religion bouddhiste ne contrôlait pas assez les masses reptiliennes. Le philosophe Kant disait en son temps que même si la notion de Dieu est indémontrable, pour ne pas saper la morale de l'homme, il faut que l'homme croie en l'immortalité de son âme et que Dieu va le punir ou le récompenser en fonction de ses actes sur terre...

Tom l'interrompt.

– Nietzsche disait pour sa part que le serpent qui ne mue pas meurt et que, de la même façon, l'esprit cesse d'être esprit dès lors qu'il ne change plus d'opinion... J'ai changé mon opinion sur la religion, mon esprit est redevenu esprit, je suis devenu libre par le savoir que tu m'as enseigné et mon reptilien n'a pas pris le dessus sur mon intelligence. Il en sera de même pour les autres chrétiens.

Martial secoua la tête.

– Non, tu es différent, tu avais les capacités cognitives pour bouleverser ton intellect et garder le contrôle de toi-même malgré les pans de ta conscience qui se sont écroulés. Mais tu sais, Tom, tout le monde ne peut pas courir le cent mètres en moins de dix secondes. Pense un peu aux petites gens qui représentent la majorité de la population, des gens qui vivent pour la plupart dans la misère et qui sont exploités. Leur existence ne repose que sur un seul espoir : celui de Dieu. Sans Dieu, si ces gens réalisent que leur existence de soumission et de peur n'avait pas lieu d'être, ils vont laisser le reptilien prendre le dessus, la violence naturelle éclatera et ils voudront s'accaparer les choses d'autrui avant de mourir, jouir de la véritable et seule existence qui existe : celle terrestre. Et la société retournera à l'âge de pierre.

Martial dévisagea Tom.

– Tu comprends maintenant pourquoi j'agis ainsi : je ne veux pas rompre cet équilibre précaire, je ne veux pas scier la branche sur laquelle notre société moderne est assise. Il y a des vérités qu'il est préférable de ne pas révéler. Mieux vaut vivre dans le mensonge malheureux que dans la vérité chaotique et mieux vaut les déviances des religions que les déviances de l'homme libéré de l'œil de Dieu. Entre le choléra et la peste, j'ai choisi la chrétienté.

– Alors, tu as fait allégeance au Pape ? demanda Tom.

– Oui, en quelque sorte, si l'on veut. D'ailleurs, le Pape est d'accord avec mon point de vue. Il m'a dit que les religions sont nécessaires pour l'homme et surtout la sienne...

Martial laissa échapper un petit rire.

– Le Pape a lu notre « Virus Dieu ». Il m'a dit qu'il a beaucoup apprécié sa lecture. Il a également lu les notes de ton ouvrage sur le « Sage de La Mecque ». Il a adoré. Néanmoins, le Pape ne veut pas que ces deux livres soient publiés et je suis d'accord avec lui pour les raisons que je viens de t'expliquer. Donc, j'ai fait le nécessaire pour calmer la frustration de notre éditrice Sandrine Da Silva. Elle a eu en contrepartie ce qu'elle avait toujours voulu avoir : l'exclusivité à vie de la publication de tous les ouvrages diffusés par le Vatican. Elle va même avoir le droit de publier le mois prochain les soi-disant archives secrètes du Vatican et les mémoires de notre cher Pape...

– Pourquoi tu m'as rien dit ? interrogea Tom. Pourquoi tu ne m'as pas dit simplement la vérité ?

– Parce que si je t'avais dit directement la vérité, cela n'aurait rien changé du tout : tu aurais continué à vouloir publier le « Virus », tu aurais continué même sans moi ta quête contre Jésus de toute façon. À tes yeux, tu incarnes l'Antéchrist et rien ne peut te détourner de cette mission que tu t'es fixée. Pour être franc, au début, j'étais un peu comme toi. Mais en cours de rédaction du « Virus », j'ai réalisé l'ampleur de ce qu'on était en train de faire : un détonateur pour la bombe reptilienne. J'ai essayé de te le faire comprendre, c'est pour cela que j'ai rédigé l'ouvrage jusqu'au bout : j'avais espéré que quand tu lirais le « Virus Dieu », tu réaliserais par toi-même que nous étions allés trop loin et qu'en détruisant l'œil de Dieu, on détruisait en même temps cette humanité. J'avais espéré que tu le comprennes par toi-même. Mais tu n'as pas compris, tu as continué à t'obstiner et tu as refusé de voir en face cette vérité que je voulais que tu découvres... Pourtant, je n'ai pas été avare d'indices et j'ai même mis en désespoir de cause l'inscription « Argus Apocraphex » sur la pochette de notre livre. Je t'ai dit d'y réfléchir. Mais je suis certain que tu n'as même pas cherché à comprendre sa signification véritable...

Tom ferma les yeux.

La photo servant de couverture au « Virus Dieu » s'afficha en lui.

Il vit les serpents tournants s'animer ainsi que la croix rouge du Christ avec l'inscription « Argus Apocraphex ».

Et, comme s'il sortait brusquement d'un épais brouillard, Tom réalisa ce que tout cela signifiait.

Dans le dictionnaire, le mot latin « Argus » était défini par un « homme vigilant », un « surveillant » ou un « espion » et l'expression « avoir les yeux d'Argus » voulait dire « être vigilant et lucide » : dans la mythologie grecque, Argus était un berger géant qui voyait tout car il possédait cent yeux divins répartis sur toute la tête et, comme il avait en permanence cinquante yeux qui dormaient et cinquante yeux qui veillaient, il était donc impossible de tromper sa vigilance.

Quant à « Apocraphex », il désignait le mot « apocryphe » et son sens premier signifiait « caché ».

« Argus Apocraphex » pouvait donc se traduire par le « surveillant caché » ou « les cent yeux cachés ».

Et ces cent yeux cachés étaient symboliquement représentés par les serpents tournants qui étaient identiques à des pupilles vigilantes, à des iris tricolores qui ne s'arrêtaient jamais de veiller en tournant perpétuellement sur eux-mêmes.

Tom rouvrit ses paupières.

– Tu as créé une sorte de totem avec la croix du Christ et les serpents tournants en toile de fond...

Martial opina.

– Tu as enfin compris. Et sans ces yeux « divins » qui nous observent depuis la croix du Christ, sans ces yeux vigilants qui surveillent le reptilien en chacun de nous, l'humanité va à sa perte.

Tom resta dubitatif.

– Ne me raconte pas d'histoires, tu as le cœur aussi froid que le carrelage de tes WC, si on t'autorisait à ouvrir le crâne d'un homme encore vivant pour voir ce qu'il a dans la tête, tu le ferais sans sourciller. L'humanité a toujours été ton cobaye alors pour quelle raison tu t'intéresses soudainement à son sort ? Ça ne te ressemble pas. Il y a une autre raison cachée, une raison « apocryphe », n'est-ce pas ?

Martial se pencha légèrement en avant.

– Savais-tu que ma fille est catholique ?

– Anna-Katerine ? Non... Mais comment ça se fait ?

– Tu sais qu'elle adore sa grand-mère maternelle et qu'elle est presque tout le temps fourrée chez elle. La grand-mère est une catholique convaincue et elle a transmis à Anna le virus chrétien. Et comme pendant des années je me suis plus préoccupé de ma vie professionnelle que de la vie de mon enfant, eh bien, je ne m'en suis pas aperçu. Anna possède même une bible et elle prie le Seigneur Jésus-Christ tous les soirs avant de s'endormir. Tu ne trouves pas cela ironique ?

Tom ne sut que dire et Martial ajouta :

– Savais-tu que ma fille me déteste ? Elle me hait parce qu'elle me tient pour responsable de la mort de sa mère. À ses yeux, c'est moi qui aurais dû mourir le jour de l'accident de voiture de ma femme.

– Comment ça ?

– Le jour de l'accident, c'est moi qui aurais dû aller chercher Anna à l'école. Mais au dernier moment, j'ai eu un empêchement professionnel et j'ai demandé à ma femme d'y aller à ma place. Et elle est morte sur la route. Anna croit que si j'étais allé la chercher à l'école au lieu de me préoccuper uniquement de ma « minable petite vie », sa mère serait encore vivante. Elle croit même que le destin avait voulu que ce soit moi qui meure dans l'accident et que c'est le Diable en personne qui a interverti les places. Ma fille rêve parfois que ce n'est pas sa mère qui est morte brûlée vive mais son père et quand elle se réveille et qu'elle réalise que je suis encore en vie à la place de sa mère, elle pleure...

– Anna t'a dit tout ça ? s'étonna Tom.

– Non, pas à moi directement mais à mon avatar.

– Ton avatar ?

– Anna vit des heures par jour sur Internet dans l'univers virtuel de Second Life, tu sais ce monde en trois dimensions comme dans les jeux vidéo où tu crées le personnage que tu veux pour l'incarner. C'est ce personnage virtuel qu'on appelle « avatar ». Dans Second Life, tu peux acheter des terrains, faire des affaires, rencontrer d'autres personnes et même y travailler. Une véritable « Seconde Vie » mais virtuelle. Je me suis inquiété pour Anna parce qu'elle y passait de plus en plus de temps au détriment de la vraie vie et j'ai trouvé cela bizarre. Alors, j'ai voulu savoir quel genre d'existence cette « Seconde Vie » était pour elle. Elle avait noté son nom d'avatar et son mot de passe sur un papier. J'ai pu accéder à son compte, les lieux qu'elle fréquentait, le nom de ses amis... et étrangement, il n'y avait aucun garçon, que des noms de filles. J'ai voulu en savoir plus et j'ai créé moi aussi un avatar, un avatar féminin similaire à celui de ma fille. J'ai attendu qu'elle se connecte pour la rencontrer par « hasard ». On a vite sympathisé parce que je connaissais quand même ses goûts en général et quelques-uns de ses groupes de musique préférés. On est devenu « amies ». Je suis même devenu la meilleure amie de ma fille. Alors, elle s'est confiée à moi... Voilà pourquoi je sais tout sur elle à présent. Je sais aussi qu'elle est homosexuelle. Elle n'aime que les filles, elle déteste les garçons et c'est probablement à cause du père qu'elle tient pour responsable de la mort de sa mère...

Martial soupira.

– Quand j’ai réalisé tout cela, en plus de comprendre que notre « Virus Dieu » allait être le détonateur de la bombe reptilienne, j’ai compris que je ne pouvais pas détruire encore une fois l’existence de ma fille comme je l’ai fait le jour où j’ai laissé ma femme prendre place dans ma voiture ou plutôt dans ma destinée. J’ai compris que je ne pouvais pas détruire les rêves d’enfant d’Anna et surtout pas ce Jésus qu’elle aime plus que tout au monde. Imagine un peu sa réaction si elle voit le nom de ce père qu’elle déteste sur la couverture du livre qui détruit son Père qui est dans le ciel... Elle croirait que je suis le Diable en personne et elle finirait même par croire que j’ai assassiné sa mère...

Martial agita son arme.

– Tu vois, Tom, j’ai fait trop de mal à ma fille pour lui en faire encore. Quand j’ai réalisé tout cela, j’ai espéré que le « Virus Dieu » ne voie jamais le jour. Mais tu étais là, Tom. Je savais que si je t’avais demandé de renoncer au livre pour ma fille, tu aurais refusé en prétextant qu’on lui devait la vérité sur le Christ. Je savais que si je t’avais demandé directement de renoncer au livre pour le devenir de l’humanité, tu m’aurais ri au nez. Je le voyais bien dans tes yeux, tu étais déterminé à aller jusqu’au bout et tu étais prêt à mourir en amenant toute l’humanité dans ta tombe juste pour faire triompher la vérité sur le Christ. Et moi, je me suis raccroché au futile espoir que tu renoncerais par toi-même quand ta conscience réaliserait pleinement que le remède était pire que le mal...

De sa main libre, Martial pointa un doigt menaçant.

– Mais cet espoir a fondu comme neige au soleil et j’ai fini par me retrouver au pied du mur... Tu étais sur la route de ma fille, que pouvais-je faire d’autre ? Tu ne m’as pas vraiment laissé le choix.

Tom sourit tristement.

– Alors, tu as essayé de me faire tuer à Rennes-le-Château ou même me faire arrêter pour ton assassinat comme à Prague...

– Oui, c’est vrai, j’avais espéré que tu croupisses en prison le reste de ta vie pour que ma fille puisse vivre normalement.

– Qui était le gars dans la voiture ? Celui qui est mort dans l’explosion à Prague ?

– Juste un clochard. Quand je suis arrivé à Prague, je suis allé directement chez le loueur de voiture. Je n’y suis pas allé le lendemain matin comme je te l’ai fait croire. Et cette nuit-là, je n’ai pas dormi du tout. J’ai tourné avec la voiture de location à la recherche d’un homme de ma corpulence. J’ai fini par en trouver un près de la gare ferroviaire. Il avait ma taille et il portait en plus une barbe. Je l’ai invité à boire un coup et je l’ai drogué avec une seringue d’anesthésiant. Je l’ai enfermé ensuite dans

le coffre et il est resté tout ce temps dans la voiture sans que toi ni Camille ne vous en doutiez. Quoi que, à un moment, il s'est réveillé et il a commencé à taper dans le coffre. Je lui ai fait une autre petite piqure de rappel et il a été sage jusqu'à la fin...

– Ça ne te fait ni chaud ni froid de l'avoir tué ?

– Tu sais, s'attacher aux religions est dangereux parce que c'est d'abord faire de soi un assassin en puissance et le pire de tous les assassins : celui qui a la conscience tranquille parce qu'il tue au nom de Dieu. Moi, j'ai aussi la conscience tranquille, non pas parce que je tue au nom de Dieu mais parce que je ne crois pas en Lui et donc je ne crains aucun châtement divin. Et qu'est-ce que le prix de quelques vies si tu peux en sauver des millions d'autres en retour ? Le choix n'est pas si cornélien.

– Et ça ne te fait rien de ne pas pouvoir revoir un jour ta fille ?

Martial secoua la tête.

– Même si je suis mort physiquement, je resterai auprès d'elle mentalement, comme un esprit pur dégagé des contraintes de ce corps... Par le biais de Second Life, je continuerai à la voir grandir, à s'épanouir et à construire sa vraie vie. Désormais, je ne suis plus qu'un être spirituel et ma vie avec ma fille sera dans ce monde virtuel. Pour Anna, je ne serai plus ce mauvais père que j'étais mais uniquement cette amie qu'elle aime. J'ai veillé aussi à ce qu'Anna ne manque pas d'argent. J'avais plusieurs assurances-vie en cas de décès et elle touchera une petite fortune à ses dix-huit ans. Et plus que tout, je me suis assuré qu'elle serait heureuse dans sa future vie de couple... tout cela grâce à mon ami le Cardinal.

– Que veux-tu dire ? s'enquit Tom.

– Nous avons un accord. Pour les petits services que j'ai rendus à la papauté, le Pape en personne va prendre position officiellement sur l'homosexualité : il doit reconnaître le bienfait des couples homosexuels et autoriser leurs mariages dans les églises...

– Et tu crois vraiment qu'ils vont tenir leur promesse ?

Martial sourit.

– Je crois qu'ils n'ont pas vraiment le choix... N'est-ce pas, Monsieur Fustiger...

Lentement, le bras armé de Martial se détourna de Tom et le revolver finit sa course sur la tempe du cardinal.

*

*

*

Après un dernier regard pour Camille enchaînée sur la couche, Léo referma la lourde porte de la geôle.

Léo était heureux.

Il allait enfin voir Déesse.

Elle était là, le cardinal lui avait dit.

Le cœur léger, Léo marcha le long du souterrain au plafond bas. Devant la porte blindée en acier, il tapa une série de chiffres sur un digicode.

La porte se déverrouilla, il la poussa et la referma une fois qu'il fut de l'autre côté.

Machinalement, il s'assura qu'elle était bien verrouillée.

Il avança dans le couloir et, au détour de celui-ci, des voix d'inconnus parvinrent jusqu'à lui.

À pas de loup, Léo s'approcha prudemment et il jeta un discret regard dans la pièce.

Son sang bouillonna.

Le cardinal avait un revolver braqué sur sa tempe. Un curé antillais avait la main sur ce revolver et, sur l'instant, Léo ne comprit pas pourquoi il faisait cet acte dément. Mais en apercevant Thomas Anderson de l'autre côté de la table, Léo réalisa soudain la situation : incarné en Thomas Anderson, Satan avait pris possession à distance de la conscience de ce curé et le Diable le forçait à commettre un meurtre.

Léo dégaina son pistolet au long silencieux.

Que devait-il faire ?

S'il abattait Satan d'une balle dans la tête, le sortilège diabolique cesserait-il immédiatement ? Le curé reprendrait-il le contrôle de lui-même ? Ce n'était pas absolument certain et Léo ne pouvait prendre le risque de voir le curé tirer sur Fustiger malgré la mort de Thomas Anderson.

Léo n'avait pas le choix.

Il devait sauver le cardinal avant tout.

Ce qui impliquait de sacrifier l'existence du curé.

*
* *

Martial ne vit qu'une ombre et ses forces l'abandonnèrent.

Au ralenti, il se sentit partir, il se vit s'effondrer sur le côté ou, plus exactement, il vit le monde basculer selon un angle à 90°.

Une petite voix lui soufflait de ne pas résister, de se laisser aller, de fermer simplement les yeux et qu'ensuite tout irait bien.

Sa tête heurta le sol et un goût de sang inonda sa bouche.

Une lassitude incommensurable l'envahit et il voulut clore ces paupières qui se faisaient si lourdes.

Pourtant, il essaya de retarder ce rendez-vous avec la mort.

Car c'était la mort qui venait de le frapper dans la nuque.

Comme dans un rêve, Martial vit Tom plonger à terre et, dans le même temps, pousser un cri de bête blessée en se tenant la cuisse.

L'ombre s'approcha, la main levée.

Dans un brouillard grandissant, Martial reconnut la silhouette androgyne de Léo et, dans un ultime effort, il porta sa main tremblante dans la poche de sa soutane.

Le sourire aux lèvres, Léo continuait d'avancer vers Satan. Ce dernier était à terre, il rampait misérablement sur le dos en se tordant en tous sens, le visage déformé par une grimace de douleur et de peur. La jambe raide et morte, Satan ne pouvait plus se mettre debout, il était paralysé, il ne parvenait qu'à tortiller son buste et à s'aider de ses bras pour essayer d'échapper à la main vengeresse de Dieu.

Mais Satan était à la merci de cette main incarnée par Léo et celui-ci savoura cet instant.

Il allait enfin renvoyer le Diable en enfer.

Et au moment où il allait presser la gâchette du pistolet, une douce voix se fit entendre.

– Léo... Léo...

Léo retint son doigt.

Il venait de reconnaître la voix de Déesse.

Elle était là, derrière lui, à quelques mètres à peine.

Une paire de secondes, Léo ferma les paupières, imagina Déesse dans une longue robe rouge, avec ses splendides cheveux d'or et ses yeux d'Ève posés sur son dos à lui.

Il rouvrit les yeux et il vit Satan à sa merci, recroquevillé à terre, tétanisé par la balle dans la jambe.

Le Diable allait attendre quelques minutes avant de mourir.

L'amour, lui, n'attendait pas.

Léo se retourna.

Et son regard n'embrassa que du vide.

De nouveau, la voix de Déesse se fit entendre.

– Léo... Léo...

Alors, Léo réalisa d'où provenait la voix : tenant un petit appareil circulaire contre sa gorge, le curé antillais était en train de l'appeler.

– Léo...

– Déesse ? C'est... C'était vous ?

Abasourdi, Léo avançait vers Martial.

Ce dernier voulut dire encore quelque chose mais les forces lui manquèrent.

Il rendit son dernier souffle, sa main se détacha de sa gorge et le dispositif qui servait à travestir sa voix roula sur le sol.

Assis sur sa chaise, spectateur muet jusqu'alors, le cardinal se mit à crier.

– Léo ! Attention !

Mais il était trop tard.

Léo eut à peine le temps de pivoter légèrement sur lui-même : Tom fondait déjà sur lui.

Les deux hommes basculèrent et, violemment, la tête de Léo heurta la table de plein fouet.

Il y eut un craquement sec.

Tom tomba sur le corps sans vie de Léo et, sans se préoccuper du cadavre à la nuque brisée, Tom se saisit de son arme.

– Pas un geste ! ordonna-t-il à Fustiger.

Le pistolet menaçant, Tom se releva. Il regarda la dépouille de Léo, puis celle de Martial.

Tom pensa que, ironiquement, c'était Martial qui lui avait sauvé la vie : pour avoir, bien sûr, détourné l'attention du tueur mais surtout pour avoir raconté un jour l'histoire de la perdrix.

Lorsqu'un prédateur s'approchait de la nichée, avant qu'il ne la découvre, la perdrix se découvrait : elle fuyait en boitillant avec l'aile bloquée comme si elle ne pouvait s'envoler. Persuadé de sa prise, le prédateur se laissait éloigner docilement de la nichée, chose qu'il ne faisait pas ordinairement s'il pensait avoir affaire à un oiseau bien portant. Et lorsque le prédateur était suffisamment éloigné de la nichée, après lui avoir fait miroiter une prise facile, l'aile de la perdrix se débloquent comme par miracle et l'oiseau s'envolait devant les yeux bernés du prédateur.

Tom avait mis en pratique cette histoire.

Et cela avait fonctionné.

Il n'avait été qu'éraflé par la balle du tueur et, sans arme pour se défendre, il avait dû improviser pour sa survie.

– Où est Camille ? demanda Tom, l'air mauvais.

– Juste au bout du couloir, répondit le cardinal, un rictus aux lèvres. Elle est dans une cellule... mais vous ne pourrez pas la libérer parce que la cellule est condamnée par un digicode. Et, bien sûr, je ne vous donnerai pas le code d'ouverture...

Tom considéra le cardinal.

Que faire ?

Tom ne pouvait pas prévenir la police italienne car elle n'avait pas le droit d'intervenir au Vatican. Il ne pouvait pas non plus trouver le commandant de la Garde suisse car ce dernier était probablement un sbire de Fustiger : ici, Tom ne pouvait faire confiance à personne.

Alors ? Que faire ?

De plus, le temps pressait, des complices de Fustiger pouvaient arriver à tout moment.

Intérieurement, Tom soupira.

Il n'avait d'autre choix que de se rabattre sur son plan initial : voler le rapport Pilate que possédait le Pape et avoir ainsi une monnaie d'échange pour libérer ultérieurement Camille.

Tom se saisit du revolver de Martial, le fit glisser dans sa poche et il enleva le ceinturon de son uniforme.

– Que faites-vous ? demanda le cardinal.

Tom prit le cardinal par l'épaule et le poussa le ventre à terre. Il lui attacha les pieds et les mains dans le dos avant de prendre le mouchoir sur la table pour en faire un bâillon.

– Nous nous reverrons plus tard, répondit Tom. Je vous téléphonerai. D'ici là, soyez sage...

Tom remit son béret noir sur la tête et il referma la porte derrière lui.

Il devait faire vite et il espérait que la chance soit avec lui.

Traversant de nouveau les jardins verdoyants de la cité papale, Tom se pressa de retourner devant le bureau du Pape.

Lorsqu'il y parvint, Tom eut la joie de constater que les deux gardes suisses étaient absents.

Après s'être assuré qu'il n'y avait personne d'autre, Tom pénétra dans le bureau.

Il fouilla rapidement la bibliothèque, mais le Graal n'y était pas. Tom s'assit dans le fauteuil du Saint-Père et il força les tiroirs du bureau à l'aide d'un coupe-papier.

Sans le vouloir, du coude, il bouscula la souris de l'ordinateur ; l'écran de veille s'arrêta et afficha une sorte de compte à rebours qui était figé.

Intrigué, Tom commença à pianoter sur le clavier, cherchant le fichier qui était associé à cet étrange compte à rebours.

Tom poussa un juron.

Il avait devant les yeux un message, un ultimatum qui avait été envoyé par les fils d'Abraham : si le Pape ne prenait pas position, par l'infaillibilité pontificale, en faveur de l'extension de frontières voulue par le gouvernement israélien, les fils d'Abraham menaçaient d'envoyer aux journalistes du monde entier un certain fichier informatique.

Ce fichier contenait le Graal, les pages scannées du manuscrit de Pilate ainsi que d'autres documents d'époque, le tout accompagné de notes d'expertises, de rapports d'analyses des encres ou du papier prouvant l'authenticité irréfutable de tous les documents.

Tom s'épongea le front avec son béret et posa celui-ci devant lui.

Il avait devant les yeux une véritable bombe, une bombe apocalyptique et, si elle était diffusée, elle éradiquerait instantanément la papauté et le monde chrétien.

Le regard brillant, Tom eut une idée.

Il s'activa sur le clavier de l'ordinateur.

Cela faisait quelques minutes qu'il y travaillait lorsque la porte s'ouvrit.

Dans son habit blanc, le Pape apparut dans l'embrasure.

En reconnaissant Thomas Anderson, il poussa un cri et les deux gardes suisses accoururent.

Tom leva la main.

– Stop ! cria-t-il pour se faire entendre. J'ai réactivé la bombe des fils d'Abraham...

Les deux gardes voulurent pénétrer dans la pièce, mais le Pape les empêcha du bras.

Tom dévisagea le Pape et, le doigt dressé, il ajouta :

– Il suffit que j'appuie sur cette touche et le rapport Pilate sera diffusé instantanément dans les e-mails des journaux du monde entier, comme l'avaient voulu les fils d'Abraham...

Tom posa le doigt dessus la touche « entrée » du clavier.

– Non, attendez, ne faites pas cela, je vous en conjure, ne faites pas cela.

La voix rauque du Pape était tremblante de peur.

Il congédia les gardes et, pénétrant dans son bureau, il referma la porte derrière lui.

– Ne faites pas cela, supplia le Pape.

– Fermez donc la porte à clef, ordonna Tom.

Le Pape exécuta l'injonction et, mal à l'aise, il s'approcha du faux garde suisse.

– S'il vous plaît, ne faites pas cela...

– Et pour quelle raison je ne dois pas le diffuser ? interrogea Tom.

Le Pape hésita.

– Vous ne savez pas ce qu'il contient...

– Oh, que si ! s'exclama Tom. Je le sais...

– Non, coupa le Pape, vous ne savez pas ce qu'il contient *vraiment*...

Il insista sur ce dernier mot.

Dubitatif, Tom lui fit une proposition.

– Alors, dites-moi ce qu'il contient *vraiment* et je verrai si je le diffuse ou pas.

Comprenant qu'il n'avait pas le choix, le Pape acquiesça en silence.

Il chercha ses mots, se demandant comment il devait s'y prendre.

Tom crut lui faciliter la tâche en disant :

– Le rapport Pilate est bien la preuve de l'inexistence historique de Jésus, c'est ça ?

– Non, c'est le contraire. Il prouve au contraire son existence...

Devant le regard surpris de Tom, le Pape soupira et il ajouta :

– Comme j'aurais voulu que Jésus ne soit qu'un mythe parce qu'un mythe reste intemporel et garde ou retrace toujours une partie de tradition orale véritable. Et même avec des preuves scientifiques qui prouvent l'inexactitude d'un mythe, il reste toujours un espoir que cela se soit produit ailleurs et à une autre époque dans des circonstances similaires... Le rapport Pilate est la peste à l'état pur. Si vous le diffusez, c'est le chaos qu'il va engendrer. Plus de deux milliards de chrétiens vont avoir leur foi brisée, le monde va devenir fou et l'islam va prendre le dessus pour réduire en esclavage la conscience de tous ces croyants. Ne laissez pas un faux prophète triompher de Jésus-Christ. Pour l'équilibre et le devenir du monde...

Tom l'interrompit.

– Alors, essayez de me convaincre. Dites-moi ce qu'il y a dans ce rapport.

Le Pape opina, comprenant que le sort de l'humanité dépendait de cet homme qui pouvait déclencher l'apocalypse par un doigt, une simple phalange posée sur un clavier d'ordinateur.

– Que dit le rapport ? insista Tom.

Le Pape eut un sourire embarrassé.

– Il relate simplement les Évangiles. Il raconte exactement ce qu’il y a dans les Évangiles. Je peux vous assurer que ce qui est écrit dans le Nouveau Testament est parfaitement exact, au mot près... Jésus a bien accompli tout ce qu’affirment les quatre Évangiles et même certains apocryphes. Et bien plus encore...

Devant ces propos allant à l’encontre de ses certitudes, Tom ne sut que répondre.

*
* *

Références, sources et droits de citation

Page 27, lignes 8-20

L'énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe de Patrick Dupuis,

<http://enigmej.free.fr/essai.pdf> ;

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique

par Acharya S 2008 *Acharya S & Stellar House Publishing,*

<http://www.truthbeknown.com/francais.htm> ;

<http://www.bible.chez-alice.fr> ; 'Science et Vie' Octobre 2003.

Page 28, lignes 4-13

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique

par Acharya S 2008 *Acharya S & Stellar House Publishing,*

<http://www.truthbeknown.com/francais.htm> ;

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 28, lignes 15-23

Ibid. ainsi que 'Encyclopædia Universalis' ; *La Bible dans l'Inde* de Louis Jacolliot, 1869 ; *The light and islamic review* october-december 2004 ; *The Argument from the Bible* (1996) By Theodore M. Drange.

Page 28, lignes 25-34

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique

par Acharya S 2008 *Acharya S & Stellar House Publishing,*

<http://www.truthbeknown.com/francais.htm> ;

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 28, ligne 36 à page 29 ligne 13

Ibid. ainsi que *Le livre Égyptien des morts* de Gérard Massey ; *Livre des morts des anciens égyptiens* de Grégoire Kolpaktchy, Paris : Éditions Dervy, 1999, ISBN 2850765643 ; *Au cœur des mythologies* de Jacques Lacarrière, Éditions du Félin ; *Désillusions et mythes de la Bible* de Lloyd Graham ; ‘Encyclopædia Universalis’ ; *le livre que Votre Église ne veut pas que vous lisiez* d’Albert Churchward ; *Ancient Egyptian Myths and Legends* de Lewis Spence, Etats-Unis : Dover Publications, 2003, 432 p. ISBN 978-0486265254 ; *The light and islamic review* october-december 2004.

Page 29, lignes 16-22

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique par Acharya S 2008 *Acharya S & Stellar House Publishing*,

<http://www.truthbeknown.com/francais.htm> ;

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 29, ligne 35 à page 30 ligne 14

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique par Acharya S 2008 *Acharya S & Stellar House Publishing*, <http://www.truthbeknown.com/francais.htm> ; <http://www.bible.chez-alice.fr> ; *Les mystères de Mithra* de Cumont Franz ; *The light and islamic review* october-december 2004 ; *The Argument from the Bible* (1996) By Theodore M. Drange ; <http://www.7eevangile.com>

Page 30, lignes 16-23

<http://www.bible.chez-alice.fr> ;

La fable de Christ de Luigi Cascioli,

http://www.luigicascioli.it/home_fra.php

Page 30, lignes 25-34

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique par Acharya S 2008 *Acharya S & Stellar House Publishing*, <http://www.truthbeknown.com/francais.htm> ; *Histoire critique du christianisme romain : l’homme Dieu* de Hereses,

<http://www.hereses.info>

<http://www.bible.chez-alice.fr> ; *L’énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe* de Patrick Dupuis,

<http://enigmej.free.fr/essai.pdf>

<http://www.7eevangile.com>

Page 31, lignes 4-13

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Celse_\(philosophe\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Celse_(philosophe))

<http://www.7eevangile.com>

Page 31, ligne 33 à page 32 ligne 30

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique
par Acharya S 2008 Acharya S & Stellar House Publishing,

<http://www.truthbeknown.com/francais.htm>

Histoire critique du christianisme romain : l'homme Dieu de Hereses,

<http://www.hereses.info>

Page 32, ligne 40 à page 33 ligne 23

<http://www.7eevangile.com>

<http://www.bible.chez-alice.fr>

La fable de Christ de Luigi Cascioli,

http://www.luigicascioli.it/home_fra.php ;

Page 33, lignes 24-30

Ibid.

Page 35, lignes 12-41

Histoire critique du christianisme romain : l'homme Dieu de Hereses,

<http://www.hereses.info>

<http://www.bible.chez-alice.fr> ;

La fable de Christ de Luigi Cascioli,

http://www.luigicascioli.it/home_fra.php.

Page 36, lignes 23-29

<http://www.hereses.info/portail/enigme.htm>

Page 36, lignes 31-34

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 36, lignes 34-36

Ibid. ainsi qu'Enrico Riboni.

Page 37, ligne 30 à page 38 ligne 10

<http://www.bible.chez-alice.fr> ;

‘*Corpus Christi*’ diffusé sur Arte,

<http://www.arte-tv.com/thema/19980406/ftext/emiss.html> ;

‘Le Point’ 18/04/03 - N°1596 ; *Jésus contre Jésus* de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, Éditions du Seuil, ISBN 2020349949 ; *Jésus anatomie d'un mythe* de Patrick Boistier, A l’Orient, ISBN 2912591147 ; *Jésus, une histoire qui ne peut pas être de l'Histoire* de Michel Gozard, Publibook, EAN 9782748315585.

Page 39, lignes 6-17

Histoire critique du christianisme romain : l’homme Dieu de Hereses,

<http://www.hereses.info>

<http://www.bible.chez-alice.fr> ; L’université populaire de Caen sur France culture, Michel Onfray 26/07/2004 : *L’invention de Jésus*.

Page 39, ligne 29 à page 40 ligne 8

L’université populaire de Caen sur France culture, Michel Onfray 26/07/2004 : *L’invention de Jésus ; Evangiles apocryphes, réunis et présentés par France Quéré*, Paris : Le Seuil, Points Sagesses, 1983, ISBN 2.02.006622.X.

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique par Acharya S 2008 Acharya S & Stellar House Publishing,

<http://www.truthbeknown.com/francais.htm>

<http://www.7eevangile.com>

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 40, lignes 8-11

L’énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe de Patrick Dupuis,

<http://enigmej.free.fr/essai.pdf>

Page 40, lignes 31-41

Ibid. ainsi que *Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique* par Acharya S 2008 Acharya S & Stellar House Publishing

<http://www.truthbeknown.com/francais.htm>

Page 41, lignes 21-33

L'énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe de Patrick Dupuis, <http://enigmej.free.fr/essai.pdf> ; *Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique* par Acharya S 2008 Acharya S & Stellar House Publishing,

<http://www.truthbeknown.com/francais.htm>

<http://www.hereses.info>

<http://www.7eevangile.com>

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 45 : chapitre Michel de Nostredame

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Nostradamus>

Page 48, lignes 26-37

Quatrain x.72 de Nostradamus interprétation proposée par Patrick Faral, <http://home.nordnet.fr/~avalfroy/magie/granmona2.html>

Page 66, lignes 23-35

L'énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe de Patrick Dupuis, <http://enigmej.free.fr/essai.pdf> ; <http://www.hereses.info>

Page 66, ligne 37 à page 67 ligne 13

<http://www.hereses.info>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Spartacus>

Page 69, lignes 7-12

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique par Acharya S 2008 Acharya S & Stellar House Publishing, <http://www.truthbeknown.com/francais.htm>

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Jésus en son temps de Daniel Rops (de l'Académie Française) ; *Jésus-Christ, Mythe ou personnage historique* de Roger Peytrignet, La Pensée Universelle, 2002.

Page 69, lignes 29-33

Régis Debray dans 'le nouvel Observateur' N° 2064.

Page 69, lignes 33-38

L'énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe de Patrick Dupuis,
<http://enigmej.free.fr/essai.pdf> ;

<http://www.bible.chez-alice.fr>

L'université populaire de Caen sur France culture, Michel Onfray
26/07/2004 : *L'invention de Jésus*.

Page 70, lignes 7-11

L'énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe de Patrick Dupuis,
<http://enigmej.free.fr/essai.pdf>

Page 71, lignes 7-16

Traité sur la tolérance, à l'occasion de la mort de Jean Calas, texte
paru en 1763, Voltaire.

Page 71, lignes 25-40

Histoire critique du christianisme romain : l'homme Dieu de Hereses,
<http://www.hereses.info> ;
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Ier_\(empereur_romain\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Ier_(empereur_romain))

Page 72, lignes 4-13

<http://www.hereses.info>

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 72, ligne 22 à page 73 ligne 2

<http://www.7eevangile.com>

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Ier_\(empereur_romain\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Ier_(empereur_romain))

Page 73, lignes 4-35

Histoire critique du christianisme romain : l'homme Dieu de Hereses,
<http://www.hereses.info>
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Ier_\(empereur_romain\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Ier_(empereur_romain))

Page 73, ligne 37 à page 74 ligne 11

<http://www.7eevangile.com>

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Ier_\(empereur_romain\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Ier_(empereur_romain))

Page 74, lignes 15-18

Ibid.

Page 74, lignes 27-30

<http://www.7eevangile.com>

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 75, lignes 3-10

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique
par Acharya S 2008 *Acharya S & Stellar House Publishing*,
<http://www.truthbeknown.com/francais.htm>

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 75, lignes 10-15

Amerigo de Stephan Zweig, Paris : Le Livre de Poche, 1996, 128 p.
ISBN 2253140589.

Page 75, lignes 16-19

<http://www.bible.chez-alice.fr>

L'univers exploré peu à peu expliqué de Jean-Claude Pecker, Paris :
Éditions Odile Jacob, 2003, 335 p. ISBN 2738111882.

Page 75, lignes 19-31

<http://www.hereses.info>

<http://www.bible.chez-alice.fr> ; Enrico Riboni.

Page 76, lignes 3-16

<http://www.hereses.info>

Page 76, lignes 17-36

http://www.pepe-rodriguez.com/Mentiras_Iglesia/Frances/Mentiras_Iglesia_infierno_fr.htm

<http://www.bible.chez-alice.fr>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_du_christianisme

Page 80, lignes 13-17

Histoire critique du christianisme romain : l'homme Dieu de Hereses,
<http://www.hereses.info>

Page 80, lignes 17-20

<http://www.7eevangile.com>

Page 104, lignes 28-37

Magazine 'Cerveau et Psycho' décembre 2004 - février 2005, n°8, page 8, article : 'Chéri, es-tu républicain ?' de Sébastien Bohler.

* D. Watson et al., *Match Makers and Deal Breakers : Analyses of Assortative Mating in Newlywed Couples*, in *Journal of Personality*, vol. 72, n°5, p. 1029, 2004.

Page 104, ligne 38 à page 105 ligne 3

Magazine 'Cerveau et Psycho' décembre 2004 - février 2005, n°8, pages 36-39, article : 'Je t'aime...Je te hais' de Helen Fisher.

* H. Fisher, *Why we love : the nature and chemistry of romantic love*, Henry Holt and company, New York, 2004.

* J.-D. Vincent, *La biologie des passions*, Odile Jacob, 1999.

Page 105, lignes 17-29

Elise Giguère, article sur 'l'agressivité au féminin' d'après Pierrette Verlaan

<http://www.usherbrooke.ca/sommets/v12/n2/verlaan.htm>

Page 105, ligne 35 à page 106 ligne 12

Magazine 'Cerveau et Psycho' juin-septembre 2005, n°10, pages 24-27, article : 'L'ami et l'ennemi au cœur du cerveau' de Jean Decety.

* J. Decety et al., *The neural bases of cooperation and competition: an fMRI investigation*, in *Neuroimage*, vol. 23, n°2, p. 744, 2004.

* J. Decety, *The functional architecture of human empathy*, in *Behavioral and Cognitive Neuroscience Reviews*, vol. 3, n°2, p. 71, 2004.

* D. Krebs, *The evolution of moral dispositions in the human species*, in *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 907, pp. 132, 2000.

Page 106, lignes 13-24

Magazine 'Cerveau et Psycho' juin-septembre 2005, n°10, pages 21-23, article : 'Les clés de l'altruisme' de Nicolas Guéguen.

* N. Guéguen, *Psychologie de la manipulation et de la soumission*, Dunod, 2004.

* A. G. Miller, *The social psychology of good and evil*, Guilford Press, 2004.

* H.-W. Bierhoff, *Prosocial behaviour*, Psychology Press, 2002.

Page 106, lignes 27-37

Magazine 'Cerveau et Psycho' juin-septembre 2005, n°10, pages 24-27, article : 'L'ami et l'ennemi au cœur du cerveau' de Jean Decety.

* J. Decety et al., *The neural bases of cooperation and competition : an fMRI investigation*, in *Neuroimage*, vol. 23, n°2, p. 744, 2004.

* J. Decety, *The functional architecture of human empathy*, in *Behavioral and Cognitive Neuroscience Reviews*, vol. 3, n°2, p. 71, 2004.

* D. Krebs, *The evolution of moral dispositions in the human species*, in *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 907, pp. 132, 2000.

Page 107, lignes 23-28

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2008, n°25, page 9, article : 'Le bien, le mal et les couches-culottes' de Sébastien Bohler.

* <http://www.yale.edu/infantlab/socialevaluation>

* K. Hamlin et al., *Social evaluation by preverbal infants*, in *Nature*, vol. 450, p. 557, 2007.

Page 107, ligne 29 à page 108 ligne 10

Magazine 'Cerveau et Psycho' novembre-décembre 2007, n°24, page 8, article : '« C'est trop injuste » : un sentiment d'origine génétique' de Sébastien Bohler.

* B. Wallace et al., in *Proceedings of the National Academy of Sciences of the U.S.A.*, édition en ligne avancée.

Page 108, ligne 12 à page 109 ligne 2

Magazine 'Cerveau et Psycho' juin-septembre 2005, n°10, pages 24-27, article : 'L'ami et l'ennemi au cœur du cerveau' de Jean Decety.

* J. Decety et al., *The neural bases of cooperation and competition: an fMRI investigation*, in *Neuroimage*, vol. 23, n°2, p. 744, 2004.

* J. Decety, *The functional architecture of human empathy*, in *Behavioral and Cognitive Neuroscience Reviews*, vol. 3, n°2, p. 71, 2004.

* D. Krebs, *The evolution of moral dispositions in the human species*, in *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 907, pp. 132, 2000.

Page 111, lignes 1-11

Magazine 'Cerveau et Psycho' mai-juin 2008, n°27, page 87, article encadré : 'Algorithmes de fourmis' de Jan Dönges.

Page 111, ligne 16 à page 112 ligne 3

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-juin 2003, n°1, page 15, article : 'Le cerveau compte jusqu'à cinq' de Françoise Pétry-Cinotti.

Page 112, lignes 23-30

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Appel aux vivants de Roger Garaudy, Éditions du Seuil, Paris (1979)

Page 117, lignes 3-11

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2008, n°25, page 5, article : 'Le drapeau fait le vote' de Sébastien Bohler.

* R. Hassin et al., *Subliminal exposure to national flags affects political thought and behavior*, in *Proc. Nat. U.S.A.*, sous presse.

Page 117, ligne 26 à page 118 ligne 6

Magazine 'Cerveau et Psycho' septembre-novembre 2004, n°7, page 11, article : 'Cadeau blessant' de Sébastien Bohler.

* A. El-Alayli and L. Messé, *Reactions toward an unexpected or counternormative favor-giver: does it matter if we think we can reciprocate?* in *Journal of Experimental Psychology*, vol. 40, p.633, 2004.

Page 119 : chapitre Joseph Staline

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Staline>

Page 120, ligne 21 à page 121 ligne 9

Magazine 'Cerveau et Psycho' mai-juin 2007, n°21, pages 25-29, article : 'Les bases psychologiques des croyances' de Jesse Bering.

* J. Bering et B. Parker, *Children's attributions of intentions to an invisible agent*, in *Developmental Psychology*, vol. 42, pp. 253-262, 2006.

* J. Bering, C. Hernandez-Blasi et D. Bjorklund, *The development of "afterlife" beliefs in religiously and secularly schooled children*, in *British Journal of Developmental Psychology*, vol. 23, pp. 587-607, 2005.

* J. Bering et D. Bjorklund, *The natural emergence of reasoning about the afterlife as a developmental regularity*, in *Developmental Psychology*, vol. 40, pp. 217-233, 2004.

* J. Bering, *Intuitive conceptions of dead agents' minds : The natural foundations of afterlife beliefs as phenomenological boundary*, in *Journal of Cognition and Culture*, vol. 2, pp. 263-308, 2002.

Page 121, lignes 18-25

Magazine 'Cerveau et Psycho' mai-juin 2007, n°21, page 21, article : 'Créativité et paranormal' de Peter Brugger.

* *From Haunted Brain to Haunted Science*, in *Haunting and Poltergeists : Multidisciplinary Perspectives*, sous la direction de J. Houran et R. Lange, Jefferson, Mc Farland, 2001.

Page 146, lignes 22-34

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Enrico Riboni - *Les pages Noires du Christianisme, 2000 ans de crime, terreur, répression*.

Page 146, ligne 37 à page 147 ligne 8

Ibid.

Page 148, ligne 9 à page 149 ligne 1

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Encyclopædia Universalis.

Page 149, ligne 9 à page 150 ligne 1

Ibid.

Page 150, ligne 11 à page 151 ligne 34

Ibid.

Page 153, lignes 7-17

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-mai 2005, n°9, page 6, article : 'Plus belle que Britney Spears ?' de Sébastien Bohler.

* A. Jansen et al., *Selective visual attention for ugly and beautiful parts in eating disorders*, in *Behaviour Research and Therapy*, vol. 43, n°2, p. 183, 2005.

Page 153, lignes 23-35

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-mai 2005, n°9, page 8, article : 'Chimie de la calomnie' de Sébastien Bohler.

* M.L. Fisher, *Female intrasexual competition decreases female facial attractiveness*, in *Proceedings of the Royal Society of London Biological Sciences*, vol. 271, Suppl. 5:S283-5, 2005.

Page 156, ligne 27 à page 157 ligne 7

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2008, n°25, pages 50-52, article : 'La bisexualité est-elle innée ?' de Philippe Ciofi.

* T. Kimchi et al., *A functional circuit underlying male sexual behaviour in the female mouse brain*, in *Nature* vol. 448, pp. 1009-1014, 2007.

* H. Berglund et al., *Brain response to putative pheromones in lesbian women*, in *Proc. Nat. Acad. Sci. USA*, vol. 103, pp. 8269-8274, 2006.

* E. R Liman et H. Innan, *Relaxed selective pressure on an essential component of pheromone transduction in primate evolution*, in *Proc. Nat. Acad. Sci. USA*, vol. 100, pp. 3328-3332, 2003.

* L. Stowers et al., *Loss of sex discrimination and male-male aggression in mice deficient for TRP2*, in *Science*, vol. 295, pp. 1493-1500, 2002.

* B. G. Leypold et al., *Altered sexual and social behaviors in TRP2 mutant mice*, in *Proc. Nat. Acad. Sci. USA*, vol. 99, pp. 6376-6381, 2002.

Page 175, ligne 25 à page 176 ligne 25

Magazine 'Cerveau et Psycho' mai-juin 2008, n°27, pages 15-19, article : 'La force du baiser' de Chip Walter.

* G. G. Gallup et al., *Sex differences in romantic kissing among college students : an evolutionary perspective*, in *Evolutionary psychology*, vol. 5(3), pp.612-31, 2007.

* D. Barrett, *Kissing laterality and handedness*, in *Laterality : asymmetries of body, brain and cognition*, vol. 11 (6), pp. 573-79, 2006.

* O. Güntürkün, *Adult persistence of head turning asymmetry*, in *Nature*, vol. 421, 2003.

Page 177, ligne 22 à page 178 ligne 7

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Golem>

Page 187 : chapitre Adolf Hitler

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Hitler>

La Chute (Der Untergang) film allemand réalisé par Oliver Hirschbiegel, 2004 ; et le monstrueux livre *Mein Kampf* d'Adolf Hitler.

Page 189, lignes 17-31

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Traité d'athéologie de Michel Onfray, Grasset, ISBN 2246648017 ; Le journal 'La Croix' article de l'abbé Thellier, 1939 ;

Au nom de Dieu de David Yallop, Paris : Éditions Christian Bourgois, 1984, 335 p. ISBN 2267008033.

<http://www.monde-diplomatique.fr/1997/01/PERRAULT/7551.html>

Le Vatican, l'Europe et le Reich de la Première Guerre mondiale à la guerre froide de Annie Lacroix-Riz, Éditions Armand Colin, ISBN 2200216416 ; *Des nazis au Vatican* de M. Aarons, J. Loftus, Olivier Orban 1992.

Page 189, ligne 35 à page 190 ligne 3

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Traité d'athéologie de Michel Onfray, Paris : Grasset, 2005, ISBN 2246648017.

Page 217, ligne 7 à page 218 ligne 10

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-mai 2005, n°9, pages 32-36, article : 'Regrets d'hier...et d'aujourd'hui' de Christophe André.

* C. André, *Vivre heureux, Psychologie du bonheur*, Odile Jacob, 2003.

* C. Anderson, *The psychology of doing nothing : Forms of decision avoidance result from reason and emotion*, in *Psychological Bulletin*, vol. 129, pp. 139-166, 2003.

* M. Zeelenberg et al., *The inaction effect in the psychology of regret.*, in *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 82, pp. 314-327, 2002.

* J. Seta et al., *To do or not to do : desirability and consistency mediate judgments and regrets*, in *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 80, pp. 861-870, 2001.

* O. Tikocinski et al., *The consequence of doing nothing : inaction inertia as avoidance of anticipated counterfactual regret.*, in *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 75, pp. 607-616, 1998.

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-mai 2005, n°9, pages 37-41, article : 'Les bonnes raisons d'avoir des regrets' d'Angela Sirigu, Nathalie Camille et Giorgio Coricelli.

* N. Camille et al., *The involvement of the orbitofrontal cortex in the experience of regret*, in *Science*, vol. 21, pp. 1167-1170, 2004.

Page 261, ligne 30 à page 262 ligne 3

Magazine 'Cerveau et Psycho' novembre-décembre 2006, n°18, page 10, article : 'Mais où sont les héros ?' de Sébastien Bohler.

* R. Kurzban et al., *Audience effects on moralistic punishment*, in *Evolution and Human Behavior*, publication avancée, 2006.

Page 262, lignes 5-17

Magazine 'Cerveau et Psycho' septembre-octobre 2005, n°11, pages 12-14, article : 'Terroristes en quête de compassion' de Scott Atran.

Page 262, ligne 21 à page 263 ligne 11

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Alamut>

Page 271, lignes 34-36

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Les quatre femmes de Dieu de Guy Bechtel, Paris : Plon, 2000, 333 p. ISBN 2259192513.

Jésus, une histoire qui ne peut pas être de l'Histoire de Michel Gozard, Paris : Publibook, 2002, EAN 9782748315585

Page 274, lignes 15-31

Propos de Sébastien Bohler, émission 'Arrêt sur images', diffusée sur France 5, 2007.

150 petites expériences de psychologie des médias de Sébastien Bohler, Paris : Éditions Dunod, 2008, 238 p. ISBN 2100512099.

Page 275, lignes 8-14

Magazine 'Cerveau et Psycho' juillet-août 2007, n°22, page 10, article : 'Des massages, et rien d'autre !' de Sébastien Bohler.

* B. Ditzen et al., *Effects of different kinds of couple interaction on cortisol and heart rate responses to stress in women*, in *Psychoneuroendocrinology*, vol. 32, n°5, p. 565, 2007.

Page 299, ligne 9 à page 300 ligne 2

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-avril 2008, n°26, page 9, article : *Patient ou impatient ? Question de gènes*, de Sébastien Bohler.

* C. Boettiger et al., *Immediate reward bias in humans : frontoparietal networks and a role for the catechol-O-methyltransferase 158(Val/Val) genotype*, in *The Journal of Neuroscience*, vol. 27, n°52, p.14383, 2007.

Page 300, lignes 19-38

Magazine 'Cerveau et Psycho' novembre-décembre 2005, n°12, pages 32-36, article : 'Mentir : une seconde nature' de David Livingstone Smith.

* D.L. Smith, *Why we lie : the evolutionary roots of deception and the unconscious mind*, St Martin's Press, 2004.

* R. Trivers, *Natural selection and social theory : selected papers of Robert Trivers*, Oxford University Press, 2002.

Page 301, ligne 19 à page 302 ligne 2

Magazine 'Cerveau et Psycho' juillet-août 2008, n°28, pages 26-27, article : 'La plage, triomphe du biopouvoir' de François Gauvin.

* M. Foucault, *Sécurité, territoire, population (cours de 1977-78)*, Gallimard, 2004.

* M. Foucault, *Naissance de la biopolitique (cours de 1978-79)*, Gallimard, 2004.

* M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, 3 vol. Gallimard, 1976 et 1984.

* M. Foucault, *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Gallimard, 1975.

Page 302, ligne 34 à page 303 ligne 13

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Au nom de Dieu de David Yallop, Paris : Éditions Christian Bourgois, 1984, 335 p. ISBN 2267008033.

Page 305, lignes 21-32

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Et l'homme créa les dieux de Pascal Boyer, Éditions Robert Laffont, ISBN 2221090462 ; *Totem et tabou* de Sigmund Freud ; *L'avenir d'une illusion* de Sigmund Freud ; *Moïse et le monothéisme* de Sigmund Freud ; *Critique de la raison pure* de Kant ; *La religion dans les limites de la seule raison* de Kant ; *Le concept de l'angoisse* de Kierkegaard ; *Crainte et tremblement* de Kierkegaard ; *Comment fonctionne l'esprit* de Steven Pinker, Éditions Odile Jacob, ISBN 2738107869 ; *La contagion des idées* de Dan Sperber, Éditions Odile Jacob, ISBN 2738103227.

Page 305, lignes 34-40

Ibid.

Page 309, ligne 37 à page 310 ligne 27

Ibid.

Page 310, ligne 37 à page 311 ligne 6

Ibid.

Page 311, lignes 12-20

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Et l'homme créa les dieux de Pascal Boyer, Éditions Robert Laffont, ISBN 2221090462.

Page 312, ligne 28 à page 313 ligne 12

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Canard Enchaîné du 4 janvier 2006 ;

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ile_de_paques

Page 335, lignes 4-21

Propos de Sébastien Bohler, émission 'Arrêt sur images', diffusée sur France 5, 2007. ISBN 2100512099

150 petites expériences de psychologie des médias de Sébastien Bohler, Paris : Éditions Dunod, 2008, 238 p. ISBN 2100512099.

Page 335, ligne 33 à page 337 ligne 11

Magazine 'Cerveau et Psycho' novembre-décembre 2005, n°12, pages 16-19, article : 'La folie People' de Christophe André.

* K. Burleson et al, *Upward social comparison and self-concept : inspiration and inferiority among art students in an advanced programme*, in *British Journal of Social Psychology*, vol. 44, pp. 109-23, 2005.

* J. Maltby et al., *Intense personal celebrity worship and body image : evidence of a link among female adolescents*, in *British Journal of Health Psychology*, vol. 10(1), pp. 17-32, 2005.

* D.A. Stapel et H. Blanton, *From seeing to being : subliminal social comparisons affect implicit and explicit self-evaluations*, in *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 87, pp. 468-481, 2004.

* A.G. Ophir et B.G. Galef, *Female Japanese quail affiliate with live males that they have seen mate on video*, in *Animal Behaviour*, vol. 66, pp. 369-375, 2003.

* C. André et F. Lelord, *L'estime de soi*, Éditions Odile Jacob, 1999.

Page 337, lignes 33-37

[http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89volution_\(biologie\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89volution_(biologie))

une histoire imaginée par Richard Dawkins.

Page 338, lignes 12-33

Magazine 'Cerveau et Psycho' mai-juin 2006, n°15, page 6, article : 'Hommes : jalousie sexuelle, Femmes : jalousie sentimentale' de Sébastien Bohler.

* E. Mathes, *Men's desire for children carrying their genes and sexual jealousy : a test of paternity uncertainty as an explanation of male sexual jealousy*, in *Psychological Reports*, vol. 96, p. 791, 2005.

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-avril 2006, n°14, page 11, article : 'Infidélité au féminin' de Sébastien Bohler.

* E. Pillsworth et M. Haselton, *Male sexual attractiveness predicts differential ovulatory shifts in female extra-pair attraction and male rate retention*, in *Evolution of Human Behavior*, publication en ligne du 30 janvier 2006.

Page 338, ligne 34 à page 339 ligne 5

Magazine 'Cerveau et Psycho' novembre-décembre 2005, n°12, pages 16-19, article : 'La folie People' de Christophe André.

* K. Burleson et al, *Upward social comparison and self-concept : inspiration and inferiority among art students in an advanced programme*, in *British Journal of Social Psychology*, vol. 44, pp. 109-23, 2005.

* J. Maltby et al., *Intense personal celebrity worship and body image : evidence of a link among female adolescents*, in *British Journal of Health Psychology*, vol. 10(1), pp. 17-32, 2005.

* D.A. Stapel et H. Blanton, *From seeing to being : subliminal social comparisons affect implicit and explicit self-evaluations*, in *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 87, pp. 468-481, 2004.

* A.G. Ophir et B.G. Galef, *Female Japanese quail affiliate with live males that they have seen mate on video*, in *Animal Behaviour*, vol. 66, pp. 369-375, 2003.

* C. André et F. Lelord, *L'estime de soi*, Éditions Odile Jacob, 1999.

Page 339, lignes 7-27

Magazine 'Cerveau et Psycho' décembre 2004 - février 2005, n°8, page 5, article : 'Amour copieur' de Sébastien Bohler.

* A. Ophir et B. Galef, *Sexual experience can affect use of public information in mate choice*, in *Animal Behaviour*, vol. 68, n°5, p. 1221, 2004.

Page 342, lignes 2-36

http://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_de_Murphy

Page 344, lignes 1-19

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Encyclopædia Universalis.

Page 346, lignes 23-29

Traité sur la tolérance, à l'occasion de la mort de Jean Calas, texte paru en 1763, Voltaire.

Page 370, lignes 14-21

Magazine 'Cerveau et Psycho' juin-septembre 2005, n°10, pages 58-62, article : 'Impression de « déjà-vu » ?' de Fabrice Bartolomei.

* E. Barbeau et al., *Le cortex périrhinal chez l'homme*, in *Rev. Neurol.*, vol. 160, pp. 401-11, 2004.

* F. Bartolomei et al., *Cortical stimulation study of the role of rhinal cortex in déjà vu and reminiscence of memories*, in *Neurology*, vol. 63, pp. 858-64, 2004.

* A. S. Brown, *A review of the déjà vu experience*, in *Psychol Bull*, vol. 129, pp. 394-413, 2003

* E. Halgren et P. Chauvel, *Experiential phenomena evoked by human brain electrical stimulation*, in *Electrical and Magnetic Stimulation of the brain and spinal cord*, New York : Raven Press Ltd, p. 123, 1993.

Page 372, lignes 11-18

Magazine 'Cerveau et Psycho' mai-juin 2007, n°21, pages 36-39, article : 'Pourquoi est-il si difficile d'être heureux ?' de Michael Wiederman.

* D. Nettle, *Happiness : the science behind your smile*, Oxford University Press, 2006.

* D. Gilbert, *Stumbling on happiness*, Alfred A. Knopf, 2006.

* J. Haidt, *The happiness hypothesis*, Basic Books, 2005.

* E. Diener et al., *Subjective well-being : three decades of progress*, in *Psychological bulletin*, vol. 125, pp. 276-302, 1999.

Page 372, lignes 22-28

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2008, n°25, pages 12-15, article : 'Odette Toulemonde : le bonheur dans l'imprévu' de Jean-François Vézina.

Page 374, lignes 3-14

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2006, n°13, pages 46-49, article : 'La neurobiologie de la méditation' de Ulrich Kraft.

* O. Carter et al., *Meditation alters perceptual rivalry in tibetan bouddhist monks*, in *Current Biology*, vol. 15, pp. R412-413, 2005.

* A. Lutz et al., *Long-term meditators self-induce high-amplitude gamma synchrony during mental practice*, in *Proceedings of National Academy of Sciences*, vol. 101, pp. 16369-16373, 2004.

* M. Barinaga, *Studying the well-trained mind*, in *Science*, vol. 305, pp. 44-46, 2003.

* R. Davidson et al., *Alterations in brain and immune function produced by mindful meditation*, in *Psychosomatic Medicine*, vol. 65, pp. 564-570, 2003.

Page 374, lignes 32-38

http://fr.wikipedia.org/wiki/Phineas_Gage

Page 398, ligne 13 à page 399 ligne 39

LSD, Mon enfant terrible d'Albert HOFMANN, Éditions L'Esprit Frappeur, ISBN 978-2-84405-196-7 ; Récit du Dr W. A. Stoll.

Page 406, lignes 12-24

Magazine 'Cerveau et Psycho' septembre-octobre 2007, n°23, page 5, article : 'L'œil du totem' de Sébastien Bohler.

* M. Milinski et B. Rockenbach, *Spying on others evolves*, in *Science*, vol. 317, p. 464, 2007.

Page 413, lignes 6-8

Une histoire générale de Dieu de Gérard Messadier, Paris : Robert Laffont, 1997, 490 p. ISBN 2-221-07988-4.

